EXPÉDITION

SCIENTIFIQUE

EN MÉSOPOTAMIE

EXPÉDITION

SCIENTIFIQUE

EN MÉSOPOTAMIE

EXÉCUTÉE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

DE 1851 A 1854

PAR MM. FULGENCE FRESNEL, FÉLIX THOMAS ET JULES OPPERT

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE S. EXC. M. LE MINISTRE D'ÉTAT ET DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

PAR JULES OPPERT

Multa renascentur.
(Hor.)

TOME II

DÉCHIFFREMENT DES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LIX

A LA MÉMOIRE DE LÉON FAUCHER

MEMBRE DE L'INSTITUT

ANCIEN MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

QUI PENDANT SON MINISTÈRE ORGANISA L'EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MÉSOPOTAMIE

PRÉFACE.

Des raisons puissantes, d'un ordre exceptionnel, me portent à faire paraître le second volume du présent ouvrage avant le premier, et, quoique cette anomalie doive être facilement comprise par ceux qui liront notre travail, il nous semble cependant utile de la justifier dès à présent par quelques mots d'explication.

Le 8 août 1851, M. Léon Faucher, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), proposa et fit voter d'urgence à l'Assemblée nationale un projet de loi ouvrant un crédit pour une expédition scientifique en Mésopotamie. Voulant porter à la connaissance du monde savant les résultats de ce voyage, S. E. M. Achille Fould, ministre d'État et de la maison de l'Empereur, ordonna, sur un rapport de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1856, la publication dont le présent volume forme la seconde partie.

Le premier volume, qui contiendra la relation du voyage, ainsi que les résultats archéologiques obtenus et par les fouilles et par l'exploration topographique de la Babylonie, ne pourra passer sous silence les données importantes fournies par les inscriptions de Babylone et de Ninive, inscriptions découvertes en partie dans le cours de notre expédition. Pensant d'abord qu'une analyse succincte des textes cunéiformes topographiques pourrait suffire, j'avais cru devoir reléguer cette analyse dans la seconde partie du travail, où elle devait être accompagnée d'autres recherches philologiques et archéologiques. C'est dans cette idée que je commençai, dès 1856, la rédaction du premier volume.

Admis, en mai 1856, à l'honneur de lire devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres un travail sur les inscriptions cunéiformes, je compris, guidé par les lumières de l'illustre Compagnie, comme par les objections, en partie justifiées.

que j'y rencontrai, qu'il ne s'agissait pas de l'interprétation de quelques textes, mais que j'avais, tout d'abord, à résoudre la question fondamentale, non pas seulement de l'application plus ou moins juste du système, mais de la solidité même des bases du déchiffrement.

La question ainsi posée, je résolus de modifier la publication, d'exclure du second volume divers mémoires qui, d'abord, devaient y trouver place, afin de le consacrer tout entier au déchiffrement des textes; et, comme, d'un autre côté, la lecture justifiée des inscriptions pouvait seule, aux yeux du public, autoriser les inductions que j'avais à tirer de leur témoignage, si précieux dans la partie historique et archéologique de l'ouvrage, je me déterminai à faire paraître le second volume avant le premier : en effet, je ne pouvais pas commencer la publication de l'Expédition en Mésopotamie par un travail dogmatique, pour ainsi dire, et entièrement du domaine de la philologie comparée.

Ce moyen terme fut approuvé par la commission de surveillance instituée par M. le ministre d'État, et composée de M. de Mercey, chef de la division des Beaux-arts, qui, depuis la naissance de l'Expédition jusqu'à ce jour, n'a pas cessé d'en soutenir les membres par son appui bienveillant et éclairé, ainsi que de MM. Guigniaut, Lenormant, Mohl, de Saulcy et de Longpérier, membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui verront, je l'espère, que leurs conseils, aussi affectueux qu'autorisés, n'ont pas été sans fruit. Je crois devoir exprimer une égale reconnaissance à M. Alfred Maury, membre de l'Institut, qui a bien voulu contribuer, par ses observations, à donner à la rédaction française plus de clarté et plus de correction.

Je me plais aussi à rappeler l'appui que j'ai trouvé dans notre grand établissement typographique, dont les fonctionnaires ont tous concouru à aplanir les nombreux obstacles inséparables de l'exécution matérielle d'une œuvre aussi exceptionnellement difficile.

J. OPPERT.

EXPÉDITION

SCIENTIFIQUE

EN MÉSOPOTAMIE.

INTRODUCTION.

Dans la première partie de ce travail, j'ai dû souvent invoquer l'autorité des inscriptions babyloniennes à l'appui des résultats topographiques et archéologiques auxquels je crois être parvenu. Il est temps que j'établisse l'exactitude de mes déchiffrements.

Mais, avant d'exposer le côté philologique de ces recherches, que l'on me permette une observation. C'est moins sur les résultats acquis, selon moi, à la science, que sur les difficultés combattues et surmontées, qu'il est juste de juger ce travail. Les progrès que ces recherches sont appelées à faire donneront un jour aux documents assyriens, pour l'histoire de l'humanité, une importance qu'on ne leur soupçonnait pas. Néanmoins, même dans l'état actuel de ces études, les conséquences auxquelles j'ai été conduit trouvent, dans l'ethnologie antique, d'importantes applications qui suffiraient à elles seules pour donner à l'Expédition scientifique de France en Mésopotamie des titres à la reconnaissance du monde savant.

En écrivant ces pages, je ne me fais que l'organe de la conviction qui animait notre regrettable chef, M. Fulgence Fresnel. Au milieu des difficultés nombreuses que nous avons eu à vaincre, il n'a jamais désespéré du succès, et m'a souvent encouragé à poursuivre l'interprétation des textes assyriens, dont il sentait mieux qu'un autre toute l'importance.

Si la clarté est la première qualité, et, pour ainsi dire, le premier devoir de toute œuvre littéraire, combien ne doit-on pas l'exiger dans des matières aussi neuves, où l'esprit est plus enclin à contester qu'à admettre, pour des résultats qui sont naturellement exposés à la suspicion légitime du lecteur impartial! Aussi dois-je, si j'ai bien compris ma tâche, m'attacher, non-seulement à être clair, mais encore à faire preuve d'une parfaite sincérité, et avouer en toute humilité l'imperfection de nos connaissances.

Toutefois, sans exagérer l'importance de mes résultats, je crois pouvoir avancer ici que j'ai été conduit à des faits *positifs*. Deux difficultés se présentaient : le déchiffrement des

caractères en eux-mêmes, et l'interprétation linguistique des textes. Or on peut se demander, en faisant abstraction de la seconde, si la première a été tranchée, et si la clef du déchiffrement est trouvée.

Pour pouvoir administrer la preuve de ce fait, et la rendre en quelque sorte palpable, je dois entrer dans quelques développements et résoudre une question préliminaire.

I. Comment s'est-on cru autorisé à tenter le déchiffrement des textes assyriens?

En voici la réponse.

Longtemps avant que la découverte de Ninive eût révélé l'existence d'une civilisation que l'on croyait à jamais perdue, on avait déjà, sans le savoir, rencontré et copié plusieurs inscriptions assyriennes. A Persépolis, à Van, à Hamadan, à Babylone, à Ctésiphon, des voyageurs avaient trouvé des textes en caractères étranges qu'ils avaient rapportés en Europe : pendant deux siècles, ces textes avaient, de temps à autre, vivement préoccupé les savants[1], mais étaient restés pour tous une lettre morte.

Les caractères qui entrent dans ces monuments épigraphiques offrent tous un élément commun dont une des extrémités est plus aiguë que l'autre; il peut être comparé à un coin ou à une pointe de flèche.

Ces caractères, découverts depuis longtemps[2], ne furent l'objet d'une attention sérieuse que vers la fin du XVIII[e] siècle. Le célèbre voyageur Niebuhr copia plusieurs de ces monuments à Persépolis; il reconnut de prime abord trois systèmes différents d'écriture, mais toujours formés par le même élément, le *coin*.

Niebuhr attribua bien aux Perses la rédaction de ces inscriptions, il distingua bien les trois différents alphabets; mais, ce qui pourra nous sembler étrange, il crut que les anciens rois « s'étaient donné une peine infinie pour s'immortaliser[3], » en choisissant trois différents *alphabets* pour raconter leurs exploits.

Plus tard, on supposa avec raison que ces trois prétendus *alphabets*, qu'on rencontrait toujours l'un à côté de l'autre et dans un même ordre invariable, exprimaient aussi trois langues différentes. Tant il est vrai que les faits les plus simples sont les plus difficiles à constater. On se flatta alors que le déchiffrement d'un de ces idiomes amènerait nécessairement à l'intelligence des deux autres.

On admit l'existence à Persépolis, Hamadan et ailleurs, d'*inscriptions trilingues*; on supposa que chaque langue était exprimée par un alphabet différent, mais formé par le même élément, le *coin*.

[1] Les Persans modernes croient reconnaître dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis et de Hamadan les décrets de Djemshid et de Féridoun. Quelque erronée que soit cette opinion, elle est aussi raisonnable que celle qui les attribue à Sémiramis. Mais que dire de l'hypothèse de quelques touristes du dernier siècle, qui, en rejetant l'origine humaine de ces documents, ont cru devoir les regarder comme une œuvre de vers rongeurs? Nous ne ferions pas à cette opinion l'honneur de la citer, si elle ne prouvait une fois de plus, que, quelque absurde qu'elle soit, une hypothèse a toujours trouvé des défenseurs.

[2] Le premier voyageur qui parla sérieusement de ces inscriptions fut Chardin.

[3] Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 113

C'est ce mot de *coin* qui a donné naissance à la désignation allemande de *keilschrift*, au nom français *cunéiforme*[1]. Ce dernier terme, composé d'après le génie de la langue latine, est accepté partout, et, quelque objection qu'on puisse faire contre sa précision, on n'a plus le droit de s'élever contre l'usage qui l'a consacré et vulgarisé.

Les historiens grecs nomment l'écriture cunéiforme γράμματα ἀσσύρια[2]; nous verrons que cette désignation ne dit pas assez. On fait également mention des ἱερὰ γράμματα de Babylone; et, si nous possédions encore le traité que Démocrite d'Abdère composa sur l'*écriture sacrée de Babylone*, nous dévoilerions peut-être des mystères que nous n'avons pas encore pu pénétrer.

II. La découverte de Ninive prouva définitivement que le système d'écriture placé partout en troisième lieu est réellement celui dont se servirent les Assyriens. Les savants s'étaient doutés de ce fait, confirmé il y a quinze ans seulement; mais on avait négligé ce système à cause de l'apparente difficulté qui décourageait les savants, et l'on s'était surtout appliqué à l'examen du premier genre d'écriture, qui paraissait et qui était en effet beaucoup plus facile à déchiffrer.

Et c'est en réalité le déchiffrement du premier système qui seul a rendu possible l'interprétation des textes assyriens.

Quel était cet alphabet? quelle était cette langue? quel était le peuple qui en fit usage? et comment est-on parvenu à répondre à ces questions?

On y a été conduit par la simple hypothèse d'un érudit de Hanovre, ou, si l'on veut, par un de ces heureux hasards dont les hommes de génie ont seuls le privilége. Nous insisterons d'autant plus sur le mérite de ces premiers travaux de George Frédéric Grotefend, qu'on a voulu, dans ces derniers temps, lui enlever la palme qu'il a méritée. C'est lui qui a le premier, et déjà en 1802[3], frayé la voie au déchiffrement des inscriptions cunéiformes.

Sa manière de procéder rappelle l'histoire de l'œuf de Colomb. Voici les faits:

[1] Tychsen, Grotefend et d'autres adoptèrent le terme latin *inscriptiones cuneatæ*, d'où les Anglais ont formé l'expression barbare *cuneatic writing*. On dit aussi *arrow-headed scripture*.

[2] Le passage principal (Hér. IV, LXXXVII) est celui où il est dit que Darius fit graver sur deux stèles de marbre blanc une inscription commémorative de son expédition scythique et de son passage du Bosphore. Il est évident que γράμματα ἀσσύρια signifie ici ce que nous désignons par le mot *cunéiforme*. Strabon distingue entre γράμματα ἀσσύρια (XIV, c. v) et γράμματα περσικά (XV, cap. III); de même Arrien (*Anab.* l. II, c. v et l. VI, c. XXIX).

[3] Grotefend lut, le 4 septembre 1802, son mémoire à la Société de Göttingue, et, dans la même séance, Heyne rendit compte des premiers déchiffrements des hiéroglyphes. Le mémoire de Grotefend portait le titre : *Prævia de cuneatis quas vocant inscriptionibus persepolitanis legendis et explicandis relatio*; Gött. 1802. Avant Grotefend, nous citons pour mémoire seulement, mais en insistant sur la nullité de leurs résultats, les écrits suivants : Tychsen, *De cuneatis inscriptionibus persepolitanis lucubratio*; Rostock, 1798. — S. S. Witte, *Über die Bildung der Schriftsprache und den Ursprung der keilförmigen Inschriften zu Persepolis*; Rostock, 1799. — Dr. Fr. Münter, *Versuch über die keilförmigen Inschriften zu Persepolis*; Kopenhagen, 1802. (Münter fixa avec raison, comme époque des inscriptions de Persépolis, le temps qui sépare Cyrus d'Alexandre). — Lichtenstein, dans *Braunschweigisches Magazin*, 1800. — Id. *Tentamen palæographiæ assyrio-persicæ*; Helmstad. 1805. (Singulier exemple d'aberration et de suffisance! La traduction que donne

Nous avons vu qu'un des trois systèmes occupe invariablement la première place : de là, Grotefend conclut qu'il exprimait la langue des maîtres de Persépolis. Une circonstance heureuse rendit cette idée plus féconde : il se trouva que ce premier genre d'écriture était le plus simple, et qu'il ne se composait que d'un nombre très-restreint de caractères. Du reste, Niebuhr avait déjà signalé ce dernier fait. En outre, le savant de Hanovre remarqua qu'il se trouvait, après certains assemblages de caractères, un coin oblique, dans lequel il crut voir un indice de la séparation des mots.

En comparant les inscriptions des portes de Persépolis, Grotefend vit qu'il y en avait deux qui étaient presque identiques[1]. Dans toutes les deux se trouvait souvent répété un mot qu'il crut pouvoir interpréter par *roi*. La seule différence qui séparait ces deux documents était celle-ci : la première inscription commençait par un groupe que nous nommerons (A), et que voici :

(A)
D A R H W U SCH.

La seconde inscription montrait, au commencement, le groupe (B) :

(B)
KH SCH H A R SCH A.

Le reste des deux textes était presque semblable : seulement, dans le premier, se trouvait, au milieu, un groupe (C) :

(C)
V I SCH T A S P.

La seconde inscription substituait à ce groupe C le mot A commençant le premier texte.

Grotefend conclut que A, B, C étaient des noms propres, et qu'il avait devant lui une filiation dans laquelle C était le père de A, et A celui de B. Mais C n'était pas suivi du groupe si souvent répété, et que Grotefend regardait comme signifiant roi. Le savant allemand en inféra que C n'avait pas régné, mais que seulement A avait fondé une dynastie.

Mais quel pouvait être ce roi, et quel était son fils?

Grotefend savait, par les auteurs anciens, que les rois de la race d'Achéménès avaient

Lichtenstein d'une inscription de Persépolis occupe plus de six pages in-octavo d'une traduction fidèle quoique un peu libre : le texte contient un «discours que le prêtre du temple du Dieu de la mort adresse aux femmes revêtues d'habits de deuil» (voy. de Sacy, *infra citat.*); on remarque parmi les exhortations une phrase comme celle-ci: «L'armée du ciel nous abreuve de vinaigre, » etc.) — Hager, dans le *Monthly magazine*, Aug. 1801 : *A dissertation on the newly discovered babylonian inscriptions.* — S. de Sacy, dans sa lettre à M. Millin. *Magasin encyclopédique*, an XIII, a rendu le premier justice à Grotefend.

[1] Comparez le Mémoire de Grotefend dans le célèbre ouvrage de Heeren : *Ideen über die Politik und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, t. I, 1re partie; éd. de 1805 et de 1824. — *Mines de l'Orient*, vol. V, n° 6. — *Göttinger gelehrte Anzeigen*, 1828, p. 108. — Comparez : Bellino dans les *Transactions of the Bombay Society*; — *Friend of India*, 1818; — *Quarterly oriental magazine*, 1824.

construit le palais de Persépolis : cette opinion avait déjà été exprimée par des voyageurs qui avaient visité ces remarquables restes de l'antiquité asiatique. Parmi les rois de Perse, il n'y en avait que deux auxquels il pouvait attribuer la fondation d'une dynastie, Cyrus et Darius. Quant au premier, le mot A parut trop long pour pouvoir exprimer le nom du fondateur de l'empire, et, en outre, C et B auraient dû être identiques, parce que le père et le fils de Cyrus s'appelèrent tous les deux Cambyse. En éliminant Cyrus, Grotefend se décida pour Darius : il assimila donc le groupe C à Hystaspe, et B à Xerxès. Il se mit donc hardiment à épeler le groupe A, en consultant l'hébreu דריוש et les noms grecs Δαριαύης et Δαρεῖος, de la manière suivante :

𐎭 𐎠 𐎼 𐎹 𐎺 𐎢 𐏁
D A R H W U SCH.

Des études ultérieures établirent qu'il ne s'était trompé qu'au sujet du signe 𐎹, qui représente *y*, et dont la valeur réelle ne fut reconnue que beaucoup plus tard par Jacquet.

Pour déchiffrer le nom de Xerxès, l'ingénieux savant se souvint du nom hébraïque אחשורש; il attribua à 𐎧 la valeur de *kh;* les autres signes étaient déjà contenus dans le nom supposé de Darius. Il lut donc :

𐎧 𐏁 𐎹 𐎠 𐎼 𐏁 𐎠
KH SCH H A R SCH A.

Dans cette première lecture, il n'y avait de mal lu que le même signe.

Le troisième groupe, dans lequel Grotefend vit le nom d'Hystaspe, restait encore à expliquer. Les livres zends donnent le nom de *vistâçpa*, les Persans appellent ce personnage Gostasp; après quelques incertitudes, Grotefend lut donc le groupe C :

𐎻 𐎡 𐏁 𐎫 𐎠 𐎿 𐎱
V I SCH T A S P.

Il ne s'était pas trompé.

En même temps, les hiéroglyphes des Pharaons et des Ptolémées commençaient à éveiller l'attention des savants; on connaissait déjà quelques signes, à l'aide desquels on pouvait lire la forme égyptienne du nom de Xerxès. Or il se trouve à Paris, au cabinet des médailles, un vase présentant deux inscriptions, l'une en hiéroglyphes et l'autre en signes cunéiformes[1]. La première, celle en hiéroglyphes, se lit Xerxès, et les signes cunéiformes étaient identiques au groupe que Grotefend avait interprété par le nom de Xerxès.

Telle fut l'heureuse combinaison du savant hanovrien qui, par cette idée féconde, a ouvert la voie des découvertes; mais, quelque remarquable que fût ce premier résultat, Grotefend ne put pas déchiffrer et interpréter toute l'inscription, et, malgré ses efforts, il dut

[1] Voyez Saint-Martin dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 20 décembre 1822, et imprimé dans les *Mémoires de l'Académie*, t. XII, p. 144 et suiv. La légende égyptienne fut déchiffrée par Champollion. Voyez aussi le même article dans Klaproth : *Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde*, 1832.

laisser ce soin à d'autres. Il crut cependant reconnaître dans l'idiome de ce premier système la langue du Zend-Avesta : c'était beaucoup à cette époque. Nous savons maintenant que, si la langue perse n'est pas identique à l'idiome de Zoroastre, elle en approche notablement.

Vingt ans après cette première découverte, le savant norwégien Rask[1] reconnut dans un groupe la désignation d'Achéménide, et lut les lettres 𐎶 *m* et 𐎴 *n*. Dix ans s'écoulèrent sans résultat notable, jusqu'au moment où MM. E. Burnouf et Lassen firent simultanément de ces documents l'objet de leurs études. Ces savants virent dans une inscription plus longue un mot que les résultats déjà obtenus leur permirent de lire *mâd;* ils y reconnurent le nom de la Médie. On chercha en conséquence à trouver les noms des autres satrapies de l'empire perse. Ce mot de Médie était immédiatement suivi d'un groupe de sept lettres dont la première seule demeurait encore inconnue, tandis que les six autres se lisaient *âkhtris*. Quoi de plus naturel que de supposer ici le nom de la Bactriane ? On obtint donc, pour le premier caractère inconnu 𐎲, la valeur de *b;* on lut le nom entier *Bâkhtris*, et, avec cette valeur, on parvint à déchiffrer un autre nom, *Bâbirus*, l'appellation perse de Babylone.

D'autres noms géographiques fournirent de nouvelles valeurs alphabétiques. Burnouf et Lassen furent ainsi en mesure, dès 1836, d'aborder l'interprétation des inscriptions en s'appuyant sur le sanscrit, le zend et le persan moderne, qui ont de nombreuses affinités avec la langue des textes perses. Cependant la brièveté des documents connus alors ne fournit pas aux savants d'éléments suffisants pour contrôler toutes leurs opinions : nombre de fautes furent commises dans les détails[3], bien que le sens général des inscriptions fût déjà établi avec une suffisante exactitude.

[1] Rask, *Ueber das Alter und die Echtheit der Zendsprache und des Zend-Avesta*, etc. Berlin, 1826. — Il est digne de remarque que toutes les premières tentatives pour déchiffrer ces inscriptions ont été faites dans la partie de l'Allemagne du Nord dont Hambourg est le centre. Cette ville est encore l'endroit d'où sont sorties les premières éditions du Koran et du Zend-Avesta.

[2] Eugène Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadan;* Paris, 1836. — Dr. Chr. Lassen, *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis. Entzifferung des Alphabetes und Erklärung des Inhalts;* Bonn, 1836. — Nous n'aborderons pas la question de priorité entre ces deux érudits; pourtant, la découverte importante des noms géographiques semble appartenir à Burnouf. M. Lassen a été, à ce sujet, attaqué avec véhémence en Allemagne, mais sans jamais répondre aux accusations qu'on formulait contre lui. Nous regrettons le silence du célèbre indianiste, qui, selon nous, n'aurait pas dû laisser sans réponse le réquisitoire que M. Holtzmann lança contre lui en faveur de Burnouf. La justice cependant nous force à insister sur le déchiffrement de quelques lettres importantes qui sont bien la propriété de M. Lassen, comme sur les nombreuses corrections faites par lui dans des articles du journal : *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, et dans l'article *Persepolis* dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber.

[3] Parmi les travaux faits après MM. E. Burnouf et Lassen, il faut citer les travaux de Beer, *Allgemeine Hallische Literaturzeitung*, 1838, et de Jacquet, dans son Examen critique (inachevé) du livre de M. Lassen (*Journal asiatique*, 1838), puis l'annonce du livre de Burnouf, par M. Obri d'Amiens (*Journal asiatique*, oct. 1836). — Aussi Grotefend fit paraître : *Neue Beiträge zur Erläuterung der Persepolitanischen Keilschrift;* Hanover, 1837. — Holtzmann trouva plusieurs valeurs en 1845. — Westergaard rapporta, en 1843, l'inscription sépulcrale de Darius I, dite inscription de Nakch-i-Roustam, sur laquelle il existe un travail de M. Hitzig de Zurich. — Nous citons encore, sans les mettre sur la même ligne que les ouvrages précités : B. Ed. Pote, *Remarks on the nature and the language of the cuneiform inscriptions of ancient Persia;* London, 1837. — W. Price, *Journal of the british embassy to Persia : also a dissertation on the antiquities of Persepolis*, 1835.

Il fallait la découverte de monuments plus considérables, comme la fameuse inscription de quatre cents lignes, gravée par Darius, fils d'Hystaspe, en trois langues, sur le rocher de Bisoutoun, l'antique Bagastana. Nous devons la connaissance de ce document remarquable au courage du colonel sir Henry Rawlinson[1]. Non-seulement il copia, en bravant bien des difficultés, cette inscription, sculptée à trois cents pieds au-dessus du sol, mais il a, de plus, le mérite de l'avoir expliquée le premier. Il ne peut, il est vrai, revendiquer la gloire du déchiffrement des caractères, puisque Grotefend, Burnouf et Lassen avaient, longtemps avant lui, trouvé la valeur de ces signes; mais ce qui lui revient de droit, c'est d'avoir profité des découvertes de ses devanciers pour étendre le domaine de la science, c'est d'avoir continué leur œuvre.

En constatant l'importance de l'inscription que l'on doit à sir Henry Rawlinson, il nous sera permis d'exprimer le regret qu'il en ait si longtemps réservé la connaissance pour lui seul, et qu'il ait retardé ainsi les résultats que le monde savant était en droit d'en attendre.

Le monument de Bisoutoun contient l'histoire des premières années du règne de Darius, et relate brièvement la répression des révoltes que ce prince eut à combattre dès le début de son règne.

Ce texte, confirmant les assertions d'Hérodote, prouve l'authenticité de la généalogie de Darius, transmise par le père de l'histoire; il donne presque les mêmes noms des sept grands de Perse qui délivrèrent leur pays du joug de Pseudo-Smerdis, le mage Gomatès, et qui mirent fin à une usurpation devant rétablir la dynastie médique, déchue depuis l'avénement du grand Cyrus.

La lecture de plus de cent vingt noms propres que renferme le document de Bisoutoun est à elle seule une éclatante confirmation des valeurs attribuées aux signes perses par Grotefend, Burnouf, Lassen et d'autres. L'épreuve la plus décisive que puisse subir un alphabet quelconque est certainement son application; et, lorsque les résultats sont par là complétement justifiés, on peut affirmer l'exactitude de sa transcription. Ainsi, quand, à l'aide des données dont nous parlons, on lit les noms des aïeux de Darius : *Arsâma*, *Ariyârâmna*, *Cispis*[2], *Hakhâmanis*, qu'Hérodote nomme, dans le même ordre, Arsamès, Ariaramnès, Teïspès et Achæménès; quand on rencontre le nom du prédécesseur de Darius, *Kambouźiya*, et de son père, *Kourous*, peut-on douter encore que l'on n'ait reconnu la valeur exacte des caractères, ou peut-on croire qu'on leur ait attribué une signification erronée?

Lorsque vous étudiez une langue ayant un alphabet différent de la vôtre, vous acceptez les valeurs données aux lettres par la grammaire, sans demander sur quoi se fonde cette

[1] *The persian cuneiform inscription at Behistun, decyphered and translated; with a memoir on Persian cuneiform inscriptions in general, and on that of Behistun in particular*, by Major H. C. Rawlinson, C. B, etc. Royal Asiatic society, 1846 (3 cahiers). — Plus tard, en 1849 et 1850, parurent deux livraisons d'un vocabulaire perse du même auteur, mais qui en comprennent à peine la moitié. Si le savant auteur le continuait aujourd'hui, il y aurait certainement une immense différence entre la première et la seconde partie.

[2] *C* exprime le son français de *tch*, et *ź* celui de *j*.

transcription; vous vous contentez d'en apprécier les résultats. L'écriture cunéiforme perse en est là, et son déchiffrement doit être regardé désormais comme un fait accompli. Avec l'alphabet, tel que les efforts réunis de plusieurs savants[1] l'ont retrouvé, non-seulement on lit les noms propres, mais on explique encore le corps des inscriptions rédigées en une langue inconnue jusqu'ici et dont on a pu reconstituer et la grammaire et le dictionnaire.

Ce dernier fait n'est pas le moins important. Il pourrait cependant sembler qu'on se meut dans un cercle vicieux, qu'on a à craindre une pétition de principe. Il n'en est pas ainsi. Quoique l'idiome de Darius et de Xerxès ne nous fût pas connu auparavant, nous connaissions déjà plus ou moins complétement deux langues, le sanscrit et le zend, dans lesquelles on saisit une parenté avec le perse antique. De plus, nous savons parfaitement la langue dérivée, encore vivante, le persan moderne. Les principes de la grammaire comparée ont pu triompher des difficultés de l'interprétation, et l'on a expliqué la langue des anciens Perses.

Pour nous servir d'une comparaison, supposons l'italien perdu, ne pourrait-on, au moyen du latin et de l'espagnol, retrouver cette langue? Un autre exemple plus frappant : ne pouvons-nous pas apprendre le vieux provençal par des considérations linguistiques analogues?

Nous avons la certitude que la première espèce des inscriptions trilingues représente la langue des Perses, par ces deux raisons :

1° Tous les noms propres de ce peuple sont faciles à expliquer à l'aide de cet idiome;

2° Cet idiome est évidemment la source d'où dérive le persan de nos jours.

Telle est, en résumé, la réponse à la question que nous nous sommes posée plus haut.

III. La connaissance des textes perses étant un fait prouvé, elle doit nous servir de moyen pour interpréter les deux traductions dont ils sont toujours accompagnés.

La langue, de fond arien, des anciens Perses, n'était pas parlée dans toute l'étendue de l'empire de Darius, quoiqu'elle fût partout langue officielle. Les Ariens eux-mêmes, dont les premières demeures se trouvaient dans l'extrême Orient, ne s'étaient rapprochés de l'ouest qu'à une époque que l'on peut aujourd'hui assigner. Les Perses avaient dû rencontrer dans l'Assyrie, la Médie et d'autres contrées plus occidentales, des populations que je désignerai sous le nom de touraniennes (scythiques, tataro-finnoises) et des populations sémitiques; mais, malgré leur grande puissance, ils ne purent jamais propager leur propre langue au-delà des montagnes qui séparent de l'Iran proprement dit les pays arrosés par les confluents de l'Euphrate et du Tigre. A l'ouest des monts Zagros et Cambélidus, on parlait, depuis un temps immémorial, tout comme aujourd'hui, un idiome sémitique qui lui-même l'avait

[1] Après H. Rawlinson parurent : Benfey, *Die persischen Keilinschriften, etc.* 1847. — Dr. Julius Oppert, *Das Lautsystem des Altpersischen*; Berlin, 1847. — Id. *Observations sur la langue dans laquelle sont conçues les inscriptions cunéiformes du premier système.* — Id. *Les inscriptions des Achéménides, conçues dans l'idiome des anciens Perses* (*Journal asiatique*, 1851, 1852). — Dr. Fr. Spiegel, *Beiträge zur iranischen Sprachkunde : erstes Heft.* Erlangen (*sine anno*). — Oppert, *Die Grabinschrift Darius I in Naksh-i-Rustam*, dans le Journal de la Société orientale d'Allemagne, 1857.

emporté sur le langage d'une race touranienne, occupant le pays avant l'arrivée des fils de Sem.

Ces peuplades septentrionales, vaincues et refoulées au delà des montagnes, se maintinrent en Médie, en Parthie et dans les pays situés plus au nord. Quoique les conquérants ariens fissent dominer leur idiome dans une grande partie de la Médie et dans la Perse entière, une fraction considérable de la population médique n'abandonna pas son dialecte touranien, phénomène linguistique qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Cette langue scythique doit donc être un des idiomes auxquels appartiennent les inscriptions cunéiformes. En effet, pour se faire comprendre par les populations scythiques de la Médie et de la nation sémitique de l'Assyrie subjuguée, les rois de Perse sacrifièrent sagement un faux orgueil national aux exigences de la situation, et condescendirent à accompagner leurs édits, rédigés en perse, de traductions dans les idiomes de leurs autres sujets : ces idiomes ne pouvaient être et ne sont réellement que le *médo-scythique* et l'*assyrien*, qui survécut même au superbe langage de Cyrus.

Mais nous, investigateurs *épigones* des antiquités asiatiques, nous devons une grande reconnaissance aux monarques ariens, car c'est à leurs considérations administratives seules que nous sommes redevables de l'interprétation des inscriptions de Ninive.

IV. Les trois systèmes d'écriture des inscriptions trilingues représentent donc les trois idiomes suivants :

1° La langue perse, langue maternelle de Cyrus;

2° La langue médo-scythique, idiome des populations touraniennes de la Médie;

3° La langue assyrienne, parlée à Ninive et à Babylone.

Au premier aspect, le second et le troisième système sont différents; mais nous verrons que cette différence n'est qu'apparente, et que, identiques quant à l'origine, ils ne représentent que deux styles d'un même genre d'écriture, dissemblables dans la forme seulement, comme le sont deux variétés de l'écriture phénicienne.

Le système cunéiforme perse, au contraire, forme, à lui seul, un genre tout à fait distinct de toute autre écriture connue; nous le désignons sous le nom d'*écriture arienne*.

Nous avons adopté, pour le système qui nous occupera dans ce travail, le nom d'*écriture anarienne*.

Dans le cours de notre exposition, nous verrons que l'emploi de cette écriture ne se borna pas aux deux idiomes *médo-scythique* et *assyrien* seuls. Nous connaissons déjà trois autres langues qui furent représentées par ses éléments : le *susien*, l'*arméniaque* (l'arménien antique) et le *casdo-scythique*, et il est plus que probable que des explorations entreprises en Mésopotamie et en Perse mettront au jour des documents écrits en caractères *anariens*, mais rédigés dans des idiomes inconnus encore.

Les trois langues dont nous venons de parler ne présentent plus de difficultés de déchiffrement : on peut transcrire en caractères connus la presque totalité des textes. Mais on ne comprend encore rien de ces inscriptions susiennes, arméniaques et casdo-scythiques, sauf

quelques noms propres, les langues elles-mêmes nous étant complétement inconnues. Nul doute que l'on parviendra à expliquer ces monuments, puisqu'il n'y a pas d'inscription qui, écrite pour être lue, ne doive l'être.

Nous disons avec Archimède : Δός μοι ϖοῦ σ7ῶ, « donne-moi un point d'appui. » Donnez un point de départ, trouvez une base, et il n'y a pas d'œuvre émanant de l'esprit humain qui puisse résister à la sagacité humaine : le même souffle divin qui a aidé à la création d'une pensée oubliée inspire aussi celui qui veut la retrouver.

Il est une mémoire de l'humanité, comme il est une mémoire de l'individu : et, comme nous rappelons à notre souvenir des faits enfouis en nous pendant de longues années, et surgissant soudain comme par miracle, ainsi l'humanité tout entière peut faire revivre des pensées qu'elle avait oubliées pendant des siècles.

Nous divisons notre travail en trois livres :

Premier livre : Des signes de l'écriture anarienne.

Deuxième livre : Principes fondamentaux de l'idiome sémitique des Assyro-Chaldéens. Interprétation des traductions faites sur les inscriptions perses.

Troisième livre : Explication des textes assyriens de Ninive et de Babylone.

LIVRE PREMIER.

DES SIGNES DE L'ÉCRITURE ANARIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

BASES DU DÉCHIFFREMENT.

1. Dépouillement des quatre-vingt-dix noms propres contenus dans les inscriptions assyriennes des Achéménides.

C'est la connaissance de l'*écriture arienne* qui a rendu possible le déchiffrement des *caractères anariens*, et, partant, l'interprétation des inscriptions assyriennes.

Les originaux perses jouent, vis-à-vis des traductions médo-scythiques et assyriennes, le même rôle que la traduction grecque de la pierre de Rosette remplit à l'égard de l'original, écrit en hiéroglyphes égyptiens.

Tandis que Grotefend se vit forcé de procéder par inductions hypothétiques, nous avons, au contraire, l'avantage de partir d'une base solide et certaine, sur laquelle nous établissons notre édifice.

C'est là l'immense avantage qu'a le déchiffrement des textes de Babylone et de Ninive sur l'interprétation des documents perses.

Des cent quinze noms propres (sans compter les neuf noms de mois) contenus dans les inscriptions trilingues des Achéménides, quatre-vingt-dix seulement sont conservés dans les traductions assyriennes; il faut s'en prendre aux mutilations subies par les monuments qui jadis donnaient en entier les textes sémitiques. Les noms propres conservés aujourd'hui sur les rochers de Bisoutoun, de Hamadan et de Van, et inscrits sur les ruines des palais de Persépolis, de Pasargades et de Suse, nous permettent de déduire les valeurs des différentes lettres.

A cause de l'importance capitale de ces noms propres, nous les donnons dans la forme perse. Nous les avons transcrits en caractères latins; mais nous faisons suivre la forme originale des *lettres ariennes*, dont les valeurs ne sont plus contestées par personne.

ÉCRITURE ARIENNE.

𐎠	*a.*	𐎨	*c* devant *a, i, u.*	𐎴	*n* devant *a, i.*
𐎡	*i.*	𐎩	*ż*...... *a, u.*	𐎵	*n*..... *u.*
𐎢	*u.*	𐎪	*ż*...... *i.*	𐎶	*m*...... *a.*
𐏃	*h* devant *a, i, u.*	𐎫	*t* . . .. *a, i.*	𐎷	*m*...... *i.*
𐎹	*y*...... *a, i, u.*	𐎬	*t*...... *u.*	𐎸	*m*...... *u.*
𐎺	*v*...... *a, u.*	𐎭	*d*...... *a.*	𐎼	*r*...... *a, i.*
𐎻	*v*...... *i.*	𐎮	*d*.. .... *i.*	𐎽	*r*...... *u.*
𐎣	*k*...... *a, i.*	𐎯	*d*...... *u.*	𐎿	*ç*...... *a, i, u.*
𐎤	*k*...... *u.*	𐎰	*th*.. .... *a, i, u.*	𐏁	*s*...... *a, i, u.*
𐎥	*g*...... *a, i.*	𐎱	*p*...... *a, i, u.*	𐏀	*z*...... *a, i, u.*
𐎦	*g*.... . *u.*	𐎲	*b* ..... *a, i, u.*	𐏂	*thr*..... *a, i.*
𐎧	*kh*..... *a, i, u.*	𐎳	*f.*	𐎾	*l* (?).

L'*a* bref est inhérent à la lettre comme dans les caractères sanscrits. Les Perses se dispensaient d'écrire les sons *m* et *n* devant les muettes qui leur correspondent dans l'échelle alphabétique; nous les avons rendus par *ṁ* et *ṅ*. On a les preuves certaines de leur prononciation dans les transcriptions indo-scythiques et assyriennes des noms propres ariens.

Nous nous bornons à mentionner seulement le signe qui sépare les mots 𐏐, et l'abréviation du mot roi, ainsi formé : 𐏈.

Dans la transcription, *u* se prononce *ou; c, tch; ż, j; s, ch. Kh et th* n'ont pas d'équivalents dans la langue française : l'un est le χ, l'autre le ϑ grecs.

Quant à la transcription des lettres anariennes en caractères latins, nous remarquons que le *s* indique la lettre hébraïque ש. Nous n'avons pas voulu le rendre par *ch*, parce qu'il n'est pas certain que cette articulation de *s* ait partout eu cette prononciation : il y a même des raisons pour admettre qu'elle se prononçait *s* à Ninive et *ch* à Babylone. Nous savons que la lettre correspondant au ש de l'hébreu est ou le س arabe, ou quelquefois le ث.

Le *ś* exprime le ס des Hébreux; du moins il correspond, dans l'étymologie assyrienne, à cette articulation; mais les racines dans lesquelles elle entre nous montrent dans l'équivalent arabe, pour la plupart, un ش. Il n'est pas impossible que cette articulation se soit prononcée *ch* à Ninive et *s* à Babylone. On peut produire, en faveur de notre opinion, ce fait que les noms propres judaïques, tels que Jérusalem, Samarie, Lakis, Osée, Manassé, s'écrivent dans les textes bibliques par un ש, tandis que les Assyriens les rendent par des lettres contenant un ס organique.

Pour exprimer l'articulation correspondant au צ hébraïque, nous avons choisi la transcription *ṣ*. Nous ne nous occuperons pas ici de la prononciation ancienne des syllabes qui

contiennent cet élément. Il n'est pas improbable que ce son se rapprochait du *tch* ou du *ts*; nous voyons, du moins, que le nom de Nabuchodonosor, qui le présente à sa dernière syllabe, est écrit en perse par la lettre *tch*, et nous remarquons que parfois le scythique exprime le *tch* des noms propres perses par *ṣ*. Mais, d'un autre côté, nous ne devons pas nous dissimuler que ces mêmes noms propres fournissent, en babylonien, un *ṣ* au lieu du *tch*, ou du *c*, comme nous exprimons ce son.

Le *z* correspond au ז hébraïque, et les autres transcriptions n'offrent rien d'anomal. Nous rendons le ק hébraïque, le ق arabe, par *ḳ*; le ט des Juifs, le ط des Arabes, par *ṭ*, et le ח par *ḥ*. Quant aux voyelles, nous rendons, dans la transcription interlinéaire, mais non pas dans le texte, par *u*, le son de *ou* français; d'abord parce que c'est plus court, et ensuite parce qu'il n'est pas du tout prouvé que les syllabes qui contiennent le *u* ne se soient pas aussi quelquefois prononcées par un *u* français; précisément ainsi le *dhamma* arabe a parfois le son de *u*, que les juifs polonais attribuent également aux voyelles hébraïques de cette catégorie.

Voici les noms propres qui nous permettent de déduire la valeur des caractères. (Les formes perses sont imprimées en italique.)

NOMS D'HOMMES.

1.	*Hakhamanis.* Achæmenes.	*A - ḫa - ma - ni is*[1].
2.	*Hakhâmanisiya.* Achæmenides.	*A - ḫa - ma an - ni is - si*[2].
		A - ḫa - man - ma - si[2].
3.	*Cispis.* Teispes.	*Si is - pi is.*
4.	*Ariyârâmna.* Ariaramnes.	*Ar - ya - ra am - na*[2].
5.	*Kurus.* Cyrus.	*Ku - ra as.*
		Ku - ras.
6.	*Kambuziya.* Cambyses.	*Kam - bu - zi - ya.* (ou [3] pour)

[1] Quand deux syllabes de la transcription ne sont pas jointes par un trait-d'union, elles n'en forment qu'une seule; exemple : *ni is*, lisez *nis*; *ra as*, lisez *ras*.

[2] Le nom d'Achéménide donne un exemple curieux de la prononciation multiple du même signe, qui est substitué partout à *ma an*, et à *ni is*.

[3] n'est qu'une forme abrégée de , comme nous le verrons plus tard.

7. *Bardiya*[1]. Smerdis. — *Bar - zi - ya.*

8. *Vistâçpa.* Hystaspes. — *Us - ta aś - pa;* (ou *pi,* ou *bu.*)

9. *Dârayavus.* Darius. — *Da a - ri i - ya a - vu us.*

Da - ri - ya - vu us

Da - ri - ya - vus.

10. *Khsayârsâ.* Xerxes. — *Ḥi - si ' ar - sa*[2] *'.*

11. *Artakhsathra.* Artaxerxes. — *Ar - ta ak - sa at - śu.*

Ar - tak - sat - śu

12. *Gaumâta.* Gomates. — *Gu - ma a - tav,* (ou *tur*)

13. *Magus.* Magus. — *Ma - gu - su.*

14. *Athrina.* Athrines. — *A - si - na.*

15. *Martiya.* Martius. — *Mar - ti - ya.*

16. *Ciñcikhris.* Sinsichres. — *Si in - sa aḫ - ri is.*

17. *Fravartis.* Phraortes. — *Pa ar - u - var - ti is.*

18. *Khsathrita* Xathrites. — *Ḫa - sa at - ri it - ti.*

Ḫa - sa at - ri 'i - ti

19. *Uvakhsatara.* Cyaxares. — *U - va - ki is - tar*

[1] En zend, *Berezyo.* — [2] Pour *sa*, on rencontre aussi *si*, et *su*.

20. *Vidarna.*
Hydarnes.
U - vi - da ar - na '.

21. *Dâdarsis.*
Dadarses.
Da - da ar - su.

22. *Vaumiça.*
Omises.
(ou [cuneiform])
U - mi id - ti, iu.

23. *Cithrañtakhma.*
Tritantæchmes.
Si it - ra an - taḥ - ma.
Si - tur[1] - an - taḥ - mu.

24. *Frâda.*
Frades.
Pa - ra - da '.

25. *Vahyazdâta.*
Œosdates.
U - vi u - da a - tav.

26. *Virâna.*
Vivanes.
U - vi - va - na '.

27. *Arakha.*
Araches.
A - ra - ḫu.

28. *Immanis.*
Immanes[2].
Im - ma - ni 'i - su.

29. *Vayaçpâra.*
Œospares.
U - vi iś - pa - ru '.

30. *Utâna.*
Otanes.
U - vi it - ta - na '.

31. *Thukhra.*
Suchres.
Śu uḫ - ra '.

32. *Dâduhya.*
Dadyes.
Za - ' tu '.

33. *Ardimanis.*
Ardimanes.
Ar - di - ma - ni u.

34. *Vahukha.*
Ochus.
U - va aḫ - ḫu.

[1] Le caractère [cuneiform] se trouve dans les inscriptions d'Assyrie comme l'équivalent de [cuneiform] *ti ir*, et [cuneiform], comme celui de [cuneiform] *ta aḫ.* — [2] Nom susien.

35. *Artavardiya.* — *Ar - ta - var - zi - ya.*
Artabardes.

36. *Gaubruva.* — *Ku - bar - ra.*
Gobryas.

37. *Açpacina.* — *Aš - pa - ši - na.*
Aspathines.

38. *Ainira.* — *A - ni - ri*
Ænires.

39. *Nadintabaira*[1]. — *Na - din - tar. Bel.*
Nadintabel.

40. *Nabukudracara.* — *AN? PA? SA? DU? ŠIS?*
Nabuchodonosor. — *Nabu - kudurr - uṣur.*

41. *Nabunaita.* — *AN? PA? I?*
Nabonidus. — *Nabu - nahid.*

NOMS DE DIVINITÉS.

42. *Auramazdâ.* — *U - ra - ma az - da*
Oromazes.

U - ri - mi iz - da (Bisoutoun).

U - ru - ma az - da

A - hu ur[2] - ma az - da

A - hu ur - ma az - da (Suse).

43. *Anahita.* — *A - na ah - i - tu*
Anaïtis.

44. *Mithra.* — *Mi it - ri.*
Mithras.

[1] Ces trois noms qui suivent sont des noms babyloniens : leur présence sur le roc de Bisoutoun est précieuse pour le déchiffrement des documents de la Chaldée. Ils sont écrits en caractères idéographiques.

[2] Au lieu de [cunéiforme] *ur*, on trouve [cunéiforme] *ru*, [cunéiforme] *ri*, [cunéiforme] *ru*. Cette dernière forme est celle qui se lit le plus fréquemment à Persépolis, tandis que les autres se rencontrent à Bisoutoun, à Van, à Hamadan et à Suse.

NOMS DE VILLES.

45. *Hagmatâna.* Echatana.
A - ga - ma - ta a - nu

46. *Ragâ.* Rhagæ.
Ra - ga

47. *Zazâna.* Zazana.
Za - za an - nu.

48. *Zuza*[1]. Zuza.
Zu u - zu.

49. *Kuñdurus.* Kundurus.
Ku un - du ur.

50. *Marus.* Marus.
Ma - ru '.

51. *Kuganaka.* Cyganaka.
Ku - gu - na ak - ka.

52. *Çikhtauvatis.* Sichtachotis.
(?)
Sik - ti - u - va at - ti

53. *Arbaira.* Arbela.
Ar - ba il

NOMS DE PAYS.

54. *Pârça.* Persis.
(ou)
Pa ar - šu, Par - šu.

55. *Mâda.* Media.
Ma - da ai.

56. *Arabâya.* Arabia.
A - ra - bi.

57. *Mudrâya.* Ægyptus.
Mi - çir.

58. *Çparda.* Phrygia.
Śa - par - du.

59. *Iauna.* Ionia.
Ya - va - nu.

[1] Manque dans le texte perse.

60. *Haraiva.* Ariana.	*A - ri i - vu.*
61. *Çugda.* Sogdia.	*Śu ug - du.*
62. *Uvarazmis.* Chorasmia.	*Hu - va - ri iz - mu,* (ou *ma*)
63. *Bâkhtris.* Bactriana.	*Ba aḥ - tar.*
64. *Gañdâra.* Gandaria.	*Gan - da - ri.*
65. *Gañdâra.* Paropanisus.	*Pa ar - u - pa - ra - ni[1] - śa an - nu.*
66. *Thattagus.* Sattagydes.	*Śa at - ta - gu u.*
67. *Margus.* Margiana.	*Mar - gu*
68. *Parthava.* Parthyene.	*Pa ar - tu u.* (ou pour *par*)
69. *Zarañka.* Zarangia.	*Za - ra an - ga*
70. *Harauvatis.* Arachotis.	*A - ru - ḫa at - ti*
71. *Hiñdus.* India.	*Ih* (?) *in - du u.*
72. *Katpatuka.* Cappadocia.	*Ka at - pa - tuk - ka.*
73. *Armina.* Armenia (Ararat).	*U - ra as - ṭu,* (ou *ṭa*[2])
74. *Humarga (Çakâ).* Amyrgii (Sacæ).	*U - mu ur - ga*

[1] Le nom assyrien est *Paruparaniśanna*, au lieu de *Paruparaĉśanna*, comme l'a lu à tort M. Rawlinson; le sixième signe n'est pas un *i*, mais un *ni*.

[2] Dans les inscriptions de Ninive, *Urarṭa* (אררט); ce qui exprime à la lettre le nom Ararat, qui signifie l'Arménie dans les textes bibliques.

75. *Scudra.* — Scodrus. — *Iç - ku - du - ru.*

76. *Putiyâ.* — Phut. — *Bu u - ṭa.*

77. *Kusiyâ.* — Chus. — *Ku u - su.*

78. *Maciyâ.* — Maxyes. — *Maç - çu u.* (?)

79. *Karkâ.* — Carthago. — *Kar - ka.*

80. *Niçâya.* — Nisa. — *Ni sí - da ai.*

81. *Kaṃpada.* — Cambadene. — *Ka am - ba - du.*

82. *Pisiyauvâdâ.* — Pasargadæ. — *Pi - si hu - va - du.*

83. *Açagarta.* — Sagartia. — *Is - ka ar - ta ai.*

84. *Uvaźa.* — Susiana. — *NUM. MA. KI.*

'I - lam - ti.

85. *Athura.* — Assyria. — *As - sur.*

86. *Bâbirus.* — Babylon. — *DIN. TIR. KI.* — *Babilu*

87. *Arakadris* (mons). — Arakadris. — *A - ra - ka ad - ri*

NOMS DE FLEUVES.

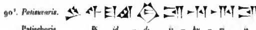
88. *Ufrâtus.* — Euphrates. — *UT. KIB. RAT. KI.* — *Purat.*

89. *Tigrâ.*
Tigris.



NOM DE TRIBU PERSE.

90[1]. *Patisuvaris.*
Patischoris.



Voilà quatre-vingt-dix noms propres qui forment le point de départ de nos déchiffrements. Les savants qui les premiers s'occupèrent, avant la publication du texte assyrien de Bisoutoun, des inscriptions trilingues de Persépolis, n'en connaissaient qu'une dizaine, et ce nombre ne leur suffisait pas pour se faire une idée exacte de la véritable nature de l'écriture assyrienne. Ils la supposèrent sémitique, parce que, et avec raison, ils devinèrent le sémitisme de l'idiome assyrien; et c'est ainsi qu'ils furent conduits à ce système erroné qui consiste à rendre les signes cunéiformes par des lettres simples.

M. Loewenstern publia le premier, à ce sujet, deux mémoires[2] qui ne peuvent revendiquer que le mérite d'avoir entamé cette question.

[1] Les neuf noms propres suivants, contenus dans l'original perse, ne se trouvent pas dans la traduction assyrienne : *Arsdma*, Arsames; *Upadaramma*, Opadarrammes; *Viñdafrâ*, Intaphres; *Viñdafranâ*, Intaphernes; *Haldita*, Haldites; *Marduniya*, Mardonius; *Takhmaçpâda*, Tachmaspades; *Bagâbigna*, Megabignes; *Bagabukhsa*, Megabyzus. Seize noms de pays et de villes sont effacés dans le texte assyrien : *Makâ*, *Tigrâ*, *Patigrapana*, *Bakhâ*, *Icidus*, *Viçpauvazatis*, *Uhyâma*, *Arsâda*, *Dubâla*, *Tarava*, *Yutiya*, *Kapissakanis*, *Gañdutava*, *Urâdaidiya*, *Autiyârus*, *Paraga*. — La version scythique les contient tous, et transcrit les neuf noms de mois que la version assyrienne exprime par des monogrammes, tirés du calendrier des Chaldéens; elle transcrit encore, sans les traduire, vingt-trois mots perses ayant une signification politique, tels que *siyâtis* «domination,» *framâtâr* «empereur,» *dahyâus* «pays,» *paruzana* «multilingue,» *viçpazana* «omnilingue,» *ardaçtâna* «édifice,» *viçadâhyu* «escalier monumental qui contient les représentants des peuples soumis,» etc. Ainsi les éléments qui concourent au déchiffrement du syllabaire médo-scythique s'élèvent au-dessus de cent quarante.

[2] Voici les principaux ouvrages qui ont paru : J. Loewenstern, *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis*, 1847. — P. E. Botta, *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne* (*Journal asiatique*, 1847). — G. F. Grotefend, *Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefässes mit ninivitischer Keilschrift*; Göttingen, 1848. — *Nachträge zu den Bemerkungen*, etc. — Philoxène Luzzato, *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Van et Khorsabad* (*Journal asiatique*); Paris, 1850. — *Le sanscritisme de la langue assyrienne*; Paris, 1848 (sans valeur). — M. Stern, *Die dritte Gattung der Achämenischen Keilschrift erläutert*; Göttingen, 1850. — Articles dans la *Revue archéologique* (1846-1852) de MM. de Longpérier, de Saulcy et Loewenstern. — Nous remarquons que M. de Longpérier, dans l'un de ses articles (t. IV, p. 501), a lu le premier nom de roi assyrien, et a assimilé à Sargon celui du constructeur de Khorsabad, avec lequel M. de Saulcy a justement, comme on sait aujourd'hui, identifié le Arkeanos de Ptolémée. Il restera peu des idées de M. Loewenstern, qui avait lu le nom du roi de Khorsabad *Sukhan*. MM. de Saulcy, de Longpérier et Botta avaient, au surplus, dès le début, attribué au monogramme royal la prononciation de *sar*, valeur qui a été

M. Stern, qui s'est fait connaître avantageusement dans un tout autre ordre d'études, a mis à profit ses loisirs pour traiter aussi cette question philologique; l'unique mérite de sa publication est d'en avoir compris l'importance. Le colonel Rawlinson, qui, pendant plusieurs années, a eu seul l'avantage de posséder le texte assyro-babylonien de Bisoutoun, a admis pendant longtemps l'alphabétisme de l'écriture cunéiforme, et partagé l'opinion de M. de Saulcy, jusqu'à ce que le docteur Hincks eût démontré, avec une remarquable sagacité, que les anciens Chaldéens s'étaient servis, non d'un alphabet, mais d'un syllabaire.

Cette opinion de l'académicien d'Irlande est d'autant plus à signaler, que l'exposition qu'il en a faite est antérieure à la publication du texte de Bisoutoun par le colonel Rawlinson. Nous avons repris l'œuvre des savants anglais; nous nous sommes rendu compte de la répartition des signes babyloniens pour exprimer les noms perses, et nous avons généralement adopté leurs idées, en nous efforçant d'y apporter plus de précision et de netteté.

Une circonstance particulière avait frappé Grotefend et Loewenstern, c'est qu'un même nom perse n'est pas toujours rendu, en assyrien, par un groupe composé des mêmes signes. Ayant vu, par exemple, que le groupe correspondant au perse *Auramazdâ*, Ormuzd, offrait, tour à tour, les articulations 𒌨, 𒊒, 𒊑 et 𒊏 correspondant à l'articulation arienne 𐎼 *r*, Loewenstern en conclut que les quatre signes étaient *homophones*, c'est-à-dire qu'ils avaient une même valeur, celle de *r*; tandis que la découverte de M. Hincks a conduit à reconnaître que ces signes représentaient respectivement les articulations *ur*, *ru*, *ri* et *ra*.

En même temps, M. Botta, à qui l'épigraphie assyrienne doit tant ou plutôt tout, sou-

adoptée plus tard par M. Rawlinson qui d'abord l'avait prononcé *melek*. — F. de Saulcy, *Analyse de l'inscription de Hamadan et des inscriptions de Persépolis*, autographiées, 1849. — Id. *Traduction de l'inscription du pavé de palais de Khorsabad*, dans la *Revue archéologique*, 1850. — Id. *Traduction de l'inscription assyrienne de Behistoun* (*Journal asiatique*), 1854. — Un grand nombre d'articles dans la *Revue des deux mondes*, la *Revue archéologique*, l'*Athenæum français*, *le Constitutionnel*, *le Courrier de Paris*, *etc. etc.* — Les travaux de M. de Saulcy sont, jusqu'ici, les seuls qui puissent être considérés comme achevés, tandis que les essais des Anglais ne sont que des œuvres fragmentaires : il est bon de remarquer également que, sur beaucoup de points, ils ont la priorité sur les mémoires britanniques, priorité dont les auteurs de ces derniers ne se sont pas toujours suffisamment rendu compte. — D. Ed. Hincks, *On the Khorsabad inscriptions*, lu, le 25 juin 1849, devant l'académie royale d'Irlande. — Cette première explication du syllabisme assyrien contient, malgré les défauts inséparables d'un premier essai, l'exposition d'un principe incontestable et beaucoup de détails confirmés définitivement. Nous regrettons que M. Rawlinson, qui connaissait, lors de sa publication de l'inscription assyrienne de Bisoutoun, en septembre 1851, les travaux faits en France sur la langue perse, assez bien pour les attaquer, n'ait eu aucune notion des recherches faites, entre 1849 et 1851, dans le Royaume-Uni. — Id. Lecture faite à l'académie royale d'Irlande, le 17 mai 1852 (*Catalogue de lettres*). — Id. *A list of assyrio-babylonian characters with their phonetic values;* Dublin, 1852. — Id. *The personal pronouns of the assyrian and other languages, especially hebrew* (*read june* 26, 1854); Dublin, 1855. — Id. *On the assyrian Mythology* (*read november* 13, 1854); Dublin, 1855. — H. C. Rawlinson, *On the inscriptions of Assyria and Babylonia;* London, 1850. — Id. *Memoir on the babylonian and assyrian inscriptions.* (Contient la publication du texte assyrien de Bisoutoun, un commencement d'analyse et les premières pages d'un mémoire sur l'alphabet, mais qui ne discutent encore que deux lettres.) — J. Oppert, *Sur l'origine des inscriptions cunéiformes* (*Athenæum français*, octobre 1854). — Id. Différentes lettres dans le journal de la société orientale d'Allemagne. — Id. *Rapport adressé à S. E. le Ministre de l'instruction publique sur une mission scientifique en Angleterre.* — J. Brandis, *Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften, etc.* Berlin, 1856.

mit les inscriptions qu'il avait découvertes à un rigoureux examen. Il avait reconnu, au premier coup d'œil, que beaucoup de monuments de Khorsabad ne contiennent qu'un même texte, et il se mit alors à comparer les diverses reproductions de la même inscription. Il s'aperçut que tel signe était constamment remplacé par tel autre, ce qui lui suggéra l'idée de dresser un catalogue de variantes; catalogue qui n'est sans doute pas complet, et qui n'avait pas, du reste, la prétention de l'être, mais qui conserve encore aujourd'hui, pour l'interprétation des textes, une valeur très-réelle.

M. Botta se prononça également pour l'existence des *homophones* dans ce qu'il appelait l'*alphabet* assyrien. Erreur complète, il faut le dire; car, plus absolu que tous nos devanciers, nous déclarons qu'il n'y a pas d'homophones proprement dits.

II. L'écriture assyrienne est syllabique, elle n'est pas-même encore parvenue à l'abstraction de la consonne.

Comparons, par exemple, les noms dans lesquels se trouvent ces deux signes contenant tous les deux l'articulation de *k*, et . Nous voyons que le premier se trouve dans les noms de Cappadoce, *Katpatukka* (72), de Cambadène, *Kambadu* (81), de la ville de Kouganaka, à la fin du mot bien entendu (51), de la Sagartie, *Iskarta* (83), du mont Arakadris (87), de Carthage, *Karkd* (79). Mais le dernier signe se rencontre dans le même nom de Kouganaka, dans ceux de Cyrus, de la ville de Kundurus, des Chusites (*Kusiyâ* en perse), du Scodrus (*Skudra*). Nous pouvons donc en conclure que avait la prononciation *ka*, et celle de *kou*. Un signe contenant sûrement l'articulation de *d*, , ne se trouve, par exemple, que dans les noms de Darius (9), Hydarnès (20), Fràda (24), Vahyazdatès (25), Dadarsès (21), Gandarie (64), tandis que les noms d'Ardimanis et de Diglat (le Tigre) nous fournissent un autre *d*, . Un troisième *d*, , se trouve dans le nom de *Kundurus*, et a la valeur *dou*, ainsi que la suite des recherches l'a prouvé, comme son application à la lecture des noms assyriens, tels que ceux d'Asdod, de Sidon.

Ainsi *ma* ou *ra* est toujours exprimé par le signe .

Notons ici un fait singulier, dont ne peuvent manquer d'être frappés tous ceux qui étudieront ces noms propres, c'est que les articulations de *m* et de r, quoique très-vraisemblablement distinctes dans la bouche des Assyriens, y sont constamment rendues par le même caractère. Nous verrons plus tard à quoi attribuer cette étrange confusion, en rapport avec l'origine non assyrienne de l'écriture.

Il suffit de dire ici que, partout où, dans la transcription assyrienne, l'on s'attend à trouver *ma* et *ra*, on rencontre le même signe ; comme, par exemple, dans les noms de *Hakhâmanis* (1), *Gomâta* (12), *Magus* (13), *Virdna* (26), *Immanis* (28), *Ardimanis* (33), *Hagmâtana* (45), *Marus* (50), *Mada* (55), *Uvarazmis* [Chorasmia] (62), *Pisiyâuvâdâ* (82). Tandis que là où l'on doit avoir *mi* ou *ri*, on rencontre un autre caractère, ; comme cela a lieu dans *Vidarna* [Hydarnes] (20), *Vaumiça* (22), *Virdna* (26) [dans ce dernier mot, le

précède le , *Vayaçpâra* (29), *Mithra* (44); et, lorsque le nom perse contient l'articulation de *mou* ou *vou*, nous observons un autre signe ; comme on le voit par le nom de Darius, *Dârayavus* en perse, dans celui des Sacæ Amyrgii (*Humurga*).

Nous pourrions ainsi montrer de même que , , , ne sont pas seulement des *v*, mais que ces signes expriment, chacun à son tour, *ra*, *ri*, *rou*; que ne signifie que *na*, *ni*, *nou*; que est *ba*, *bi*, *bou*. Si nous trouvons, par exemple, le nom d'une ville, écrit ainsi   , nous devrons lire *Babilou*. Notons ici, pour le lecteur, qu'on n'a point encore fait connaître la lettre , qui ne se trouve pas dans des noms propres des Perses, attendu que cette articulation (*l*) était étrangère à leur langue. Le nom d'une autre ville s'écrit   ; nous devrons le prononcer *Ninoua*, et nous y reconnaîtrons le nom assyrien de Ninive elle-même.

Nous venons d'établir que , , se lisent *ma*, *mi*, *mou*; nous pourrions, par un procédé analogue, démontrer que est *a*, *i*, *ou*. Mais souvent aussi les caractères syllabiques tels que *ma*, *mi*, *mou* ou *ra*, *ri*, *rou*, etc. ne sont pas employés seuls, ils sont joints à un des trois signes des voyelles qui viennent d'être nommées; c'est ce dont l'inscription de Bisoutoun nous fournit de nombreux exemples:

ma a remplace . . . *ma*,	*da a* remplace . . . *da*,
mi i . . . . *mi*,	*di i* . . . . *di*,
mu u . . . . . . *mu*,	*du u* . . . . *du*,

et ainsi de suite. Mais jamais on ne verra *ma i* pour *ma*, ou des substitutions analogues. Ce fait, qui parle hautement en faveur du caractère syllabique de l'écriture, nous conduit à une autre considération.

Il n'y a pas seulement des caractères pour les syllabes commençant par des consonnes et finissant par des voyelles, mais encore un nombre presque égal de signes qui expriment des sons commençant par une voyelle. Nous voyons un même signe, , se trouver au commencement des noms d'Ariaramnès, Artaxerxès, Ardimanis, Artabardis, Arbela, et au milieu de ceux de Parça (Perse), Parthie, Dadarsès, et d'autres. Nous devrons donc attribuer à ce caractère, , la valeur de *ar*. Le signe ne se trouve pas, à Bisoutoun, au commencement d'un nom propre, mais bien à la place d'un *r*, finissant une syllabe, et toujours après un *ou* perse; comme dans les mots que nous aurons à prononcer en français, Oumourgs, Koundour, Ahourmazda; le se prononçait donc *our*, et nous le transcrivons par *ur*.

Arrêtons-nous sur le nom du bon principe dans la doctrine de Zoroastre, *Auramazdâ* en iranien, tel qu'il est écrit sur les inscriptions perses. Il est à présumer que les Sémites ne prononçaient pas d'une manière constante ce nom si répandu; car nous voyons qu'à Bisoutoun, la syllabe correspondant au perse *maz* commence par *mi*, tandis qu'à Persépolis

elle commence par *ma*, et à Suse par *mu*. Rapprochons ce fait de celui-ci, qu'à côté de la forme ancienne, Ὡρομάζης, nous avons la forme plus moderne, Ὡρμίσδας, usitée chez les Byzantins, et celle d'Ormuzd, adoptée par les modernes. A Persépolis, la lettre est jointe au caractère , le même qui commence le nom d'Aspathinès, *Açpacina*, et qui finit la syllabe *tas* dans celui d'Hystaspe, *Vistaçpa*, et de *raz* dans celui de la Chorasmie. Le signe figuré ci-dessus doit donc être *az* ou *aç*. A Bisoutoun, le (*mi*) n'est pas accompagné de ce dernier, mais bien d'un autre , qui se trouve également dans les noms de *Nissai*, Nisa, et *Umissi*, Omisès, et il ne peut avoir, par conséquent, que la signification de *iz* ou *iç*. En troisième lieu, si nous examinons de plus près quel caractère suit le *mu* de Suse, nous remarquons encore un autre caractère , lequel se rencontre très-souvent à Babylone et à Ninive, après les lettres *ku*, *lu*, *nu*, *ru*, quand il s'agit d'exprimer une syllabe finissant en *z* ou *s*, et mue par un *ou*. Nous rendons en conséquence le signe par *uz* ou *uç*; et, avec cette valeur, nous pourrons lire le mot « oreille » , *uznu*, אזן en hébreu.

De même, quand le traducteur assyrien de Bisoutoun veut rendre la syllabe *rat*, dans le nom de Sikhtavatis, il écrit ; ce même signe, , est employé pour exprimer le nom des Sattagydes et celui d'Aracadris; mais, quand il s'agit de *mit* dans *Mitri*, *Mithra*, ou de *rit* dans *Hasatritti*, il se sert de *it*.

Donc, pour exprimer une syllabe qui commence et se termine par une consonne, le système assyrien fait usage de deux signes : le premier exprime la syllabe commençant par la première consonne et se terminant par la voyelle; le second rend la syllabe composée de la même voyelle et de la consonne finale. Ainsi, *maz* se transcrit par *ma az*, *miz* par *mi iz*, *muz* par *mu uz*.

Cette règle peut être énoncée ainsi, en sens inverse :

« Quand des monosyllabes qui se terminent par une même voyelle sont suivis d'un des signes qui exprime une articulation finissant par une consonne, ce signe doit avoir alors la valeur d'une syllabe commençant précisément par la voyelle qui termine la syllabe précédente. »

Ainsi, , et rendent, tous les trois, des syllabes finissant en *s* (*ch* français), mais *as* ne se voit qu'après *ra* (dans le nom de Cyrus), *ma*, *na*, etc. dans les inscriptions de Ninive; ne se lit qu'après *ni* dans *Hakhamanis*, après *si* et *pi* dans *Sispis* (3), après *ri* dans *Sinsihris*, après *ti* dans *Paruvartis*, donc ce signe est *is*. De même, ne se trouve qu'après des syllabes exprimant des motions en *ou*, donc il se prononce *ouch;* c'est ce caractère qui commence le nom *Ouchtaspa*, forme assyrienne d'Hystaspe.

Ainsi, pour ne prendre que les exemples donnés par les inscriptions des Achéménides, nous voyons que , , contiennent une gutturale. Un examen, même superficiel, nous apprendra que ces trois signes doivent finir une syllabe. Nous avons, pour

prouver cette opinion, les noms de *Kugunakka* (51), d'*Artaksatáu*, où se trouve [cunéiforme], et les transcriptions perse et greeque de *Çugda*, la Sogdiane, où nous lisons [cunéiforme], et de *Tigra*, le Tigre, où l'on rencontre [cunéiforme]. Mais le premier des signes ne s'observe, comme signe syllabique, qu'après des articulations *ta*, *da*, *ba*, *pa*, *na*, etc. tandis que le second ne se remarque qu'après *ti*, *di*, *bi*, *pi*, *ni*, etc. et le troisième paraît seulement joint à *tu*, *du*, *bu*, *pu*, *nu*, etc.

Donc, nous concluons que [cunéiforme] représente *ak*, [cunéiforme] *ik* et [cunéiforme] *uk*.

De même, [cunéiforme] et [cunéiforme] impliquent tous deux l'articulation de *m;* on est autorisé à le supposer, parce que le premier se lit à la place où l'on doit attendre cette articulation, dans l'équivalent des noms perses *Ariyârâmna* (4) et *Kampada* (81); le second commence le nom susien d'*Immanis* (28). L'étude des monuments de Ninive nous fait voir que, si le premier suit les syllabes finissant en *a*, le second se met après les signes contenant un *i* final; nous adopterons donc pour celui-là la valeur *am*, pour l'autre celle de *im*.

Nous sommes conduits, par les mêmes raisons, à attribuer à [cunéiforme] le son de *an*, ce qui donne les noms assyriens *Zazannu* (47), *Zaranga* (69), *Paruparanisanna* (65); [cunéiforme], qui se voit à la place du *n* dans les noms de l'*Inde* (en perse *Hiñdus*), et de *Sinsichres*, sera *in;* et [cunéiforme], pour la prononciation duquel nous avons le nom de la ville de *Kuñdurus* (49), sera nécessairement *un*.

L'application de ce principe au déchiffrement des textes assyriens nous en montre la rigoureuse exactitude.

Passons à un principe analogue.

«De même, lorsqu'un caractère simple précède constamment une certaine catégorie de signes destinés à exprimer des syllabes se terminant par une consonne et comprenant une même voyelle initiale, ce caractère exprime une syllabe qui se termine précisément par la même voyelle.»

Le signe [cunéiforme] ne se trouve qu'une seule fois dans les noms propres perses, après les syllabes *A ra*, dans le nom de l'Arabie; on ne pourrait en conclure sa véritable valeur, s'il ne se trouvait pas toujours devant des signes exprimant *in*, *im*, *it*, *ir*, *is*, etc. Cela nous prouve que [cunéiforme] rend le son de *bi;* aussi, comme tel, se lit-il dans le nom de Babylone, écrit [cunéiforme] *Ba bi lu*, ou quelquefois même [cunéiforme] *Ba - bi i - lu*.

On conçoit donc que, tout importants que soient les noms propres des inscriptions trilingues pour procéder à l'œuvre du déchiffrement, et bien que, sans eux, aucune interprétation ne soit possible, ils sont cependant insuffisants pour nous livrer la solution de toutes les questions. Mais nous avons heureusement bien d'autres données à notre disposition, et cette richesse des documents assyriens n'a pas peu contribué aux progrès que nous avons faits dans nos lectures. La difficulté de l'écriture anarienne est telle, que, sans le secours des monuments de Ninive et de Babylone, on serait dans l'impossibilité complète

d'expliquer une seule ligne des traductions d'inscriptions perses, dont on connaît pourtant le sens.

Ainsi, pour ne pas anticiper sur les questions qui intéressent l'interprétation grammaticale des inscriptions trilingues, et pour nous tenir strictement en deçà de l'explication de leurs noms propres, comment connaîtrait-on avec sûreté, sans des études assyriennes spéciales, la valeur de la lettre , qui pourtant se trouve dans la traduction des trois noms *Kambuziya*, *Bardiya* et *Artabardiya?* Ce signe rend, il est vrai, deux fois le perse *di* et une fois *zi* (*gi* français); mais il ne se prononce ni *di* ni *gi*. Nous savons qu'il rend le son *zi*, parce qu'il se lit souvent dans des racines dont d'autres formes donnent à sa place , lequel nous savons être *za*. De la racine *zakar* זכר «se souvenir,» se trouve ainsi un dérivé *zikir* . Par la même opération, nous obtenons la valeur du signe , qui, à Bisoutoun, se trouve deux fois dans un seul nom propre, et, par malheur, l'équivalent perse manque. Nous savons seulement, parce qu'il est suivi de , que sa voyelle motrice doit être *ou;* et, parce qu'il se trouve dans des dérivés de la même racine זכר, par exemple dans *zukkur*, *zu uk-ku ur*, זכּר, il ne peut être que *zou*, valeur reconnue depuis longtemps et incontestable aujourd'hui.

La source même d'où découle le premier déchiffrement de ces caractères est en même temps la cause d'une imperfection; car la langue perse est dépourvue de plusieurs articulations qui existent en assyrien, et parmi lesquelles, en dehors des sons spécialement sémitiques, il faut compter le *l*. Cependant un signe qui implique l'emploi de cette liquide entre dans le nom d'Arbèles, que les Perses prononçaient *Arbaira*. L'équivalent babylonien a, après les deux caractères *Arba*, le signe de l'hiatus , et se termine en . Les inscriptions assyriennes emploient ce dernier caractère comme celui d'une motion commençant par une voyelle, ce que le signe annonce déjà, et ces monuments le moutrent toujours après des lettres telles que *bi*, *si*, *mi;* il s'ensuit que sa valeur est *il*, et que le nom d'Arbèles se prononçait, pour le traducteur de Darius, *Arba'il*.

III. Nous sommes conduits, par les exemples que fournissent les noms propres des inscriptions trilingues, à un fait complétement confirmé par l'étude des textes de Ninive; c'est que les articulations se terminant par des consonnes de la même classe, et différant seulement par la dureté ou la douceur de la prononciation, avaient des représentants communs. Ainsi les mêmes signes rendent *at* et *ad*, *it* et *id*, *ap* et *ab*, *ak* et *ag*, *aç* et *az*. Il est plus facile de prononcer à la fiu d'une syllabe une lettre forte; aussi les Turcs et les Allemands ne connaissent-ils, à la fin des mots, que *ap*, *at*, *ak*, quand même ils écrivent *ab*, *ad* et *ag*, et ce phénomène de l'écriture anarienne s'explique de cette manière.

Voici, à l'appui de notre assertion, des preuves tirées des inscriptions trilingues :

 exprime *ig*, dans *Diglat* (89), le Tigre;
adiggu (Bisout. l. 104).

	exprime	*ug*, dans	*Śugdu* (61), perse *Çugda*.
	……	*at*, ….	*Ḥasatritti* (18), Xathrites;
			Śiktiuvatti (52), perse *Çikhtauvatis;*
			Śattagu (66), perse *Thatagus;*
	……	*ad*, ….	*Arakadri* (87), perse *Arakadris*.
	……	*it*, ….	*Ḥasatritti* (18);
			Śitrantaḥma (23), perse *Cithrañtakhma;*
			Mitri (44), perse *Mithra;*
	……	*id*, ….	*Piddisḥuvaris;*
			śuddid, סַדִּר (Bisout. l. 112) « fortifie, » impér. paël de סדר.
	……	*ut*, ….	*uttakkir* יִתְּכַר « il se révolta, » (Bisout. *passim*):
	……	*ud*, ….	*śuddid* (Bisout. l. 112).
	……	*aś*, ….	*Ustaśpa* (8), perse *Vistâçpa;*
			Aśpasina (37), perse *Açpacina;*
	……	*az*, ….	*Uramazda*.
	……	*iś*, ….	*Umiśśi* (22), perse *Vaumiça;*
			Uiśparu (29), perse *Vayaçpâra;*
	……	*iz*, ….	*Uizdata* (25), perse *Vahyazdâta;*
			Urimizda (42).

Nous n'alléguons pas ici les innombrables exemples, tirés des inscriptions, où , , précèdent aussi bien les syllabes *ka*, *ki*, *ku*, que *ga*, *gi*, *gu*, ni ceux qui nous démontrent la présence de , , , devant *śa*, *śi*, *śu*, comme devant *ṣa*, *ṣi*, *ṣu* et *za*, *zi*, *zu*.

Nous allons maintenant donner un tableau des syllabes simples tirées des noms des inscriptions des Achéménides, et que nous fournissent, tantôt l'observation directe, tantôt nos études ninivites. Nous indiquerons par des lettres italiques les valeurs qui n'ont pu être fournies par les noms propres, mais qui ont été déchiffrées grâce à l'étude d'inscriptions unilingues :

a.	i.	u.	a.	i.	u.
ka.	ki.	ku.	ak.	ik.	uk.
ḳa,	*ḳi*,	*ḳu*.			
ga.	*gi*,	gu.			
ḥa.	ḥi.	ḥu.	*aḥ*.	iḥ.	*uḥ*.
da.	di.	du.	at.	it.	*ut*.
ta.	*ti*,	tu.			
ṭa.	ṭi.	ṭu.			
pa.	pi.	pu.	*ap*,	*ip*,	*up*.

ba,	bi,	bu.			
ma, va,	mi, vi,	mu, vu,	am, av.	im, iv,	um, uv.
na,	ni,	nu,	an,	in,	un.
ra,	ri,	ru.	ar,	ir,	ur.
la,	*li,*	*lu,*	*al,*	il,	*ul.*
sa,	si,	su,	as,	is,	us.
śa,	śi,	śu,	aś,	iś,	uś.
ṣa,	*ṣi,*	ṣu.			
za,	zi,	zu.			

Des quatre-vingt-sept valeurs simples que représente le système anarien, soixante-huit seules sont directement données par les inscriptions trilingues. Par la double valeur du , représentant le ד et le ט hébraïques, ce chiffre se réduit à soixante-sept signes, répondant à soixante et dix valeurs, parce que le *iḥ* exprime, dans les transcriptions perses, les sons *aḥ* et *uḥ*. Cette anomalie est bien compréhensible pour qui a entendu le ح sémitique à la fin d'une syllabe.

Nous parlions tout à l'heure de la double valeur du , exprimant deux articulations sémitiques, il est vrai assez rapprochées et remplacées quelquefois l'une par l'autre, mais pourtant bien distinctes. L'apparente confusion qui résulte du double emploi de cette lettre a sa source dans l'origine non sémitique de l'écriture anarienne; on distingue pourtant, dans un cas spécial, la valeur de ט, par le changement du caractère en , qui a la valeur de *ṭu* dans le nom de l'Arménie, אֻרַרְטֻ en assyrien plus ancien, d'où est venue la forme de אֻרַשְׁטֻ des rois achéménides. Le nom de peuple, qui se termine en *aï*, est écrit toujours avec la lettre , et doit se transcrire אֻרַרְטָי. Le nom des Phut, פוט de la Bible, *Putiyd* en perse, se trouve, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam, également écrit par le signe , indiqué comme *da* par les noms de Darius et d'autres, mais qui, dans ce cas spécial, remplace le son sémitique de *ṭa*.

Nous avons donné les soixante et dix valeurs simples qui se dégagent par le dépouillement des documents trilingues; mais le lecteur a vu, dans le tableau des noms propres, qu'ils en renferment encore d'autres, et cela nous conduit à l'exposition d'un nouveau principe du système anarien.

IV. Les groupes syllabiques commençant et finissant par des consonnes sont formés de la manière indiquée ci-dessus, à savoir, de deux signes, dont l'un exprime le son de la première consonne avec la voyelle finale, et l'autre, la seconde consonne portant sur la même voyelle initiale. Dans le nom de Cyrus, nous avons ainsi les trois caractères *Ku-ra as*, prononcez *Kourach*. Mais nous trouvons, dans une inscription (*A*, détachée de Bisoutoun), ce même nom écrit , et ici la seconde lettre remplace les deux dernières de la première manière d'écrire le nom de Cyrus. L'étude des documents assyrochaldéens nous fournit de nombreux exemples de la même substitution; nous sommes donc autorisés à voir, dans le signe , le représentant de la syllabe *ras*.

De même, les noms de la Perse, *Pârça*, et de la Parthie, *Parthava*, sont indifféremment écrits par deux lettres *pa ar*, ou par une autre, qui les remplace toutes les deux, . Ce dernier signe se trouve également dans le nom de *Çaparda*, qui désigne la partie centrale de l'Asie Mineure; en est la forme babylonienne. est *ša* et *du;* donc doit avoir la valeur de *par*.

Le nom de Darius se termine généralement par un signe , qui a embarrassé les premiers interprètes. Ce signe se trouve à Suse, résolu par ses éléments *vu us*. Les inscriptions de Khorsabad fournissent de nombreux exemples de la même substitution; donc se prononce *vouch*. Nous verrons plus tard que le même signe est également remplacé par les deux caractères *şi ir*, et qu'il a aussi la valeur de שר *şir;* comme nous le lisons à Bisoutoun, dans le nom d'Égypte : *Mi şir* (57).

Le nom assyrien d'Artaxerce se compose, à Suse, de quatre signes , dont deux seulement, le premier et le quatrième, sont de simples syllabes, *ar* et *šu*. Le second se trouve à Persépolis, dans un fragment d'inscription d'Artaxerce Ier, remplacé par *ta ak;* le caractère a donc la valeur de *tak*, qui se déduit aussi par la comparaison des textes ninivites. Quant à , il est, entre autres, aussi remplacé par *sa at*, et a, dans ce cas-ci, la valeur de *sat*.

Voilà des exemples de substitutions qui résultent des différentes manières d'écrire les noms propres dans les inscriptions trilingues mêmes, et qui prouvent qu'il y a des signes spéciaux pour exprimer les articulations commençant et finissant par des consonnes. La valeur de quelques autres caractères de cette catégorie est claire; ainsi, le signe exprime *mar* et *var* dans les noms de *Martiya*, *Fravartis*, *Margus*, et nous pourrions en conclure la justesse de notre transcription, quand même nous ne saurions pas que est, dans les inscriptions de Ninive, constamment remplacé par , *ma ar* ou *va ar*.

Le caractère commence le nom de Cambyse : il exprime *kam* et permute, dans les documents de Nabuchodonosor, avec *ka am*, qui tous deux se trouvent ainsi dans le nom de la Cambadène. Le signe , premier caractère de *Bardiya*, est expliqué, dans les textes du même roi, par *ba ar;* ainsi, du nom de Gandara est *gan;* de *Karka*, *kar;* de *Katpatukka* est *tuk*, expliqué par *tu uk*.

Le nom patronymique « Achéménide, » *Hakhâmanisiya*, est transcrit en assyrien *Ahamannissi*, *Ahamanissi*, *Ahamanisi*. La syllabe *man* est rendue, ou par *ma an*, ou par *man*. Les inscriptions assyriennes écrivent, par exemple, le nom du pays de Van en Arménie, indifféremment, ou *Va an-na ai*, ou *Van-na ai*. La syllabe *nis* est écrite par *ni is*, ou par , le même signe auquel nous venons de reconnaître la valeur de *man*. Ainsi, par exemple, le participe du shaphel de *kanas* se dit שכנש, et la syllabe *nis* est exprimée, dans les différentes reproductions du même texte et partout où elle se lit, ou par , ou par ; et nous pourrions multiplier les exemples tirés des

uscriptions, parce que beaucoup d'adverbes se terminent en *nis*, en se formant, par exemple, אבבנש, סמטנש, חרכנש, où *nis* est écrit comme dans le nom d'*Aḫamanissi*.

Le signe 𒀀 indique donc, dans le même nom, et *man* et *nis*. Mais laissons pour le moment, sans entrer dans plus de détails, cet étrange, je dirai même plus, cet embarrassant phénomène.

Parmi les noms propres qui doivent nous intéresser pour la question des syllabes complexes, se trouvent ceux de la Bactriane et de Cyaxare d'un côté, et les deux formes de la transcription assyrienne de Tritantæchmès de l'autre. Les deux premiers se terminent chacun par un signe qui, dans les inscriptions, s'échange avec *ta ar*; c'est donc *tar*, et les noms sont à transcrire en *Baḫtar* et *Uvakistar*. Le nom de Tritantæchmès s'écrit, ou *Si it-ra an-taḫ-mu*, ou *Si* *an taḫ mu*. Le signe inconnu est remplacé par *ti ir*, donc il a la valeur *tir*, et la seconde transcription est *Sitirantaḫmu*.

Nous voyons déjà que des syllabes formées par les mêmes consonnes, mais mues par d'autres voyelles, ont des signes distincts. L'écriture anarienne est, en conséquence, essentiellement syllabique, au point d'avoir, pour les différentes nuances, des signes spéciaux. Puisque les inscriptions trilingues nous fournissent des exemples pour *tar* et *tir*, pourquoi n'y aurait-il pas également un signe exprimant *tur?* Nous verrons qu'il existe, à l'exemple des deux autres.

Le principe prédominant de l'écriture cunéiforme anarienne, tel qu'il découle de l'analyse des noms propres, peut s'énoncer ainsi :

« Toute syllabe formée d'une voyelle comprise entre deux consonnes (*syllabe complexe*) est susceptible d'avoir, en outre de sa représentation au moyen de deux signes simples, une représentation particulière, à laquelle est affecté un caractère spécial. »

En évaluant le nombre de signes que devront exiger les principes précédents, on arrive, pour l'écriture des Assyriens sémitiques, au chiffre de six cent quatre-vingt-quatre, près de sept cents; et nous verrons que l'étude a fait connaître déjà près de quatre cents représentants de valeurs syllabiques.

Mais, pour cela, il est nécessaire de rechercher quelle est l'application que les données fournies par les quatre-vingt-dix noms propres nous permettent de faire sur les textes assyriens, et comment nous devons nous y prendre pour déterminer les valeurs de lettres qui n'entrent pas dans ces textes.

Voici d'abord le relevé des valeurs résultant des quatre-vingt-dix noms propres. Nous pourrons y en ajouter un quatre-vingt-onzième, c'est le mot perse *viçadâhyu*, qui, à raison de sa valeur technique, est reproduit sous sa forme arienne dans l'inscription *D* de Xerxès :

91. *U - ' ṡi - ṡa - da - a - u.*

Les chiffres placés dans la troisième colonne se rapportent aux noms donnés dans la liste

page 13; par exemple, le chiffre 10 renvoie au nom de Xerxès, et le chiffre 85 à celui d'Assyrie, etc.

a,	1. 2. 9. 12. 14. 25. 27. 38. 42. 43. 45. 56. 60. 70. 87. 91.
i,	9. 43. 91 (voyez *ya*).
u,	17. 19. 20. 22. 25. 26. 29. 30. 34. 42. 48. 52. 65. 66. 68. 71. 73. 74. 76. 77. 78. 91.
',	2. 4. 10. 20. 24. 26. 29. 30. 31. 32 (bis). 38. 42. 43. 46. 50. 52. 53. 62. 67. 69. 70. 74. 82. 87. 91 (bis).
i,	18. 28. 60. 84.
ya,	4. 6. 7. 9. 15. 35. 59.
ai,	55. 80. 83.
ḫa,	1. 2. 18. 70.
ḫi,	10. 71.
ḫu,	27. 34. 42. 62. 82. 90.
ka,	51. 72 (bis). 79. 81. 83. 87.
ki,	19.
ku,	5. 36. 49. 51. 75. 77.
ga,	45. 46. 69. 74.
gu,	12. 13. 51. 66. 67.
da,	9. 20. 21 (bis). 24. 25. 42. 55. 64. 91.
di,	33. 89. 90.
du,	42. 49. 58. 61. 71. 75. 81. 82.
ta,	8. 11. 30. 35. 45. 66. 83.
ti,	15. 17. 18. 52. 70. 84.
tu,	32. 43. 68.
ṭa,	73. 76.
ṭu,	73.
pa,	8. 17. 24. 29. 37. 54. 65 (bis). 68. 72.
pi,	3. 8. 82. 90.

ba, 53, 63, 81 (?).

bi, 56.

bu, 6, 8, 76.

ma, 1, 2, 12, 13, 23, 28, 33, 42, 45, 50, 55, 62.

va, 19, 26, 34, 52, 59, 62, 82.

mi, 22, 42, 44, 57.

vi, 20, 25, 26, 29, 30.

mu, 23, 42, 62, 74.

vu, 9, 60.

na, 4, 14, 20, 26, 30, 37, 43, 51, 65

ni, 1, 2, 28, 33, 38, 39, 65, 80.

nu, 45, 47, 59.

ra, 4, 5, 23, 24, 27, 31, 36, 42, 46, 56, 65, 69, 73, 87.

ri, 9, 16, 18, 38, 42, 44, 60, 62, 64, 87, 90.

ru, 29, 42, 50, 70, 75.

sa, 10, 11, 16, 18.

si, 2, 3, 10, 14, 16, 23, 37, 82.

su, 10, 13, 21, 28, 77.

śa, 58, 65, 66, 80, 91.

śi, 22.

śu, 11, 22, 31, 54, 61.

za, 32, 47 (bis), 69.

zi, 6, 7, 35.

zu, 48 (bis).

ak, 11, 51.

ik, 89.

uk.	61.
(i)ḫ,	16. 31. 34. 43. 63.
at,	11. 18. 52. 66. 70. 72. 87.
it,	18. 23. 30. 44. 90.
am (av),	4. 81.
im (iv),	28.
an,	2, 23. 47. 65. 69.
in,	16. 71.
un,	49.
ar.	4. 10. 11. 17. 20. 21. 33. 35. 53. 54. 65. 68. 83.
ur.	42. 49. 74.
il.	53.
as.	5. 73.
is,	1, 2. 3 (bis). 16. 17. 19. 33. 90 (bis).
us,	8. 9.
aś.	8. 37. 42.
iś,	22. 25. 29. 42. 62. 75. 80. 83. 91.
uś,	42.
kam.	6.
kar,	79.
gan,	64.
taḫ,	23.
tak.	11.
tuk,	72.
tam (tav).	12. 25. 39
par,	54. 58. 68.

	tum (tuv),	12.
	tar,	19. 63.
	tir,	23.
	din,	39.
	bar,	7. 36.
	mar,	15. 67.
	var,	17. 35.
	mir,	dans le nom assyrien des Scythes.
	man,	2.
	nis,	2.
	rus,	9.
	sir,	57.
	nam.	dans le nom assyrien des Scythes.
	ras,	5.
	lam,	84.
	sur,	85.
	šik,	52.
	sat,	11.
	lat,	89.
	maś,	78 (?).

Voilà les quatre-vingt-dix signes contenus dans les quatre-vingt-dix noms propres de Bisoutoun, Persépolis, Pasargades, Ecbatane et Suse. De ce nombre soixante-sept représentent des syllabes simples; vingt-trois sont des caractères complexes exprimant vingt-sept valeurs différentes.

CHAPITRE II.

MÉTHODE DE DÉCHIFFREMENT DES SIGNES ÉTRANGERS AUX NOMS PROPRES DES INSCRIPTIONS TRILINGUES.

I. Absence de l'homophonie et conséquence de ce fait.

Avant de développer les principes qui président au déchiffrement de signes qu'on ne rencontre pas dans les noms propres cités ci-dessus, nous devons formuler un principe qui découle directement de tout ce que nous avons exposé jusqu'ici :

« Il n'existe pas, dans l'écriture anarienne, de caractères homophones. »

Deux caractères n'expriment jamais le même son, du moins comme représentants syllabiques : c'est bien à tort que, au début des études assyriennes, on se crut autorisé, par ce fait que tel signe se substitue à tel autre, à conclure l'identité de leur valeur, tandis qu'on n'aurait dû voir là que des effets de l'emploi du syllabisme. Ainsi les signes , , changent souvent entre eux, surtout à la fin des mots; cependant l'un est *na*, l'autre *ni*, le dernier *nu*. On écrit le nom du Liban, *Labnan*,

Lab - *na* - *na*

ou *Lab* - *na* *an*,

et l'un est *na*, l'autre *an*. Le suffixe de la troisième personne du pluriel au masculin s'écrit ou *su-nu* ou *su un*, et les deux derniers caractères ont des valeurs bien distinctes.

Ces fréquentes modifications des formes grammaticales, et surtout cette constante incertitude de l'expression graphique du son, ont cependant leur avantage. Elles nous apprennent qu'un signe donné a quelque ressemblance dans sa valeur avec tel autre, et nous conduisent souvent directement à son incontestable explication.

Le résultat nécessaire de l'absence de l'homophonie, dans le système anarien, est celui-ci :

« Quand une fois la valeur d'un caractère est fixée, on est assuré qu'un autre ne peut pas avoir cette même valeur. »

Nous pouvons donc arriver au déchiffrement par voie d'exclusion.

Ce principe, dont nous avons pu apprécier l'exactitude, restreint singulièrement la liberté d'appliquer à un caractère donné un son quelconque, système adopté seulement pour sa-

tisfaire aux exigences d'une prétendue interprétation. Il est un excellent préservatif contre mainte pétition de principe; et, en nous défendant d'attribuer une valeur déjà représentée à un signe encore non déchiffré, il rend l'œuvre de l'explication plus difficile, mais il donne plus de sûreté à notre méthode.

Si quelques-uns de nos devanciers l'avaient reconnu, ils se seraient épargné beaucoup d'essais hasardés, et ne se seraient pas vus forcés d'abandonner des valeurs aussi légèrement qu'ils les avaient établies.

Pour appliquer cette règle d'exclusion, nous citerons quelques exemples qui nous enseigneront comment on peut compléter, dans la série des syllabes simples, celles dont l'expression est encore ignorée. Le mot perse *nâma*, «nom,» est rendu par [cuneiform] *na mu*, [cuneiform] *mi*, [cuneiform] *na ma*, et par [cuneiform], dont la dernière lettre nous est inconnue. Mais il manque à la série des six combinaisons simples de *m* la représentation de *oum*; nous transcrirons donc [cuneiform] par *um*, et des centaines d'exemples montrent la justesse de notre évaluation.

Les noms propres perses ne nous fournissent pas de lettre représentant *ir*, mais nous trouvons souvent un signe [cuneiform], où les substitutions indiquent clairement qu'un *r* est contenu; il se trouve toujours après des syllabes se terminant en *i*, et ces trois raisons démontrent que le caractère [cuneiform] implique la valeur de *ir*. Un mot *nam-ri-ri* est également écrit *nam-ri* [cuneiform] *-ri*, et alors il faut le transcrire *namrirri*.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs par trop d'exemples; nous ajoutons seulement que des milliers de preuves ont ainsi établi la valeur de [cuneiform] comme *ap*, celle de [cuneiform] comme *ip*, celle de [cuneiform] comme *up*, toujours d'après les principes que nous venons d'énoncer. Ces trois caractères contiennent un *p* et un *b*, et doivent finir une syllabe fermée. [cuneiform] ne se trouve qu'après des sons comme *sa*, *ta*, *da*, etc.; [cuneiform] seulement après *si*, *ti*, *di*, donc le premier est *ap*, le second *ip*. Les inscriptions d'Assyrie nous fournissent assez de noms propres pour constater ces valeurs; nous en pouvons citer les exemples suivants, où se trouvent transcrits des noms phéniciens:

[cuneiform], עבדמלכּתא.
Ab - di - me il - ku ut - u.

[cuneiform]
Ab - di - mil - ku ut - u.

[cuneiform], צרפּתא.
Ṣa - ri ip - tav.

[cuneiform], אכזב.
Ak - si ip.

Le premier mot est le nom d'un roi de Sidon (v. Layard, pl. XX, l. 14, pl. XXI, l. 40, 50), les deux autres, ceux des villes de Sarepta et d'Ecdippa.

Le signe se trouve également à la place de *b* et de *p*, et toujours après des syllabes se terminant en *u* : ainsi, pour *ku pu-ur*, « bitume, » on trouve *ku up-ru*.

Nous trouvons de même la valeur de *ut* pour . Nous connaissons, par les noms propres, les signes représentant *ta*, *ti*, *tu*, *at* et *it* : nous n'y voyons pas de correspondant à la syllabe , mais nous pouvons prouver que ce signe a réellement la valeur de *out*. Nous nous bornerons à démontrer la justesse de notre assertion par l'application de la valeur proposée; nous devons toutefois nous servir de cette même lettre pour faire ressortir, dès à présent, l'exactitude du principe de la non-existence d'homophones syllabiques.

L'application de ce principe nous avait empêché de placer dans la classe de *t* trois lettres qui y appartiennent et qui, d'un autre côté, avaient été pour nous une cause d'embarras à raison de leur emploi très-fréquent. Le signe a la valeur *at;* mais il devait encore en avoir une autre, car, pour ne citer qu'un fait qui le prouve, le nom du mage Gomatès s'écrit à Bisoutoun , et ici ne peut avoir le son de *out*. Outre le caractère , nous voyons que les signes et changent avec . Nous ne serions pas sorti de cette difficulté, si les syllabaires de Sardanapale (sur lesquels nous reviendrons) ne nous avaient appris que ces signes n'appartiennent plus à la classe des lettres simples. Car , en dehors de son explication par *u ta*, y est expliqué par *ta am* ou *ta av;* a donc la valeur de *tam* et de *tav*.

est expliqué par *ti im* ou *ti iv*,

.... *tu um* ou *tu uv*.

Ainsi toute homophonie disparaît, et nous avons trois signes *tav*, *tiv*, *tuv* ou *tam*, *tim*, *tum* qui, comme on le verra plus loin, nous donneront les éléments d'une *mimmation* des substantifs assyriens, comparable à la *nunnation* des Arabes.

Le seul des caractères simples que le hasard n'ait point fait rencontrer dans la série des noms propres, c'est le . Les inscriptions nous démontrent que cette lettre syllabique contient sûrement un *g*. Sans avoir à sa disposition les nombreuses variantes qui constatent la présence de ce son dans le signe assyrien, M. de Longpérier en avait déjà signalé la valeur quand il soupçonna le premier l'identité de Sargon avec le roi de Khorsabad, écrit . Le second caractère se trouve toujours devant *im*, *ir*, *is*, par exemple,

pour *mi* *ir*, on lit *im* - *ri;*

donc, est *gi*, dont la valeur n'était pas encore trouvée.

II. Déchiffrement des lettres représentant des articulations étrangères à la langue perse.

La question devient plus difficile quand il s'agit d'articulations dont on ne trouve aucun équivalent dans l'écriture arienne, par la raison même qu'elles n'existaient pas chez ce peuple perse. Tel est le cas du *l*, *ṣ*, צ, du *ḳ*, ק, et du *ṭ*, ט. On nous dira sans doute que l'inscription de Bisoutoun contient aussi des noms babyloniens, que le *l* devra se trouver forcément dans le nom de Babylone, et le *ṣ* dans celui de Nabuchodonosor. Mais, si nous n'avions que ces données seulement, l'inscription de Bisoutoun ne nous rendrait ces noms ni plus lisibles, ni plus clairs. Nous avons, il est vrai, le nom d'Arbèles, *Arba' il;* mais quelles difficultés n'a-t-il pas fallu vaincre pour prouver l'identité de avec *il?* La valeur de ce dernier signe n'a été avérée qu'après la découverte des signes rendant *la*, *li* et *lu*.

Déjà ici interviennent, avec leur extrême importance, les documents véritablement assyriens. Nous avons pu confronter le nom de Babylone, tel qu'il se lit à Bisoutoun, avec un groupe composé de signes dont plusieurs nous sont déjà connus. Dans les inscriptions de la grande cité, le nom de Babylone est écrit , forme inexplicable, mais représentant bien le perse *Bâbirus*, ou bien :

Ba - bi -

Le dernier caractère *ki* se trouve à la fin du nom de beaucoup de villes, et doit être mis hors de cause pour le moment. Mais le signe contient très-probablement la liquide proscrite par les Perses, et affectionnée par les Chinois. Elle se trouve toujours devant des syllabes commençant par *ou*, et nous sommes autorisé à la transcrire *lu*. Examinons ensuite les variantes suivantes :

Mu - sa ak - il.

Mu - sa ak - lu.

Mu - sa ak -

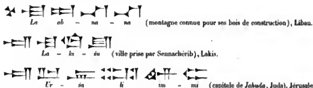
La lettre , deux fois répétée, nous est encore également inconnue; mais elle aussi doit contenir un *l*, et se trouvant souvent devant des lettres telles que *im*, *is*, *iś*, elle aura donc le son *li*. En substituant cette valeur, nous obtenons pour ce terme la lecture *musaklil*, מְשַׁכְלֵל «achevant,» mot connu, comme le shaphel de כלל, par la partie chaldaïque de la Bible. Et, parce que la personne native de

Gu - ba - lu (Byblos),

s'appelle

Gu ub - ai.

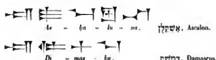
il ne reste pour que la valeur nouvelle de *la*. Nous pouvons donc lire les noms géographiques de la Syrie.



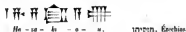
Ainsi nous complétons la série du *l* par *al* et *ul*.

Les séries du *ḳ* et du *ṣ* manquent complétement dans toutes les langues indo-germaniques, et, de même que l'alphabet européen montre, par la présence du *q*, peu nécessaire à nos langues, son origine sémitique, ainsi le système anarien fait deviner, par l'imperfection de la représentation du צ, qu'il ne fut pas créé pour une nation de la race de Sem.

Pour trouver le *ḳa* , nous avons besoin de constater qu'il s'emploie surtout devant *a*, et ensuite que la connaissance de ce caractère permet de lire deux noms de villes:



Dans le nom de Damas, est remplacé ou par ou par , dont l'un précède les syllabes commençant par *i*, et l'autre, celles qui commencent par *ou*. Nous rendrons l'un par *ḳi*, l'autre par *ḳu*, et nous lisons le nom du prince de Juda :



La série de *ṣ* se détermine de la même manière. Nous constatons pourtant le fait que la lettre , que les noms perses nous donnent comme *za*, est encore l'unique représentant de *ṣa*.

J'ai déjà fait allusion à la cause de cette anomalie. Si les Sémites avaient fait autre chose que d'accepter seulement un syllabaire déjà complet, ils n'auraient pas manqué de distinguer les sons de ז et de צ. Quant au *ṣi*, ils le représentèrent par un signe qui, dans le médo-scythique, rend le *tchi* des Perses, , et le *ṣu* fut représenté par un son analogue, le .

Voici maintenant des applications de ce fait :

Ṣi - du - ni, צידן. Sidon (souvent uni à Tyr).

Mi - ṣu ir, מצר :

ou *Mu - ṣu - ri.* מָצֹר. Égypte

Ṣu ur - ri, צֹרִי. Tyr.

Na - bi - uv. ku - du ur - ri. u - ṣu ur.
Nabuchodonosor, Ναβουκοδρόσσορος, נְבוּכַדְרֶאצַּר.

Le lecteur ne s'étonnera pas que nous ayons apporté tant de soin pour établir le déchiffrement des syllabes simples. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de ce travail préliminaire; ces syllabes simples, qui, à elles seules, auraient suffi pour les besoins de l'épigraphie assyrienne, et qui, employées seules, nous auraient épargné des peines infinies, sont le pivot de tout notre déchiffrement, et, par là, de l'interprétation entière. Nous aurions pu décupler les exemplaires sur lesquels nous basons l'exactitude de nos appréciations; mais nous pensons qu'une seule preuve bien concluante suffit. Il ne nous importe pas non plus de démontrer le système dans toutes ses phases, mais de le contrôler dans son application; et ce contrôle, cette vérification, est continue à cause de la masse des monuments et des textes que renferment ces derniers.

Pour les nombreux groupes syllabiques, nous n'insisterons pas sur les valeurs dans chaque cas spécial; car il suffit d'avoir exposé le système par lequel on en vérifie les significations. Le principe de la substitution d'une syllabe complexe à deux signes simples est facile à saisir, et, quant à en établir la preuve, ce n'est qu'une question de citation par page et par ligne. Il n'y a d'autre mérite à établir les valeurs de cette nature que celui qui s'attache à une œuvre d'application et de travail mécanique, travail indispensable et difficile, mais qui n'implique aucun grand effort d'intelligence, aucune grande opération d'esprit. Il existe toutefois un autre moyen de reconnaître les signes complexes, et cette méthode sort tellement des procédés ordinaires de déchiffrement, que nous devons nous y arrêter.

III. Du déchiffrement par nécessité philologique.

Nous allons parler du déchiffrement par nécessité philologique combinée avec l'élimination des homophones.

En voici l'explication.

Le rapprochement des divers exemplaires de la même inscription, ou de passages parallèles dans des documents qui souvent sont rédigés d'après une forme pour ainsi dire stéréotypée, fournissent la grande majorité des valeurs pour les syllabes complexes[1]. Il est donc clair que, tout d'abord, nous obtenons la connaissance des syllabes qui se distinguent par un emploi très-fréquent, et souvent les premières confrontations de ces textes analogues nous fournissent des séries d'articulations formées par un même élément. Ainsi nous connaissions depuis longtemps les représentants de *tak*, *tik*, *tuk*, *pak*, *lak*, *sak*, qui se terminent en *k*. De même nous avons obtenu les valeurs pour *sat*, *sap*, *sam*, *sar*, *sal*, etc.

Quand nous rencontrons un caractère qui exprime certainement une syllabe complexe, nous avons donc à en choisir la signification en dehors des valeurs obtenues déjà.

Les traductions des inscriptions perses nous démontrent le sémitisme de la langue assyrienne; nous ne devons donc chercher, dans les formes verbales, que celles qui sont d'accord avec la grammaire sémitique.

Nous avons, par exemple, un mot [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform]. Cette forme est un participe commençant par [cuneiform] *mu* et se terminant en [cuneiform] *rib* ou *rip*. La lettre compliquée du milieu est encore inconnue. Les deux dernières consonnes du radical trilittère sont donc *r* et *b;* mais quelle est la première qui se trouve contenue dans la lettre [cuneiform]? Nous l'indiquerons provisoirement par *X*. La forme grammaticale ne peut être un niphal, car le participe de ce genre serait *mu XXa rib;* nous aurions donc, pour le caractère cunéiforme, une valeur *u X X a*, ce qui ne se peut pas. Elle n'est pas non plus un participe d'iphtaal, car alors nous devrions former un mot *mu X tar rib*, et le caractère aurait la valeur plus étrange encore de *u X tar*. Le mot soumis à notre examen ne peut donc être qu'un participe ou de paël, ou de shaphel; dans le premier cas, il serait *mu Xarrib*, dans le second, *mu sa X rib*. La lettre [cuneiform] a donc ou une valeur *Xar*, ou une autre *sa X*.

Quant au premier cas, nous connaissons déjà toutes les valeurs se terminant en *ar*, sauf *nar*, *rar* et *lar*. Aucune de ces dernières, substituée au caractère, ne donne une signification plausible. Examinons donc les articulations que l'on peut admettre dans le cas où la forme serait un participe shaphel. Presque toutes les syllabes de cette catégorie ont déjà leurs représentants, excepté *saḥ*, *sas* et *saś*. Si nous substituons dans le mot la première de ces valeurs, nous obtenons *musaḥrib*, מְשַׁחְרִב, un participe shaphel d'un verbe bien connu, dont la signification est, en hébreu, dans la voix correspondante du hiphil, מחריב « faisant

[1] Nous nommons *syllabes complexes* toutes celles qui ne sont pas formées d'une seule consonne et d'une simple voyelle motrice, et nous comprenons déjà dans cette classe celles qui rendent une voyelle aspirée; car, en outre des articulations comme [cuneiform] *bi*, [cuneiform] *si*, [cuneiform] *is*, il y en a qui résultent de la fusion de ces dernières avec une aspiration, ainsi :

[cuneiform] [cuneiform] donne [cuneiform] *bi*, que nous exprimons par *bi*.
[cuneiform] [cuneiform] .... [cuneiform] *si*, ... *si*.
[cuneiform] [cuneiform] .... [cuneiform] *is*, ... *is*.

Souvent ces syllabes, très-analogues de son, se substituent l'une à l'autre.

la guerre.» Cette interprétation est très-probable; car nous lisons ce mot dans les inscriptions de Sargon, qui se nomme משחרב אררם «faisant la guerre à l'Arménie.» Nous avions donc admis provisoirement la valeur *saḥ* pour la lettre indiquée.

La vérification ne se fit pas attendre. Dans une liste des formes dérivées du verbe *ḥasaḥ*, חשח (petites tablettes de Koyoundjik au musée britannique, *K.* 197), on trouve , ce qui se lit alors tout naturellement *ḥisaḥti*. Donc il n'y a aucune incertitude sur la valeur de la lettre en question.

Il y a même des cas où la valeur se trouve ainsi établie avec une sûreté mathématique. On lit à Bisoutoun le mot ; la première lettre est *it*, la dernière *zal*. Alors celle du milieu ne peut être autre chose que *taś* (*taz*), quoique nous la connaissions déjà comme ayant la valeur de *ur*. Cette signification se prouve par d'autres indices encore; car du verbe *saḥar* dérive une forme , ce qui ne se lit pas *ur*, *ḥi*, *ru*, mais *taś*, *ḥi*, *ru*, תסחר. Le mot cité de Bisoutoun (l. 14) répond complétement au sens exigé par l'original perse: «Ensuite le peuple entier tomba dans la méchanceté,» אפבי יקם גבי לב באש יתזל.

Les lectures *iturkan* et *itlakkan*, qu'avait successivement établies M. Rawlinson, ne sauraient s'expliquer par une forme sémitique, tandis que la forme obtenue est l'iphtaal régulier de *nazal*, נזל «descendre,» et effectivement les deux lettres connues n'admettent pas d'autre valeur pour la troisième.

C'est ici que sont précisément d'un grand secours, pour le déchiffrement philologique, ces tablettes grammaticales de Sardanapale, où se trouvent expliqués les monogrammes pour différents mots dérivant de la même racine. Ainsi, parmi les formations de *sarak*, se trouve le mot *ista* X. X doit contenir les lettres *r* et *k*, et, puisque *rik* nous était déjà connu par substitution, et que la grammaire s'opposait à ce qu'on admît *ruk*, il ne nous resta de possible que la valeur *rak* pour le dernier signe. Cette valeur a été vérifiée par le mot *u rak kiś*, ארכש paël de רכש à la première personne.

Nous pourrions multiplier encore ici les exemples; mais nous croyons que ceux que nous avons allégués montrent assez quelle est notre méthode quand il s'agit de déterminer la valeur des caractères encore obscurs. Le lecteur ne consentirait pas à nous suivre dans l'exposé minutieux de la valeur de chacune des quatre cents lettres déchiffrées aujourd'hui; il suffira, chemin faisant, d'établir ces valeurs à mesure que nous procéderons au déchiffrement des inscriptions.

Cette réserve est d'autant plus commandée, que nous ne serions pas arrivé à la fin de notre déchiffrement, même après une exposition complète du syllabaire assyrien. Nous avons à fournir à une tâche plus épineuse et plus ardue, avant de pouvoir appliquer nos résultats aux textes assyriens et d'en vérifier la justesse.

L'écriture anarienne n'est pas seulement un système de représentations graphiques de sons syllabiques; elle était avant tout, originairement, une écriture idéographique, et c'est ce que nous allons exposer maintenant.

CHAPITRE III.

CARACTÈRE IDÉOGRAPHIQUE DE L'ÉCRITURE ANARIENNE.

I. Démonstration du fait pur et simple.

Le mot *signe idéographique* est emprunté aux égyptologues; il s'applique à un caractère qui n'exprime ni une lettre, ni un son quelconque, mais représente une idée, abstraction faite du son par lequel cette idée est rendue dans telle ou telle langue.

C'est ainsi que nos chiffres sont encore aujourd'hui des *signes idéographiques*, ou des *monogrammes* (car nous adoptons ce dernier terme comme équivalent du premier), n'indiquant pas un son, mais une idée toute faite.

On comprend quelle distance sépare un signe répondant au son par lequel une idée est rendue dans un idiome donné, d'un caractère qui, repoussant pour ainsi dire l'intervention de l'oreille, fait de l'œil l'unique confident de la pensée.

Le système de l'écriture assyrienne est, dans la forme sous laquelle il nous est connu, un mélange singulier des deux systèmes de signes; nous aurons à examiner plus tard lequel des deux modes d'écriture est le plus ancien, et s'il existe un lien qui unit l'un à l'autre.

Mais, en premier lieu, nous devons nous borner à examiner les faits tels qu'ils se trouvent dans les inscriptions trilingues, qui forment également ici notre point de départ.

Déjà Grotefend, en examinant les traductions des textes qui étaient à sa disposition, reconnut que plusieurs mots de l'original perse étaient représentés dans l'assyrien par un seul signe. Il n'en conclut pas l'existence de signes idéographiques, et supposa simplement que ces caractères étaient abréviatifs. Quoique cette opinion n'eût pas alors les inconvénients que nous lui reconnaissons aujourd'hui, il aurait été plus heureux qu'au début du déchiffrement on eût jugé les faits tels qu'ils sont. Bref, on peut constater, par les études des monuments trilingues, que les signes suivants ont une valeur idéographique.

dieu,	roi, .
père,	mère,
, fils,	frère,
homme,	nom,
an,	jour,

mois, pays,
ville, maison,
porte, famille,
bataille, fleuve,
langue, grand, chef,
grand, signe du pluriel.

Tels sont ceux que l'on peut reconnaître dans une étude bien approfondie des monuments babyloniens, quoique, dans les inscriptions des Achéménides, il se trouve encore d'autres monogrammes que l'on n'a pas, de prime abord, reconnus comme tels.

Mais ces idées ne sont pas toujours exprimées par de simples signes : ainsi on en peut citer quelques-unes qui se trouvent représentées, dans les inscriptions des rois perses, tantôt par les caractères figurés ci-dessus, tantôt par des lettres syllabiques, comme cela s'observe dans l'écriture hiéroglyphique. Nous citons :

Roi, écrit idéographiquement , phonétiquement *šar-ru*, שַׂרָא.
Nom . . . . , ... *su um*, שֵׁם.
Pays . . . . , ... *ma-ti*, מָת.
Maison . . . . , ... *bi it*, בית.
Bataille . . . . , ... *ta-ḫa-sa*, תחז.
Langue . . . . , ... *li-sa-nu*, לשן.
Grand . . . . , ... *ra-bu*, רבו.

Voilà les variantes qui établissaient déjà le double mode d'écrire, et qui donnaient des mots exprimant différentes idées dans la langue assyrienne. Les textes provenant de Ninive nous ont montré très-nets les mêmes monogrammes, et en fournissent les explications; ainsi, à la place du signe,

père, se lit *a-bu*, אַבוּ.
mère . . . . . . *um-mu*, אִמָּא.
frère . . . . . . *a-ḫu*, אַחוּ.
porte . . . . *ba-bu*, בָּבָא.

Ces exemples suffiront pour démontrer qu'on ne saurait conclure à l'existence d'une sorte

d'abréviation, car aucun des monogrammes n'a la moindre ressemblance avec les caractères qui en représentent le son en assyrien : de plus, plusieurs d'entre eux nous sont déjà connus comme représentant certaines valeurs *syllabiques*. A cette considération vient s'en joindre une autre, qui est également d'un grand poids.

II. Des expressions idéographiques composées.

Dans les inscriptions trilingues nous remarquons que des assemblages de caractères, dont les valeurs syllabiques ont été complétement déterminées, servent constamment dans le même ordre pour exprimer une idée donnée. Pour la plupart des cas, la transcription phonétique de ces groupes ne présente aucun mot qui puisse raisonnablement être pris pour l'expression sémitique de cette idée. Et cependant le sémitisme de la langue assyrienne a été suffisamment établi par les exemples que nous venons de citer.

Ces groupes, dont l'interprétation phonétique ne saurait s'expliquer par un dialecte sémitique, sont souvent remplacés par d'autres mots réellement sémitiques, et où, chose assez étonnante, on ne trouve plus ce même caractère d'étrangeté. En voici des exemples :

an-i signifie...... ciel, et est remplacé par *sa-mi i*, שְׁמֵי.
ki-ti......... terre............... *ir-si it*, ארצת.
un-mis......... hommes............ *ni-si*, נִשִׁי.
tum-ki....... empire............... *du um-ku*, דמק.
Nummaki... Susiane............. *I-lam-ti*, עלמת.

On conviendra que, si la première forme est étrange, la seconde nous fait voir par contre un mot bien connu des idiomes sémitiques. Nous pouvons donc ne pas admettre l'opinion qu'il ne faut pas prononcer la première selon les règles fournies par le syllabaire assyrien; en un mot, celle-ci n'est pas phonétique, mais purement idéographique.

Nous aurons donc trouvé des groupes de *monogrammes complexes*.

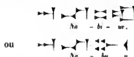
C'est là une nouvelle difficulté dont nous ne serions pas sortis, si une heureuse découverte faite à Ninive ne nous avait pas fourni des éléments pour la résoudre. Je parle des tablettes grammaticales de Ninive, qui donnent d'un côté une suite de monogrammes, et de l'autre leur prononciation en caractères phonétiques.

Les inscriptions mêmes de Bisoutoun nous montrent des noms babyloniens qu'il faut comprendre dans cette catégorie. Nous y voyons les noms de deux rois de Babylone ainsi écrits :

AN PA SA DU SIS. correspondant au perse *Nabukudracara*.
AN PA I. .... *Nabunaita*.

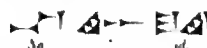
Donc n'est pas *an pa*, mais signifie Nabou, le Nebo des Juifs. Mais nous savons déjà que seul répond au *baga* perse, dont la signification est « dieu : » sera donc quelque chose qui entre dans les attributions du dieu Nebo; il répond souvent à un mot *ḥaraṭ*, dont la signification paraît être « sceptre, » et Nebo est réellement le dieu qui protége le gouvernement des rois.

Mais, quelle que soit l'origine de cette manière d'écrire le nom du dieu qui, sur les monuments de Babylone, s'écrit également *an. ak*, c'est Nebo; et quelquefois, pour ces deux manières de l'exprimer, on en a une troisième :



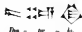
La forme *Nabiur* indique l'écriture étymologique, et *Nabu* celle qui se conformait davantage à la prononciation du VIIe siècle avant notre ère. Le nom de ce dieu trouve son explication, déjà soupçonnée par Gesenius, dans l'hébreu נביא « prophète : » c'est probablement la planète Mercure, qui annonce le soleil.

Le nom du roi Nabonid se lit à Bisoutoun *an. pa. i*, et le dernier élément est représenté par la syllabe , qui a la valeur phonétique de *i*. Sur les briques de Nabonid, trouvées à Babylone, on lit ou ce signe , ou un autre groupe que voici :

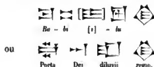


Donc a la valeur idéographique *nahid* « majestueux. » Peut-on prétendre que le premier soit l'abréviation du mot? Nous ne le croyons pas.

Nous ne voulons pas anticiper sur notre exposition et devons laisser pour le moment l'explication, ainsi que celle du nom de Babylone tel qu'il se trouve à Nakch-i-Roustam et à Bisoutoun :



Pourtant le nom se prononçait Babilou, écrit dans les mêmes inscriptions :



La première lettre de ce dernier groupe remplace le *duvarthi* perse, et signifie alors « porte ; » il se prononce *bab* en assyrien ; les deux suivantes, [cuneiform] *an ra*, sont un groupe idéographique, comparable au [cuneiform] *an pa* qui indique le dieu Nebo. Ce groupe rend le dieu Κρόνος des Grecs prononcé *Ilou*, comme nous l'enseigne l'Ἦλος de Diodore. Il n'est pas encore temps d'exposer les raisons à l'appui de notre traduction telle qu'elle résulte des inscriptions grammaticales.

Tout ce que nous voulons ici, c'est montrer le principe de l'écriture idéographique, et préparer le lecteur à une anomalie qui, n'ayant pas d'égale dans les autres écritures connues, a contribué, dès le début, à rendre le déchiffrement si difficile, que l'on a pu dire qu'à mesure qu'on avançait dans cette étude les obstacles se multipliaient.

CHAPITRE IV.

DE LA POLYPHONIE.

I. Définition de ce terme et preuve du fait.

Sous le mot de *polyphonie* on entend la pluralité des sons syllabiques attribués à la même lettre. Il a été proposé par le colonel Rawlinson, qui a constaté le fait sans l'expliquer.

Il est vrai que l'annonce seule d'un pareil fait implique de prime abord une idée si peu admissible, qu'on conçoit aisément l'incrédulité avec laquelle elle a été accueillie. Si l'écriture doit exprimer les sons, il est clair que chaque son doit avoir son représentant propre, précisément de même que toute idée a un terme correspondant qui la rend à l'oreille. La pluralité de valeurs, attribuée à la même lettre, semblait, avec raison, contraire au but et au principe même de l'écriture.

Après que le colonel Rawlinson eut publié en, 1851, son syllabaire babylonien, on ne tarda pas à s'apercevoir que, dans son système, le même signe pouvait signifier et *kal* et *lap* et *rip* et *dâ* (selon lui). On se demanda alors comment, avec une pareille incertitude dans la transcription, il était possible d'interpréter les textes assyriens, surtout en présence d'une langue inconnue, pour laquelle toute grammaire, tout vocabulaire fait défaut.

Il était impossible, lui objecta-t-on, qu'un peuple qui nous avait donné des gages si éclatants de sa civilisation avancée, qui avait cultivé les arts avec une habileté dépassée seulement par le génie hellénique, se fût servi d'un système d'écriture absurde, quand ses frères, les Phéniciens et les Hébreux, faisaient déjà, depuis longtemps, usage d'une écriture purement alphabétique.

Ces objections, quoique fondées en apparence, ne sont pas cependant décisives. La question n'est pas ici de savoir si l'on peut admettre une telle anomalie, mais de constater si elle a existé.

Or le fait n'est pas niable : « la pluralité des valeurs existe. »

Ce fait résulte non pas d'un seul rapprochement, mais d'un grand nombre, dont nous allons présenter ici quelques exemples.

Nous avons déjà touché à cette question, au sujet de quelques noms des inscriptions trilingues. La transcription assyrienne du nom d'*Achéménide* nous a déjà démontré que le signe a, dans le même nom, et la valeur *man* et celle de *nis*. Nous avons dejà annoncé que, dans les textes assyriens, ce même signe avait aussi ces différentes valeurs.

Le dernier caractère qui entre dans le nom de Darius, , a la valeur *mus* et *vus;* il termine également le nom assyrien d'Égypte, *Mi-ṣir*, מִצְר, et alors il se prononce *ṣir*. Les inscriptions le présentent tout aussi souvent comme substitution à *mu us*, que comme remplaçant de *ṣi ir*.

Le premier cas se prouve par les mots suivants :

, part. *istaphal* du v. *asar*, אשר.
mus - ta - sir, מְשְׁתִישְׁר « dirigens. »

, part. *iphteal* du v. *salam*, שלם ;
mus - ta - lam, מְשְׁתַּלֵם « exsequens. »

Le second, entre autres, par

, fém. de ציר « élevé ; »
ṣir - tu, צִרַת.

, part. de *naṣar*, נצר ;
na - ṣir, נָצֵר « protegens. »

, part. de *kaṣar*, קצר ;
ka - ṣir, קָצֵר ou כָּצֵר « fullo. »

Ainsi le signe , que nous connaissons par les inscriptions trilingues comme exprimant le mot « pays, » a plusieurs significations bien établies ; il permute avec *ma at*, *la at*, *sa at*, *na at*, *ku ur*, et a encore probablement la valeur de *nal*. Par exemple, on le trouve

pour *ma at*, dans *Ḥa - mat*, חמת, ville de Hamat en Syrie

n - mat, סמת « tresor. »

pour , dans , part. prés. *shaphel* de *taraṣ*,
sa at, *u - sat - ri - iṣ.* אַשְׁמְרִץ

, part. fém. *paël* de *rapas*,
mu - rap - pi - sat. מְרַפֶּשֶׁת «fautrix.»

et dans le nom d'Artaxerce, *Ar-tak-sat-šu*,

pour , dans
la at. *Di ig - lat.* דִּגְלַת «le Tigre.»

kul - lat.

bi - lat, «tribut.»

pour , dans
na at, *maš - ku - nat.*

pour , dans , 3ᵉ pers. aor. de *zakar*,
ku ur, *iz - kur.* יִזְכֹּר «meminit.»

et il doit avoir la valeur de *nal*,

dans , dérivé de *laban*,
nal - ba an - nu, «ouvrage de brique.»

, 3ᵉ pers. plur. *shaphel* de *nalam*,
vu - nal - li - mu. יְנַלְמוּ «tradiderunt.»

En dehors de ces valeurs phonétiques, a encore la signification de «prendre, aller, pays.»

Le signe a le son de *ur;* c'est là sa valeur principale, mais il a également celle de *taš*, et, en dehors de celles-ci, le son de *lik*, par exemple,

dans , 3ᵉ pers. sing. de *halak* «aller,»
il - lik, יֵלֵךְ.

, part. de *malak* «régner,»
ma - lik, מֶלֶךְ «rex.»

Puis, comme est remplacé par *li ik*, le signe , ou , permute avec

, par ex. en , de *halak* «aller,»
la al, *a - lak - ti,* הֲלִכַת «le mode.»

[cuneiform] *la ak*, par ex. en [cuneiform] *at - tal - lak*, אתלך 1re p. s. aor. *iphtaal* de *halak* «aller,» «profectus sum.»

[cuneiform] *Ḫi - lak - ku*, חלך «Cilicia.»

Ce même signe, [cuneiform] ou [cuneiform], s'échange avec

[cuneiform] *ni it*, par ex. en [cuneiform] *ka - sid*, כשד part. de *kasad*, «aggrediens.»

[cuneiform] *i - sit*, אשש «fondement,»

[cuneiform] *ri it*, par ex. en [cuneiform] *ṭa - rid*, טרד part. de *ṭarad*, טרד, «expellens.»

[cuneiform] *i ś - rit*, עשרת «dix.»

[cuneiform] *mi it*, par ex. en [cuneiform] *miś - ku - nat*.

Nous ne parlons pas des différentes significations que ce signe possède comme expression d'idée.

Le trait horizontal [cuneiform] a souvent la valeur incertaine de *as* et de *aś* : ainsi, dans le nom d'Assyrie, [cuneiform], *As-sur;* il permute avec [cuneiform] dans *masdaḥ*, *astini*, *astakan*, et avec *aś* dans *usaśhir;* ce signe a, à proprement parler, la valeur de *as* ou *aś*, et se confond quelquefois, vraisemblablement par inadvertance, avec les signes très-rapprochés; mais ce même trait a d'autres valeurs, celle de *rur* (*rou*), qui en forme la signification principale. En voici un exemple parmi beaucoup d'autres :

[cuneiform] *zi - ka - rur*, זִכְרָא.

Et, en outre de ces deux valeurs, le trait seul indique *dil*, et se substitue souvent à

[cuneiform] *di il*, par ex. en [cuneiform] *ba - dil - tu*, בִּדְלְתָא.

Nous connaissons, par le nom de Cyrus, la signification de [cuneiform] comme *ras*, mais, avec ce même signe, permute aussi [cuneiform] *ka aś*, par exemple dans le nom de la Colchide, [cuneiform] *Kaśku*.

La valeur *pa*, pour le caractère [cuneiform], est bien assurée, mais celle de *ḥat* ne l'est pas moins; il remplace les deux lettres [cuneiform] dans les mots suivants :

« les Chet, »
ḫat - ti. חַתִּי.

, part. fém. *paël* de *śamaḥ*,
mu - śam - mi - ḫat, מְסַמְּחַת.

, part. fém. *paël* de *saraḥ*,
mu - sar - ri - ḫat, מְשַׂרַּחַת.

Il n'est pas du tout certain que les valeurs que nous avons trouvées pour un signe donné soient les seules qui existent; il peut y en avoir d'autres qui ne nous sont pas encore connues. Nous dresserons maintenant un petit tableau des diverses prononciations sûrement affectées à la même lettre :

	répond à...	*a*, *ruk*.		répond à...	*śu*, *śim*.
		ka, *dik*.			*ṣu*, *ḫul*.
		sa, *ḳar*.			*bi*, *bat*, *til*, *ḫur*, *mat*, *mik*.
		ḫi, *ṭat*, *ṭur*.			*mi*, *sip*.
		bi, *kas*.			*ni*, *kum*, *gul*, *bil*.
		mi, *gak*.			*si*, *śuk*.
		ni, *ṣal*.			*paḫ*, *biḳ*, *nar*, *lul*, *lup*.
		ri, *tal*.			*bit*, *mal*, *niś*, *nuḫ* (?).
		li, *gip*, *ḫim*.			*gi*, *kit*, *śaḫ*.
		si, *lim*, *pan*.			*liḫ*, *zup*, *ṣap*.
		ṣi, *ṣut*.			*gap*, *ḫas*, *duḫ*.
		u, *sam*, *śam*.			*luḫ*, *riḫ*.
		ḫu, *pak*.			*tak*, *sum*.
		ku, *tus*, *ḫum*, *dur*.			*dak*, *pir*.
		ḳu, *ḳum*.			*mak*, *nu*.
		bu, *śir*.			*rak*, *sal*, *śal*.
		lu, *dip*, *ṭip*.			*lak*, *sit*, *rit*, *miś*.
		su, *ḳat*.			*sak*, *gut*, *ris*.

	répond à. .	*ik, zul, gup.*		répond à. . .	*kan, gan, śak, zal.*
		tik, var.			*san, ṭur.*
		rik, ḥil.			*in, das (?).*
		ur, lik, taś, ran, liś.			*kin, ḳi.*
		zik, ḥas.			*din, tin.*
		suk, zuk.			*šin, is.*
		mat, nat, lat, sat, kur, nal.			*dun, sul, śul.*
		ut, tam, laḥ, par, tas, lir			*up, ár.*
		ḥat, pa			*kar, pis, dit, ḥir.*
		kut, tar, sil, haś.			*bar, mas.*
		áp, ák.			*sar, śar, ḥir.*
		ḥap, kir, kil, gil, rim, ṣam.			*ṣir, mus.*
		kap, kat.			*zir, kul.*
		pap, bip, ḳur.			*is, mil.*
		lap, rip, kal, dan, tan, ṣan.			*pal, bal.*
		ip, dar.			*ras, ḥaś.*
		tip, um, muś, diḥ.			*kis, kiś.*
		num, nim.			*iś, gis.*
		rum, dil, aś.			*nis, man.*
		lum, ḥum.			*nun, ṣul, ḥan.*

Le lecteur s'étonnera sans doute de cette multiplicité de valeurs, et fera la juste observation que cette particularité de l'écriture assyrienne ne contribuera pas à rendre le déchiffrement plus facile.

Nous sommes parfaitement de cet avis. Mais nous n'accepterons pas les conclusions qu'on prétend en tirer sur l'état de la question, en objectant qu'on devra suspendre son adhésion aux lectures, tant qu'une anomalie aussi étrange sera maintenue. Nous avons, au contraire, en dehors des valeurs diverses ainsi obtenues par la comparaison de mêmes textes ou de passages parallèles, une corroboration directe de notre idée : elle ressort des documents émanés des rois d'Assyrie eux-mêmes.

II. Les syllabaires assyriens.

Nous devons aux fouilles de M. Layard la découverte des syllabaires assyriens, consignés sur des briques par ordre du roi Sardanapale V (660 à 647). Ce monarque fit dresser un grand nombre de tablettes pour faciliter à ses sujets la lecture des inscriptions. Il n'y a pas lieu de s'étonner que l'écriture assyrienne offrît des difficultés aux Assyriens eux-mêmes. Le roi, pour obvier à cet inconvénient, fit inscrire sur des tablettes d'argile les signes avec leurs significations diverses; les protocoles du monarque sont fort intéressants; en voici un qui se trouve sur la tablette *K.* 39 du musée britannique :

« Palais de Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie, à qui le dieu Nebo[1] et la déesse de l'instruction ont donné des oreilles pour entendre, et ouvert les yeux pour voir, ce qui est la base du gouvernement. Ils ont révélé aux rois, mes prédécesseurs, cette écriture cunéiforme. La manifestation du dieu Nebo... du dieu de l'intelligence suprême, je l'ai écrite sur des tablettes, je l'ai signée, je l'ai rangée, je l'ai placée au milieu de mon palais pour l'instruction de mes sujets. »

Ces tablettes sont de différente nature : nous donnerons quelques exemples des syllabaires proprements dits. Ceux-ci sont disposés toujours en trois colonnes, dont celle du milieu contient le signe à expliquer : celle de gauche fournit généralement la signification syllabique expliquée par des caractères simples, celle de droite la valeur idéographique, exprimée par le mot assyrien correspondant. La signification syllabique est précédée du clou vertical 𒁹.

SYLLABAIRE. (FRAGMENT K. 62.)

i		i - zu u
i - ra, i - rat		
gi - bu ú		
ka a		ka a - gu
pi i		
i - num		

[1] Ou : « et la déesse *Tasmit* ont... » Il n'est pas sûr encore que la divinité qui suit le nom de Nebo en soit indépendante, ni que ce nom explique une qualité personnifiée de ce dieu. Nous expliquerons plus tard le texte assyrien.

du u		*ka a gu*
zu u		
ki ir		
di im		— — —
ma ar		—
di ip		*di ip - pu*
ḫa ap		*la - ga - pu*
ki ir		
ri im		
la - ga ap		
ta ap		— — —
ka ai		— — —
ša ak		*ša an - gu*
šu ur		*šag - ga - gu - nu*
du u		*a - ra - du - bu u*
an a.		
ra a		

gu …		a - ra - du - bu - u
pi …		gu - nu - u
…		
— — —	—	gi - ij - tu
— — —	—	— — —
la ah		suk - kal - lu
su uk - kal		
da an		gu - ru - su
ka al		gu - ru - su
li ip		gu - ru - su
gu - ru us		gu - ru - su
gu u		gu u
ga a		gu u
up		up - pu
ar		up - pu
la am		lam - mu
pi i		gi il - ta - nu - u

mi i		*gi il - ta - mu u*
a		*gi il - ta - mu u*
ta al		*gi il - ta - mu u*
gi il - tan		*gi il - ta - mu u*

Voilà une face de ce fragment; l'autre est disposée de la même manière. On ne peut saisir dans ce texte aucun arrangement méthodique; mais il n'en est pas moins curieux à plus d'un titre. Il prouve d'abord le syllabisme inhérent à la lettre, en expliquant avec assez de naïveté le caractère par lui-même. Ainsi *ka* est expliqué par *ka a*, *pi* par *pi i*, *du* par *du u*, *ga* par *ga a*, *gu* par *gu u*. Ce fragment ne nous donne, du reste, que peu de valeurs qui n'eussent pu être tirées des inscriptions elles-mêmes; et il y en a, de plus, qui sont en contradiction avec le témoignage de celles-ci. Par exemple, le caractère y est interprété par *li ip*, donc il signifierait *lip*, tandis que le rapprochement des inscriptions nous fournit beaucoup d'exemples du remplacement de ce caractère par *la ap; lip* y est exprimé par . De même, les monuments expliquent par *luḫ*, au lieu du *laḫ* que donne le fragment : quant à l'autre valeur *sukkallu*, elle nous est connue déjà par les inscriptions babyloniennes de Nabuchodonosor et par le caillou de Michaux, comme épithète du dieu Nebo.

Le caractère prend une foule de valeurs qu'il n'a probablement jamais dans les inscriptions; car, phonétiquement, il exprime *ka* et *dik*, laquelle prononciation, donnée dans un autre document, ne se trouve pas ici. En revanche, le texte en question attribue à cette lettre la signification de *du*, *pi*, *inim* qu'on peut sûrement regarder comme étant les expressions d'idées, et non pas de syllabes. Ainsi la lettre a, en dehors de la valeur *kir* (qui se trouve à Bisoutoun dans le mot *uttakkir* יְנַכֵּר, 3e pers. sing. de l'aoriste de l'iphtaal de *nakar* « il révolutionna »), celle de *kil* et même de *gil*; et ce qui est intéressant, c'est qu'une copie du texte coté *K.* 62, que nous avons découverte à Londres, donne la valeur de *kil* au lieu de celle de *kir*.

On voit même que certaines valeurs attribuées aux lettres ne doivent être acceptées qu'avec une extrême réserve, et ici le principe de la non-existence de l'homophonie nous guide. *pi* est interprété par *a*, et cependant cette lettre n'a jamais le son de la voyelle *a*. D'où peut provenir cette assimilation? Il doit en exister une raison, car il serait inadmissible d'attribuer ici une erreur aux Assyriens. On sait que la lettre indique le son *ha*, et ordinairement le ה n'est pas distingué du א. Ce caractère s'emploie là où une confusion serait possible, par exemple : , *na ha ru*, « jour, » car

na a ru seul pourrait se confondre avec נר, באר et בער. Le *pi* a été, à tort, séparé du , tandis que le caractère est un caractère simple, et ne se compose pas de et de . Voici la raison qui a pu faire séparer ces deux éléments prétendus : est expliqué par *giltan* גלתן la goutte (de אגל, اجل d'où l'hébreu אֵגֶל) et par *mi* « eau. » Mais a précisément la signification de « eau, » et de là semble être venue la confusion.

Ainsi les tablettes, quoique pour nous d'une immense valeur, doivent néanmoins être examinées avec une sorte de circonspection, lorsqu'elles donnent des significations phonétiques nouvelles. Quant aux explications des monogrammes, on doit toujours les accepter; aussi le son donné comme représentant assyrien de l'idée n'est-il pas toujours reçu comme valeur syllabique. Il faut, et voici la règle principale, tout en admettant la multiplicité des sons dans le principe, la restreindre le plus possible dans l'application. C'est ainsi que firent les Assyriens eux-mêmes dans la rédaction de leurs inscriptions; et, telles qu'elles s'offrent à nous, ces tablettes dénotent une certaine inexpérience, car elles contiennent des signes qui ne se trouvent jamais, et omettent des significations qui ne sont pas rares.

Pour revenir à la table que nous avons donnée, on remarquera que y est expliqué par *kaś*, et qu'on a négligé de le caractériser également par la valeur de *ras*, résultant du nom de Cyrus et d'autres mots.

Ce curieux document n'admet, dans son arrangement des acceptions, qu'une seule valeur idéographique dans la troisième colonne; un autre syllabaire, coté *K.* 110, d'une plus parfaite conservation, en fournit plusieurs. Nous en donnons un spécimen, en transcrivant tout de suite les explications en caractères latins, et en les traduisant, autant que possible. Ce document semble moins insister sur les significations syllabiques que sur les valeurs idéographiques. Nous avons également découvert plusieurs exemplaires de ce même document, qui nous permettent d'en combler les lacunes.

SYLLABAIRE *K.* 110.

Tuk		—	
Ur (lumen).		*ḫamamu*	Calefacere. חמם.
Ur.		*ilidu.*	Giguere. אלד.
Gubu.		*sumilu.*	
Ku.		*miru.*	
Tun.		*kaṣû.*	
Ur.		*uzunu.*	Ponderare, אזן.
Ur.		*idlu.*	Æquare, עדל.

Usbar.		*imu.*	
Siš.		*aḥu.*	Frater, אחו.
Uru.		*naṣaru.*	Protegere. נצר.
Mara.		*ma...*	

Nous regrettons de ne pas pouvoir publier un plus grand fragment de ce texte intéressant; mais nous y reviendrons en donnant les raisons de la polyphonie, attendu qu'il contient un grand nombre d'indications précieuses.

On rencontre encore un troisième genre de syllabaires, où la valeur phonétique est répétée dans la première colonne, et où une foule de significations idéographiques sont données dans la troisième. Malheureusement nous ne connaissons qu'un seul petit fragment qui offre cette disposition. Nous le transcrivons ici :

tum.		*diku.*	
tum.		*natru, immu.*	
tum.		*ḥati.*	
tum.		*abaru.*	
tum.		*nasu.*	
tum.		—	
u.		*ilu va nabḥari.*	
u.		*matur.*	Terra. מָאתא.
u.		*pinu.*	
u.		*inu.*	Mensura liquidorum. הן.
u.		*uznu*	Pondus, אזן.
u.		*punu*	Ordo. פן.
u.		*maḥru.*	Mensura, מָחר.
u.		*sibu.*	Septies, septuagies. שָׁבע.
u.		*amaru.*	Vita septuaginta annorum. צֶמר.
u.		*ablusu.*	Libratio, אבְלם.

Ce fragment ne tient pas compte des différentes valeurs syllabiques attachées à la lettre

[cuneiform sign], par exemple de celle de *sam*, pour ne considérer que les significations diverses qui lui sont propres. On remarquera que presque toutes appartiennent au même ordre d'idées, que ce sont des mesures de poids ou de longueur, de jaugeage, de temps. En dehors de la valeur considérable que ce fragment acquiert pour l'explication des documents dans des cas spéciaux, il nous donne quelques renseignements sur le principe même qui préside à l'attribution à tel caractère d'une signification quelconque. Il fait voir que souvent le signe n'indiquait d'abord qu'une notion générale, et que toutes les notions subordonnées à celle-ci lui furent attribuées : soit que cette notion générale ait été réellement la signification première, soit qu'elle ne se soit développée que par extension d'une notion plus spéciale, en s'arrogeant pour elle-même un signe qui n'avait appartenu, dans le principe, qu'à une notion moins générale.

Telle paraît avoir été la marche des choses dans ce cas spécial ; [cuneiform sign] en babylonien, dont la forme plus ancienne est [cuneiform sign], semble être dérivé d'une figure hiéroglyphique [sign] représentant une terre arpentée et mesurée. L'idée de mesure terrestre fut successivement étendue à toute idée en général, et cette notion fut spécialisée ensuite et appliquée à toutes ses subdivisions possibles. L'explication que nous venons de proposer nous paraît la plus rationnelle.

Cette digression nous conduit directement à une autre question. Comment cette polyphonie étrange peut-elle être expliquée?

CHAPITRE V.

ORIGINE HIÉROGLYPHIQUE DE L'ÉCRITURE CUNÉIFORME.

I. De l'identité réelle des signes babyloniens et ninivites en apparence différents.

1. La première question à examiner ici est celle de l'origine de l'écriture cunéiforme en général. En analysant les caractères de cette écriture dans lesquels entre une certaine combinaison d'un même élément, le *coin*, on supposa que l'écriture avait pris naissance de l'assemblage arbitraire de clous liés entre eux qui représentaient une articulation simple; puis que ces signes d'articulations s'étaient fondus avec d'autres, de façon à exprimer les syllabes dans lesquelles entrait, comme composant, cette consonne elle-même. Ainsi, à la vue du signe [cuneiform sign], qui se trouve comme *sur* dans le nom d'*Assur*, on a pu penser que cette lettre devait son origine à [cuneiform sign], dans lequel se trouve *s*, et au trait de [cuneiform sign] qui signifie *rur*; ou, en examinant le signe [cuneiform sign] *sun*, on a pu avoir l'idée de la combinaison des lettres [cuneiform sign] *su* et [cuneiform sign] *un*. Il

existe peut-être encore quelques exemples de nature à nous arrêter un instant; mais ce petit nombre d'exceptions ne saurait valoir contre la règle d'abord, et ensuite on ne pourrait jamais démontrer la prétendue communauté d'origine de [cuneiform] *su* et [cuneiform] *sa*, et donner une explication suffisante de la génération de ces deux lettres.

Or nous avons démontré que le système assyrien est syllabique, que [cuneiform] est complétement indépendant de [cuneiform], et que [cuneiform] l'est autant de l'un, que [cuneiform] l'est de l'autre. Outre cette considération, il y en a une autre qui décide contre le système de combinaison en général.

Le lecteur aura remarqué que les formes assyriennes fournies par les inscriptions de Ninive diffèrent un peu de celles qui se trouvent dans les textes trilingues et les documents de Babylone. L'examen des différents textes identiques, que l'on trouve respectivement à Khorsabad et à Koyoundjik, nous révèle une variation constante dans leurs formes matérielles. Il nous fait voir que la lettre [cuneiform] *da* n'est qu'une variante graphique de [cuneiform] *da*, que le [cuneiform] assyrien ne diffère pas plus que les signes qui viennent d'être cités du [cuneiform] babylonien. L'étude la plus superficielle nous montre de suite l'identité de signes dont les formes diffèrent souvent entre elles plus que ne le font les signes représentant des articulations différentes. Nous verrons plus loin que ces lettres syllabiques ne sont que des altérations divergentes d'un hiéroglyphe primitif. Nous choisissons les exemples suivants.

	Babylonien.	Assyrien.		Babylonien.	Assyrien.		Babylonien.	Assyrien.
a.	[cuneiform]	[cuneiform]	*i.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*u.*	[cuneiform]	[cuneiform]
ha.	[cuneiform]	[cuneiform]	*hi.*			*hu.*		
ka.	[cuneiform]	[cuneiform]	*ki.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*ku.*	[cuneiform]	[cuneiform]
ga.	[cuneiform]	[cuneiform]	*gi.*			*gu.*		
ta.	[cuneiform]	[cuneiform]	*ti.*			*tu.*	[cuneiform]	[cuneiform]
da.	[cuneiform]	[cuneiform]	*di.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*ṭu.*	[cuneiform]	[cuneiform]
na.	[cuneiform]	[cuneiform]	*ni.*			*nu.*	[cuneiform]	[cuneiform]
ra	[cuneiform]	[cuneiform]	*ri.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*ru.*	[cuneiform]	[cuneiform]
la.	[cuneiform]	[cuneiform]	*li.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*lu.*	[cuneiform]	[cuneiform]
sa.	[cuneiform]	[cuneiform]	*si.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*su.*	[cuneiform]	[cuneiform]
ṣa.			*ṣi.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*ṣu.*	[cuneiform]	[cuneiform]
śa.	[cuneiform]	[cuneiform]	*śi.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*śu.*	[cuneiform]	[cuneiform]
za.			*zi.*	[cuneiform]	[cuneiform]	*zu.*	[cuneiform]	[cuneiform]

On voit qu'il a fallu une étude spéciale pour assimiler les formes assyriennes à celles qui sont usitées à Babylone, et immédiatement fournies par les textes trilingues. Mais ces deux formes ne sont pas les seules existantes; car il est clair que beaucoup de signes identiques sont tellement dissemblables dans leur forme, qu'il faut supposer que l'un n'est point un développement de l'autre, mais qu'ils ont été tous deux des altérations d'une *forme plus antique encore*.

Et cette opinion est conforme à la vérité même. Nous rencontrons à Babylone les mêmes textes écrits tantôt dans une écriture, tantôt dans une autre, et le rapprochement de ces exemplaires nous permet de déchiffrer ces lettres plus anciennes, qui s'écartent plus des formes modernes que, par exemple, l'alphabet grec ne diffère de celui des Latins.

Rendons ici hommage au génie pénétrant du premier explorateur des inscriptions cunéiformes, Grotefend. En 1803, la compagnie des Indes fit graver une inscription trouvée à Babylone par sir Hartford Jones, alors résidant anglais à Bagdad. Ce document, aujourd'hui conservé au musée de la compagnie à Londres, contient une inscription de six cents lignes, en caractère compliqué et antique. Nous savons maintenant qu'elle a pour auteur Nabuchodonosor, et qu'elle renferme de précieux renseignements sur la ville de Babylone. Quelque temps après, le voyageur anglais sir Robert Ker Porter rapporta d'Asie un fragment de cylindre en terre cuite, couvert d'inscriptions du genre de la troisième écriture cunéiforme. Grotefend l'examina, et reconnut qu'il ne contenait qu'une transcription d'une partie de la grande inscription de la compagnie.

Ce rapprochement fait d'autant plus d'honneur à celui qui l'a opéré, qu'il n'était pas alors facile à découvrir; et encore ici nous devons applaudir au hasard heureux qui a amené Grotefend à résoudre cette difficulté et à rendre possible l'examen des briques de Babylone couvertes de caractères archaïques.

Par ce fait, Grotefend seul peut revendiquer, comme sa découverte, la lecture du nom de Nabuchodonosor sur les monuments de Babylone.

II. Nous avons adopté, pour cette écriture plus compliquée, le nom d'*archaïque*. Mais elle n'est pas seulement usitée en Chaldée; on trouve à Ninive et à Suse des documents conçus dans des caractères analogues. Les différences qui séparent ces derniers sont analogues à celles que l'on observe entre les styles modernes de ces localités.

A Ninive même, les textes rédigés dans cette écriture compliquée sont rares; mais il n'en manque pas à Suse. Dans la capitale de l'Assyrie, en revanche, on a trouvé des tablettes qui donnent les explications de formes antiques par celles qui n'en étaient que des simplifications. Évidemment elles ont été faites dans cette même intention d'instruction qui présida à la confection des syllabaires. Toutefois elles ne sont pas aussi importantes par le fait, parce que la plupart des renseignements qu'elles fournissent nous sont déjà connus d'ailleurs; mais elles ne sont pas à dédaigner, à cause du principe auquel elles doivent leur existence. En dehors de cela, elles offrent une particularité importante, en ce qu'elles montrent que cette écriture cunéiforme archaïque n'est pas le système originaire.

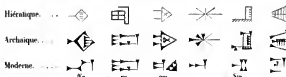
A côté du signe moderne écrit en tout petit caractère, ces tablettes en contiennent les formes archaïques. Je dis les formes, et voilà l'important. A côté de la syllabe *nam*, signe assez compliqué, il se trouve non pas une, mais vingt-trois modifications antiques de la même lettre. Rarement, dans la tablette, un signe n'offre que deux variantes; la plupart en ont au moins six, assez rapprochées les unes des autres, mais encore assez distinctes pour pouvoir passer pour des lettres différentes.

Nous en donnerons un exemple :



La petite lettre écrite à droite est la forme moderne; elle répond au babylonien moderne , qui dérive de l'archaïque.

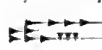
III. Il existe une troisième écriture, plus antique que le système que nous venons d'examiner, et qui se distingue en *ce qu'elle n'est pas encore cunéiforme*. Nous en possédons de rares monuments; ce sont des traits droits gravés, mais sans l'apex qui constitue la marque distinctive de la lettre cunéiforme. Parmi les monuments antiques où ces signes se rencontrent, nous citons le vase de Naramsin acquis par notre expédition, perdu aujourd'hui, mais qui se retrouvera un jour peut-être au fond du Tigre. Le nom du roi y est écrit ainsi qu'il suit, et nous l'accompagnons des deux styles archaïques et modernes.



Le signe royal y est fait ainsi :



ce qui correspond aux différentes formes

Babylonien archaïque.	Assyrien archaïque.	Babylonien moderne.
		

On peut ainsi saisir la génération des différentes formes de caractères que nous nommerons *hiératiques*. Nous avons déjà émis l'opinion que l'emploi du clou n'est dû qu'au procédé même dont on se servait pour graver. Cette forme est la plus convenable pour la gravure sur argile et sur pierre, parce qu'il suffit de deux coups de ciseau pour la produire. Ainsi

l'élément du coin, quelle que soit la superstition qui semble s'y être attachée plus tard chez les Babyloniens, ne doit son existence qu'à un fait purement pratique. L'écriture cunéiforme porte avec elle l'empreinte de la matière sur laquelle elle était tracée et de l'instrument qui tenait lieu de plume. Nous avons découvert à Babylone des burins d'ivoire, pourvus d'une pointe triangulaire, dont une seule taille devait fournir l'élément du coin. C'est de même que le pinceau donne son cachet à l'écriture chinoise.

II. Origine hiéroglyphique de l'écriture anarienne.

Le mot *hiératique*, que nous avons choisi, implique déjà l'origine hiéroglyphique de l'écriture. Tel est le point que nous voulons développer maintenant.

Tous les signes cunéiformes sont dérivés d'images. On ne crée pas de toutes pièces l'écriture : un seul homme peut bien simplifier ce qu'il a reçu d'autres, il peut utiliser des éléments graphiques qu'il a pris ailleurs; mais il lui est complétement impossible de les créer et de les imposer ensuite. Aussi toute l'histoire de la paléographie dépose en faveur de cette opinion. Plus la science avance, plus les différents systèmes d'écriture s'identifient et se confondent, et apparaissent comme les altérations d'une écriture hiéroglyphique. Ainsi, tout dernièrement, l'identité même du *dévanagari* sanscrit avec le phénicien a été démontrée avec évidence par M. Weber, de Berlin, et nous savons que les alphabets antiques et modernes de l'Europe dérivent tous de cette source sémitique. L'écriture anarienne a un point de départ hiéroglyphique; il est de la plus haute évidence qu'une foule de monogrammes ont été visiblement la représentation figurée de l'idée qu'ils rendent. En voici des exemples :

La lettre 𒄩 signifie *ḫa* comme syllabe; mais elle a une autre valeur idéographique. Les tablettes l'expliquent par 𒉡 𒌦 *nun*. En outre, les inscriptions de Sargon présentent une phrase où on lit 𒄩 𒈨𒌍, c'est-à-dire l'idée exprimée par signe au pluriel, et souvent ces deux lettres se trouvent remplacées par le mot *nûni*. Ce mot signifie « poissons » en assyrien, notamment dans une phrase où Sargon parle de vaisseaux « qui traversèrent les mers d'Ionie comme les poissons, » שתחמת ינני כמא נוני יעברו.

La forme archaïque de 𒄩 est [signe archaïque] en assyrien. Cette forme se trouve dans les tablettes de Khorsabad et de Koyoundjik. L'image du poisson est reconnue d'une manière incontestable; mais voici comment elle se défigure.

Assyrien archaïque.	Babylonien archaïque.	Babylonien moderne.	Assyrien moderne.	Scythique.
			𒄩	

Nous pouvons fournir d'autres exemples :

	Hiératique.	Archaïque.	Moderne.
Étoile, dieu			𒀭
Main			𒋗

	Hiératique.	Archaïque.	Moderne.
Œil			
Oreille	......		
Maison			
Porte	......		
Cœur			
Ville			
Cité	......		
Tour, temple[1], autel	......		
Terrain mesuré	......		
Eau en goutte	......		
Terre canalisée			
Enceinte de ville	......		
Quadrupède	......	....	
Animal cornu	......	....	
Mâle	......	....	
Femelle	......		
Lecythus			
Testicule (père)	......		
Pied posé	......		
Pelle	......		
Tableau	......		
Tison enflammé, feu			
Chien couché			
Poutre, bois	......		

[1] C'est exactement le plan d'un temple avec son escalier.

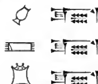
	Hiératique.	Archaïque.	Moderne
Hache	......		
Arc bandé	......		
Une sorte de poisson, raie	......		
Balance	......		
Goutte	......		
Flèche	......		
Soleil	◇		

Il faut remarquer que les significations idéographiques attribuées à ces signes reposent sur des données directes fournies par les inscriptions. La mutilation qu'a subie l'image primitive n'étonnera pas ceux qui se sont fait une idée de l'altération subie par les hiéroglyphes chinois.

Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, montrent clairement l'origine hiéroglyphique de l'écriture cunéiforme.

Un tel résultat peut être prévu quand on envisage la question d'une manière rationnelle; nous avons reconnu les traces des hiéroglyphes originaires dans la forme des lettres, et nous avons encore d'autres preuves, qui démontrent que les Assyriens connaissaient eux-mêmes l'origine de leur système graphique.

Les explorateurs du palais de Koyoundjik ont fait, entre autres découvertes importantes pour l'histoire des sciences et des arts, celle de documents présentant des images avec leurs dérivés cunéiformes. Souvent plusieurs des figures, assez simplement, pour ne pas dire grossièrement dessinées, sont rendues par le même signe archaique, ce qui pourrait déjà, *a priori*, expliquer le fait de la polyphonie par des raisons autres que celles que nous allons bientôt développer. En voici des exemples :



Voilà trois images expliquées par le signe assyrien , qui, en babylonien archaique est , en susien archaique , en assyrien moderne , en babylonien moderne , et qui a la valeur phonétique de *it*. Les images représentées à côté sont apparemment des vases d'argile de toute espèce; je croirais même que celui du milieu

représente un sarcophage, tel qu'il s'en est trouvé à Babylone et dans la Chaldée. On voit même que, dans le second, les lignes courbes se sont déjà défigurées en des traits droits. La lettre *it* s'est formée, à ce qu'il paraît, de cette dernière image, plus facile à reproduire par le burin à graver sur argile. Il semble, par les inscriptions, que la lettre en question représente une idée de cette nature; à Bisontoun, elle sert à indiquer l'unité au féminin dans la phrase : « une fut leur mère. »

Nous n'avons malheureusement qu'une seule tablette de Ninive indiquant ainsi la transition de l'image au signe, et il n'y a que très-peu de caractères qui y soient ainsi représentés. Si nous en possédions plusieurs, nous pourrions facilement expliquer les difficultés que nous avons signalées, et constater si l'image placée à côté représente toujours la figure qui a donné naissance à la lettre, ou si celle-là indique quelquefois encore l'objet que le signe cunéiforme exprime subsidiairement comme monogramme.

Du reste, il ne faut pas oublier que la rédaction de cette tablette unique ne remonte pas à une époque bien reculée, et qu'elle ne date que du milieu du VIIe siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire de plus de mille ans après la formation de l'écriture cunéiforme proprement dite. L'examen des formes antiques des lettres fut déjà, à cette époque, un travail archéologique, et, dans ces sortes de recherches, il faut faire la part de la capacité personnelle, qui a pu souvent manquer aux rédacteurs de l'encyclopédie royale. Nous avons déjà pu faire allusion au défaut de méthode dont ces premières œuvres grammaticales sont toujours entachées.

Quoi qu'il en soit, l'origine hiéroglyphique des lettres anariennes reste un fait démontré, une vérité acquise à la science. Nous savons même qu'à Suse il existe encore un monument complétement écrit en images. Ker Porter en parle; mais ce document unique n'est pas à la disposition des philologues, n'étant connu que par sa notice intéressante, qui, en tout cas, corrobore le principe que nous avons établi.

L'origine des caractères assyriens explique ce fait aussi avéré :

« Il n'y a pas de signe syllabique qui n'ait une signification idéographique. »

Cette valeur étant toujours représentée dans les inscriptions assyriennes par des mots sémitiques, il n'y a pas de caractère syllabique qui soit *monophone*.

III. De l'emploi symbolique des images.

Tout caractère a sa signification idéographique, tout caractère peut être employé comme monogramme, et telle est sa valeur primitive. Mais les idées représentées sont de toute nature, et concrète et abstraite; ce ne sont pas seulement les notions susceptibles d'être représentées par une image, telles que poisson, flèche, autel, étoile, qui ont leur expression, mais aussi celles qui échappent à une représentation figurée. Toutes les notions abstraites, telles que « adoration, vertu, royauté, » sont également de nature à être rendues par des mono-

grammes; bien plus, les tablettes de Sardanapale nous fournissent des signes idéographiques exprimant des verbes, des pronoms, des prépositions mêmes.

« Toute idée donc peut avoir, en assyrien, un monogramme destiné à la représenter. »

Mais, pour arriver à ce but, il fallait recourir à des représentations métaphoriques, et choisir des symboles. Ces symboles indiquent toujours l'idée concrète dont ils ont emprunté l'image. Ainsi nous avons mentionné le caractère ▸▸—, qui a la valeur idéographique primitive de *flèche*, et en présente encore l'image. Mais cette idée de flèche n'est pas la seule qu'il implique. Ce signe est rendu par le mot חש, verbe qui indique « accélérer; » ensuite il veut dire « tuer, fendre. » Cette dernière idée est dénotée par le mot פלח. Mais, quand le signe est redoublé ▸▸ ▸▸—, et accompagné du monogramme [cuneiform], qui se voit devant les noms des mers et des fleuves, alors il permute, dans les inscriptions, avec le nom *Diglat*, nom assyrien du Tigre. Nous savons, par le témoignage direct des Grecs, que les Perses ont donné le nom *Tigrâ* au Hiddekkel des Hébreux, et que le mot cité veut dire *flèche* en perse : ce nom était donné au fleuve à cause de sa grande rapidité.

En dehors de cela, le signe a le sens de « ville fortifiée; » mais il ne nous paraît pas que cette attribution doive être rapportée à l'idée de flèche; au contraire, nous croyons que cette coïncidence est due à une ressemblance des sons qui rendaient ces deux idées, complétement distinctes.

Le signe de *ville*, dans le sens de l'assemblage de beaucoup d'individus, est [cuneiform] (forme moderne); nous savons, par les inscriptions, que cette lettre représente également les idées de « beaucoup » et de « multiplier; » elle est alors rendue par le verbe assyrien רבה, et trouve cette application dans le nom du roi Sennachérib. Nous pouvons nous rappeler que, en grec également, ces idées sont rendues par les termes de même origine πολύ et πόλις, qui se lient aux sanscrits पुरु et पुर, au germanique *viel* et *Volk*. Les langues sémitiques ne présentent pas cette coïncidence dans le langage; mais les Assyriens liaient ces idées par l'écriture. Ne serait-ce pas déjà un motif pour faire croire qu'ils n'ont pas inventé cette écriture cunéiforme?

Nous avons vu que le signe bien connu par sa valeur de *ra* [cuneiform], dont par hasard nous possédons la forme hiératique, [cuneiform], indique une terre canalisée comme pour la plantation du riz et arrosée par des rigoles. Quoi de plus naturel que de choisir ce signe pour indiquer le verbe רחץ, qui, en hébreu, a la signification de « laver, » en arabe, celle de « suer, » en assyrien, celle de « inonder? » La même fluctuation a formé du sanscrit *ud* l'ὕδωρ des Grecs et l'*unda* des Latins. Les syllabaires expliquent *ra* par *rahaṣu*, et le dieu *Ilou*, le Κρόνος des Grecs, est nommé également [cuneiform], *deus diluvii*, d'après la légende, comme nous l'avons déjà indiqué; car le nom de Babylone est écrit ordinairement : [cuneiform] « Porte du dieu du déluge, » et doit se prononcer *Babilou*.

Le signe [cuneiform], qui dérive de l'image de l'étoile, et dont provient le caractère moderne [cuneiform],

indique *dieu*, *étoile*, et a ensuite la valeur verbale de *veiller la nuit*, דמר, *dimir*. On comprend la connexion qui se trouve dans ces deux idées, dont les expressions assyriennes *ilu* et *dimir* existent indépendamment de la valeur phonétique *an*.

La lettre qui indique partout *roi* est, dans sa forme la plus ancienne, et qui se voyait sur le vase de Naramsin, [cuneiform sign]; il est difficile de représenter un roi autrement que par un symbole. Cette figure, assez peu reconnaissable, ne représenterait-elle pas une abeille, image adoptée par les Égyptiens pour exprimer l'idée de roi?

Il existe une lettre cunéiforme archaïque, [cuneiform sign], dont on n'a pas trouvé, jusqu'ici, le représentant hiératique; il pourrait avoir été figuré de la sorte [sign], ce qui indiquerait l'image d'une lampe. Quoi qu'il en soit, la lettre [cuneiform sign] a la valeur de *our* «lumière,» et ensuite elle est expliquée dana les tables par les mots *ḥammam* et *ilid*. Ces termes répondent aux mots hébreux חמם «échauffer,» et ילד «engendrer.» On ne s'étonnera pas non plus du rapprochement de ces deux idées avec celle de la lumière.

Nous n'avons plus les moyens de reconnaître, dans beaucoup de cas, l'image primitive; mais nous pouvons suivre, d'après le même principe, sur beaucoup d'exemples, la représentation de deux idées par le même signe. Ainsi le caractère [cuneiform sign] est expliqué par *aḥu* «frère,» et il remplace, en effet, dans l'inscription de Bisoutoun, le mot perse *brâtâ;* mais les inscriptions lui donnent encore la valeur de *naṣar* נצר «protéger,» et effectivement le nom de Nabuchodonosor le contient tel qu'il se trouve dans le même ayllabaire *K.* 110, comme représentant du dernier élément. Il a, outre cela, la valeur phonétique de *sis* et très-probablement encore celle de *nas :* plusieurs passages rendent cette dernière signification très-plausible. Ces deux idées se trouvent exprimées par le même signe, précisément comme, dans les langues indo-germaniques, le mot frère a une affinité avec *bar* «*ferre*, porter, soutenir.»

Souvent, comme nous l'avons dit, les différentes acceptions d'un même monogramme apparaissent comme les spécialisations d'une idée plus générale : ainsi le signe [cuneiform sign] est interprété, en assyrien, par lea deux racines שרף «brûler,» et שגל *vitiare*, *stuprare*. Dans ce cas, la notion première affectée au signe semble avoir été celle de ruine, d'où est sortie ensuite la double acception dont il a été question.

Nous avons d'autres exemples du même principe dans le caractère [cuneiform sign] *ur*, qui exprime en assyrien les idées de «peser» et de «aplanir,» renduca dans cette langue par תקן et עדל. La dernière racine se trouve dans le terme qui forme un titre royal עדלא «juste.»

Ainsi le signe [cuneiform sign], dont la prononciation ayllabique est *lal*, se trouve expliqué par les quatre racines sémitiques *malû*, *maṭû*, *saḳalu* et *sapaku*. Il est très-difficile de savoir de quelle image est sortie ce signe cunéiforme, dont nous ne connaissons pas, jusqu'ici, la forme archaïque; ce qui est certain, c'est que trois de ces mots ont une signification bien établie; מלא est «remplir,» שקל «peser,» שפך «verser.» Si *maṭû* est allié au מוט hébraïque, il pourrait signifier «lever,» et l'hébreu מוט indique «levier.» Ce signe ne dériverait-il paa de l'image d'une balance? Cela ne serait pas impossible; mais nous ne voudrions pas l'affirmer.

Ces exemples suffiront pour rendre acceptable le principe expliqué, et on aura vu que les différentes acceptions ont toujours une sorte de liaison entre elles.

IV. De l'emploi de l'écriture anarienne par plusieurs nations.

Jusqu'ici nous n'avons considéré que les différents signes sous le rapport hiéroglyphique, d'où résulte tout naturellement son acception comme monogramme. Mais n'oublions pas que les caractères sont aussi les représentants de sons syllabiques. Nous aurons donc maintenant à examiner d'où provient cette connexion de tel monogramme avec tel son?

Puisque nous avons constaté que l'expression d'une idée quelconque par un signe n'a rien d'arbitraire, qu'elle résulte de l'image même, nous devons également penser que cette lettre doit avoir un certain rapport avec le son qu'elle représente.

Les analogies connues sont là pour nous porter à cette idée. Qu'une pareille image représente en Égypte un son, et on verra que ce fait est motivé par la prononciation du mot en égyptien. Nous connaissons également les images qui ont servi de prototypes aux lettres phéniciennes. Est-ce que le rapport entre ces images et les articulations qu'en expriment les altérations a quelque chose d'arbitraire? Non. Notre *b* indique la labiale moyenne, parce que l'image de la maison, dont provient la lettre, était rendue par le mot *bêt* en phénicien, et, si la tête de bœuf et ses dérivés graphiques se prononcent *a*, c'est tout simplement parce que le bœuf se disait *alef* en phénicien; et c'est le cas pour toute la série des lettres.

Nous pouvons donc admettre, *a priori*, que les significations syllabiques inhérentes à une lettre cunéiforme ont leur raison d'être dans la représentation de cette idée dans la langue d'une nation qui, la première, se servit de ces signes et inventa cette écriture.

N'oublions pas non plus que plusieurs idiomes s'écrivent avec le même système graphique que nous nommons *anarien*. Chez tous ces peuples, les mêmes signes ont la même valeur idéographique, et partout ce même caractère indique également le même son syllabique.

Nous n'avons pas seulement en vue les Assyriens et les Babyloniens, qui sont les auteurs de l'immense majorité des inscriptions cunéiformes. Car on n'ignore pas qu'à Van on a trouvé des inscriptions cunéiformes composées des mêmes signes : les mêmes caractères idéographiques, les mêmes expressions signifiant «roi, fils, père, pays, dieu,» etc. s'y lisent à côté des mêmes lettres pour rendre les sons syllabiques, et, comme pour ne laisser aucun doute à cet égard, il nous est resté une suite de synchronismes entre les rois arméniens de Van et ceux de Ninive. A Khorsabad, par exemple, on trouve cité le nom d'un roi d'Ararat, *Argistes*, et le nom de ce roi s'y rencontre écrit comme à Van, où le même monarque a laissé des monuments. Mais, quand il s'agit d'expliquer ces inscriptions, on éprouve un très-réel embarras : car, en appliquant la valeur des caractères, qui nous est parfaitement connue, on trouve des mots appartenant à une langue qui ne l'est pas du tout.

A Suse, il y a lieu de faire la même observation. Le syllabaire assyrien est parfaitement applicable aux textes qui s'y trouvent; on retrouve sur les briques et les pierres de la capi-

tale des Cissiens, les noms de rois dont deux nous sont transmis par les inscriptions de Ninive. La transcription ne souffre pas de difficulté; mais il n'en est pas de même de l'explication et de l'interprétation du sens de ces monuments, et nous ne pouvons que constater un seul fait, c'est que l'idiome de Suse n'est pas non plus l'idiome de Van.

Parmi les briques de Sardanapale trouvées dans sa bibliothèque à Koyoundjik, il en est qui donnent des vocabulaires et des fragments de grammaires en deux langues. Les monogrammes se retrouvent les mêmes dans les deux colonnes, ainsi que les signes syllabiques. Mais, sous le rapport de la langue, nous nous trouvons en pays inconnu, et nous ne pouvons constater qu'une chose, c'est que, à en juger par les formes grammaticales mêmes, par les inscriptions de Sardanapale V, cet idiome appartient à la grande famille des nations touraniennes.

Outre ces quatre langues, il en est encore une cinquième qui s'écrit avec le même système d'écriture; mais, ici, nous sommes plus heureux que pour les idiomes arméniaques et susiens, nous avons des traductions perses des textes qui appartiennent à cette ancienne langue. Nous voulons parler de la seconde écriture des Achéménides, que nous nommons *médo-scythique*.

V. Identité de l'écriture médo-scythique et de l'assyrienne.

La langue de cette seconde catégorie des inscriptions, demeurée longtemps mystérieuse, est, selon nous, l'idiome que parlaient les Mèdes non ariens. Il est vrai que la caste qui domina en Médie, longtemps avant la chute de l'empire des Sémites, était sûrement d'origine indo-germanique; nous pourrions même dire plus, c'était la même nation qui peuplait la Perse, et qui l'habite encore aujourd'hui. Mais, tout comme de nos jours, une grande partie de la population appartenait à une autre race *allophyle*, qui s'était maintenue en Médie, surtout dans la partie septentrionale, et c'est la langue de ces tribus qui a été conservée sur les rocs de Bisoutoun et de Persépolis.

On pourrait déjà conclure l'origine arienne des Mèdes de la forme des noms mèdes que rapporte Hérodote.

Les Mages, Μάγοι, *Magus* en perse, signifient les grands : le nom des Arizantes, Ἀρίζαντοι, se laisse directement reconnaître dans le mot arien *Ariyazantus*, sanscrit आर्यजन्तु, de la race des Aryas. Les Buses, Βοῦσαι, nous rappellent le mot *Bouza*, sanscrit भूज, traduction de « autochthones, » et les Strouchates, Στρούχατες, portent un nom dont l'origine sanscrite est évidente, surtout pour la finale, et qui peut s'exprimer par le perse *Catravat*, sanscrit छत्रवत् « vivant dans les tentes. »

Mais ces deux derniers noms de peuplades, quoique essentiellement ariens, peuvent n'être que la traduction perse de leurs propres noms touraniens, de sorte que celui des Buses ne serait en réalité que le nom indo-germanique d'*agriculteurs*, et le nom des Strouchates, celui de *nomades*. Cette opinion acquiert une grande vraisemblance par la considération des autres noms, ceux des Mages et des Arizantes. La dernière qualification surtout indique que

les tribus portant ce nom se distinguaient, comme descendues de la race arienne, des autres Mèdes qui ne l'étaient pas.

Nous sommes donc d'avis que le second système d'écriture des Achéménides appartient à la langue des tribus agricoles et nomades de la Médie, en un mot, aux aborigènes touraniens.

Nous nommons ce système d'écriture *médo-scythique* parce que nous comprenons, sous ce nom assez vague, des peuplades ouraliennes. Les Scythes mêmes, ceux de la mer Noire, n'étaient pas d'origine indo-germanique, ainsi que nous croyons l'avoir démontré ailleurs.

Mais nous devons maintenant ajourner l'examen de ces questions pour étudier l'écriture telle qu'elle se trouve dans les inscriptions. Tous nos devanciers, y compris M. Norris, l'ont prise pour une écriture distincte de celle des Assyriens; nous avons prouvé, au contraire, l'identité complète de ces deux systèmes graphiques, et nous avons pu faire marcher le déchiffrement en nous appuyant sur le principe d'identité pour reconnaître, dans les signes scythiques inconnus, les formes dérivées de lettres assyriennes dont les valeurs n'étaient plus un mystère.

Nous avons constaté un autre fait, à savoir que le système scythique de l'écriture anarienne contient également une série très-nombreuse de lettres idéographiques, et que ces monogrammes correspondent encore aux signes connus, comme représentant les mêmes idées en assyrien.

Nous faisons donc suivre le syllabaire scythique avec ses correspondants dans les autres systèmes d'écriture[1].

SYLLABAIRE MÉDO-SCYTHIQUE.

Valeur.	Forme scythique.	Forme babylonienne.	Forme assyrienne.
a.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
i.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
u.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
d.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
i.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ú.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ḫa.	[illegible]	[illegible]	[illegible]

[1] Le premier qui ait écrit sur ce système est Westergaard, dans les Mémoires de la Société des antiquaires du nord, Copenhague, 1844. Vient ensuite le mémoire de F. de Saulcy, *Remarques analytiques sur les inscriptions cunéiformes du système médique*, 1850. (L'auteur a, le premier, appliqué la langue turque et la langue mongole à l'interprétation.) — L'inscription de Bisoutoun parut dans Edwin Norris, *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription*, London, 1853. Nous citons ensuite les travaux de critique dus à M. Holtzmann, dans le Journal de la Société orientale d'Allemagne, et de M. Haug, dans les Annonces de Göttingue.

Valeur.	Forme scythique.	Forme babylonienne.	Forme assyrienne.
ḫi.			
ḫu.			
ye.			
aḫ.			
ka.			
ki.			
ku.			
ḳa.			
ḳi.			
ḳu.			
ga.			
gi.			
gu.			
ak.			
ik.			
uk.			
ta.			
ti.			
tu.			
da.			
di.			
du.			
at.			
it.			
ut.			
ṭu.			

Valeur.	Forme scythique.	Forme babylonienne.	Forme assyrienne.
pa.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
pi.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
pu.			
ba.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
bi, bat.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
bu.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ap.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ip.	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]
up.	[illegible]	[illegible]	
ma, va.	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]
mi, vi.	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]
mu, vu.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
am.			
im.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
um.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
na.	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]
ni.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
nu.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
an.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
in.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
un.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ra.	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]
ri.	[illegible]	[illegible]	[illegible], [illegible]
ru.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ar.			
ir.	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Valeur.	Forme scythique.	Forme babylonienne.	Forme assyrienne.
ur.			
la.			
li.			
lu, tip.			
al.			
il.			
ul.			
sa.			
si.			
su.			
si.			
as.			
is.			
us.			
ṡa.			
ṡi.			
ṡu.			
ṣa.			
ṣi.			
ṣu.			
aṡ.			
iṡ.			
uṡ.			
kam, kav.			
kan.			
ḳar, gar.			

Valeur.	Forme scythique.	Forme babylonienne.	Forme assyrienne.
kur.			
kas.			
ḫar.			
pir.			
pat			
bar.			
man, van.			
mar, var.			
mas, vas.			
mus, vus.			
maš, vaš.			
tan			
taḫ.			
tak.			
tik.			
tar.			
tur.			
das.			
nap.			
rak.			
rab.			
rus.			
nun.			
ṣik.			
šin.			
ṣir.			

MONOGRAMMES.

	Forme scythique.	Forme babylonienne.	Forme assyrienne.
Roi.	[illegible]		
Mois.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Homme.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Dieu.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Eau.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Animal.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Chemin.	[illegible]	[illegible]	[illegible]

L'écriture médo-scythique se distingue par l'emploi d'un signe [illegible] qui n'a pas de valeur phonétique, mais qui indique seulement que le signe précédent est un monogramme ou un groupe idéographique. En dehors de ces caractères déchiffrés, il y en a quelques-uns, six ou sept, qui, ne se lisant pas dans des noms propres, et n'ayant pu se réduire, jusqu'ici, à une forme babylonienne, ne représentent encore que des valeurs inconnues. Mais, en revanche, nous pouvons déterminer les mêmes groupes complexes; par exemple :

	Forme scythique.	Forme babylonienne.
Cheval.	[illegible]	[illegible]
Chameau.	[illegible]	[illegible]

Nous devrons nous occuper plus spécialement de cette matière quand il s'agira de déchiffrer les inscriptions scythiques. La digression que nous avons faite était nécessaire pour prouver l'identité d'origine qui relie l'écriture scythique et la babylonienne. Que l'on n'oublie pas que la plupart des valeurs syllabiques de l'écriture scythique ont été obtenues par les transcriptions des noms propres perses. Elles ont donc une explication indépendante du déchiffrement des lettres assyriennes. On remarquera, en outre, que quelques lettres ont un emploi différent de celui des caractères babyloniens correspondants, qu'elles se prononcent autrement. Le même signe qui a la valeur de *a* en assyrien semble s'approcher de l'*i* en scythique, la lettre [illegible] a, en assyrien, la valeur de *nou*, tandis que, dans l'autre idiome, elle remplace le *ni* perse. Le [illegible], *ni* en babylonien, semble, en scythique, avoir la prononciation *nai*.

Ces différences, loin de rendre improbable notre thèse, la corroborent d'une manière in-

téressante, et c'est ce que l'on observe également dans les alphabets dérivés du phénicien. Nous y voyons semblablement un même alphabet ou syllabaire employé par plusieurs peuples, mais se modifiant dans son application vocale, et ainsi s'est modifiée la prononciation dans nos alphabets. On observe d'assez frappantes analogies. Le 𐤇 phénicien, le ה hébraïque, le H grec (sans compter le И russe), le H latin, le ℌ allemand, ont la même origine, c'est en quelque sorte la même lettre; cependant leur emploi est différent, et leur prononciation s'est modifiée. Il existe une différence entre le son guttural des Sémites et la voyelle H des Grecs modernes, mais on peut expliquer ce phénomène par l'histoire. Ne voit-on pas aussi la lettre A être la même en anglais et en français, quoiqu'elle se prononce en Angleterre souvent comme un *é*?

CHAPITRE VI.

ORIGINE TOURANIENNE DE L'ÉCRITURE CUNÉIFORME.

1. Preuves tirées de l'écriture médo-scythique.

Nous voyons donc cinq peuples qui se servent de la même écriture idéographique, d'où est sorti un système de signes syllabiques. Ils parlaient des idiomes complétement différents: il est donc clair que les sons par lesquels ils prononçaient les mêmes signes devaient être différents. Nos chiffres sont employés, nous l'avons dit déjà, avec le même sens idéographique par les différents peuples de l'Europe, et cependant ils ont, chez chacun d'eux, une prononciation différente.

Mais nous remarquons aussi que, dans les cinq idiomes auxquels a été appliquée l'écriture anarienne, les mêmes sons syllabiques sont toujours attachés au même signe. Seulement, notons que, dans quelques langues, les caractères ne varient pas suivant leur application syllabique : ils ont une seule valeur, à la différence de l'assyrien, où ils en ont un certain nombre.

Ce que nous venons de dire rend évident ce fait:

« L'écriture cunéiforme ne peut avoir été l'œuvre que d'un seul et même peuple. Ce peuple a tiré des images les signes syllabiques, après avoir attaché à ces images le son des mots qui les représentaient dans sa langue. »

En recevant ce système graphique des inventeurs, la nation qui l'adopta accepta et la notion idéographique de chaque signe et le son qui y était attaché, absolument de la même façon que les Européens reçurent des Phéniciens et les signes de l'alphabet et leurs valeurs

phonétiques respectives. Nos ancêtres défigurèrent peu à peu la forme de ces signes-images; mais ils négligèrent l'idée dont ces images étaient la représentation, ils l'ignorèrent même, et c'est précisément cette séparation entre le signe, autrement dit la lettre, et l'image qui lui a donné naissance, qui donne à notre alphabet tous ses avantages.

Il est fort probable qu'à l'époque très-reculée où l'écriture anarienne fut transmise à un peuple différent de celui qui l'avait inventée, l'image existait encore. Cette image portait avec elle le son syllabique; mais, quand il s'agissait d'exprimer l'idée, ce son n'avait plus de sens chez le peuple nouveau qui en faisait usage. Il fallait alors ajouter au caractère un son nouveau, qui était précisément le mot par lequel se rendait, dans leur langue, l'idée exprimée par le caractère.

Des faits vont mettre en évidence ce que nous venons de dire des Assyriens, et servir d'exemples à notre proposition. Quand les Sémites reçurent le caractère qui représentait la maison, ils acceptèrent en même temps le son de *val* attaché à cette image dans l'idiome des inventeurs, parce que *val* signifiait chez ceux-ci « la maison; » mais ils ajoutèrent celui de *bit*, qui, en assyrien, signifiait « maison. » Ainsi il est advenu que la lettre , dérivée de l'image de cette idée et la représentant, a les deux valeurs syllabiques *val* ou *mal* et *bit*.

L'image de « tête » se prononça *sak* chez le peuple inventeur de l'alphabet; les Ninivites l'emploient avec cette valeur phonétique; mais ils y adjoignirent celle de *ris*, parce que tel était le son qui exprimait l'idée de tête dans leur langue.

Nous avons vu plus haut que la même image ne représentait pas qu'une seule idée, qu'elle servait presque toujours de symbole pour exprimer des idées qui n'étaient pas directement susceptibles d'une représentation figurée. L'image étant déjà, au début, *polylogue*, c'est-à-dire l'expression de plusieurs notions, elle pouvait être (sans l'être toujours en réalité) *polyphone*. Dans ce cas, la nation qui reçut l'alphabet y ajouta autant de significations phonétiques nouvelles que le signe avait eu de différentes acceptions primitives.

Ce fait explique d'une manière rationnelle pourquoi un signe a quelquefois plus de deux valeurs syllabiques.

Nous avons dit que ce ne furent pas les Assyriens qui inventèrent l'écriture cunéiforme. Les développements dans lesquels nous sommes entré font déjà pressentir que, dans ce cas, on ne devrait pas trouver chez eux cette profusion de valeurs attachées à la même lettre; et qui est infiniment plus grande dans les textes de Ninive que dans ceux de Van ou de Suse. Si les Arméniens et les Susiens avaient été les disciples de Babylone, on devrait justement trouver le phénomène opposé.

Mais, abstraction faite de cette raison, il n'y a presque pas de son ordinaire, accompagnant les signes idéographiques, qui soit explicable par une langue sémitique. L'immense majorité des valeurs syllabiques, au contraire, dénote une source qui ne saurait absolument être revendiquée en faveur des nations de cette famille.

D'autre part, si l'on recueille ce qui nous est resté du médo-scythique, que l'on confronte

les idées représentées par les signes anariens et les sons par lesquels ils sont rendus dans la langue touranienne, on y trouvera l'explication du phénomène que nous offre ici l'épigraphie assyrienne.

Le nombre des preuves s'accroît encore quand nous y joignons les valeurs fournies par les textes de Sardanapale et les données des vocabulaires rédigés en assyrien et dans la langue que nous nommons *casdo-scythique*.

Nous remarquons tout d'abord que le médo-scythique n'est pas lui-même la langue dont se servit le peuple inventeur de l'écriture anarienne. Ce n'est pas non plus l'idiome casdo-scythique; mais c'est un langage étroitement allié à ces deux langues, dont il peut être considéré comme le point de départ. Vouloir retrouver l'identité absolue de cet antique langage avec les débris du médo-scythique, ce serait commettre un anachronisme; car on ne saurait admettre qu'une langue qui se parlait cinq cents ans avant l'ère vulgaire, et une autre qui était en usage environ deux siècles auparavant, aient été identiques à un idiome qui était adopté par une nation plus vieille de dix-sept siècles.

Néanmoins les traces de ce scythique primitif se retrouveront dans les deux dialectes; on en peut juger par les exemples qui suivent.

La lettre [cuneiform], dérivée de l'image de l'étoile, indique «dieu,» et a, en assyrien comme partout, la signification syllabique de *an*; or, *annap*, en médo-scythique, veut dire «dieu,» comme nous le montrent les inscriptions de Persépolis et de Bisoutoun.

L'idée de «fils» est exprimée par la lettre [cuneiform], dont la valeur phonétique est *tur*; *tur* signifie «fils» en médo-scythique.

Les traductions du second système rendent le perse *pitâ* «père» par *adda*; c'est également l'expression casdo-scythique. On trouve aussi à Bisoutoun le mot *ata*. Les Assyriens donnent la valeur de *at* au caractère [cuneiform], et ce même signe, qui est dérivé de l'image des testicules, a la signification idéographique de «père.»

Le signe [cuneiform] indique une place fortifiée; sa prononciation syllabique est *but*; *batin* exprime l'idée de *cité* en scythique.

Le signe [cuneiform] se prononce *pap*, et *bip* en assyrien; il y est expliqué par les verbes נכר *nakar* «se révolter,» et *dana* תנה «donner, créer.» Les deux mots se trouvent expliqués par les termes perses *hamithriya abara* et *adâ*, qui, à leur tour, sont traduits en scythique par *bibda*, «il se révolta,» et *bibtusda*, «il a créé.»

La lettre [cuneiform] a le son de *bal*, qui permute avec *pal*; elle exprime «année.» *Bilki* implique en scythique la notion d'année, en traduisant le perse *tharda*, शरद् en sanscrit, سال en perse.

Le caractère [cuneiform], dont un son est *par*, veut dire «aller,» comme monogramme; il exprime, en cette qualité, l'assyrien יצא, «sortir.» Ce sens est rendu par le médo-scythique *pari*; mais *pirka* veut dire «le jour» dans cette langue, et ce même signe a également la signification de «jour.»

La main ouverte, qu'on doit bien distinguer de la main fermée, exprimée par , est exprimée par une image dont une altération a fait la lettre . Ce signe a la valeur de *kur*, car *kurpi*, en médo-scythique, traduit le perse *daçta*, دست « la main. » Cette lettre pourtant a pris la signification de « saisir » *imid*, en scythique, et elle a eu la prononciation de *mat* et *mad*. Mais, parce que *mida* veut dire « aller » dans cet idiome, elle acquiert également la même notion verbale; et, parce que *mada* voulait dire « pays » (encore en casdo-scythique, d'où le nom de la Médie), le signe est également le monogramme signifiant « pays. » Dans le scythique antique (par des raisons philologiques que nous développerons plus tard) le terme rendant « montagne » semble avoir été un son voisin de *kur;* indique également cette idée, et, comme celle-ci s'exprimait, en assyrien, par *sadu*, שַׁד, le caractère reçut pareillement la valeur syllabique de *sat*. Puis le médo-scythique nous fournit une autre racine *sin* avec la notion de « aller; » notre signe a donc aussi, en assyrien, la valeur de *sin*.

La syllabe *du* veut dire « être, atteindre, » parce que *duva* en est l'expression médo-scythique; comme substantif, exprime l'idée de possession d'état et se prononce כֵּן et כן, comme c'est le cas dans le nom du roi Sargon. Pour rendre l'idée de perpétuité, de continuité, on doubla alors la lettre; ainsi le monogramme   *du du* s'échange avec le mot אַלִּךְ « je marchais, » dans la phrase : « Je marchais tous les jours au service des dieux. » Il est à noter que l'expression « marche » n'implique pas ici l'idée de la locomotion.

La flèche exprime également l'idée de « tuer, » ce qui, en médo-scythique se dit *halpi*: la valeur phonétique de est *ḫal;* et, parce que *ḫalvarris* y signifie « forteresse, » le signe seul, avec le distinctif indiquant la présence d'un monogramme , exprime le perse *vardanam*, « cité, » et permute aussi, dans les inscriptions assyriennes, surtout dans celles de Sardanapale III (le Grand), avec le signe . Dans ce dernier cas, il y a une complication. signifie « ville » עָר, et se lit aussi *alu;* toutefois ceci n'a rien à faire avec le scythique, et est simplement le sémitique אהל « tente. »

On observe, entre les langues touraniennes et sémitiques, des analogies singulières, mais fortuites selon nous, pour l'idée de demeure, maison. Cette expression אהל semble étrangère au scythique *ul* et *val*, « demeure. » Pour exprimer cette idée, les Assyriens ont même ajouté à la valeur primitive de *val* de la lettre celle de *bit*.

La lettre a, en assyrien, la valeur de *ṣi;* mais elle signifie également, comme nous le dit le syllabaire (*K*. 110), « voir, » et cette idée est exprimée, en scythique, par *ṣiya*.

Le caractère en assyrien, en scythique , semble s'être formé de l'image de l'oiseau, dont il rend l'idée. Ce n'est là qu'une hypothèse; mais ce qui n'en est pas une, c'est que le caractère exprime également le mot מַשְׁעֵן, qui veut dire « l'aide, l'appui, » qu'on le considère soit comme le shaphel de עַן « aider, » soit comme le paël de שען, qui, du reste, semble s'être formé du premier, comme שכן de כן. Or le caractère, en assyrien, a la valeur secondaire de *pak*, et *pikti*, en scythique, veut dire « aide » dans la phrase tant répétée : « Ormazd fut mon soutien. » La valeur primitive de est *ḫu; hupa* répond, en scythique, au

perse *fratama* « le premier, le chef, » signification qui se lie et à l'image originaire que nous supposons, et à l'idée même de *support*, qui nous est garantie par un syllabaire assyrien.

Parmi les nombreuses significations qu'a le signe [cuneiform] *sa*, nous remarquons aussi celle de *ṣaltu* « bataille. » Cela semble venir du scythique *sabar*, avec les suffixes formatifs *sabarrak-immas*, qui rend le perse *hamaranam* « combat. » Mais le mot *sarra* veut dire « faire, arranger ; » par cette raison, [cuneiform], comme monogramme verbal, exprime également les termes assyriens שכן et שרך, qui ont cette signification ; le terme scythique se lit dans la phrase *hagmatá paraitá* : « ayant opéré une réunion des forces, » *pirrur sarrabba*.

Ce mot *pirrur*, « réunion d'hommes, » commence par la syllabe [cuneiform] *pir*. Mais, que voyons-nous en assyrien ? Ce signe, avec le pluriel figuré alors [cuneiform], indique « les hommes, » et rend le perse *martiyá* ; mais, exprimé seul, [cuneiform] correspond à l'idée d'*agmen*, et est expliqué par l'assyrien *ṣabu*, צָבָא, qui, de son côté, correspond à l'hébreu צבא. Secondaire dans l'origine, mais principale dans l'emploi des Assyriens, la valeur de cette lettre est *ṣap* et permute avec [cuneiform], *ṣa ap*, surtout dans le verbe *ṣabat* et ses dérivés.

Le caractère [cuneiform] a, en assyrien, les significations bien établies de *kut*, *ḥaś*, *sil* et *tar*. Il exprime les verbes assyriens שׂם et דן. L'un signifie « apporter, » et c'est ce qui explique la valeur de *kut*, parce que *kutis*, en scythique, veut dire « il apporta ; » l'autre signification est celle de « répartir » et de « juger, » d'où l'assyrien דן « juger. » La notion de justice distributive est rendue par le scythique *tartuka*, d'où provient la valeur *tar*. L'idée de répartition s'exprime par le mot assyrien *haṣou*, l'hébreu חצה *dimidiare*, donc les assyriens ajoutèrent la syllabe de *ḥaś*. De cette pensée provient celle de juge et de régent, exprimée par *silṭ*, שלט, arabe سلط ; le signe [cuneiform] fait également la valeur *sil*. Ainsi le mot assyrien *ddnu* est expliqué dans le syllabaire *K*. 197 par les signes [cuneiform] *sil ṭa*, et nous savons la valeur de *sil* par le fait que, dans le mot כְּמשׁל « à l'instar, » ce signe se substitue, dans les inscriptions de Khorsabad, aux lettres [cuneiform] *si il*.

Le terme « bois, croix, » est rendu, dans le texte scythique de Bisoutoun, par *iśrur*. Le signe [cuneiform], qui commence ce mot, est devenu, en assyrien, l'indication de matériaux de construction, et, le plus souvent, « bois ; » outre cela, les noms d'arbres sont précédés de ce même caractère. Il y a, dans ce cas, la coïncidence de la ressemblance fortuite de l'hébreu עץ, ce qui paraît avoir été également assyrien. Le même caractère [cuneiform] prend aussi la valeur de *gis*, surtout dans les inscriptions arméniaques, quoique le son de *gis* pour le signe [cuneiform] se trouve aussi noté dans les syllabaires de Ninive. Ou *gis* est d'origine arméniaque, ou il s'explique par le mot assyrien גשר, qui veut dire « poutre. »

Un mot qui a dérouté les premiers interprètes des textes assyriens, notamment le colonel Rawlinson, c'est le mot signifiant « protection » [cuneiform] *izmi*. L'explication que ce savant anglais a tentée, en rapprochant ce mot de l'hébreu זם, tombe par la raison que, d'abord, la racine supposée hébraïque (*Gen*. XI, v. 6) n'a jamais existé, et ensuite parce que ce mot ne doit pas être lu *izmi*, mais *ṣilli*, צלי « l'ombre. » L'inscription de Xerxès à Van l'écrit ainsi en caractères pho-

nétiques. Un vocabulaire explique l'ensemble de ces deux signes par *ṣillul*, צלל. Mais pourquoi écrire *izmi*, *izvi*, et prononcer *ṣilli?* Dans le scythique antique, le premier mot rend l'idée de «recours,» et de ce terme primitif s'est formé le médo-scythique *zaurin*.

Ces exemples suffiront pour établir le principe de l'antériorité de la seconde écriture des Achéménides. Nous pourrions encore multiplier les exemples, et les progrès de nos études nous en font journellement apercevoir de nouveaux. Nous avons choisi les preuves qui nous paraissaient les plus démonstratives, et nous avons dépassé peut-être les bornes en proposant ici un trop grand nombre d'exemples. Mais voici notre excuse : nous croyons que, pour un principe qui a des conséquences aussi graves en histoire que celui que nous venons de développer, on ne saurait apporter trop de preuves, parce que deux ou trois raisons ne font que militer en faveur d'une opinion et suffisent à ne pas la faire rejeter du premier coup. Mais, quand il s'agit de prouver la justesse d'une idée qui, par la nature de ses conséquences, n'est pas faite pour éveiller de sympathies, à cause du résultat totalement inespéré, et qui n'emporte pas la confiance, parce qu'elle peut paraître née du désir naturel qui nous porte à dire quelque chose de neuf, il est du devoir de l'écrivain de fatiguer plutôt son public par un grand nombre de preuves, que de pécher par leur insuffisance.

Après avoir établi le fait de la multiplicité des sons dans l'alphabet assyrien, nous croyons avoir donné l'explication de cet étrange phénomène. Nous avons dû accepter les faits, il nous était impossible de les récuser; mais nous avions le droit d'en rechercher la raison.

Nous croyons avoir prouvé que les Assyriens n'ont pas inventé l'écriture cunéiforme : ils l'ont reçue, à l'état de science déjà faite, d'une nation qui devait à sa plus antique civilisation cette singulière invention.

Or ce legs, assez incommode pour l'héritier qui l'a accepté, et qui est parvenu à se l'approprier par une possession plus que millénaire, lui est venu d'un peuple d'origine touranienne.

Nous sommes autorisé, par le dialecte médo-scythique et par celui des monuments de Sardanapale, à conclure à la parenté de ces idiomes avec la langue antique que parlaient les instituteurs des Assyriens.

Or il n'y a aucun doute, pour toute personne ayant quelque peu regardé le médo-scythique, que cet idiome ne sorte de la race finno-ouralienne, qui se rattache à celle des Mongols. Déjà, en 1847, il y a dix ans, longtemps avant la publication de l'inscription scythique de Bisoutoun, nous avons exprimé cette opinion, qui a été adoptée depuis par MM. Rawlinson et Norris. Nous aimons à constater ce fait, sans vouloir, pour cela, et dans ce cas seul, contester l'indépendance des opinions de nos collaborateurs britanniques.

Les découvertes faites depuis, surtout celle du *casdo-scythique* dont nous avons publié déjà les suffixes ouraliens, ont confirmé cette opinion et nous font entrevoir l'existence antique d'une civilisation touranienne et la culture d'un peuple complétement ignorée par ses descendants mêmes.

Le but spécial de ce travail est, en réalité, le déchiffrement des inscriptions sémitiques d'Assyrie. Notre tâche principale est donc de découvrir la valeur des signes sur les monuments, et d'en expliquer les termes d'une manière satisfaisante. Il n'importe pas, à la rigueur, à notre tâche de traiter les questions ethnologiques. Nous devons réserver toute cette question pour un travail spécial, qui pourrait être considéré ici comme une superfétation.

Mais, l'accessoire étant tout aussi important que le principal, on nous pardonnera, sans doute, de dire quelques mots d'une question dont nous laissons l'examen à des plumes plus autorisées et à des représentants spéciaux de la philologie ouralienne; ce sera à eux de corroborer le principe général par leur connaissance des détails.

II. Rapprochements faits au sujet des autres langues ouraliennes.

Ce ne sont pas seulement les formes grammaticales du médo-scythique qui rappellent de tout point les formes analogues du magyar d'abord, puis celles du turc, du mongol, du finnois même et ensuite des langues de la Russie; c'est la valeur phonétique de beaucoup de monogrammes assyriens exprimant une idée qui ne s'est pas conservée dans le médo-scythique, et qui restent à expliquer directement par ces langues tartaro-finnoises; c'est surtout le magyar qui en fournit des exemples.

pi veut dire...	oreille, en magyar....	*fül*.
si...........	œil...............	*szem*.
kas..........	deux............	*ket*.
kat..........	main..............	*kes*.
ḫa...........	poisson...........	*hal*.
nap.........	lumière...........	*nap* (jour).
at..........	père..............	*atya* (en turc).
ut...........	soleil, en mongol....	*oud*.
mar.........	chemin............	*mor*.
dim, tim.....	eau, mer, en magyar...	*tö, tenger*.
cur.........	terre.............	*or-szag* (empire).
lub.........	pied..............	*lab*.
ar..........	nez...............	*orr*.

si veut dire..... corne, en magyar.. *szaru*.
zal........... bêche.......... *zöld*.
sip............. goutte......... *csep*.
pal.......... glaive.......... *pallos*.
sal.......... vulve.......... *szül* (enfanter).
rak......... vulve.......... *rokon* (parent).
mu........... passer, an....... *mul* (passer), *mult* (le passé).
mu........... nom, désigner.... *mut* (désigner).
tal........... verser (fundere).. *tölt* (verser).
gir.......... fendre......... *gerezd* (entaille).
gur........... fendre......... *gerezd* (entaille).
tin............ propager....... *tenyesz* (propago).
sam.......... mesure......... *szám* (nombre, compte).
as............ intelligence...... *esz* (raison).
ai............. lune, en turc.... اى
nin......... femme......... ننه (mère).
bal.......... an............. بل
bil.......... feu............ ال
aș........... long, lointain.... اوزاق (en magyar *hoss*).

Nous ne voulons pas étendre plus loin ce vocabulaire, qui renferme des exemples concluants, surtout quand on y ajoute les faits tirés de la ressemblance des grammaires. Nous terminerons cette série par un signe qui est un des plus intéressants, parce qu'il montre jusqu'à quel degré a été poussé l'emprunt des Sémites.

Niman et *numan*, en médo-scythique, veut dire *race* et exprime le *taumâ* perse. Ce mot s'écrit en scythique *nu man*. En magyar, *nem*, encore aujourd'hui, veut dire la même chose. Ce mot scythique, composé de deux syllabes, fut transporté, comme un monogramme, en assyrien et en babylonien, et transformé de la manière suivante : et . Ce signe y reçut la valeur de *zir*, à cause du זרע «race» des Sémites, et son emploi passa encore à un autre peuple probablement indo-germanique, les Arméniens, qui lui donnèrent la valeur

de *kul*, rappelant le sanscrit कुल, *koula*. Les Scythes de toutes nationalités, les *Çakâ*[1] des Perses (ce qui se rapproche du mot médo-scythique et susien *sak*, «fils»), sont appelés par les Assyriens *Namri* ou *Nammirri;* ce n'est qu'une désignation pour «race,» mise après ce mot, par exemple *Šunkuk namri*, «race royale,» et que les Sémites appliquèrent à tous les Scythes en général, ce mot se retrouvant dans tous leurs noms. Et ce nom de race, de peuple par excellence, se retrouve encore aujourd'hui chez les Magyars, dont le héros le plus antique s'appelle Nemere, la personnification mythique de toute cette civilisation primordiale, trop tôt étouffée, des nations touraniennes.

Après cette digression, retournons maintenant à l'examen de l'écriture proprement assyrienne, et, après avoir brièvement résumé tout ce qui se rattache à l'origine touranienne, abordons les difficultés auxquelles donne lieu l'emploi des monogrammes sous leurs diverses formes.

Il faudra envisager les monogrammes complexes n'exprimant qu'une seule idée et un seul terme, et puis les expédients que trouvèrent les Assyriens pour rendre moins difficile le système idéographique par l'emploi des signes phonétiques.

Nous développerons alors le principe du complément phonétique.

III. Résumé des phénomènes de la polyphonie.

Voyons d'abord ce qui ressort du signe idéographique simple.

1. Une image scythique est dénommée par le terme touranien dont elle représente la notion.

Image de la main ouverte, exprimée par le scythique *kurpi*.

2. Cette même image est interprétée par un ou plusieurs sons de la première langue, termes pour ses significations métaphoriques.

Signification métaphorique : «prendre;» en médo-scythique, *imidu* «étendre, posséder.»

3. De ces acceptions découlent une, ou quelquefois plusieurs signficatio ns syllabiques.

Valeurs phonétiques : *kur*, *mat*.

4. La similitude entre le son appliqué à un monogramme et un mot ayant une différente acception peut faire transporter l'acception de ce dernier mot au monogramme lui-même.

Significations dérivées des sons... { *kur* «montagne, lever du soleil.»
mat «terre,» *mada*.
mit «aller,» *midu*.

5. Les Assyriens acceptaient et les valeurs idéographiques et les articulations originaires que les signes avaient en touranien.

[1] On sait que, d'après Hérodote, les Perses donnaient à tous les Scythes le nom de *Saces*.

6. Ils y ajoutaient une dénomination phonétique nouvelle, afin d'énoncer ces signes dans leur propre idiome.

Mots assyriens répondant aux idées de...
- prendre, כשר
- lever du soleil, נפח
- montagne, שׁדו
- terre, ארצת, מָת
- aller, כשר
- posséder, נלם, גלה
- étendre, נמה, מרד

Le concours de.................
- כשם, כשר, שׁדו : a ajouté les valeurs de *sat*.
- גלה .... *nal*.
- נמה .... *nat*.

7. Quand un même son représentait deux acceptions en touranien et en assyrien, ils attribuaient à ce signe le sens qu'avait ce son en assyrien.

Idées assyriennes formées de...
- כור *kur* « fournaise. »
- מת *mat* « mourir. »

Tel est le principe qui a si longtemps résisté à nos investigations. Sans doute, l'emploi d'une pareille écriture présente de grands inconvénients; mais ces inconvénients ne sont pas aussi grands qu'ils le paraissent de prime abord. Le grand nombre de phrases parallèles jette souvent du jour sur la valeur qu'avait le signe dans tel ou tel mot. Toutes les lettres n'ont pas, en outre, une si grande richesse de significations; il y en a même qui ne reçoivent toujours qu'une seule acception. Tel est, par exemple, le signe , qui, jusqu'ici, n'a été trouvé qu'avec la seule signification de « roi. »

La vraie difficulté réside dans l'emploi des monogrammes complexes, pour lesquels nous proposons le nom d'*idéogrammes*.

CHAPITRE VII.

DES MONOGRAMMES COMPLEXES OU IDÉOGRAMMES

Il y a une immense quantité de combinaisons, formées de deux où même de plusieurs lettres, qui représentent, dans leur ensemble, une idée simple. La cause de ce phénomène s'explique par l'ensemble de notre exposition. Il est des idées qu'on ne saurait rendre par une image simple, mais qui se rendent aisément à l'aide d'une combinaison d'images. Telles

sont, par exemple, les représentations des divinités; on ne pouvait rendre tous les dieux par une figure, on ne les aurait pas reconnus. On a recours à l'expédient suivant : on met d'abord le signe de dieu qui est dérivé de l'étoile, et l'on y ajoute le monogramme qui lui servait d'attribut.

Par exemple, Nebo a dans ses attributions l'institution des monarques; il donne le sceptre aux rois par la grâce des dieux, il préside à leur sacre. Ce dernier fait est rendu par le signe [cunéiforme] *pa*, expliqué par *nuśku*, נסך «l'onction.» Le nom du dieu s'écrit donc [cunéiforme] *an-pa*, et se prononçait, dans l'origine, *Nabiuv* «le prophète,» plus tard *Nabou*. Mais, quand [cunéiforme] est précédé du caractère [cunéiforme] *iś*, qui répond à l'idée de «bois,» la combinaison [cunéiforme] «bois de l'onction» signifie «sceptre,» et se prononce *haraṭu*, חֹטֶר.

Les tablettes de Sardanapale contiennent des milliers de ces combinaisons, et c'est cela qui en fait tout le prix; car, sans elles, nous serions dans l'impossibilité complète de nous rendre compte de beaucoup d'énigmes de cette sorte. Je dis de beaucoup, ce qui n'exclut pas l'explication d'une grande quantité de monogrammes complexes par la comparaison des textes eux-mêmes.

Souvent nous pouvons constater le fait de la signification sans pouvoir l'expliquer. Comme l'inscription de Bisoutoun et d'autres monuments nous établissent l'identité de [cunéiforme] ou [cunéiforme] avec Nebo, le rapprochement du même texte nous montre que le nom de la divinité en question s'écrit également [cunéiforme] *an ak*, ou contracté dans un même signe [cunéiforme]. Nous n'avons pas encore réussi à trouver l'explication de cette particularité, que la signification de «faire,» attachée à *ak*, ne nous semble pas fournir[1].

Ainsi le nom du dieu *Śin*, le dieu du mois, le Lunus des Assyriens, est écrit généralement [cunéiforme], ce qui veut dire «le dieu des trente[2].» Au lieu de cela, on le lit [cunéiforme] «le dieu du mois.» Mais il se lit également [cunéiforme] «le dieu, maître du signe zodiacal.» Le signe [cunéiforme] *zu*, comme monogramme verbal, exprime le verbe סבב «gyrare.»

Il faut reconnaître dans le dieu qui s'écrit (par exception, phonétiquement et sans être précédé du signe [cunéiforme]) [cunéiforme] le dieu Ἀὼ des Grecs, qui s'appelle, chez les Babyloniens, tout simplement *Ou* ou *Hou*, הוא «lui, l'être.» Ce même mot, en hébreu, s'applique à Dieu. Quelquefois, on écrit le nom d'Ao par [cunéiforme] «le dieu qui est dieu,» אֵל par excellence, *le* dieu des Arabes, الله. C'est le Ἦλος de Diodore, assimilé au Κρόνος des Grecs, la plus haute divinité des Babyloniens, et dont la cité même porte le nom de *Porte de Saturne*. C'est lui qui a préservé Xisuthrus des flots, qui a fait bâtir la tour des langues; il porte pour cela aussi la qualification de [cunéiforme] «dieu du déluge.» Il représente la lumière intelligible, φῶς νοητόν, et sa porte, à Khorsabad, est tournée vers l'Orient, la région céleste par excellence; c'est pour cela qu'il est représenté quelquefois par [cunéiforme] «dieu du point car-

[1] Depuis que cette phrase a été rédigée, nous avons acquis la certitude que ce signe, alors inexpliqué, représente l'idée de פקד «administrer.»

[2] Pour cette raison, le signe [cunéiforme] a le son syllabique de *śin*. Nous savons, par Hésychius, que Σὶν était le nom de la lune chez les Babyloniens.

dinal; » et, s'il a fait quatre fois sa révolution de trente ans, un grand jour cosmique, le *neros*, s'est accompli.

La planète de Mars s'appelle נֵרְגַל *Nirgal*, « qui fait des pas par ci par là, le trépidateur, » de רגל « piétiner. » Ce nom lui a été donné à cause de ses mouvements rétrogrades, qui, comme l'a remarqué M. Biot à l'occasion d'un mémoire de M. de Rougé, ont donné lieu à sa dénomination égyptienne. Le monogramme complexe est [cuneiform] *an šak* « le dieu qui se promène[1]. »

Ainsi le ciel se rend par [cuneiform] *an i* « le dieu de la voûte; » *i* est expliqué par *kabou*, allié au sémitique קב, قبّ « voûté; » mais le signe complexe se prononce *sami*, שמי.

Nous allons donner maintenant une liste de quelques principaux monogrammes complexes (*idéogrammes*) qui se rencontrent fréquemment; ils nous sont connus, ou par la comparaison des inscriptions, ou par les tablettes de Sardanapale.

CHOIX DES IDÉOGRAMMES LES PLUS USITÉS.

	Groupe idéographique.	Signification.	Prononciation assyrienne.
1.	[cuneiform]	Assur (*deus boni*[2]).	*Ašur* אַשֻׁר
2.	[cuneiform]	Oannes (*deus instructor*).	*Anu* עַנו
3.	[cuneiform]	Aphrodite Ourania (*dea suprema*).	*Bilit-Zarpanit* בעלת־זִרְפָּנִת
4.	[cuneiform]	Mylitta-Taouth (*dea domina*).	*Bilit-Tihavt* בעלת־תְהוֺת
5.	[cuneiform]	Mylitta-Taouth (*dea domina*).	*Bilit-Tihavt* בעלת־תְהוֺת
6.	[cuneiform]	Mylitta-Taouth (*dea domina mundi*).	*Bilit-Tihavt* בעלת־תהות
7.	[cuneiform]	Nanæa (*dea magna*).	*Nana* נַנָא
8.	[cuneiform]	Astarte.	*Istar* עשְׁתַר
9.	[cuneiform]	Bel-Dagon.	*Bil-Dagan* בעל־דָגָן
10.	[cuneiform]	Bel-Dagon (*deus dominus mundi*).	*Bil-Dagan* בעל־דָגָן
11.	[cuneiform]	Lunus (*deus mensis*).	*Šin* סִין
12.	[cuneiform]	Sol (*deus diei*).	*Samas* שַׁמַשׁ
13.	[cuneiform]	Merodach (*deus septimanæ*).	*Marduk* מַרְדֻךְ
14.	[cuneiform]	Merodach (*deus legionum*).	*Marduk* מַרְדֻךְ

[1] La signification affectée au signe provient du médo-scythique *šak* « marcher. » — [2] Les mots latins donnent la traduction littérale des signes.

	Groupe idéographique.	Signification.	Prononciation assyrienne.
15.		Merodach (*deus legionum*).	*Marduk* מרדך
16.		Hercule-Samdan.	*Ninip-Ṣamdan* ננפ־צמדן
17.		Nergal (*deus ambulans*).	*Nirgal* נרגל
18.		Nebo (*deus inspiciens*).	*Nabu* נבו
19.		Sirach.	*Siraḥ* שירח
20.		Nisroch.	*Nisruk* נסרך
21.		Ao.	*Hu* הוא
22.		Ciel (*deus cameræ*).	*Samí* שמי
23.		Babylone.	*Babilu* בבלו
24.		Borsippa (*dispersionis tribuum urbs*).	*Barsip* ברסף
25.		Cutha.	*Kutí* כתי
26.		Nipur (*domini mundi terræ*).	*Nipur* נפר
27.		Sippara (*plagarum solis urbs*).	*Šipar* ספר
28.		Orchoé.	*Arka* ארכא
29.		Elymaïs.	*Elamti* עלמתא
30.		Sumir.	*Sumiri* שמרי
31.		Chalanné.	
32.		Sennaar (*Mesopotamia*).	*Sinnaar* שנער
33.		Syrie.	*Aram* ארם
34.		Accad.	*Akkadi* אכדי
35.		Euphrate (*fluvius Sipparorum*).	*Purat* פרת
36.		Tigre.	*Diglat* דגלת
37.		Pyramide.	*Haram* הרם
38.		Tour.	*Ṣarḥ* צרח
39.		Zodiaque, cycle (?).	*Šihr* סהר

	Groupe idéographique.	Signification.	Prononciation assyrienne.
40.	[illegible]	Fiancée.	*Kallat* כלת
41.	[illegible]	Vicaire royal.	*Sakkanak* שכנך
42.	[illegible]	Satrape (*homo dominus regionis*).	*Paha* פחא
43.	[illegible]	Seigneur.	*Patiś* פתם
44.	[illegible]	Trône (*lignum majestatis*).	*Kuśśu* כסא
45.	[illegible]	Sceptre.	*Haraṭ* חרט
46.	[illegible]	Pilier, colonne.	*Zulul* זלל
47.	[illegible]	Ébène (?).	
48.	[illegible]	Sandal (?).	
49.	[illegible]	Pin, cèdre.	*Irin* ארן
50.	[illegible]	Poutre.	*Gusur* גשר
51.	[illegible]	Or.	*Huraṣ* חרץ
52.	[illegible]	Argent.	*Kasp* כסף
53.	[illegible]	Fer.	*Zabar* זבר
54.	[illegible]	Cuivre.	*Ṣipr* צפר
55.	[illegible]	Plomb.	*Ṭahṭ* מחם
56.	[illegible]	Basalte (?).	
57.	[illegible]	Marbre (?).	*Sas* (?) שש
58.	[illegible]	Table.	*Dippu* דף, *sitir* שטר
59.	[illegible]	Palais (*domus magna*).	*Hekal* היכל
60.	[illegible]	Cheval.	*Śuś* סוס
61.	[illegible]	Âne.	*Himir* חמר, *pari* פרי
62.	[illegible]	Mulet (?).	
63.	[illegible]	Chameau.	*Gammal* גמל
64.	[illegible]	Lion (*canis maximus*).	*Arya* אריא

	Groupe idéographique.	Signification.	Prononciation assyrienne.
65.			*Nirgallu* נִרְגַלָּא
66.		Sanglier, dauphin (*exhalans*).	*Naḥir* נְחִר
67.		Peau de dauphin.	*Taḥas* תחש
68.		Ambre (*semen delphini*).	*Budilḥu* בְּדִלְחָא
69.		Brebis.	*Ṣin* צאן
70.		Lion de marbre.	*Lams* לַמְשׁ
71.		Taureau de marbre.	*Alap* אַלְף
72.		Feu.	*Nur* נור
73.		Bitume.	*Kupr* כֻּפְר
74.		Brique cuite.	*Agurr* אֻגַר
75.		Antimoine (?).	*Puyāk* פוּיָךְ
76.		Est (*plaga anterior*).	*Sadû* שדו
77.		Midi (*plaga dextra*).	*Simtat* שמתת
78.		Ouest (*plaga posterior*).	*Aḥarr* אחרא
79.		Nord (*plaga sinistra*).	*Sûm* שׁוּמָא
80.		Soleil levant.	*Samas aṣû* שָׁמָשׁ אצו
81.		Levant.	*Aṣû* אָצו
82.		Couchant.	*Irib* עֶרֶב
83.		Couchant.	*Irib* עֶרֶב
84.		1. Mensis initii.	
85.		2. . . . . . tauri.	
86.		3. . . . . . lateris.	
87.		4. . . . . . manus.	
88.		5. . . . . . ignis.	
89.		6. . . . . . arcis.	

	Groupe idéographique.	Signification.	Prononciation assyrienne.
90.	[illegible]	7. Mensis aggeris.	
91.	[illegible]	8. . . . . . fundationis.	
92.	[illegible]	9. . . . . . oubis.	
93.	[illegible]	10. . . . . imbris.	
94.	[illegible]	11. . . . . agrimensionis.	
95.	[illegible]	12. . . . finis.	
96.	[illegible]	Montagne.	*Sadû* שָׁדוּ
97.	[illegible]	Fleuve, mer.	*Nahar* נָהָר
98.	[illegible]	Mer.	*Tihamt* תְּהֹמֹת
99.	[illegible]	Talent, tribut.	*Bilat* בִּלַת
100.	[illegible]	Fils.	*Habl* (*bal, pal*) חֶבֶל
101.	[illegible]	Fille.	*Hablat* חֶבְלַת
102.	[illegible]	Rejeton.	*Kudurr* כֻּדֻר
103.	[illegible]	Arbitre.	*Dayân* דַּיָּן, *salit* שַׁלִּט

Nous ne donnons pas ici les monogrammes complexes qui désignent des notions verbales.

Cette liste n'a ni la prétention d'être méthodique, ni celle d'être complète. Les tablettes de Sardanapale donnent l'explication de milliers de combinaisons. Malheureusement il en est dans ce cas comme presque toujours; on y trouve l'interprétation et la transcription de beaucoup d'idéogrammes qui ne se voient jamais dans les inscriptions et l'on y cherche vainement ceux qui sont d'un emploi fréquent.

Parmi les groupes composés que nous venons de donner, il y en a même quelques-uns dont la prononciation assyrienne est encore un mystère. J'ignore si l'on possède des éléments propres à nous faire connaître la prononciation de l'idéogramme qui représentait une mule en assyrien. Les noms des mois, dont la liste est donnée dans les calendriers assyriens, sont également inconnus pour nous. Nous pouvons, il est vrai, les rapprocher des noms de mois perses, de quelques-uns au moins; mais leur véritable prononciation babylonienne est inconnue, puisqu'ils ne semblent pas même avoir eu les appellations syro-hébraïques.

Mais les significations données pour ces noms n'en sont pas moins sûres, et c'est, en réalité, la chose principale. Ces significations s'obtiennent souvent par une voie tout autre que

la philologie, par le secours de l'archéologie, dont celle-là a tout autant besoin que l'archéologie a besoin de sa sœur, la philologie.

Ainsi on voit, sur un bas-relief de Koyoundjik, le roi Sennachérib assis sur un trône, recevant les habitants de Lakis, qui viennent implorer sa clémence, et on lit au-dessus que le roi est assis sur son [cuneiform] *iś gu za*; on en peut conclure, à coup sûr, que les trois signes ensemble n'indiquent que le sens de trône. On eut ainsi longtemps la signification de ce monogramme complexe avant qu'une tablette de Koyoundjik expliquât ce mot par [cuneiform] *kuśśu*, כֻּסְּא en assyrien, כִּסֵּא en hébreu.

Un bas-relief de la même provenance montre le roi présidant à l'érection d'un taureau ailé, en marbre, et pareil à ceux qui décoraient les portes assyriennes. Les statues et les colosses que traînent les manœuvres du roi sont indiqués, dans l'inscription qui accompagne ce bas-relief, par [cuneiform] et [cuneiform]. Cette indication est d'autant plus précieuse, que le signe [cuneiform] était bien fait pour éveiller en nous une idée fausse; nous aurions pu prendre les deux idéogrammes pour deux noms de divinités, tandis que le premier s'applique aux colosses, et le second aux autres images et bas-reliefs. Le syllabaire explique l'un par *alapu* et *śidu*, אֶלֶף « taureau » et שֵׁד « idole, » tandis que l'autre est rendu par *lamsu*, לםש. Sans ce bas-relief, nous n'aurions pas compris ce que veut dire le mot; c'est plus tard seulement que l'arabe لمس, « toucher, entamer, graver, » nous revint à l'esprit.

L'obélisque de Nimroud, qui relate les exploits des trente et une premières années de Salmanassar III (880 avant J. C.), contient les représentations de tributs offerts au roi, accompagnées d'inscriptions explicatives. Rien n'est plus instructif que le rapprochement des bas-reliefs et des inscriptions gravées sur cet obélisque. On y voit, par exemple, des éléphants, qui sont désignés par *al. ap*, et des chameaux, qui le sont par un monogramme complexe que nous rencontrons également en scythique et en arméniaque. Nous tirons de ce bas-relief la première preuve de la signification de l'idéogramme; car au-dessus des animaux se lit (en transcription hébraïque) : גַּמְלֵי שׁ שְׁנֵי צִהְרֵישְׁן « des chameaux dont le dos est double. »

D'autres bas-reliefs nous démontrent que le groupe [cuneiform] *ur. maḥ* veut dire « lion, » ce qui est conforme aux inscriptions, qui parlent toutes des *ur. maḥ* construits dans les portes. Mais nous ne savons pas avec certitude la prononciation assyrienne de ce mot[1], comme, par une étrange fatalité, nous ignorons comment se rendait le mot lion dans les langues ariennes antiques.

On comprend que la grande difficulté du déchiffrement ne gît pas tant dans la polyphonie que dans les monogrammes complexes; car, quoique le même signe ait plusieurs valeurs, on en est quitte pour essayer celles-ci dans leur application, et pour choisir la plus plausible, la seule qui puisse s'adopter; mais quant à ces groupes idéographiques, on est, dans la plupart des cas, condamné à commettre une erreur. J'ai déjà expliqué que souvent les idées de bas-reliefs et de colosses sont indiquées par des signes de nature à nous faire croire

[1] Il semble être אַרְיָא.

que ce sont des noms de divinités; un autre exemple de cette sorte est [cunéiforme], qui signifie « feu. » Bien qu'on ne puisse nier que l'indication de l'idée de dieu, qui commence l'idéogramme, ait quelque chose de bien légitime selon les opinions religieuses des Assyriens, l'interprète ne s'en trouve pas moins induit en erreur.

L'étude attentive de ces groupes nous fait faire, de l'autre côté, un singulier progrès, en nous fournissant la preuve que *nous ne pouvons* lire des mots dont nous croyions l'explication au moins ébauchée. De nombreuses questions ont dû être agitées de nouveau, et il a fallu remettre la question à l'étude, éclairé que nous étions par la cause même qui nous avait fait faire fausse route.

Voici maintenant un fait important : Nabuchodonosor et ses successeurs se glorifient, dans les inscriptions que présentent toutes leurs briques, de rénovateurs de

BIT - SAG - GA - TU, et de *BIT - ZI - DA*.

Longtemps nous avons lu ces noms *Bitsaggad* et *Bitzida*, et nous les avons pris pour des noms de villes. Les Anglais ont partagé notre erreur. Tous les rapprochements avec des noms de localités, tentés par le colonel Rawlinson ou par nous, sont évincés; car ces groupes n'indiquent pas des noms de villes, mais ne sont que des appellations d'édifices.

En voici la preuve.

Nous avons les explications suivantes :

GA — TU.	*na - su u.* homo. נִשׁוּ
SAK. GA - TU.	*na - su u. sa. ri i - n* homo qui est caput. נשו שֶׁראש
SA. SAK. GA - TU. LA.	*zuk - ka - ru ut.* genealogia, historia, illustres. זִכְרַת

Le mot en question [cunéiforme] n'est que la demeure de l'homme qui est chef. Nous savons que ce complexe indique l'édifice dont les ruines s'abritent aujourd'hui sous le nom de *Babil*, et que c'était une pyramide. Nous proposons, sans la garantir encore, la transcription הרם.

Ainsi, pour le mot *Bitzida*, [cunéiforme] *zi* et [cunéiforme] *da* ont chacun leur signification spéciale, et, en dehors de cela, on trouve [cunéiforme] expliqué par *imnit* (?) dans un fragment

assez fruste de Sardanapale; cet édifice n'est autre que le *Birs-Nimroud*, et nous transcrirons son nom aussi avec quelque doute, mais plus de probabilité, צרח.

Quelle est la conséquence de ce que nous venons de développer?

Que, jusqu'à ce qu'on découvre des monuments qui expliquent ces deux groupes, les briques de Nabuchodonosor ne peuvent être complétement lues et prononcées; car on ne peut rien savoir *a priori* sur la prononciation de ces termes.

Un mot très-commun et d'une grande importance dans la mythologie est le mot *kan. ik. la*, qui s'attache à un objet dont on attribue l'introduction dans le pays au dieu Ao. Tout donne à penser que ce mot impliquait l'idée d'*eau*, de *canal*; et même celle de *sécheresse* n'est pas à rejeter, attendu qu'on la rencontre souvent quand il s'agit de canalisation. Nous connaissons les formes *kan ik*, *kan ik li*, *kan ik luv;* donc nous inférons de là que le terme doit finir en *l*. Mais, comme un syllabaire nous fournit l'explication du mot *ka ik lu*, dont nous n'avons pas à rechercher le sens, attendu son absence dans les inscriptions, nous pouvions en inférer que toute explication de *kan. ik. la* demeure, jusqu'à nouvel ordre, hypothétique.

Nous avons qualifié de progrès cette constatation de notre ignorance; elle nous met en garde, en effet, contre toute assertion hasardée.

CHAPITRE VIII.

INTRODUCTION DES MOTS SCYTHIQUES EN ASSYRIEN.

Maintenant que nous avons étudié tout ce qui se rattache aux représentations idéographiques et résultant de l'origine touranienne de l'écriture assyrienne, nous allons passer à un autre ordre de faits.

Des mots entiers ont été transportés, sous leur forme scythique, dans ce système assyrien, et y ont reçu une prononciation sémitique.

C'est en grande partie cette singularité qui a rendu nécessaire la rédaction des vocabulaires assyriens et scythiques dont l'auteur est Sardanapale.

Ainsi le mot casdo-scythique *ma da*, « pays, » d'où est venu le nom de la Médie, a été transplanté en Assyrie pour y être prononcé *irṣit* ארצת et *mat* מת. Le mot « terre, » en général, se disait *kintik* en scythique, et le mot, dans son entier, a été adopté par les Ninivites, qui le prononcèrent ארצת. Ce mot *kintik* est la raison pour laquelle le monogramme ordinaire représentant l'idée de terre est , *ki*, ou plutôt il a le son de , parce qu'il représentait la terre labourée, qui se disait *kintik*. Aussi la dernière syllabe seule *tik* et même *tuk* est-elle devenue l'expression signifiant « terre, » et, puisqu'il existait un autre terme dont dé-

rive le médo-scythique *curun*, le signe [cuneiform] a, en assyrien également, la valeur phonétique de *cur* et *mur*.

Il nous semble de même que le mot *gaṭu* n'est autre que l'expression casdo-scythique usitée pour « homme. » *Sak* est en la même langue « tête et chef. » *Sag gaṭu*[1] est le « chef des hommes, chef de horde, roi. » Je crois reconnaître ce terme dans le nom des Massagètes, et peut-être est-il même le prototype du nom des Scythes et des Scolotes; car *Sasaggaṭula* veut dire les illustres (voy. p. 94).

Voici une liste d'adjectifs scythiques prononcés à l'assyrienne et tirée de la tablette K. 46.

lu - lam	gu - la	lu - lam	ra - bu	רַבּוּ « grand. »
〃	tur - ra	〃	ṣi ḥ - ru	צער « petit. »
〃	lal - i	〃	in - su	אנשׁ « faible. »
〃	lal - i	〃	ma - ṭu u	מָטוּ « faible. »
〃	dan - ga	〃	dan - nu	דַנָּא « puissant. »
〃	gi - na	〃	ki - nu	כֵּין « étant. »
〃	hi - ga	〃	ṭa a - bu	טָב « bon. »
〃	sa - ri	〃	ba - su u	בְּשָׁא « mauvais. »
〃	ik - la	〃	ba - su u	בְּשָׁא « mauvais. »
〃	al - mal - mal	〃	ba - su u	בְּשָׁא « mauvais. »
〃	al - du - â	〃	il - la - ku	

On verra que ce sont des mots d'une autre langue, et non pas seulement des idéogrammes. *Gula* voulait dire « grand » en casdo-scythique; le signe *grand* [cuneiform] a encore, en assyrien, la valeur syllabique de *gal*. *Turra* signifie « petit; » *tur*, en médo-scythique, veut dire « fils. » Le mot *gina* est intéressant comme dernier élément du nom de Sargon; il est expliqué par *kinu*

[1] Il ne faut pas oublier que le [cuneiform], qui rend le ט sémitique, peut bien avoir eu une autre prononciation chez les Scythes.

« existant; » et le nom du constructeur de Khorsabad veut dire « roi de fait. » *Ḥiga* se trouve, comme les autres, souvent sous cette forme, mais se prononce *ṭab* « beau. » Quant à , *zan ga*, dont la prononciation est incertaine à raison de nombreuses valeurs attachées à la lettre , il pourrait être le même que , qui se trouve comme titre royal sur les briques de Nabonid.

L'exemple d'une brique assyrienne que nous venons de choisir parle plus haut que tout autre en faveur de l'emploi des mots écrits en scythique, mais prononcés à l'assyrienne. C'est une nouvelle complication, mais qui témoigne, plus formellement encore que les autres faits, pour l'origine touranienne de l'écriture cunéiforme.

Cet emploi s'étend même jusqu'à la construction grammaticale; on ajoute quelquefois le casdo-scythique au mot, pour exprimer la préposition assyrienne *an*, signe du datif; on emploie pour des conjonctions le mot touranien; ainsi on écrit *nu til la*, et on prononce *la gamru* « sans fin, éternel. » C'est ainsi que sur le caillou de Michaux se trouve une phrase que je n'avais pas comprise. On y lit :

Mardak. bi'il. rabu. a ga ni til la a

ce que je traduisais à tort « Mérodach, le grand seigneur, lui est mon seigneur. » J'avoue que cette expression me paraissait singulière par sa platitude; mais il faut lire *aga la gamru*, חגא לא גמרא « qui est éternel. » a aussi la valeur de *til*, donnée par une tablette, et alors nous comprenons l'attribut de , *tila*, « ayant une fin, altérable, » donné à la lune par le roi de Babylone.

Cette difficulté, peu sérieuse pour la lecture des mots, le devient davantage quand il s'agit de leur explication. Toutefois l'embarras n'est pas énorme; l'emploi de ces mots touraniens, écrits en signes phonétiques, est restreint à un certain ordre d'idées qui ne semble pas dépasser les adjectifs épithètes. En outre, on connaît presque tous les cas qui peuvent se ranger sous cette catégorie de phénomènes assez épineux et assez étranges pour l'interprète, mais instructifs pour celui qui une fois a reconnu le développement ethnologique de l'écriture anarienne.

CHAPITRE IX.

DU COMPLÉMENT PHONÉTIQUE.

Le système graphique des Assyriens était d'un emploi difficile, même pour eux; il était donc naturel que les habitants de la Mésopotamie cherchassent des expédients pour en rendre les difficultés moins grandes.

Le premier moyen, et le plus efficace sans doute, e'était de se servir des signes phonétiques seuls. Les quatre-vingts caractères qui expriment des syllabes simples auraient pleinement suffi à ce but; en effet, les Assyriens font un grand usage de signes syllabiques pour exprimer leurs idées, et, dans une inscription, quand c'est l'élément phonétique qui prédomine, on ne tarde pas à triompher des difficultés du déchiffrement.

Mais les ressources que pouvait leur fournir la richesse du syllabaire anarien n'ont point été mises à contribution autant que nous le désirerions aujourd'hui; car l'écriture idéographique avait le grand avantage d'une exécution plus rapide, et les Assyriens attachaient plus d'importance à la brièveté qu'à la clarté.

Ils imaginèrent donc un moyen terme, en combinant le système phonétique avec les monogrammes; ils créèrent le *complément phonétique*, dont voici le principe :

Quand un signe idéographique a plusieurs significations, on ajoute comme complément, pour l'intelligence du lecteur, la lettre qui devrait finir le mot, s'il était écrit en syllabes.

Nous avons constaté ce principe, et, faute de l'avoir reconnu, les savants anglais et nous-même étions tombés dans les erreurs les plus graves.

Par exemple, le caractère 𒆳 a beaucoup de valeurs. Il signifie «prendre, aller, se lever (en parlant du soleil), montagne, pays.» Le mot «prendre» se dit כשר en assyrien; «je pris» se dit donc אֶכְשַׁר. Quand 𒆳 exprime cette forme-là, on l'écrit ou tout seul, ou l'on ajoute la syllabe phonétique 𒌓 *ut:* il ne s'ensuit pas que 𒆳 signifie *ekshu*, valeur que lui attribue M. Hincks. Mais, quand le même caractère indique «la prise,» en assyrien כִּשְׁרַת, on écrit 𒆳 𒋾, avec l'addition de 𒋾 *ti.* L'idée du lever du soleil est exprimée par le mot נפח; quand 𒆳 doit indiquer l'Orient, on lui annexe 𒄩 *ha;* mais la lettre seule n'a pas pour cela la valeur de *nap*, comme nous l'avons cru. La montagne, également exprimée par le signe 𒆳, se dit en assyrien שדו; on ajoute, dans ce cas (par exemple, dans l'inscription de Bisoutoun, l. 15) [signe cunéiforme] *u.* Quand on veut dire «les montagnes,» ce qui se prononce שדי en assyrien, on y ajoute [signe cunéiforme] ou [signe cunéiforme], *i* ou *í.*

Il n'est pas toujours facile de savoir si un assemblage de signes a un complément phonétique, ou si le dernier caractère fait partie intégrante de l'expression. Aussi ce principe lui-même ne s'est-il présenté à notre esprit qu'après avoir passé sous nos yeux dans une grande quantité d'applications. Ainsi les deux signes 𒆳 𒊏 *mat ra* ne semblent pas s'être réunis de cette manière. Le mot signifie «devant,» et, lorsque la lettre [signe cunéiforme] «point cardinal» précède, il veut dire «Est,» et se prononce שדו. Avec le signe indiquant «animal,» il exprime l'idée de «cheval,» et, avec celui de «pays,» il veut dire la basse Chaldée; ce semble être l'idéogramme de *Sennaar*[1]. De toutes ces circonstances on peut conclure la nature non phonétique du 𒊏 *ra*, et c'est ce qui est confirmé par le fait que les signes composant l'idée de «cheval» se trouvent dans le même ordre en arméniaque et en médo-scythique.

De même, 𒌓 a une foule de significations, qui semblent dérivées de la forme primitive

[1] Les deux fleuves, שְׁנִנָהָר.

indiquant le soleil ◯, devenu en hiératique ◇, et en cunéiforme archaïque . Encore le signe s'écrit-il souvent seul pour exprimer le soleil, *samsi;* en assyrien, on y ajoute fréquemment un *si.* Les Anglais avaient, par cette raison, attribué au signe la valeur de *sam.* Nous mettrons, dans la liste qui va suivre, le complément phonétique entre parenthèses, pour indiquer qu'il peut être omis.

ti - ha am - tu	תהמת «mer.»
sa am si	שמשא «soleil.»
na a ru	נְהָרָא «jour.»
sa du u	שדו «levant.»
yu um	יום «jour.»
yu - mu	יֻמָא «jour.»
yu - mi	יָמֵי «les jours.»
a - tsu u	אצו «sortir.»
hu - gu et	
da - mi	דהם «coucher du soleil.»
sa al - ma	שלם «coucher du soleil.»
ir - tsi - ti	ארצת «terre.»
nu si - ku	נְסָךְ «onction.»
i - la - ma	עלְמָא «monde.»

[cuneiform]	[cuneiform] i - la - ma	עָלְמָא «monde.»
[cuneiform]		
[cuneiform]	[cuneiform] i - ru	עָר «ville.»
[cuneiform] ba	[cuneiform] i - ri - ib	יְרַב «augmenté, il a augmenté.»
[cuneiform]	[cuneiform] id - di - in	יְדַן «il a donné.»
[cuneiform]	[cuneiform] id - dan - na	יְדַנָּה «il a donne.»
[cuneiform]	[cuneiform] as - ru - up	אֶשְׂרַף «je brûlai.»

Ainsi [cuneiform] veut dire à lui seul «jour,» comme nous l'apprend le texte de Bisoutoun. Quand on veut l'exprimer tout entier, on écrit au singulier [cuneiform] *yum*, au pluriel [cuneiform] *yumi*. Un syllabaire de Sardanapale donne, pour cela, à [cuneiform] la valeur de [cuneiform] *yu*, que, pourtant, cette lettre n'a jamais comme signe phonétique. Cette valeur semble alors tout simplement être admise par les Assyriens pour expliquer le mot «jour,» et il n'est pas impossible que derrière cette qualification se cache la même erreur que nous avons nous-même commise si souvent avant la découverte du complément phonétique. La méprise était d'autant plus facile à commettre, que le mot assyrien «jour» est très-court; on devait l'écrire ou [cuneiform], tout simplement,

ou [cuneiform] avec le complément phonétique,

ou [cuneiform] en caractères syllabiques.

De là est venue l'opinion erronée que [cuneiform] pourrait avoir la valeur de *ou* ou *you*, tandis qu'il est tout simplement l'expression idéographique de «jour.» Il est nécessaire de remarquer que les Assyriens changent toujours le פי de l'hébreu en פא; ainsi l'hébreu ילד devient en assyrien אלד, ישב devient אשב, et יצא devient אצא. [cuneiform] *u* remplace alors également le י hébraïque, et nous avons accepté cette transcription, d'abord pour rendre le mot ninivite plus conforme à l'analogie sémitique, ensuite et principalement parce que les Assyriens peuvent très-bien avoir donné la prononciation de *you* à la lettre [cuneiform], qui commence également toutes les troisièmes personnes correspondant à un ي arabe.

On n'a pas toujours choisi justement la lettre qui finit le mot, mais on s'est contenté d'en

prendre une qui rend seulement l'articulation finale, et, dans ce cas, on prend de préférence les syllabes qui ont la voyelle *a*.

La découverte de ce principe du complément phonétique nous a fait faire un grand pas en nous débarrassant de valeurs phonétiques que nous avions indûment attribuées aux caractères. Le fait de la multiplicité des sons s'est modifié dans son application, et la polyphonie syllabique s'est réduite à de moindres proportions. C'est ainsi que nous avons reconnu l'inexactitude des valeurs suivantes :

sam, nah, sa, u,	*irşi,*
eksu, nap,	*nuś,*
lug, dam,	et *ila.*
sal,	*dan.*

On voit que beaucoup de ces valeurs, faussement assignées aux caractères, ont déjà des représentants phonétiques dûment établis. Cette circonstance, que nous avions remarquée depuis longtemps, nous paraissait contraire au principe de la non-existence de l'homophonie, et c'est ce principe qui nous a porté à rechercher les causes de cette anomalie. C'est ainsi que nous avons été conduit à découvrir la vérité, et la preuve de l'existence d'un complément phonétique analogue à ce qu'on observe en égyptien nous a confirmé dans notre opinion sur le fait d'une homophonie acceptée par d'autres savants.

Tels sont, en résumé, les principes de l'écriture anarienne, sous la forme que les Assyriens lui avaient donnée. Certainement on peut reprocher à cette écriture son extrême complication; elle eût été sans contredit beaucoup plus facile pour l'intelligence des modernes, si les Assyriens, sans même faire usage de l'alphabet phénicien, qui manque de voyelles, avaient toujours écrit à l'aide de caractères syllabiques. L'emploi de leurs lettres est, en effet, beaucoup plus pratique; car il nous permet de reconnaître les sons moteurs et de distinguer la séparation des mots, souvent très-difficile dans les inscriptions phéniciennes. Mais les regrets sont inutiles, et nous devons avoir recours à tous les moyens qui peuvent faciliter l'intelligence de ces précieux monuments épigraphiques.

Toutes les fois que nous le pourrons, nous ferons connaître ces moyens, que n'avaient pas eux-mêmes désignés les habitants de Babylone. On pourrait toutefois se demander pourquoi, ayant conscience des difficultés de son système d'écriture, ce peuple n'a pas eu la pensée de l'abandonner ?

La réponse se donne d'elle-même. Nous soupçonnons que les idées superstitieuses de l'antiquité n'ont point été étrangères à sa conservation. Nous lisons, dans les inscriptions, que cette écriture était une manifestation de Nebo, du dieu de l'intelligence et de la sagesse. Peut-être les Assyriens préféraient-ils exprimer telle ou telle pensée par tel ou tel caractère, à raison

d'un lien secret ou symbolique qui les rattachait; et le signe devenait, pour l'écrivain, ou propice ou néfaste, selon qu'il était employé dans un groupe ou dans l'autre. Certaines tablettes semblent même renfermer, dans leur signature royale, une demande de pardon adressée à la divinité pour la révélation des faits qu'elles renferment et pour conjurer le danger auquel pouvait exposer l'emploi de ces signes.

Ainsi il y a des monogrammes complexes qui ne se trouvent jamais remplacés par des caractères phonétiques. Tel est, par exemple, celui qui est usité pour trône [cunéiforme]. Nous n'en saurions pas la prononciation, si nous ne la trouvions pas, sur une tablette, écrite *ku uś śu*. Je ne me rappelle pas avoir vu à Ninive et dans le même mot les deux signes [cunéiforme] [cunéiforme] ensemble : est-ce hasard, est-ce à dessein? Je croirais presque à la dernière supposition. Il n'est pas impossible que le mot inconvenant كس qui résulte de l'emploi de ces deux lettres, en ait empêché la juxtaposition. On trouve rarement à Ninive la syllabe *bis*, écrite *bi is*, car cela rappelait le mal, ביש en assyrien.

De même, nous ne connaissons pas la prononciation du mot jument; au moins, dans les inscriptions, cette idée n'est pas autrement représentée que par la suite de monogrammes que nous avons donnée plus haut. C'est peut-être parce que le mot פרש, qui la rendait, voulait aussi dire les excréments. Ainsi nous voyons que la lettre [cunéiforme], que nous croyons être dérivée de l'image de la vulve, n'est jamais employée à Babylone dans les valeurs de *sal* et de *rak*; mais celles-ci sont toujours exprimées par leurs composantes *sa al*, *ra ak*.

Ainsi le terme שגל « vitiare » ne se trouve pas écrit phonétiquement, mais seulement exprimé par le monogramme [cunéiforme], qui indique également שרף « brûler. »

Quand on considère les syllabes ordinairement exprimées par une lettre dont on évite la décomposition, on voit, en général, que ces syllabes ont une assonance désagréable, qu'elles portent à un rapprochement inconvenant. La lettre qui représente la syllabe n'a pas ce désavantage, car elle se prête à plusieurs prononciations. Si, en revanche, une lettre exprimant une syllabe complexe est évitée, c'est parce qu'elle est entachée d'un vice originel. Enfin, des mots entiers sont rendus par des signes idéographiques, quand leur expression syllabique éveille des pensées qu'on veut écarter.

Il y a, en outre, des signes et des combinaisons qu'on préférait probablement parce qu'on les croyait propices. Il est remarquable de voir combien les caractères [cunéiforme] et [cunéiforme] sont joints souvent dans des mots d'un sens et d'une prononciation tout différents. Ainsi le redoublement de [cunéiforme], de [cunéiforme], est d'un emploi bien fréquent; ainsi le double [cunéiforme] *mal* est-il souvent ajouté aux monogrammes, sans changer leur sens, et il est évident que les superstitieux Assyriens attribuaient à ces signes une heureuse influence.

Cela explique en partie la ténacité de ce peuple à garder une écriture que leur sens pratique eût dû rejeter. Mais un pareil fait n'est pas isolé dans l'histoire ancienne, car les Égyptiens ont conservé plus longtemps encore leur système d'écriture hiéroglyphique, et il n'a rien moins fallu que l'introduction de la foi nouvelle pour en déraciner l'emploi.

D'ailleurs, le caractère, si difficile à pénétrer, de l'écriture, convenait au sacerdoce et favorisait ses vues de domination. Il tenait vraisemblablement à réserver pour un petit nombre d'initiés la connaissance de l'écriture, et à faire toute une science de ce que nous regardons aujourd'hui comme l'étude la plus élémentaire. Il faut convenir que c'était là un procédé fort adroit et de nature à atteindre le but que se proposaient les docteurs de l'Assyrie.

CHAPITRE X.

MOYEN DE FACILITER LA LECTURE DES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES.

Première question : « Comment peut-on distinguer toujours si un signe, ou un groupe de caractères, a une valeur phonétique ou est un monogramme ? »

Seconde question : « Comment discerner la valeur à attribuer, dans un cas donné, à un caractère polyphone ? »

Il faut remarquer avant tout que, pour la première difficulté, des études personnelles préliminaires sont indispensables; mais, ces études une fois faites, on reconnaît qu'il y a des caractères qui ne sont jamais employés phonétiquement, et qui, par conséquent, dans tous les cas, doivent être pris pour des monogrammes. Il va sans dire que, dans le style moderne ordinaire, les lettres qui ont aussi la qualité de signes syllabiques sont beaucoup moins compliquées que celles qui ont seulement une valeur idéographique.

Voici maintenant une liste de signes ordinairement employés comme monogrammes, qu'on ne lisait pas comme syllabes, ou très-rarement[1].

Assyrien.	Babylonien.	Signification.	Assyrien.	Signification.	Valeur.
[illegible]	[illegible]	Roi.	[illegible]	Mère.	
[illegible]	[illegible]	Fort, enceinte.	[illegible]	Poutre, colonne.	
[illegible]	[illegible]	Homme.	[illegible]	Autel, tour.	
[illegible]	[illegible]	Animal.	[illegible]	1er mois.	
[illegible]	[illegible]	Côté.	[illegible]	....	*Palukku.*
[illegible]	[illegible]	Déesse.	[illegible]	Milieu.	
[illegible]	....	Langue, tribu.	[illegible]	....	*Lilis.*

[1] Quand il n'y a qu'une forme, la figure assyrienne est également employée à Babylone.

Assyrien.	Signification.	Valeur.	Assyrien.	Signification.	Valeur.
	....	*Marṣu.*		Travail.......	*Hisahtu.*
	....	*Siinat.*		Akkad.	
	Servir.			Ville.	
	Terrain. ...	*Padan.*		Bœuf.	*Alp.*
				Ninive.	
				Bataille.	
				Place, brûler.	
	Brique.....	*Malgu, libitti.*		Bataille, lune (?).	
	....	*Zilulu.*			
	....	*Simu.*			
	....	*Sibiri.*			

Voilà quelques signes qui ne sont jamais employés comme phonétiques, bien qu'ils puissent avoir eu une valeur syllabique; mais celle-ci nous échappe encore. On reconnaît, chez les autres, la qualité de monogrammes, souvent par leur position isolée, ou parce qu'ils sont suivis du signe du pluriel.

Mais quant aux monogrammes complexes, il est, en général, facile de les reconnaître; on est alors guidé par le système d'écriture syllabique des Assyriens.

Les Sémites qui se servent de l'écriture anarienne ont généralement adopté pour principe d'écrire les syllabes qui forment le milieu des mots par des signes commençant par des consonnes, et non pas par des caractères qui se terminent par une consonne: par exemple, un mot comme לשישבושן *lisisibusun* s'écrit *li-si-si-bu-su un*,

et non pas *li is i is ib us un;*

ainsi, *muṣabbitun* s'écrit *mu-ṣa ab-bi-tu un*,

et non pas *mu uṣ ab bi it un;*

ou *kirbisa* s'écrit *ki ir-bi sa;* mais *kiribsa* s'écrit *ki-ri ib-sa*.

Les exceptions à cette règle générale, pour les mots réellement sémitiques, sont très-rares: je n'en connais qu'une ou deux, dont l'une *hi iṣ ib*, pour *ḥi ṣi ib* (Cylindre babyl. de Bellino), à moins que cette répartition ne soit commandée par une raison spéciale et ethnologique, par exemple *nin ip*, de *na ap*. Dans les inscriptions assyriennes on trouve le nom d'Arménie souvent écrit *ur ar ṭa*, et encore est-il le plus souvent rendu par *u ra ar ṭa*.

Donc, toutes les fois qu'on rencontre une suite de deux ou plusieurs signes syllabiques

simples, aux consonnes désinantes, on peut être sûr qu'on a affaire à des groupes de monogrammes.

De même, l'écriture des Assyriens n'admet généralement pas l'hiatus; on exprime un semblant d'hiatus par un signe spécial [cuneiform] qui ne manque que très-rarement. Donc, quand on rencontre deux lettres qui ensemble formeraient un hiatus, on est presque toujours autorisé à y admettre un idéogramme.

Le caractère sémitique des mots assyriens a pour lui un signe destiné à faire reconnaître les mots qui ne le sont pas. Au reste, la physionomie ethnologique se saisit si bien, que ce critérium est le plus facile et le plus sûr de tous.

Des exemples rendront nos observations plus claires.

sa as a... est à lire...	suttatu.	ut ni la.. est à lire...	navirtu.
śi sar ga.	ḥadiltu.	ka ka ḥar ra.........	naar.
im ri a............	kimtu.	gab gab....	dubḥudu.
ut ka bar	ṣabar.	dil ni [cuneiform] sik lam.....	napsastu.
da ra an ru.........	igu.	it pa gi....	kamu.
tik-bu i............	magagu.	duk ri a............	nassabu.
ut ra..............	ṣit.	gik hap.............	garabu.
mi ga..............	irib.	rak ur il...........	ṭabu.
su *gusur*...........	śiru.	immu ikla.........	śiḥsu.
su gusur-ra.........	pasaṭu.	da ir..............	yum.
na ák a............	siṭir.	nu ap..............	patiś.
i ák ur tuv..........	abatti.	su ap..............	aośi.

Nous rencontrerons encore, dans le cours de nos explications, un grand nombre d'exemples de ce fait, ce qui démontrera qu'on n'a point affaire à des mots sémitiques, mais bien à des termes touraniens ou à des idéogrammes.

Quant à la seconde question : Quelle valeur faut-il attribuer à un signe syllabique polyphone dans un cas donné? elle trouve sa réponse d'elle-même. Puisqu'on n'a le choix qu'entre un nombre restreint de valeurs, on les essaye chacune à son tour, et l'on adopte celle qui va le mieux. Si, par exemple, nous avons un mot *mu M nin*, et que nous reconnaissions à *M* ([cuneiform]) les valeurs de *rip*, *lap*, *kan*, *dan*, on voit que la valeur *dan* seule peut convenir, et que le mot doit se lire *mudannin*. Mais, si, au contraire, nous avons *mu M bir*, *lap* seul peut donner une forme convenable, et il faut prononcer *mulabbir*.

Si nous avons *mu N bir*, qui permute, dans les mêmes textes, avec *mulabbir*, et que nous sachions que *N* ([cuneiform]) a, entre autres, les valeurs de *sal* et de *rak*, nous devons lire *musalbir*, et voir dans ce terme le participe shaphel, équivalant au paël de לבר *labar*. Si l'on voulait en conclure l'*homophonie* ou même l'*homœophonie*[1] de [cuneiform] et de [cuneiform], on se tromperait fort.

Quand, au contraire, le mot *mu N kiś* se lit dans les inscriptions, la valeur de *sal* irait bien

[1] Les signes *homœophones* sont ceux qui rendent des valeurs semblables, telles que *pir* et *bir*, *kis* et *kiś*, etc.

quant à la grammaire; car ce serait toujours une forme régulière dérivée de ***lakaś***. Mais, puisque nos études ne nous ont pas fait rencontrer un verbe ainsi formé, mais bien un verbe ***rakaś***, nous devons lire le participe ***murakkis*** מרכס, participe paël de ***rakaś***, רכס, et effectivement nous trouvons écrit ***mu ra ak ki iś***.

Souvent la comparaison des passages parallèles nous fournit, par la décomposition des syllabes, la valeur à adopter dans le cas spécial, et l'expression par des signes simples est indispensable pour la lecture de certains noms propres dont on ne peut pas déterminer la prononciation ***a priori***.

Néanmoins, il reste toujours des difficultés, et même de considérables, pour des cas donnés. C'est ce qui apparaît surtout dans les noms propres de rois indigènes, qui sont généralement écrits avec des monogrammes, et dont on ne lit le nom sûrement que quand on est guidé, soit par une défiguration grecque ou hébraïque, soit par une transcription du nom en caractères phonétiques; ce dernier cas ne se présente que pour les noms de deux rois seuls, Nabuchodonosor et Nabonid.

En général, nous ne prononçons les noms des Assyriens, écrits par des monogrammes, et nous ne les lisons, que lorsque nous savons d'avance comment il faut les épeler. C'est pour cela que, parmi tant de rois de la première dynastie, il n'y en a que trois, Ismidagan, Samsi-Hou et Naramsin, dont on puisse prononcer les noms. Les autres sont encore complétement inconnus, et les noms que leur attribue sir Henry Rawlinson ne me semblent avoir aucun fondement.

Il faut avouer franchement que l'on n'a lu, jusqu'à présent, les noms de Sardanapale, Tiglatpileser, Phul, Salmanassar, Sennachérib, Assarhaddon, Saosdouchin, Kiniladan, Nériglissor, Bélochus et d'autres, que parce qu'on avait des raisons de croire qu'ils se retrouvaient dans un groupe donné. Mais, partout où nous n'avons pas d'indices en dehors des inscriptions cunéiformes, et lorsque les tablettes de Ninive nous font défaut, il ne reste qu'à confesser notre incertitude. C'est ainsi que nous lisons le nom du dernier roi de Babylone Nabou-imtouk, parce que telle est la prononciation phonétique ordinaire des deux dernières lettres, [cuneiform] et [cuneiform]; mais nous ne sommes nullement sûr que *im* et *touk* ne doivent pas se prononcer tout autrement, soit qu'ils forment un ensemble idéographique, soit qu'ils figurent comme expressions de deux mots différents.

Nous ferons suivre, comme Appendice, la presque totalité des signes anariens. Les difficultés matérielles nous empêchent d'en donner les formes dans les styles archaïques assyrien, babylonien et susien, et nous devons nous borner aux caractères des styles ***néo-babylonien*** et ***néo-assyrien***, qui sont, et de beaucoup, les plus importants à connaître.

Les syllabaires offrent des signes très-compliqués ne se lisant dans aucune des inscriptions que nous ayons eues à notre disposition; nous avons cru devoir les exclure. Nous avons également dû écarter beaucoup de *valeurs idéographiques attribuées aux signes syllabiques*, parce qu'elles ne trouvent pas d'application immédiate dans l'interprétation des textes. Le

nombre des caractères anariens n'atteint pas quatre cents, en comptant même ceux qui ne se trouvent qu'une seule fois; nous en publions au moins les cinq sixièmes.

Quoique toutes les valeurs syllabiques attachées aux caractères les plus usités ne soient pas encore connues, nous n'en ignorons que celles qui sont très-rares, et que feront ressusciter les progrès de ces études comme les découvertes de l'avenir. Les questions les plus importantes sont résolues, et, dans l'intérêt de la science, il est urgent de les mettre dans le domaine public.

Cette liste montrera, du reste, qu'il n'y a pas de signes homophones; mais nous avertissons le lecteur que, quelquefois, différents caractères d'une prononciation presque identique sont abusivement mis les uns pour les autres. Nous nommons ces signes *homœophones*; ils sont ou *homosymphones*, syllabes à consonnes identiques, telles que *tas*, *tis*, *tus*, ou *homœosymphones*, syllabes à consonnes d'une même classe, comme *tas* et *taś*, *tas* et *das*, *pal* et *bal*, *sak* et *śak*, *sir* et *zir*; par exemple, *taś* est employé pour *tas*, et pour ces deux caractères on voit aussi *tas*; ainsi la syllabe *maś* est rendue ordinairement par *mas*, quoique elle ait une représentation spéciale, , etc.

APPENDICE.

CATALOGUE DES SIGNES LES PLUS USITÉS.

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques
1			Gouttes d'eau....	*a*, *ruk*	Goutte (*ruk*), eau, loin (*ruhuk*), fils (*habl*).
2			....	*i*, *mih*............	Majestueux (*nahid*).
3			Réseau de mesure.	*u*, *sam* (*sav*), *śam* (*śav*)..	Mesure (*mahar*, *amar*).
4			....	*i*, *kip*............	Voûte (*kibu*), parler (*kabû*).
5			Croissant......	*u* (*o*), *gi*........	Aide (*mihilti*), dix, dieu Ao.
6			....	ʼ.	
7			....	*ha*	
8			....	*ai*	
9			....	*au*........	Bonne pensée.
10			....	*ya*.	
11			Poisson......	*ha*..........	Poisson (*nun*).

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
12			Bouche ouverte.	*ḳi, ṭum (ṭuv)*........	Rendre heureux (*ṭib*).
13			Oiseau.......	*ḫu, pak.*	
14			....	*aḫ (iḫ, uḫ)*........	Lointain (*ruḫuk*).
15			....	*iḫ.*	
16			....	*uḫ.*	
17			....	*ka, pit, dik*........	Épouser (*iris*), peau (*kag*).
18			Champ labouré.	*ki, rup*..........	Terre (*irṣit*), ville, place (*asar*).
19			....	*ku, dur, tus, kun*......	Servir, adoration (*tiglat*).
20			....	*ḳa.*	
21			....	*ḳi, kin*...........	Forteresse (*tirt*).
22			....	*ḳu, ḳum (ḳuv)*......	Fatiguer (*ḫasal*).
23			....	*ga.*	
24			....	*gi*...............	Fondation (*ussus*), déporter (*naśaḫ*).
25			....	*gu.*	
26			....	*ak*...............	Faire (*ibis*), surveiller (*paḳad*).
27			....	*ik, gub*...........	Colonne, linteau (*zulul*).
28			....	*uk.*	
29			....	*ta*...............	De (*istu*).
30			Serpent......	*ti*...............	Basilic (*ṣil*), lancer (*laḳa*).
31			....	*tu.*	
32			....	*da, ṭa.*	
33			....	*di, ṭi*............	Finir, se coucher (*salam*), juger (*din*).
34			Pied........	*du, gin*...........	Être (*kan*), *stare*, possession.
35			....	*ṭu*...............	Drachme.
36			Testicule....	*at*...............	Père (*abu*).

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
37			Vase incliné	*it*	Une, fém. (*iḥit*).
38			Soleil	*ut*, *tam* (*tav*), *par*, *tas*, *liḥ*.	Soleil, jour (*nahar*), fleuve, eau.
39				*ti*	Pierre angulaire (*timin*).
40			Lecythus	*pa*, *ḥat*	Cindre (*naśak*).
41			Oreille	*pi*	Oreille (*uzn*), goutte (*giltan*).
42				*pu*.	
43			Serre d'aigle	*ba*	Déchirer (*nasar*), diviser.
44				*bi*, *kas*.	
45			Nœud	*bu*, *śir*	Nœud (*śirg*), lier (*śadad*).
46				*ap*	Vallée.
47				*ip*, *dar*	Génération, race (*dur*).
48			Nez	*up*, *ár*	Nez (*upp*).
49				*áp*, *ák*	Donner, faire, totalité (*nabḥar*).
50				*bí*, *bat*, *mit* (*vit*), *til*, *mik* (*vik*), *ḥur*.	
51				*ma* (*va*)	Commémorer, terre.
52				*mi* (*vi*), *gak*.	
53				*mi* (*vi*)	Cent.
54				*mu* (*vu*)	Nom, commémorer, an, donner.
55				*am* (*av*)	Élevé, colonne (*rim*).
56				*im* (*iv*)	Région céleste.
57			Tableau	*um* (*uv*), *tip*, *mui*, *diḥ*.	Table, registre (*dippu*).
58				*na*	(*annu*).
59			Pelle	*ni*, *ṣal*, *zal*	Pelle (*ydu*).
60				*nu*	Image (*ṣalam*).
61			Étoile	*an*	Étoile, dieu (*ilu*), veiller.

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
62				*in.*	
63				*un*	Homme, monde.
64				*in*	Seigneur (*bîl*), être (*kon*), et (*adi*).
65			Tison enflammé.	*ni*, *kum*, *bil*, *gul*	Feu (*nur*), apporter (*bala*)
66			Pays sillonné de canaux	*ra*	Inonder (*rahaṣ*).
67				*ri*, *tal*	Colline (*tall*).
68				*ru.*	
69				*ar.*	
70				*ir*	
71				*ur.*	
72			Chien couché.	*ur*, *taś*, *lik*, *hi*, *ran*	Chien (*kalb*).
73			Ville	*ir*	Ville (*ir*), étendre (*radda*), multiplier (*raba*).
74				*la.*	
75				*li*, *gup*	Élevé, métal (*illu*).
76			Brebis	*lu*, *dip*, *ṭip*	Brebis, prendre en butin (*ṣabaṭ*, *ilik*).
77				*al.*	
78				*il.*	
79				*il.*	
80				*ul.*	
81			Lampe	*sa*, *gar*	Lumière (*nur*), faire (*sakan*), accorder (*sarak*).
82				*sa*	Pensée (*piṭu*).
83			OEil	*si*, *lim* (*liv*), *pan*	OEil, face, mille.
84				*si*, *śuk*	Fin, bonheur.
85			Main	*su*, *kat*	Main (*ḳat*).
86				*sú*, *tir*	Légion (*ḳissat*).

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
87			Serpent enroulé.	*as*	Mesurer (*ḥasaḥ*), raison.
88			Trait horizontal.	*as*, *rum* (*ruv*), *dil*	Dans (*in*), Assyrie.
89			Bouclier	*is*, *mil* (*vil*)	Bouclier (*śaḥar*), tempête.
90			Trente	*is*, *śin*	Trente, mois.
91			Phallus	*us*	Mâle, mouiller, étendre, stade
92			Main étendue	*śa*	Donner (*nadan*), poser (*akin*).
93			Corne	*śi*	Corne (*ḳarn*), coup (*miḥṣat*)
94				*śu*, *śim* (*śiv*)	Multiplier (*raba*).
95				*śi*	Donner (*nadan*).
96				*ṣa*, *za*	Image.
97				*ṣi*	Voir (*namar*).
98				*ṣu*, *ḥul*.	
99				*zi*.	
100				*zu*	Signe zodiacal, sperme.
101				*aś*.	
102			Poutre.	*iś*, *gis*	Bois, arbre.
103				*uś*.	
104				*kam* (*kav*)	Nombre ordinal.
105				*kim* (*kiv*), *gim* (*giv*)	Comme (*kima*).
106			Eau.	*tim* (*tiv*), *ṭim* (*ṭiv*), *dim* (*div*)	Eau.
107				*tam* (*tav*)	Peur (*ḥardat*).
108				*dam* (*dav*), *ṭam* (*ṭav*).	
109				*pam* (*pav*)	Se souvenir (*zakar*).
110				*mum* (*muv*), *di*	Rouille de fer, chaîne de fer [?] (*ṣad*).
111				*nam* (*nav*)	Audition (*simt*).

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
112			....	*nim*, *num* (*niv*, *nuv*)....	Monde (*ilam*).
113			....	*ram* (*rav*).	
114			....	*rim* (*riv*), *kir*, *gil*, *ḥap*, *ṣam* (*ṣav*), *zam* (*zav*).	(*lagab*).
115			....	*lam* (*lav*).	
116			....	*lum* (*luv*), *ḥum* (*ḥuv*).	
117			....	*sim* (*siv*).	
118			....	*sum* (*suv*), *tak*.	
119	....		....	*ṣim* (*ṣiv*).	
120			....	*in*...............	Milieu, devant (*ḳabal*).
121			....	*yas*...............	Six.
122			Arc bandé [?]..	*ḥar*, *mur*............	Lancer (*rama*).
123			....	*ḥir*, *sar*, *śar*.........	Crier (*ṣaraḥ*, *zamar*).
124			Flèche.......	*ḥal*...............	Flèche (*redoublé* Tigre), fendre (*palaḥ*), tuer.
125		....	....	*ḥil*, *rik*.	
126			....	*ḥas*, *zik*............	Briser (*sabar*).
127			....	*ḥaś*, *tar*, *sil*, *kut*......	Poser (*sam*), dominer.
128			....	*ḥus*, *ḥuś*, *gap*, *duḥ*....	Écrire (*saṭar*).
129			....	*ḳat*, *ḳap*.	
130			....	*kip*.	
131			....	*kan*, *gan*, *zil*........	Nuage.
132			....	*kun*, *gun*.	
133			Sorte de poisson.	*kar*, *ḳir*, *bis*, *dit*.	
134			Main ouverte..	*kur*, *mat*, *nat*, *lat*, *sat*, *nal*.	Main, prendre, aller, venir, pays.
135			....	*kal*, *lap*, *rip*, *tan*, *dan*, *ṣan*, *zan*.	
136			....	*kul*, *zir*............	Semence, race, mesure, adorer.

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
137			....	*kis* (*kiś*).	Légion (*ḳissat*).
138			....	*kaś*, *ras*..	Deux.
139			Hache........	*ḳur*, *pap*...........	Créer, se révolter.
140	....		....	*gik*...............	Maladie [?] (*marṣ*).
141	....		....	*guk*.	
142			Tête	*gut* (*ḳut*), *ris*, *sak*, *śak*.	Tête (*ris*).
143			....	*ḳar* (*gar*).	
144			. . . .	*gir*.........	Fendre (*paṭar*).
145			....	*gur*........	Fendre (*paṭar*).
146			.....	*gal* (*ḳal*)...........	Grand (*rabu*).
147			.. . .	*gaś*.	Tuer (*dâk*).
148			. ....	*taḥ*.	
149			....	*tik*, *mur* (*vur*).......	Proche, terre contiguë, gardien.
150			....	*tuk*.	(*ısu*).
151			Traits parallèles.	*tap*, *dap*....	Ajuster (*iṣib*), répandre, étendre (*radda*), incliner.
152			....	*tin*, *din*..	Souche (*balaṭ*).,
153			....	*tun*....	(*ḥasu*).
154			....	*tir*..	Langue.
155			....	*tur*...	Fils (*habl*, *bal*, *pal*).
156			Mur fortifié....	*tul*.....	Forteresse, colline.
157			Trait simple....	*tis*, *dis*, *sus*.	En, vers, un.
158			Pierre taillée...	*ṭak*	Pierre (*abn*).
159			....	*ṭar*.	
160			....	*ṭur*, *san*.	
161			....	*ṭil*.	

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
162	[illegible]	[illegible]	....	*dak*, *pir*.	
163	[illegible]	[illegible]	... .	*duk*.	
164	[illegible]	[illegible]	....	*dup*.	
165	....	[illegible]	....	*dun*, *sul*.	
166	[illegible]	[illegible]	....	*dir*.	
167	[illegible]	[illegible]	....	*pat*.	
168	[illegible]	[illegible]	....	(*pir*), *ṣap*, *zap*, *liḫ*.	Homme.
169	[illegible]	[illegible]	....	*pur*.	(*purru*), expliquer (*pasar*).
170	[illegible]	[illegible]	....	*pal*, *bal*.........	Année, descendre (*arad*), campagne, glaive.
171	[illegible]	[illegible]	....	*pul*, *bul*.	
172	[illegible]	[illegible]	Pied........	*paḫ*, *lul*, *nar*, *lub* (*lib*).	
173	[illegible]	[illegible]	Maison.......	*bit*, *mal* (*val*), *nis*....	Maison (*bit*).
174	[illegible]	[illegible]	Ville fortifiée..	*baṭ*..............	Le fort (*hiṣr*).
175	[illegible]	[illegible]	....	*ban*.	
176	[illegible]	[illegible]	....	*bar*, *mas*..........	Glaive [?], cercle.
177	[illegible]	[illegible]	....	*bir*.	
178	[illegible]	[illegible]	....	*maḫ* (*raḫ*).........	Élevé (*ṣir*).
179	[illegible]	[illegible]	....	*muḫ* (*ruḫ*)....... .	Sur, au-dessus de (*ili*).
180	[illegible]	[illegible]	....	*mak* (*vak*), *nin*......	Souveraine, femme.
181	[illegible]	[illegible]	....	*muk* (*ruk*)........	(*mukku*).
182	[illegible]	[illegible]	... .	*bur*.	
183	[illegible]	[illegible]	....	*bil*.	
184	[illegible]	[illegible]	....	*mut*.	
185	[illegible]	[illegible]	....	*man* (*van*), *nis*.	Roi, vingt.
186	[illegible]	[illegible]	....	*mun* (*run*).	

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
187			....	*mar* (*var*)..........	Chemin.
188			....	*mir* (*vir*).	
189			Notation.. ...	*mis* (*bis*)...........	Signe du pluriel.
190			... .	*mus* (*vus*), *śir*.	
191	[?]		....	*maś*.	
192			....	*miś* (*viś*), *rit*, *sit*, *lak*.	Cachet, écriture.
193			....	*nak*.	
194			Homme prosterné [?]....	*nit*.	Serviteur.
195			....	*nap*.............	Jour.
196			. ...	*nun*, *ḥan*............	Poisson, vaisseau, seigneur (*rubu*).
197			....	*nir*...............	(*makak*).
198			....	*riḥ*, *luḥ*........ ..	*Sukkallu* (roi, en touranien).
199			....	*ruḥ* [?], *gum* [?]......	Homme (*nisu*).
200			Vulve........	*rak*, *sal*, *śal*........	Femme (ind. d'un nom propre fém.), toute chose féminine.
201			....	*rat*.	
202			....	*rut* [?].	
203			....	*rap*.	
204			....	*rus*.	
205			....	*raś*.	
206			Pleine lune....	*lit*...	Lune, mois.
207			Cœur..	*lip*.	Cœur, milieu, cause.
208			Balance [?]....	*lal*..............	Remplir (*mali*), peser (*saḳal*).
209			....	*lil*.	
210			....	*lis*.	
211			. . . .	*lus*, *gum* (*gav*).	

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
212	....		....	*saḫ*.	
213			Manteau.....	*sik*...............	Étoffe teinte.
214			....	*suk*, *zuk*.	
215			....	*sut*.	
216			....	*sap*, *šap*.	
217			....	*sun*.	
218			....	*sir*..............	Lumière (*nur*).
219			....	*sur*, *zur*..........	V. n° 123.
220			....	*sis*, *šiš*..........	Frère (*aḫu*), protéger (*naṣar*).
221			....	*šus* (*sus*).	
222			....	*šaḫ*, *kit*...........	Abîme (*gi*).
223			....	*šuḫ*.	
224			....	*šik*.	
225			....	*šip*.	
226			....	*šun*.	
227			....	*šur*.	
228			....	*ṣik*.	
229			Goutte.......	*ṣip*, *zip*............	Ordre, jalon (*ṣippat*).
230			....	*ṣun*, *zun*.	
231			....	*ṣar*, *zar*.	
232			....	*ṣur*..............	Cycle (*amar*).
233			....	*zak*.	
234			....	*kar*.............	Forteresse (*kar*).
235			Tableau.	*tup*.	Table (confondu avec le n° 57).
236			....	*dum*.	

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
237			....	*pus*...............	Utérus, mère (*umm*), ample (*rapas*).
238			....	*nir*...............	Côté (*aṣl*).
239			....	*tas*.	
240			....	*mul* (*vul*)..........	Étoile (*kakkab*).
241			....	*raḥ*.	
242			Abeille.......	....	Roi (*śarr*).
243			Porte........	*kâ*...............	Porte (*bâb*).
244			Enclos.......	....	Ville (*kar*), caste (*tirat*).
245			Mur.........	....	Ville (*ír*).
246			....	....	Armée (*umman*).
247			....	....	Tribu (*lisan?*).
248			....	....	Langue (*lisan*).
249			Poisson dans une enceinte.	....	Ninive (*Ninua*).
250			....	....	Pensée [?].
251			Trente jours...	....	Mois (*araḥ*).
252			Autel........	....	Autel (*ma:baḥ*), murmurer (*badam*)
253			....	....	Commencement (*sdr*).
254			....	....	Élevé (*illu*), métal noble.
255			Deux traits....	....	Deux, lumière (*nir*), dieu (*ilu*).
256			....	....	Un (*istin*).
257			Charpente....	....	Poutre (*gusur*).
258			Rose........	....	Rosace (*urud*), fer.
259			....	....	(*zilulu*).
260			Tente......	*rá*...............	Tente (*alu*).
261			....	....	Place (*asar*), brûler (*sarab*), violer (*sagal*).

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
262			Briques enchevêtrées.		Brique (*libnat*), mesure (*laga*).
263					Prendre (*nakam*).
264			Lampe.		Lumière (*ur*), planète, engendrer, réchauffer.
265					Fondement.
266					Bataille (*taḥaz*).
267					(*isgurru*).
268					Poser (*sim*).
269			Bœuf.		Bœuf (*alap*).
270					Mentir (*parṣ*).
271					Insulte (*mastim*), embûche (*rabiṣ*).
272					Briser (*sabar?*), envoyer (*sapar?*)
273					Bête de somme.
274				*kus*	(*sindtu*).
275					Partage [?] (*buluk*).
276					Partage [?] (*buluk*).
277					Servir (*idis*).
278					(*kirrut*). (*karru*).
279					Mentir (*paraṣ*).
280					Fort, ennemi (*gabr*)
281					(*illu*). (*namandu*).
282					Vêtir (*libis*), cœur (*libbu*, *kiru*).
283					(*miṣi*).
284					(*ikir*).
285					(*kuḳahula*).
286					(*gisṭin*).

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
287			....	....	Côté, partie postérieure (*arkat*).
288			....	....	(*uzu*).
289			....	....	Lumière (*nûr*).
290			....	....	Sorcellerie [?] (*uš*).
291			....	....	Couler.
292			....	*ši*.	Finir (*kalû*).
293			....	....	Loi (*paḳat*).
294			....	....	Souveraine (*bilit*).
295			....	....	Akkad.
296			....	....	Massue [?] (*usbar*).
297			....	....	Décoration royale (*sibirr*).
298			....	....	(*šabura*).
299		....	....	....	Œuvre d'art.
300		....	....	....	
301			....	....	Les deux mains.
302			....	....	Les deux oreilles.
303			....	....	Les deux yeux.
304			....	....	Les deux côtés.
305					
306					
307					
308			Inconnues....	Inconnues..........	Inconnues.
309					
310					
311		....			

	Babylonien.	Assyrien.	Images primitives.	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques
312	[illegible]	....			
313	[illegible]	....			
314	[illegible]	....			
315	[illegible]	....	Inconnues....	Inconnues.........	Inconnues
316	[illegible]	....			
317	[illegible]	[illegible]			
318	[illegible]	[illegible]			

LIVRE II.

INTERPRÉTATION DES TEXTES ASSYRIENS DES ROIS ACHÉMÉNIDES.

CHAPITRE PREMIER.

INSCRIPTION DE XERXÈS A VAN.

On n'arrive à l'intelligence des textes provenant de Ninive et de Babylone que par l'interprétation des inscriptions trilingues des Achéménides. Il est donc nécessaire d'analyser les traductions assyriennes dont sont accompagnés les documents perses pour donner une idée de la langue dans laquelle les monuments de Babylone et de Ninive sont rédigés.

Mais, quelque importantes que soient ces traductions des inscriptions perses, nous n'aurions jamais triomphé des difficultés qu'elles présentent, si nous n'avions appelé à notre secours les documents assyriens et babyloniens proprements dits, et éclaircissant des questions restées sans explication par les documents trilingues. Nous devons à notre grande richesse en inscriptions *unilingues* des indications que nous chercherions en vain dans les documents de Persépolis et de Bisoutoun.

Ce fait, en grande partie généralement, a échappé à ceux d'entre nos devanciers qui ont voulu interpréter les textes assyriens des Perses avant les documents de Ninive et indépendamment d'eux. De là le peu de succès de leurs déchiffrements; il est impossible, nous le répétons, de lire une seule ligne des inscriptions sémitiques des Achéménides, dont pourtant nous connaissons le sens, sans le secours des documents dont celles-ci nous donnent l'intelligence.

La cause en est facile à concevoir pour ceux qui nous ont suivi dans l'exposé de l'écriture anarienne. Les idées sont interprétées par des monogrammes, ou simples ou complexes. Nous n'insisterons pas sur les signes idéographiques qui expriment seuls une idée, telle que « roi » ou « dieu, » on les reconnaîtra sans les prononcer; mais, quant aux groupes de monogrammes, qu'en fera-t-on? On les a lus comme des mots écrits en caractères phonétiques, et quelquefois on s'est vu forcé d'admettre des mots qui ne sont d'aucune langue.

Il est bien à regretter que le document le plus important appartenant à cette catégorie

soit précisément le plus mutilé. Nous ne possédons, en effet, que la partie droite de l'inscription de Bisoutoun, de sorte que nous n'avons, de ce texte, que la fin des lignes. Nous ne saurions, en conséquence, le prendre comme point de départ, et nous devons plutôt choisir une inscription qui, quoique incomparablement moins considérable sous le rapport de l'étendue et de l'importance, a au moins l'avantage d'être complète.

I. Nous commençons par l'inscription de Xerxès qui se trouve à Van, attendu qu'elle renferme beaucoup de mots qui ne se trouvent pas dans les autres textes. Voici le texte perse :

Baga vazarka Auramazdâ hya mathista bagânâm . hya imâm bumim adâ . hya avam açmânam adâ . hya martiyam adâ . hya siyâtim adâ martiyahyâ . hya Khsayârsâm khsâyathiyam akunaus . aivam parunâm khsâyathiyam . aivam parunâm framâtâram.

Cela veut dire :

« Un grand dieu est Ormuzd, qui est le plus grand des dieux, qui a créé cette terre-ci, qui a créé ce ciel-là, qui a créé l'homme, qui a donné à l'homme sa supériorité, qui a fait Xerxès roi, seul roi sur beaucoup de rois, seul empereur sur beaucoup d'empereurs. »

Voici la phrase en assyrien :

Ilu. rabu. A - hu ur - ma az - da '. ra - bu u.
Deus magnus Oromazes magnus

sa. ilui. sa. samî. ib - nu u. u. irṣit. ib - nu u. u. nisi.
deorum, qui cœlum creavit, et terram creavit, et homines

ib - nu u. u. dumḳu. a - na. nisi. id - di - nu. sa. a - na.
creavit, et auctoritatem hominibus dedit, qui

Ḫi - si ' ar - sa ' sar. ib - nu u. sar. sa. sarri.
Xerxem regem fecit, regem regum

ma - da u - tu sa. l - dis - si - su. a - na. nab - ḫa ar. mati.
multorum, qui ejus servi (i. e. cujus servi) orbi terrarum

ga ab - bi. u - ta ' a ma.
omnium imperant.

On voit que le commencement de cette inscription, tout en respectant le sens en général,

ne sacrifie rien de ce qui caractérise le génie de l'idiome sémitique; mais nous avons maintenant à expliquer lettre par lettre et mot pour mot.

Le mot *baga* « dieu » est traduit par le signe , forme moderne de , figure de l'étoile, dont elle rend également l'idée. On comprend la pensée qui s'attache à cette image, la plus propre à exprimer la notion de la divinité. Ce mot est rendu phonétiquement par *ilu*, qui est tout à fait le mot sémitique אל, אלה. Le pluriel, signifiant « dieux » dans toutes les langues exprimées par l'écriture anarienne, se dit, en assyrien, *ili*, *ilan* ou *ilui*, אלי, אלן, ou אלהי.

Le perse *vazarka*, persan بزرگ « grand, » est exprimé par , et la même pensée se trouve, dans les passages parallèles, rendue, ou par le signe seul, ou par le mot écrit syllabiquement *rabu* immédiatement après. Voilà un exemple du complément phonétique; car , à lui seul, veut dire « grand, » et est ajouté uniquement pour indiquer l'articulation finale du terme assyrien. Le signe a, en dehors, la valeur syllabique de *gal* (voy. le syllabaire *K.* 110), et dérive du mot scythique employé pour « grand, » lequel est *gula*.

Quant au mot *Ahurmazda*, nous ne croyons pas avoir besoin de l'expliquer de nouveau, et d'insister sur les manières différentes de l'écrire que nous avons rencontrées dans les inscriptions sémitiques. (Voy. p. 16.)

La phrase « qui est le plus grand des dieux » est rendue par *rabū sa ilui* « le grand des dieux, » c'est-à-dire le plus grand, conformément à la particularité de l'hébreu et du chaldaïque, qui n'ont pas de degrés de comparaison.

Tout ceci est assez clair, mais la phrase qui suit, et dont le sens est « qui a créé le ciel, » ne peut être déchiffrée sans l'aide d'un document babylonien, l'inscription de Borsippa.

Remarquons d'abord un fait qui n'est pas sans importance. Dans toutes les inscriptions scythiques et perses, Ormuzd est nommé le créateur de la terre et du ciel, tandis que la traduction sémitique intervertit constamment cet ordre, et parle du ciel et de la terre. Cette circonstance, quelque insignifiante qu'elle puisse paraître, a sa racine dans les idées cosmogoniques différentes des Sémites et des Ariens, et se rattache peut-être à cette idée d'autochthonie, qui était également la croyance des Scythes. Le premier homme, chez ce peuple, s'appelait Targitaos (Hér. IV, v), dans lequel nous reconnaissons le casdo-scythique *tourkintikna* « fils de la terre. »

Les deux lettres expriment l'idée de « ciel. » Il était tout naturel que M. de Saulcy et d'autres, en se tenant tout étroitement à l'original perse, y vissent une expression signifiant « terre. » Nous avons déjà parlé de ce monogramme complexe, qui n'est écrit que très-rarement en caractères phonétiques. Le passage qui nous en donne l'interprétation se trouve dans l'inscription de Nabuchodonosor, découverte au Birs-Nimrod par les Anglais. La qualification ordinaire du dieu Nebo est exprimée ainsi dans la première colonne de la grande inscription de Londres:

pa - ḳid. kis - sa at. sami. u. irṣit.

C'est-à-dire « qui surveille les légions du ciel et de la terre. » Nous trouvons, pour les derniers mots, dans l'inscription de Borsippa :

sa - mi i. u. ir - ṣi - tiv.

Nous apprenons ainsi que les Babyloniens nommaient le ciel שמי *sami*, et nous n'avons pas besoin de rappeler au lecteur les autres formes sémitiques.

En laissant, pour le moment, de côté le mot « creavit, » occupons-nous tout de suite du mot « terre. » A Van, il se trouve écrit *ki-tiv*. On savait depuis longtemps que le signe cachait un *t*, mais la véritable valeur n'est connue que par les syllabaires de Londres, qui l'expliquent par *ti im* et *ti ir*, donc il est *tim* ou *tir*. Le même terme est écrit, ou *ki* tout court, ou *ki ti*, ou *ki ta*[1], et tous ces signes désinants n'indiquent que le mot exprimé par ce monogramme finissant en *t*.

Du reste, même l'inscription *C.* de Westergaard donne la forme *irṣitiv* « la terre, » à l'état emphatique des Chaldéens. Nous y reviendrons, mais nous devrons nous occuper d'abord du signe , forme babylonienne moderne de l'archaïque , de l'hiératique , dérivé de l'image d'un enclos, d'une terre cultivée. Le syllabaire *K.* 110 donne, pour le signe , les valeurs suivantes (en voici les formes assyriennes : et) :

ki - i		*ḳar - tuv*	קרתא « ville. »
id.		*as - ru*	אשרא « place. »
id.		*ir - ṣi - tuv*	ארצתא « terre. »

Un autre terme, qui se trouve encore pour exprimer « terre, » et qui semble allié au mot usité pour « ville, » est *akkaru*, que nous expliquerons plus tard. Il importe de dire ici quelques mots des formes telles que *irṣitur*, *irṣitir*, *irṣitav*.

On remarque souvent, en assyrien, que les mots, au lieu de finir simplement par une consonne, sont écrits par un signe qui représente les syllabes en *am*, *im*, *um*; là où nous attendions la finale *n*, par exemple, nous lisons *nam*, *nim*, *num*.

[1] Ces deux signes ensemble ont la valeur de la conjonction *vers*, et le son de פן *pan*.

Un concours de circonstances nous en a fait trouver la raison. Ce ne pouvait pas être seulement la fluctuation de l'orthographe; car les signes *ta*, *ti*, *tu*, *at*, *it*, *ut*, auraient suffi pour exprimer le *t* : nous avons donc dû rechercher une raison moins superficielle.

En outre, cette prolongation ne s'observe que dans les substantifs, et n'a pas lieu dans les verbes. Donc ce n'était pas une particularité purement euphonique ou graphique, mais elle devait avoir une valeur grammaticale.

Je me demandai : Ce complément serait-il destiné à suppléer à une imperfection de la grammaire assyrienne?

La réponse n'a pas été difficile à trouver.

Cet appendice remplace l'article, qui ne se trouve pas en assyrien, pas plus qu'en araméen. Mais pourquoi le *ta* seul changeait-il avec *tam* ou *tav*, le *ti* et *tu* avec leurs composés correspondants *tim* et *tum?*

Parce que l'assyrien antique, de même que ses langues congénères, avait une *mimmation* analogue à la nunnation, au تنوين des Arabes. Il est des savants, comme M. Fresnel, par exemple, qui soutiennent l'ancienne prononciation de la nunnation, et nous croyons que c'est avec raison. Mais, comme le *noun* final correspond souvent au *mim* en hébreu, la mimmation était aussi répandue que le fait grammatical observé chez les Arabes.

M. Munk a déjà comparé des formes hébraïques en ־ָם, comme ריקם, אמנם, יומם, aux accusatifs pleins en arabe يوماً, ابداً, et cette idée a été complétement confirmée par l'écriture assyrienne. Je dis par l'écriture, car la prononciation a laissé tomber cette forme, et il est fort probable que l'on écrivait encore ce que l'on ne prononçait plus. Le *m* final semble s'être adouci en un *v*, puis s'être effacé complétement; précisément comme, en arabe, la voyelle seule suffit là où le préfixe démonstratif ال a pris ses droits. L'araméen, de l'autre côté, conserva le suffixe post-positif, sans prendre l'article, et en abrégeant la terminaison trop longue; l'hébreu, qui se défendait pour les cas ordinaires ce luxe grammatical, l'a conservé dans toute son ampleur pour quelques cas seulement.

Nous aurons, par exemple, le mot בְּעֵלְת « maîtresse, souveraine, » et nous en connaissons les formes suivantes, en *u* pour le nominatif, et en *i* et *a* pour les cas obliques, précisément comme en arabe :

בְּעֵלְתֻם	בְּעֵלְתֻו	בְּעֵלְתָא	ou בְּעֵלְתָא
בְּעֵלְתִם	בְּעֵלְתִו	בְּעֵלְתִא	בְּעֵלְתִא
בְּעֵלְתַם	בְּעֵלְתַו	בְּעֵלְתַא	בְּעֵלְתַא

De cette forme pleine, qu'il entendait à Babylone, Hérodote a formé Μύλιττα, tandis que le grec Bῆλτις n'est que la transcription de la forme sans état emphatique.

Cette découverte de l'état emphatique, dérivé d'une ancienne *mimmation*, ne sera pas la seule lumière que l'étude des inscriptions assyriennes aura jetée sur l'ancienne langue commune des Sémites.

La phrase «qui a créé l'homme» vient ensuite. Le mot perse *martiya* est rendu par les deux signes . Nous y voyons le signe du pluriel , donc le texte assyrien renfermera un pluriel.

Nous serions encore incapable de comprendre ce groupe idéographique sans le secours des inscriptions babyloniennes. Nous rencontrons dans les textes babyloniens la phrase :

Elle est consignée dans la grande inscription de Londres (col. I, l. 64, col. IX, l. 31).

ki — u — sa — at. — ni — si.

Nous savions déjà, par d'autres rapprochements, que la valeur phonétique de est *kis*, et qu'une des significations propres à est *sat;* nous apprenons, en outre, que les Babyloniens exprimaient l'idée «les hommes» par le mot נִשִׁי *nisi*, ce qui rappelle l'hébreu אֲנָשִׁי, le chaldéen נְשִׁי, l'arabe ناس. Le nominatif de נִשִׁי est נִשׁוּ, et nous voyons une suppression du א initial, dont beaucoup d'autres exemples se trouveront encore; nous pourrions même citer, pour ce cas, le syro-chaldéen נְשָׁא.

Mais ce terme, , n'est pas le seul par lequel se trouve rendu, dans les inscriptions trilingues, le perse *martiya*. Nous rencontrons d'abord , le même groupe précédé du signe idéographique «homme,» dont la valeur phonétique semble être *ruḥ*. Il se prononçait *nisu*. Le signe a la valeur «homme,» et signifie en même temps «monde;» il est alors prononcé שלם, et est souvent écrit avec le complément phonétique *un. ma.*

Une expression rendant la même idée est . a, parmi d'autres significations, aussi celle de «fils;» mais, avec le pluriel, il prend l'acception «homme.»

Un autre terme est et , le second, seulement, précédé du signe idéographique «homme.» a les valeurs phonétiques *pir* et *liḥ*, mais veut dire «homme, garçon;» la signification qui lui fut attachée répondait au son צבא en assyrien, ce qui est le صبي arabe; donc il a également la valeur de *ṣap*.

Mais quelquefois le mot est écrit phonétiquement *a-si-bi-tur*[1] (Hamadan), pour laquelle expression on voit aussi (*E.* de Westergaard), ce qui n'est que le premier monogramme accompagné du complément phonétique *bit*. En assyrien, on lit souvent אֲשִׁבֻת *asibut*, ce qui n'est autre que le pluriel du participe de אשב «sedere,» l'hébreu ישב, d'après la loi phonétique qui change un ״י hébreu en א״ assyrien,

[1] n'est autre que le signe plus simple ; c'est la transition de sa forme archaïque .

et veut dire tout simplement « incolæ; » *asib* en signifie le singulier. Le mot *asibut*, dans sa signification originaire, se lit souvent, à Ninive, dans la phrase :

iluï rabi asibut sami u irṣit u ir sasu.
Dii magni habitantes cœlum et terram et urbem istam.
אֱלֹהֵי רַבִּי אֲשִׁבַת שָׁמִי וְאַרְצַת וְעִר שָׁאשׁוּ

Une dernière variation nous est fournie, (*D.* de Westergaard), אֲוִלוּתָא *avilutav*, dérivé d'un verbe *aval*, en hébreu « être fort, être le premier, » d'où l'arabe اول, mais qui sûrement a la signification de « humanité. » On reconnaît cette acception, d'abord par le passage cité; mais, ensuite, on la trouve, de plus, confirmée par une tablette de Sardanapale (*K.* 152), où ce mot explique le terme *ti-ni-si-tur*, aussi écrit *ti ni sit* dans les inscriptions de Tiglatpileser I. Ce dernier terme, dont le sens « humanité » ressort des inscriptions, vient de נשי « homme, » et se transcrirait תְּנִשִׁית.

Le mot אוִל *avil*, du reste, se retrouve dans le nom du fils de Nabuchodonosor : Évilmérodach, en assyrien אֲוִל־מְרֹדָךְ « créature de Mérodach. »

Il n'est pas impossible que la signification assyrienne de *a* « fils, homme, » provienne de ce terme *avil*, qui commence par *a*.

Adressons-nous maintenant aux verbes qui expriment le perse *adâ*. Nous nous sommes déjà prononcé sur ce mot iranien, en le regardant comme le représentant de deux verbes complétement différents en sanscrit, à savoir अधा *adhâ*, ἔθη « il créa, » et अदा *adâ*, ἔδω « il donna. » J'ai avancé, dans mon ouvrage sur les inscriptions des Achéménides, que, dans les trois premiers cas, *adâ* exprimait le grec ἔθη, et, dans le quatrième, ἔδω; et cette opinion, quelque bizarre qu'elle ait pu paraître, a été pleinement confirmée par les traductions assyriennes.

Il est vrai que quelques textes mettent, dans les quatre cas, יִבְנוּ ou יִרְנָה; mais d'autres, plus exacts, comme celui de Vau, mettent *ibnu* pour les trois premiers *adâ*, et *iddina* pour le dernier.

Quant à *ibnu*, il faut y reconnaître la troisième personne de l'aoriste de *bana* « bâtir, faire. » Les idées attachées aux mots « créer » et « bâtir » sont très-voisines l'une de l'autre, surtout chez les peuples païens; la notion de « la création du néant » n'existait pas chez les Chaldéens. Ce verbe *bana* est exprimé par plusieurs monogrammes, entre autres par , qui joint à la valeur idéographique de « bâtir, donner, » aussi celle de « se révolter, » et paraît être une altération de l'image de la hache. Cela expliquerait la double signification; à moins qu'on ne préfère admettre l'origine suivante : qui a le son *bib*, commence, en médo-scythique, et *bibda* « il se révolta, » et *bibtusda* « il créa. » D'autres monogrammes rendant בנה sont et (cf. Layard, pl. XXXVIII, l. 3, pl. LXI, l. 3).

La 1re personne de *ibnu* est [cuneiform], אִבְנוּ *abnu*, la seconde est תְּבְנוּ *tabnu*, qui se trouve dans la grande inscription de Nabuchodonosor (col. I, l. 61, col. IX, l. 58), dans la phrase : *atta tabananni*, *atta tabnanni* (celle-ci est la forme plus correcte) אַתָּה תְבְנַנִי « tu m'as créé. »

La signification de « bâtir » est plutôt exprimée par le paël אבנו *ubannu* « je construis » (inscr. de Londres, col. III, l. 61), et aussi par le shaphel אַשְׁבְנִי *usabni* (revers de Khorsabad).

Comme *ibnu* exprime le perse *add*, ainsi le participe *banu* correspond au sanscrit धातृ *dhâtṛ*, perse *dâtâr*, persan داتار « le créateur. » Le dieu Bel-Dagon est nommé אָבוּ אִלְהֵי בָּנוּ *abu ilui banu* « père des dieux, créateur, » et la *genetrix* s'interprète par *banit;* ainsi Mylitta est nommée אִמָּא בָּנִתִי « la mère qui m'a enfanté. » De même, les mots assez ressemblants aux termes hébraïques et arabes ne signifient pas *fils* et *fille* en assyrien; au contraire, ils expriment les idées de « père » et de « mère. »

L'idée de « donner, » qui, du reste, est voisine de celle de « créer, » est rendue par les deux verbes assyriens נדן et דנה, qui sont de la même origine que les verbes hébreux נתן et תנה. Cette altération du ת en ד s'observe aussi en chaldaïque, dans la même racine. Les inscriptions babyloniennes des Achéménides semblent avoir confondu ces deux verbes : car c'est surtout de la confusion de [cuneiform] *id-dan-nu*, 3e pers. aor. de l'iphtaal[1] de דנה *dana*, et de [cuneiform] *iddin*, kal de נדן *nadan*, que sont nées les deux formes hybrides et incorrectes [cuneiform] *id-din-nu*, et celle qui se trouve à Van, *iddina*.

La première personne se rencontre souvent dans les inscriptions de Sargon, אדן *addin*. Outre celle-ci, je connais, du kal, le participe נָדִן *nadin* « le donateur » (caill. de Michaux, col. II, l. 17; inscr. de Tiglatpileser I, col. I, l. 2, etc.). Le paël *inaddin* se trouve dans le nom d'un fils de Sennachérib אַשּׁוּר־יְנַדִּנְשׁוּ *Aśur-inaddinsu* « Assour l'a donné, » et ΑΣΑΡΙΝΑΔΙΣ de Ptolémée, tandis que notre forme *iddin* se lit dans le nom de l'autre fils Assarhaddon, en assyrien אַשּׁוּר־אַח־יִדִּן *Aśur-aḫ-iddin* « Assour a donné un frère. »

Le verbe *dana*, qui également remplace le perse *add*, se trouve surtout à l'iphtaal; nous connaissons יִדַּנּוּ *iddannu*, 3e pers. aor. et לִדִּנּוּ *liddinnu*, précatif, 3e pers.; ce dernier exprime le perse *dadâtur* « qu'il donne » (inscr. de Nakch-i-Roustam, s. f.). *Idannu* ou *idanna* (car, dans les verbes ל״ה, la dernière syllabe est souvent indécise) est le second élément du nom de Sardanapale, אַשּׁוּר־יִדַּנָּא־פַּלָּא « Assour a donné le fils. »

Le signe idéographique qui veut dire « donner » est [cuneiform], dont les valeurs sont *śi* et *bas* (?); aussi souvent [cuneiform] exprime cette idée.

Le mot médo-scythique pour *add* est *bisda*, et pour *liddinnu* il est *bisnisni*. Le caractère est souvent exprimé par [cuneiform], avec le complément phonétique *na*, parce qu'il indique aussi le mot *sam*, שׂוּם « poser. »

[1] Nous nommons *iphtaal* une forme spécialement assyrienne, constituée par le redoublement de la seconde radicale, et comparable au hithpaël des verbes hébreux commençant par une sifflante. La forme de l'*iphteal*, dont la seconde radicale n'est pas redoublée, répond à la huitième conjugaison arabe.

Le *dana* et *nadan* n'a, du reste, rien à faire avec les racines ארן, דנן et דן «être grand, juger,» qui en sont complétement distinctes.

Nous aurions donc expliqué, de la phrase suivante, *hya siyâtim adâ martiyahyâ*, tout, excepté le mot *siyâtis*, et la traduction assyrienne ne l'éclaire que peu. Nous lisons le monogramme ; ce qui est écrit dans l'inscription C. de Westergaard *du un-ḳu*. La racine n'est pas *danak*, comme on pourrait le croire d'abord, mais *damaḳ*, et *dunḳu* est une altération de *dumḳu* (qui se trouve dans l'inscription de Londres, col. I, s. f.), de même que nous lisons *sundul* pour *sumdul* «præservatio,» et *ḥansâ* pour *ḥamsâ* «cinquante.» Ainsi le mot écrit *dimir* «veiller» devient, à l'état emphatique, *dinru* pour *dimru*.

Mais la difficulté de l'explication réside dans le mot דמק, qui n'a pas de correspondant bien exact dans les autres langues sémitiques, car l'arabe دمق veut dire «insérer,» et ne semble pas pouvoir servir ici. Du reste, nous avons beaucoup de dérivés de cette racine, par exemple, מְדַמֵּק, participe paël, דִּמְקָא «force, volonté (?),» דִּמְקָה «forteresse (?), ville.» L'idée de la force semble ressortir du contexte; mais on ne saurait assurer que ce soit la force physique, car on pourrait y voir également la force morale. Le docteur Hincks a voulu comparer à cette racine le طوق arabe; mais il y a une difficulté, car, dans ce cas, ce ne serait pas *du un-ḳu*, mais *ṭu um-ḳu* qu'il faudrait attendre ici.

Et l'interprétation de ce mot avec le sens de «force» est ébranlée par la traduction de l'inscription de Hamadan, où l'on lit, au lieu de ce terme, *dumḳu* :

gab - bi. nu uḫ - su.

Le premier mot veut dire «tout» ou «parole;» et le second, נחש, est «la vaticination, la prophétie.» Est-ce qu'il s'agirait, en général, de la langue comme supériorité de l'homme sur les animaux? J'avoue que ce ne serait pas impossible; attendu que le mot perse *siyâtis*, si obscur, peut bien être une forme alliée au ख्या *khyâ* en sanscrit; de sorte que le sanscrit *khyâti* répondrait à un terme *kshyâti* de l'antique langue arienne, où *kh*, surtout dans l'Inde, s'est formé d'une sifflante primitive.

On voit, du reste, que cette idée de *siyâtis* semble renfermer les idées de «supériorité, et morale et physique;» mais le monogramme complexe paraît indiquer plutôt cette dernière. Car est expliqué dans les syllabaires par *ḥar-da-tur*, חַרְדְּתָא «la terreur,» et signifie «terre.» Donc le mot *dumḳu*, ou *gabbi nuḫsu* indique «la terreur de la terre;» et cette idée est assez vague et assez vaste pour pouvoir comprendre ces trois idées. Le mot אמר a presque ces mêmes acceptions.

La phrase qui suit : *hya Khsayârsâm khsâyathiyam akunaus* «qui a fait Xerxès roi,» est rendue par : *sa ana Ḫisi'arsa śar ibnû.*

Le mot le plus court, *ana*, est le plus difficile à rapprocher des particules sémitiques connues.

Ce mot , aussi exprimé par le clou vertical , veut dire « vers, à, » et remplace, dans toutes ses acceptions, le ל des Hébreux, des Araméens et des Arabes. Cette lettre ne se rencontre pas avec ce sens chez les Assyriens; mais, en revanche, on lit *ana*, mot étranger en apparence. Pourtant on connaît, en arabe, une conjonction أَنَّ; celle-ci est, je crois, alliée d'origine à l'assyrien *ana*, bien que l'emploi en soit tout différent.

Nous ne pouvons nous engager dans une digression sur la particule *ana* (elle rappellerait trop celle que l'on fit sur la particule ἄν en grec); nous remarquons seulement ici que l'emploi de ce terme comme signe de l'accusatif était étranger à la véritable et ancienne langue des Assyriens, où il ne remplace que notre datif. L'emploi abusif me paraît être un araméisme où le ל se voit aussi à la place de l'accusatif simple, et il n'y aurait rien d'inadmissible à soupçonner qu'une influence étrangère ait introduit des tournures dans ces inscriptions, qui, à cet égard, s'écartent du langage adopté dans les textes de Ninive.

Le nom de *Ḥisiarsa* est la forme *Khsayârsâ* sémitisée par la voyelle interposée, et non pas par la prothèse. Les Syriens ont préféré ce dernier mode en formant (plus exactement que ne l'est le אֲחַשְׁוֵרוֹשׁ originaire de la Bible) [illegible], et la forme assyrienne חִשִׁיַרְשׁ donne l'image la plus fidèle de la forme iranienne.

Le mot signifiant « roi » est exprimé par le monogramme ordinaire . Nous n'avons pas à nous occuper des différentes formes sous lesquelles nous le rencontrons : la question porte ici sur la prononciation assyrienne.

La véritable prononciation avait déjà été acceptée par M. de Longpérier, qui lut le nom de Sargon; ce fut ensuite M. de Saulcy (1849), qui la fixa, en s'apercevant que quelquefois un équivalent de ce mot se terminait par r. M. Rawlinson lut d'abord *melek*, puis il adopta *sharru* en 1851. Nous avons trouvé la véritable transcription, qui est *śarru*, סַר, et non pas שַׂר, ainsi que l'écrivent les Anglais, mais qui n'a pas de représentant en hébreu.

L'idée de « roi » est rendue par les signes phonétiques . La première lettre se décompose en *sa ar*, mais ce n'est pas là sa seule valeur; les syllabaires l'expliquent par *śa ar*, qui est précisément le son qui convient ici, car « régner, roi, » ne se dit pas, dans les langues sémitiques, סרר, mais שרר ou סרר. En hébreu, le même mot שַׂר veut dire « prince, » et ce mot hébraïque a eu, en assyrien, l'acception de « la royauté suprême. » Le mot *malik*, au contraire, est donné par les rois d'Assyrie aux princes syriens, considérés par eux comme des vassaux relevant de leur puissance impériale.

Nous n'entrerons pas, pour le moment, dans l'exposition des autres termes, et ariens et scythiques, que les monarques assyriens adoptèrent pour se faire reconnaître de tous les peuples de l'Asie; ce sera le lieu quand j'aborderai l'examen des inscriptions de Babylone et de Ninive.

Le mot « roi » se dit סַר, dans l'état emphatique, סַרָא, סָרא, סַרָא. Comment faut-il prononcer

ici? Nous répondons : שְׁחִשִׁיָרְשָׁא סַר יִבְנוּ « qui a créé Xerxès roi; » car, si l'on lisait סַרָא, ce dernier serait l'épithète de Xerxès, et le sens devrait être « qui a créé le roi Xerxès, » ce que le monarque n'a pas voulu dire.

Nous connaissons un passage qui établit l'exactitude de cette prononciation; il est consigné sur le cylindre dit *de Bellino*, où Nabuchodonosor exprime le titre royal, dans un cas analogue, non pas par le monogramme, mais par la syllabe *śar* seule.

Le passage perse suivant : *aivam parunâm khsâyathiyam, aivam parunâm framâtâram*, bien qu'il ait été expliqué depuis vingt ans, n'est devenu clair que depuis le déchiffrement des traductions assyriennes. Il se traduit littéralement : « unum multorum regem, unum multorum imperatorem. »

J'avais moi-même imparfaitement compris le sens, en voulant expliquer *parunâm* par « beaucoup de monde. » L'assyrien, qui, comme le français, n'admet pas l'ambiguïté, dit « un roi de beaucoup de rois, » de sorte que la traduction sémitique seule nous donne la véritable signification de la phrase.

La version assyrienne dit :

śarru sa śar śarri ma - du u - tu.

La phrase est rendue sous une forme qui ne paraît pas tout à fait assyrienne de langue. Le *sa*, dans cette acception, ne se lit que rarement en ancien assyrien, et non pas dans des phrases de ce genre. Les Assyriens écrivent simplement :

On pourra lire aussi *śar sa śarri;* cependant le redoublement des signes suivis de la marque du pluriel ne se rencontre que dans les plus antiques inscriptions; par exemple, celle de Tiglatpileser I, et l'on a renoncé postérieurement à cette redondance. Dans le vrai style de Babylone, le signe *sa* du génitif ne se met que lorsque le substantif est suivi d'une épithète, par exemple, dans le titre de Nabuchodonosor, בְּלָא רִשְׁתַּן שַׁנְבוּפְלַאָצַר « le fils aîné de Nabopalassar. »

La phrase, telle qu'elle est écrite ici, signifie « regem qui est rex regum. »

Nous nous occuperons plus tard de la forme du pluriel, à cause de la nature complexe de la question.

Le mot *madût* est très-intéressant. Son orthographe est encore ici fautive. Les Assyriens rendent la même idée par *ma' dut*, et c'est ce qui nous démontre l'identité du terme babylonien avec le mot hébreu מְאֹד. Nous avons une donnée curieuse dans un syllabaire (*K.* 110).

ma *iś*		*ma* ' - *du* *ut*	מְאֹדֹת « pluralis, plures. »

Le signe a réellement la valeur de *mis*, par exemple, dans l'inscr. de Londres, col. III, l. 62, où le cylindre de Ker Porter le rend par *mi is*, dans le mot עצּםש « fortiter. » En dehors du pluriel, indique le chiffre 80, et il n'est pas impossible que *mis* ait été l'expression touranienne ayant la signification de ce chiffre ou de « beaucoup. » Cette dernière acception est interprétée en médo-scythique par *milla* (peut-être de *misla*).

Pour *madut*, l'inscription de Hamadan semble donner *maḥrut*, mais je ne saurais attester l'exactitude de cette transcription.

La phrase suivante : « un empereur de beaucoup d'empereurs, » est rendue très-diversement dans les inscriptions diverses.

Le mot perse *framâtâr* « imperator, » nomen actoris de *fra-mâ* « imperare, » est rendu, dans la plupart des versions, par le participe.

(Elvend.)
mu - ta ' i - mi i.

(Elvend.)
mu - ti ' i - mi.

(inscr. *D.*)
mu - ti ' i - mi.

Mais, dans notre cas, il se trouve une forme tout autre, qui se lit également dans l'inscription *C.*

u - ta ' a - ma.

C'est la troisième personne de ce même verbe.

Laissons d'abord la forme simple de cette version, pour ne considérer que celle de l'inscription de Van. Elle est très-difficile.

En premier lieu, quel est le sens de la phrase perse? Le roi tire gloire d'imposer sa loi à beaucoup d'hommes dont les volontés sont elles-mêmes des lois. La phrase assyrienne est transcrite :

sa . l-dis-si-su . a-na . nab-ḫa ar . matât . gabbi . u ta' a ma.

Le premier mot est écrit . Nous avons attribué au clou perpendiculaire la valeur de *dis*. Dans beaucoup de mots, cet élément s'échange avec *di is*, par exemple,

en , écrit aussi
ḫa - di is ḫa dis.

en [cunéiforme] *mu ud - di ú*, écrit aussi [cunéiforme] *mu ud - dis*

par exemple, sur les briques de Nériglissor. En outre, le mot

[cunéiforme] *mu - di - as at* «triturans» (inscr. des taureaux de Khorsabad.)

se lit, sur les cylindres de la même localité et dans le même passage,

[cunéiforme] *mu - dis - sa at.*

Le clou perpendiculaire a aussi la prononciation de *tis*, dans le mot שלחש *sallatis*, adverbe signifiant «cum deprædatione.»

Nous lisons le mot *idissisu*, et nous le comparons à l'arabe عدس «servir,» car le seul mot hébreu que l'on puisse rapprocher ici, c'est עדשים «lentilles;» donc il ne nous est d'aucun usage. Cette forme grammaticale se décompose ainsi. Le participe des verbes ע״ע est toujours עֵעל; par exemple, de עבש se forme עָבֵשׁ, de עבר se forme עָבֵר, de ערל se forme ערל (le juste. عادل); ainsi le participe de ערש est עדש, et veut dire «le serviteur.»

Le pluriel est donc *idisi*, et, avec le suffixe de la troisième personne, *idisisu*. Telle serait la forme régulière, mais l'accent tonique qui pèse sur *di* a irrégulièrement renforcé la consonne suivante.

Le mot עדשישו *idisisu* n'a d'autre sens que «ses serviteurs.»

La première lettre doit être un ע, nous le répétons, car le participe des verbes א״פ et ה״פ commence en [cunéiforme], par exemple, אלר de אָלֵר, אשב de אָשֵׁב, חלך de חָלֵךְ.

Les mots suivants, *ana nabḥar matât gabbi*, trouvent leur pendant dans la traduction du mot perse *paruzanânâm*, qui est rendu par *sa nabḥar lisan gabbi;* d'abord *gabbi* exprime différentes fois le perse *harura*, et veut donc dire «tout,» mais quelle est la signification de [cunéiforme]?

La valeur de [cunéiforme] est sûrement *nap* et *nab*, car nous le trouvons souvent s'échangeant avec [cunéiforme], par exemple, dans le mot *nabnit* «créature,» נַבְנִת de *bana;* et, comme cette formation, נַבְחַר se distingue également par sa forme essentiellement assyrienne.

La lettre נ *n* forme des substantifs de verbes sans leur donner le sens du niphal passif; ils acquièrent, au contraire, une valeur active. Beaucoup de noms propres assyriens se sont formés de cette façon : נִסְרֹךְ «qui relie» (le dieu des mariages), de סרך, شرك[1]; נִרְגַל «qui piétine,» de רגל (le rétrograde), la planète de Mars; נִבְחָה «le lascif,» de בחה; נִנִיחַ «l'agitateur,» de נוח «agiter,» Sandan (עַסְרוֹן); נִנְסַר «le gardien,» de נסר; נִנְוָה «la demeure,» de נוה.

[1] Qu'on rejette donc à la fin cette étymologie inadmissible de נשר «aigle.» D'abord, que faire du ךְ? En outre, l'oiseau que l'on voit sur les bas-reliefs *ne représente pas* le dieu Nisroch.

Il y a, de plus, dans les inscriptions, un grand nombre de termes formés par un נ initial, et je ne finirais pas si je voulais les donner tous : je me borne à citer נברשתא, נפשתא, formations qui se rapprochent de très-près du chaldaïque נִבְרַשְׁתָּא.

Le sens de *nabḥar* se tirera de celui du verbe בחר *baḥar*. La racine hébraïque בחר veut dire « élire, choisir, » et ce n'est pas seulement la notion de « eligere » qui convenait à ce verbe, mais aussi celle de « colligere, accumulare, » signification qui prévaut encore en arabe, où بحر signifie l'accumulation des eaux, précisément comme la Genèse qualifie la mer de מִקְוֵה הַמַּיִם. En outre, dans l'inscription, la phrase « les rebelles se réunirent » est rendue par נִבְחֲרוּ גְּבָא, *coïere turmatim*. Nous reviendrons sur cette locution. Le mot assyrien *nabḥar* est donc tout simplement « la collection, l'ensemble, » comme le latin *orbis*. Il est souvent exprimé par le monogramme [cuneiform], par exemple dans la phrase assez fréquente dans les textes : מָתָת נִבְחַרְשׁוּן יִשְׁבְּנֵשׁ « il rendit tributaires les pays dans leur ensemble. » (Obél. de Nimrud, l. 18.)

Le mot suivant, [cuneiform], signifie « les pays. » [cuneiform] n'est que la forme babylonienne pour la forme assyrienne [cuneiform], et cette lettre nous est déjà connue. Le pluriel se dit *mati* et *matāt*.

Le mot [cuneiform] présente des difficultés sérieuses. Nous pouvons, jusqu'ici, savoir une chose, c'est qu'il est l'iphteal d'un certain verbe. Le colonel Rawlinson tient ce mot pour parent de טעם, qui, en chaldéen, veut dire « décret; » mais, abstraction faite de la difficulté qui gît dans la signification différente attachée au paël chaldéen, cette identification est détruite par la présence de l'articulation [cuneiform] *ta*, qui n'exprime jamais le ט. Le verbe טעם serait écrit par la lettre [cuneiform].

Je crois, au contraire, que le *t* n'est pas radical, et que la racine est עמ, forme affixe de עמם, d'où vient le mot « peuple » en hébreu, et le terme rendant « bas » en arabe. Comme les idées de « peuple » et de « domination » sont intimement liées, je ne doute pas que cette racine, au moins dans la voix dérivée de l'iphteal, n'ait eu le sens de « imperare. »

Mais ce n'est pas là la seule difficulté. La forme annonce d'abord une troisième personne masculine du singulier; car *uta'ama* peut être mis pour *uta'am*, comme *askuna* pour *askun*. Alors on pourrait traduire : « qui a imposé ses serviteurs à tous les pays de l'univers. » Et ce serait là le sens le plus naturel, si l'original perse placé en regard ne s'y opposait pas.

De plus, le verbe n'indique pas précisément « imposer, » mais plutôt « gouverner, ordonner; » ces idées sont sans doute très-voisines, mais l'assyrien connaît d'autres termes pour en exprimer la première.

Le sens le plus conforme, et rendu par une construction parfaitement sémitique, serait : « dont les serviteurs ont gouverné tous les pays de l'univers. »

Mais alors se dresse devant nous une autre difficulté. Car, dans ce cas, nous devrions attendre *uta'amu*, le pluriel masculin, et non pas *uta'ama*, qui est le pluriel féminin.

Nous devons nous décider, et nous passons outre sur cette dernière objection; car, à Bisoutoun également, les idées d'armée et de peuple sont quelquefois unies aux formes

féminines, et ici les satrapies peuvent être confondues avec les satrapes, si, toutefois, ce n'est pas là purement et simplement une faute comme il s'en trouve et comme nous en constaterons plusieurs.

Pour le dire une fois pour toutes, la langue babylonienne de Xerxès n'est plus celle de Nabuchodonosor, tant s'en faut.

L'emploi du pronom relatif, suivi du suffixe de la troisième personne, ainsi que de celui de la première et de la seconde, est essentiellement sémitique, et le terme שֶׁעַרְשׁוּ se dirait exactement en hébreu אשר עבדיו.

Nous transcrivons cette dernière phrase ainsi :

שֶׁעַרְשׁוּ אַן נִבְחַר סַתַּת נְבִי יַעַתִּימָא

Souvent les deux parties du protocole royal sont simplement traduites lettre par lettre, en tant que cela peut s'accorder avec le génie sémitique, qui exprime la phrase non pas comme s'il y avait en perse *aivam parunâm khsâyathiyam* « unum multorum regem, » mais comme si l'on lisait : *aivam khsâyathiyam parunâm khsâyathiyânâm* « unum regem multorum regum. »

Le mot « un » est exprimé, ou par un monogramme, qui se rencontre très-souvent pour rendre l'idée de l'unité, ou par le mot *istin*, terme, au premier coup d'œil, essentiellement différent de אחד, واحد, etc. Et, si notre lecture *istin* est exacte, comme nous en sommes convaincu, nous expliquerons par ce moyen un mystérieux numéral composé hébreu, dans lequel se trouve l'élément « un : » nous voulons parler du chiffre onze, עַשְׁתֵּי־עָשָׂר. Dans עשתי s'est alors conservée une antique expression de l'unité, seulement connue à l'état indépendant dans la langue de Babylone. Toutes les conjectures qu'on avait formulées pour expliquer le numéral hébraïque se trouvent ainsi écartées. Nous ferons mieux d'écrire par un *t*, bien que la forme ordinaire soit אחד, et non pas אחת, de sorte que la phrase entière, dans une forme on ne peut plus sémitique, se lirait ainsi :

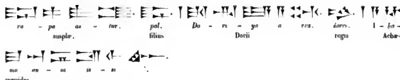
עַשְׁתַּן אַן סַרִי מַאֲרַת · עַשְׁתַּן אַן מַעֲתִיסֵי מַאֲרֹת

Je continue l'interprétation de notre inscription :

II.
A - na - ku. Hi - ši - ' ar - ša šar. rabu.
Ego Xerxes rex magnus.

šar. ša. šarri. šar. matât. ša. na ab - ha ar.
rex regum, rex terrarum quæ (sunt) complexus

li - ša - nu. gab - bi. šar. ḳak - ḳa - ri. ra - bî - tuv.
linguarum omnium, rex terræ magnæ



Voici l'original perse :

Adam Khsayârsâ khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm . khsâyathiya dahyunâm paruvazanânâm . khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ vazarkâyâ duraiy âpaiy. Dârayavahus khsâyathiyahyâ puthra . Hakhâmanisiya.

Le premier mot de la phrase est le pronom personnel de la première personne, אֲנָכוּ *anaku*, et très-voisin de l'hébreu אנכי. On a reconnu, depuis longtemps, l'identité originelle de ces deux termes. Très-souvent le même mot est simplement exprimé par 𒁹 𒆠; nous expliquons 𒁹 comme indiquant « moi, » et 𒆠 comme le complément phonétique. 𒁹 rend les syllabes *dis* et *tis*, et précède ensuite les noms propres de personnes du sexe masculin[1]. Comme signe idéographique, il exprime la particule *an*, et « moi, » et alors on y ajoute la syllabe *ku*. Je ne crois pas que, dans ce cas-ci, on doive considérer 𒁹 comme représentant les syllabes de *ana*.

Dans les lignes suivantes, il y a la traduction des mots *dahyunâm paruvazanânâm*, ce que j'ai traduit par « des pays très-peuplés. » Je ne saurais affirmer que cette version soit complétement exacte; elle est assurément très-défendable. La version babylonienne, qui ne pouvait rendre le mot composé (du genre nommé *bahuvrîhi* dans la grammaire sanscrite) que par une phrase, est conçue ainsi : *sa . nabhar . lisani . gabbi* « qui renferment toutes les langues. »

Le mot *lisan* n'est pas méconnaissable, c'est le chaldéen לִשָּׁן, l'arabe لسان, l'hébreu לָשׁוֹן. Le monogramme exprimant cette idée est 𒅴, en babylonien (par exemple dans l'inscription de Nakch-i-Roustam, au passage parallèle), et 𒅴 en assyrien. Sur l'inscription des taureaux, ce signe s'échange avec *lisan* dans une phrase extrêmement remarquable. Le roi Sargon parle d'un édifice, d'un style emprunté de la Syrie, et qui, en phénicien, se nomme בֵּית חִלָּנִי, mais en assyrien בֵּית אַפָּא. Nous reviendrons sur le sens de ces deux mots, nous remarquerons seulement ici que les mots « la langue de Phénicie » sont exprimés par *lisan Aharri* לְשׁן אַחֲרִי « le langage du pays de derrière. » Le pays d'Aharri est celui dans lequel se trouvent les villes de Tyrus, de Sidon, de Byblus, d'Aradus, etc. donc c'est sûrement la Phénicie.

Je ne connais pas avec certitude la forme plurielle de *lisan*, mais je crois que c'est *lisani*,

[1] Les noms propres féminins sont précédés du signe 𒊩, emblème de ce sexe.

lisanut et *lasanan*. Cette dernière phrase se lit souvent, au commencement des inscriptions de Sargon, dans la phrase :

sa Aśur Marduk u Nabu śarrut lasanan unallimusu.
Cui Assur Merodach et Nebo imperium linguarum tradidere.
שֶׁאַשֻּׁר מְרֹדַךְ וּנְבוֹ שָׂרוּת לְשָׁנַן יְנַלְּמוּשׁוּ׃

Il faut convenir qu'il y a, dans ce passage des inscriptions trilingues, une grande probabilité pour que le mot *paruzanânâm* ou *paruvazanânâm* soit à traduire par « ayant beaucoup de langues. » Car, au lieu de ce terme, on trouve souvent *viçpazanânâm*, ce qui serait alors « où toutes les langues se parlent, » et non pas « séjour de tous les hommes. »

En proposant notre explication de *zana* par « homme, » nous étions toujours un peu embarrassé de l'interprétation de ce dernier terme. Pour ne pas faire dire un mensonge au roi des Perses, nous avions adopté la traduction de « complétement peuplés; » mais nous confessons que la version sémitique donne un sens plus rationnel que la nôtre.

Le mot *zana*, du reste, quoique l'on ne puisse rien élever contre son assimilation avec le sanscrit जन *djana*, ne répugne pas non plus à l'interprétation qui le traduit par « langue. » Cette idée est exprimée en sanscrit par जिह्वा *djihvâ*, ce qui, en perse, devient *izuvâ*, dont est dérivé le persan زبان. Mais on pourrait regarder *zana* comme répondant à une forme sanscrite *hvana*, si l'on ne veut pas directement admettre la forme sanscrite *han*, altération de *bhan*, dont se rapproche le grec φωνή.

Dans la phrase « roi de cette grande terre, » le mot *terre* est rendu par un mot difficile à expliquer, [cunéiforme] *âk-ka-ri*[1], qui souvent remplace *irşit*. L'obstacle que nous rencontrons tient à notre connaissance imparfaite de la lettre [cunéiforme], qui est un des caractères, heureusement peu nombreux, dont l'interprétation phonétique n'est pas achevée. Nous savons parfaitement que ce signe indique les racines בנה et עבש « faire, » et רנה « donner, chef; » cette diversité de valeurs n'a fait qu'augmenter la difficulté du déchiffrement.

Les Assyriens l'expliquent par [cunéiforme] *ap*, et, afin de respecter leur opinion, nous avons maintenu cette valeur (M. Rawlinson le transcrit *ep*); toutefois nous croyons que les rédacteurs des tablettes ont commis la faute déjà signalée à l'occasion de la lettre [cunéiforme] *ut*.

Le signe [cunéiforme] veut dire à lui seul « faire; » quand on veut dire « je fis, » ou « il fit, » on écrit [cunéiforme], où le dernier caractère n'indique que le complément *us*, du mot אֶעְבֻּשׁ ou יעבש; mais, quand l'auteur a l'intention d'exprimer l'infinitif ou le participe, il écrit [cunéiforme] ⟨⟨⟨, où ⟨⟨⟨ n'indique également que la fin du mot עבש; mais, [cunéiforme] n'apparaît pas pour cela avec la valeur de *ip* ou *ep*.

Il nous semble, au contraire, que, dans notre mot, [cunéiforme] doit impliquer la valeur de *k* final, et nous lui donnons le son de *âk*; il y a entre lui et [cunéiforme] *ak* la même relation qui existe entre [cunéiforme] *ar* et [cunéiforme] *âr*.

[1] Nous ne faisons pas de différence entre *a* et *á*, *i* et *í*, *u* et *ú*.

Le mot en question doit donc être prononcé עָקָר « terre, » et, au lieu des deux derniers signes, [cuneiform] ou [cuneiform], *kari* et *karu*, on lit souvent [cuneiform], forme babylonienne de l'assyrien [cuneiform]. La racine עקר en hébreu et en chaldéen, il est vrai, n'exprime que l'idée de « déraciner, extraire, » mais עֵקֶר, en hébreu, veut dire « racine, base. » Le mot عقر, en arabe, joint à ces significations celle de « place » et de « cour d'une maison ; » et nous croyons que l'ancienne dénomination de la terre s'est conservée dans le nom de la ruine عقرقوف, le *Durrigalzi* des Assyriens, aujourd'hui nommé *Akarkouf*.

La valeur *ák*, attribuée à la lettre [cuneiform], est confirmée par la manière babylonienne d'écrire ce terme, [cuneiform] *a-kar*, tel qu'il se trouve, par exemple, sur le caillou de Michaux et ailleurs. En outre, n'oublions pas que [cuneiform] *ak* a justement les mêmes significations verbales que [cuneiform], ce qui fait conclure à leur similitude de prononciation.

L'idée de « terre » était donc, en dehors de l'expression אֶרֶץ, représentée par עָקָר ou עֵקֶר, et elle est plus justement rendue par notre mot *sol*, emportant, en Orient du moins, l'idée de « stérile, » d'après la pensée antique exprimée dans la malédiction céleste. Je n'ai pas besoin d'ajouter que עֲקָרָה veut dire « la femme stérile. »

Notre mot est féminin, les deux adjectifs suivants, *rabitur* et *rapastur*, le prouvent ; le premier est le féminin de *rabu* « grand, » et se transcrira רַבְּתָא ; le second exprime les deux mots *dûraiy apaiy* « au loin et auprès. » La signification de la racine רבש et רפש (car les deux verbes sont identiques, comme עבש et עפש) est d'abord « étendre, amplifier, » et ensuite « faire prospérer. »

Dans d'autres inscriptions, le mot רַפַּשְׁתָּא est rendu par *ru uk-ti* ou *ruhukti*, ce qui est apparemment l'hébreu רחק, avec une prononciation un peu adoucie, signifiant « lointain ; » l'idée d'étendue en est bien rapprochée.

L'expression idéographique de cette idée est fournie par le signe [cuneiform], qui rend aussi l'idée de « mère. » On a la certitude de cette équivalence par les signatures des syllabaires (voy. *Collect. photogr.* 29 *a*, 47 *b* et 85 *a*). Dans les passages cités, le monogramme est accompagné du complément phonétique [cuneiform] *tuv*.

Le rapport des idées d'ampleur et de prospérité s'observe également en scythique, où *ḫaṣṣasni* exprime le perse *ẑadnautuv* « qu'il fasse prospérer, » tandis que *ḫaṣṣaikka*[1] rend le terme en question.

Le verbe de l'original perse *ẑadnautuv* est rendu par לַרְבִּשׁ en assyrien, dont nous trouvons la même racine ici, et il faut remarquer que la traduction touranienne et la sémitique ont été faites complétement indépendantes l'une de l'autre.

Ce mot est l'épithète constante de la Phénicie dans les inscriptions de Sargon (inscription des barils de Khorsabad, l. 13) ; elle y est nommée אַחֲרֵי רַפַּשְׁתָּא.

La forme simple de רַפַּשְׁתָּא est רַפְּשָׁה (inscr. de Persépolis, *H*, l. 5), qui se trouve pareil-

[1] C'est de ce terme, *ḫaṣṣa* ou *aṣṣa*, dont la signification est « étendue vaste, » en magyar *hosz*, que nous faisons venir le nom de l'Asie.

lement, dans les textes babyloniens, sous l'acception de « terrains étendus; » Nabuchodonosor (cyl. de Bellino, col. I) dit que Mérodach l'a fait roi, et continue :

nihil rapsâti ana ribiṭuti itinav.
Fines terrarum ad servitutem destinavit.
נחל רפשת אן רבטות יתנו

Le mot qui rend « fils » suit, et nous voyons ici un mot complétement différent de tout ce que nous savions jusqu'alors de termes sémitiques équivalents. Personne ne trouvera plus, dans la circonstance que *pal* signifie « fils, » une arme contre le principe du sémitisme de l'assyrien. Si nous ne connaissions que l'arabe et le syriaque, nous devrions admettre la parenté des deux langues, quoique les termes *ibn* et *bar* soient assez différents l'un de l'autre. Du reste, l'un vient de בנה, l'autre de ברא, et nous croyons que le terme *pal* est une assonance avec פעל *paal* « faire, » bien que nous doutions de la parenté de ces deux mots.

Le monogramme se trouve écrit phonétiquement dans les inscriptions de Nabuchodonosor, où il se lit *ab lu*. Nous ne connaissons qu'une seule transcription possible, c'est celle de הבל. En arabe, هبل veut dire « être privé d'enfants, » mais l'islamisme a souvent changé la signification des mots du tout au tout; nous verrons que la langue de la péninsule arabique donne quelquefois un sens complétement négatif à l'acception usitée dans les autres contrées sémitiques. Mais ici la raison en pourrait être encore différente; le verbe arabe pourrait être un dénominatif du nom d'Abel.

Dans le nom du second fils d'Adam, nous ne reconnaissons pas autre chose que le mot antique signifiant « fils. » הבל veut dire « enfant, » et l'ancienne signification attachée à ce mot ne nous a été révélée que par les documents de Ninive. Et, si dans l'hébreu des temps postérieurs les idées de variété et de vide sont seules restées à ce mot primordial, n'oublions pas que ces mêmes idées sont partout étroitement liées ensemble.

Mais ne croyons pas que, parce que le mot a toujours été écrit הבל, la prononciation n'en ait pas changé. Au contraire, ainsi que nous le verrons par d'autres exemples en assyrien, l'écriture est restée en arrière sur la prononciation.

Nous trouvons, appartenant à la même catégorie, les formes *ibn* et *ben*, et ainsi, à côté de *habl*, s'est développé un *bal* et un *pal*, et telle est la forme qui a sûrement prévalu dans la prononciation ninivite.

C'est alors que le verbe *paal* est venu à l'esprit, et on semble avoir oublié l'origine de ce mot. Le verbe הבל paraît être doué de l'acception de « engendrer, » d'où *habil* est un attribut de Nabou, qui est à lui-même son propre père.

נבו חבלשו בינא
Nebo gignens semetipsum.

Nous croyons devoir rappeler que la valeur syllabique du signe est *tur*. *Tur*, en médo-scythique, veut dire « fils, » voilà la raison de ces deux significations. Nous croyons que

le nom des Touraniens eux-mêmes n'est pas étranger à cette dénomination. Nous remarquons *tur* dans beaucoup de titres d'emplois qui, comme le mot *sakkanak* «roi» lui-même, ont passé des Touraniens aux Assyriens, par exemple, *tur-tan* «général,» le תַּרְתָּן des Hébreux; *tur gisli*, et avant tout, *tur-gumannu* «fils de *guman*,» dignité de la cour; c'est, à coup sûr, le prototype du mot hébreu תרגם, arabe ترجمان, de sorte que notre mot *drogman* se trouve un des mots que la civilisation touranienne a légués jusqu'à nos idiomes[1].

La fin de la phrase ne contient rien qui soulève des difficultés, si ce n'est la prononciation du mot roi, lequel se lit, dans ce cas, à l'état emphatique, *šarri*.

L'inscription continue ainsi :

III. *Hi - ši ' ar ša '. šarru. i - kab - bi. Da -*
Xerxes rex dicit : Da-

ri - ya - vuš. šarru. a - ga - šu u. abu u - a. at - ta u - a.
rius rex ille qui pater meus

ni. ṣi il - li. ša. A - hu ur - ma az - da '.
in umbra Oromazis

ma a - du u - tav. tab - ba - nu u. ša. i - bu uš - šu. u.
multa (sunt) ædificia quæ fecit; et

ni. a - ga a. ša - du u. ni - i - mu. iš - ta - kan. u - na.
in illo monte decretum fecit ad

i - bis. lim - su. u. kilam. in. ili. ul. iš - tu ur.
faciendam tabulam, et verbum in ea non inscripsit.

up - ki. a - na - ku, ni i - mu. al - ta - kan. u - na.
Postea ego decretum feci ad

ša - ṭa - ri. lim - su.
inscribendam tabulam.

Voici le texte perse :

Thâtiy Khsayârsâ khsâyathiya . Dârayavus khsâyathiya hya manâ pitâ hauva vasanâ Aura-

[1] La racine תרגם n'est donc pas plus sémitique que קטרג, qui vient de κατηγόρος.

mazdâhâ vaçiya tya nibam akunaus uta ima çtânam haura niyastâya kañtanaiy. yanaiy dipim naiy nipistâm akunaus. paçâva adam niyastâyam imâm dipim nipistanaiy.

Ce qui veut dire :

« Le roi Xerxès fait savoir : Le roi Darius, qui fut mon père, fit, sous l'égide d'Ormuzd, beaucoup et de magnifiques édifices, et donna également l'ordre de sculpter cette stèle [dans la montagne]. Pourtant il n'inscrivit rien sur cette table. Ensuite je donnai l'ordre de faire une inscription sur cette table. »

Cette fois, c'est la traduction sémitique qui nous a fait trouver le véritable sens de l'original. Quoique la traduction que nous avions donnée dans notre Mémoire sur les inscriptions perses représente des points que confirme la version assyrienne (par exemple, le *kañtanaiy*, comme l'infinitif « graver, sculpter, » et le *nipistanaiy*, comme l'infinitif « écrire, » et correspondant aux persans کندن et نبشتن), nous avions mal compris les deux formes *niyastâyam* et *niyastâya*, qui veulent dire non pas « établir, » mais « ordonner. » Disons quelques mots de ces termes.

Les formes ont la valeur grammaticale que nous leur avions attribuée, celle de l'imparfait du factitif. *Nistâ* (le sanscrit निष्ठा *nishṭhâ*) a la signification de « ordre, » sens parfaitement conforme à l'étymologie et à celui du mot latin composé des mêmes éléments *institutio* « loi royale. » De ce mot, *nistâ*, est dérivé l'adjectif *nistâran* « ce qui est muni d'un ordre royal, » c'est-à-dire une patente, et ce mot nous est conservé sous cette même forme dans le mot de la Bible (Esdras, IV, 7) נִשְׁתְּוָן, qui a justement ce sens.

Il y a plus : le mot perse du texte hébreu a échappé jusqu'ici à toute étymologie raisonnable, et il en a été de même du dérivé persan qui, encore aujourd'hui, sous sa forme altérée, comporte ce sens d'ordre royal. Nous voulons parler du mot si connu, نشان, qui a aussi les significations de signe de la royauté, lequel, en Orient, est mis en tête des actes de l'autorité souveraine, de signe en général, d'insigne, et qui a été pris, dans nos temps modernes, avec l'acception peu antique de décoration.

Disons déjà ici que le mot correspondant en assyrien est le mot [cuneiform] *ni-i-mi*, que nous transcrivons נִאם, et que nous rapprochons de l'hébreu נְאֻם.

Reprenons maintenant la traduction sémitique.

Dans la phrase : « Le roi Xerxès fait savoir, » le perse *thâtiy* est exprimé par *ikabbi*. La lettre [cuneiform] se décompose en [cuneiform], *ga ap* a donc la valeur de *gap;* mais, dans le dialecte babylonien, le ף des Ninivites devient un ג devant *a*, et un כ devant *i* et *u*. Nous avons déjà dit que, encore de nos jours, on prononce en Mésopotamie le ق comme *g*. A Suse, l'inscription d'Artaxerce Mnémon écrit le mot [cuneiform] *i-ka-ab-bi*. Nous le transcrirons par יְקַבִּי, 3e pers. du paël de קבה, qui veut dire, au kal, « être connu, s'appeler, » et ensuite, dans le sens actif, « appeler. »

Le mot [cuneiform] *ikbi* se trouve souvent (par exemple, sur les briques de Nabonid, après le nom de son père) avec le sens de « le nommé; » [cuneiform] *ik-bu*, יִקְבוּ, à Bisoutoun, veut

dire « ceux qui sont du côté de quelqu'un, » et qui se nomment les siens. A Ninive, toutefois, la première personne du kal est employée par Sargon pour « je nommai; » elle se lit אַקְבִּי. Le niphal se trouve à Nakch-i-Roustam dans le mot *iggabassunu* (perse *athahya*) « il leur était ordonné, » transcrit יִקְּבָשֻׁנוּ.

Quant au paël, nous avons la seconde personne תְּקַבִּי, au lieu de *takabbi*, à Bisoutoun et à Nakch-i-Roustam, pour exprimer le perse *mâniyahy* « tu penses, opines. » La troisième personne du pluriel se lit sur le caillou de Michaux יְקַבּוּ.

Cette racine ne se trouve pas en hébreu, à moins qu'on ne veuille comparer קבב avec l'acception différente de « malédiction; » mais, en chaldéen, se trouve le mot נבּק « parole, » qui sûrement appartient à cette racine.

Le monogramme indiquant la racine קבה est le signe *i*, parce qu'il est en même temps l'expression de קוב « voûte, » parent de קבב, قبّ et de קבע, qui a la même signification. La similitude du son a effectué cette coïncidence de significations, prouvée par le syllabaire *K.* 110.

i		*ka a - bu*	קָאב
		ka - bu u	קָבו

Le mot *hya* « qui, celui qui, » est rendu par le babylonien *agasû*, qui est composé de *aga* et de *sû*. Quant à ce dernier, il remplace l'hébreu הוא « lui, » ainsi qu'à la forme féminine היא correspond, en assyrien, *si*. Mais *aga* n'a pas de représentant dans les langues sémitiques, et, pour dire plus, ce mot ne se trouve sous cette forme ni à Babylone ni à Ninive. Je soupçonne quelque emploi fait au parthe, car, en pehlvi, *ag* veut dire « celui-ci. » Il se trouve des formes araméennes qui sont alliées à ce pronom, à ce qu'il paraît, mais le *g* de ce terme reste toujours une énigme.

Les formes de ce démonstratif sont :

sing. masc.	*agâ*,	הַגָא	sing. fém.	*agât*,	הַגָת
plur. masc.	*agannut*,	הַגָּנוּת	plur. fém.	*aganit*,	הַגָּנִית

Le mot « ici » se dit encore הַגָּנָא *aganna*. Nous le répétons, ces diverses formes ne se trouvent pas dans les inscriptions d'origine assyrienne, où cette idée serait simplement exprimée par le relatif *sa*. Le seul passage qui me revienne à la mémoire est du caillou de Michaux; il donne *aga la gamru*, et encore n'est-il pas certain que *aga* ait ici cette signification.

La phrase « qui est mon père » est exprimée par *abûa attua*. Le mot *abu* est écrit par le seul signe , signe idéographique employé pour « père » et dérivé de l'image des testicules, avec la valeur phonétique de *at*. Le mot *abua*, ou, comme nous prononçons, *abuya*

(parce que 𒐊 remplace aussi souvent 𒀀, surtout après une voyelle), aurait parfaitement suffi pour exprimer l'idée de «mon père;» mais le traducteur de Xerxès a ajouté encore *attuya* «à moi.» Cet explétif correspond, pour la forme, mais non pour l'emploi, à l'hébreu את, et *attuya* serait אתי. Nous devons insister sur le fait que cette répétition n'est pas assyrienne; les habitants de Ninive et de Babylone se contentaient du simple suffixe, surtout dans des passages tels que ceux-ci, où l'emploi du pronom possessif n'a pas de sens. On ne dispute pas à Darius la paternité de Xerxès. A Bisoutoun, où le fils d'Hystaspe revendique la royauté pour les Achéménides, la répétition de אתנו *attunu* (l'hébreu אתנו) après race, dans la phrase «de notre race étaient les rois,» est encore justifiée par le sens, tandis qu'ici le *attuya* est superflu. Aussi Nabuchodonosor se contente-t-il du simple suffixe; mais il l'ajoute à un mot qui donne une ampleur réelle à son style éminemment oriental : אב אלדני ou אב בנני «le père qui m'a engendré.»

Les mots *vasanâ Auramazdâha* sont rendus par *ṣilli Ahurmazdâ*. Le terme *ṣilli* est écrit phonétiquement ici, et c'est ce qui donne de l'importance à l'inscription de Van. Ordinairement, dans cette phrase, nous lisons 𒄑 𒃲 *izvi*, qui se prononce *ṣilli*[1]. Un syllabaire explique ces deux lettres par 𒀀 𒀀, dont la dernière est sûrement *lul;* quant à 𒀀, dont la principale signification est *nun*, il doit avoir également une valeur où *ṣ* se trouve représentée; il y a une forte probabilité pour la syllabe *ṣil*, de sorte que le mot devrait être lu צלל *ṣillul*, dont *ṣilli* serait le pluriel.

La signification est claire «dans l'ombre d'Ormuzd, sous la protection d'Ormuzd;» car le mot *ṣilli* est exactement le mot hébreu צללי, employé dans la même acception.

Quant au clou horizontal, il remplace le mot 𒀀 𒀀 *ina* «dans,» aussi écrit 𒀀 *in*. Le mot *in* ne se trouve pas dans les autres dialectes sémitiques avec cette signification, mais il est dans le même rapport avec l'arabe فِي, que *an* est avec أنْ, et indique toutes les relations exprimées par le ב des autres dialectes.

Le mot *madût* est restitué; quant à *tabbanû*, il traduit le perse *nibam*, dont la signification est obscure. Il peut signifier «magnifique bâtiment;» car l'idée de bâtir n'y est pas étrangère, ainsi qu'il est à présumer du mot *tabbanu* de *bana*. Il faut convenir, néanmoins, que le redoublement du *b* ne se justifie pas; car le mot régulièrement formé devrait être *tabnu*.

Nous avons déjà, à différentes reprises, eu occasion de parler du mot assyrien qui veut dire «faire,» et qui, comme plusieurs autres, n'a pas de correspondants directs dans les autres idiomes sémitiques; le verbe est עבש et עבש. La seconde forme n'est qu'une altération de la première, et elle est surtout employée à Ninive, précisément de même que le babylonien כבר est devenu le רבש des Assyriens, et comme ces derniers ont adopté la forme seule de בל «fils,» tandis que les Chaldéens l'employèrent concurremment avec בל.

Nous croyons que, par une sorte d'abâtardissement, le עבש assyrien est devenu עבר en

[1] Il ne faut pas oublier pourtant que, quelle que soit l'autorité de la tablette assyrienne, 𒄑 𒃲 n'en peut pas moins répondre à צצם «la force.»

chaldaïque, qui s'est trouvé ainsi réunir deux racines homonymes, et, en tout, complétement distinctes quant à leur origine. En arabe, la même expression doit devenir ou عبس ou عبث, et nous voyons, en effet, que cette dernière racine est identique à celle qu'on rencontre chez les Assyriens, puisqu'elle exprime l'idée diamétralement opposée, c'est-à-dire « ne rien faire. » Nous avons déjà dit que beaucoup de mots arabes ont passé à une signification en sens opposé; car, dans aucune famille de langues, la négation n'est si voisine de l'affirmation que dans les langues sémitiques.

Ainsi, en hébreu, ברך veut dire à la fois « bénir » et « maudire, » נכר « reconnaître » et « répudier; » אבה en hébreu « vouloir, » en arabe « ne pas vouloir, » נחש en assyrien « bon augure, » en arabe le contraire, et beaucoup d'autres exemples, pourraient être cités.

Le verbe עבש se montre dans un grand nombre de formes. La troisième personne est יַעְבֻשׁ *ibus*, la première est *ibus*, אַעְבֻשׁ, la troisième personne du pluriel est *ibsû* ou *ibusu*, יעבשו ou יַעְבֻשׁוּ. Le participe est *ibis*, עָבֵשׁ, et l'infinitif a le même son; dans l'état emphatique, עבשא (inscription des fenêtres de Persépolis), au pluriel avec l'acception de « œuvres » [cunéiforme] *ip-sit*, עבשת (inscr. des taureaux de Khorsabad), avec le suffixe *i ip-si i-tu-su* « ses œuvres » עִבְשִׁיתֻשׁוּ (inscr. de Nabuchodonosor, *passim*).

Quelquefois le *b* est redoublé, par une incorrection qui ferait penser à un paël. A côté du kal, du reste, se trouve le plus fréquemment l'iphteal.

3ᵉ pers. sing. *itibus*, יעתבש
3ᵉ pers. plur. *itibsû*, יעתבשו
1ʳᵉ pers. sing. *itibus*, אעתבש
1ʳᵉ pers. plur. *nitibus*, נעתבש

L'infinitif est אעתבש *itibus*, forme altérée, mise pour le véritable assyrien עתבש (inscr. de Londres, col. IX, *sub fine*).

Quant à l'iphtaal, nous connaissons le précatif לעתפש *lutippis* (inscr. de Londres, col. II, l. 1), et le shaphel se montre souvent dans la forme אשעבש *usibis*, dont le participe est משעבש *musibis*. L'impératif est שעבשא *subsd*, de שעבש.

La forme *ipnusu*, dont parle M. Rawlinson dans son essai fragmentaire sur l'inscription de Bisoutoun (p. 39), et qui admet un verbe inadmissible, בנש, n'existe pas : il y a *ibnuva*, dérivé de *bana*, et la troisième personne féminine du pluriel.

L'expression idéographique pour le verbe עבש est [cunéiforme] *ak*, et cette valeur, donnée par les syllabaires, est confirmée par son application dans les documents babyloniens. Ainsi le mot perse *patiyakhsaiy*, de Nakch-i-Roustam, de *pati-khsi* « régner, » est exprimé en assyrien par [cunéiforme] *salta ibus* שלט אעבש. Les mots *tissis ibus* sont exprimés à Babylone par les lettres [cunéiforme] GI. AK.

J'ai déjà dit que la même idée est également rendue par le monogramme [cunéiforme], dont la valeur phonétique est *ák*, et cette coïncidence nous explique comment l'idée de « faire »

a été attachée au son *ak;* dans l'ancien idiome touranien, l'expression destinée à la représenter commençait par *ak*.

Le suffixe de la troisième personne est *su* au singulier, *sun* au pluriel; il correspond aux féminins *sa* et *sin*. A cette place se trouve seulement le singulier, à cause de *tabbanû;* s'il y avait *tabbanût*, comme dans l'inscription *D*, nous aurions ici *ibussun*.

La copule «et» se dit en assyrien et ; cette dernière lettre est expliquée par *u* dans les syllabaires (*K*. 62), je la rends par *au*.

Le mot *çtâna* signifie proprement «place;» mais, comme terme architectonique, il a l'acception de «paroi de montagne» changée en stèle et munie d'une inscription. Le lecteur sait que ces sortes de monuments ne sont pas rares dans l'antiquité asiatique; je n'ai qu'à rappeler les sculptures de Nahr-el-Kelb et de Sardes, sans parler du plus grand monument de ce genre, le roc de Bisoutoun lui-même. Le mot *bagaçtâna*, d'où est venu le grec Βαγίσтανον, le moderne بهستان ou بهستون, défiguré en بی ستون «sans colonnes,» contient ce mot *çtâna* dans cette même acception, comme stèle des dieux, ainsi dite à cause des travaux gigantesques que plusieurs monarques y avaient fait exécuter.

La phrase babylonienne est un peu plus claire en disant : «et a donné l'ordre de faire sculpter un bas-relief dans cette montagne;» car, après *au*, le trait horizontal signifiant «en» semble s'être effacé.

Quant au mot *sadû*, les inscriptions babyloniennes garantissent l'acception de «montagne,» que nous lui donnons. Nabuchodonosor (col. III) parle de colonnes faites de cèdres du Liban (tout comme aujourd'hui on bâtit à Bagdad des colonnes de bois), et dans un autre passage de l'inscription, souvent citée, il nomme ces bois (col. IX, l. 4):

pi i - tu. sa - di i. i - hu - ti
propagines montium alterum.

L'arabe سدو veut dire «monter sur une montagne;» mais le substantif correspondant n'existe plus. Le texte de Bisoutoun nous guide, en rendant le perse *kauf* «montagne,» persan کوه, par . Pour exprimer le pluriel, nous avons ou , ou , et cette dernière forme n'est que la forme abrégée du *sadi* cité plus haut.

Le signe a la valeur de *sad*, comme nous le savons; mais il indique aussi «montagne,» et cette prononciation syllabique est justement dérivée de sa signification comme monogramme. Mais exprimant une idée voisine, celle de «pays,» nous ne le voyons presque jamais, dans l'acception de «montagne,» sans le complément phonétique au singulier, et ou au pluriel.

Ainsi tous les rois de Ninive parlent des marbres apportés des montagnes du Kurdistan; ils les nomment אַבְנֵי שָׂדִי «pierres des montagnes.» Quelquefois cet idéogramme semble in-

diquer les pierres du Liban et de l'Amanus, d'où les monarques assyriens tiraient leurs bois précieux.

Le mot exprimant « ordre » est *ní i-mu*, et ceci exige une explication plus développée.

La valeur ordinaire du premier caractère est *kum*, qui s'échange souvent avec *ku um*, par exemple dans le nom de Commagène, *Kummuḥ* en assyrien. Une lettre de la même origine hiéroglyphique (car souvent des acceptions différentes se sont partagé plusieurs formes dérivées) est *bil*, avec lequel est souvent confondu, et a la valeur de *bil*. Le premier sens idéographique semble être « fen, » le signe provenant probablement de la figure d'un tison enflammé, et, dans cette acception, se voit dans toutes les inscriptions assyriennes. Les syllabaires l'expliquent par le mot נוּר *nuur*, pour lequel il y avait une autre forme, ניר, signifiant « la lumière. »

Nous avions, avant de constater la prononciation du terme « feu, » et par la seule confrontation des passages parallèles, trouvé que devait nécessairement se prononcer d'une manière analogue à , dont la valeur est *ni*; car il s'échange avec cette lettre dans les mots suivants :

ní — mi — ki, נִעְמָק « mystérieux. »

ní — di ik — tu, נִסְבְּתָא « métal fondu. »

ti — ní — ní i — tu, תְּנִשִׁית « humanité. »

Nous remarquons que, quand se trouve seul, il remplace quelquefois *ni i*; donc nous y appliquons la transcription *ní*.

Celle-ci est la seule qui puisse être appliquée ici, parce que les autres valeurs finissent en consonnes, et un mot possible prononcé *bilimi* ou *kulimi* aurait dû être écrit *bi-li-mi* ou *ku-li-mi*.

Mais *ní i mi* donne également un sens très-juste; c'est tout simplement le mot hébreu נאם, et נְאֻם *nim* correspond à l'hébreu נְאֻם; c'est tout à fait « ordre royal. »

De ce verbe se voit une forme écrite *ni-nu um*, נְנְאֻם « nous proclamons, » et qui se lit au commencement des phrases solennelles : elle pourrait pourtant constituer une forme avec le נ prothétique indiquant proclamation; mais le fait est moins probable.

Le mot « il fit » est exprimé par *is-ta-kan*, auquel correspond d'une manière très-étrange la première personne *al-ta-kan*. Le colonel Rawlinson y a vu un iltaphal; mais ici il a commis une double erreur. La syllabe *as* (comme le *s* également après *i* et *u*) se change en *l* devant une dentale, et encore dans certaines formes seules.

L'exemple le plus frappant est le nom des Chaldéens eux-mêmes; les inscriptions donnent *Kaldi*, conformément aux Grecs, tandis que les Saintes Écritures nomment ce peuple *Casdim*[1]. La préposition «inde a,» se dit en assyrien *istu;* on lit également *ultu*, et ici le *i* devant *s* a dû céder la place à l'*u*. Les formes de la première personne ont *as* et *al* devant *t*, *d* et *ṭ*, et ce changement ne se borne pas à altérer un *s* servile, mais il ne respecte pas même la consonne de la racine; par exemple, pour חֲמִשְׁתָּא «cinq,» on lit חֲמִלְתָּא.

Ainsi la forme *altakan* est dérivée d'nne autre *astakan*, qui se trouve également dans les inscriptions à la place de *altakan;* et le mot אַשְׁטֻר *asṭur* «j'écris,» dont nons lirons tont à l'heure la troisième personne, se trouve également formé de אַלְטֻר dans les monuments les plus anciens de Ninive, tandis que la forme régulière se rencontre dans les fragments de Sardanapale V.

Pour *istakan* se trouve aussi *ultakan*, d'après le principe que nous venons d'exposer.

La forme *istakan* n'est pas un istaphal de כן, comme le croyait le colonel Rawlinson[2], mais un iphteal de שכן *sakan*. Cette racine est dérivée d'un shaphel de *kan* «être,» lequel est devenu kal lui-même, avec la signification de «faire.» Elle s'est rencontrée en assyrien avec une autre racine, שכן, dont le sens est «demeurer,» lequel pourtant est plutôt exprimé par la racine סכן, également connue de l'hébreu. La forme du ס semble être la forme primitive.

Du shaphel employé comme kal se sont formées les autres voix d'une manière très-régulière, le niphal, l'iphtaal et l'iphteal.

Ainsi nous avons *lissakin*, précatif du niphal, לִשַּׁכִן «qu'il soit fait;» au pluriel du féminin, לִשַּׁכְנָא «qu'elles soient faites.» Le paël אֻשַׁכִּן *usakkan* a la signification de «poser, mettre, envoyer,» et peut venir également de *sukan* «demeurer.» La voix iphtaal, pourtant, a la signification de «faire» dans les formes אַשְׁתַּכַּן *astakkan*, précisément comme la forme de l'iphteal que nous avons dans notre passage.

Pour dire un mot des impossibilités grammaticales auxquelles sir Henri Rawlinson a eu recours, le liphal, le tiphal, l'iltaphal et le shashaphel (c'est-à-dire un shaphel à la seconde puissance, formé d'un antre shaphel!), nous remarquons que le liphal est le précatif (par conséquent un temps, et non une voix), et que le shashaphel est nn shaphel d'un verbe פ״ש. מֻשַׁשְׁכִן *musaskin* vient de שכן «demeurer,» et veut dire «qui fait demeurer, qui introduit.»

Le monogramme qui exprime l'idée *sakan* est [cunéiforme], interprétant aussi le verbe שרך. Ainsi le mot *iskun* est écrit quelquefois [cunéiforme] [cunéiforme], avec le complément phonétique [cunéiforme] *nu*.

L'infinitif perse *kañtanaiy dipim* «ad sculpendam tabulam» est rendu par *ana ibis limsu*. Nous devons nous occuper seulement du terme [cunéiforme].

[1] [cunéiforme] *mr kai dim* signifie tout simplement «pays des deux fleuves.» Les signes *mr kai dim* ayant, dans le même ordre, les valeurs idéographiques de «rive, deux, eau.»

[2] Quand nous citons notre collaborateur, nous parlons de son interprétation du commencement de l'inscription de Bisoutoun. (Voyez la note, à la page 21.) Les textes de Persépolis et de Van n'ont pas été analysés par le savant anglais, qui pourtant a, incidemment, cité le passage qui nous occupe

Le mot *dipi*, d'une origine très-douteuse, et qui se retrouve dans le sanscrit *lipi*, aussi bien que dans l'assyrien דִּפָּא *dippu* (écrit par le monogramme [cuneiform] *um*, ayant aussi la valeur de *tip*) et le talmudique דף, est généralement exprimé par un groupe de trois monogrammes précédés de celui désignant « pierre » [cuneiform]. Nous pouvons avouer notre incertitude pour expliquer ces lettres; car les tablettes de Sardanapale nous donnent quatre manières de prononcer l'idéogramme. L'une d'elles est שִׁטְר *sitir*, de *satar* « écrire, » l'autre נרו *narû*, et deux autres encore, difficiles à lire, à cause du mauvais état de la tablette. Mais tous ces termes ne trouvent pas leur application ici, où a été choisi un mot appartenant plutôt au lapicide qu'à l'écrivain, c'est *limsu*.

La lettre [cuneiform] *si* a aussi la valeur de *lim;* cela se voit, par exemple, par le précatif du niphal de מחר, לִמְחִר *lim-mahir*, où *lim* est écrit *li im*, et [cuneiform]. Une petite tablette donne directement à [cuneiform] la valeur de *lim*. Quant à *limsu*, il vient de לִמְשׁ, comparable à l'arabe لمس « entamer, toucher, graver, » et la racine assyrienne se trouve dans le mot signifiant « bas-relief sculpté, » לִמְשׁ, et cette prononciation nous est fournie par les syllabaires mêmes[1].

Nous n'avons pas vu le monument de Van; mais nous soupçonnons qu'il ne s'agit pas d'une inscription toute seule, mais d'une stèle entière, où, selon l'usage assyrien, l'inscription se trouve au travers de la figure. Le roi Darius n'avait pas fait préparer une table avec l'intention de n'y point mettre d'inscription; mais il fit faire un bas-relief sur lequel son fils fit graver cette légende insignifiante. Cette circonstance est toujours intéressante, parce qu'elle nous explique pourquoi nous n'avons pas ici dans l'assyrien le mot ordinairement employé pour « table, » mais celui dont on se sert pour « bas-relief. »

La phrase suivante, dont le sens est : « mais il n'a rien écrit dessus, » est rendue par *au kilam* (?) *in ili ul isṭur*. La première lettre est très-effacée, elle a l'apparence d'être [cuneiform]; nous croyons (mais n'assurons rien là où la pierre elle-même ne peut nous renseigner) que le *m* est le complément phonétique du terme *kilam*. Il se pourrait, du reste, que [cuneiform] fût ici, comme à Nakch-i-Roustam, l'expression signifiant « image, » צלם, de sorte que le [cuneiform] ne serait que le complément phonétique, et le sens serait : « et il n'a pas écrit sur l'image du bas-relief. »

« Sur elle » se rend par אִן-עֲלֵי *in ili*. Le mot *ili* est, ou écrit en caractères phonétiques [cuneiform] *ili*, ou exprimé par le signe [cuneiform] et [cuneiform]. Ce dernier caractère a la valeur syllabique de *muh*; le passage d'une inscription de Tiglatpileser IV (Layard, pl. XLV, l. 4 *b*), d'où nous avons en premier lieu puisé ce renseignement, est fruste, il est vrai, mais la donnée est confirmée par d'autres démonstrations directes (cf. inscript. modèle, l. 17, et inscript. de la stèle de Sardanapale III, col. I, l. 57).

Le verbe « écrire » se dit en assyrien, comme en arabe et en hébreu, שטר. La racine plus usitée dans ces deux dialectes, כתב, ne semble pas avoir été aussi fréquemment employée par les Assyriens, bien qu'elle se trouve également. [cuneiform] *is-ṭu ur* est la 3e pers. sing.

[1] Il serait possible aussi que [cuneiform] dût être prononcé *si-tir*. (Voyez *Études assyriennes*, p. 141.)

du kal, et correspond à *aṣṭur*, écrit *as-ṭu ur* à Ninive, ou *as-ṭur*, d'où nous connaissons à cette dernière lettre la valeur de *ṭur*. Sur les cinq tablettes, en or, en argent, en une matière encore incertaine, en cuivre et en plomb, que M. Place a trouvées dans les fondations de Khorsabad, il est écrit :

אן דפי חרצא כספא פויכא זברא וסהרא גבאת שמי אשטר· אן אשישן אכן׃

« Sur des tablettes en or, en argent, en antimoine, en cuivre et en plomb, j'ai écrit la gloire de mon nom, et je les ai déposées dans les fondements. »

Pour *aṣṭur*, on écrit comme nous l'avons dit *alṭur*. Le monogramme indiquant « écrire » est exprimé par *gap*.

Quant à la négation, elle est *ul* et *la*, et ces deux formes correspondent aux hébraïques אל et לא. Seulement il ne paraît pas que la distinction entre ces deux particules ait été observée aussi strictement qu'en hébreu; *la* se voit surtout devant des infinitifs et des adjectifs, où les langues indo-germaniques emploieraient la syllabe privative, par exemple, לא רחי « inébranlable, » לא נמר « infini; » mais *ul* se rencontre devant des verbes, bien que, surtout dans les écrits anciens, *la* seul se lise quelquefois à l'exclusion de *ul*.

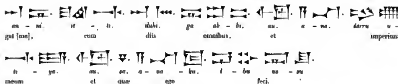
Dans la phrase suivante : « ensuite j'ai donné l'ordre de faire une inscription sur le bas-relief, » tous les mots nous sont connus, à l'exception de « ensuite; » c'est la traduction du perse *paçâva*, et qui s'écrit *up-ki*. Le colonel Rawlinson a voulu lire ce groupe *aḥar*, pour le faire correspondre à l'hébreu אחר. Ces deux lettres, pourtant, sont purement phonétiques; car, en chaldéen, אפכא veut dire « puis, » en syriaque, ܐܦܟܐ a la même signification. En hébreu même, אפוא et אף ont des sens analogues, et les deux particules אף כי, quoiqu'elles signifient « quand même, » et quelquefois *an revera*, ne sont pas complétement étrangères au terme assyrien.

Comme le perse *kañtanaiy*, persan كندن, est exprimé par אן כבש, ainsi le mot *nipistanaiy* de l'original est rendu par le babylonien אן שטר *ana saṭari*. Le *da* représente également l'articulation du ט; on vérifie l'existence du ט par le changement de avec *ṭu;* tandis qu'il a pour correspondant la lettre *du*, quand il représente un ד radical.

La phrase suivante n'est pas conservée dans le texte perse de Van; mais il existe à Persépolis tant de locutions qui lui sont analogues, que nous devons appeler à notre aide ces textes, et nous sommes ainsi en mesure de compléter l'original par la traduction; voici cette traduction :

IV. A - na - ku. I - hu ur - ma az - da ʼ. li is - pur.

Me Oromazes , prote-



Nous pouvons restituer le texte perse ainsi :

Mâm Auramazdâ pâtuv hadâ bagaibis viçaibis utamaiy khsathram utâ tyamaiy kartam.

Ce n'est pas une simple conjecture, car la même phrase se trouve exactement à la fin de presque toutes les inscriptions de Persépolis.

Le mot perse *pâtuv*, 3ᵉ pers. de l'impératif, analogue aux formes sanscrites en तु *tu*, au grec τω, au latin *to*, est exprimé par une forme d'un emploi très-étendu en assyrien, et que nous appelons le *précatif.* Elle dérive de la 3ᵉ personne de l'aoriste, en la faisant précéder d'un *l*. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le même élément se retrouve dans le ل arabe, dans le ל du Talmud et dans le chaldaïque. Ainsi les formes de Daniel לֶהֱוֵא et לֶהֱוֹן, au féminin לֶהֶוְיָן, ne sont que les mêmes formations. Partout, dans les inscriptions trilingues, les formes en *tu*, de même que l'optatif, sont rendues par le précatif, ainsi :

dadâtuv,
li id - din - nu, לִדְּנוּ « qu'il donne » (Nakch-i-Roustam, l. 36).

zatâ biyâ,
li - ru ur, לְאָרֵר « qu'il maudisse » (Bisout. l. 108).

žadnautuv,
lu - rab - bi is, לְרַבִּשׁ « qu'il fasse prospérer » (Bisout. l. 107).

drañgam zivâ « vive longtemps, »
li - ri - ku ', יוֹמֵיךְ לְאָרְכוּ « que (tes jours) soient prolongés » (Bisout. l. 107).

Quant à notre mot [cunéiforme], la dernière lettre est souvent remplacée par [cunéiforme] *șu ur*. Ainsi, dans les noms de Nabuchodonosor, Nabopallassar, Nériglissor, la dernière syllabe, *șur*, est écrite de ces deux manières. Le nom de la ville de Tyr s'écrit souvent [cunéiforme] *Șurri*, צֹר (littéralement « les Tyrs »), « un Tyrien, » *Șur-ra ai*, צֹרִי.

Le précatif *lișșur* vient du verbe נצר *nașar*, laquelle racine a, dans toutes les langues sémitiques, le sens de « protéger. » En cette qualité, elle rend le perse *pâtuv*. L'assimilation de la première radicale נ à la consonne suivante est conforme à la règle hébraïque, et il est digne de remarque que les verbes qui, dans la langue des Juifs, négligent cette assimila-

tion, conservent le *n* également dans l'idiome d'Assyrie. Ainsi le verbe נצר, qui forme en hébreu son aoriste יִנְצֹר, a son *nom d'agent* en assyrien נָנְצִר, au lieu de נצר. לִצֻּר *lissur* est donc mis pour לִנְצֻר *linsur*.

Le verbe נצר est rendu par le monogramme, qui exprime également l'idée de « frère ; » nous avons déjà parlé de ce fait. Comme tel il se montre à nous dans le nom des rois de Babylone finissant en *usur*, ce qui est un impératif avec l'א prothétique, précisément à l'instar de l'impératif en arabe ; seulement, en assyrien, ce crément est ajouté à la forme déjà apocopée צֻר, et devient אֻצֻר. Le participe est *na-sir*, נָצִר, complétement identique à l'arabe ناصر, et qui se trouve dans le nom de Nabonassar : נבונצר « Nebo protége. »

Entre autres formes fréquentes, nous rappelons ici le mot *sisirti* « protection, » dans la phrase répétée, עִר נִצִרְתִּשׁוּ « la ville de sa protection. » Des mots assez communs, mais admettant encore une autre étymologie, sont מִצֵר, probablement pour *missir* « le territoire, la dépendance, » et *massarti*, aussi écrit מַצַרְתָּא *masarti*, dont la signification fondamentale semble être également « protection, » mais qui doit avoir encore un autre sens.

Le suffixe *anni* indique la 1re personne, et est comparable à l'hébreu ־נִי. Nous le rencontrons assez souvent dans les inscriptions des Achéménides et dans les textes *unilingues*, par exemple,

mand frâbara,
ip - ti - kid. an - ni, יִפְקְדַנִּי « il me confia » (Nakch-i-Roustam, l. 22).

mand hamithriya abava,
tak - ki - ru an - ni, תִּכְּרַנִּי « elle se révolta contre moi » (Bisout. l. 68).

Le verbe au pluriel est souvent suivi de *inni* :

hamithriya abavaũta,
ik - ki - ru ' in - ni, יִכְּרֻאִנִּי « elles se révoltèrent contre moi » (Bisout. l. 40).

is - ru - ku - in - ni, יִשְׁרְכוּנִּי « ils m'accordèrent » (baril de Khorsabad, l. 65, et *passim*).

i - dam - mu ' in - ni, יִדַּמּוּנִּי « ils m'obéirent » (Bisout. l. 48).

mand patiydisa,
i - si im - ma ' in - ni, יִשְׁמְעֻאִנִּי « elles m'appartinrent » (Bisout. l. 7)[1].

L'articulation *in* indique très-bien ce son indécis que produit une lettre redoublée après une voyelle longue.

Aussi la même forme se trouve-t-elle en assyrien. Là où le roi Sargon emploie, à la

[1] M. Rawlinson, *Memoir*, etc. p. xxiv, a déjà allégué quelques-uns de ces exemples.

3ᵉ personne, la locution « que les dieux lui ont transmis la royauté des nations, » il fait usage du terme יַגְלִמוּשׁ; et, là où il emploie la 1ʳᵉ personne, il dit יַגְלִמַנִי. Dans ces mots de Sennachérib : « je me recommande à Assour, mon seigneur, » nous avons également ce suffixe *anni*, אַן אַשֻׁר בְעֵלִי אֶתְכַלְנִי.

Nabuchodonosor dit à Mérodach, son dieu protecteur (inscr. de Londres, col. I, l. 63) :

אַתְ תַבְנַנִי סִרוּת קִשַׁת נַשִׁי תַּקְפַּנִי

« Tu m'as créé et m'as confié l'empire sur les légions des hommes. »

Il faut remarquer que le mot *lissuranni* n'est pas, contre la règle générale, divisé en *lis-su-ran-ni*, mais en *lissur-anni*. On voulait distinguer le suffixe du verbe auquel il est annexé; cette particularité, du reste, se voit dans plusieurs exemples de la même catégorie.

Le mot *anaku*, qui commence la phrase, doit rendre le perse *mâm*. Encore cette manière de commencer la phrase n'est pas sémitique, car, si quelquefois on voit le pronom personnel répété, ce n'est qu'après le suffixe lui-même.

Les termes *haddâ bagaibis vithaibis* « avec tous les dieux, » ne nous sont compréhensibles que par l'assyrien. Le mot perse *vithaibis* offrait une grande difficulté à l'interprétation; nous voyons maintenant que *vithaibis* ou *viçaibis* n'est qu'une forme altérée de *viçpa* « tout, » et plus près que ce dernier du sanscrit विश्व *viçva*. La preuve en est dans le mot *gabbi* « tout, » qui remplace également le perse *haruva* « tout, » persan هر, sanscrit सर्व *sarva*.

Le mot *gabbi* n'a pas, que nous sachions, de représentant dans les langues congénères; et pourtant la signification en est claire, et nous devons nous borner à la constater.

Le son *itti* est le mot assyrien signifiant « avec, » il correspond à l'hébreu אֵת; son représentant idéographique est [signe cunéiforme] *ki*, parce que, en casdo-scythique, *ki* se disait « avec. » Nous possédons une tablette bien curieuse, que j'ai pu compléter dans les débris du Musée britannique (*K.* 46), et que voici :

ki - su	*ta*	*it - ti - su*
ku - ab - bal	*ta*	*it - ti - an - ni*
ku - mu	*ta*	*it - ti - ya*
ku - nu	*ta*	*it - ti - nu*
ku - su	*ta*	*it - ti - ka*
ku - su - ab - bal	*ta*	*it - ti - ku - nu*

Cette tablette est d'une grande valeur, non pas seulement à cause des formes sémitiques, mais aussi pour les terminaisons de l'autre langue qu'elle contient, et qui constituent évidemment le caractère ouralien de cet idiome.

Par d'autres monuments, nous connaissons également les formes féminines qui manquent ici. Les idiomes tatares n'expriment pas cette différence; c'est pour cela que l'on n'a pas mis les formes féminines de l'assyrien; mais nous en pouvons reconstruire toutes les terminaisons possessives ainsi :

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	Masculin.	Féminin.	Masculin.	Féminin.
3ᵉ pers.	אתשו	אתשא	אתשן	אתשן
2ᵉ pers.	אתך	אתכי	אתכן	אתכן
1ʳᵉ pers.	אתי		(אתנו) אתן	

Ki exprimant *itti* « avec, » est également le monogramme de עתא *ittav* « le temps. »

La particule *ydti* a le sens de « puisque, » et cette idée aussi est rendue par la lettre *ki*.

Nous avons déjà fait connaître nos idées sur la particule אן, qui précède l'accusatif dans le langage des inscriptions des Achéménides, et qui remplace le mot hébreu את; ce fait est le résultat de l'influence que les idiomes araméens ont exercée sur la langue des Assyriens.

Le mot « royauté » est formé, comme tous les abstraits féminins en hébreu, en arabe et en araméen, par la syllabe *ut*. Ce suffixe se met souvent, comme dans notre cas, à la suite des monogrammes, et indique alors le féminin abstrait, avec le sens du *tas* latin. On prononce le mot שרות *śarrut*.

Un autre exemple nous est fourni par le mot signifiant « potestas, » qui s'écrit ou *bi i-lu ut* ou *bil ut;* nous voyons même que ce *ut* se met après les monogrammes représentant le dieu Dagon, qui portait, par excellence, le nom de Bel. בעלות « suprématie » s'écrit :

Bil - *u* - *u*. (Inscr. de Londres, col. III, l. 2.)

Le mot אלות « divinité » s'écrit :

i - *lu* *ut*. ou , אלות

Ainsi, רבטות « l'esclavage » s'écrit *ribit ut*.

D'autres mots de cette catégorie sont גבורת « la puissance, » רבות « la grandeur, » נכרות « la rébellion, » פלטות « la fuite, » לדתות « la maternité, la fécondité. »

Nous allons maintenant transcrire en entier, en lettres hébraïques, l'inscription assyrienne de Xerxès, trouvée à Van :

אלח רבו אהרמזדא רבו שאלהי· ששמי יבנו· וארצת יבנו· ונשי יבנו· שרקקא אן נשי ידן· שאן חשירשא סר יבנו· סר שסרי מארות· שצרששו אן נבחר מאתת גבי יתימא: אנכו חשירשא סרא רבו· סר שסרי· סר מאתת שנבחר לשנת גבי·

סר עקר רבתא דפשתא · פל דריוש סרא אחמנשי : חשירשא סרא יקבי · דריוש סרא חנשו אבוי אתוי · אן צללי אהרמזדא
מארות חבנו שיעבשו · ואן הנא שדו גאם ישתכן אן עבש למשא · וכלם אן עלי אל ישטר · אפכי אגנו גאם אלתכן אן
שטר למשא : אנכו אהרמזדא לצרפי · אתי אלהי נבי · ואן סרותי · ושאנכו אעבשו :

Nous ne présenterons pas les inscriptions dans un ordre chronologique, mais selon leur importance philologique, ou plutôt selon qu'elles exigent plus ou moins d'études; celles qui précèdent sont plus faciles à interpréter que celles qui suivent. Nous devions ainsi commencer par un document fournissant assez de mots pour pouvoir en expliquer d'autres.

CHAPITRE II.

INSCRIPTIONS DE PERSÉPOLIS.

I. Inscription *D* de Xerxès.

1. *Ilu. rabu. A - hu ur - ma az - da. sa. ih - ha - ru.*
Deus magnus Oromazes, qui terram

2. *a - ga id - din - nu. sa. sami. an - nu u - tu. id -*
hanc creavit, qui cœlum illud crea-

din - nu. 3. *sa. a - m - lu u - tav. id - din - nu. sa. dumku. a - na*
vit, qui homines creavit, qui imperium (?)

a - m - lu u - tav. 4. *id - din - nu. sa. a - na. Hi - si ar - su.*
hominibus dedit, qui Xerxem

sar. ib - nu u. is - tin. 5. *m. sarri. ma - du u - tu.*
regem fecit, unum inter reges multos,

is - tin. m. mu - ti i - mu. ma - du u - tu. 6. *A - na - ku.*
unum inter imperatores multos. Ego

Hi - si ar - si. sar. rabu. sar. sarri. 7. *sar.*
Xerxes, rex magnus, rex regum, rex

matat. sa. nab - ḫa ar. li - sa - nut. šar. ḳḳ - ḳa - ru.
terrarum quæ complexus linguarum, rex terræ

8.
a ga a - ta. rabi - ti. rukuti. pal. sa. Da a-
istius magnæ, amplæ, filius Da-

9.
ri - ya - vus. šarri. A - ḫa - ma an - ni ši - ši '. Hi-
rii regis, Achæmenides. Xer-

10.
ši - ar - ši. šarru. i - ḳab - bi. in. silli. sa.
xes rex dicit · In umbra

11.
A - hu - ru - ma az - da '. bab. a - ga a. V - ' ti-
Oromazis portam istam (Vi-

12.
ša - da a - ' i. sumsu. a - na - ku i - ti - bu us. u.
çadahyu (est nomen ejus) ego perfeci, et

13.
sa - nu u - ti. ma. ma - du u - tu tab - ba - nu u - tu.
alia quæ multa opera splendida

14.
i - ti - bu us. in. Par - sa. a - ga ' su. a - na - ku.
feci in Perside ista: quæ ego

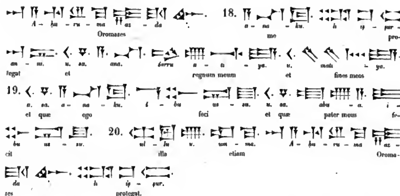
15.
i - bu us - su. u. sa. abu - a. i - bu us - su. u. sa.
feci, et quæ pater meus fecit, et quæ

tum - sa ' im - mar - ru. tab - ba - nu u - [tu]. ul - lu u - tu.
(?) videntur opera splendida illa

16.
gab - bi. in silli sa A - hu - ru - ma az - da '.
omnia in umbra Oromazis

17.
u - ti - bu us Hi - ši ar - ši šarru i - ḳab - bi.
perfecimus Xerxes rex dicit:

su.



Voici l'original perse :

Baga vazarka Auramazdâ . hya imâm bumim adâ . hya avam açmânam adâ . hya martiyam adâ . hya siyâtim adâ martiyahyâ . hya Khsayârsâm khsâyathiyam akunaus . aivam parunâm khsâyathiyam . aivam parunâm framâtâram . Adam Khsayârsâ . khsâyathiya vazarka . khsâyathiya khsâyathiyânâm . khsâyathiya dahyunâm paruvazanânâm . khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ vazarkâyâ . duraiy âpaiy . Dârayavaus khsâyathiyahyâ puthra . Hakhâmanisiya . Thâtiy Khsayârsâ khsâyathiya vazarka . vasanâ Auramazdâhâ imam duvarthim Viçadahyum adam akunavam . vaçiya aniyasciy nibam kartam anâ Parçâ . tya adam akunavam utamaiy tya pitâ akunaus . tyapatiy kartam vainatiy nibam ava viçam vasanâ Auramazdâhâ akunmâ. Thâtiy Khsayârsâ khsâyathiya . mâm Auramazdâ pâtuv. utamaiy khsathram. utâ tya manâ kartam. utâ tyamaiy pithra kartam. avasciy Auramazdâ pâtuv.

Nous avons dû reproduire l'original tout entier parce qu'il y a partout quelques légères différences entre cet original et la traduction.

Au commencement, le traducteur a respecté l'ordre dans lequel le texte perse indique que s'est effectuée la création, tandis que généralement, comme nous l'avons vu, l'ordre en est interverti. Ensuite, il a rendu la différence des deux démonstratifs perses *ima* « celui-ci » et *ava* « celui-là, » c'est-à-dire l'objet le plus éloigné; l'un est rendu par *hagât*, que nous connaissons déjà, l'autre par *annût*, pluriel masculin d'un démonstratif *anni*, *annu*, féminin *annât*. Ce pronom se trouve également dans d'autres langues sémitiques; notamment je lui compare le chaldaïque אִנּוּן, féminin אִנִּין. Le pluriel féminin est *annit*, nous avons donc :

Singulier.		Pluriel.	
Masculin.	Féminin.	Masculin.	Féminin.
אַנַא	אַנַת	אַנוּת	אַנִית
אַנַא			
אַנָא			

Le mot *martiyam* est traduit par le féminin abstrait אִלוּת « humanité, » sur lequel nous nous sommes déjà prononcé, et qui est expliqué, dans un syllabaire, par son synonyme תְּנִשִׁית. Nous remarquons pourtant que אִלוּת pourrait également être le pluriel de אִל « homme, » comme אִשְׁבוּת est celui de אִשְׁב « habitant. »

Le mot « terre » est rendu par עֶקֶר, employé ici au masculin.

Quant au verbe *add*, il est rendu incorrectement toutes les quatre fois par יִרְנוּ, iphtaal de רנת; le verbe *akunaus*, au contraire, est rendu par יִכְנוּ.

Nous avons déjà remarqué que la traduction est plus claire que ne l'est l'original : « unum ex regibus multis, unum ex imperatoribus multis. »

Au lieu du mot רפשתא, qui souvent traduit le perse *duraiy âpaiy*, nous rencontrons le mot *ruk*, contracté de la racine רוק, voisine de l'hébreu רחק « lointain. » En assyrien, ce mot se dit et du temps et du lieu; par exemple, dans la phrase de Nabuchodonosor : « prolonge la postérité jusqu'à des jours éloignés : »

יְמֵי רְחֻקֹת אַן שארבּתא שְׁרְבָא

Le signe , qui se trouve dans ce dernier mot, indique le pluriel, ce qui est une faute, à moins de prendre *ákkar* dans un sens collectif.

Les lignes 10 et 11 sont très-instructives. Le mot *duvarthim*, perse در « porte, » est expliqué par le monogramme , dont la forme ninivite est . Ce caractère change, dans les inscriptions de Sargon, avec les lettres *babi*, et nous lisons également dans le syllabaire *K.* 110 :

ba — a | | *ba a — bu,* בָּבָא.

La porte se disait donc בָּב en assyrien, comme dans les autres dialectes sémitiques. Au surplus, le caractère se trouve dans le groupe , qui représente le nom de Babylone.

Pour indiquer le genre de porte, le perse a *riçadahyum;* nous l'avons traduit « montrant tous les pays, » ce qui peut être vrai aussi bien que « ouvert à tous les pays. » Ce sont des termes architectoniques et officiels, sur lesquels il est toujours très-difficile de se prononcer. Notre mot est (hormis *appadan*, de l'inscription de Suse), la seule expression qui ait été conservée avec sa forme perse en assyrien, par les lettres *u'iśśadd'i*[1]; ce qui semble prouver que le *v* perse se prononçait réellement comme un *w* anglais. Mais, pour annoncer l'origine étrangère du terme, la traduction ajoute les lettres *sumsu* « son nom. »

Le caractère exprime, à Bisoutoun, le perse *nâma;* il est employé comme monogramme, et expliqué dans d'autres passages par *su um*, שֻׁם, ce qui est juste la

[1] La copie de Westergaard a , pour qui est le seul caractère possible ici. M. de Saulcy a déjà signalé le fait de la transcription pure et simple du mot perse.

même expression en chaldaïque. Il a, en outre, les valeurs idéographiques de שַׁנַּת « année, » de זכר « commémorer, » et de נדן « donner. »

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'iphteal de עבש; on trouve, ligne 16, la première personne du pluriel נִתַּבַּשׁ *nitibus*, qui est le perse *akunmá*, correspondant au singulier *akunavam*, exprimé par אִתַּבַּשׁ *itibus*, ou par le kal simple אֶבַּשׁ.

Le mot שַׁנּוּת *sanût* veut dire « autre; » à Bisoutoun, il se trouve aussi avec l'acception de « fois : » ce mot vient de la racine שנה « répéter; » le sens en est établi par plusieurs passages. Quant au mot *tabbanût*, il a déjà été expliqué.

Les deux mots *anâ Pârçâ* sont traduits par . *in. Parsa. haga* « dans cette Perse. » Mais l'original perse n'exprime pas du tout la même idée que la traduction; *anâ Pârçâ* ne peut, en aucune façon, signifier « dans cette Perse, » mais « par cette Perse. » Nous avons ici l'instrumental et non le locatif, qui serait *âmiy Pârçaiy*, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs (*Inscriptions des Achéménides*, p. 270).

Nous devons revenir sur ce point, M. Norris ayant cru devoir insister deux fois sur la fausseté de notre traduction, défendue pourtant par la grammaire. Dans son *Memoir on the Scythic version of the Behistun inscription*, M. Norris dit, p. 156, que la traduction scythique est, « I think, decisive against Oppert's translation *par cette Perse*, » et p. 170 « The correction of Oppert, *avec cette Perse, aidé par ce peuple perse*, it shews to be inadmissible. »

M. Norris se trompe. Les traductions scythiques et babyloniennes n'interprètent pas toujours le terme exact du texte perse; elles peuvent, comme elles font souvent, ne pas rendre tout à fait la nuance qu'exprime l'original. Si ce dernier a voulu dire ici ce que semblent indiquer les traductions, il faut supposer ou une faute grammaticale dans le monument, ou une erreur dans la copie du savant explorateur qui nous les a transmises. Mais, en tout cas, l'instrumental perse ne peut pas avoir le sens d'un locatif.

Nous aurons encore quelques remarques à faire sur les pronoms relatifs et . La syllabe *ma* (l. 12) signifie « que, » et semble être identique à l'hébreu מה; elle est surtout employée dans la composition *ma la*, aussi écrit *mal* « qui, non, » מַלָּא ou כַּל. Nous nous occuperons plus tard de *manama*, *manma*, à prononcer *mamman* « quiconque. »

Le même sens de « quiconque, *quidquid*, » semble être celui de שַׁתְאָשָׁא *satur sa'*, bien qu'il me faille avouer que le sens n'est pas suffisamment justifié, sans être faux. Le scythique a *sarak* « autre, » le *else* anglais, de sorte que, de ce côté, notre idée reçoit une confirmation.

Le perse *vainatiy* (persan بیند) est rendu par un verbe *immarru*, d'une racine essentiellement assyrienne נמר « voir. » La signification de cet élément est claire; dans un dictionnaire assyrien expliquant des racines par d'autres, *namar* est expliqué (*K.* 169) par זְכַר עֵני *zikur ini*. Cette forme *immarru* est irrégulière en tous cas. Si c'est le niphal, cela devra être *innamru*, et, si c'est le kal, ce sera *immaru*. Ainsi, à Bisoutoun (l. 60), *immarusu*, יִמְּרוּשׁ « il le vit, » et (l. 106) *tam-ma-ri*, תַּמָּר « tu vois. » De ce verbe *namar*, dont il existe

une autre forme *amar* avec la même signification, vient aussi *tamarti* et *tamirti*, תַּמַּרְתָּא et תַּמִּרְתָּא «la vue.»

Nous rencontrons, dans la même inscription, un autre démonstratif *ullût*, identique à l'hébreu אֵלֶּה, et qui est dans le même rapport avec le chaldaïque אִלֵּין, que *annut* l'est avec אִנּוּן.

En voici les formes :

Masculin.	Féminin.	Pluriel.	Féminin.
אֻלָּא	אֻלַּת	אֻלּוּת	אֻלִּית
אֻלָּא			
אֻלָּא			

Nous n'avons guère à nous occuper ici de l'emploi très-singulier de 𒊓 (l. 18), ce qui peut être une faute, parce qu'il n'y a aucun sens. Le relatif ne se trouve pas ailleurs dans les mêmes phrases, et semble avoir été traduit par le 𒊓, qui suit immédiatement.

Le seul mot nouveau, à la fin, c'est [cunéiforme] *umma*, אֻמָּא, après *ullu* «cela;» ce terme généralise le démonstratif. Le même mot s'emploie avec le sens de «ainsi,» et sert à indiquer les propres paroles d'une personne, comme l'hébreu לֵאמֹר; c'est avec cette acception qu'on le lit dans les petites inscriptions détachées de Bisoutoun.

Voici la transcription, en caractères hébraïques, du texte de l'inscription *D* de Xerxès à Persépolis :

אלה רבו אהרמזדא • שעקר הנא ירנו • ששמי אנות ירנו • שאולותא ירנו • שדמקא אן אולותא ירנו • שאן חשירשא
סר יבנו • עשתן אן סרי מאדות • עשתן אן מתימי מארות : אנכו חשירשא • סרא רבו • סר סרי • סר מאתת שנבחר
לשנת [נבי] • סר עקר הנת רבתא רחקתא • סל שדריוש אחמנשי : חשירשא סרא יקבי • אן צללי שאהרמזדא • כב הנא
אחסדהי שמשו אנכו אעתבש • ושנות ממדות תבנות אעתבש אן פרס הנא • שאנכו אעבשו • ושאבוי יעבשו • ושתאשא
ישרו תבנו(ת) • אלות נבי אן צללי שאהרמזדא נעתבש : חשירשא סרא יקבי • אהרמזדא אנכו לצרני ו(ש)אן סרותי •
ומאתי ושאנכו אעבשו • ושאבוי יעבשו • אלו אמא אהרמזדא לצר :

II. Inscription *E* de Xerxès.

1. *Ilu. rabu. A - hu - ru - ma az - da sa. di - ka - ru.*
Deus magnus Oromazes qui terram

a - ga a. id - din - nu. 2. *sa. sami. an - nu - tu. id - din - nu.*
hunc creavit, qui cœlum illud creavit,

sa. asbut. id - din - nu. 3. *sa. dumku. ana. asbut.*
qui homines creavit, qui imperium hominibus

id - din - nu. sa. śarr u - ti. a - na. Ḫi - ši ar - ša.
dedit, qui regnum Xerxi

id - din - nu. 4. *iś - tin. a - na. śarri. ma - du u - tu.*
dedit, uni supra reges multos,

u - tin. [ana]. mu - li i - mi ma - du u - tu.
uni [supra] imperatores multos.

A - na - ku. 5. *Ḫi - ši ar - ša. śarru. rabu u. śar.*
Ego Xerxes rex magnus, rex

sarri. śar. matât. sa. nab - ḫa ar. li - sa - nut.
regum, rex terrarum quæ complexus linguarum,

6. *śar. ak - ḫa - ru. a - ga a - ta. rabiti. ru uk - ḫu - ti.*
rex terræ istius . magnæ amplæ.

pal. Da a - ri - ya a - vus. śarri. 7. *A - ḫa - ma an - nis - si*
filius Darii regis Achæmenides.

Ḫi - ši ar - ša. śar. rabu. i - ḳab - bi. 8. *sa.*
Xerxes rex magnus dicit: Quæ

a - na - ku a - gan - na. i - bu us - su. u. in. ak - ḫa - ru.
ego hic feci et in terra

sa - nam - ma. i - bu us - su. 9. *gab - bi. ma - la i - bu us - su*
extera feci, omniaque quæ non feci,

i - na. silli. sa. A - hu - ru - ma az - da
in umbra Oromazis

10. *i - ti - bu us. A - na - ku A - hu - ru - ma az - da.*
feci. Me Oromazes.

li - ip - pur - an - ni. it - ti. ilahi. u. a - na. šarr u - ti - ya. u. a - na. sa. i - bu us - su.

protegat cum diis et regnum meum et quæ feci.

Nous avons reproduit toute cette inscription, qui, même en présentant en général le sens de tous les textes du règne de Xerxès, a cela de remarquable qu'elle s'éloigne, pour les termes, un peu de l'original, et nous met en demeure de nous conseiller nous-même.

Nous ne donnons pas l'original du commencement, parce qu'il est identique à celui des autres textes. Nous avons à signaler plusieurs variations dans la traduction : en dehors des différentes expressions pour le mot « humanité, » nous voyons surtout que le membre de phrase « qui a fait Xerxès roi » est rendu par « qui a donné à Xerxès la royauté. »

שאן חַשִׁיַרְשָׁא סְרוּתָא יְדַנוּ

La préposition *sur*, dans le fragment de phrase « l'empire sur beaucoup de rois, » est *ana*, parce qu'elle dépend du mot סְרוּת; dans l'inscription *D* nous avions « un roi parmi beaucoup de rois. »

Le mot *duraiy âpaiy* est traduit par *rukkuti*, avec un *k* redoublé, dérivé de *rukhuti*, comme en général l'assyrien sacrifie les consonnes radicales à l'euphonie, plus que ne le font les autres dialectes sémitiques.

La troisième partie du texte assyrien diffère de l'original perse et de la traduction médo-scythique, qui est calquée sur celui-ci. On lit dans le perse :

Vasanâ Auramazdâhâ ima hadis adam akunavam.
Par la grâce d'Ormuzd, j'ai fait cette demeure.

Il faut donc expliquer le texte assyrien sans le secours de l'original, qui, comme nous le verrons, dit tout autre chose[1]. La forme dans laquelle la version est conçue se justifie parce qu'elle est spécialement destinée à des Babyloniens. A l'époque de Xerxès, le sentiment de la nationalité chaldéenne n'était pas encore éteint, et les prêtres de Bélus devaient voir avec un vif sentiment de haine et d'inimitié les exploits du destructeur des sanctuaires babyloniens. On a, sans doute, un indice réel de ce fait dans l'inscription assyrienne de Nakch-i-Roustam, où Darius dit bien aux Sémites qu'il est Perse et fils de Perse, mais où il leur cache qu'il est Arien et de race arienne. Nous devons nous rappeler également que, sur des documents de Babylone proprements dits, ni Cyrus, ni Darius, ni Artaxerxès, ne prennent ni n'obtiennent le titre de roi de Perse; leur seule qualification est celle de « roi de Babylone et des nations. »

[1] Cette diversité a déjà été signalée par M. de Saulcy dans son travail sur les textes assyriens de Persépolis. L'inscription perse *A*, dont on ne trouve pas de traduction, contient une phrase à peu près analogue à celle que nous analysons.

La traduction dit, *sa anaku aganna ibussu*, dont le sens est : « ce que j'ai fait en ces lieux. »

Le mot הָכָּנָא *aganna* répond au perse *idâ* « ici, » et M. de Saulcy, avec sa sagacité ordinaire, avait déjà reconnu le sens de ce mot difficile, en le comparant à l'arabe ههنا « ici, » auquel il est réellement identique.

La phrase suivante est : *u in ákkaru sanamma ibussu.*

Le caractère [cuneiform], dont la forme spécialement babylonienne est [cuneiform] (celle de Ninive est [cuneiform] et [cuneiform]), a la valeur de *nam.* Sa forme archaïque babylonienne est très-compliquée, et écrite généralement : [cuneiform].

Quant au style archaïque de Ninive, les tablettes de Sardanapale n'énumèrent pas moins de vingt-trois formes.

Il faut remarquer que ce caractère permute généralement avec [cuneiform] *na am*, par exemple, dans le mot *namru* « visible, splendide. »

Le mot *sa nam ma* est également écrit *sa num ma*, ce qui en garantit la lecture; car les variations subies par les voyelles confirment les valeurs des consonnes. On doit tout d'abord être porté à y voir un terme opposé à *aganna* « ici, » et à admettre la signification de « ailleurs. » L'analogie du texte A, qui oppose *apataram* « au dehors » à *idâ* « ici, » milite en faveur de notre interprétation.

Voyons si l'étymologie vient à l'appui de cette opinion.

Nous avons vu que *sanu* veut dire « autre, » et nous savons, par d'autres langues sémitiques, que la syllabe *ma* forme des adverbes; ainsi nous avons en araméen כנמא, en hébreu מאומה, sans parler des particules arabes, telles que كما, ربما, بعدما, qui n'ont pas toujours une signification relative. Aussi voyons-nous dans *sanamma* le mot assyrien signifiant « ailleurs; » nous le transcrivons שַׁנְמָא.

Le caillou de Michaux a, dans une formule imprécatoire :

[cuneiform]
sa - *nam* - *ma*. *i* - *sad* - *da* - *ru*. שַׁנְמָא יְשָׁרְדוּ.
alio expellant (eum).

Le sens de la phrase est donc « et ce que j'ai fait ailleurs. »

L'inscription continue alors : *gabbi mala ibussu in ṣilli Ahurunazdâ itibus* « et tout ce que je n'ai pas fait, je l'ai fait par la grâce d'Ormuzd. »

Il n'y a de difficile ici que le mot *mala*. Il semblerait plus naturel, je crois, de traduire ce mot par le latin « quæquæ, » en lui donnant cette valeur indéterminée que nous avons vue attachée à la particule *umma*, et que nous rencontrerons encore dans les mots de *mamman* « quiconque, » *mimma* « tout ce qu'il y a. »

Mais le sens de *mala* ne paraît pas être celui-ci, et c'est encore une des plus singulières méprises qui a porté le colonel Rawlinson à accepter le sens de « quæ. » Darius dit que tous les Mèdes qui n'étaient pas dans des maisons se révoltèrent contre lui; c'est-à-dire tous les

Mèdes nomades, précisément, selon nous, ceux qui parlaient la langue de la seconde écriture des Achéménides, tandis que les Ariens restèrent fidèles au fils d'Hystaspe. L'original perse manque, et j'en avais donné une mauvaise restitution, en m'appuyant sur l'opinion de mon illustre confrère; car la version « que les Mèdes qui étaient en Médie prirent les armes, » qui, dans le principe, avait été adoptée par moi, n'est à vrai dire qu'un contre-sens.

Les mots « qui n'étaient pas dans des maisons, » sont rendus par מלא אן בת *mala in bit*, et le médo-scythique a un mot précédé du clou horizontal, indiquant un endroit, probablement le désert, [1].

Dans le caillou de Michaux, on appelle la malédiction des dieux qui *ne sont pas* nommés sur la pierre; ce sens est également rendu par *mala*.

Mais pourquoi Xerxès anrait-il parlé ici de tout ce qu'il n'a pas fait? Avant de bâtir les palais de Persépolis, au moins avant d'avoir eu le temps de les achever, le roi entreprit l'expédition de Grèce, et, en revenant d'Athènes, il détruisit les temples de Babylone. C'est à ces exploits que le monarque perse semble faire allusion, et nous ne devons pas nous étonner s'il emploie ici une litote, en exprimant sa destruction comme une *non factio*. Il semble ressortir avec évidence, de tout ce que nous avons dit, que cette traduction assyrienne avait été faite spécialement en vue des Sémites, et peut-être la destination de l'édifice, coté *N* par Ker Porter, se rattachait-elle à la prise de Babylone. Le mot « ailleurs, » qui ne se revoit jamais dans ce sens, semble indiquer spécialement les pays soumis auxquels le roi Xerxès fait allusion, au sujet de ses œuvres de destruction; car, s'il avait voulu parler de ses constructions, il aurait pu en dire un mot dans l'inscription de Van.

Et, dans ce cas, ce document aurait pour nous un double intérêt, à cause de ses allusions historiques. En voici la transcription en lettres sémitiques :
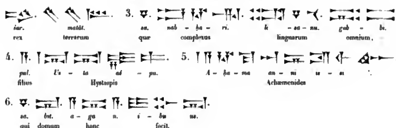
אלה רבו אהרמזדא · שעקר הנא ידנו · ששמי ידנו · שאשכת ידנו · שרמקא אן נשי ידנו · שפרותא אן חשירשא ידנו ·
עשתן אן פרי מארות · עשתן אן פתיסי מארות : אנכו חשירשא סרא רבו · סר סרי · סר פתת שנבחר לשנת · סר עקר
הנאת רבתא רחקתא · פל דריוש אחמנשי : חשירשא סרא רבו יקבי · שאנכו הנגא אעבשו · ואן עקר שנפא אעבשו · נבי
סלא אעבשו · אן צללי שאהרמזדא אעתבש : אנכו אהרמזדא לצרני אתי אלהי ואן סרותי ואן שאעבשו ·

Avant d'aborder des inscriptions d'une interprétation plus difficile que les précédentes, tant à cause des mutilations qu'elles ont subies que du défaut de rigueur dans la traduction, il nous faut examiner une courte légende de Darius, qui explique un mot très-difficile en perse par un terme fort connu en assyrien.

Voici cette inscription, qui est cotée *B* de Darius :

1. *Da - ri - ya - a - vus.* *šarru* *rabu.* 2. *šar.* *šarri.*
Darius rex magnus, rex regum.

[1] M. Norris, dans ce passage, prend pour *hu* « moi, » et explique le trait par « avec; » il aurait dû remarquer que le n'est pas précédé ici du clou perpendiculaire, indispensable devant le pronom « moi. »



L'original perse est conçu ainsi :

Dârayavus khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânâm, khsâyathiya dahyunâm Vistâçpahyâ puthra Hakhâmanisiya, hya imam tacaram akunaus.

Les traductions scythique et babylonienne contiennent un terme que l'original ne donne pas; elles s'expriment romme si celui-ci avait dit *dahyunâm viçpazanânâm* «assemblage de toutes les langues.»

Le mot perse *tacaram*, que la traduction scythique transcrit en *taṣṣaram*, est exprimé par l'assyrien בית *bit*, [cuneiform], monogramme de «maison,» et écrit aussi [cuneiform] *bi it*. Le sens de ce mot obscur est justifié par la traduction; c'est «palais,» ainsi que nous l'avions toujours cru.

La transcription en lettres hébraïques est simplement :

דריוש סרא רבו· סר סרי סר מאתת שנבחר לשן גבי פל ושתספא אחמנשי· שבית הגא יעבש :

CHAPITRE III.

GRANDE INSCRIPTION SÉPULCRALE DE NAKCH-I-ROUSTAM.

Ce document important nous a été communiqué pour la première fois par M. Westergaard; mais la difficulté de s'en procurer une copie a influé désavantageusement et sur la correction et sur l'intégrité du texte publié. Plus tard, M. Tasker, voyageur anglais mort en Perse, s'imposa la tâche difficile de copier cette inscription, qu'il communiqua à sir Henry Rawlinson. Ce savant anglais fit imprimer le texte plus complet, avec l'intention de le comprendre dans sa publication de l'inscription assyrienne de Bisoutoun; mais, par une cause indépendante de sa volonté, la science a été privée de ce document important.

Nous devons un exemplaire un peu moins mutilé de ce texte à la bienveillanre de

M. Norris. Nous l'utilisons, après avoir déjà fait paraître une partie de l'inscription autographiée, sans avoir eu sous les yeux la copie de M. Tasker, n'ayant d'autre guide que celle de M. Westergaard. Quoique cette dernière laisse à désirer dans plusieurs parties, nous étions cependant déjà parvenu à résoudre des questions grammaticales qui s'y rattachaient; et notre transcription du commencement était déjà en progrès sur celle du colonel Rawlinson, laquelle, en effet, semble remonter à plusieurs années.

Quoique moins fruste, elle présente encore bien des obscurités; aussi prévenons-nous le lecteur que nous sommes forcé de laisser à l'état de problème plusieurs des points les plus intéressants. L'original perse est encore plus détérioré que la version babylonienne, et ce n'est qu'à l'aide de celle-ci que nous pourrons reconstituer une partie de ce que l'action du temps nous a enlevé.

1.
Ilu. iluhi. rabu. A - hu ur - ma az - da : sa. sami.
Deus deorum magnus Oromazes, qui cœlum

2.
u. irsit. ib - nu u. u. nise. ib - nu u. sa. dumku.
et terram creavit, et homines creavit, qui imperium

3.
a - na. nise. id - din - nu. sa. a - na. Da a - ri - ya - vus.
hominibus dedit, et Darium

šarra. sa. šar. šarri. ma - du - tuv. ib - nu u. A - na - ku.
regem qui rex regum multorum fecit. Ego

4.
Da a - ri - ya - vus. šar. rabu. šar. šarri. šar.
Darius rex magnus, rex regum, rex

5.
matât. sa. nab - ḫar. lisan. gab - bi. šar. ak - kar.
terrarum quæ complexus linguæ cujusvis, rex terræ

6.
ru uḳ - tuv. ra - bi - tav. pal. Us - ta as - pa. A - ha -
amplæ grandis, filius Hystaspis, Achæ-

7.
ma - ni - si. : Par - śa as. pal. Par - śa as.
menides, Persa filius Persæ.

Da - a - ri - ya - 'u - vus. šarru. i - kab - bi. m. pilli. sa.
Darius rex dicit: in umbra

8. *A - hu - ur - ma - az - da an - ni - ti. matát.*
Oromazis hæ (sunt) terræ

sa. anaku. aș - ba - at. i - lat. 9. *Par - sù u. anaku. m. ili - su - nu.*
quas ego tenebam, præter Persidem: ego iis

sa al - ța. ibus. u. man - da at - tur anaku. i - na as -
imperabam, et tributa mihi fere-

su - nu. sa. la - pau - ya. ut - tu u - a ig - ga - ba as - su - nu.
bant; quæ a facie meo edicta erant

una. ab - ú - su - nu. 11. *ib - bu - us - su u. di - na a - tar ?*
plene fiebant, et leges

at - tu u - u. kul - lu '. Ma - da m. Elamu.
meæ observabantur. Media, Elymais.

12. *Par - tu u. A - ri - i - vu. Ba - uh - tar.*
Parthia, Ariana. Bactria,

Ṡu - ug - du. Ḫu - va - ri - iz - mu 13. *Za - ra - an -*
Sogdiana, Chorasmii. Zaran-

ga. A - ru - ha - ut - ti Ṡa - at - ta - gu - su.
ga. Arachotis, Sattagydia,

Gan - da - ri. 14. *... in - du u. Nim - mir - ri.*
Gandara, India, Scythæ

U - mu - ur - ga Nim - mir - ri. 15.
Amyrgii, Scythæ Sagit-

rap - pa *Babilu.* *Assur.* *A - ra -*
tarii, Babylon, Assyria, Ara-

16. *bi.* *Mi - sir.* *U - ra - as - tu.* *Ka - at - pa -*
bia, Ægyptus, Armenia, Cappa-

tuk - ka. *Śa - par - da.* *Ya - va - nu.* 17. *Nam - mir - ri.*
docia, Saparda, Ionia, Scythæ

sa. *a - hu.* *ul - lu* *ai.* *mar - ra - tuv.* *Is - ku - du - ru.*
qui habitant trans mare, Scodrus,

18. *Ya - na - nu.* *sa - nu* *ut.* *sa.* *ma - gi - du - ta.* *in.* *gud - du -*
Iones alii qui nodos in verti-

su - nu. *na - su* *u.* *Pu - u - ta.* 19. *Ku - u - su.* *Mas -*
cibus portant, Put, Chus, Ma-

su *u.* *Kar - ka.* *Da - a - ri - ya - vus.* *śarru.* *i - kab - bi.*
xyes, Carthago. Darius rex dicit:

20. *A - hu - ur - ma - az - da* *ki.* *i - mu - ru.* *matāt.*
Oromazes quando vidit terras

an - na - ti. *in - ik - ru - va.* 21. *a - na.* *lib - bi.* *a - ka.*
istas superstitiosas in modum doctrinarum

iu - um - mu - hu. *up - ki.* *anaku.* *id - dan - na - as - si - in - ti.*
perditionis, tunc mihi dedit eas

22. *u.* *anaku.* *in.* *ik - ri - na.* *ana.* *śarru - tav.* *ip - ti - kid.* *an - ni.*
et mihi de iis imperium concessit;

anaku. *śar.* *in.* *silli.* *sa.* 23. *A - hu - ur - ma - az - da*
ego rex in umbra Oromazis,

anaku. in. as - ri - si - na. al - ti - sib. si - na a - tav. u. sa.
ego in loco earum collocavi denuo eas, et quæ

24. *anaku. a - gab - ba as - si - na a - tav. ib - bu us - sa.*
ego dicebam iis faciebant

lib - bu a. sa. anaku. ṣi - ba a. iris. 25. *u ki. i. ta - gab -*
sicut mihi voluntas placuit. Et si cogi-

bu u. um - ma. matât. an - nu - tav. ak - ka
tas ista: terræ illæ quomodo

i - ki il - sa 26. *sa. Da a - ri - ya - vus. śarru. kul - lu.*
variæ quas Darius rex tenebat,

salmas - su - nu. a - mu - ru. sa. kuśśû. at - tu u - a. na - su u
imagines eorum aspice qui thronum meum portant,

in. lib - bi. tu - ma - ki is - su - nu - tav. in. yu - mu - su - va. im -
ut cognoscas eos. Tunc cogni-

mag - da ak - ka. 28. *sa. a - vi - lu. Par - śa as.*
tum erit tibi viri Persici

ai - ma - ru - su. ru - ku - ḳu. il - lik. in. yu - mu - su - va.
hastam longinquo pervasisse. tunc

29. *im - mag - da ak - ka. sa. avil. Par - śa as*
cognitum erit tibi virum persicum

ru - ku - ḳu. ul - tu. matan. sal - tav. 30. *i - ti - bu us.*
longinquo a terra sua bellum repulisse.

Da a - ri - ya - vus. sarru. i - ḳab - bi. ... a - gu a. gab - bi.
Darius rex dicit: Hæc omnia

sa - tur - su (?). in. silli. sa. 31. *A - hu ur - ma az - da '.*
quæque sint (?) in umbra Oromazis

i - ti - bu us. A - hu ur - ma az - da '. is - pam - dan - nu.
feci. Oromazes mihi opem tulit

32. *a - di. ib. sa. a - ga a. i - bu us. Anaku. A - hu ur -*
donec ista perfecerim. Me Oro-

ma az - da ' h is - par. an - ni. 33. *la - pa - ni.*
mazes protegat ab

mi im - ma. bi i - ni. u. a - na. ' bit - ya. u. a - na.
omni quoquo malo, et domum meam et

ma - ti - ya. A - ga - a. anaku. 34. *a - na. A - hu ur - ma az -*
terram meam. Hæc ego Oroma-

da ' i - ti - ri is. A - hu ur - ma az - da
zem rogo, Oromazes

h id - din - nu. 35. *Aab. sa. A - hu ur - ma az - da '*
dato. Homo, quod Oromazes

u - ta ' a - ma. in. ib - ka. la. i - mar - ru us.
imposuit tibi non omittatur.

36. *lam sa*

na ha ap ku ta su - ru.

Comme on le sait, l'original perse est bien fruste, et les deux traductions scythique et babylonienne servent à l'interpréter, quoique ces deux textes ne soient pas complétement

calqués sur l'inscription rédigée dans la langue de Darius. Nous pouvons donc nous dispenser de reconstituer celle-ci, avant d'avoir expliqué le texte sémitique.

Le commencement est clair : c'est le même protocole qui est placé en tête de tant d'inscriptions de Darius, de Xerxès et d'Artaxerxès. Après lo mot *Achæmenide*, on lit, en perse (et la même idée en médo-scythique) : *Pârça Pârçahyâ puthra Ariya Ariya cithra* « Perse, fils de Perse, Arien de race arienne. »

La traduction babylonienne a bien respecté les mots « Perse, fils de Perse, » mais elle a omis la suite, et nous avons déjà donné la raison probable de cette omission faite à dessein. On ne voulait pas insister auprès des Sémites sur l'origine arienne du grand roi, et nous entrevoyons là une pensée d'égard pour les nationalités qui appartenaient à une autre race que celle des conquérants.

Tout le protocole a, du reste, été un peu raccourci; ainsi la phrase *airam parunam framâtâram* n'a pas été traduite.

Ligne 5, les mots *nabḥar lisan* sont écrits . La valeur syllabique de est *ḥar*, ce qui ressort d'un grand nombre d'exemples, et le mot « langue » est écrit par le monogramme qui se trouve aussi pour le même mot dans les inscriptions de Sargon; à Ninive, il a la forme . Le monogramme complexe indique probablement « langue étrangère, » et est rendu par le mot *Sumiri*, une partie de la Chaldée.

La syllabe *ḳar*, en *âḳkar*, est rendue par le signe , le ninivite , lequel n'a pas la valeur de *par*, ainsi que je l'avais admis, à l'exemple du colonel Rawlinson.

Mais, à partir de la ligne 7, l'inscription de Nakch-i-Roustam nous fournit des formes et des termes assyriens qui, expliqués par une traduction, ne se trouvent que là, et dans lesquels réside l'extrême importance de ce document.

Les mots *imâ dahyâva tyâ adam agarbâyam apataram hacâ Pârçâ* sont exprimés par

anniti matât sa anaku aṣbat ilat Parśu.
hæ (sunt) provinciæ quas ego tenebam præter Persidem.

Le verbe *agarbâyam* est rendu par un mot qui se lit souvent, dans cette acception, dans les inscriptions assyriennes, צבת. La forme de Nakch-i-Roustam ne nous apprendrait rien sur les lettres radicales; car (c'est ici que se manifeste l'inconvénient d'une écriture qui ne distingue pas entre elles les consonnes finales de la même classe) le verbe pourrait être זכר, זכם, זכה, סכר, סכם, סכה, צבר, צבם, צבה. Mais, de ces neuf racines, une seule est possible, et l'on s'en assure par les formes qui sont dérivées du verbe. Ainsi nous trouvons souvent le niphal de cette racine au pluriel, יִצְבְתֻן *uṣṣabitun*, le shaphel אשצבת *usaṣbita*, où les lettres et nous démontrent clairement que le dernier élément correspond à l'hébreu ת. Pour le premier radical, la chose est plus difficile, car représente צ et ז; mais, pour nous tirer d'embarras, nous avons des substantifs dérivés, tels que צבתתא *ṣibitti* « la prise, » et le *ṣi* ne permet plus de doute sur le caractère de la première lettre.

Le mot צבת se trouve aussi en chaldéen, avec la signification de «lier;» en hébreu, il n'y a que le צֶבֶת «la liasse,» le verbe arabe ضبط semble être de la même famille.

Outre *aṣbat*, nous avons encore, dans les inscriptions, la forme *aṣṣabit*, iphteal avec le ṣ redoublé. La forme régulière serait *aṣtabit*, ce qui ne va pas plus à l'assyrien qu'à l'hébreu. Celui-ci change le ת en ט, comme le font l'arabe et l'araméen; l'assyrien l'assimile à la première lettre, précisément comme la langue des saintes Écritures redouble le ז dans des cas semblables. Ainsi la forme *uṣṣabbit*, c'est l'iphteal pour *uṣtabbit;* et de la sorte s'expliquent toutes les formes du verbe qu'a laissées sans interprétation sir Henry Rawlinson dans son travail sur l'inscription de Bisoutoun (p. LXII).

Le même mot *aṣbat* se trouve également dans les inscriptions de Ninive; mais là, quelquefois, il est la transcription anarienne du sémitique אִזְבֹּר «je donnai,» surtout dans la phrase אַן אֵלָהַי אִזְבֹּר «j'ai donné à mes dieux.» (Voy. Rawlinson, *l. c.*)

Le mot «præter,» *apataram* en perse, s'écrit [cunéiforme]. La dernière lettre a beaucoup de valeurs; je choisis celle de *lat*. Ce mot serait alors עִלַּת *ilat*, et viendrait de עלה «dépasser.» Je n'ignore pas, du reste, que, dans toutes les langues sémitiques, la même idée s'exprime par un son voisin, אֶלָּא, إِلَّا; mais ce mot doit avoir d'abord existé en assyrien, sous la forme אֻלָּא *ulla*. et encore cette particule ne se trouve-t-elle qu'après une négation n'existant pas dans cette phrase.

Le nom de la Perse s'écrit ordinairement *Parsu*, comme ici; quelquefois, seulement, il s'écrit *Parsa*.

La phrase suivante, *adamsām patiyakhsaiy*, veut dire «je régnais sur elles.» Cette interprétation, fixée par nous, a été confirmée par les traductions. Le mot perse *patiyakhsaiy* dérive de *pati* et de *khsi*, प्रतिक्षि *pratikshi* en sanscrit, et de cette composition est venu le mot moderne پادشاه; il vient de *patikhsaya* «le règne,» formé avec le *vriddhi : pâtikhsâya*. C'est encore aujourd'hui le titre suprême de la royauté. et il ne faut pas s'étonner que le terme sémitique rende cette même idée. Nous y lisons les lettres :

anaku. ṣa. ili -su-nu. ṣa al - ṭa. AK.

Sir Henry Rawlinson, qui s'est occupé de ce passage à l'occasion de l'inscription de Bisoutoun (p. L), a mal entendu le sens de ces mots; il les rattache à la phrase suivante, et traduit : «I to them what I made known [was] to bring tribute,» phrase qui m'est complétement inintelligible. Le savant anglais a formé un verbe *ladak*, auquel il attribue le sens de «savoir.» Les lettres que notre collaborateur transcrit *sa-aldak* doivent être *salṭa ibus* «dominationem faciebam,» plus énergique que le simple אשלט *asluṭ*.

Le [cunéiforme] représente également, nous le savons, la lettre ט, et le verbe שלט est bien connu dans toutes les langues sémitiques comme l'expression de la domination. Il est inutile de

rappeler ici les termes qui dérivent de ce verbe, et qui sont encore aujourd'hui dans toutes les bouches. La lettre [cuneiform] *ak* est, comme nous l'avons déjà dit, le monogramme rendant עבש (témoin la tablette *K.* 110), et doit se transcrire ici par אֶעְבָשׁ «je fis, j'exerçai.»

Ainsi le perse *patiyakhsaiy*, d'où dérive le mot qui exprime, en persan moderne, l'autorité royale, est rendu par un verbe qui, de nos jours encore, désigne la puissance monarchique chez les Sémites et chez ceux qui professent la religion des Arabes.

Pour les mots *mand bâžim abarañtâ* «mihi tributa afferebant,» nous avons

u mandattuv anaku inassunu.

Les deux signes [cuneiform], que le colonel Rawlinson (*l. c.*) lit *ana-ši*, sont sûrement [cuneiform], car le *mand* perse ne serait pas traduit sans cela.

Le mot *mandatta* «tribut,» que les inscriptions assyriennes rendent ordinairement par *madatta*, vient de נדן *nadan* «donner; le *n* initial n'est pas élidé : le dernier pourtant est assimilé à la lettre ת, et מַנְדַתָּא est pour מַנְדַנְתָּא; ainsi nous trouvons לִבְתָּא pour לִבְנְתָּא.

Le barbarisme *anaku*, pour les cas obliques, a été déjà relevé. Le terme suivant, qui contient la version du perse *abarañtâ* «ils portaient,» nous fournit un nouvel exemple qui nous montre que ce sont les choses les plus simples que l'on saisit le plus difficilement. Le verbe נשה veut dire «porter» en assyrien; nous avons יִשֻּׁי *issû* pour le perse *parâbara* «il emporta[1],» et souvent *nasu* pour «porteur :» ainsi à Nakch-i-Roustam, Gobryas, le doryphore du roi, est nommé *nasu des lances*, *arstibâra* en perse.

Le mot *inassunu* est le paël de ce verbe, régulièrement formé avec le נ paragogique, tel qu'il se trouve souvent en assyrien, par exemple en יִתְּרֻן *itturun*, יִקַּבֻּן *iḳabbun*, etc. et la phrase doit se transcrire tout simplement par : וּמַנְדַתָּא אֲנָכוּ יְנַשּׁוּן.

L'original continue :

tyasâm hacâma athahya ava akunava.
quæ iis a me imperabantur ea faciebant.

La traduction a :

sa lapanya attua iggabassunu ana appusu ibbussu.

La préposition *hacâma* est exprimée, ici et ailleurs, par les mots *lapanya attua*. La syllabe *pan* est rendue ici par [cuneiform], ce qui ordinairement est traduit par *si*; la valeur de *pan* résulte d'abord de la comparaison de ce passage même avec les termes parallèles des autres inscriptions : elle nous est fournie ensuite par le témoignage direct des syllabaires de Ninive. La valeur de *pan* est dérivée de la signification idéographique de [cuneiform], qui est «face, œil,» et, dans cette dernière acception, on lit souvent [cuneiform] «les deux yeux.»

La particule לִפְנֵי *lapani* répond à *de*, et ne correspond pas, quant au sens, à l'hébreu לִפְנֵי; mais a plutôt une signification opposée, celle de l'hébreu מִפְּנֵי. C'est là, du reste, un des cas rares où la lettre ל est employée d'une manière analogue à ce qu'elle est en hébreu et

[1] M. Rawlinson, qui (p. LXXXIV) a bien reconnu la forme *issû*, sépare *inassunu* en *ina-assunu*, et traduit «ad eas,» ce qui n'a pas de sens.

en arabe. Les Assyriens mettent ordinairement, pour exprimer cette idée, *istu pani*, puisque *istu* indique l'idée de l'éloignement.

Le mot *iggabassunu* est le niphal de קבא *kabû*, avec le suffixe de la 3e personne. L'idiome assyrien, surtout tel qu'il se présente dans les textes des Perses, redouble la consonne du suffixe après une voyelle, comme s'il y avait un *n* élidé; ainsi nous avons יִנְדְנַשְּׁנָת *indanassunuti* « il les a donnés, » אִקְבְשִׁנָּת *agabbassinati* « je leur dis, » יִמְגְדָךְ *immagdakka* « il te sera connu. » Le mot *iggabassunu* se transcrit יִקְבְשָׁן.

Le reste de la phrase nous montre une locution sémitique bien connue également de l'hébreu; à savoir, la répétition du verbe à l'infinitif, dans le but d'insister sur l'idée exprimée par le verbe. Nous nous bornons à rappeler l'exemple מות תמותון.

Nous avons ici une forme *appusu ibbussu*. Le mot est très-probablement [illegible], au lieu du [illegible] *us*, que propose sir Henry Rawlinson pour la seconde lettre. On pourrait bien opposer à cette lecture la remarque que le son de *apussu* devrait s'écrire *a-pu us-su*, et non pas *ap-us-su*.

Notons, en tous cas, que ces mots impliquent quelque anomalie; car, si l'on s'attend au niphal, il serait, avec le redoublement de la première consonne, *i-ibusu*, ou, en conservant le *n*, *inibusu*. Il faut donc que nous admettions un paël, mais alors la forme infinitive devrait être plutôt *ubbusu*, et l'aoriste *iabbisu*. Car, pour parler spécialement d'un verbe פ״ע, le participe paël de עבר est מְעַבֵּר *muabbid* « emmenant en esclavage. »

Mais je crois que c'est pour le paël qu'il faut se décider, de sorte que la forme doit être transcrite אַן עֲבַשׁ יְעַבְשׁוּ.

Abordons maintenant l'analyse de la dernière phrase de ce paragraphe, dont l'original perse est

dâtam tya manâ aita adâri.
lex quæ mea illa observabatur.

L'assyrien dit :

u dindtar attûa kullu'.

Le mot *din* veut dire « loi; » c'est un mot tellement connu, que nous ne reviendrons pas sur sa signification. La racine דין veut dire également « juger » en assyrien, d'où דַיָן *dayan* « le juge. » Le même mot se lit, joint au terme perse, dans la Bible, דת ודין (Esth. I, 13), et partout où le texte perse a *dâtam*, la traduction assyrienne nous fournira *din* et *dinat*. Il va sans dire que le zend *daêna*, le perse *daina*, d'où dérive le persan دين, n'a rien à faire avec le sémitique דין, mais qu'il se rapporte à la racine *dê* « connaître, voir. »

Le mot suivant, *adâri* « fut tenue, » est partout expliqué par le mot assyrien *kullû*, que *kul* soit écrit *ku ul*, ou avec le seul signe [illegible]. La forme *kullû* ne saurait être qu'un prétérit; mais ce temps ne se montre presque jamais en assyrien, sauf de fort rares exceptions, par exemple נשׁא *nasa*. On peut s'étonner, il est vrai, de voir manquer en assyrien un temps

aussi nécessaire : car il n'est pas probable, selon nous, qu'il se soit seulement formé après la séparation des différentes branches de la race de Sem, et en vertu d'une sorte d'agglutination, comme cela a eu lieu dans les langues tatares[1]. Nous devons voir, au contraire, dans ce mot, un reste de cette ancienne conjugaison, qui s'est conservée, non pas comme *espèce*, mais comme *individu*, dans ce seul verbe *kullû* et quelques autres peu nombreux.

L'exorde est suivi des noms de pays dont la connaissance n'a plus d'intérêt ici, puisque le déchiffrement des caractères auxquels ils servent est suffisamment établi. Ce serait tout au plus sous le point de vue de la géographie que la lecture de ces noms pourrait éclairer nos pas.

Au nombre des épithètes jointes aux noms des peuples énumérés, il y en a quelques-unes qui ne sont pas rendues par le nom perse, mais expliquées par une phrase assyrienne.

Les *Sakâ Humargâ* sont rendus, en babylonien, par *Nammirri Umurga*, ce sont les Σκύθαι Ἀμύργιοι d'Hérodote (VII, LXIV). L'explication des mots *Sakâ Tigrakhudâ* est plus difficile : à coup sûr, le dernier terme n'a rien de commun avec le fleuve du Tigre, mais est une épithète signifiant « sagittaire. » C'est, en effet, ce que le mot *Tigrakhudâ*[2] semble annoncer. Quelque difficile que soit cette explication, le terme babylonien l'est plus encore. Les lettres suivantes ne peuvent être exactes, parce que la phrase *doit* commencer par *sa*.

kar bal - su - ti - su - nu. rap - pa

Que veut dire cela? Nous devons, jusqu'ici, avouer notre ignorance.

Un autre terme est plus clair : c'est celui des *Iaunâ Takabarâ*; nous avions déjà démontré (*Inscriptions des Achéménides*, p. 254), que cette épithète, bien que reproduite dans la traduction médo-scythique, ne pouvait être considérée comme un nom de peuple, mais seulement comme une appellation exprimant une des qualités de la nation.

Nous avions vu dans *taka* le nom d'un objet qui distinguait les Ioniens (porteurs de *taka*), et nous avions rapproché le zend *dĕrĕgatakanăm*, comme épithète des chevaux, signifiant peut-être « à longue crinière. » Nous traduisons maintenant « à longue queue, » et nous verrons que nous n'avions pas été bien loin de la vérité, en reconnaissant sous cette dénomination les Grecs d'Europe. La traduction babylonienne porte :

yavanu sanut sa magiduta in kuddusunu nasû.

Expliquons-nous d'abord sur la lecture.

Le mot que nous transcrivons *kuddu* s'écrit en lettres cunéiformes . La première lettre a pour valeur ordinaire *sak;* ensuite, comme symbole de la tête, *ris*, et enfin

[1] Nous ne voulons pourtant pas condamner absolument cette opinion.

[2] Le mot *Tigrakhudâ* semble contracté de *Tigrakhuravidâ*, et rappellerait un terme sanscrit *Tigrakôvidâh* « sagittarum periti, » si le mot *tigra* se trouvait dans la langue brahmanique.

gût, c'est la valeur que lui donne une tablette de Sardanapale. Nous avons vu que le *g* des inscriptions de Babylone et des Achéménides exprime un ק organique, et nous pouvons admettre le *k* guttural avec d'autant plus de raison, que les inscriptions de Sargon fournissent la permutation dans ce mot même, et *ka*. Nous transcrivons donc ce terme קרא, et nous y reconnaissons l'hébreu קדקד « vertex. »

Quant au mot *maginata*, il exprime le perse *taka* : le *n* n'est pas bien assuré, au lieu du je suppose un *du*; alors nous lirions *maginduta*, מאגדה « des nœuds, des tresses, » de אגד « lier. »

Les Ioniens *Takabares* sont donc les Grecs qui portent des tresses sur la tête, et ce sont précisément les Hellènes d'Europe que la victoire de Marathon a immortalisés.

Nous savons que les soldats spartiates étaient dans l'usage de se tresser les cheveux et de ne pas se couvrir la tête, et cet usage a pu frapper les Perses, habitués à avoir la tête coiffée d'une tiare.

A la ligne 17, nous rencontrons pour les *Çakâ paradâraya* une expression complexe :

sa ahi ulluai. *marrati*.

Le mot *marrat* veut dire « mer; » c'est un terme qui ne se trouve pas dans les autres langues sémitiques. Nous le lisons *marrat* et non pas *varrat*, parce que le *v* initial est peu usité en assyrien. Nous ne le rapprocherons ni de *bahr* en arabe, comme le fait M. Hincks, ni du latin *viridis*, comme le fait le colonel Rawlinson; mais nous n'oublions pas que la racine مر, en arabe, veut dire « aller, couler; » *marrat* est donc simplement « ce qui coule, » l'eau et ensuite la mer.

Quant au monogramme complexe, il se trouve devant les noms de fleuves et devant celui de la mer; mais il a, jusqu'ici, résisté à notre déchiffrement, faute de connaître la valeur de la lettre.

Pour *ullu ai*, l'inscription assyrienne de Persépolis (cotée *H*), qui n'a pas de traduction, a , de sorte que le mot serait *ahullu ai*. Ce terme y est toujours opposé à *ahanai*, et Darius introduit les quatre distinctions : les *ahullu ai* de la mer, les *ahanai* de la mer, les *ahullu ai* de la terre ferme, les *ahanai* de la terre ferme.

Ces mots sont encore fort obscurs; malheureusement le texte perse de Nakch-i-Roustam n'est pas lui-même assez bien conservé pour être un guide sûr, car la première lettre du mot en question est mutilée, et la lecture *paradâraya* ne se fonde que sur une conjecture. Néanmoins le sens semble être « les Scythes de la côte de la mer, » et la mer sera probablement la mer Noire.

Cette interprétation cadre mieux avec la disposition géographique qui y est rigoureusement observée; car *Iskudur* représente certainement la Thrace, y compris le nord de la Grèce, ces peuples que Darius nomme *des nations d'Afrique*, les *Put*, les *Kus*, les *Massu*, et *Carthage*.

La peuplade dont le nom est écrit en perse *Maciyâ*, en médo-scythique *Maşşiyap*, ici *Maşşu* (?), est connue sous le nom de *Maxyes*, et ce sont probablement les *Machouach* des hiéroglyphes, comme le suppose M. Brugsch. Ces *Maciyâ* devaient être un peuple fort lointain, et inconnu jusque-là des Perses; car Darius fait figurer leur image au-dessous de son trône, accompagnée de l'inscription « ce sont les Maciyâ. » Le peuple auquel s'applique ce nom doit porter une longue chevelure; c'est ainsi qu'Hérodote dépeint les Maxyes.

Il n'y a rien à objecter contre l'orthographe grecque Μάξυες; le ξ représente souvent le *tch* des langues orientales, et cela est d'autant moins étonnant, que les formes perse et grecque n'étaient elles-mêmes que des altérations d'un nom libyque.

En présence de ces faits, nous maintenons plus que jamais l'interprétation de *Karkâ* par Carthage (que nous avons déjà proposée en 1847), et nous y voyons dans le nom sémitique כַּרְכָּא « la forteresse, » que portait certainement un quartier de Carthage. Cette assonance des deux noms, כרכא et קרתחדשת, semble avoir été la source des différences entre le grec Καρχηδών et le latin *Karthada* et *Karthago*.

L'opinion de M. Kiepert, qui voit en *Karkâ* la Cilicie, se réfute par la traduction babylonienne, qui n'aurait pas manqué de donner le nom assyrien de la Cilicie, חלך *Ḥilakki*. L'intervention de Darius à Barcé, du reste, prouve qu'il se considérait comme roi du littoral africain.

Sous le nom de *Saparda* semblent être comprises la Phrygie, la Lydie, la Lycie, la Carie, sauf toutefois les côtes de la Méditerranée, exprimées sous la dénomination de *Javan*. Le nom d'*Arabie* paraît indiquer également la Syrie.

Nous saisissons donc, aidés par la traduction assyrienne, dans la table des satrapies, l'ordre suivant :

I. Groupe oriental. — La Médie, la Susiane, la Parthie, l'Ariane, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Sarangie, l'Arachosie, les Sattagydes, la Gandarie, l'Inde, les peuples touraniens du Nord.

II. Groupe occidental. — La Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie (avec la Syrie), l'Égypte.

III. Groupe de l'Asie Mineure. — L'Arménie, la Cappadoce, la Phrygie, l'Ionie.

IV. Groupe européen. — Les Scythes de la mer Noire, la Thrace, la Grèce.

V. Groupe africain. — Les Put et les Kus, les Libyens, Carthage.

Nous n'avons pas parlé du nom de Scythes, parce que nous avons déjà dit que le nom de *Nammirri*, donné en général à ces nations, n'est autre que le mot touranien *nam* « race, » auquel est joint le suffixe *ri* de la 3ᵉ personne.

Nous abordons maintenant la véritable difficulté qu'offre l'inscription, et nous chercherons à expliquer, à l'aide des traductions, le sens de l'original mutilé.

Le perse est ainsi conçu :

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya : Auramazdâ yathâ avaina imâm bumim y[âtum] paçâvadim manâ frâbara.

Pardvadim, comme mes devanciers et moi avons lu, est à changer en *paçdvadim*, le 𐎼 r devant être un 𐎰 ç. Le texte babylonien de la dernière partie porte אַפְּכִי אֲנָכוּ יִדְּנַשִּׁנִת, *upki anaku iddannassiniti* « ensuite il me les donna. » Nous devons retrouver cette même idée en perse; il nous suffit, pour cela, de changer une seule lettre, car le suffixe *dim* indique l'objet et se rapporte à *bumim*. *Paçdvadim* veut dire « postea eam. »

Nous avons déjà parlé de formes telles que *iddannassinit*, l'iphtaal de נתן *dana*, pourvu du suffixe de la 3e personne au féminin, et tout y est clair jusqu'à « ensuite, » qui est un *persisme*, car nous lisons à Bisoutoun « quand j'eus tué le Mage, *ensuite* un Susien, etc. »

Le mot *upki* ne se mettrait pas ainsi dans une inscription d'origine sémitique, et sa présence ici nous a forcé à chercher *paçdva* dans le texte arien, où nous l'avons trouvé.

Mais le commencement de la phrase est très-compliqué et très-difficile; cette difficulté ne tient qu'à un mot fruste qui commence par *y*. . . et ce seul mot est rendu en assyrien par toute une phrase:

sa ikrava ana libbi ahaï summuhu.

Avant [cunéiforme] de *ikrava*, il y a une lacune qui est comblée par [cunéiforme] dans le texte imprimé et publié par sir Henri Rawlinson; je doute de l'exactitude de cette restitution, car la forme *nikrava* ne saurait être défendue par aucune considération. Si on ne met pas la particule *sa* « que, » il faut le participe, qui serait *nikrat* ou *nakirât;* ne manque-t-elle pas, alors il faut l'aoriste, qui est *ikkira* ou *ittikra*. *Ikrava*, au contraire, est une forme de la 3e personne du pluriel au féminin[1].

Le mot *ikrava* présente un sens plus juste et mieux approprié, soit qu'on le fasse venir de כרע « se prosterner, » ou de קרא « invoquer, » et le sens est « quand Ormuzd vit que ces pays adoraient, » *ana libbi ahaï summuhu*, que nous traduisons « d'après les livres de la perversion. »

Il y a un mot qui tient lieu d'un grand nombre de particules de rapport, c'est le mot לבב *libbu* « cœur. » *In libbi* veut dire « dedans, entre; » *ana libbi* « d'après, contre; » *libbû sa* « comme, conformément à. » Nous rencontrerons beaucoup d'exemples de l'emploi de *lib* dans la version assyrienne de l'inscription de Bisoutoun.

Le mot [cunéiforme] signifie « écriture, doctrine; » c'est l'arabe ورى, qui a la même signification. Ainsi le caillou de Michaux nous dit, en parlant des imprécations qui suivent, אחא לא מְקֵא « cet écrit, qui ne sera pas changé. »

Nous nous croyons donc autorisé à voir dans ce mot un terme exprimant « la doctrine. »

[cunéiforme] *summuhu* se trouve dans la copie de Westergaard, et je l'adopte, au lieu de *šummuhu* avec [cunéiforme] *šu*, que présente l'édition britannique; nous connaissons une foule de dérivés de ce verbe, et le mot *summuh* se trouve avec cette même forme dans l'inscription de Nabuchodonosor (col. II, l. 37).

[1] Le *va* est mis pour indiquer la prolongation résultant de la prononciation de la troisième radicale, qui n'est pas un ו ou un י quiescent, mais une aspiration assez forte.

Nous ne pouvons pas savoir au juste si le mot שַׁמָּח est un shaphel de מחה ou un paël de שמח, ainsi que la forme השתמח peut être un istaphal du premier, ou un iphteal du second. La signification première semble être la même, « abstergere, » et je crois que מחה se rattache à מחח, comme חנן et נגן se rattachent à חנה et à נגה. Le verbe שמח se forma ensuite, comme l'assyrien שמן de מן, et reçut une existence indépendante; nous voyons ainsi que, dans l'arabe, le verbe سمح, formé du shaphel de מחח, a la même signification de « pardonner » que le hiphil de ce verbe en hébreu.

Cette idée de perdition dérive, comme celle du pardon, de l'idée primordiale d'essuyer, et celles du pardon et de la perdition (comparez le sens biblique de כפר et le sens judaïque de כפרה) sont, de nouveau, alliées à l'idée de superstition et de fausse croyance; nous n'avons qu'à rappeler le كافر des Arabes.

La divinité d'*Istar*, la déesse de la guerre, est nommée ainsi : משמחת נשי עלם « celle qui détruit les hommes du monde. »

Nous maintenons donc, pour שַׁמָּח *summuh*, les idées de « perdition, perversion, fausse croyance, » et nous restituons le sens du passage ainsi : « Quand Ormuzd vit que ces pays adoraient selon les doctrines de la perdition, il me les confia. »

Il s'agit maintenant de savoir quelle confirmation peut nous être fournie par l'original, où *y* (selon quelques copies, *yu*) seul nous est conservé. La réponse nous semble facile; le monument admet juste la place pour les lettres *ydtum* « magicam. » C'est le nom des ennemis de Zoroastre dans le Zendavesta, et encore conservé dans le persan جادو.

Et maintenant on comprendra l'importance de la révolte du Mage Gomatès. N'oublions pas que la dynastie des Achéménides fit du culte bactrien la religion d'État de la Perse. Les Arabes nous parlent d'un cyprès sacré que le calife Mutavakkil fit couper, en 846 de l'ère vulgaire. Cet arbre devait avoir été planté par Zoroastre, et être alors âgé de quatorze cent cinquante années lunaires. On a calculé que la date de la plantation tombait sur 560 av. J. C. et on a conclu de là que Zoroastre avait introduit à cette époque le culte dualiste.

Nous n'avons pas à insister sur les nombreuses et souveraines raisons qui doivent placer le prophète de la lumière au moins mille ans plus haut. On a oublié que cette date de 560 avant J. C. est d'une grande importance dans l'histoire universelle, et qu'elle est marquée par l'avénement des Perses à l'empire de l'Asie.

Il est certain que Cyrus imposa à l'empire la religion de Zoroastre. Nous avons, à cet égard, le témoignage des anciens, de Xénophon, de Nicolas de Damas et d'autres; il renversa la religion des Mèdes, d'origine touranienne, mais mêlée d'éléments assyriens, et dont les représentants les plus fanatiques se trouvaient dans la tribu des Mages.

La révolte et la domination des Mages pendant l'absence de Cambyse, et qui partait de Médie, ne fut donc qu'une tentative pour rétablir la puissance du peuple médique, et en même temps pour détrôner le culte de Zoroastre, que l'on pensait remplacer par la religion ancienne de la Médie. Aussi le Mage Gomatès, quoiqu'il se dît fils de Cyrus, détruisit-il les

autels nouveaux et les remplaça-t-il par les anciens. Le précieux renseignement qui nous est fourni par l'inscription de Bisoutoun nous fait entrevoir quel était l'objet de cette usurpation, et la fraude ne fut que le moyen de se justifier aux yeux des masses.

Darius, après la chute du Mage, n'eut rien de plus pressé que de rétablir le culte antique de sa dynastie, et de préserver ainsi son pays du mensonge (*drauga*) qui s'y était introduit pendant la courte domination des Mages, dévoués à la croyance des *Yâtus*.

C'est ainsi que nous croyons avoir trouvé le véritable sens grammatical et politique de ce passage important de l'inscription sépulcrale de Darius, fils d'Hystaspe.

La phrase suivante, si simple en perse, *mâm khsâyathiyam akunaus* «il m'a fait roi,» n'a pas semblé suffisamment explicite à Darius, en présence des lecteurs sémitiques. Savait-il donc, par l'histoire de ses guerres de Babylone, que le seul fait de la royauté acquise pouvait être allégué par d'autres monarques que lui; et, justement, des adversaires de race sémitique avaient, plus d'une fois, eu raison de lui par le seul fait accompli. Il jugea, pour cela, nécessaire de changer la question de fait en celle de droit, et de faire remonter au dieu, principe du bien, ce qu'il avait conquis par son énergie. Il dit donc :

u	*anaku*	*in ilisina ana*	*sarrûtar*	*iptikidanni*
et	mihi	supra eos	imperium	tradidit

Il n'y a qu'un mot de nouveau, c'est [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform]. Le signe [cuneiform] n'est pas ici celui qui rend «maison,» prononcé *bit* et *mal*, mais ce semble être une faute du copiste pour [cuneiform], correspondant à l'assyrien [cuneiform], dont les valeurs sont *kit* et *sah*. Nous ne voulons pas entrer dans des explications sur ce caractère; nous remarquons seulement ici que les clous perpendiculaires qui suivent immédiatement des coins horizontaux, sont souvent croisés avec ces derniers. La forme ordinaire en assyrien de [cuneiform] est changée, à Babylone, en [cuneiform] et en [cuneiform] : ainsi le [cuneiform] s'écrit souvent [cuneiform] ou [cuneiform]; le [cuneiform] devient [cuneiform], même [cuneiform]; et une forme fréquente de [cuneiform] est [cuneiform].

Le caractère [cuneiform] «maison,» en assyrien, se distingue, à Ninive, de [cuneiform] «abîme» par un clou de plus; mais cet élément a été perdu en babylonien, où la position des coins seule distingue les lettres; ainsi,

[cuneiform] remplace l'assyrien [cuneiform].
[cuneiform] .... [cuneiform] (par exemple, sur le caillou de Michaux).

L'écriture archaïque distingue, au contraire, la syllabe *kit* par un trait de plus, ainsi,

[cuneiform] est [cuneiform], et [cuneiform] est [cuneiform].

Nous avons cru devoir nous étendre quelque peu sur ce point, car la valeur des lettres reste toujours la base de l'interprétation; et cela est d'autant plus nécessaire, que sir Henry

Rawlinson, induit en erreur par ce même passage, a voulu donner à la lettre [cuneiform] le son de *nu*, qu'elle ne saurait avoir. Cette supposition a été mise en avant pour lire *Nuah* le nom du dieu que nous identifions avec Nisroch, et pour en faire le Noé babylonien.

Le terme à interpréter est יִפְתְּקֵד *iptikid*, iphteal du verbe פקד « respicere, » à l'iphteal « *concredere*, confier, » et c'est le même terme que, dans le paël, Nabuchodonosor emploie en parlant de lui-même :

חֻרְן יְשָׁרְתָא תְּפַקְּדְסוּ

tu lui as confié le sceptre de la justice.

Le mot perse *agañtâ* (Bisoutoun, l. 8), qui a bravé toutes les interprétations, est traduit par פִּתְקֻד *pitkudu*, nomen actoris avec un ת entre פ et ק; et qui veut dire « qui se confie, fidèle sujet. »

Le verbe פקד a, du reste, le même représentant idéographique que le verbe נתן « donner, » c'est-à-dire [cuneiform].

La phrase suivante « je suis roi par la volonté d'Ormuzd, » ne présente pas de difficulté.

Adamsim gâthawâ niyasâdayam veut dire « je les ai rétablies à leur place, » c'est-à-dire « j'ai rétabli l'ordre parmi elles. »

J'ai déjà expliqué le perse *gâthu* par le persan گاه « place, trône, » et le mot antique eut également les deux significations; l'assyrien nous le prouve :

anaku in asrisina usisib sindâtav

ego in locis earum collocavi eas.

Le mot *asrisina* vient de אֲשַׁר *asar* « place, lieu, » terme bien employé en assyrien, et identique avec l'arabe اثر et le chaldaïque אתר. Il n'est pas invraisemblable que ce soit le même mot dont s'est formé plus tard le relatif hébraïque אשר.

D'après la copie de M. Westergaard, je préfère restituer [cuneiform] *u-si-sib*, en place de [cuneiform], que sir Henry Rawlinson semble avoir restauré. Ne connaissant pas la copie prise par M. Tasker, je suspends un jugement défavorable à *ultisib*, 1re personne de l'istaphal de אשב; cependant ce serait plutôt [cuneiform] *altisib*. *Usisib* se transcrit אֻשְׁשִׁב et est le shaphel du même verbe; rien, du reste, ne serait changé pour la signification de la phrase.

Le roi perse se répète en continuant :

tyasâm athaham ava akunavatâ

quæ illis dicebam ea faciebant.

L'édition anglaise porte [cuneiform], et le colonel Rawlinson transcrit *a gab u;* c'est sûrement une faute, car que fera-t-il de *assinât* qui suit : c'est [cuneiform] *akabbassinât* « je leur disais. » *Akabba* est la 1re personne de *ikabbi* et *takabbu;* nous le transcrivons par אֲקַבָּא.

La forme *ibbussâ* est une altération de *ibusâ*, et c'est ainsi qu'écrivaient les Assyriens, qui apportaient plus de correction dans leur orthographe. La forme *ibusâ*, le féminin pluriel, ne demande aucune explication ultérieure.

Dans la phrase suivante nous rencontrons encore une expression que nous ne pourrions pas expliquer sans le secours des tablettes de Sardanapale. Le sens de la phrase est « comme c'était mon bon plaisir, »

libbû sa anaku ṣibâ KA
sicut meæ voluntati placuit.

Le premier mot indique « comme si, » ainsi dans la phrase de Bisoutoun :

libbû sa Gumdtav hagasû Magus bit attûn la issû
perinde ac Gomates ille qui Magus domum nostram nobis non eripuisset[1].
לִבּוּשָׁא גֻמְתָא הַגָּשׁוּא מַגֻשׁ בֵּית אַתּוּן לָא יִשׁוּ ·

La même idée est exprimée à Babylone par le roi :

libbûa in ḳirib Babilu
sicut ego in medio Babylonis[2].
לִבּוּיָ אִן קִרְב בָּבְלוּ ·

Le mot צִבָא *ṣibâ* exprime le perse *kâma* « volonté, » et répond au chaldéen צבא, qui a la même signification; la lettre *ka* est expliquée par אֶרֶשׁ *írisu* « vouloir, » en chaldéen רשא, dont vient également l'hébreu רִשְׁיוֹן. La lettre est alors à expliquer par יארש *iris* « placuit. »

Nous aurons ce même verbe à l'iphteal dans cette même inscription, où « je prie Ormazd » est exprimé par אֶאתְרַשׁ.

Le passage allégué se trouve sur une tablette dont nous avons retrouvé et pu reconstruire les fragments, et qui est cotée *K.* 197 :

du uk ka | í - ri - su.

Les deux toutes petites lettres *du uk*, devant *ka*, qui est de la grandeur ordinaire des lettres de l'inscription, indiquent que le grand caractère a aussi la valeur de *duk*. Les renseignements fournis de cette manière sont quelquefois très-importants, et le même fait se reproduit bien souvent.

Nous transcrivons donc cette phrase ainsi :

לִבּוּ שֶׁאֲנָכוּ צִבָא יְאָרַשׁ

Les difficultés commencent maintenant à se multiplier; la phrase suivante deviendra claire, quant au sens; mais il restera encore quelque chose d'obscur.

[1] Je maintiens cette traduction raisonnable, donnée il y a longtemps, contre les objections de M. Rawlinson. — [2] On voit la précision babylonienne.

Les mots *yadipadiy maniyâhy* « si tu penses (ou dis à toi-même) ainsi, » ne deviennent intelligibles que par leur traduction babylonienne :

u ki takabbû umma.

La dernière expression, *umma*, nous fait savoir que le discours d'une personne est cité verbalement; ce que nous n'aurions pu apprendre par le texte perse seul. Quelqu'un prend donc la parole : examinons ce que le roi lui fait dire, bien que ce langage allégué soit encore le passage le plus difficile de ce document.

Le spectateur est censé dire :

Tya ciyakaram avâ dahyâva tya Dârayavus khsâyathiya adâraya,

dont le sens le plus raisonnable semble être :

Quomodo varium ista provinciæ quas Darius rex occupabat.

Le mot *ciyakaram*, ou *ciyakarma* semble allié au sanscrit चित्र *citra* « varié. »

Le médo-scythique ne nous fournit aucun secours; les mots *appa havak* sont précisément la traduction de *tya ciyakaram*, et *havak* est loin d'expliquer ces mots. L'assyrien nous serait d'un plus grand secours, si nous pouvions le lire seulement, car l'idée est rendue d'une manière plus explicite dans le texte sémitique. Malheureusement le document lui-même est mutilé.

Le texte a, comme nous le lisons :

ka ' i ki tum sa a

Tout dépend ici de la première lettre; le caractère *tum* également ne saurait être exact. Le *is* de l'exemplaire anglais est sûrement un ; peut-être le *tum* doit-il être un *il*, de sorte que le dernier mot serait *ikilsâ*, et viendrait d'un verbe קלש « diviser » à la 3e personne du féminin.

Pour le commencement, nous proposons :

au lieu de

ak - ka '.

Le mot restitué peut être comparé à la forme hébraïque אככה « comment; » de sorte que toute la phrase serait :

סַתַּת אֲנִית אָכָא יַקְלְשָׁא

Combien sont différents ces pays que le roi Darius gouvernait.

Le mot *adâraya* est rendu par *kullu*, et nous nous sommes déjà occupé de cette forme.

Darius reprend :

patikaram didiy
regarde l'image.

C'est ici que les deux textes, perse et assyrien, se complètent l'un l'autre.

Le sens de [cunéiforme] *nu*, [cunéiforme] au pluriel, est expliqué par *patikarâ*, ce qui vent dire « image; » mais la traduction nons aide à reconstruire l'original *d-i-y didiy* en « vois, » parce que l'assyrien a *amur*[1], impératif de *amar* ou *namar* « voir, » que nous avons déjà lu dans l'inscription *E* de Persépolis. Plusieurs impératifs ont *a* au commencement; ainsi *alik* « va, » à Bisoutoun.

Le terme *patikaram* se dit צלם en assyrien comme en hébreu; au pluriel *ṣalmân*, comme noua le savons par l'inscription de Bisoutoun.

Nous devons prononcer :

ṣalmassunu amur
imagines eorum vide.

Le texte assyrien continue, et nous le faisons suivre, puisqu'il nous expliquera l'original :

sa kuśśû attua nasû
qui thronum meum portant.

Le perse porte les traces de la phrase suivante :

hya gâthum barañtiy.

Nous avons déjà interprété le mot *kuśśû*, écrit par des monogrammes *iṣ gu ṣa*, et nous avons dit que nous devions à l'archéologie la première explication de ce groupe, confirmée plus tard par la philologie. Quant au mot *gâthu*, nous avons fait observer que le mot moderne گاه a conservé les mêmes significations que le terme antique dont il dérive.

La lettre [cunéiforme] est sûrement [cunéiforme], et le mot *nasû* « portant, » perse *barañtiy*.

En effet, dans le bas-relief auquel cette inscription fait allusion, les peuples portent le trône du monarque.

La traduction continue :

in libbi tumaśissunut.

L'original présente les traces du verbe *khsnâçâh* « reconnaître, » et ce même verbe est rendu à Bisoutoun par le verbe *maśan*, לָא יְמַסְּנוּ « qu'ils ne reconnaissent pas. »

La forme *tumaśissunut* annonce, comme le perse, la 2e personne; mais le *n* radical a été assimilé au suffixe *sunut* : le sens est clairement « alors tu les connaîtras, » et le texte perse est à reconstituer ainsi : *khsnâçâhadis.*

Nous arrivons maintenant à un passage qui présente une anomalie assez singulière dans la traduction assyrienne et dans la scythique, et qui, pour cela, a créé à nos devanciers, à

[1] C'est *amur*, comme le donne Westergaard, et non pas *amuru*, que porte faussement l'édition anglaise.

sir Henry Rawlinson en particulier, comme à nous-même, des embarras dont nous ne nous étions pas tirés. Deux fois Darius adresse, dans le texte perse, une question au lecteur, et l'introduit par les mots :

adataiy azdâ bavâtiy
num tunc tibi ignorantia erit?

Le mot *azdâ* se trouve également à Bisoutoun dans la phrase suivante :

Yathâ Kambuźiya Bardiyam avâźa kârahyâ azdâ abava tya Bardiya avaźata.
Quum Cambyses Smerdim occidisset, populo ignorantia fuit quod Smerdis occisus (esset).

Nous avons prouvé (*Inscriptions des Achéménides*, p. 44), que le mot *azdâ* est tout simplement le sanscrit अज्ञा *adjñâ* « ignorance. »

La traduction médo-scythique et l'assyrienne ont donné raison à notre interprétation; la première dit :

Śap Kanbuṣiya Pirdiya ir halpis dassumak inni turnas appa Pirdiya halpik.
Quum Cambyses Smerdim occidisset, populus non novit quod Smerdis occisus esset.

La traduction babylonienne dit :

[*Alla sa*] *Kambuziya idduku ana Barziya ana yuḳum ul migidi sa Barziya diki.*
[Postquam] Cambyses occidisset Smerdim, populo non notitia fuit quod Smerdis occisus esset.

עלא שכסבוזיא ידך אן ברזיא אן יקם אל סגר שברזיא דיך :

Les traces du mot *migid* « connaissance, » en arabe مجد, sont très-visibles.

Dans notre passage cependant, le perse *azdâ bavâtiy* est rendu par le scythique *turnainti* « tu sais; » et également en assyrien il ne se trouve pas de négation, mais seulement le même verbe au niphal que nous lisons aussi à Bisoutoun. Le colonel Rawlinson a, pour cela, conclu que l'*a* privatif en *azdâ* était « a mere unmeaning prosthesis. »

C'est ce que je ne puis accorder à mon illustre confrère; l'*a* privatif a certainement une signification, et en a même une très-expresse. Il ne faut pas, toutefois, regarder seulement le mot *azdâ*, mais aussi *bavâtiy*. Si *azdâ* voulait dire, admettons-le pour un instant, « connaissance, » et non pas le contraire, comment faudrait-il dire en perse « alors tu auras connaissance? »

La réponse est simple.

Il faudrait *Adataiy azdâ bavatiy*, avec l'*a* bref, et non pas *bavâtiy*. *Bavâtiy* est le mode védique *lêt*, qui correspond, par la prolongation de la voyelle, au subjonctif en grec, et qui s'emploie, en perse, comme dans toutes les langues qui expriment ce mode, dans des interrogations conditionnelles, et surtout quand on attend une réponse négative. Le sens de la phrase de Darius est donc : « pourras-tu ignorer alors? »

Le besoin d'être clair, que les anciens Orientaux avaient aussi bien que nous, a porté les

traducteurs anariens à changer la tournure de la phrase et à la formuler ainsi : « tu sauras alors. »

L'assyrien dit :

in yumu suva immagdakka
in tempore illo notum erit tibi.

Occupons-nous d'abord du verbe écrit [cuneiform] *im-mag-da ak-ka*. Les valeurs de [cuneiform] sont *nin* et *mak;* il n'y a que le dernier qui puisse trouver place ici. Nous aurons donc le niphal de *magad* « annoncer, proclamer, » le même mot que l'arabe مجد « gloire » et que l'hébreu מֶגֶד « insigne, chose précieuse. » Le mot *magad* est allié à l'hébreu, qui a une signification rapprochée de celle du terme assyrien.

La 3ᵉ personne du niphal est יִמָּגֵד *immagid*, et avec le suffixe de la 2ᵉ personne יִמָּגֶדְךָ.

L'expression *in yumu suva* ne peut pas faire de difficulté; elle a le sens de « alors, » littéralement « dans ce jour, » comme le grec moderne τώρα, le français « alors » et l'italien *allora*. On trouve fréquemment, dans les inscriptions de Ninive, cette locution, dont le dernier élément s'explique comme le pronom démonstratif en état emphatique. Nous pourrons donc comparer l'assyrien אִן יֻם שֻׁוא, ou אִן יֻמָא שֻׁוא à l'hébraïque si solennel בַּיּוֹם הַהוּא.

L'original perse continue :

Pârçahyâ martiyahyâ duraiy ar[sti]s parâgmatâ
Persici viri longinquo hasta attigit.

Voici le sens de la phrase : « Pourras-tu ignorer alors que la lance du guerrier perse alla loin? »

Il n'y a qu'un mot d'imparfait, c'est le mot d'*ar. . . s*, où il y a place pour trois lettres, et on les supplée de l'inscription détachée de Nakch-i-Roustam, gravée sur la tête de Gobryas. Cet homme est qualifié, d'après la copie inexacte de M. Tasker, de *saraçtibara*, ce qui ne donne pas de sens. Mais le premier caractère, que le courageux voyageur auquel nous devons cette inscription a fait [cuneiform], est sûrement [cuneiform], et le mot est tout simplement *arçtibara*, δορυφόρος, le porteur de la lance du roi; ce qui était, on le sait, une haute dignité chez les Perses.

Maintenant, jetons les yeux sur la traduction assyrienne de cette petite inscription, et nous y trouvons les mots :

[cuneiform]
ni - su u. ma - ru u.

Le mot également mutilé, que notre inscription fournit pour *ar. . . s*, est :

[cuneiform]
al - ma - ru.

C'est le même mot dans les deux inscriptions, et notre restauration de *arstis* peut être regardée comme tout à fait sûre. Nous écrivons *arstis* et non pas *arçtis*, à cause du sanscrit ऋष्टि *ṛshṭi* et du zend *arstis*, sans trancher cette question peu importante.

Ce mot *arstis*, que nous avons ainsi recouvré, semble se trouver aussi dans le nom d'Astyages (Ἀσλυάγης, ou mieux, d'après Ctésias, Ἀσλυίγης, ce qui serait *Arstiyuga* en perse, ἐϋμμελίης « combattant avec la lance[1] »).

Nous nous étions fait, au sujet du terme assyrien, les observations suivantes, dont nous avons reconnu l'inexactitude; nous jugeons cependant utile de les conserver ici.

Le mot babylonien signifiant « lance » est écrit 𒄑 𒅖 𒋛 𒆗 *iṣ aśmar*, ce qui n'est pas sémitique; à moins de voir dans ce groupe de signes un monogramme complexe commençant par 𒄑 « bois. » Mais alors on aurait placé à la suite un seul signe et non plusieurs; ensuite les trois autres signes donnent une lecture bien sémitique, et le son phonétique ordinaire de *ru* pour 𒆗 est garanti par l'inscription détachée; on y lit 𒆗 𒌋 *rû*. On n'avait qu'à changer 𒄑 en 𒈦, et l'on obtenait le mot *maśmar*, d'une racine sémitique סמר, bien connue pour avoir le sens de « percer. » Nous savons que les mots מסמר et مسمار veulent dire « clou; » mais nous lui avions attribué la significatiou de « lance » en assyrien.

Nous avions donc cru pouvoir rétablir le texte assyrien ainsi qu'il suit :

sa avilu Parśai maśmarusu ruhuku illik
quod homo Persa cuspis ejus longe ibat.

Mais nous savons maintenant, par une inscription conservée au Louvre, que la même idée de « lance » se rend par les signes 𒄑 𒅖 𒈥 *iś aś mar*. *Aśmar* est donc un mot touranien[2], et l'idéogramme doit se prononcer en assyrien נזך *nizk*.

La lettre 𒉡 semble être 𒀀, qui est nécessaire ici. Le mot « homme » se prononce en assyrien *avil*, de la racine אול « habiter, » voisine de אהל, et se trouvant dans les mots arabes ايالة « district » et ايوان « habitation. » L'idée de « humanité » se rend par אילות. Le signe 𒌉 veut aussi dire « homme, » mais seulement au pluriel; ensuite il serait complétement superflu ici, puisque pour « homme » deux termes suivent. Car le mot *Parśai* est précédé du signe 𒇽 « homme, » pour indiquer qu'un nom de peuple suit; et le même terme, *avilu Parśai*, est écrit aussi 𒇽 𒇽 𒌉 𒁀 𒁀 𒁀, où le premier monogramme exprime le son du mot « homme, » qui doit être prononcé, tandis que le second n'est qu'un signe déterminatif, précédant le terme *Parśai*.

La phrase ne présente pas d'autres difficultés; car la transcription de 𒇻 par *lik* ne peut plus être considérée comme en étant une; cette valeur est établie, et par la comparai-

[1] La racine *yudj* « jungere, » ζεύγνυμι, avait, en perse, la signification de « se joindre pour la bataille; » ainsi *yuñga*, d'où est venu le persan جنگ.

[2] Et cela est tellement vrai, que la restitution du texte médo-scythique, dans les deux passages, fournit la lecture *iśmarru* pour exprimer « lance. » Encore un exemple prouvant l'origine touranienne de l'écriture anarienne, qui a adopté le mot scythique avec le son assyrien.

son des inscriptions, et par les syllabaires, qui l'expliquent par *li ik*. Le mot *illik* vient du verbe הלך «marcher,» dont beaucoup de formes se trouvent, et le redoublement du *l* est déterminé par la chute du *h*. Ainsi se forme l'iphteal de ce verbe אתלך, et l'iphteal אתלך, précisément comme les verbes arabes commençant en و ou ى redoublent le ت de la huitième conjugaison : par exemple اتّفاق, huitième forme de وفق.

La phrase suivante est restituée ainsi dans l'original :

Adataiy azdâ bavâtiy Pârça martiya duraiy hacâ Pârçâ hamaram patiyazatâ.
Nam tunc tibi ignorantia erit : Persicus vir longe a Persia bellum repulit.

Ce n'est pas sans raison que le texte de l'original supprime deux fois la particule «que,» qui se trouve bien dans les versions; c'est pour rendre la phrase plus vive et plus directe. Les traductions étant rédigées dans un style moins insolite, ne pouvaient, au contraire, omettre la jonction des deux phrases.

Le texte assyrien porte :

In yumu suva immagdakka sa avilu Parsai ruhuku ultu matisu saltar i[ti]bus.
In die illo notum tibi erit hominem Persam longe a patria bellum gessisse.

Le mot צלתא *saltav* «bataille» vient de אצל, en arabe وصل «arriver, se joindre,» précisément comme حنك vient de *yudj*; dans toutes les langues ces deux idées se touchent de près : nous rappelons les mots *Gemenge*, mêlée, rencontre, σύμμιξις, etc. La forme *salta*, pour laquelle l'inscription de Bisoutoun a aussi souvent צלתא *silta*, est l'infinitif avec la procope de la première lettre; ainsi nous avons en assyrien מרתא «la vue,» de אמר. La valeur de *sal*, attribuée à la lettre 𒊩, est bien constatée.

L'idée de «bataille, guerre,» n'est pas seulement exprimée par la racine אצל «être côte à côte,» d'où l'hébreu אצל «le côté,» mais aussi par la racine קבל «être devant;» deux idées qui se trouvent représentées par le monogramme 𒄑 (voy. Bisoutoun, l. 55), exprimant le perse *hamaranam*.

Le mot signifiant «guerre» de l'original, ainsi que nous en avions deviné le sens, est mutilé; rien n'en est visible que ....[cunéiforme]. Le texte assyrien nous fournit le moyen de combler la lacune, en nous autorisant à lire [cunéiforme] *hamaram*.

Le mot *Pârçâ* «Perse» est traduit par «son pays, *matisu*.» Le verbe *patiyazatâ* (qui est bien une 3[e] personne de l'imparfait de *pati-zan*, comme nous l'avons pensé, en sanscrit *prati-han* «profligare, éloigner») est peut-être rendu par le verbe עבט à l'iphteal, יצטבט; et ce serait ici une bonne restitution. Dans ce cas, le verbe רחק עבט «rendre lointain» correspondrait, pour le sens, au persan moderne دور کردن «éloigner.» Ou bien le sens de l'assyrien est «il fit la guerre loin de son pays,» ou bien il signifie simplement : «il éloigna de la Perse les malheurs de la guerre.» Cette dernière idée est, du reste, fort analogue à celle qui se trouve consignée dans d'autres passages, où le roi prie Ormazd d'épargner la guerre à sa patrie.

Nous aurions donc réussi à compléter et à expliquer le texte perse à l'aide des traductions; le voici :

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya. Auramazdâ yathâ avaina imâm bumim yâtum.
Dicit Darius rex : Oromazes quum vidisset hanc terram superstitioni addictam.

paçâvadim manâ frâbara. mâm khsâyathiyam akunaus. adam khsâyathiya âmiy vasanâ Auramazdâha.
tunc eam mihi tradidit, me regem fecit. Ego rex sum ope Oromazis.

adamsim gâthavâ niyasâdayam tyasâm athaham akunava[ñ]tâ yathâ upâ mâm kâma âha.
Ego eam in integrum restitui. Quæ illis dicebam, faciebant perinde ac apud me voluntas erat.

yadipadiy mâniyâhy. tya ciyakaram avâ dahyâva tyâ Dârayavus khsâyathiya âdaraya. patikaram
Si ita cogitas : «quomodo varium istæ terræ quas Darius rex coercebat,» imaginem

didiy avaisâm tyaiy gâthum barañtiy. yâvâ khsnâçâhadis. adataiy azdâ bavâtiy Pârçahyâ
aspice eorum qui thronum portant, ut novaris eas. Num tunc tibi ignotum erit Persici

martiyahyâ duraiy arstis parâgmatâ. adataiy azdâ bavâtiy Pârça martiya duraiy hacâ
viri in longinquum cuspidem iisse? Num tunc tibi ignotum erit Persicum virum longe a

Pârçâ hamaram patiyazatâ.
Persia bellum profligasse?

Voici la traduction française :

«Le roi Darius fait savoir : Quand Ormuzd vit que ce pays s'était adonné à des doctrines perverses, il me le confia, il me fit roi. J'en suis roi par la grâce d'Ormuzd. Je l'ai fait rentrer dans l'ordre. Ce que je lui ordonnais, il le faisait, comme c'était mon bon plaisir.

«Si tu penses ainsi : «Combien sont différentes les provinces que le roi Darius gouvernait,» regarde les images de ceux qui portent mon trône[1], et tu les connaîtras.

«Pourras-tu ignorer alors que la lance du soldat perse alla loin? pourras-tu ignorer alors que le soldat perse écarta la guerre loin de son pays?»

Le sens de la fin de l'inscription est clair, et il ne présente pas de difficultés. L'original poursuit :

Thâtiy Dârayavus khsâyathiya. aita tya kartam ava viçam vasanâ Auramazdâha akunavam.
Dicit Darius rex : quæ factum (est) id omne ope Oromazis feci.

L'assyrien a :

Dariyavus šarru iḳabbi. agâ gabbi sa tum su in ṣilli sa Aḫurmazda' itibus.

La seule restitution à faire, ce serait de changer le *tum*, un peu effacé, que donne la copie britannique, en *ak*, qui paraît avoir été gravé sur le roc. Nous avons déjà vu que ce caractère est le monogramme signifiant «faire,» et le mot est à lire *ibussu* : mais la comparaison de ce passage avec l'inscription *D*, l. 15 (v. p. 155) pourrait s'opposer à ce changement.

[1] Telle est, en réalité, la représentation du bas-relief magnifique de Nakch-i-Roustam.

La phrase : *Auramazdâ maiy upaçtâm abara* « Oromazes opem mihi tulit » est partout exprimée par [cuneiform] ; cela doit être un verbe avec le suffixe de la 1re personne, mais rendu au pluriel. On pourrait regarder [cuneiform] comme un mot qui signifie « puissant, » en voyant en [cuneiform] un monogramme signifiant « aide, » mais alors manquerait l'idée principale que c'est Darius qui fut assisté par le génie du bien.

Nous ne croyons pas que ce terme soit idéographique, et nous le supposons simplement syllabique. La difficulté réside dans la lecture de [cuneiform], qui a les valeurs de *rim*, de *kil*, de *kir* et de *hap*. Mais aucune de ces prononciations ne saurait convenir ici, puisque nulle d'entre elles ne peut se placer convenablement entre *iṣ* et *dannu*, pour produire un verbe qu'exige le sens du passage, heureusement indubitable.

Nous devrons donc, pour trouver la valeur nouvelle, procéder par voie d'exclusion.

La syllabe devant être *ṣa X*, ou *śa X*, ou *za X*, nous avons à choisir entre *ṣat*, *ṣam*, *ṣan*, *ṣaḥ*, *śan*, et *zat*, *zam*, *zan*, *zaḥ*. Aucune de ces syllabes ne donne un sens convenable, sauf les deux *ṣam* et *ṣan;* alors nous obtenons *iṣṣamdannu*, יִצָּמְדוּנוּ, le niphal de צמד, qui, en hébreu, veut dire « assister, s'allier[1]. »

Nous ne pourrions pas savoir encore au juste si [cuneiform] a la valeur de *ṣam* ou de *ṣan*, parce que, dans le cas où une *m* radicale précède une lettre dentale ou une gutturale, on la change généralement en *n*. Mais la lettre [cuneiform] représente sûrement *ṣam* et *zam*, parce que nous la trouvons dans un verbe écrit *liṣ-ṣam-mu-su*, לִצְּמְשׁוּ « qu'ils le confondent. »

C'est de la racine צמד que dérive aussi le mot *ṣindisu*, dans la prière de Sargon à Ninip, *sullima ṣindisu*, שַׁלְּמָא צִמְדִּשׁוּ « préserve sa force. »

Le dieu Sandes des Babyloniens, identifié par les Grecs avec Hercule, n'est autre chose que le mot צִמְדָּן « fort. » Mais il n'est pas sûr que cette appellation ait été le nom du dieu, ou seulement une qualification; nous inclinons vers cette dernière opinion.

Les mots suivants de l'original, *yâtâ kartam akunavam*, sont rendus par :

adi ili sa agâ ibus
donec illud fecissem.

Le groupe de particules, *adi ili sa*, עֲדֵי עֲלֵי שֶׁ־, veut dire « jusqu'à ce que, » et se lit souvent dans l'inscription de Bisoutoun; quelquefois il n'a que la signification de « grand, » par exemple, à Bisoutoun (l. 109) :

adi ili sa Gumatav agasû Magus aduk
quum Gomatem Magum occiderem.

Darius continue :

Mâm Auramazdâ pâtuv hacâ çaranâ utamaiy vitham uta imâm dahyâum.

[1] La même forme, du reste, peut être expliquée comme un iphtaal de צמד, יִצְּמַד ; mais qui, avec le suffixe, serait identique au niphal dans ce cas spécial, avec la signification de « fortifier. »

Ce qui est traduit par

Anaku Ahurmazdâ lissur anni lapani mimma bisi u ana bitya u ana matiya.
Me Oromazes protegat a quovis malo et domum meam et terram meam.

Nous avons ici deux mots nouveaux, *mimma bisi*. Le dernier, qui rend le perse *çaranam* « injure, » exprime, dans l'inscription de Bisoutoun, le mot *arika* « hostile. » C'est, du reste, un mot bien connu dans les langues sémitiques; le chaldaïque באש veut dire « mauvais, » le verbe בוש a plutôt les significations de « honte » et de « mauvaise odeur, » comme souvent le sens que les langues araméenues attachent à la racine est aussi celui que lui ont donné les Assyriens.

Quant à *mimma*, nous y voyons un pronom indéfini « quivis, quicumque. » *Mimma* semble être le neutre impersonnel de *manama*, le français « personne » quand il y a une négation, et les tables de Sardanapale l'expliquent par *mamman;* par exemple dans la phrase mutilée de Bisoutoun (l. 21), מַמַן אַל יְשַׁלַּם « personne n'osait, » où la négation se trouvait placée après; ensuite dans la locution souvent répétée de Nabuchodonosor :

sa manama šarru mahriya la ibus.
quæ ullus rex ante me non fecerat.

Ainsi, *mimma* est « quidvis, » et cette expression manque même dans les autres rédactions, car le scythique n'a que *vusnaka ikkamar* « a malo, » et nous avons besoin de ce passage de l'inscription de Nakch-i-Roustam, pour compléter celle d'Artaxerxès Mnémon, découverte à Suse.

Le reste ne présente plus de difficulté, et nous pouvons passer à la fin de l'inscription :

Aita adam Auramazdâm žadiyâmiy. aita maiy Auramazdâ dadâtuv.
Id ego Oromazem rogo. id mihi Oromazes donet.

L'assyrien a :

Agâ anaku ana Ahurmazda' itiris Ahurmazda' liddinnu.
Id ego Oromazem rogo. Oromazes donet.

Nous avons déjà parlé plus haut des deux mots אֶאְתַּרַשׁ *itiris* et לִדְּנוּ *liddinnu*. L'un est la 1re personne de l'iphteal de ארש, l'autre, le précatif de l'iphtaal de דנה. La racine ארש, parenté de la racine רשא « plaire, vouloir, » veut dire, dans la forme dérivée, « demander, prier. »

La grande inscription finit ici; mais au-dessous d'elle il y a une exhortation adressée aux hommes de suivre la religion de Zoroastre.

L'original perse est rédigé un peu autrement que les versions, par la raison même qu'il s'adressait aux adhérents du dualisme, et qu'il n'avait pas besoin d'être aussi explicite que la traduction assyrienne.

L'original dit :

Martiyâ hyâ Auramazdâha framânâ hauvataiy gaçtâ mâ thadaya pathim tyâm râçtam mâ
Homo! illa Oromazis doctrinâ ista tibi manifestata, ne contemne (eam), viam rectam ne

avarada mâ çtrava.
delinque, ne obstrue.

La traduction scythique est plus concise, elle peut être traduite ainsi :

Ruh irra appa Auramazdana tanum hubi anu vusnuka urmanti. VAR appa varturrakka anu vastainti anu anturtainti.

Homo, quæ Oromazis doctrina ne malam esse cogites : viam rectam ne delinquas, ne obstruas.

La version sémitique est tronquée, et il est impossible de la reconstituer en entier. Le commencement est clair, et confirme pleinement notre explication de *gaçtâ*, donnée il y a quelques années :

Avil sa Akhurmazdâ yuta' ama ilika la imarruș. . . ili sa . . .
Homo! quod Oromazes imperavit tibi, non malum erit. .

La fin semble être ainsi :

. . . . . ana hablu tașuru.
. . . . . ad destructionem eas.

Mais cela est très-peu sûr, à cause du mauvais état de l'inscription.

Nous sommes ainsi parvenu à expliquer la grande inscription, de sorte qu'il ne s'y présente maintenant presque aucune obscurité. En voici la transcription sémitique :

INSCRIPTION SÉPULCRALE DE NAKCH-I-ROUSTAM.

1 אלה אלהי רבו אהרמזדא ששמי וארצת יבנו 2 וגשי יבנו · שרסקא אן גשי ידנו · שאן 3 דריוש סר שסר סרי
מארות יבנו : אנכו 4 דריוש סר רבו · סר סרי · סר סתת 5 שנבחר לשן גבי · סר עקר רחקתא רבתא 6 פל
ושתספא אחמנשי · פרסי פל 7 פרסי : דריוש סרא יקבי · אן צללי ש 8 אהרמזדא אנית סתת שאנכו אצבת · צלת
9 פרס · אנכו אן עלישן שלם אעבש ומנדתא אנכו 10 ינשן · שלפני אתוי יקבשן אן עבש 11 יעבשו · ודינת אתוי
כלו · סדי · עלסתא 12 פרתו · הריוא · בחתר · סגדא · חורזמא 13 זרנגא · ארחתא · סתגשא · גנדרא 14 הנדו ·
גמרי אמרגא · גמרי... 15 · · · בבלו · אשר · ערבא 16 מצר · ארשמא · כתפתכא · ספרדא · יון 17 גמרי שאחלוי
שסדתא · אסכדרא 18 יון שנת שמאנדרת אן קדשן גשו · פותא 19 כושא · מצו · כרכא : דריוש סרא יקבי ·
20 אהרמזדא כי יסר סתת אנית שיקראא 21 אן לבא אהאי שמח · אפכי אנכו ידנשנת 22 ואנכו עלישן סרותא
יפתקדני · אנכו סר אן צללי 23 שאהרמזדא · אנכו אן אשרשן אלתשב שנת 24 ושאנכו אקבשנת יעבשא לבא
שאנכו צבא יארש : 25 וכי תקבו אמא · סתת אנית אבא יקלשא 26 שדריוש סרא כלו · צלמשן אמר שכמא אתוי
27 גשו · אן לבא תמסשנת · אן ימא שוא יסנדך 28 שאול פרסי גנקשו רחק ילך · אן ימא שוא 29 יסנדך שאול
פרסי רחק אלת מתשו צלתא 30 יעתבש : דריוש סרא יקבי · הנא נבי שאעבשו אן צללי 31 שאהרמזדא אעתבש ·
אהרמזדא יפמדנו 32 עדי עלי שהגא אעבש · אנכו אהרמזדא לצרגי 33 לפני סמא ביש · ואן ביתי ואן מתי · הנא
אנכו 34 אן אהרמזדא אאתרש · אהרמזדא לרגו : 35 אול שאהרמזדא יתים אן עליך לא ימרץ 36 עלי......

INSCRIPTIONS DÉTACHÉES DE NAKCH-I-ROUSTAM.

Le grand monument taillé dans le roc, et destiné à renfermer les restes mortels de Darius fils d'Hystaspe, est orné d'un magnifique bas-relief représentant le roi entouré de ses serviteurs et des peuples soumis à sa domination. Nous devons à M. Tasker la connaissance d'un fait curieux : ce sont trois petites inscriptions trilingues, gravées au-dessus d'autant de figures et destinées à les faire connaître. Nous ne saurions croire que trois personnes seulement aient été jugées dignes d'un pareil honneur : Gobryas, Aspathines, et un Maxyen de Libye. Au contraire, il semble probable que, conformément à l'usage pratiqué à Bisoutoun, chacune des figures a été dénommée dans une inscription placée au-dessus d'elle. Un examen approfondi de ce monument, malheureusement très-peu accessible, serait du plus haut intérêt pour l'ethnologie antique, abstraction faite du secours qu'il prêterait à l'étude des inscriptions cunéiformes.

La première inscription, qui explique le portrait de Gobryas, est ainsi conçue :

Gaubruva Pâtisuvaris Dârayavahus khsâyathiyahyâ arçtibara.
Gobryas Patischorius Darii regis doryphorus

En voici la traduction assyrienne :

Ku - bar - ra. Pi id - di is - ka - ri is. na - su u
Gobryas Patischorius ferens

u uś - ma - ru u Da a - ri ya - vus. śarri.
hastam Darii regis

La traduction scythique, qui, évidemment, contient le mot touranien *iśmarru*, est encore très-obscure; heureusement les textes perse et babylonien se complètent mutuellement.

Nous voyons d'abord que le mot *Pâtisuvaris*, aussi connu par les Grecs sous le nom de Πατισχορεῖς, désignait une peuplade, probablement une tribu; car il est précédé, en assyrien, du signe idéographique qui veut dire « homme. » Ce terme semble avoir été celui d'une confrérie (φρήτρη d'Hérodote), des *Pasargadiens*, comme celle des Achéménides. Nous remarquons que le babylonien a changé les voyelles de ce nom en *Piddisḫuris;* ce qui nous prouve, en outre, une fois de plus, que le *uva* des Perses avait une prononciation gutturale.

Nous nous sommes déjà expliqué sur la qualification de doryphore. La copie de M. Tasker porte [cunéiformes] *saraçtibara*, qui ne donne aucun sens; il faut *arçtibara*, le [cunéiforme] a été pris pour [cunéiforme]. La traduction du mot *arçtis*, dans la grande inscription de Nakch-i-Roustam, est [cunéiformes], et ainsi nous pouvons combler la lacune qui se trouve entre la première et la troisième lettre dans l'inscription détachée. Le mot composé *arçtibara* est

exprimé par les deux mots *nasû iš ašmarû* « portant la lance, » et l'allongement de la dernière voyelle désigne l'état emphatique, puisqu'il s'agit d'une certaine arme, de la lance, signe de la royauté.

Ce Gobryas, fils de Mardonius, fut un des sept Pasargades qui tuèrent Gomatès le Mage; il fut père du célèbre Mardonius, le vaincu de Platée.

La seconde inscription se trouve au-dessus d'Aspathinès, noble Perse et porteur du carquois royal. Hérodote (III, LXX) le nomme parmi les sept conjurés, et c'est la seule erreur que l'historien ait commise dans ce récit; car Darius nomme à sa place Ardimanès, fils d'Ochus, qui nous est inconnu d'ailleurs. Nous croyons que la faute n'est pas ici du fait d'Hérodote, mais qu'il a accepté un renseignement erroné de quelque Perse qu'il avait consulté.

L'inscription perse est :

Açpaç[i]nâ Dârayavahus khsâyathiyahyâ içuvâm dâçayamâ vathrabara.
Aspathines Darii regis ...... custos pharethrophorus (?).

La traduction babylonienne est malheureusement fruste :

Aś - pa - ṣi - na. a - ga. ṣa. Da a - ri - ya - vus šarru.....
Aspathines ille quem Darius rex......

La forme babylonienne du nom nous démontre que la véritable prononciation en est *Açpacinâ;* le 𐎹 a été ou effacé ou oublié entre 𐎱 et 𐎨. Le mot veut dire « collecteur de chevaux; » et cette syllabe *cinâ* se trouve encore aujourd'hui dans beaucoup de composés, ou persans ou hybrides, par exemple, عرقچين « ce qui rassemble la sueur, la calotte. »

Malheureusement la traduction babylonienne est très-incomplète, et même le texte perse est mal copié; aussi préférerais-je, au lieu du mot *dâçayamâ*, qui n'a aucun sens, lire *pâçayamâ*: la différence du 𐎭 *d* et du 𐎱 *p* ne consistant que dans les deux traits horizontaux. Alors je comparerais ce mot avec le persan پاسبان, qui a la même signification.

Quant à *içuvâm*, je ne le prends pas, avec le colonel Rawlinson, pour le génitif de *isu* « flèche; » ce serait *isunâm*, car le sanscrit est इषु *ishu* « flèche, » en grec, ἰός. On écrirait, en perse, non pas 𐎡𐏁𐎢𐎺𐎠𐎶, mais 𐎡𐏁𐎢𐎥𐎠𐎶. Le mot y existait certainement, car le moderne ترکش « carquois » est dérivé d'un ancien *isugâthu* « lieu des flèches. »

Le mot *vathrabara* n'est pas encore expliqué.

La troisième inscription est :

Iyam Maciyâ.
Hæc (tabula) Maxyes.

En babylonien :

Ha - ga a. Maś - ṣu.

Il semble que la lettre [cuneiform], ou plutôt [cuneiform], a la valeur phonétique de *mas*; car, en scythique, elle exprime ce son.

Nous avons déjà émis l'opinion que cette nation était libyque, et que c'était celle qu'on trouve désignée dans Hérodote sous le nom des *Maxyes*.

CHAPITRE IV.

INSCRIPTION D'ARTAXERXÈS MNÉMON A SUSE.

Je dois la connaissance de cette inscription à l'obligeance de M. William Kenneth Loftus, qui l'a découverte dans les ruines de Suse; il en existe deux exemplaires, qui se complètent mutuellement. Elle est importante par les noms de personnes et de divinités qu'elle contient, pourtant très-difficile, parce que le texte perse n'est pas seulement excessivement fruste, mais qu'il présente des barbarismes évidents.

La partie mise entre crochets a été restituée par moi d'après la version médo-scythique.

Nous allons expliquer d'abord la traduction, qui est plus facile à comprendre que l'original.

I - ḳa ab - bi. Ar - tak - sat - śu. śarru. ra - bu u. śarru. sa.
Dicit Artaxerxes, rex magnus, rex qui

śar. śarri. śar. sa. matát. sa i - na. ib. ák - ḳar.
rex regum, rex provinciarum quæ in superficie terræ

gab - bi. pal. sa. Da a - ri - ya - vus. śar. Da a - ri - ya -
universæ: filius Darii regis. Da-

vus. śarri. pall. sa. Ar - tak - sat - śu śarri. Ar - tak - sat - śu
rii regis filii Artaxerxis regis, Artaxerxis

śarri. pall. sa. Ḫi - si ar - su. śarri. Ḫi - si ar - su
regis filii Xerxis regis, Xerxis

śarri. pall. sa. Da a - ri - ya - vus. śarri. Da a - ri - ya -
regis filii Darii regis, Da-

rus. šarri. pali. sa Us - ta aš - bu. zir. A - ḫa - ma - ni -
rii regis filii Hystaspis, ex stirpe Achæmeni-

u A - gu. sum. ap - pa - da an. Da - ri - ya - rus.
darum. Istud nomine *APADANUM* Darius

abu. abbâm - ya. i - ti - bu us. ina. dur - ri. ul - lu u.
atavus meus fecit in ætate anteriore

ina pa - ni. Ar - tak - sat - šu. abu. abuya. ....
antea; Artaxerxes pater patris mei paren (?)

us - ta ak - ka al - su. i - na. pili. A - hu - ru -
finivit: in tutela Oro-

mu uz - du A - na - h i - tu. u. Mi - it - ri.
mazis Anaitidis et Mithræ

a - na - ku. a - gu sum. ap - pa - da an. i - bu us.
ego hoc nomine *APADANUM* perfeci.

A - hu - ru - mu uz - du. A - na - h i - tu
Oromazes Anaitis

u. Mi it - ri. ana. anaku. li - iş - şu - ru
et Mithras me protegant

in - ni. la - pa - ni mi im - ma bi i - si. u. sa. anaku.
ab omni injuria et quæ ego

ibus. la. u - ma ak - hi - ru. la u - ba ab - ba -
feci: non infestarunt non vasta-

lu us
runt ea.

La traduction scythique de cette inscription est complète; mais elle est si mal gravée, qu'elle n'est réellement presque d'aucun secours pour l'interprétation. Néanmoins, on peut restituer, guidé par ses renseignements, les parties du texte assyrien qui manquent, quoique la fin ne soit intelligible qu'à l'aide de la traduction sémitique.

Voici maintenant l'original perse, et je prends soin d'indiquer les solécismes au-dessous de la ligne. On remarquera que la désorganisation commence à s'emparer de la belle langue arienne. Cette inscription d'Artaxerxès II, à Suse, n'est guère plus irréprochable, sous ce rapport, que celle que son fils Ochus a laissée à Persépolis.

Thâtiya Artakhsathrâ khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyânam khsâyathiya dahyunâm
thra
Dicit Artaxerxes rex magnus, rex regum, rex provinciarum

khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ. Dârayavushyâ khsâyathiyahyâ puthra. Dârayavushyâ Artakhsathrâhyâ
Dârayavaus Dârayavaus thrahyâ
rex istius terræ, Darii regis filius, Darii Artaxerxis

khsâyathiyahyâ puthra. Artakhsathrâhyâ Khsayârcahyâ khsâyathiyahyâ puthra Khsayârcahyâ
puthrahyâ. thrahyâ Khsayârsâhâ puthrahyâ Khsayârsâhâ
regis filii, Artaxerxis Xerxis regis filii, Xerxis

Dârayavushyâ khsâyathiyahyâ puthra Dârayavushyâ Vistâçpahyâ puthra Hakhâmanisiya.
Dârayavaus puthrahyâ Dârayavaus puthrahyâ
Darii regis filii Darii Hystaspis filii Achæmenides.

Imam apadâna Dârayavus apanyâkama akunas abiya. . . . . . .
Idam dânam niyâkamaiy naus
Hoc palatium Darius atavus meus fecit. . . . . .

Il n'est rien resté de la fin de l'inscription que les *a* et les *u* du mot *akunavam;* les noms *Anahata* pour *Anahita*, et *Mithra*, et la fin du mot *apadânâ*.

Ce mot est un des termes nouveaux que contient ce texte. Il est précédé, dans le texte assyrien, du signe ►✢, שם « nom, » pour indiquer qu'il y a ici un mot étranger; nous avons vu la même chose dans l'inscription *D* de Xerxès (voy. p. 157), pour le mot *viçadâhyu*. Nous voyons que le mot אַפֶּדֶן, dans la Bible (*Dan.* XI, 45), est un terme indo-germanique, ainsi que plusieurs autres qui s'y trouvent, et qu'il ne dérive pas du sémitique פדן, mais d'un mot perse, *apadâna*[1] « retraite, tabernacle. » Un autre mot curieux, et que le scythique adopte sans le traduire, c'est *niyâka*, le zend *niyâko* « grand-père, » et son dérivé *apaniyâka*, quatrième ascendant; le troisième, l'aïeul, peut s'être dit *franiyâka*.

Le texte assyrien ne présente pas de difficultés au commencement, mais les mots qui suivent *Darius* exigent une explication. Il y a : *in durri ullû in pani* « in ætate remota antea. »

[1] La collation du texte de Daniel avec le *Targum* chaldaïque de Jérémie, XLIII, 10, où אפדן rend le mot hébreu שפריר « tabernacle royal, » pourrait expliquer le sens du mot perse. Le mot sémitique se retrouve à Ninive dans la forme שפרא.

Le mot *durri* est écrit, mais on sait que le premier signe a, en dehors de *ku*, également la valeur de *dur;* il change avec *du ur* dans le nom de Nabuchodonosor. Le mot lui-même rappelle le mot hébreu דְּרוֹר «jubilé,» et, par conséquence, «liberté de l'esclavage.» Il y a aussi *dar* «la génération,» qui rappelle l'hébreu דּוֹר, l'araméen דָּר.

עָלוֹ *ullû* est «éloigné» en ascendant; ainsi, dans les inscriptions assyriennes, יְמֵי עָלוֹת s'échange avec יְמֵי רְחֹקוֹת «jours éloignés,» et la locution *in pani*, littéralement «dans la figure,» veut dire, comme l'hébreu לִפְנֵי, «devant, avant.» Cette locution se trouve dans la phrase si commune des rois ninivites : «Mes pères qui marchaient au-devant de moi,» c'est-à-dire «qui vivaient avant moi,» et formulée ainsi : אַבְהָנַי הָלְכָת אִן פָּנַי.

La phrase suivante est :

Artaksatsu abu abiya isatum us takkalsu.

Cette phrase peut être expliquée par le scythique :

Irtaksassa nuyakkamimar irra luvaikka.
Artaxerxis avi mei a latere in eo instaurabatur (aliquid) (?).

La copie de M. Loftus porte deux fois *ta-ta ak-ka al-su*, ce qui ne donne aucune forme. J'ai changé le premier *ta* en *us;* je lis donc יְשְׁתַכְלְשׁוּ *ustakkalsu*, 3e pers. aor. de l'istaphal de כלל «achever,» forme subsidiaire de כלה. On trouve le paël de ce verbe dans les inscriptions de Sennachérib (Layard, pl. XXXVIII, l. 9, pl. LXIV, l. 46), où il dit, des rois ses prédécesseurs, qu'ils n'ont pas achevé la magnificence du palais de Ninive :

la. yu - nak - ki - lu. si - par - su.
non perfecerunt magnificentiam ejus.

Le mot peut être transcrit par *igartuv;* car a également la valeur de *gar*, et נָּרַת est un terme architectonique (conf. Inscr. de Londres, col. VII, s. f. *et passim*). J'interprète ce mot par «substructions.» Mais la traduction proposée de cette phrase-ci n'est, nous l'avouons, rien moins que certaine. Le mot cacherait-il le sens de «presque?»

La donnée la plus importante que fournit cette inscription est sans doute le nom de la déesse Anaïtis, en perse *Anahata*, en scythique *Nahiddanad*[1], en assyrien *Anahitu*. M. Norris

[1] Le commencement que M. Norris n'a pas reconnu, et qu'il a lu,

An am da na da,

est simplement :

Na - hi d.
Nahid.

Je suis maintenant porté à croire que le signe *ak*, du nom assyrien, est une faute pour, signe de l'hiatus, ou *h* simple.

a déjà allégué le passage connu de Clément d'Alexandrie, qui parle de l'institution du culte d'Anahid par Artaxerxès Mnémon, dans les villes de Babylone, Suse, Ecbatane, Persépolis, Bactra, Damas et Sardes.

La partie qui manque a été restaurée d'après le texte médo-scythique; je crois que le sens est «je l'ai restaurée de nouveau.»

La fin est, d'après notre restitution :

Anaku lissu[ru inni la pani mimma bisi u sa ibus la uma]hhisu la uhabbalus.

Cette restitution a sa raison d'être dans le texte médo-scythique ainsi conçu :

Hun nusgisni visnaka vartara var. kutta akka huttara annu hiyadu annu giyadu katakka in.....
Me protegat malo omni ab et quæ feci non....... non..........

Le mot *uma]hhisu* ne semble pas comporter d'autre restitution; le verbe מחץ, en assyrien, veut dire «infester,» et s'adapte parfaitement bien avec le paël de חבל, qui, ici comme en hébreu, veut dire «perdre, détruire.» Le suffixe est tronqué, comme quelquefois à la fin des mots : ainsi nous avons, à la fin de l'inscription des taureaux de Khorsabad, et לשישבוש *lisisibusu*, et *lisisubus*, comme par exemple, en araméen, on a également *abuna* et *abun*. Le verbe *habal* se montre aussi ailleurs, dans le mot *hibilti* (revers des plaques de Khorsabad. l. 8) «endommagement, lézarde.»

Nous voici donc arrivé au point de pouvoir restituer le sens d'une inscription par l'assyrien seul.

INSCRIPTION D'ARTAXERXÈS MNÉMON À SUSE.

יקבי ארתכשתבא · סרא רבו · סרא שסר סרי · סר שסתת שאן עלי צקר גבי · פל שדריוש סרא · דריוש סרא פלא שארתכשתסא
סרא · ארתכשתסא סרא פלא שחשירשא סרא · חשירשא סרא פלא שדריוש סרא · דריוש סרא פלא שושתספא זרע
אחמנשי · הנא אפדן דריוש אבו אבהגי יעתבש אן דרא עלא אן פני · ארתכשתסא אבו אבוי ינרתא ישתבלשו · אן צללי
אהרסודא אנהיתא וסתרא אנבו הנא אפדן אעבש · אהרסודא אנחיתא וסתרא אן אנבו לצרוגי לפני סמא בישא ושאנבו
אעבשו לא ישחצו לא יחבלוש :

CHAPITRE V.

INSCRIPTION DE BISOUTOUN

L'inscription la plus importante de toutes les inscriptions trilingues est, sans contredit, celle de Bisoutoun. Elle nous serait d'un secours beaucoup plus grand, si elle nous était parvenue dans un état analogue à celui des autres textes du même genre; mais malheureu-

sement tout le côté gauche de ce texte est totalement détruit : de sorte que nous n'avons, de chaque ligne, que la seconde moitié, et même, à la fin du monument, cette moitié se réduit à quelques mots seulement.

Or c'est précisément dans cette partie perdue que se trouvent, d'ordinaire, les mots les plus importants, et ceux qui rendent les expressions les plus obscures du texte perse; et, si l'on en excepte les données précieuses que nous en tirons sur les noms propres, les éclaircissements grammaticaux et lexicologiques qu'elle nous fournit sont de moindre valeur que ceux qui se trouvent dans l'ensemble des autres documents.

Nous nous proposons de transcrire en caractères hébreux toute l'inscription, en la complétant autant que cela sera possible; mais nous devons nous borner à interpréter seulement les passages qui éclairent les points restés jusqu'ici sans explication.

Cette restriction sera d'autant plus nécessaire, que l'inscription contient beaucoup de répétitions que nous pouvons nous dispenser d'interpréter, pour aborder enfin le véritable but de nos investigations, les inscriptions babyloniennes[1].

Le protocole de l'inscription et la généalogie de Darius n'offrent pas de difficultés. Toutes les phrases commencent, comme partout, par les mots, « Le roi Darius fait savoir; » mais; après le mot ס״, on lit les lettres *ki a am*. Nous avions cru d'abord que le mot signifiait « ainsi, » comparable à l'hébreu כה, qui se trouve précisément placé au commencement du livre d'Esdras, dans une phrase analogue à celle-ci : כה אמר כרש מלך פרס.

Nous savons que indique « terre, » et « eau; » quant à *am*, nous pourrions lui donner, il est vrai, la signification idéographique de « haut, » *rim*, à moins qu'on ne veuille le regarder comme complément phonétique. Nous penchions donc à proposer, pour ce complexe, la valeur de עלם « monde, » et cette identification nous paraissait d'autant plus plausible, que, comme on le sait, la soumission au roi de Perse était symbolisée par une offrande d'eau et de terre.

Néanmoins, cette dernière interprétation des trois lettres est erronée. Nous savons maintenant que le signe a aussi la valeur de *rub*, et le mot doit être lu רַבָּא *rubhâv* « seigneur. » On trouve souvent, dans les inscriptions babyloniennes, ce terme placé immédiatement après le titre de roi, dans les textes de Nabuchodonosor; on lit même *ru-ba-a av*, et cette tendance à exprimer le *n*, difficilement rendu par l'écriture anarienne, a produit les variantes de *rub-a av* et de *ru-ba-a av*[2].

[1] On sait que sir Henri Rawlinson a publié le premier ce texte important, et qu'il a donné une analyse du commencement de cette inscription. Nous reconnaissons à ce premier essai d'interprétation le mérite de la priorité, tout en regrettant de ne pas pouvoir partager, presque sur tous les points philologiques, les opinions du savant anglais, qui, nous en sommes sûr, en aura, depuis, modifié lui-même un grand nombre. Nous citerons toujours les opinions que nous emprunterons à nos prédécesseurs, MM. Rawlinson et de Saulcy, dont le dernier seul a donné aussi une analyse des inscriptions de Persépolis.

[2] Comparez *Études assyriennes*, p. 184.

Le sens est « le roi, le seigneur. » Le terme *rubhû* s'exprime par le monogramme qui a aussi les valeurs syllabiques de *nun* et de *han*, dont la dernière, *han*, rappelle évidemment le *khan* des Touraniens.

Dans la ligne 3, le perse *hacâ paruviyata amâtâ âmahyâ* « depuis longtemps nous fûmes puissants » (littér. *infinis*) est rendu par une phrase mutilée, que M. Rawlinson a ainsi rendue :

inde a longo tempore principes nos.

ultu, pour lequel on lit également *istu*, d'après la loi phonétique qui change le *s* en *l*, et qui fait subir à la voyelle le changement en *u*, est allié à la particule éthiopienne *ust* « dans. »

La correction de *ultar* peut être juste ; en ce cas, le mot provient de la même famille que *ullu*, dont nous avons parlé dans l'inscription de Suse.

Pour les deux lettres , qui, d'après l'observation de M. Rawlinson, peuvent n'avoir pas été correctement copiées, nous proposons « principes, » qui rend ailleurs le perse *fratâma* « les premiers. »

Il est à regretter que nous n'ayons pas le mot correspondant à « nous ; » car les lettres *agani* ne sont pas sûres. C'est le seul passage qui nous eût appris quelle était la forme du pronom de la 1re personne au pluriel. Je lirais volontiers, avec un très-léger changement : *a-nah-ni*, transcrit אֲנַחְן, l'hébreu אנחנו.

La traduction de la phrase :

hacâ paruviyata hyâ âmâkham taumâ khsâyathiyâ âha
inde a longo tempore nostra stirps reges erant

contient le suffixe de la 1re personne au pluriel en *uni*. Le monogramme « race, » que nous avons déjà expliqué, est , formé du scythique *nu-man*. Le terme assyrien est זר, et le signe a la valeur syllabique de *zir*.

Les mots « étaient rois » sont traduits par *šarrisunu* « leurs rois, » c'est-à-dire « des peuples. »

La phrase assyrienne est :

אלת צלתא ורעני סריםן :

Littéralement :

inde a longo tempore nostra stirps eorum reges.

L'idée de « huit de ma race ont été rois devant moi » est rendue ainsi :

VIII in lib zir'ya attûa in panatûa šarrutu itibsu.
VIII ex stirpe mea ante me imperium exercuerunt.

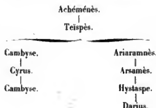
Les mots « le cœur, la face, » forment, en assyrien, une grande quantité de locutions prépositives. Nous avons, par exemple :

אן לב ex.
אִן לב ob.
לבוש· sicut;

et parmi celles dérivées de *pani* figurent :

אן פנת . אן פני ante,
לפני coram, a.

Quant au sens de la phrase, il faut revenir sur une idée que nous avons émise, et que des études historiques nous permettent de modifier aujourd'hui. Nous maintenons encore notre opinion sur l'existence des deux branches de la maison d'Achéménès, ainsi disposées :



Mais nous devons dire que, des huit rois de la souche royale qui précédèrent Darius, trois seulement ont trouvé leur place dans ce tableau : Achéménès, Cyrus et Cambyse (II); les cinq autres rois sont nécessairement des ancêtres d'Achéménès, car ni Teispès, ni Cambyse (I), ni Ariaramnès, ni Arsamès, ni Hystaspe, n'ont pu porter le titre de roi, et, quant à Hystaspe, son fils Darius lui-même ne le lui donne pas.

Voici, du reste, les raisons en faveur de cette opinion. Achéménès doit être le contemporain de Phraortès, roi des Mèdes, qui le premier soumit les Perses; les dates sont ici parfaitement coïncidantes. Le chef que le roi du Nord soumit fut, selon nous, Achéménès lui-même, et c'est pour cela que les rois de Perse se glorifient du titre d'Achéménides comme d'un titre de légitimité politique. C'est avec Cyrus seulement que cessa cet intérim d'usurpation et que l'ancienne famille royale rentra dans ses droits. Achéménès ne fut pas le fondateur d'une dynastie, mais le dernier régnant auquel s'attachèrent les anciens rois, précisément de même que les Sassanides prétendaient descendre du vaincu d'Arbèles.

Ces cinq générations ou les règnes des cinq rois qui précèdent Achéménès tombent entre la destruction du grand empire assyrien et la conquête des Mèdes, c'est-à-dire entre 788 et 650 avant J. C.

Il s'ensuit de là qu'il a dû exister un premier royaume perse, qui trouve sa place entre la chute de Sardanapale IV et la soumission de la Perse au Mède Phraortès.

Voici donc le véritable sens de la phrase :

« Nous nous appelons des Achéménides parce que nous descendons d'Achéménès; mais longtemps auparavant nous avons été incomparables, longtemps auparavant nous avons été rois. Huit ont été rois; j'en suis le neuvième. Nous avons été rois en deux séries. »

Le mot *duvitâtaranam* se prête même mieux à ce sens qu'à celui que nous lui avions donné d'abord, « en deux branches; » malheureusement, l'équivalent babylonien manque.

A la ligne 5, l'idée « je devins leur roi » est rendue par *šarrusunu attur*.

Le verbe תור exprime à Bisoutoun le perse *bu* « être, devenir. » En hébreu, la même racine veut dire « aller. » Cette transition d'une notion à l'autre est analogue à celle qui lie le perse *šiyu* « aller » au persan شودن « devenir. »

Cette phrase précède immédiatement la nomenclature des provinces de l'empire perse, dans laquelle il n'y a absolument rien à remarquer, si ce n'est le nom indo-germanique qui se trouve en assyrien pour rendre le *Gandâra* du texte perse.

Ce mot est écrit *Paruparanišanna*, et est sûrement le nom identique à Paropanisus et à Paropamisus : et même le terme Paropamisades est expliqué par la terminaison de *nišanna*. La transcription du colonel Rawlinson porte *Paruparaïšanna;* mais j'avoue que [cunéiforme] *i* après *ra*, dans un nom propre, a quelque chose de très-insolite, et, puisqu'il n'y a pas d'exemple d'hiatus dans les quatre-vingt-dix noms propres des inscriptions trilingues, je ne doute pas un seul instant que la lettre [cunéiforme] ne soit une erreur de copiste, pour [cunéiforme] *ni*, de sorte que le nom de la Gandarie est *Paruparanišanna*. Le Nisanna supérieur, et peut-être le Paropamisus des Grecs, a sa raison d'être dans un superlatif, *Parupamanišanna*, le Nisanna suprême.

Mais cette dernière opinion n'est qu'une hypothèse : le point important, c'est qu'une traduction sémitique d'un texte arien nous donne la véritable forme antique de la patrie des Aryas.

Ligne 7, nous avons la traduction du perse :

imâ dahyâva tyâ manâ patiyâisa
hæ terræ (sunt) quæ mihi adibant (i. e. erant).

En assyrien :

haganitav matât sa anaku isîimma' inni
hæ terræ quæ mihi obediebant.

Le mot *isîimma* est très-difficile à expliquer grammaticalement : ce qui se donne presque de soi-même, c'est sa dérivation de שמע « écouter, obéir; » mais alors on devrait s'attendre à lire *ismaa*, car le paël *isimma* ne peut pas régulièrement avoir le sens d'obéir, mais de gouverner. Sous le point de vue linguistique, il serait plus conforme à la grammaire de le prendre pour un shaphel de אמם, et je m'y décide surtout à cause du [cunéiforme] *si*, qui n'est pas le [cunéiforme] *si* ordinaire, mais qui indique un arrêt entre les deux voyelles.

La transcription de ce verbe serait alors יִשַׁנְסַקְמַאנִי «elles m'appartenaient.»

Plus loin, le perse

manâ bañdakâ âhañtâ
mihi servi erant

est traduit par les mots :

a — na. anaku, it — tu — ru — nu.

Quelque sûre que soit ici la signification du mot, la prononciation de ce groupe nous échappe encore; mais il faut espérer que nous finirons par la découvrir.

Quant à *itturun*, c'est le pluriel masculin mis au lieu du féminin; on substitue les habitants à la contrée.

Ligne 8, le mot *celui-ci* est rendu en assyrien par *sasu*, et s'emploie également au masculin et au féminin.

Le perse *añtar imâ dahyâva* «au milieu de ces provinces» est traduit par une locution exclusivement assyrienne : *in bibil matât haganût.*

Le mot *bibil* s'écrit , et la valeur du dernier signe a échappé à sir Henry Rawlinson, ce qui, du reste, est bien pardonnable. Il est identique à l'assyrien , et telle en est également la forme archaïque de Babylone. Nous ne connaissons, il est vrai, aucun équivalent sémitique de ce mot בִּבַל; mais nous pouvons le comparer à בלל «mêler,» de sorte qu'il rappellerait les formes araméennes en פלל, avec la signification de «mêler à.» Or *bibil* serait donc «dans la multitude, parmi.»

On pourrait aussi rapprocher *bibil* du chaldaïque *bal*, l'arabe بال «souci, cœur,» et, dans quelques inscriptions de Sargon, ce mot semble avoir pareille signification; par exemple, dans une phrase souvent répétée :

עלנו נַנְזָא אַן בִּבַל לִבִּי עַר אֶעְבֻשׁ · חַצְר־סַרְנָן אִזְכַר נבאתְסו ·

Le pluriel de ce mot semble être le mot *biblat;* il est employé dans l'acception concrète, d'où est dérivée sa valeur prépositionnelle.

Darius continue de parler des principes de son gouvernement, et sa manière d'agir envers les bons et les mauvais. Le mot *bon*, qui est en perse *agatâ* (le grec ἀγαθὸς?) terme très-obscur, est rendu par le mot *pitkudu* פִתְקֻד, forme en פִּתְעַל bien souvent employée, et indiquant un nom d'agent et d'action. A la vérité, il ressemble à l'infinitif de l'iphteal. Nous avons ainsi פִּתְלַח «adorateur» et «adoration,» שִׁתְלַם «dominateur,» et d'autres.

Le mot *pitkud* vient de פקד «avoir soin, administrer;» il veut donc dire «soigneux» ou «celui qu'on peut facilement administrer.» L'arbitraire qui règne dans l'association d'une idée à une autre, surtout chez les peuples sémitiques, ne permet pas toujours de la saisir

avec sûreté. La dernière lettre de ce mot, d'après M. Rawlinson, et qu'il abandonne comme mutilée, est sûrement un *du*.

La ligne 9 contient la phrase difficile en perse :

imâ dahyâva tyanâ manâ dâtâ apariyâya
illæ terræ mea lege tenebantur.

Le mot ***apariyâya*** (et non pas ***apriyâya***, forme impossible dans les langues iraniennes, où il faudrait *afriyâya*) est très-difficile; c'est probablement un verbe dénominatif de ***pari***. Le sens est clair, et, ce qui est singulier, le texte scythique traduit comme s'il y avait *afriyâya* «elle fut aimée.» Pourrait-on supposer une faute du lapicide dans ce passage? J'aime mieux attribuer cette coïncidence à une circonstance fortuite, car la version scythique porte : «Ma loi fut respectée dans ces pays.»

Le babylonien a

dinâtav attûa ina bibil matât haganitav usaśgu
leges meas in provinciis illis stabilivi.

Le mot *u-sa-aś-gu* a beaucoup embarrassé le colonel Rawlinson et moi-même; il est pourtant très-simple. Le verbe pourrait être pris pour une troisième personne d'un shaphel; mais la racine ne saurait jamais être ***saśag*** ou quelque chose d'analogue. Cependant, la grammaire s'oppose à ce que nous admettions une troisième personne, car alors la forme féminine ne serait pas *usaśgu*, mais ***usaśga***.

C'est, au contraire, la première personne du shaphel de שגא, שגה «être grand.» Le hiphil en hébreu, comme le shaphel en assyrien, veut dire «faire grand, faire respecter.» Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur le mot chaldaïque שגיא «auguste» et le salut שְׁלָמְכוֹן יִשְׂגֵּא «que votre salut soit amplifié.» L'assyrien אֲשַׂגִּא signifie simplement : «J'ai fait respecter,» et la traduction de la phrase est : «J'ai fait respecter mes lois dans ces pays.»

Nous avons, dans l'inscription de Bisoutoun, ce même verbe dans une phrase analogue (ligne 104) :

ki dinâtav usaśgu
secundum leges imperavi.
אן דִּנָתָא אסגנ

Le mot chaldaïque סְגַן «gouverneur» vient de la même racine.

Il n'y a rien à remarquer sur le paragraphe suivant, si ce n'est la traduction de la fin, *khsathram dârayâmiy* «je tiens la royauté,» et qui est fruste. ***Anaku . . . nuśu***.

L'unique lettre qui manque ne peut être qu'un ***ak***, de sorte que nous aurions, pour ***dârayâmiy***, la traduction ***aknuśu*** אֲכַנַּשׁ, du verbe כנש, bien fréquent dans les inscriptions de

Ninive. Le verbe, d'abord, veut dire « agréger, réunir, arranger, » d'où le mot כְּנֶשֶׁת; que je traduis par « ordre, loi. » On lit souvent la phrase à Khorsabad :

סַתַת לָא מַגַר חַרְשָׁן לָא כְּנֶשֶׁת אֲשַׁכְנֵשׁ ·

des terres sans bonheur, des déserts sans ordre, je les ai fait administrer (réunir à mes provinces) (?).

Nous avons déjà parlé de *aganna* « ici » (ligne 12), expliqué par M. de Saulcy, et que nous avons rencontré dans l'inscription de Xerxès. La traduction du perse *hamamâtâ hamapitâ* « de la même mère, du même père, » est d'un grand intérêt. Une langue sémitique ne pouvait pas exprimer le mot composé; elle en fit une phrase ainsi conçue :

istin.	abu - su - nu.	ḫat.	ummu - su - nu.
unus	pater eorum,	una	mater eorum (fuere).

Le féminin de ⊢𒐈, que nous avons déjà expliqué plus haut, est représenté par le signe 𒄩𒀀, que nous savons, par un syllabaire (*K.* 46), être prononcé אַחַת. Quant au signe « mère, » qui semble également signifier « s'apitoyer, miséricorde » (comparez l'hébreu רחם), il est écrit phonétiquement *ummu*; c'est donc le mot commun à toutes les langues sémitiques.

Nous n'avons pas cru devoir nous arrêter au sujet du monogramme qui rend le mot « frère » 𒊩, interprété par 𒀀 𒄩, *a-ḫu* et déjà expliqué.

La ligne 13 contient plusieurs phrases renfermant des mots nouveaux.

[*ki*]	*Kambuziya*	*idduku*	*ana Barziya*
cum	Cambyses	occidisset	Smerdim

répond au perse *yathâ Kambuziya Bardiyam avâźa*. Le mot « tuer » est rendu par *idduk*, du verbe דוך « tuer. » MM. Rawlinson et de Saulcy ont assimilé le mot assyrien à la racine דקק « écraser, broyer. » Je ne puis pas m'associer à leur opinion, parce que le verbe « tuer » est toujours écrit avec des signes impliquant l'élément du כ, tandis que le verbe *dakak*, qui se trouve également en assyrien avec la même signification de « broyer, » a constamment conservé le ק. Mais il y a des racines sémitiques, דוך, דכך, דכא et הדך, qui expriment une idée bien analogue à דקק, il est vrai, mais pourtant plus rapprochée de la notion de « tuer. »

Cette racine דוך « tuer » se trouve d'abord en *kal*, avec le redoublement du *d* et sans ce phénomène qui se voit également dans la conjugaison des verbes de ce genre. On n'a pas encore expliqué la raison de ce renforcement de la consonne; mais nous pouvons peut-être en trouver la raison dans une particularité distinguant les racines *concaves*, non commençant par une dentale.

Dans presque tous les verbes, on forme l'aoriste par un *t* intercalé : ainsi de בוא vient יִתְבָּא; de קום, יִתְקֻם; mais on ne lit jamais *ibbav* ou *ikkam*. Le redoublement de la première consonne radicale n'est donc pas comparable à ce qu'on observe en hébreu, et יִדַּר et יִתַּר sont mis pour יִתְדַּר et יִתְתַּר.

Ce mot n'est pas à considérer comme un *tiphal*, comme le veut M. Rawlinson; dans ce cas, on devrait rencontrer cette voix dans des verbes autres que les racines ע״ע, ce qui n'est pas.

Le perse continue :

kârahyd azdd abara tya Bardiya avaźata
populo ignorantia erat quod Smerdis occisus esset

Ce que le babylonien rend par :

ana uḳum ul migidi sa Barziya diki
populo non notitia quod Smerdis occisus

Le mot *kâra* « peuple, état, armée, » est rendu par le babylonien , dont la lecture offrait de grandes difficultés. Le colonel Rawlinson crut d'abord voir dans ce mot un monogramme complexe, quoiqu'il n'en présente pas l'apparence; il le lut ensuite *makhas* en le rapprochant de l'hébreu מחנה. Je ne crois pas que mon illustre collaborateur maintienne aujourd'hui cette dernière opinion, car il doit savoir que n'a pas seulement la valeur de *ḳu*, mais aussi celle de *ḳum*, et que représente également *yu*. Donc le terme est יקום, et l'équivalent hébraïque יקם a juste la même signification indéterminée que peut revendiquer le perse *kâra*. Le mot veut dire littéralement « ce qui est, *status*, » le moderne *état* dans ses acceptions. L'arabe قوم, de la même racine, a également la signification de peuple

Le mot rendant le perse *azdâ* est mutilé; mais nous pouvons restituer les signes

en

ul. mu - gi - di.
non notitia (erat).

Nous nous sommes déjà expliqué sur le mot *migid*, lors de notre explication de l'inscription de Nakch-i-Roustam.

Le mot דִיך *diki* est un participe de דוך avec une signification passive, comparable aux participes פָּעוּל, مفعول et פעיל. Nous voyons encore par cette forme que la racine n'est pas דכך, mais bien דוך. Comme דיך, nous avons סיל et בין allégués par sir Henry; deux autres termes, מיח et ביש, n'appartiennent pas à cette catégorie.

Nous avons déjà expliqué plus haut la phrase de la ligne 14 :

upki yuḳum libbi bisi ittazzil
postea populus in malum cecidit.

 se lit *it-taz-zil*, et l'on doit, par conséquent, écarter les autres explications, de la justesse desquelles leurs auteurs semblent douter eux-mêmes: c'est tout simplement l'iphtaal de נזל « descendre. »

Le mot בִּש *bis* exprime le perse *arika*.

La ligne 14 continue :

upki parṣâtav in matât lumadu imidu
postea mendacia in provinciis multum augebantur.

Le mot *parṣât*, qui traduit le perse *drauga* « mensonge, » vient d'une racine *paraṣ* פרץ, qui veut dire « mentir » en assyrien. Cette signification n'appartient pas au même radical dans les autres langues sémitiques, et nous trouvons là un exemple de l'insuffisance que présente souvent la comparaison des mêmes mots dans les divers idiomes sémitiques. Du reste, nous rencontrons un grand nombre de formes de ce verbe dans l'inscription de Bisoutoun; ce sont : *ipruṣu*, יִפְרֻץ, 3ᵉ pers. du kal; *iparraṣ, uparraṣi, uparraṣu*, יְפָרֵץ, 3ᵉ pers. du paël; *uptarris*, יפתרץ, 3ᵉ pers. de l'iphtaal.

Le perse *vaçiya abava* « devint nombreux » est rendu par *lu madu imidu* לְ מָאד יְמָאד, de la racine מאד, que nous connaissons déjà. Le pluriel du féminin est accompagné du singulier au masculin; c'est une règle qui n'a rien d'étonnant dans les langues sémitiques.

Pour dire encore un mot du sens de la phrase, il faut remarquer que le mot « mensonge, » la chose la plus honteuse chez les Perses (Hér. I, CXXXVI), n'implique pas seulement la trahison, comme nous l'avions cru, mais l'adoption d'un autre culte; et c'est peut-être ainsi qu'Hérodote a mal compris les Perses, qui donnaient à leur mot *drauga* un sens plus étendu que les Hellènes à ψεῦδος.

La ligne 15 commence par le mot *itbâ*, dont nous avons déjà parlé; il a la signification de « s'insurger, » et rend le perse *udapatatâ*.

J'ai déjà fait connaître que   exprime « montagne, » que   veut dire « nom; » il reste à noter une locution *ultu libbi* « de là, » qui rend le perse *hacâ avadaša*.

Les dates sont exprimées, en babylonien, plus simplement qu'en perse; on met d'abord   « jour, » puis le nombre, suivi de , ce qui indique le nombre ordinal et le mois. Dans notre cas, c'est le douzième mois, , qui correspond au perse *Viyakhna*. Nous avons déjà dit que la prononciation du signe   est *araḫ* אַרְח, l'hébreu ירח.

La répétition du perse « ce fut alors qu'il se révolta » est omise, et la traduction continue simplement par   *su ana*, et puis la lacune survient.

Dans la ligne 16 nous avons la phrase :

upki uḳum gabbi lapani Kambuziya ittikrû
postea populus omnis a Cambyse defecerunt (*sic*).

Il ne reste plus à expliquer que le mot *ittikru*; il veut dire « être rebelle » נכר, et correspond à l'arabe نكر « méconnaître, » de l'hébreu נכר « connaître. » Ce mot se rencontre souvent dans les inscriptions assyriennes. La forme *ittikru* יִתְכְּרוּ est le pluriel de la 3ᵉ personne

de l'iphteal; le pluriel n'exige pas de justification. Le singulier correspondant est *ittikir* יתכר. D'autres formes sont :

Kal	נָכִרִי	*nakiri*, participe «les ennemis.»
	נִכְרֻת	*nikrut*, participe «les ennemis.»
	תִּכֵּר	*takkir*, 3ᵉ pers. fém. sing. de l'aoriste.
	יִכְּרָא	*ikkira*, 3ᵉ pers. fém. plur. de l'aoriste.
Paël. . . .	יְנַכֵּר	*unakkar*, 3ᵉ pers. masc. sing.
Iphtaal. . .	יִתַּכֵּר	*uttakkir*, 3ᵉ pers. masc. sing.

Les mots perses qui suivent,

abiy aram asiyava
ad eum transire

sont traduits par

ana ilisu ittalkû.

Les prépositions *ana adi* et *ina* ne se lient pas directement avec les suffixes; on ne dit pas *anasu*, *adisu* ou *inasu*, mais on place la désinence après avoir ajouté *ili*, dont ces particules réclament, pour ainsi dire, les secours. Quelquefois *ana ili*, *ana ili*, s'emploient directement comme ces particules seules. Je suis indécis s'il faut transcrire עלי ou אלי.

Nous avons déjà indiqué la lecture de [cuneiform], יתלכו, et qui n'est pas *itriku'*, mais *ittalku'*; c'est le pluriel de *ittalak*, de l'iphtaal de הלך.

Le dernier mot de la phrase «il saisit l'empire» est *iṣṣabat* יצבת, l'iphtaal de צבת: et le redoublement du צ a déjà fourni le sujet d'une explication.

Le sens que nous avons donné à la phrase perse *paçâva Kambuziya urdmarsiyus amariyatâ* «ensuite Cambyse mourut, en se blessant lui-même,» a été confirmé par la traduction assyrienne (ligne 17) :

upki Kambuziya mitu tura mannisu mitu
postea Cambysi mors venit de semet ipso mortuus

Le mot *tura* fait des difficultés; je suppose que c'est encore une forme isolée du parfait de תור qui s'est conservée dans quelques phrases : à moins qu'il ne faille simplement supposer l'oubli de la syllabe *it*, et lire *ittur*. *Mannisu* מַנִּשׁוּ vient de la préposition מַן, qui ne se trouve qu'avec le suffixe, et que nous ne rencontrons pas employée seule. Alors la même idée *de*, *a*, *inde a*, est exprimée par *ultu*, qui ne se lie pas non plus au suffixe toujours attaché à *man*.

La particule *min* a spécialement la valeur de l'instrumental[1].

La racine מית «mourir» n'a pas besoin de commentaire.

La traduction de la phrase : «Cet empire appartient, depuis des temps éloignés, à notre

[1] Il se pourrait que la lettre [cuneiform] *la* eût aussi la valeur de *min*, et nous ne serions pas ainsi embarrassé par l'emploi singulier du *l*, qui, dans les autres langues sémitiques, indique justement le contraire de *min*

race, » est exprimée par les lettres assyriennes, peu certaines, selon M. Rawlinson, dans la première ligne, et d'après notre correction nécessaire :

Ligne 18 :



On le voit, la traduction babylonienne est un peu plus développée que l'original; mais rien ne doit nous surprendre, car « race, » dans ce cas spécial, ne se rapporte pas seulement aux générations ascendantes, mais aussi aux descendantes.

Les éléments qui, réunis, ont la valeur *bû* peuvent s'échanger facilement avec le monogramme exprimant « éloigné, » ; ainsi nous trouvons, dans l'inscription de Sardanapale V (voy. Layard, pl. LXXXV, ligne 16, et pl. LXXXVI, ligne 18), les lettres

changées en

ru - ku - ti.

Nous avons déjà nous-même parlé de ce mot *ruķuti*, adoucissement de la forme véritable רחקת.

Si le à la fin d'*attunu* est exact, et nous ne voyons aucune raison pour en douter, il ne peut pas se lier avec ce terme, mais il exprime la conjonction « et. »

Le pronom *si* est le féminin, identique avec le היא de l'hébreu, qui s'emploie également dans ce sens à la fin de la phrase; nous avons déjà vu les pronoms *sunu* et *sû* employés dans ce sens, et nous verrons encore le féminin *sina*, ligne 100. *Anaku* et *anaḫni* (?) sont également mis pour le verbe substantif.

L'assyrien a constamment, pour « Gomatès le Mage, »

Gumâtav agasû Magusu
Gomates ille qui Magus.

La ligne 18 finit par

upki Gumâtav agasû Magusu sarrûta ana...
postea Gomates ille qui Magus imperium...

La ligne 19 commençait ainsi :

Kambuziya ikkim
Cambysi abstulit.

Nous aurons encore plus tard *ana* construit avec les verbes « dérober, » etc.

Dans la même ligne 19, nous trouvons la fin de la traduction des mots perses : *ayaçtâ uvâipasiyam akutâ* « il agit selon son bon plaisir. »

Malheureusement on n'y lit que :

peut-être

ana. ni ' pa — ti — su.
secundum consilia sua.

אן נִצְּתִישׁוּ

Cette restitution donne le sens voulu et n'est pas forcée. Le mot *ni'patisu* vient de יעץ « conseiller. »

La fin de la ligne ne fournit que les deux mots *manma yânu* de la phrase : « Il n'y avait personne. » Le mot *yânu* a déjà été comparé avec l'hébreu אין par sir Henry Rawlinson. Il est à regretter que nous n'ayons pas en entier ce membre de phrase, intéressant au point de vue de la syntaxe.

Le verbe « prendre » est rendu par *ikkimu*, d'une racine נקם ou נכם, ce qu'on ne saurait distinguer dans ce cas spécial. Je me décide pourtant pour נקם, parce que ce verbe, en hébreu et en arabe, implique l'idée de « venger, » et que cette idée a, surtout dans le sens sémitique, l'idée de revendication du sang versé.

La phrase est : [*sa ana*] *Gumatar agasû Magusu sarrûta ikkim* « qui revendiquerait l'empire de Gomatès le Mage. »

La phrase perse

kârasim hacâ darsata atarça
populus eum ob sævitiam timebat

correspond à celle du texte assyrien

ukum mâdu lapanisu ibtanis
populus multum ab eo abhorrebat.

Le dernier mot seul est nouveau. Nous rendons par *ibtanis*; car a la valeur de *nis*, surtout dans le nom du dieu Nisroch écrit *Nis-ruk*. Le verbe en question est l'iphtaal de בנס, qui, en chaldaïque, renferme l'idée de « être en colère, » tandis qu'en arabe بنس se dit de toutes les affections morales. Ici, le verbe traduit le mot perse *atarça* « il craignait. »

Dans la ligne 21, nous avons toute la phrase où l'on cite les propres paroles de Gomatès :

. . . *kâram avâzaniyâ. Mâtyamâm khsnâçâtiy hya adam naiy Bardiya âmiy hya Kuraus puthra.*
populum occidisset. Ne me cognoscant quod ego non Smerdis sum qui Cyri filius.

Le texte assyrien porte :

ukum idduk. umma. A[na]ma la umaššanu sa la Bardiya.....
populum occidit, ita. Ne sciant quod non Smerdis ego...

La lettre qui manque entre *a* et *ma* ne saurait être que 𒈾 *na*, et le mot « afin que » est très-rationnellement אן סלא ou אַנְמָלָא.

Nous avons déjà expliqué le terme *umaššanu* יְמַשְׁנוּ, 3ᵉ personne du paël, quand nous avons pris en considération la traduction assyrienne de l'inscription de Nakch-i-Roustam, où le mot *khsnâçâhadis* est traduit par תַּמְשְׁנְתָּ pour תַּמְשְׁנִשְׁנְתָּ ; c'est encore, comme nous l'avons déjà dit, une racine spécialement assyrienne, au moins dans cette signification[1].

Kasciy naiy adrasnaus
Nemo audebat

est traduit par

manma ul isallim.

Isallim est le paël de *salam* « perficere ; » le même mot s'emploie au paël avec cette signification. Il faut remarquer que les Sémites n'ont pas d'expression indiquant spécialement l'idée de « oser ; » toutes leurs locutions n'en donnent qu'une notion approchée, bien que distincte. Ainsi le perse *adrasnaus* est ici exprimé par *isallim*, יְשַׁלֵּם « perfecit, » précisément comme l'allemand a la locution *übers Herz bringen*, *zu Stande bringen*, pour *wagen*.

Il est dommage que la ligne 21 finisse avec les mots *ma in ili*, de sorte que nous ne pouvons pas restaurer le commencement de la ligne 22, dont la partie conservée est malheureusement remplie de phrases souvent répétées.

Dans la phrase que nous reverrons encore, et qui rend le perse

utâ tyaisaiy fratamâ martiyâ anusiyâ âhañtâ
et qui ei primi homines asseclæ fuere.

[cuneiform]
u. ramani. sa. it - ti - su.
et principes qui cum eo,

je voudrais transcrire l'idéogramme [cuneiform] par *ramani*, à cause de la ligne 42, où *mathista* « le plus grand » est rendu par *rabu in ramanisun* « le grand parmi leurs chefs. »

Le mot *raman* lui-même vient de la racine si connue רום, et se transcrira רָמָן ; on le lit souvent dans les inscriptions de Ninive, dans cette même acception.

Si l'on veut décomposer le groupe, alors [cuneiform] signifie « homme, » [cuneiform] « fils » et [cuneiform] « chef ; » le complexe indique « les hommes qui sont les fils des chefs, les nobles. » On peut rapprocher ces formes combinées des mots orientaux modernes, tels que بگزاده, etc.

[1] Cette racine se retrouve vraisemblablement dans le lydien *βάσανος* « pierre de touche, » dont la véritable forme était selon nous בסן.

La transcription du nom de la ville de *Sikthachotis*, où Gomatès le Mage fut tué, est probablement :


Śik – tu u – va – a ś.

La ligne 25 contient la traduction du perse :

yathâ paruvaṁmaciy avathâ adam akunavam
sicut ante me quidquid ita ego feci.

Les trois mots *yathâ paruvaṁmaciy avathâ* sont rendus par *ziz*, ce qui veut dire «de nouveau.» Le colonel Rawlinson l'a déjà comparé (sans en donner l'étymologie exacte) avec le mot assyrien *usiziz*, et nous pourrions alléguer le verbe *izzizu* et *izzuz;* pourtant nous ne connaissons aucune racine sémitique que l'on puisse produire ici, sauf עז, qui a également, en assyrien, une signification analogue, celle de «renforcer.» Néanmoins les idées de restauration et de fortification sont bien rapprochées.

Dans la ligne 26, nous trouvons la traduction des mots :

dyadanâ tyâ Gaumâta hya Magus viyaka
templa quæ Gomates Magus eruerat (vel profanarat).

Le babylonien a

biti sa ilui sa Gumâtav agasû Magusu ibbulu
domus deorum quas Gomates qui Magus eruerat.

Nous voyons que la première interprétation de *dyadanâ*, par «temples,» était parfaitement exacte, car la traduction assyrienne le rend par «maisons des dieux.»

Un mot nouveau et intéressant, c'est l'équivalent du perse *viyaka*, de *vikan* «détruire, renverser, profaner.» Je crois que telle est également la signification du babylonien *abbulu*, אַבַל, de נבל «profaner.» En hébreu, nous avons également נבלה «cadavre,» נבלה et נבלות «turpitude,» נָבָל «impie.» Sir Henry Rawlinson a déjà rapproché la locution employée si fréquemment par les rois assyriens, quand ils parlent de la destruction des villes : אַבַל אַגַר[1] אַן גּוֹרִי אַשְׁרַף, que je traduis : «Je les ai profanées, ruinées, brûlées dans les flammes.»

Nous croyons que le perse *niyapârayam* «je restaurai» se rapporte à la consécration nouvelle de ces monuments.

Le commencement de la ligne 26 contenait des éclaircissements très-précieux sur plusieurs mots perses que nous ne pouvons pas expliquer[2], malgré leur parfait état de conservation. Il s'agit surtout des rites religieux que Gomatès le Mage avait interdits aux Perses.

[1] Le mot אַגַר semble venir de נגר «ruiner, réduire en tas de pierres,» d'où, selon nous, est venu le chaldaïque יְגַר «tas de pierres.» — [2] Voyez la traduction, p. 244.

La traduction porte :

sa Gumâtav agasû Magusu iki[mus]sunut
quos Gomates Magus abstulerat (eos).

Le verbe *ikimussunut*, car c'est ainsi qu'il doit être restitué, répond au perse *adinâ*, et déjà le colonel Rawlinson a noté l'anomalie que présente ici la présence du *k* simple au lieu du *k* double. Mais de semblables irrégularités ne sont pas assez rares dans ces inscriptions pour qu'elles puissent nous arrêter. Le fait que le même verbe *adinâ* est rendu par le babylonien *ikkim*, et qu'on trouve *inakkim* et *munakkim* provenant de la même racine, ne nous permet pas de doute sur la véritable forme de cette racine.

Reprenons le texte :

Adam kâram gâthavâ avâçtâyam Pârçamcâ Mâdamcâ utâ aniyâ dahyâva yathâ
Ego populum in integrum restitui Persiamque Mediamque et alias provincias

paruvaîimaciy avathâ.
perinde ac ante me ita.

Cette dernière partie semble se lier avec ce qui précède, et non avec les mots qui suivent, et qui sont probablement indépendants :

Adam tya parâbartam patiyâbaram.
Ego quod erat ablatum retuli.

Cela devient évident par les mots assyriens de la ligne 26 :

Anaku ukum in asrisu ultakan ziz Parsu Madai.
Ego populum in loco vero collocavi iterum Persiam Mediam.

Ziz traduit les mots « perinde ac fuerat antea, » et les mots suivants, dont la traduction manque, donnent à eux seuls un sens bien suffisant.

Du reste, rien n'est difficile dans ce passage.

La fin de la ligne 27 donne la traduction du perse :

Adam hamatakhsiy yâtâ vitham tyam âmâkham gâthavâ avâçtâyam yathâ paruvaîimaciy avathâ.
Ego molitus sum donec domum nostram in integrum restituissem perinde ac antea.

Celle-ci est ainsi conçue :

Anaku uptikid adi ili sa bit attunu in asrisu [ultakan ziz].
Ego molitus sum donec domum nostram in loco collocassem denuo.

Le mot *hamatakhsiy* est rendu par אֶתְפְּקֵד, iphtaal de פקד, *molire* « avoir soin, » et nous avons déjà lu la même forme, employée dans un sens analogue de « confier aux soins de quelqu'un, » dans l'inscription de Nakch-i-Roustam. Entre [cunéiforme] *up* et [cunéiforme] *ti*, il y a les traces

de *na;* mais sir Henry Rawlinson a reconnu que ce caractère n'était que l'effet d'une erreur du lapicide, aussitôt reconnue et effacée par lui-même.

La fin de la ligne 28 contient la version de

Adam hamatakhsiy vasanâ Auramazdâhâ yathâ Gaumâta hya Magus vitham tyam âmâkham naiy pardbara.
Ego molitus sum ex auctoritate Oromazis perinde ac Gomates Magus domum nostram non abstulisset.

Elle est ainsi conçue :

Libbû sa Gumatav agasû Magusu bit attunu la issû.
Perinde ac Gomates ille qui Magus domum nostram non abstulisset.

En voici la traduction française : « Comme si Gomatès le Mage n'avait pas supplanté notre maison. »

Le mot *yathâ* veut dire « comme si, » ainsi que son représentant sémitique, que nous connaissons déjà par le texte de Nakeh-i-Roustam. Le sens de la phrase est, malgré les observations contradictoires du savant anglais, tel que nous l'avions donné dans nos Inscriptions des Achéménides, page 81. La traduction que M. Rawlinson maintient, « afin que Gomatès ne supplantât pas notre maison, » n'est réellement pas fondée, car Gomatès était mort.

Le verbe *issu*, יִשֻּׁ, de נשה « enlever, » traduit le perse *parâbara.*

Le même mot *yathâ* indique également « après que, » dans la phrase traduite ligne 29 :

Yathâ adam Gaumâtam tyam Magum avâzanam.
Quum ego Gomatem Magum occidissem.

Elle se lit :

Alla sa anaku aduk ana Gumâtav agasû Magusu.
Postquam ego occideram Gomatem illum qui Magus.

Le mot nouveau *allasa* semble se rapprocher de la racine עלה, et je le transcris pour cela עַלְאשׁ.

La ligne 30 ne présente pas de difficulté. Le nom des Susiens est rendu par , l'idéogramme du pays d'*Élam* avec le pluriel, ce qui est surprenant; il y faudrait .

La ligne 31 contient le nom de *Nidintabel*, fils d'*Ainira*. Nous avons déjà expliqué le nom du révolté babylonien comme provenant de נְדִנְתָּא « don, » de sorte qu'il signifie « don de Bel. » Le nom de son père est, en babylonien, *Aniri*, et, chose singulière, ce nom est transcrit en perse *Ainira* et se prononçait en scythique *Ainaïra*. Il faut donc admettre que a eu,

comme en scythique, un son se rapprochant de *aï* ou de *i*. Ceci devient évident par le composé 𒀀 𒀀, qui se prononce *aï* et *ya;* peut-être même ce nom propre commence-t-il par la diphthongue, et l'omission d'un 𒀀 n'est-elle que le résultat d'une erreur.

Il faut remarquer ici que le titre que se donnent les rois les plus antiques de la dynastie antérieure au XIXe siècle s'écrit «roi d'*Anir.*» Ce mot est certainement phonétique. Aurait-il laissé quelque trace dans ce nom d'*Aniri?* Je n'ose affirmer ce fait.

La suite contient la version des mots

kâram avathâ aduruźiya.
populum ita rebellem fecit.

ana uḳum iparraṣ umma.
populum mentiri fecit ita.

Nous avons déjà expliqué *iparraṣ*, יְפַרֵּץ, paël de פרץ, ayant la signification de «induire en erreur par un mensonge, rendre rebelle.»

Le mot *umma* «ainsi,» comparable au grec ὅτι, n'a rien à faire avec *kima*, כְּמָא «comme.»

La ligne 32 porte :

[*uḳum ana ili su*] *ittilak. Babilu ittikir sarrutu Babilu iṣṣabat.*
populus ad eum transiit, Babylon rebellis fuit, imperium Babylonis rapuit (Nidintabel).

Ligne 33 :

upki anaku ana Babilu allak va ana ili . . .
postea ego Babylonem ivi ad . . . . .

La lettre 𒈠 après les verbes n'a d'autre signification que celle d'indiquer la fin des phrases.

La ligne 34 contient la traduction de la phrase perse :

Kâra hya Nadiñtabairahyâ Tigrâm addraya avadâ aïstatâ utâ abis nâviyâ âha.
Exercitus Nidintabelis Tigridem tenebat; illic stabat et apud eum rates erant.

La version babylonienne se sépare notablement de l'original :

Uḳum sa Nidintabel in ili dikli usuzzû aba kullu Diglat mali.
Exercitus Nidintabelis in rates saliit; congregatim tenebant Tigridem omnino.

Le mot *nâviyâ* «vaisseau» est transcrit par *diḳli*, et c'est ainsi que j'aimerais à le compléter. Le mot araméen דקלא veut dire «palmier,» mais il s'agit ici de l'emploi de ces arbres pour construire les radeaux. Telle est encore l'habitude aujourd'hui dans ces pays. Du reste, je crois que le mot *nâviyâ* ne s'applique pas tant à de grands navires, dont quiconque a vu le pays reconnaîtra l'emploi inutile en ces lieux, qu'à des moyens de transport plus restreints. Cela nous explique pourquoi nous n'avons pas *nâva* «navires» dans le texte de l'original, ce que la traduction assyrienne n'aurait pas manqué de rendre par *tamḫar*, תַּמְחָר «navire.»

Le mot נְשַׁ *usuzzû* est le shaphel du verbe נוז «sauter.» Le mot *aba* est écrit par des monogrammes, et se trouve expliqué dans un syllabaire où nous lisons :



Nous voyons que *A. BA* a la valeur de מלא קשת *miluv kissati* «complexus legionum;» il signifie alors «toute l'armée,» ce qui donne un sens très-plausible.

Mali est obscur; cela saurait difficilement être l'hébreu מלא, comme le veut M. Rawlinson; le groupe pourrait représenter un monogramme avec le complément phonétique.

Le nom du Tigre est exprimé par une suite de monogrammes :



Les deux premiers signes indiquent «le fleuve,» les trois autres rendent une autre idée, *X*, ainsi constituée que «fleuve de *X*» doive nécessairement être le Tigre. Il est vrai que les deux dernières lettres donnent *tiggar*, mais ⊢⊤ rend la chose très-difficile; car, quand même on voudrait lui prêter la valeur de *ḫid*, prononcer *Ḫittigar*, et le rapprocher de l'hébreu חדקל, on pourrait faire observer que ce n'est pas le nom assyrien du fleuve. Nous rencontrons celui-ci dans la ligne suivante, où il est écrit



et rappelle la forme actuelle دجلة; outre cela, on a un autre idéogramme écrit «fleuve des flèches[1].» Il n'est pas à présumer qu'on ait voulu prononcer le nom du même objet *Ḫittigar* dans la ligne 34, et *Diglat* dans la ligne 35; donc le premier est un groupe idéographique.

Le sens de la traduction babylonienne est donc : «L'armée de Nidintabel s'était rendue sur des radeaux; tout leur contingent couvrait le Tigre.»

La ligne 35, dont la première partie nous aurait beaucoup appris, si elle nous était parvenue, est malheureusement mutilée. Quoique l'original perse soit fruste, la traduction médo-scythique, qui l'est pareillement, jette pourtant encore assez de lumière sur l'ensemble de la phrase; et nous devons la laisser d'autant moins en dehors de notre explication,

[1] On sait que le nom perse du fleuve *Tigrâ* veut dire «flèche.»

que ce passage confirme d'une manière éclatante l'identité des deux écritures scythique et assyrienne.

Le perse présente :

Pâçava adam kâram ma[ra]kduvâ avâkanam.
Tunc ego exercitum in partes dispertivi.

C'est ainsi, je crois, qu'il faut compléter et interpréter cette phrase. Le texte poursuit :

aniyam dasabârim akunavam aniyahyâ açpâ anayâma.
alteram camelis gestatam feci, alteri equos suppeditavi.

Le sens de *dasabârim* resterait obscur sans la traduction scythique de ce même passage, que je restitue ainsi[1]:

Vasni u tassumak vaskam[mas(?)va...]nuka appa (BESTIA) A AB BA M[2] *va apin*
Tunc ego exercitum in partes dispertivi alteram in camelis

ir battu[ba ap]pa (BESTIA) KUR RA M ir biblubba.
eam collocans, alteri equos suppeditans;

car les groupes scythiques

[cunéiforme]

et [cunéiforme]

correspondent aux groupes babyloniens

[cunéiforme]

et [cunéiforme]

le premier voulant dire « chameau[3], » et le second « cheval. » L'explication de ces monogrammes complexes de la version scythique n'est devenue possible que par l'étude des monuments assyriens qui correspondent à ces deux groupes; ceux-ci sont identiques dans les textes assyriens et arméniens. Nous restituons, pour cela, la version babylonienne de la ligne 35.

Ligne 34 : *upki anaku ukum*
postea ego exercitum

Ligne 35 :

[*in halki uparrik. ana sanuti in gammali urakkib ana sanuti susi addin*] *Urimizdâ issamdannu*
in partes divisi, alteros in camelos ascendere jussi, alteris equos dedi. Oromazes opem tulit,

in silli sa Urimizda Diglat nitibir. Adduku.....
in umbra Oromazis Tigridem transivimus. Occidi.....

Le mot נִתְעַבָּר *nitibir* est l'ipbteal de עבר « franchir. »

[1] Voy. Norris, *Scythic version of the Behistun inscript.* l. c.

[2] *BESTIA* rend le monogramme animal, *M* le signe du *monogramme.*

[3] Il est expliqué par [cunéiforme] *gam-mal* « chameau. »

Ligne 36 :

yum [cuneiform]. *26* [cuneiform]. *araḥ. 9. ṣiltav nitibus*[1].
die 26 mense 9 pugna debellavimus.

Le texte continue; après le protocole « le roi Darius dit : »

Upki anaku ana Babilu attalak. ana Babilu la kasadu in ir Zazannu sumsu sa Tik Purat.
Postea ego Babylonem ivi : Babylonem attingens in urbe Zazanna nominata quæ ad Euphratem.

Il y a plusieurs remarques à faire ici.

D'abord la pensée « quand j'approchais de Babylone » est exprimée par les mots *ana Babilu la kasadu;* il y a là un infinitif absolu qui est très-difficile à expliquer. Il ne paraît pas qu'il y ait ici le même principe que nous voyons dans la ligne 57, dans la phrase :

ana kasadi ana Madai
in itione contra Mediam.

parce que, suivant la syntaxe sémitique, on s'attendrait également à y trouver :

la kasadu ana Babilu.

Il y a ici une inversion dont on ne peut pas rendre aisément compte[2].

En ayant recours aux documents de Ninive et de Babylone, nous voyons souvent qu'un infinitif précédé de la négation *la* se trouve employé pour indiquer une apposition adjective; ainsi nous avons :

ḥisr Babilu la daḥi
murum Babylonis indelebilem.
חִצַר בָּבְלוּ לָא דַחִי

āḥā la muṭā
scriptum immutabile.
אַחָא לָא מֻטָא

arrat la napsuri
maledictionem indestructibilem.
אַרַת לָא נַפְשֻׁר

et d'autres expressions encore, dont on pourrait facilement augmenter le nombre.

La kasadu pourrait être pris pour une apposition signifiant « à Babylone, » avec le sens *non adita* « avant d'arriver à Babylone. » Ce ne serait pas ici l'idée de l'impossibilité, de l'inaccessibilité, mais seulement celle du fait de la non-arrivée.

La ville de Zazanna était sur l'Euphrate; la phrase qui se rend en perse par *anuv Ufrâ-*

[1] Le neuvième mois, le *Athriyadiya* perse, est exprimé par l'idéogramme [cuneiform], peut-être « mois des nuages. »

[2] Il faut remarquer, toutefois, que, ligne 45, on lit aussi : *ana Madaï ana kasadu.*

taurâ est traduite par *kisad Purat*. Dans ce passage, l'idée כשד *kisad*, de la même racine que celle que nous venons de rencontrer, est rendue par le seul signe *tik*. On le voit souvent employé pour indiquer qu'une ville est située sur un fleuve ou près de la mer. Ainsi nous lisons, sur le caillou de Michaux, la ville de *Kar-Nabou kisad Mi-Kaldan*, « la ville de Kar-Nebo, située sur le fleuve de Mi-Kaldan. »

Le verbe כשד lui-même veut dire « venir; » dans l'assyrien de Ninive, כשד semble avoir signifié « prendre, » et n'a pas, que je sache, de représentant dans les autres langues sémitiques : l'arabe قصد est trop éloigné, sous le point de vue phonétique, pour que nous puissions penser à une parenté réelle.

Le nom de l'Euphrate est exprimé par l'idéogramme. Les quatre derniers signes forment l'idéogramme de *Śipar*, de la ville de Sippara. Il paraît que indique ici « soleil, » *kip-rat* indique « les points cardinaux, » et *ki* « ville; » de sorte que la ville de Sippara (τὰ τοῦ Ἡλίου Σίππαρα) n'est autre que « la ville des quatre régions du soleil; » quelquefois, elle est appelée *Śippar sa Samas* « Sippara Héliopolis. » (Tiglatpileser IV, chez Layard, pl. XVII, l. 4.) Mais, quand, devant ce groupe, on a placé le monogramme complexe indiquant « fleuve, » alors l'ensemble du groupe représente l'Euphrate, et l'on doit le prononcer *Purat;* car c'est ainsi qu'il est écrit phonétiquement. Le simple mot « eau, » c'est-à-dire l'eau par excellence, sert quelquefois à désigner l'Euphrate; mais on ajoute généralement, comme complément phonétique, la syllabe *rat*, et on écrit le nom de l'Euphrate ; mais néanmoins n'a pas la valeur de *Pu*.

La ligne 37 est fruste également, et elle ne présente pas de difficultés; malheureusement encore ici manquent les parties intéressantes. Le mot « bataille » y est écrit *ṣalti*. Il est assez surprenant que, dans la traduction scythique comme dans la version babylonienne, le récit de la submersion, dans l'Euphrate, des troupes de Nidintabel se trouve à la fin de la phrase, tandis qu'en perse l'ordre est interverti.

La ligne 38 commence la traduction de la seconde table perse. Voyons l'original :

Paçâva Nadiñtabaira hadâ kamanaibis açbâraibis abiy Bâbirum asiyava paçâva adam Bâbirum
Tunc Nidintabel cum paucis equitibus Babylonem adiit; tunc ego Babylonem

asiyavam vasanâ Auramazdâha utâ Bâbirum agarbâyam paçâva avam Nadiñtabairam adam
adii ope Oromazis. et Babylonem cepi; tunc illum Nidintabel ego

Bâbirauvâ avâżanam.
Babylone occidi.

En babylonien, nous avons seulement :

Upki Nidintabel agasû in nisi iṣut iliya sa śuśi.
Postea Nidintabel ille cum viris paucis ascendentibus equos.

Jusqu'ici, nous avons tous traduit *kamanaibis* par « fidèle; » je n'admets plus cette traduc-

tion de ce mot et préfère lui comparer le persan كم «peu,» qui n'est pas superflu, comme «fidèle,» mais s'adapte très-bien au sens de toutes les phrases où figure ce groupe. C'est à ce mot *kamanaibis* que correspond le babylonien *iṣut* ou *iṣi*, que je rattache à la racine יצא «exire, deficere.» Il est à remarquer que les langues sémitiques n'ont pas de mot correspondant à l'idée de «peu;» car l'arabe قليل veut dire «trop peu,» littéralement «léger.» L'hébreu מתי מספר indique une tout antre idée: celle d'hommes qui peuvent être comptés. Nous proposons, en conséquence, de faire dériver l'assyrien *iṣi* de יצא, qui offre aussi l'idée de «manquer,» précisément comme l'allemand *ausgehen*, qui a les mêmes significations.

Le mot *iliya* est le pluriel du participe de עלה «qui montent,» et est mis pour *ilii;* ainsi nous avons, dans l'inscription du temple de Mylitta, *pari'ya* pour *pari'i*, פריא «giron maternel.» Le mot se transcrirait עָלִיא.

Le commencement de la ligne 39 présente quelques lettres dont on ne peut rien tirer; la fin est :

Attalak in ṣilli Urimizda ir Babilu aṣṣabat u Nidintabel aṣṣabat. upki anaku in Babilu
Ivi in umbra Oromazis. Babylonem cepi, et Nidintabelum cepi; tunc ego Babylone
ana l. 40 : [*Nidintabel adduk*].
Nidintabelum occidi.

Il n'y a rien de nouveau dans cette phrase, qui ne présente pas de difficultés.

La ligne 40 dit :

Adi ili sa anaku in Babilu atur annâtav matât ikkira inni Paréu Elamti Madai Assur.
Dum ego Babylone essem, illæ provinciæ defecerunt a me Persis, Elymaïs, Media, Assyria.

Il n'y a ici que le mot *ikkira inni* à annoter, נִכְרָאנִי, 3e pers. fém. du verbe *nakar*.

Ligne 41 :

Nisu Martiya sumsu pal sa Sinsihris in ir Kugunakku in Paréu asib sû in Elamti itbarva.
Homo Martius nominatus, filius Cincihris, in Cugunaka in Persia habitans, ille in Elymaide surrexit.

Nous voyons, par la traduction, que le nom perse doit être prononcé, avec l'anusvâra, *Ciñcikhris*. Il ne paraît pas être perse, quoique le nom du fils le soit : c'est certainement parce que le fils d'un père touranien, demeurant en Perse, avait adopté un nom de ce dernier pays; mais ce nom même signifiant «homme,» et que nul Arien n'aurait porté, paraît n'avoir pu être adopté que par un personnage étranger à l'Arie.

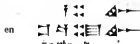
Asib, אָשֵׁב, est le participe de אשב «demeurer.»

Ligne 42 :

Iṣṣabtu ana Martiya agasû sa in ilisun rabu in ramanisun iddukusu.
Prehenderunt Martium illum qui in iis maximus inter magnates, occiderunt eum.

Nous restituons

en



ce qui est exactement la traduction du perse *agarbâya*.

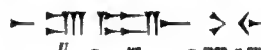
Dans la ligne 43, Phraortès dit aux Mèdes :

. . . . .*umma. Anaku Hasatritti zir' sa Uvakistar upki ukum sa Madai mala in bit*
. . . . .ita : Ego Xathrites ex stirpe Cyaxares : tunc populus Mediæ quæ non in domibus

la panya l. 44 : [*ittikir*].
a me defecit.

Les mots *ukum sa Madai mala in bit* sont très-intéressants; ils désignent les Mèdes nomades, les Parétacènes (*paraitakâ* «nomades»), et les Strouchates (*catrauvatis* «qui demeurent dans les tentes»).

Le colonel Rawlinson, et moi après lui, avons restitué dans l'original, après *Mâda*, les mots *hya vithâmpatiy âha;* c'est là une erreur que nous fait reconnaître la version scythique, dans laquelle les mots assyriens sont interprétés par un mot précédé par un coin horizontal,



et qui répond au perse *yadâ*, probablement «le désert, la plaine.» Ce mot se trouve plus tard dans la phrase des Perses révoltés, *hyâ vithâmpatiy hacâ yadâyâ frataria*, et qui signifie «qui s'étaient tournés vers la ville en venant du désert.» C'est fondé sur ce passage, que M. Rawlinson a cru devoir compléter ainsi le texte perse; cependant la version scythique nous apprend que le mot qui fait lacune n'est pas *vith*, mais *yadâ*.

Le Mède révolté devait trouver un appui contre les Perses ariens surtout chez les peuplades qui n'appartenaient pas à cette race, chez les Médo-Scythes, dont nous entrevoyons ici l'importance réelle.

La syllabe *pan*, du mot *lapanya*, est écrite ⟨cunéiforme⟩, comme dans l'inscription de Nakch-i-Roustam.

Ligne 44 :

Upki anaku ukum altapar ana Madai Uvidarna' sumsu nisu gallâ Parśai ana . . .
Tunc ego exercitum emisi ad Mediam Hydarnes nomine homo servus meus Persa. . .

Le mot *altapar*, אֶלְתְּפַר, est un iphteal de *sapar*, ספר, qui, en assyrien, a la signification de «envoyer;» il est mis pour *astapar*, d'après la loi phonétique que nous avons déjà signalée.

Quant au mot assyrien ⟨cunéiforme⟩ *gal-la a*, on peut se demander s'il est réellement phonétique. Le mot, dans cette forme et avec cette signification, ne se trouve pas dans les langues sémitiques; il peut néanmoins fort bien être dérivé de גלה «conduire en captivité.»

Le mot *Parśai* n'a pas devant lui le déterminatif exprimant « homme, » qui se voit pourtant devant le mot *gallâ*.

Ligne 45 :

Uvidarna' itti uḳum ittalak ana Madai ana kasadu in ir Maru' sumsu sa Madai. . .
Hydarnes cum exercitu profectus est ad Mediam : in veniendo in urbe Maru nomine Mediæ. . .

L'inversion *ana Madai ana kasadu* serait réellement très-difficile à expliquer, si l'on ne construisait *ana Madai* avec le commenrement de la phrase.

Ligne 46 :

In ṣilli Urimizda' uḳum attua idduku ana nikrut hagasunu yum 27 sa araḥ 10 ṣiltav itibsi.
In umbra Oromazis exercitus meus occidit rebelles illos : die 27 mense 10° prælium fecimus.

Le dixième mois s'écrit [cuneiform], et correspond au perse *Anâmaka*.

Ligne 47 :

. . . . . *Kampadu* (?) *sa in Madai in libbi idaggalu paniya adi ili sa anaku allaku ana Madai.*
. . . . . Campada in Media : ibi expectarunt me. donec ego venissem in Mediam.

Nous avons déjà vu *in libbi* pour « là, » l'adverbe de lieu.

Le mot *idaggalu*, יְדַגְּלוּ, vient de דגל « attendre, *stare*, *manere*, » qui s'est encore conservé dans le mot hébreu דֶּגֶל « étendard, » dont on ne connaît pas la racine hébraïque. Il vient, comme le mot français, de la racine « attendre » (*Standard*, *Standarte*, en allemand, de *stand* « stare »). Cette racine *dagal* semble être différente pourtant de *takal* ou *tagal* dérivé de *vakal*, ayant la signification de « servir, adorer. » Ce verbe דגל se construit avec la préposition *pani*, littéralement « la face, ils attendirent mon visage. » Le reste du passage ne donne lieu à aucune remarque. Le nom *Kampadu*, la Cambadène, est mutilé.

Ligne 48 :

[*Alik*]*uḳum nikrutu sa la idammû inni dûkusunûtu.*
Exercitum rebellium qui non obediunt mihi occide eos.

Nous avons ici la phrase, si souvent répétée « Va et défais les rebelles. » Il n'y a rien de nouveau, que le mot *idammu inni* « qui m'obéissent. » C'est le paël de דמה, littéralement « faire du silence pour quelqu'un, écouter quelqu'un. » Ainsi nous lisons *dimtâ*, דִּמְתָא « la sujétion. »

Dûkusunût (où le *nû* est prolongé, contre l'habitude) est l'impératif de *dûk*, דוּכְשׁנוּת.

Ligne 49 :

. . . . . *ana ipisu taḥaṣa. Upki Dadarsu ṣaltuv ittisunu itibus in ir Zûzu sumsu ina Urasṭu.*
. . . . . ad faciendum prælium. Tunc Dadarses pugnam cum iis fecit in urbe Zuza nomine in Armenia.

Le mot *taḥaṣa* est, dans toutes les inscriptions assyriennes, employé dans le sens de « bataille; » il semble de la même famille que מְחַץ, et il se peut que *taḥaṣ* se soit formé de *tamḥaṣ*. Le verbe cité se trouve surtout dans l'iphtaal, sous la forme מִתְחַץ « il combattit, » et *muntaḥṣi*

(pour *muntahṣi* et *muntaḥḥiṣi*, d'après la règle déjà exposée) מְתַחְצֵי « les combattants; » le monogramme de « bataille » est [cuneiform].

Le mot *itti* est exprimé par [cuneiform] *ki*, et nous savons que telle était l'expression signifiant « avec » en casdo-scythique; le signe se prononçait naturellement *itti* en assyrien, et, parce que *ittu* veut dire « temps, » la lettre [cuneiform] est devenue, en assyrien, l'expression usitée pour « temps. »

Uraṣtu est l'Arménie, dans la forme babylonienne; les inscriptions ninivites donnent *Urarṭu*. Ararat.

Ligne 50 :

Nikrut	*ibḫuru*	*numma*	*ittalku*	*ana ḥaṣṣi*	*Dadarsu*	*ana*	*ipisu*	*taḥaṣa.*	*upki*	*itibsu*	*ṣaltuv.*
Rebelles	coière,	una	profecti sunt	versus	Dadarsem	ob	faciendum	prælium :	postea	fecerunt	pugnam.

Les deux mots perses *hagmatâ paraitâ* « ils se rassemblèrent, ils marchèrent » sont rendus par יִבְחֲרוּ נֻמָּא יִתַּלְכוּ *ibḫuru numma ittalku'*. Nous connaissons déjà le verbe בחר, par le mot *nabḫar* des inscriptions de Persépolis, comme signifiant « assemblage. » Quant à *numma*, nous n'avons aucun mot que nous puissions comparer avec ce terme dans les langues sémitiques; mais nous avons des analogies dans d'autres adverbes et conjonctions finissant en *ma*; par exemple, אֻמָּא *umma* « ainsi; » שַׁנַמָּא *sanamma* ou שַׁנֻמָּא *sanumma* « ailleurs; » כִּמָא *kima* « comme; » אַנַמָּא *anama* « afin que; » אַמָּא *amma* « aussi. » Il faut que *numma* ait le sens d'*ensemble*, et nous le transcrivons נֻמָּא. Ces adverbes, du reste, rappellent complétement ceux des Arabes, qui se forment en ما; par exemple, ربما, كلما, etc.

Le perse *patis* « devant, » en persan پيش, est rendu par l'assyrien *ana ḥaṣṣi* « in aspectum. » Cette racine חצץ *ḥaṣaṣ* n'est pas tant l'homonyme hébreu חצץ, mais plutôt le mot arabe حصّ « pertinere ad. » La phrase אַן חִצָּא *an ḥaṣṣi* veut dire d'abord « dans la relation, » ensuite elle a été prise dans un sens matériel, et a précisément l'acception de l'allemand *in dem Bereich*. L'idée est aussi représentée par le signe [cuneiform], qui a la valeur de *ḥuṣ*; ainsi, dans l'inscription de l'obélisque de Salmanassar III, on trouve la phrase אַן חֻצִּי יִתְבַּן « ils vinrent à ma rencontre. » Le même mot, avec la préposition *in*, veut dire « à l'égard, à cause de; » ainsi Nabuchodonosor dit, des murs dont il entoura Babylone, qu'il les a construits, אן חץ נן תחצא « ob defendendum bellum. »

Ligne 51 :

...... *ṣaltav.*	*idduku*	*in libbisunu*	*546*	*u*	*balṭut*	*uṣṣabbitu*	[cuneiform] *520.*	*Upki*	*in sanitur*	[cuneiform]
..... prælium :	occidit	ex iis	546	et	vivos	prehendit	520.	Postea	vice	tertia

nikrutu . . . . .
rebelles . . . . .

Nous arrivons maintenant à un des passages dans lesquels la traduction assyrienne se distingue le plus de l'original perse. Tandis que ce dernier se contente de dire que tel capitaine

a tué beaucoup d'ennemis dans une bataille, la version babylonienne, peut-être pour se conformer à un usage suivi par les rois d'Assyrie, donne le nombre précis des tués et des prisonniers. On ne peut se défendre du soupçon qu'il y ait eu beaucoup d'arbitraire dans ces relèvements; car on ne comprend pas pourquoi le roi perse aurait voulu faire un mystère de ces chiffres, généralement très-élevés, à ses sujets ariens. C'est encore une concession de plus faite aux sujets sémitiques, et peut-être aux dépens de la vérité même; mais rappelons-nous aussi qu'il était dans le génie sémitique de préciser, par des chiffres, les faits pour lesquels les Ariens se contentent d'indications vagues.

Dans la bataille de Tigra, en Arménie, Dadarsès tua cinq cent quarante-six ennemis et fit cinq cent vingt prisonniers. La première phrase est claire; la seconde pourtant demande des éclaircissements ultérieurs.

La phrase est conçue ordinairement : [cuneiform], ce qui peut se transcrire par *u palṭut uṣṣabit* ou par *u balṭut uṣṣabit*. Dans la première supposition, le mot [cuneiform] serait le pluriel du participe du verbe פלט «fuir,» et le mot voudrait dire «fugitif;» mais la seconde transcription est également admissible, quoiqu'elle nous conduise à une racine בלט qui, en assyrien seul, se trouve avec la signification de «vivre.» Nous connaissons un substantif בְּלָט, que nous avons traduit jusqu'ici par «souche,» et, en effet, il se peut que le terme ait eu cette signification; mais il me paraît maintenant certain que le verbe בָּלַט est souvent le verbe employé pour exprimer l'idée de vivre, en concurrence avec חיו qui, au surplus, dans un syllabaire assyrien, est employé pour expliquer le signe [cuneiform] *din*, auquel, ordinairement, on attribue la valeur de *balaṭu*. Il se peut alors que la phrase que l'on rencontre si souvent, *balaṭu yum ruhuḳ ana sirikti surkav*, duive être traduite par «vitam ætatis remotæ concede,» et non pas «stirpem ætatis[1], etc.» Le nom de Saneballat ne serait pas alors «Sin semen dedit,» mais «Sin vivificat.» Quant à *uṣṣabit*, c'est l'iphtaal de צבת «prendre;» quelquefois on ajoute un signe [cuneiform], qui peut être lu *nu*, mais est encore fort douteux, car le mot *uṣṣabbitun* ne répondrait à aucune forme, et il faudrait *uṣṣabitun*, c'est-à-dire le niphal.

La lettre [cuneiform], qui, du reste, n'a pas, dans ces passages, la même forme qu'elle a ailleurs dans les inscriptions, peut être le signe indicatif d'un chiffre. La phrase s'écrit alors וּפַלְטָה יְצַבֵּת «et fugientes cepit,» ou וּבַלְטָה יְצַבֵּת «et vivos cepit.»

Un passage du prisme de Tiglatpileser I (col. VI, ligne 70 et suiv.) est ainsi conçu :

10 naḥiri puḥali dannuti ina mat Rasni au sidi Ḥabur lû aduk 4 naḥiri balṭuti
Decem apros mares ingentes in terra Resen et ripis Chaborræ occidi, quatuor apros vivos

lu usaṣbita ḳarnisunu urrisunu itti naḥiri balṭuti ana irya Ilassur ubla.
cepi. cornua eorum, pelles eorum, cum apris vivis ad urbem meam Elassar tuli.

עשרה נַחִרי פֻּחָלֵי דַּנָּה אן רַשְׁן וּשְׂדֵי חָבֻר לוּ אַדֻּךְ · אַרְבַּע נַחִרי בַּלְטָת לוּ אשצבת · קַרְנֵישֻׁן עָרֵישֻׁן אִתִּי נַחִרי בַּלְטָת אן עִרְיָ אִלַּאסֻּר אִבְלָא :

[1] *Études assyriennes*, p. 157.

Dans la phrase suivante, le perse *patiy thritiyam* « pour la troisième fois » est traduit par *in saniti salsi*. Nous devons ainsi prononcer le chiffre qui, dans ce passage, est écrit par un monogramme que nous ne nous rappelons pas avoir vu ailleurs. *Sanit* est allié de très-près à l'hébreu שני et se transcrira en assyrien שָׁנִי.

Dans la ligne 52, il n'y a à noter que la date du 9 du mois *thâigarcis*, laquelle est exprimée par le 9 du même mois; le texte imprimé porte [cunéiforme], et je ne vois d'équivalent possible que [cunéiforme], idéogramme du 8e mois. (Voy. p. 92.)

Rien n'est à remarquer aux lignes 53 et 54; la ligne 55 pourtant demande quelques éclaircissements.

...*idduku*	*in*	*libbisunu*	2024.	*In saniti* [cunéiforme]	*nikrutar*	*ibhuru*	*numma*	*illiku'*	*ana hassi*	*Umissi*
...occidit	ex	iis	2024.	Vice secunda	rebelles	coiere	una	profecti	contra	Omisem

ana ipis tahaṣa.
ad faciendum prœlium.

Le mot perse *vaçiya* « beaucoup » est exprimé avec plus de précision par 2024. Le monogramme de « second » est le même signe [cunéiforme], qui a également les valeurs phonétiques de *ras* et de *kaś*. Dans l'idiome scythique, *kaś* voulait dire « deux, » précisément comme encore aujourd'hui dans les langues touraniennes; en finnois, *kakshi*, en magyar, *ket*. Nous savons que [cunéiforme] avait également les valeurs de *dim* et d'eau; ainsi *Kaś dim* ne signifie que les deux fleuves, et c'est la traduction touranienne de Sennaar, שִׁנְעָר, ce qui veut dire la même chose en langue assyrienne.

Au lieu de l'iphtaal *ittalku*, nous lisons ici le kal *illiku*, et l'idée de bataille est rendue par le monogramme expliqué *tahaṣu* par les syllabaires comme par l'inscription même.

La ligne 56 ne présente pas de difficulté. Elle nous apprend que le mois de *thuravâhara*, le printemps, est rendu par le second mois [cunéiforme] « le mois du taureau, » d'après nous du 22 avril jusqu'au 22 mai approximativement. C'est à cette date que se livra la bataille d'Autiyârus, où deux mille quarante-cinq ennemis furent tués et quinze cent cinquante-neuf faits prisonniers.

La ligne 57 ne contient rien de remarquable, si ce n'est la phrase :

ana kasadi ana Madai
in eundo versus Mediam,

qui rend le perse

yathâ Mâdam pardraçam
quum Mediæ appropinquassem.

Nous trouvons dans la ligne 59 la phrase « avec peu de cavaliers » ou « avec quelques cavaliers fidèles : »

itti iṣi iliya sa śuśi utama illik va
cum paucis equitibus illic profectus est.

Le mot que je transcris סוּסִי est exprimé par cet idéogramme-ci :



Ce groupe se retrouve en scythique et en arménien; j'ai adopté la transcription סוסי, car, sur l'obélisque de Nimroud, le rhinocéros est nommé *śuśu pirāti* «le cheval de *pirat*[1].»

Les trois signes [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform], sont obscurs; ils rendent le perse *amutha* «là.» Je voudrais écrire [cuneiform] *hama*, ce qui serait parent de l'hébreu הֵן.

La ligne 60 commence avec un mot écrit [cuneiform] *mu tab ya*, qui rend le perse *duvarayâmaiy* «à ma porte, à mon palais.» Un mot babylonien autre que *babiya* בָּבִי serait *musabiya* מֻשְׁבִּי «ma demeure;» mais le mot, dans l'état actuel, se lit *mutabya*, ce qui ne donne pas de sens, à moins qu'on ne veuille admettre que [cuneiform] ait aussi la valeur de *sup*, ce que nous ne sommes pas en état de prouver. Le mot médo-scythique correspondant est *ṣip*.

La phrase continue :

uḳum gabbi immarusu. upki in zakipi in ir Agamatanu altakansu
populus omnis vidit eum; postea in crucem in urbe Ecbatanis suffixi eum.

Nous connaissons déjà les verbes נכר et אמר «voir;» le perse a *karuvasim kâra avaina*.

La phrase suivante est ainsi conçue dans l'original :

paçâva adam Hagmatânaiy avadâsim uzmayâpatiy akunavam
tunc ego Ecbatanis illic eum in crucem suffixi.

Le mot *zakip*[2], pour lequel les inscriptions ninivites donnent plus correctement *zaḳipi* avec un [cuneiform], est tout à fait identique à l'araméen זְקַף, qui a exactement la même signification. Le mot veut dire, en hébreu, «ériger,» et ensuite «consoler;» on voit combien d'acceptions différentes peuvent se développer d'une même racine dans des langues congénères.

Les Assyriens disent, en général, «faire monter en croix;» ainsi Tiglatpileser IV dit : אִן זְקַף אֲשַׁלִּי, littéralement : «en croix je le fis monter (voir p. 278).»

Dans la ligno 62, la leçon *Sitrantaḥma* confirme la prononciation *Cithrañtakhma*, avec l'anousvara, proposée par nous il y a longtemps à cause du grec *Tritantæchmes*.

La ligne 63 donne une rédaction un peu différente de celle de la ligne 60 :

uḳum gabbi immarusu upki in ir Arba'il in zakipi askunsunu diki et baltu
populus omnis vidit eum, postea urbe Arbelis in crucem suffixi eos occisos et vivos.

La ville d'Arbèles doit se lire *Arba'il*, ou plus exactement *bit Arba'ili* בִּית אַרְבַּע אֵלִי «la maison des quatre dieux,» et ainsi s'explique le nom בית ארבאל d'Osée (chap. x, 14).

[1] Peut-être l'hippopotame, si *pirāt* est le mot égyptien «fleuve.»

[2] Le mot perse est décidément *uzmâ*, et non *uztâ*; car c'est un [cuneiform] *m*, et non pas un [cuneiform] *t*. Ce n'est pas le zend *aêçma* «bois,» venant de इध् *idh* «allumer;» le mot perse dérive de उष् *ush* «brûler,» en latin «US, uro.»

Darius ne fit pas seulement attacher à une croix l'usurpateur Phraortès et les prisonniers, mais aussi les cadavres des morts. Il rapporte ce fait, qui ne se trouve pas dans le texte perse, comme une menace aux Babyloniens, exécutée plus tard.

Dans la ligne 64, il y a une phrase «ils se nommaient ceux de Phraortès;» malheureusement le mot assyrien est bien fruste. Nous ne saurions substituer, pour le verbe, que *iggabu* [cuneiform], mais les traces qu'on voit sur la pierre indiquent un autre mot.

Le mot «habitant» est rendu par *asib* אשב.

La ligne 65 nous apprend que le signe [cuneiform] a la valeur de *duk*, parce que *idduk* s'écrit [cuneiform]. Il a, en assyrien, la forme [cuneiform].

Ligne 66 :

upki uḳum ana ili Ustaśpi iksudu Ustaśpi uḳum suatir....
tunc exercitus versus Hystaspem ivit, Hystaspes exercitum illum.....

Nous avons ici la troisième personne יִכְשַׁר, de כשר.

Le mot *suatir*, pour lequel les inscriptions babyloniennes donnent *suatu* et des formes analogues, nous paraît étrange à cause de l'hiatus. La signification comme pronom démonstratif est assurée.

Dans la ligne 67, le mot «beaucoup» est rendu par «six mille cinq cent soixante morts et quatre mille cent quatre-vingt-deux prisonniers.» La phrase est *balṭut uṣṣabit*, et il est clair qu'il y a ici l'iphteal «il prit.»

Ligne 68 :

Mat Margu sumsu takkiranni va. Parada' sumsu.....
Provincia Margus nomine defecit a me. Phrades nomine.....

La forme *takkiranni* est la troisième personne au féminin de נכר avec le suffixe de la première personne, תַּכְּרַנִי. Le [cuneiform] indique la fin de la phrase; c'est le signe de séparation.

Dans la ligne 70, le nombre des Margiens vaincus est fixé à quatre mille deux cent trois tués et six mille cinq cent soixante-deux prisonniers.

Ligne 71 :

.....[*Yutiya*] *sumsu in Parśu asib. sū itbavva in Parśu iḳabbi ana uḳum.*
Yutia nomine in Perside habitans ille surrexit in Perside. dixit populo.

Le mot *asib* est écrit *a-si ib*, d'où nous avons la preuve de la prononciation de [cuneiform] comme *sib*.

Ligne 72 :

upki anaku uḳum sa Parśu mi i at...
postea ego exercitum qui Persidem......

Je ne puis expliquer les trois signes [cuneiform]; d'après l'original, on devrait

attendre [cunéiforme] «et Mediam.» Mais je n'oserais faire cette restitution, car, si elle eût été possible, le colonel Rawlinson l'aurait proposée.

Dans la ligne 73, le nom perse d'*Artavardiya* est écrit *Artavarziya;* cela semble provenir de la forme zende, et non de la prononciation perse.

Il n'y a rien à noter depuis la ligne 74 jusqu'à 77.

La ligne 78 nous donne la forme *altabus*, l'istaphal de כבש, אלתכבש, laquelle est très-rare.

Ensuite nous lisons :

Urizdâta agasū sa ikbū
Œosdates ille qui semet dixit.

Ikbū est le kal יִקְבּוּ, de קבה.

Le passage de la ligne 79 est plus important que les lignes précédentes.

.....*umma. Alka' va Urirana' duka' u ana*.....
.....ita: Exite et Hyanem occidite et.......

Nous avons ici deux formes de l'impératif au pluriel, mais avec la désinence féminine הֲלְכָא, דְּכָא; elles se rapportent aux provinces révoltées, et non pas au peuple. Le pluriel du masculin serait הֲלְכוּ et דְּכוּ.

La ligne 82 nous donne le passage suivant :

Upki nisu agasu in libbi (?) ukum rabū sa Urizdâtur ispuru.
Postea homo ille in exercitu maximus quem Œosdates emiserat.

On remarque ici le verbe ספר «envoyer» au kal, et pour «le plus grand,» *mathista*, nous avons simplement *rabū*.

La ligne 83 contient encore des faits qui ne sont pas consignés dans l'original. La version assyrienne dit que le vainqueur Hyanès fit mettre en croix les tués et les prisonniers.

......*ussabbit idduksu u ramani sa ittisu idduksun. diku u baltu sa ukum* [*in zakip*
.....cepit, occidit eum et principes qui erant cum eo occidit eos : occisos et captivos exercitus [in crucem

iskunsun].
suffixit].

Le mot [cunéiforme] ne doit pas être transcrit *itkun*, comme le fait M. Rawlinson, mais *idduk;* et il serait probable que [cunéiforme], ce qui correspond au [cunéiforme] de la ligne 51, exprime l'idée de נכר «ennemi,» comme dans les inscriptions assyriennes.

La ligne 86 contient les mêmes impératifs au singulier.

..... *altapar umma. Alik va dūku ana ukum nikrūt*
.... emisi (dicens) ita : Exi et occide exercitum rebellium.

Nous avons déjà parlé de cette forme הַלַּךְ, qui, en tout cas, est plus régulière que le לֵךְ en hébreu.

Ligne 87 :

. . . . . *ukum Babilu nikrut idduksun ussabbit sunut ukum sa in libbisunu*. . . . .
. . . . . populum Babylonis rebellem occidit eos, cepit eos populum qui inter eos. . . . .

Le nom de Babylone est écrit ici, comme à la ligne 89, ; je ne sais si la copie est exacte, mais cela pourrait être une faute pour .

La ligne 88, qui parle de la punition du Babylonien *Arakh*, est encore autrement rédigée que la traduction scythique, qui, pour ce passage, tient lieu du texte perse effacé :

. . . . . *ubbutū upki nitmi altakan umma. Arakhu u ramani*. . . . .
. . . . . . adducebantur, tunc decretum feci ita : Arachus et principes. . . . .

Le mot *ubbutū* est très-obscur; il semble rendre le scythique *rabba* signifiant « conduire, » et non pas « enchaîner, » comme l'a admis M. Norris dans son mémoire.

Il s'agit d'un décret dans lequel Darius s'introduit lui-même avec ses paroles; mais la partie de l'inscription où elles étaient rapportées se trouvait dans la partie effacée de la ligne 89.

La ligne 90 dit :

. . . . . *9 śarrisunu ussabbit Gumātav sumsu Magusu. su uptarris ikabbi umma*
. . . . . 9 reges eorum cepi. Gomates nomine Magus : ille mentitus est dixit ita.

Le perse *aduruiya* est traduit par *uptarris*, 3e personne iphtaal de פרץ, יִפְתָּרֵץ.

Partout, comme à la ligne 91, le mot « il excita à la révolte » est traduit par *uttakkir*, la même forme de l'iphtaal de נכר, יִתְּכֵּר, pour יִנְתַּכֵּר.

Nous restituons ainsi la ligne 95 :

[*Annut 9 śarri sa*] *isbatu' u idduku ukum attua in bibil* [*tahasi*].
Hi 9 reges quos ceperunt et occiderunt exercitus mei in pugnis.

La phrase perse dit seulement : « Ce sont les neuf rois que je pris dans les combats. »

La version assyrienne est mutilée; au lieu de

il faut lire : יִצְבְּתוּ,
is - ba - tu '

et, au lieu de ,

il faut lire : יִדְּכוּ.
id - du - ku '.

Le sujet au singulier est construit avec le verbe au pluriel.

Également mal copiée, la ligne 96 doit être lue ainsi :

Up - ki. U - ra - ma az - da. a - na. kat - ya.
Tunc Oromazes in manum meam

in - da - na as - su - nu ut.
dedit eos.

Le perse a

Paçâva divasis manâ daçtayâ akunaus.
Postea Deus eas in manum meam dedit.

Le mot *diva* est traduit par celui d'Ormuzd, pour ôter tout doute possible aux Babyloniens qui n'adoraient pas le bon principe de Zoroastre.

Au lieu du [cuneiform] du texte publié, il faut lire [cuneiform].

Nous avons déjà parlé de la signification idéographique du signe [cuneiform], dont la forme archaïque [cuneiform] rappelle l'image dont il dérive. Le mot se prononce en assyrien *kati* et le signe a la valeur de *kat*. Le mot *kat* «main» pourrait ne pas être d'origine sémitique, et il est possible qu'il soit pris des vaincus touraniens, car, dans les langues de l'Oural, il existe un mot qui lui ressemble assez. Néanmoins on pourrait faire venir le mot *kat* «main» de la racine sémitique קוף, *prehendere, torquere*. En ce dernier cas, le touranien *kat* et le mot assyrien de même son ne seraient que l'effet d'une coïncidence singulière, mais fortuite.

Le lecteur connaît déjà (voir p. 177) le mot *indanassunut*, aoriste de נתן, sans élision du *n* initial.

Ligne 97 :

Nisu sa uparrași lu madu saalsu. ki tagabbû . . . . .
Homo qui mentitur multum inspice eum. Si cogitas . . . .

En perse, on lit :

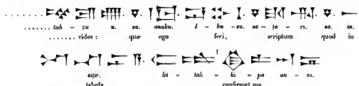
Martiya hya drauzana ahatiy avam ufraçtam parçâ . . .
Homo qui mendax est eum examinandum examina.

Nous avons démontré[1] que le perse *parç* ne pouvait être autre chose que le persan پرسیدن «interroger.» La version babylonienne nous donne raison, car elle traduit le verbe iranien par l'assyrien שאל, qui a, on le sait, la même signification en hébreu. Quant à *lumadu*, il ne nous est plus inconnu. (Voy. p. 207.)

La ligne 98 est une des plus difficiles; cependant, à raison du groupe complexe qu'elle donne, et qui veut dire «table, inscription,» elle est une des plus instructives de ce docu-

[1] *Inscriptions des Achéménides*, p. 36, 162.

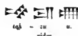
ment. L'ordre de la phrase est interverti, de sorte que l'original ne saurait être d'un très-grand secours.



Les mots *hamahydyd tharda* « dans toute l'année, toujours, » ne semblent pas être traduits. Les trois caractères, malheureusement très-mutilés, que je regrette de ne pas pouvoir mieux expliquer, ont l'apparence de



je les lis ainsi :



Le mot *saṭari* est déjà expliqué dans l'inscription de Van (voir p. 148).

Le groupe complexe exprime le perse *dipim;* il est expliqué dans un syllabaire assyrien par quatre mots différents, qui tous semblent avoir la signification de « table. » Le monogramme qui précède a le sens de « pierre » et est figuré à Ninive ; il a à lui seul le son de אבנא « pierre. » Parmi ces quatre expressions se trouvent , *narū*, et , *siṭir*, et j'ai adopté la dernière de ces valeurs.

Quant au passage de la fin de la ligne, il est du petit nombre de ceux dont il faut encore ajourner l'interprétation. Pourtant, j'ai pensé à restituer la version assyrienne d'une manière hypothétique, et qui, au moins, ne présente pas de contre-sens.

On ne saurait trop déplorer la disparition des lignes suivantes, qui sont tout à fait frustes; les seules parties qui subsistent ne sont que les formules habituelles : « Le roi Darius fait savoir, » etc. Que devons-nous faire, par exemple, du seul mot qui se trouve à la fin de la phrase, ?

Ce mot, si la traduction est calquée sur l'original, doit être exactement celui de *hamahydyd tharda* « dans toute l'année. » Maintenant la lettre indique à elle seule « année, » et, par cette identification, l'explication de *tharda*, comme le سال persan, semble être définitivement établie. veut dire « jour » et probablement « heure, » de sorte que le perse *hamahydyd tharda* est exprimé par « an, jour, heure. »

[1] C'est ce que je propose pour , qui ne me donne pas de sens.

La ligne 100 finit une phrase très-obscure :

dibbu [i]*ḳabbi umma. parṣâtuv sina*
tabulam dicat ita : mendacia hæc[1].

Le sens de l'original a été méconnu par les autres interprètes; Darius assure qu'il n'avait pas écrit sur ces rochers tout ce qu'il avait fait, mais que, malgré cela, ce qu'il avait omis n'en serait pas moins vrai.

Le sens de la phrase assyrienne peut se rendre ainsi en latin :

Ne quis qui videbit hanc tabulam dicat ita : Mendacia hæc.

Nous n'avons que les mots à partir de *tabula*, qui est écrit ici *dippu*, qui est le mot perse *dipi*, le sanscrit लिपि, le talmudique דף, et qui semble s'être propagé jusqu'en Chine et en Mandchourie, comme je le sais par une communication de M. Schott. Il n'est pas certain que دفتر vienne de διφθέρα, ainsi qu'on le croit généralement; mais il se peut que ce terme doive aussi son origine au *dippu* assyrien et scythique.

Sina est le féminin correspondant à *parṣâtuv* « les mensonges. » On rencontre encore, dans la ligne suivante 101, le mot *dippu :*

atta ki dippi[2] *sa anaku ibusu u katibtur . . .*
tu si tabulam quam ego feci et scripta . .

Expliquons d'abord notre lecture.

Nous savons que la lettre [cunéiforme] *lu* a également la valeur *dip*, et peut-être même cette valeur de *dip* est-elle le son original; celui de *lu* pourrait être adopté ensuite, à cause du sémitique *luḥ*, לוח « table. » Ce qui est certain, c'est que la lettre correspondant au babylonien [cunéiforme] dans l'écriture scythique, [cunéiforme], n'a pas le son de *lu*, mais seulement celui de *dip* et *ṭip*. Dans la ligne 100, *dippi* est écrit [cunéiforme], et nous pouvons alléguer, pour cette assimilation du son à la lettre, les mots *tibbulti* « draps teints, » תכלתא, toujours en connexion avec ארגמן et תכלתא « pourpre » et « violet. » En dehors de cela, nous lisons dans le syllabaire *K.* 62 :

[cunéiforme] *di ip* | [cunéiforme] | [cunéiforme] *di ip — pu.*

Donc nous voyons que la lettre *lu* a encore la valeur idéographique de « table, » et elle pourrait même être formée de l'image de la table. Une autre lettre ayant la même signification est [cunéiforme] ou [cunéiforme] *um*, qui a, à raison de la notion qu'elle représente, la valeur idéographique de *ṭip*. Cette lettre se trouve dans le dernier mot, copié ainsi par le colonel Rawlinson :

[cunéiforme]

mais qu'il faudra changer en : [cunéiforme]
ka — tib — tur.

[1] Voyez la restitution en caractères sémitiques, qui n'est, à cet endroit, qu'une simple hypothèse. — [2] Le dessin de M. Rawlinson donne *kippi*, mais le [cunéiforme] *ki* est sûrement une faute pour [cunéiforme] *di*.

C'est le mot chaldaïque כתבתא, avec cette même transcription כְּתָבְתָא « l'écrit. »

Ligne 102 :

....si itti ka liriku' u ki kitbi annut tapiššinu ana ukum.....

...... tempora tua prolongentur et si tabulas has despicis, populo.....

Le mot est l'hébreu עת, et le mot est exprimé idéographiquement par , parce que *ki* indique, en casdo-scythique, « avec, » ce qui se dit *itti*, un son analogue à *ittu* « le temps. »

Liriku' est le précatif de ארך « prolonger, » et rappelle la phrase למען יארכון ימיך, du quatrième commandement de Dieu. Il se pourrait même que le *it* dût être joint à *si*, qui commence la partie de la ligne conservée, de sorte que les lettres exprimeraient יָמֶיךָ, ce qui est non-seulement possible, mais même l'unique manière de rendre ce dernier mot par un monogramme; toutefois les caractères de la ligne 106 semblent s'opposer à cette dernière idée.

Le mot « table » est écrit , et il n'est pas à lire *dibbi*, je pense, mais plutôt *kitbi*. Le signe seul rend « écriture, » et *bi* n'est que le complément phonétique pour indiquer que le mot doit se prononcer *kitbi*. On voit que c'est un pluriel masculin, à cause du pronom *annut* qui suit.

Le verbe *tapiššinu* est un paël à la seconde personne de *pašan* « mépriser, passer sous silence; » nous devons le transcrire par פָּסַן. Le mot se rencontre quelquefois dans les inscriptions de Ninive, et nous savons que son représentant idéographique est *sit, lak, rit.*

La ligne 103 commençait probablement par *ul takabbassunut* « tu ne les promulgues pas. »

Dans la ligne 104, nous avons enfin un passage où l'assyrien seul nous est conservé intégralement; aussi sommes-nous réduit, pour l'interpréter, à nos propres forces. La phrase est :

.....ibusu ul anaku ul ziriya . in dinâtav ašiggu ana liktav u muski.....

.... feci nec ego nec stirps mea, secundum leges imperavi, usibus et juribus.....

Les mots *in dinâtav ašiggu* sont très-clairs; nous les avons déjà expliqués par « j'ai gouverné selon les lois, » le scythique correspondant est *batur ukku hupagit*, ce qui doit avoir la même signification. *Ukku* veut dire généralement « grand; » mais il doit aussi avoir la signification de « loi. » *Hupa* veut dire « premier, » le verbe est donc « être grand, dominer. »

Ce qui suit est d'une intelligence difficile, et il ne paraît pas que l'assyrien ait été la traduction littérale de l'original, bien que le sens de la traduction lui soit conforme. Nous ne la comprendrions pas si, heureusement, un syllabaire ne nous fournissait pas des lumières inattendues :

lik - tur | *ma - ruk - tur.*

Ce syllabaire explique les objets tels que « pierre, table de pierre, loi. » Il est singulier

que le premier mot de notre passage soit expliqué par le second, qui, à Bisoutoun, est *muski*[*ti*], tandis que, dans le syllabaire, c'est *masukti*. Comme les deux termes ont quelque analogie, nous pouvons admettre que ce sont là des expressions juridiques.

Liktar est לִכְתָא « l'habitude, » l'hébreu הלכה de הלך « aller, la coutume, » dans le sens juridique, et probablement appliqué surtout au droit de propriété; car מַשְׁכְּתָא *masukti* et מַשְׁכְּתָא *muskiti* viennent l'un et l'autre de משך, مسك, qui veut dire « prendre, » et, en hébreu, משך est « la propriété. » Le mot signifie donc probablement « droit[1]. »

Le scythique correspondant est *aak innu ibbakra inni istukra appattuikkimmas*. Les mots *ibbakra* et *istukra* sont formés comme *titukra* « menteur; » ils semblent rendre les idées de « injuste » et de « violent. »

La phrase se transcrit ainsi avec son complément :

[פִּרְקָא] אַל אֶעְבְּדֶשׁ · אַל אֲנָבוּ · אַל וְרַעְיִ · אַן דָּנָת אִסְנוּ · אַן לִכְתָא וּמַשְׁכְּתָא [אַל אֶחְטָא ·]

« Je n'ai pas commis de violences, ni moi, ni ma race; j'ai gouverné selon les lois; je n'ai pas péché contre les coutumes et les droits. »

Je crois également que ce sens permet de reconstruire parfaitement les mots perses mutilés.

..... *upariy abistâm upariy yamâm naiy skurim* [*akunavam*].
..... super usum, super jus, non infractionem feci.

La fin de la ligne 105 a :

Man-nu. at - ta. šarru. ša. mugammir (?). up - ki - ya. mu. ša.
Quisquis tu rex qui successor post me, hominem qui

yu - par - ra - šu. u. mu. par - ka a - ni.
mentitur, et hominem impium...

Le mot *mannu* a le sens d'un pronom indéfini que nous connaissons déjà; *mannu atta* est « toi qui que tu sois. » Le terme fait quelques difficultés; on pourrait le lire *badlâ*, et il est équivalent à une expression rendant « successeur, » comparable au بدل arabe. Mais nous avons déjà fait remarquer que seul est expliqué par *gamru*, ce qui peut signifier « finir, » en dehors de « compléter, succéder. » Il est, du reste, possible que nous ne soyons pas encore complétement arrivé au vrai sens. La forme préférable dans notre passage pourra être *mugammir*, מְגַמֵּר, que nous trouvons dans le prisme de Tiglatpileser I (col. VI, 57).

[1] Les caractères cunéiformes pourraient aussi se lire *pir-ki-ti*, פִּרְכָּת « nécessité, obligation. »

Le perse *drauzana* « menteur » est donné par *nisu sa yuparraṣu* « homme qui ment; » le mot suivant, que le colonel Rawlinson écrit

par - is - a - ni,

forme impossible, doit être corrigé en :

par - ka - a - ni,

et ce mot פָּרִצָן veut dire « impie, » comparable à l'hébreu פָּרִץ. Nous connaissons de la même racine le mot מְפָרִץ ὑβριστής, que l'on trouve dans les inscriptions de Nabuchodonosor[1]. D'après les principes de l'orthographe assyrienne, le son de *parisani* ne peut s'exprimer que par *pa-ri-sa-ni*, et nous ne faisons ici qu'introduire une modification toute naturelle.

Ligne 106 :

ki dippu suatav tammari u ṣalmanu agannutu
si tabulam illam inspicis et imagines illas.

Il n'y a pas de difficultés; *tammari* תָּמַר est la seconde personne de l'aoriste de נמר « voir, » et rend le perse *vaindhy*. Le mot *ṣalmān*, écrit [illegible], est le pluriel de צלם « image. » La forme *an* est la terminaison d'un masculin pluriel; צַלְמָן correspond à *agannut*.

Ligne 107 :

[*lirikū*] *ittika* u *Uramazda' lurabbis*
prolongentur tempora tua et Oromazes fortunet.

Lurabbis לֻרַבִּשׁ est le précatif du paël de רבש, que nous avons déjà vu, et veut dire « bénir. » correspondant au perse *źadnautuv*, « qu'il bénisse. » Nous savons que telle est la véritable lecture au lieu de *danautuv*, qu'avaient donné les premières copies de sir Henry Rawlinson. Nous connaissons l'impératif du paël au féminin רַבְּשִׁי, et le participe au féminin מְרַבְּשָׁה (Inscriptions de Sargon, *passim*).

Il manque à cette phrase « ce que tu feras. »

La ligne 108 est très-mutilée; il ne reste que trois mots pris dans la phrase, dont on ne peut dès lors saisir le sens.

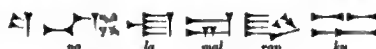
Les deux derniers mots sont importants et clairs :

Uramazda lirur
Oromazes exsecret.

Lirur est לִאְרֻר, précatif de ארר « maudire, » et, comme en hébreu, nous trouvons ce mot souvent, par exemple, sur le caillou de Michaux, dans les mots : אָרַת לָא נַפְשַׁר לִאְרְרוּשׁוּ « Qu'ils les maudissent d'une malédiction sans relâche. »

[1] Voyez *Études assyriennes*, p. 3[illegible].

Le commencement de la partie conservée est ainsi copié :



na la mal rap ḫu.

Mais cela n'a aucun sens; le caractère mal doit être ta, comme la première lettre de la seconde personne d'un futur, et il faut lire probablement, en changeant quelques traits seulement :



la. ta - rab - bi is.
non conservas[1].

Le sens de la ligne 109 est très-facile :

[*niss agannût*] *ittiya iturū' adi tli sa anaku ana Gumâti agasû*
hominos isti cum me fuerunt quum ego Gomatem illum

Ligne 110 : [*Magusu adduk*]
Magum occiderem.

Il n'y a absolument rien à remarquer ici.

Les lignes suivantes contiennent les noms des conjurés.

Ligne 110 :

. . . . . *Uviśparu' Parśai Uvittana' sumsu pallu sa Śuḫrâ Parśai*
(filius) Œosparis Persa, Otanes nomine filius Sochris Persa

Ligne 111 :

. . . . . *sumsu palla sa Za'tu' Parśai Ardimanis sumsu pallu sa Uvaḫḫu*
. . . . . nomine filius Dadyæ Persa, Ardimanis nomine filius Ochi.

Le nom du père de Mégabyze est nommé Zopyre par Hérodote; ici il est *Dâduhya*, « Dadyès, » et le nom est transcrit d'une manière peu rigoureuse; c'est le seul exemple parmi les quarante noms d'hommes que contient l'inscription de Bisoutoun. Du reste, le même nom se trouve aussi dans la Bible, où il s'écrit זַתּוּא. La raison qui a fait adopter une sorte de traduction d'un nom propre nous est complétement inconnue; on ne saurait la chercher dans l'histoire de la prise de Babylone par Zopyre, personnage qui ne pouvait avoir un nom spécial chez les Babyloniens. D'ailleurs, si l'aventure racontée par Hérodote n'est pas controuvée, elle se rapporte à une époque postérieure à la rédaction du texte que nous avons sous les yeux.

Le nom du père d'Ardimanis est *Uvaḫḫu* « Ochus. » Au lieu de



il faut lire :



U - va aḫ - ḫu.

[1] Ou bien *la tarabbi*, לֹא תְרַבִּי « non educabis (sc. liberos). »

Il est clair que la seule articulation possible après 𒀀𒄴 *aḫ*, est un *ḫ*; cela doit être 𒄷 *ḫu*, qu'on a pu confondre avec 𒅆; aussi le colonel Rawlinson fait-il accompagner ce dernier d'un point d'interrogation.

La traduction scythique a conservé en entier la prière adressée au successeur de Darius de protéger les hommes à l'aide desquels ce roi tua le Mage. La dernière ligne de la version assyrienne s'y rapporte : nous n'avons que les mots :

..... *agannutu lu madu šuddid*
..... illos multum eleva.

Šuddid est l'impératif régulier du paël de סדד, dans lequel je reconnais l'arabe شدّ « renforcer, élever; » il se transcrit קַדֵּד, et rappelle les impératifs connus שַׁלֵּם, רַבֵּשׁ, et d'autres.

Voilà le texte assyrien de l'inscription de Bagastâna. Nous ne remarquerons pas que ce beau document fait défaut à nos investigations presque partout où son déchiffrement aurait dû prêter un puissant secours à celui des inscriptions de Babylone et de Ninive. Il nous fournit, il est vrai, encore beaucoup de mots, et nous en assure l'interprétation : il viendra quelquefois à notre aide dans l'examen des documents originaux; mais combien cette importance ne serait-elle pas plus grande, si nous le possédions dans son intégrité. Ce qui fait aujourd'hui sa valeur principale, ce sont les renseignements qu'il nous fournit sur des signes syllabiques : c'est là, après tout, la base de notre déchiffrement. Toutefois il ne faut pas oublier que l'inscription de Bisoutoun ne nous fournit pas autant de mots assyriens que l'ensemble des autres textes, quoique son contenu dépasse ceux-ci notablement en étendue.

Nous devions espérer, de la traduction assyrienne, de grands éclaircissements sur le calendrier perse, car nous avons dans les inscriptions de Ninive la suite des douze mois babyloniens; mais, malheureusement, des neuf noms que contiennent et l'original et la traduction scythique, cinq seulement (les 2ᵉ, 8ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ et 12ᵉ mois) sont conservés dans les fragments de la traduction; et encore, parmi ces cinq, ne trouve-t-on pas les mois de *Garmapada* et *Bâgayâdis*, qui nous auraient appris si la série des douze mois commence à l'équinoxe du printemps ou à celui d'automne. Mais l'inscription elle-même rend très-probable cette suite, qui est presque la même que nous avions déjà donnée[1] avant de connaître les points de repère qui nous sont offerts par la traduction assyrienne :

1ᵉʳ mois...	mars-avril........	*Bâgayâdis* (sacrifice aux dieux).
2ᵉ	avril-mai.........	*Thuravâhara* (printemps).
3ᵉ	mai-juin.	
4ᵉ	juin-juillet........	*Adukanna* (?).
5ᵉ	juillet-août........	*Garmapada* (mois de la chaleur).
6ᵉ	août-septembre.	
7ᵉ	septembre-octobre.	
8ᵉ	octobre-novembre...	*Thâigarcis*.

[1] Voyez p. 91; *Inscriptions des Achéménides*, p. 52, et *Études assyriennes*, p. 135.

9ᵉ mois...	novembre-décembre...	*Athriyâdiya* (sacrifice au feu).
10ᵉ	décembre-janvier.....	*Anâmaka* (sans nom).
11ᵉ	janvier-février.......	*Varkazana* (mort aux loups).
12ᵉ	février-mars........	*Viyakhna*.

Nous n'avons pas les noms des mois qui correspondent à peu près à nos mois de septembre, octobre et novembre, par la raison que la guerre ne se fait généralement pas, dans ces contrées, à cette époque de l'année. C'est le temps des fortes chaleurs, la saison insalubre, l'époque de la récolte, et le commencement des pluies torrentielles. Nous devons remarquer que les dates les plus avancées des batailles sont celles de Patigrabana et du mont Parga, les 1 et 6 Garmapada, c'est-à-dire à peu près le 22 et le 27 juillet.

N'oublions pas que ces mois ne sont pas ceux du calendrier de Zoroastre, mais qu'ils appartiennent au culte antérieur à Cyrus, à celui des Mèdes ariens, adopté par les Perses, et dont l'usage se perpétua même après l'institution du mazdéisme.

Outre la grande inscription de Bisoutoun, neuf autres servent à désigner les figures des captifs de Darius. Elles sont importantes en ceci qu'elles donnent plusieurs noms propres qui sont perdus dans le document principal. La rédaction en est uniforme; elles sont ainsi conçues :

Agâ... sa ipruṣu umma.
Hic est... qui mentitus est ita.

L'image du *Sace Skounka* n'est pas accompagnée d'une légende assyrienne, ou peut-être ne l'a-t-on pas vue. La table supplémentaire, qui contient les récits des expéditions postérieures contre les Susiens et les Saces, n'est pas accompagnée de traductions scythique et babylonienne.

Nous faisons suivre maintenant la restitution du texte assyrien, autant qu'elle a été possible. Nous mettrons entre crochets les parties restaurées par nous et dans la transcription sémitique et dans la traduction française.

INSCRIPTION DE BISOUTOUN.

(TRADUCTION ASSYRIENNE.)

[1 אנכו דריוש סרא רבו · סר סרי · פל פל ושתספא · פל פל ארשמא ·] אחמנשי · סר נשי · פרסי סר פרס : דריוש סרא
רבהא יקבי · אתוי אבוי ושתספא · אבו שושתספא [2 ארשמא · אבו שארשמא] ארירמנא · אבו שארירמנא ששפש ·
אבו ששפש אחמנש : דריוש סרא רבהא יקבי · אן לבא הנא [3 אחמנשיא נקבין] אלת עלות דני אנחנא · אלת עלות
זרעון סרישן : דריוש סרא רבהא יקבי · ח אן לב ורעי אתוי אן פנתוי סרות יעתבשו · [4 אנכו תשעי · אן שני תורי
סרי נתר : דריוש סרא רבהא] יקבי · אן צללי שארמזדא אנכו סר · ארמזדא סרותא אנכו ידנו : דריוש סרא רבתא יקבי ·
תנארת [5 מתת שאנכו אצבת · אן צללי שארמזדא אנכו] סרשן אחר · פרס · עלמת · כבלו · אשר · ערב · מצר · אן מדת ·
ספרדא · יון [6 מדי · ארשמא · כתפתכא · פרתו · זרנגא] · אריוא · חורזמא · בחתר · סנדא · פרופרנסנא · נמרי · סתגו ·
[7 ארחתא · מכא · נבי כל מתת : דריוש סרא רבהא יקבי] · חננית מתת שאנכו ישמעאני · אן צללי שארמזדא אן אנכו
עבדי יתרן · מנדתא [8 אן אנכו יתשן · שלפני אתוי יקבשן יום וליל] אן ששו יכנושו : דריוש סרא רבהא יקבי · אן

בבל סתת תנגת גשו פתקר · אן ששו [9 לקאר אסדדסו · גשו איב אן ששו לקאר אשאלשו] · אן צללי שארסורא דינת
אתוי אן כבל סתת תנגית אשקנו · שלפני אתוי. [10 יקבשן · אן עבשו יעבש : דריוש סרא] רבהא יקבי · ארסורא
סרותא ירגו · ארסורא יצמדגו ערי צלי שסרותא חנת [11 אבגש · אן צללי שארסורא סרותא תנת אגנו] אבגש : דריוש
סרא רבהא יקבי · הנא שאגנו אעבש אן צללי שארסורא · אפכי שאן סר אתר · [12 גשו כמבויא שמשו סל כרש אלת
זרעון אתונו אן פנתוי תנ]שו תגנא אן סר יתר · שבמבויא תגשו אחשו ברויא · עשתן אבושן · אחת אטשן · [13 אפכי
במבויא אן ברויא הגשו ירך · עלא ש]במבויא ירך אן ברויא · אן יקם אל מנד שברויא דיך · אפכי כמבויא אן מצר
[14 יתלך · כי כמבויא אן] מצר יתלך · אפכי יקם לבא כיש יתול · אפכי פרצת אן סתת לקאר יקאר · אן פרם סדי
[15 וסתת שנית : דריוש סרא רבהא יקבי · גשו סגש גמתא שמשו · תגשו] יתבוא · אלת פשיחורא ארכדרי שרו שמשו ·
אלת לבא יום יד ארח יב שוא אן [16 לבא יתבוא · הגשו אן יקם יפרץ אמא · אגנו ברויא אחו] כמבויא · אפכי יקם
גבי לפני כמבויא יתכרו · אן אלישו יתלכו · פרם סדי [17 וסתת שנית · אן סרותא יצבת · לבא יום ם ארח ה אן סרותא]
יצבת · אפכי כמבויא סית · יתר מגשו סית : דריוש סרא רבהא יקבי · [18 חנת סרותא שנמתא הגשו סגש אן כמבויא
יכם · ח]נת אלת יום רהק אתנו וזרעגו שיא · אפכי גמתא הגשו מגש סרותא אן [19 כמבויא יכם · פרס וסדי וסתת
שנית ·] .... שוא אן סר יתר : דריוש סרא רבהא יקבי · סגמא יאן [20 אל פרסי · אל סדי · אל סגמא אלת אתון
זרען שאן] גמתא הגשו סגש סרותא יכם · יקם מאר לפגישו יכתגם · [21 שיקם למאדא ירך · שברויא קדמא יסגר · אן
לבא הנא למאדא אן יקם ירך] · אמא · אגמלא יססגו שלא ברויא אגנו שסל כרש · סנסא ישלם אן עלי [22 גמתא
הגשו סגש · ערי שאגנו אכשר] · אפכי אגנו ארסורא אצלא · ארסורא יצמדגו · אן צללי שארסורא [23 יום י ארח א
אתי גשי יצת עליא אגנו ארך אן גם]תא הגשו סגש ודגי שאתשו · אן ער סכתותא סת נפי שמשו שאן סדי ·
[24 חנגא ארכשו · וסרותא אלת עלישו אכם · אן צללי שארסורא אן סר אתר] · ארסורא סרותא אגנו ירגו : דריוש סרא
רבהא יקבי · סרותא שלפני [25 זרען אתון יגשו · אגנו אשתר · אגנו אן אשרשא] אלתכן וז · אגנו אעתבש ביתי
שאלהי שגמתא הגשו סגש יבל · אגנו [26 אוזן..............................] שגמתא הגשו סגש
יבמשנת · אגנו יקם אן אשרשו אלתכן וז פרם סדי [27 וסתת שנית · כמא אן פנתוי · אמא] אן צללי שארסורא אגנו
אעתבש · אגנו אפתקר ערי עלי שבית אתון אן אשרשו [28 אלתכן וז · אגנו אפתקד] אן צללי שארסורא · לבו שגמתא
הגשו סגש בית אתנו לא ישו : דריוש [29 סרא רבהא יקבי · הנא שאגנו אעתבש אפכי שאן סר אתר :] דריוש
סרא רבהא יקבי · עלא שאגנו ארך אן גמתא הגשו סגש · אפכי גשו [30 אשנא שמשו פל שופרדמא · הגשו אן
עלמתא] יתבוא · יקבי אמא אגנו סר עלמתא · אפכי עלסתיי יתכרו לפני · [31 אן הגשו אשגא יתלכו · אן סר עלמתא
יתר · וגשו בבלוי] גרנתבעל שמשו פל איגרי שוא אן בבלו יתבוא · אן יקם יפרץ · אגנו [32 גבוכדראצר פל שגבונהד ·
אפכי יקם שבבלו גבי אן הגשו גרנתבעל] יתלך · בבלו יתבר · סרות שבבלו יצבת : דריוש סרא רבהא יקבי · [33 אפכי
אגנו אן עלמתא אלתפר · הגשו אשגא .... אג]כו ארכשו : דריוש סרא רבהא יקבי · אפכי אגנו אן בבלו אלך ·
אן עלי [34 גרנתבעל שגבוכדראצר יקבו ·] יקם שגרנתבעל אן עלי־דקתא ישזו אבא כלו דגלת סלי · אפכי אגנו יקם
[35 אן חלקי אפרק · אן שגת אן גמלי אשרכב · אן שגת סוסי אתן] · ארסורא יצמדגו · אן צללי שארסורא דגלת געתבר · ארך
[36 יקם שגרנתבעל] יום כו ארח ס צלתא געתבש : דריוש סרא רבהא יקבי · אפכי אגנו אן בבלו אתלך · אן בבלו לכשר ·
אן ער זנא שמשו ששר פרת [37 גרנתבעל שיק]בו אמא · אגנו נבוכדראצר · [אתי יקם · אן עבש תחצא יתלך] · אפכי
צלתא געתבש · ארסורא יצמדגו · אן צללי שארסורא יקם שגרנתבעל [38 ארך] צלתא גתעבש יום [ב ארח י ....
......]: דריוש סרא רבהא יקבי · אפכי גרנתבעל הגשו אן גשי יצת עליא ש [39 סוסי אן בבלו ילך · אפכי אגנו
אן בבלו] אתלך · אן צללי שארסורא כבלו אצבת וגרנתבעל אצבת · אפכי אגנו אן בבלו אן [40. גרנתבעל ארך :
דריוש] סרא רבהא יקבי · ערי עלי שאגנו אן בבלו אתר · אגת סתת שינראני · פרם · עלמתא · סדי · אשר · [41 ארשמא ·
פרתו · סרגו ·] סתגו · גסדי : [דריוש סרא רבהא יקבי · גשו] סרתיא פל שגשחרש אן ער כגגבא אן פרס אשב · שוא
אן עלסרת יתבוא [42 .אן יקם יקבי] אמא · אגנו אסגש סר עלמתא[אן קתרב אן עלסרתא · עלסתיי לפגי יבתגסו

ויצב]תו אן סדתיא חגשו שאן עלישן רכו אן רסגישן ירבושו : דריוש [43 סרא רבחא יקבי · נשו] פרורתש [שמשו
סדי · שוא אן סדי יתבוא · אן יקם יקבי] אמא · אנכו חשתרתי זרע שאוכשתר · אפכי יקם שמדי סלא אן בית לפני
[44 יתכר · אן פרורתש הגשו יתלכו · שוא אן סר סדי יתר · יקם פרס וסדי שאתי יתרו......... ...]דו · אפכי אנכו יקם
אלתפר אן סדי · אודרנא שמשו נשו נלי פרסי · אן [45 רבו אן עלישן אלתבן · אקבי אמא · אלך יקם שמדי שלא
ידסוגי רוך · אפכי] אודרנא אתי יקם יתלך אן סדי · אן כשר אן ער סרו שמשו שמדי [46 אן לבא צלתא יעתבשו אתי
סדיי · חגשו רכו...... לא כלו · ארסוזדא יצמדגו ·] אן צללי שארסוזדא יקם אתוי ירך אן גברת חגשן · יום כז ארח י צלתא
יעתבשו · [47 אפכי יקם אתוי מסא לא יצבש · אן] כמפר שמשו שאן סדי אן לבא ירגלו פני · עדי עלי שאנכו אלך
אן סדי : [48 דריוש סרא רבחא יקבי · אפכי דדרשא שמשו ארשמי נלי · שוא אנכו אלתפרשו אן ארשמא · אקבי אמא ·
אלך] יקם נכרת שלא ידסוגי דובשנת · [49 אפכי דדרשא יתלך · אן כשר אן ארשמא גברת יבחרו נמא יתלכו אן
חצא דדרשא] אן עבש תחצא · אפכי דדרשא צלתא יעתבש · אן ער וזו שמשו אן ארשמא [50 ארסוזדא יצמדגו · אן
צללי שארסוזדא יקם אתוי יקס שנכרת ארך · יום ט ארח כ יעתבשו צלתא · ואן שנת כ] נכרת יבחרו נמא יתלכו אן חצא
דדרשא אן עבש תחצא · אפכי יעתבשו צלתא · [51 אן ער תגרא שמשו אן ארשמא · ארסוזדא יצמדגו · אן צללי
שארסוזדא יח ארח כ יעתבשו] צלתא · ירך אן לבשן דסו ובלסת יצבת דכ · אפכי אן שנה ג גברות [52 יבחרו נמא יתלכו
אן חצא דדרשא אן עבש תחצא · אן ער אחימא שמשו אן ארשמא יעתבשו צלתא · ארסוזדא יצמדגו] · אן צללי שארסוזדא
יקם אתוי אן נכרת ירך · יום ט ארח ח יעתבשו צלתא · [53 אפכי דדרשו מסא לא יצבש · ירגל פני · עדי עלי
שאלך אן סדי] : דריוש סרא רבהא יקבי · אמטא שמשו נלי פרסי · אן ארשמא [54 אלתפר · אקבי אמא · אלך יקם
שנברות דובשו · אפכי אסמא יתלך · אן כשר אן ארשמא] נברת יבחרו נמא יתלכו אן חצא אסמא אן עבש תחצא ·
אפכי יעתבשו צלתא · [55 אן סת אצר שמשו אן אשר · ארסוזדא יצמדגו · אן צללי שארסוזדא יום סו ארח י יקם אתוי]
ירך אן לבשן כבד · אן שנת שני נברת יבחרו נמא ילכו אן חצא אסמא אן עפש תחצא · [56 אן אותירש שמשו אן
ארשמא צלתא יעתבשו · ארסוזדא יצמדגו · אן צללי שארסוזדא יקם אתוי] אן נברת ירך · יום ל ארח ב יעתבשו צלתא ·
ירך אן לבשן כסה · בלסת יצבת דגס · [57 אפכי אסמא ירגל פני עדי עלי שאלך אן סדי : דריוש סרא רבהא יקבי ·
אפכי אנכו אלת בבלו אתלך · אכשר] אן סדי · אן כשר אן סדי · אן ער בגדד שמשו אן סדי [58 אן לבא פרורתש
שיקבי אמא · אנכו סר סדי · אן עבש תחצא · אפכי צלתא נעתבש ·] ארסוזדא יצמדגו · אן צללי שארסוזדא יקם שפרורתש
[59 אנכו ארך · יום כב ארח ד · נעתבש צלתא · נרך אן לבשן...... בלסת נצבת....... אפכי פרורתש אתי] יצי עליא
שסוסי יצא · ילך אן סת רגא שמשו אן סדי · אפכי אנכו יקם - [60 אתוי אלתפר · שאן עלישו יצבתו · אן פני ישילכו ·
אנכו אפשו ולשנשו ואונישו אקצץ · אשבשו אן בבי אתוי] · יקם גבי יסרושו · אפכי אן זקף אן ער תגמתן אלתבנשו ·
[61 ונשי...... · דריוש סרא רבחא יקבי · נשו שתרנתחמא שמשו אסכרתי · חגשו לפני יתכר ·] יקבי אן יקם אמא ·
אנכו סרא זרע שאוכשתר · אפכי אנכו יקם סדי [62 ופרס אלתפר · תחמספדא שמשו סדי נלי רכו אן עלישן אלתבן ·
אקבי אמא · חלך ויקם שלא ידסוגי רך · אפכי תחמספדא אתי יקם ילך · צלתא] אתי שתרנתחמא יעבשו · ארסוזדא
יצמדגו · אן צללי שארסוזדא [63 יקם אתוי אן יקם שנכרת ירך · ואן שתרנתחמא יצבתו · אן גרי ישבישו · אפכי
אפשו ואונישו אקצץ · אן בבי אתוי סרבס אשבשו] יקם גבי יסרושו · אפכי אן ער ארבעאל אן זקף אשכנשן דיכי
יבלמו : [64 דריוש סרא רבחא יקבי · חגא שאן סדי אעבש : דריוש סרא רבהא יקבי · סתת פרתו וורכנא שמשן לפני
יתכרא · אן] פרורתש יקבא · וושתספא אבוי אן פרתו אשב [65 יקם אלת פגישו יפתשר יתכר · אן ער אוספוותש
שמשו אן פרתו נכרת תחצא יעתבשו] · ארסוזדא יצמדגו · אן צללי שארסוזדא ושתספא ירך אן גברת הגשן · יום כב
[66 ארח יב יעתבשו צלתא · אפכי סת תגת אן אנכו יתר · הנא שאן פרתו אעתבש : דריוש סרא רבחא יקבי · אפכי יקם
שפרס אן ושתספא אלתפר אלת רגא ·] אפכי שיקם אן עלי ושתספא יכשרו · ושתספא יקם שאתו [67 .... אן ער
פתגרבנא שמשו אן פרתו אתי גברת צלתא יעתבש · ארסוזדא יצמדגו · אן צללי שארסוזדא ושתספא אן גברת ירך · יום א
ארח ה] יעתבשו צלתא · ירך אן לבשן ודס ובלסת יצבת דקסב : [68 דריוש סרא רבחא יקבי · אפכי סת אי אנכו יתר ·

תַּנָא שׁאַן פְּרָתוּ אֶעְבַּשׁ ׃] דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי • סֶת מַרְנוּ שְׁמְשׁוּ תְּבַרְגִי • גְּשׁוּ פְּרֻדָא שְׁמְשׁוּ [69 אַן עֲלִישׁוּ רַבּוּ אַן
רְסַנִישַׁן יִשְׁתַּבְּנוּ • אֶפְּכִי פְּרְסִי גְּלִי דְּדַרְשָׁא שְׁמְשׁוּ שׁאַן בְּחְתַר פְּחָא אַלְתַּפַּר • אַן עֲלִישׁוּ אֶקְבִי אֶמָּא • תְּלָךְ יָקֶם שְׁלָא יְדַמּוּנִי
דוּךְ •] אֶפְּכִי דְּדַרְשָׁא יִתַּלֵּךְ אתִי יָקֶם • יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא אתִי מְרַנוּיִי • [70 אַרְסָזְדָא יַצְמְדנוּ • אַן צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא יָקֶם
אַתּוּיַ אַן גְּכָרַת יָדָךְ • יוֹם כב אַרַת יח יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא • יָדָךְ] אַן לְבַשַׁן דרג וּכְלְטַת יַצְבַת וְדסב ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא
יַקְבִי • אֶפְּכִי סֶת אַן אַגְנוּ יָתַר • חַנָא שׁאַן בְּחְתַר אֶעְבַּשׁ ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי ׃ גְּשׁוּ אוּזְדָתָא שְׁמְשׁוּ • אַן עַר תְּרָזָא [71
אַן סֶת יוֹתְיָא] שְׁמְשׁוּ אַן פְּרָם אַשְׁב • שׁוּא יִתְבְּזָא אַן פְּרָם • יַקְבִי אַן יָקֶם [72 אֶמָּא • אַגְנוּ בְּרָזְיָא פַּל כְּרָשׁ • אֶפְּכִי יָקֶם
פְּרָם מָלָא אַן בַּית אַן בַּית יַעְבַּר • לְסַנַי אַתּוּיַ יִתְבַּר • אַן אוּזְדָתָא יִתְלְכוּ • שׁוּא אַן סַר אַן פְּרָם יָתַר ׃] דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא
יַקְבִי • אֶפְּכִי אַגְנוּ יָקֶם שְׁפְּרָם [73 שְׁלָא יִתְכַר • אַן פְּרָם וּסְדַי אַלְתַּפַּר • אַרְתַּבְּרְזְיָא שְׁמְשׁוּ פְּרְסַי גְּלַי • אַן עֲלִישַׁן רַבּוּ
אַלְתַּכַן] • וְיָקֶם שְׁפְּרָם אַתּוּיַ יִתְלְכוּ אַן סְדַי • אֶפְּכִי אַרְתַּבְּרְזְיָא אַתִי יָקֶם [74 אַן פְּרָם יִתַּלֵּךְ • אַן כְּשַׁר אַן פְּרָם אַן עַר רְחָא
שְׁמְשׁוּ אַן פְּרָם אוּזְדָתָא שְׁבְרְזְיָא יָקְבוּ אַן עִבַשׁ תַּחְצָא יִת]לָךְ • יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא • אַרְסָזְדָא יַצְמְדנוּ • אַן צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא
[75 יָקֶם אַתּוּיַ אַן יָקֶם שְׁאוּזְדָתָא יָדָךְ • יוֹם יב אַרַת ב יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי ׃ אֶפְּכִי] אוּזְדָתָא חַגְשׁוּ
אַתִי יָקֶם יַצִּי עֲלָיָא סוּסִי יָלָךְ • אַן [76 פְּסִיחוּדָא • אֶלֶת לְבָא שְׁנַת יָלָךְ אַן חַצָא שְׁאַרְתַּבְּרְזְיָא אַן עִבַשׁ תַּחְצָא • אַן שְׁרוּ
פְּרְגָא שְׁמְשׁוּ יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא •] אַרְסָזְדָא יַצְמְדנוּ • אַן צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא יָקֶם אַתּוּיַ יָדָךְ אַן יָקֶם שְׁאוּזְדָתָא • [77 יוֹם ז אַרַח ה
יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא וְאַן אוּזְדָתָא יַצְבַתוּ וּגְשׁי דְּנִי שְׁאַתְשׁוּ יְתָרוּ יַצְבַתוּשַׁן ׃] דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי • אֶפְּכִי אַגְנוּ אוּזְדָתָא חַגְשׁוּ
וּגְשׁי דְּנִי שְׁאַתְשׁוּ גְּבִי אַן זַקְף [78 אַשְׁכַן • אַן עַר אוּדִידְזְיָא שְׁמְשׁוּ אַן פְּרָם אַן זַקְף אַשְׁכַנְשְׁגַת ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא
יַקְבִי • הַנָא שׁאַן פְּרָם] אַלְתַעְבַּשׁ ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי • אוּזְדָתָא תַּגְשׁוּ שְׁיָקְבוּ [79 כְּרָזְיָא • שׁוּא יָקֶם יִלְתַּפַּר אַן
אַרְחָתִי אַן חַצָא שְׁאוּזְגָא פְּרְסַי שְׁמְשׁוּ גְּלַי • שְׁפְּחָא אַן אַרְחָתִי וּגְשׁוּ רַבּוּ אַן עֲלִישַׁן יִלְתְּבַן אַן] אַרְחָתִי אֶמָּא • הִלְבָא וְאַן
אוּזְגָא דוּכְא • וְאַן [80 יָקֶם שׁאַן דַּרְיָוֶשׁ סְרָא יָקְבוּ • אֶפְּכִי יָלָךְ יָקֶם הַגְשׁוּ שְׁאוּזְדָתָא יִשְׁפַּר אַן חַצָא שְׁאוּזְגָא אַן עִבַשׁ
תַּחְצָא • אַן עַר כַּמְּשַׁגַשׁ שְׁמְשׁוּ אַן אַרְחָתִי] יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא • אַרְסָזְדָא יַצְמְדנוּ • אַן צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא [81 יָקֶם אַתּוּיַ אַן
יָקֶם שְׁגַכְרַת יָדָךְ • יוֹם יג אַרַח ד יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא • אַן שְׁנַת שְׁנַת יָקֶם שְׁגַכְרַת יִתַלְכוּ אַן תַּצָא אוּזְגָא יְבַחְרוּ גְּסָא אַן עִבַשׁ
תַּחְצָא • אַן סֶת גַּנְדְתְזָא שְׁמְשׁוּ] יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא • אַרְסָזְדָא יַצְמְדנוּ • אַן צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא [82 יָקֶם אַתּוּיַ אַן גְּכָרַת יָדָךְ •
יוֹם ז אַרַח יב יִעְתַּבְּשׁוּ צַלְתָא ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי •] אֶפְּכִי גְּשׁוּ חַגְשׁוּ שׁאַן לְבָא יָקֶם רַבּוּ • שְׁאוּזְדָתָא יִשְׁפַּר • אַתִי
יָקֶם יַצִּי עֲלָיָא [83 שְׁסוּסִי יָלָךְ • אַן עַר אַרְשְׁדָא שְׁמְשׁוּ אַן אַרְחָתִי יִכְשַׁד • אֶפְּכִי אוּזְגָא אַתִי יָקֶם אַן עֲלִישׁוּ יִתַּלֵּךְ • אַן
גְּשׁוּ הַגְשׁוּ] יַצְבַת • וּגְשׁי דְּנִי שְׁאַתְשׁוּ יָדָךְ • דִּיכִי וּכְלְטַת שְׁיָקֶם [84 אַן זַקְף אַשְׁכַנְשְׁגַת ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי • אֶפְּכִי
סֶת אַן אַגְנוּ יָתַר • חַנָא שׁאַן] אַרְחָתִי אֶעְבַּשׁ ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי • עֲדַי עֲלַי שְׁאַגְנוּ אַן פְּרָם וּסְדַי [85 אַתַּר • אַן
שְׁנַת ב כַּבְלוּיַ לְסַנַי יִתְכְּרוּ • גְּשׁוּ אַרְחוּ פַּל חַלְדְתָא אַרְשְׁסִי שׁוּא יִתְבְּזָא אַן בַּבְלוּ • אַן עַר דִּכְלָא שְׁמְשׁוּ יִתְבְּזָא • יַקְבִי] אַן
יָקֶם שְׁבַבְלוּ אֶמָּא • אַגְנוּ נְבוּכְדְרָאצַר פַּל גְּבוּגְחַד • אֶפְּכִי יָקֶם שְׁבַבְלוּ לְסַנַי [86 יִתְכַר • אַן אַרְחוּ הַגְשׁוּ יָלָךְ • שׁוּא בְּבַלוּ
יַצְבַת • שׁוּא אַן סַר אַן בַּבְלוּ יָתַר • אֶפְּכִי אַגְנוּ יָקֶם אַן בַּבְלוּ אַשְׁפַר • אוּגְרַפְדָא שְׁמְשׁוּ סְרַי גְּלַי • שְׁרַבּוּ אַן] עֲלִישַׁן אַלְתַּפַּר •
אֶמָּא • הַלָּךְ וּדוּךְ אַן יָקֶם גְּכָרַת [87 שְׁלָא יְדַמּוּנִי אַן בַּבְלוּ • אֶפְּכִי אוּגְרַפְדָא אַתִי יָקֶם אַן בַּבְלוּ יִתַּלֵּךְ • אַרְסָזְדָא יַצְמְדנוּ • אַן
צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא אוּגְרַפְדָא] יָקֶם שְׁבַבְלוּ גְּכָרַת יָדָךְ וִיצַבְתְסְגַת • יָקֶם שׁאַן לְבַשַׁן [88 יִתְכַר • אַן אַגְנוּ יִתַּלֵּךְ • יוֹם כב
אַרַת יא • אַרְחוּ הַגְשׁוּ שְׁיַקְבִי אֶמָּא • אַגְנוּ נְבוּכְדְרָאצַר • יַצְבַת וּגְשׁי שְׁאַתְשׁוּ • אַן אַגְנוּ] יָכְתוּ • אֶפְּכִי אַגְנוּ גָאֶם אַלְתַּכַן
אֶמָּא • אַרְתוּ וּגְשׁי דְּנִי [89 שְׁאַתְשׁוּ אַן בַּבְלוּ אַן זַקְף לְשַׁבְנוּ • וְאַן זַקְף אַשְׁכַנְשְׁגַת ׃] דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי • תַּנָא
שְׁאַגְנוּ אַן בַּבְלוּ אֶעְבַּשׁ ׃ דַּרְיָוֶשׁ סְרָא רְבַתָּא יַקְבִי • תַּנָא שְׁאַגְנוּ [90 אֶעְבַּשׁ • שְׁנַת יוֹם שְׁנַת אַן צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא אֶעְבַּשׁ •
אַן לְבוּ שְׁמַתַת יִתְבְּרָא • יח תַּחְצִי אֶעְתַּבַּשׁ • אַן צַלְלִי שָׁאַרְסָזְדָא אַרְכְשְׁגַת •] וּתְשַׁע סְרִישַׁן אַצְבַת • גְּסָתָא שְׁמְשׁוּ מַגַשׁ • שׁוּא
יְפַתְּרָץ יַקְבִי אֶמָּא • [91 אַגְנוּ בְּרָזְיָא פַּל כְּרָשׁ • חַגְשׁוּ פְּרָם יִתְכַר • אַשְׁגָא שְׁמְשׁוּ עֲלְמַי • שׁוּא יְפַתְּרָץ יַקְבִי אֶמָּא • אַגְנוּ
סַר עֲלְמְתָא • הַגְשׁוּ] עֲלְמְתָא יִתְכַר • גְּרַגְתְבַעַל שְׁמְשׁוּ בְּבַלוּיַ • שׁוּא יְפַתְּרָץ יַקְבִי אֶמָּא • אַגְנוּ נְבוּכְדְרָאצַר [92 פַּל גְּבוּגְתַד •
חַגְשׁוּ בְּבַלוּ יִתְכַר • סְרְתְיָא שְׁמְשׁוּ פְּרְסַי • שׁוּא יְפַתְּרָץ יַקְבִי אֶמָּא • אַגְנוּ אַמְגַשׁ סַר עֲלְמְתָא • הַגְשׁוּ עֲלְמְתָא] יִתְכַר • פְּרָזְדָתַשׁ
שְׁמְשׁוּ סְדַי • שׁוּא יְפַתְּרָץ יַקְבִי אֶמָּא • אַגְנוּ חַשְׁתְּרָתִי [93 זְרַע אוּכְשְׁתַר • חַגְשׁוּ סְדַי יִתְכַר • שְׁתְרַגְתְחַסָא שְׁמְשׁוּ אַסְבְרְתַי •

שוא יפתרץ יקבי אמא · אנכו סר אסכרתי זרע] אנכשתר · תנשו אסכרתי יתבר · פרדא שמשו סרגוי · [94 שוא יפתרץ
יקבי אמא · אנכו סר סרתו · תנשו סבנו יתבר · אוזדתא שמשו פרסי · שוא יפתרץ יקבי אמא · אנכו ברזיא פל ברש ·]
תנשו פרס יתבר · ארחו שמשו ארשמי · תנשו [95 יפתרץ יקבי אמא · אנכו נבוכדראצר פל נבונהד · תנשו בבלו
יתבר : דריוש סרא רבתא יקבי · אן סרי ☐ תגנת] יצבתו וירכו יקם אתוי אן בבל [96 צלת תגנית : דריוש סרא רבתא
יקבי · מתת שלפני יתברא · אלו שפרצן נכרת ישכן · אנמא נשי תגנת יתברו] יקם · אפכי ארמזדא אן קתי ינרגשנת
[97 רבו שצבא יארש ארמזדא ילתכנשנת : דריוש סרא רבתא יקבי · את שטר סנטר אפכי · אלת פרצת נצרך אן נצר ·]
נשו שיפרץ למאר שאלשו · כי תקבו [98 אמא · סרותי לא נסר לתר : דריוש סרא רבתא יקבי · הנא שאעבש · שנת
יום שעת אן צללי שארמזדא אעבש · את שאפכי] תחזו שאנכו אעבש · שטר שאן שטר לתקפני [99 עליך · אנמא לא
תקבושו פרצת : דריוש סרא רבתא יקבי · ארמזדא לסתרך שתנא אבתא · שפרצת לא אעבש] שנת יום שעת : דריוש
סרא רבתא יקבי · אן צללי שארמזדא [100 שנות מארות שאעבשו · ושאן שטר תנשו לא ישטר · אן לבא תנא · נשו
שאפכי יחזו שטר תנשו ולא יקרא שאעבש שנמא · לא לת]קפשו שיקבי אמא · פרצת שן : דריוש סרא רבתא
[101 יקבי · סרי שילכו סחרי · לא יעבשו תנשן עבשית שאעבשן אנכו · לבו שאנכו שנת יום שעת אן צללי שארמזדא
נבי אעבשו : דריוש] סרא רבתא יקבי · את כי תמר דפי שאנכו אעבש וכתבתא אן [102 אנכו לתקפני עליך · שלא
תפסן דפא · כי לא תפסנשו ותקבושו אן יקם · ארמזדא לרבש אן עליך · וזרעך לב]שט · יוסך לארכו · וכי דפא אנתא
תפסן · אן יקם [103 לא תקבושו · ארמזדא לדכך · ואן אליך לא לתר זרעא : דריוש סרא רבתא יקבי · תנא שאעבש
שנת יום שעת] אן צללי שארמזדא אעתבש · ארמזדא יצמדנו ואלהי [104 שנת שיתרן : דריוש סרא רבתא יקבי · אן
לבא הנא ארמזדא יצמדנו ואלהי שנת שיתרן · שלא רשע אנכו · ושלא ספרץ אנכו · ושלא פרבא] אעבש · אל אנכו · אל
זרעי · אן רנת אסני · אן לבתא וסשבת [105 אל אחמא אן נבלא ופרכא · נשו שאן ביתי יפתקד · תנשו אקדדסו ·
ונשו שפרכן · תנשו למאד אשאלשו : דריוש סרא רבתא] יקבי · סנא את סר שטנמר אפכי · נשו שיפרץ ונשו פרכן
[106 תנשו לא סרד · למאר שאלשו : דריוש סרא רבתא יקבי · סנא את שאפכי ותמר שטר תנשו שאשטר · וצלמן
הגנת · לא נברשנת ואן יוסיך נבי נצרשן ·] וכי שטר שאת תמר וצלמן תגנת · [107 ולא תנברשנת · ועדי שאן אליך
זרעא תרשענת · ארמזדא למגרך וזרעך לבשט ולירכ]ו יוסיך וארמזדא לרבש [108 נבי שתעתבש אפכי · וכי שטר
תנשו וצלמן תגנת תמר ותנברשנת · ועדי שאן אליך זרעא לא תרששנת · ארמזדא לדכך · והבלי] לא תרבי וארמזדא
לאדר [109 נבי שתעתבש אפכי : דריוש סרא רבתא יקבי · תגנת נשי ש]אתי יתרו עדי עלי שאנכו אן נסתא תנשו
[110 מנש ארך · שכרזיא יקבו · תגנת אתי יתרו · אונדפרנא שמשו פל] אוספרא פרסי · אותנא שמשו פל סחרא פרסי ·
[111 כבריא שמשו פל מרדניא פרסי · אודרנא שמשו פל בנבגנא פרסי · כנבכ]שא שמשו פל זאתא פרסי · ארדסגש
פל אוחו [112 פרסי · סנא את סר אפכי · סין שנשי שאתי דריוש סרא יתרו · ושאן לבא צמדשן תנא אעתבש ·
גשי] תגנת למאר סדר :

TRADUCTION FAITE SUR LE TEXTE ASSYRIEN DE BISOUTOUN.

«[[1]Moi, Darius, grand roi, roi des rois, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsamès,] Achéménide, roi des hommes, Perse, roi de Perse.

«Darius le grand roi dit : Mon père fut Hystaspe, le père d'Hystaspe, [[2]Arsamès; le père d'Arsamès,] Ariaramnès; le père d'Ariaramnès, Téispès; le père de Téispès, Achéménès.

«Darius le grand roi dit : Par cette raison [[3]sommes-nous appelés Achéménides;] depuis longtemps sommes-nous puissants, depuis longtemps notre race fut une race de rois.

«Darius le grand roi dit : Huit de ma race exercèrent le pouvoir royal avant moi; [[4]je suis le neuvième : dans deux séries nous fûmes rois.

«Darius le grand roi] dit : Par la grâce d'Ormuzd je suis roi, Ormuzd m'a confié la royauté.

«Darius le grand roi dit : Voici [[5]les pays que je possédais; par la grâce d'Ormuzd je] devins leur roi : la Perse, Élam, Babylone, l'Assyrie, l'Arabie, l'Égypte, les peuples de la mer, l'Asie Mineure, l'Ionie, [[6]la Médie, l'Arménie, la Cappadoce, la Parthie, la Sarangie,] l'Ariane, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, le Paropanisus, les Saces, les Sattagydes, l'Arachosie, la Macie; [[7]en tout vingt-trois provinces.

«Darius le grand roi dit :] Voilà les pays qui m'obéissaient; par la grâce d'Ormuzd ils étaient mes esclaves, [[8]ils m'apportaient leurs tributs; ce que je leur ordonnais,] ils l'exécutaient jour et nuit.

«Darius le grand roi dit : L'homme qui était obéissant dans ces contrées, [[9]je l'ai beaucoup soutenu; mais l'homme méchant, je l'ai sévèrement puni;] par la grâce d'Ormuzd j'ai fait exécuter mes lois dans ces pays; l'ordre qui émanait [[10]de moi était strictement suivi.

«Darius] le grand roi dit : Ormuzd m'a donné la royauté; Ormuzd me soutint jusqu'à ce que j'eusse recouvré [[11]cet empire. Par la grâce d'Ormuzd j'ai conquis] la royauté.

«Darius le grand roi dit : Voici ce que je fis par la grâce d'Ormuzd, après que je fus roi. [[12]Un homme, nommé Cambyse, fils de Cyrus, de notre race, fut] avant moi roi ici : ce Cambyse eut un frère nommé Smerdis; un fut leur père, une fut leur mère. [[13]Ensuite Cambyse tua Smerdis. Quand] Cambyse tua Smerdis, le peuple ne savait pas que Smerdis avait été tué. Plus tard Cambyse marcha vers l'Égypte. [[14]Lorsque Cambyse était absent] en Égypte, le peuple tomba dans l'impiété, et les fausses croyances devinrent puissantes dans ces pays, en Perse, en Médie [[15]et dans les autres provinces.

«Darius le grand roi dit : Un Mage, nommé Gomatès,] se souleva. Ce fut dans Pissiachadia, près de la montagne nommée Arakadris, le quatorzième jour du douzième mois, [[16]qu'il se révolta. Il mentit devant le peuple en disant : «Je suis Smerdis, le frère] de Cambyse.» Alors le peuple entier se sépara de Cambyse, se rallia à lui; la Perse, la Médie [[17]et les autres provinces. Il saisit le pouvoir; ce fut le neuvième jour du cinquième mois quand il saisit le pouvoir. Ensuite Cambyse mourut; de lui-même lui vint la mort.

«Darius le grand roi dit : [[18]Cet empire, que le Mage Gomatès enleva à Cambyse,] avait appartenu à notre race depuis des temps reculés. Après que Gomatès le Mage eut enlevé [[19]la royauté à Cambyse, la Perse, la Médie et les autres provinces,] il y régna en maître, il devint roi.

«Darius le grand roi dit : Il n'y eut personne, [[20]ni Perse, ni Mède, ni personne de notre race, qui] eût enlevé l'empire au Mage Gomatès. Le peuple le craignait beaucoup, [[21]parce qu'il aurait tué beaucoup de ceux qui avaient connu le véritable Smerdis; pour cela il aurait tué beaucoup de monde, en se disant ainsi : «Il ne faut pas qu'ils s'aperçoivent que je ne suis «pas Smerdis, le fils de Cyrus.» Personne n'osa dire quoi que ce fût au sujet de [[22]Gomatès le Mage, jusqu'à ce que je vinsse.] J'invoquai Ormuzd, Ormuzd me soutint; par la grâce

d'Ormuzd, [[23]le dixième jour du cinquième mois, je tuai, avec quelques hommes dévoués,] Gomatès le Mage, et ses principaux adhérents. Ce fut dans la ville de Siktachotis, dans la province de Nisæa, en Médie; [[24]c'est là que je le tuai et que je lui enlevai l'empire. Par la grâce d'Ormuzd je devins roi;] Ormuzd me confia la royauté.

« Darius le grand roi dit : La royauté qui avait été ravie [[25]à notre race, je l'ai recouvrée : c'est moi qui l'ai] rétablie de nouveau. Je fis ceci : les maisons des dieux, que le Mage Gomatès avait détruites, je les ai [[26]relevées; je les ai rendues au peuple, ainsi que j'ai restitué le sacerdoce et le pontificat aux familles auxquelles] Gomatès le Mage les avait enlevés; j'ai rétabli l'État sur son ancienne base, et la Perse et la Médie, [[27]et les autres provinces; comme c'avait été autrefois avant moi, ainsi je le fis] par la grâce d'Ormuzd; je travaillais jusqu'à ce que j'eusse réintégré notre maison dans son ancienne place; [[28]je travaillais pour refaire tout par la grâce d'Ormuzd,] comme si Gomatès le Mage n'avait pas supplanté notre maison.

« Darius [[29]le grand roi dit : Voilà ce que je fis, après je devins roi.]

« Darius le grand roi dit : Après que j'eus tué le Mage Gomatès, un homme [[30]nommé Athrinès, fils d'Opadarmès, se révolta] en Élam. Il parla ainsi : « Je suis roi d'Élam. » Alors les Élamites firent défection, [[31]ils allèrent vers cet Athrinès; il fut roi d'Élam. Ensuite un homme de Babylone,] nommé Nidintabel, fils d'Ainiri, se leva à Babylone; il mentit devant le peuple ainsi : « Je suis [[32]Nabuchodonosor, fils de Nabonid. » Alors tous les habitants de Babylone allèrent vers ce Nidintabel,] Babylone devint rebelle, celui-là devint roi.

« Darius le grand roi dit : [[33]Alors j'envoyai une armée vers Élam; cet Athrinès fut amené prisonnier, je] le tuai.

« Darius le grand roi dit : Ensuite je marchai sur Babylone, contre [[34]ce Nidintabel, qui se nommait Nabuchodonosor;] l'armée de Nidintabel se tenait sur des radeaux, le long du Tigre. [[35]Alors je partageai l'armée en deux parties; je fis monter l'une sur des chameaux, je fis amener des chevaux pour l'autre.] Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd nous franchîmes le Tigre; je battis [[36]l'armée de Nidintabel.] Le vingt-sixième jour du neuvième mois nous livrâmes la bataille.

« Darius le grand roi dit : Alors je marchai vers Babylone. Quand j'approchai de Babylone (je rencontrai), à la ville de Zazanna, sur l'Euphrate, [[37]Nidintabel qui parlait] ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, » [avec son armée, pour offrir le combat.] Nous livrâmes la bataille, Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd je battis l'armée de [[38]Nidintabel. Nous livrâmes la bataille le [deuxième jour du dixième mois. Une partie de l'armée ennemie fuit dans l'eau, l'eau l'emporta.]

« Darius le grand roi dit : Alors ce Nidintabel se replia, avec quelques cavaliers, [[39]vers Babylone. Je marchai sur Babylone.] Par la grâce d'Ormuzd je pris Babylone, ainsi que Nidintabel lui-même, et, dans Babylone, [[40]je mis à mort Nidintabel.

« Darius [le grand roi dit : Pendant que j'étais à Babylone, les provinces suivantes firent

défection : la Perse, Élam, la Médie, l'Assyrie, [[41]l'Arménie, la Parthie, la Margiane,] les Sattagydes, les Scythes.

«[Darius le grand roi dit :] Un homme, nommé Martias, fils de Sinsichrès, demeurant dans la ville de Cuganaca en Perse, se leva en Élam : [[42]il parla au peuple] ainsi : «Je suis «Immanès, roi d'Élam.» [Mais, quand j'étais proche d'Élam, les Élamites me craignirent, et prirent] ce Martias qui était leur chef et le tuèrent.

«Darius [[43]le grand roi dit : Un homme,] Phraortès de nom, un Mède, se leva en Médie. Il parla au peuple] ainsi : «Je suis Xathritès, de la race de Cyaxarès.» Alors le peuple de la Médie, qui ne demeure pas dans des maisons, [[44]se révolta contre moi, alla à ce Phraortès, il fut roi de Médie. L'armée de Perse et de Médie, qui m'était dévouée, était de petit nombre.] Alors je fis marcher une armée contre la Médie. Un Perse, nommé Hydarnès, mon serviteur, [[45]je le fis chef sur elle. Je parlai ainsi : «Marche, défais l'armée de Médie, qui ne me re«connaît pas.»] Hydarnès marcha avec l'armée contre la Médie. Quand il arriva à la ville nommée Marus, en Médie, [[46]ils livrèrent la bataille aux Mèdes. Celui qui était chef ne tint pas longtemps. Ormuzd me soutint;] par la grâce d'Ormuzd mon armée défit l'armée rebelle. Le vingt-septième jour du dixième mois, ils livrèrent le combat. [[47]Puis mes troupes n'opérèrent plus, et, à la ville nommée Campada, en Médie, elles m'attendirent jusqu'à ce que j'arrivasse en Médie.

«[[48]Darius le grand roi dit : Un Arménien, nommé Dadarsès, mon serviteur, je l'envoyai en Arménie. Je parlai ainsi : «Marche, défais l'armée qui ne me reconnaît pas.» [[49]Dadarsès se mit en route. Quand il s'approcha de l'Arménie, les rebelles se réunirent et marchèrent vers Dadarsès] pour offrir le combat. Alors Dadarsès accepta la bataille, à la ville nommée Zuza, en Arménie. [[50]Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd mes troupes défirent les insurgés. Le neuvième jour du deuxième mois ils livrèrent la bataille. Pour la seconde fois] les rebelles marchèrent à la rencontre de Dadarsès, pour offrir le combat. Ils livrèrent la bataille, [[51]à la ville nommée Tigra, en Arménie. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd, le dix-huitième jour du deuxième mois, ils livrèrent] la bataille : il tua cinq cent quarante d'entre eux, et en prit vivants cinq cent vingt. Puis, pour la troisième fois, les rebelles [[52]se réunirent pour marcher à la rencontre de Dadarsès et pour offrir le combat. A la ville nommée Uhyâma, en Arménie, ils livrèrent la bataille. Ormuzd me soutint;] par la grâce d'Ormuzd mon armée défit les troupes insurgées; le neuvième jour du huitième mois ils livrèrent la bataille. [[53]Ensuite Dadarsès ne fit plus rien, mais il m'attendit jusqu'à ce que je vinsse en Médie.]

«Darius le grand roi dit : Un Perse, nommé Omisès, mon serviteur, je l'envoyai en Arménie. [[54]Je parlai ainsi : «Marche, détruis l'armée rebelle.» Omisès se mit en marche; quand il s'approcha de l'Arménie, les insurgés se réunirent pour marcher à la rencontre d'Omisès et pour offrir le combat. Ils livrèrent la bataille, [[55]à la ville d'Issid, en Assyrie. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd, le quinzième jour du dixième mois, mon armée] tua deux

mille vingt-quatre d'entre eux. Pour la seconde fois, les insurgés se réunirent pour marcher à la rencontre d'Omisès et pour offrir le combat. [[56]A la ville nommée Autiyarus, en Arménie, ils livrèrent la bataille. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd mon armée défit les rebelles le trentième jour du deuxième mois; elle en tua deux mille quarante-cinq, et en prit vivants cinq cent cinquante-neuf. [[57]Puis Omisès attendit jusqu'à ce que je vinsse en Médie.

« Darius le grand roi dit : Alors je quittai Babylone, je marchai] vers la Médie. Quand j'approchai de la Médie, près de la ville nommée Kundurus, en Médie, [[58](je trouvai) là Phraortès, qui dit ainsi, « Je suis roi de Médie, » prêt à offrir le combat. Nous livrâmes la bataille,] Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd je défis l'armée de Phraortès; [[59]le vingt-deuxième jour du septième mois, nous tuâmes d'entre eux .... nous primes vivants .... Ensuite Phraortès, avec quelques cavaliers,] se retira vers la ville nommée Rhagæ, en Médie; alors je le fis poursuivre [[60]par mon armée, qui le fit prisonnier et qui l'amena devant moi. Je lui coupai le nez, la langue et les oreilles, je le fis exposer à la porte de mon palais;] le peuple entier le vit. Plus tard, je le fis mettre en croix à Ecbatane, [[61]lui et ses principaux adhérents.

« Darius le grand roi dit : Un Sagartien, nommé Tritantæchmès, se révolta contre moi.] Il parla au peuple ainsi : « Je suis roi de la race de Cyaxarès. » Alors je fis marcher l'armée de Médie [[62]et de Perse; je constituai pour leur chef le nommé Tachmaspadès, un Mède, je lui parlai ainsi : « Va et défais l'armée qui ne me reconnaît pas. » Tachmaspadès se mit en route avec l'armée; il livra le combat] à Tritantæchmès : Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd [[63]mon armée défit l'armée rebelle, et prit Tritantæchmès. On l'amena devant moi. Alors je lui coupai le nez et les oreilles, je l'exposai lié à la porte du palais.] Le peuple entier le vit; ensuite je fis mettre en croix les morts et les vivants.

« [[64]Darius le grand roi dit : C'est ce que je fis en Médie.

« Darius le grand roi dit : Les contrées nommées Parthie et Hyrcanie se révoltèrent contre moi;] elle se déclarèrent pour Phraortès. Et Hystaspe, mon père, résidait en Parthie. [[65]le peuple lui devint ennemi et se révolta. A la ville nommée Hyspaozatis, en Parthie, les rebelles livrèrent la bataille.] Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd Hystaspe défit ces rebelles. Le vingt-deuxième jour [[66]du douzième mois, ils livrèrent le combat. Ensuite le pays fut à moi. C'est ce que je fis en Parthie.

« Darius le grand roi dit : Ensuite j'envoyai les troupes de Perse, de Rhagæ.] Après que les troupes furent arrivées auprès d'Hystaspe, celui-ci les réunit aux autres. [[67]A la ville nommée Patigrabana, en Parthie, ils livrèrent la bataille. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd Hystaspe défit les insurgés. Le premier jour du cinquième mois,] ils livrèrent la bataille; il tua six mille cinq cent soixante d'entre eux, il en prit vifs quatre mille cent quatre-vingt-douze.

« [[68]Darius le grand roi dit : Ensuite le pays fut à moi. C'est ce que je fis en Parthie.]

« Darius le grand roi dit : Le pays nommé la Margiane se révolta contre moi. Il y avait

un homme, nommé Phradès, [[69] ils le reconnurent pour leur chef. Alors j'envoyai vers ce rebelle un Perse nommé Dadarsès, mon serviteur, qui était satrape en Bactriane. Je lui parlai ainsi : « Va, détruis cette armée qui ne m'obéit pas. »] Puis Dadarsès marcha avec les troupes; ils livrèrent la bataille avec les Margiens. [[70] Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd mon armée défit celle des rebelles. Le vingt-troisième jour du neuvième mois, ils livrèrent la bataille; il tua] quatre mille cent trois d'entre eux, et en prit vifs six mille cinq cent soixante-deux.

« Darius le grand roi [[71] dit : Ensuite le pays fut à moi. C'est ce que je fis en Bactriane.

« Darius le grand roi dit : Un homme, nommé Œosdatès, résidait dans la ville nommée Tarava, dans la contrée Iutia,] en Perse. Il se leva en Perse. Il parla au peuple [[72] ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus. » Alors les Perses qui n'ont pas de maisons vinrent de la plaine. Ils firent défection de moi, ils allèrent vers Œosdatès, il fut roi en Perse.]

« Darius le grand roi dit : Alors je fis marcher les troupes perses [[73] qui n'avaient pas fait défection vers la Perse et la Médie. J'en constituai le chef un Perse nommé Artabardès, mon serviteur.] Ensuite l'armée de Perse marcha avec moi contre la Médie, et Artabardès alla avec ses troupes [[74] contre la Médie. Lorsqu'il cheminait à travers la Perse, près d'un endroit nommé Rakha, en Perse, Œosdatès, qui s'appelait Smerdis, marcha contre lui pour offrir le combat;] ils livrèrent la bataille. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd [[75] mon armée défit celle d'Œosdatès. Le douzième joue du deuxième mois, ils livrèrent la bataille.

« Darius le grand roi dit : Ensuite] Œosdatès s'enfuit avec un petit nombre de cavaliers vers [[76] Pissiachadia; de là il sortit, pour la seconde fois, à la rencontre d'Artabardès, pour offrir le combat. Près d'une montagne nommée Paraga, ils livrèrent la bataille.] Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd mon arméo défit celle d'Œosdatès. [[77] Le sixième jour du cinquième mois, ils livrèrent le combat, et prirent cet Œosdatès et ses principaux adhérents.]

« Darius le grand roi dit : Plus tard, je fis mettre en croix cet Œosdatès et ses principaux adhérents, [[78] dans la ville nommée Chàdidia, en Perse.

« Darius le grand roi dit : C'est ce que] je fis en Perse.

« Darius le grand roi dit : Cet Œosdatès, qui s'appelait [[79] Smerdis, avait envoyé une armée en Arachosie à l'encontre du Perse Hyanès de nom, mon serviteur, satrape en Arachosie. Il avait institué un chef] en Arachosie, parlant ainsi : « Allez, défaites ce Hyanès, et [[80] l'armée qui reconnaît le roi Darius. » Alors cette armée qu'Œosdatès avait envoyée marcha à la rencontre d'Hyanès pour lui offrir le combat. A la ville nommée Capissakanis, en Arachosie,] ils livrèrent la bataille. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd [[81] mon armée défit celle des rebelles. Le treizième jour du dixième mois ils livrèrent la bataille; et, pour la seconde fois, les insurgés se réunirent et marchèrent à l'encontre de Hyanès pour offrir le combat. Dans la contrée nommée Gandutava,] ils livrèrent la bataille. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd [[82] mon armée défit celle des insurgés. Le septième jour du douzième mois ils livrèrent la bataille.

«Darius le grand roi dit :] Alors cet homme, qui fut le chef d'armée qu'Œosdatès avait envoyé, s'enfuit avec une troupe composée de peu de [[83] cavaliers. Il parvint jusqu'à la ville nommée Arsada, en Arachosie. Alors Hyanès la poursuivit,] prit cet homme et tua ses principaux adhérents; morts et vifs [[84] il les fit mettre en croix. Alors le pays fut à moi : c'est ce que] je fis en Arachosie.

«Darius le grand roi dit : Pendant que j'étais en Perse et en Médie, [[85] les Babyloniens firent défection pour la seconde fois. Un Arménien, nommé Arakh, fils de Haldita, se leva à Babylone. Il s'insurgea dans la ville nommée Dubâla, parlant] ainsi au peuple de Babylone : «Je suis Nabuchodonosor, fils de Nabonid.» Alors le peuple de Babylone se révolta contre moi, [[86] et se déclara pour cet Arakh, qui s'empara de Babylone; il fut roi de Babylone. Alors j'envoyai des troupes à Babylone. Un Mède, nommé Intaphrès, mon serviteur, je le leur donnai] pour chef, et je l'envoyai, parlant ainsi : «Va et défais l'armée insurgée [[87] qui «ne me reconnaît pas à Babylone.» Intaphrès marcha avec les troupes contre Babylone. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd Intaphrès] défit l'armée à Babylone et prit les autres (chefs); le peuple, qui s'était révolté avec eux, [[88] se déclara pour moi. Le vingt-deuxième jour du onzième mois, cet Arakh, qui avait dit : «Je suis Nabuchodonosor,» fut pris, lui et ses principaux adhérents; ils me furent] amenés. Alors je rendis un décret, ainsi conçu : «Qu'Arakh et ses principaux adhérents [[89] soient mis en croix à Babylone.» C'est ainsi qu'ils moururent.]

«Darius le grand roi dit : C'est ce que je fis à Babylone.

«Darius le grand roi dit : Ce que j'ai fait, [[90] je l'ai fait de tout temps par la grâce d'Ormuzd. Parce que ces pays se révoltèrent, j'ai livré dix-neuf batailles; par la grâce d'Ormuzd je les ai pacifiés,] et je pris leurs neuf rois. Un Mage, Gomatès de nom, mentit en parlant ainsi : [[91] «Je suis Smerdis, fils de Cyrus;» celui-ci ameuta la Perse. Un Élamite, Athrinès de nom, mentit en parlant ainsi : «Je suis roi d'Élam;» celui-ci] ameuta Élam. Un Babylonien, Nidintabel de nom, mentit en parlant ainsi : «Je suis Nabuchodonosor, [[92] fils de Na- «bonid;» celui-ci ameuta Babylone. Un Perse, nommé Martias, mentit en parlant ainsi : «Je «suis roi d'Élam;» celui-ci] ameuta Élam. Un Mède, nommé Phraortès, mentit en parlant ainsi : «Je suis Xathritès, [[93] de la race de Cyaxarès;» celui-ci ameuta la Médie. Un Sagartien, Tritantæchmès de nom, mentit en parlant ainsi : «Je suis roi en Sagartie, de la race «de] Cyaxarès;» celui-ci ameuta la Sagartie. Un Margien, Phradès de nom, [[94] mentit en parlant ainsi : «Je suis roi de Margiane;» celui-ci ameuta la Margiane. Un Perse, Œosdatès de nom, mentit en parlant ainsi : «Je suis Smerdis, fils de Cyrus;»] celui-ci ameuta la Perse. Un Arménien, Arakh de nom, [[95] mentit en parlant ainsi : «Je suis Nabuchodonosor, fils de «Nabonid;» celui-ci ameuta Babylone.

«Darius le grand roi dit : Voilà les neuf rois] que mes armées défirent et tuèrent dans [[96] ces batailles.

«Darius le grand roi dit : Ces pays qui se révoltèrent contre moi, le dieu du mal les rendit

rebelles, et il fit que ces hommes-là ameutèrent] le peuple. Mais Ormuzd les donna dans ma main; [97 Ormuzd les livra, comme c'était mon désir.

« Darius le grand roi dit : Toi qui après moi seras roi, tiens-toi bien loin de tout mensonge;] l'homme qui ment, punis-le sévèrement. Si tu penses ainsi, [98 ma royauté sera impérissable. »

« Darius le grand roi dit : Ce que j'ai fait, en toute époque, je l'ai accompli par la grâce d'Ormuzd. Toi qui après moi] verras ce que j'ai fait, que l'inscription qui est gravée sur cette table me serve de témoin, [99 et que tu ne la prennes pas pour mensongère.

« Darius le grand roi dit : Ormuzd peut t'être témoin que cela est la vérité, que je n'ai fait de mensonge] à aucune époque.

« Darius le grand roi dit : Par la grâce d'Ormuzd [100 j'ai accompli bien d'autres œuvres qui ne sont pas consignées dans cette inscription; mais, pour cette raison, l'homme qui verra plus tard cette table, et qui n'y lira pas ce que j'ai fait ailleurs, ne devra pas] s'autoriser à parler ainsi : « Ce sont des mensonges. »

« Darius le grand roi [101 dit : Les rois qui vécurent avant moi n'ont pas accompli d'œuvres telles que les miennes, puisque, à toute époque, j'ai fait tout par la grâce d'Ormuzd.

« Darius] le grand roi dit : Toi qui verras ces tables et les inscriptions, [102 qu'elles t'enseignent que tu n'effaces pas ces tables. Si tu ne les effaces pas et que tu en répandes le contenu dans le peuple, qu'Ormuzd te rende heureux, qu'il étende ta race, qu'il prolonge tes jours. Mais, si tu effaces ces tables [103 et que tu n'en répandes pas le contenu dans le peuple, qu'Ormuzd t'anéantisse, que tu n'aies pas de progéniture.

« Darius le grand roi dit : Ce que j'ai fait à toute époque,] je l'ai fait par la grâce d'Ormuzd; Ormuzd m'a soutenu, et les [104 autres dieux qui existent.

« Darius le grand roi dit : Et, si Ormuzd m'a soutenu, et les autres dieux qui existent, c'est parce que je n'ai pas été méchant, ni menteur, ni ai-je] commis d'injustice, ni moi ni ma race. J'ai marché dans les lois, les droits et coutumes [105 je ne les ai pas lésés. L'homme qui était dévoué à ma maison, je l'ai soutenu, et l'homme méchant, je l'ai sévèrement puni.

« Darius le grand roi] dit : Toi qui après moi seras roi à ma place, l'homme qui ment, et l'homme injuste, [106 ne les épargne pas, punis-les sévèrement.

« Darius le grand roi dit : Toi qui viendras après moi, et qui verras l'inscription que j'ai écrite et ces images, ne les mutile pas, et toute la vie protége-les.] Et, si tu vois cette inscription et ces images, [107 et que tu ne les mutiles pas, et que tu les conserves, autant que tu auras de la progéniture, qu'Ormuzd te bénisse, qu'il étende ta race,] qu'il prolonge tes jours, et qu'Ormuzd fasse prospérer [108 tout ce que tu entreprendras. Et, si tu vois cette inscription et ces images, et que tu les mutiles, et que tu ne les conserves pas, autant que tu auras de la progéniture, qu'Ormuzd t'anéantisse,] que tu n'élèves pas tes enfants, et qu'Ormuzd maudisse [109 tout ce que tu entreprendras.

« Darius le grand roi dit : Voici les hommes qui furent] avec moi quand je tuai le Mage

Gomatès, [[110]qui s'appelait Smerdis. Ceux-ci furent avec moi : Intaphernès de nom, fils] d'Œosparès, Perse; Otanès de nom, fils de Sochrès, Perse; [[111]Gobryas de nom, fils de Mardonius, Perse; Hydarnès de nom, fils de Megabignès, Perse; Megabyze] de nom, fils de Dadyès, Perse; Ardimanis de nom, fils d'Ochus, [[112]Perse. Toi qui seras roi après moi, soutiens les hommes de la valeur de ceux qui furent avec le roi Darius, et par l'assistance desquels je fis de telles choses,] de tels hommes, soutiens-les toujours! »

CHAPITRE VI.

INSCRIPTION DES FENÊTRES.

Nous avons gardé pour la fin la petite légende qui se trouve sur les fenêtres de Persépolis. Quoique très-brève, elle est très-difficile à expliquer, parce qu'elle contient des termes architectoniques, mots qui se retrouveront souvent dans les inscriptions *unilingues* d'Assyrie. La difficulté de l'interprétation des documents de cette nature se révèle par la multiplicité des explications que l'on a proposées pour cette petite inscription. Nous avons déjà, dans notre mémoire sur les inscriptions perses, rendu compte des diverses manières de retrouver le sens de ce document, et nous avons maintenant acquis la certitude que, parmi toutes les interprétations proposées, et très-différentes les unes des autres, la nôtre est celle qui se rapproche le plus de la vérité.

Le perse est :

Ardaçtâna âthañgina Dârayavahus khsâyathiyahyâ vithiyâ karta.
Vestibulum marmoreum (in) Darii regis æde constructum.

Je ne reviens pas sur les opinions de mes devanciers dont on a reconnu l'inexactitude : je ne me permets que de rectifier la mienne, émise déjà avec un signe de doute. J'avais traduit, « Chambranle de pierre fait dans le palais du roi Darius; » maintenant la traduction assyrienne me porte à donner l'interprétation suivante : « Colonnade de marbre, construite dans le palais du roi Darius. »

La version assyrienne donne :

Ku - bu ur. ri i - mu. ga - la - la. i - na. bi it.
Vestibulum columnis præditum marmoreum in domo

Da - ri - ya - vus. šar - ri. ip - su.
Darii regis constructum.

Cette interprétation prouve ce que j'avais avancé, que le mot d'*ardaçtâna*, loin d'être un adjectif signifiant «élevé,» est, au contraire, un substantif dérivé de cette idée, mais ayant un sens architectonique.

Ensuite elle confirme la traduction de *vithiyâ* comme un locatif de *vith* «maison.»

Reste donc maintenant à nous rendre compte des mots *kubur rimu galala*.

Le premier terme se trouve souvent dans les inscriptions assyriennes; il vient de la racine כבר «être haut.» En éthiopien *kybâr* vent dire «palais,» et c'est ce mot que nous rencontrons également dans la langue d'Assour. Une question peut être soulevée : ce mot babylonien *kubur* se rapporte-t-il au palais tout entier, on a-t-il trait à la partie de la maison royale où se trouve l'inscription, c'est-à-dire «la grande salle?» Je crois devoir me décider pour le second : ce mot n'indique que le grand vestibule hypostyle.

Mais, pour rendre l'idée d'*ardaçtâna* «la salle élevée,» la version assyrienne ajoute *rimu*, de *rim* «haut;» employé quelquefois comme adjectif. La même expression pourtant sert de terme technique : Nabuchodonosor parle des *rim* qu'il construisit à côté de ses portes, et je ne doute pas que le mot *rim* ne cache la même idée que l'inscription de Darius indique par le substantif *kubur*. Le monogramme rendant *rim* est [cuneiform], signe que nous savons avoir la valeur syllabique de *am*[1] : le sens semble être celui de «portique.»

Du reste, nous n'avons qu'à rappeler que la racine hébraïque ארם, très-rapprochée de celle de רום, et ayant le même sens, compte parmi ses dérivés le mot ארמון, l'expression usitée pour «palais.» Nous nous bornons à citer comme appartenant à la même famille la racine הרם, d'où dérive هرم «la pyramide.»

Quant au mot *galala*, il vient sûrement de גלל «être rond.» En chaldaïque, le mot גלל veut dire «pierre,» et spécialement «marbre;» ainsi le Talmud dit כלי גללין «vase de marbre.» Cette interprétation confirmerait et la lettre et l'explication du mot perse *athañgina* «fait de pierre,» comme le prototype du perse moderne سنگ «pierre.»

Dans ce cas, on retrouverait le perse *athañga* dans un sanscrit *açâku*, qui n'existe pas sous cette forme : la racine *aç* pourtant a parmi ses dérivés le mot *açma*, qui veut effectivement dire «pierre.»

Le mot *galal*, du reste, admet une autre interprétation philologique, celle de «voûte élevée.» Je n'en parle du reste que pour mémoire, parce que des raisons archéologiques ne me font pas supposer que les Perses aient eu des voûtes en pierre.

Nous voyons donc dans le mot *galal* le mot «pierre» ou «marbre,» quoique ce terme ne soit pas précédé du monogramme indiquant «pierre,» [cuneiform].

Le reste de l'inscription ne souffre pas de difficulté.

Nous remarquons que le mot «roi» est écrit phonétiquement, comme souvent dans les textes de Babylone. Nous avons déjà remarqué que le signe [cuneiform] remplace aussi bien [cuneiform] [cuneiform] *sa ar*, que [cuneiform] [cuneiform] *sa ar*. Les langues congénères ne permettent, dans

[1] Voir l'inscription de Londres, col. III, l. 59, comparée avec la transcription cursive qu'en donne Ker Porter.

ce cas, que la transcription par un ס. Les savants anglais qui écrivent le mot assyrien *shar* sont en désaccord avec la langue hébraïque, ainsi qu'avec la transcription donnée par la Bible du nom de « Sargon. »

Ipsû est le *status emphaticus* de *ipis* ou *ibis* עבש « œuvre, » et nous transcrivons le texte entier ainsi :

כְּבָר רִים גלל אִן בֵּית דָּרְיָוֻשׁ סַרָא עִבְשָׁא :

« Vestibule à colonnes de marbre, œuvre (construite) dans le palais du roi Darius. »

La traduction médo-scythique est fort difficile à expliquer; mais elle est très-instructive, en ce qu'elle confirme encore une fois l'antériorité de l'écriture touranienne. Le mot *rim* est traduit par *haras-inna*, dont *haras* veut dire « haut, » comparable au magyare *erös*. En effet nous trouvons dans les syllabaires la lettre [cuneiform] *har* interprétée par *ramimu* de la racine connue *ramam* « être élevé. »

CHAPITRE VII.

INSCRIPTION ASSYRIENNE DE DARIUS A PERSÉPOLIS.

Nous terminerons ce chapitre par un texte dont nous ne possédons plus l'original perse, et qui, par cela même, forme le trait d'union entre les inscriptions trilingues et celles de Babylone. Ce texte n'a été analysé que par M. de Saulcy, qui a reconnu qu'il ne correspond ni à l'inscription perse à côté de laquelle il se trouve, ni à la version touranienne. Le lecteur appréciera les restitutions que nous avons cru devoir faire.

1. [cuneiform]
U - ru - ma az - da. ra - bi. sa. ra - bu u. in. ih.
Oromazes magnus qui maximus supra

[cuneiform] 2. [cuneiform]
ilui. gab - bi. sa. samí. u. irṣit. ib - nu - u. u. nisi.
deos omnes. qui cœlum et terram creavit, et homines

[cuneiform] 3. [cuneiform]
ib - nu - u. sa. dumku. gab - bi. id - din - nu. va. ana. nisi.
creavit, et auctoritatem omnem dedit hominibus

[cuneiform] 4. [cuneiform]
in. lib - bi. bal - tu ¹. sa. a - na. Da - a - ri - ya -
inter animantia, qui Da-

¹ Il n'y a pas de lacune entre ces deux lettres, comme le porte le texte publié par M. de Saulcy.

vus. šarru. ib - nu - a. u. a - na. Da a - ri - ya - vus.
rium regem creavit, et Dario

5. *šarri. šarru a - tu. id - din - nu. in. dk - ḫar. a - ga a.*
regi imperium dedit in terra ista

rap - sa a - tuv. 6. *sa. matât ma - di i - tuv. in.*
ampla quæ provincias multas in

ḫb - bi - šu. Par - šu. 7. *Ma - da ai. u. matât. sa - ni - tu.*
medio (continet): Persiam, Mediam et provincias alias

va. li - sa - nu. 8. *sa - ni - tuv. sa. sadi. u. ma a - tuv. sa.*
cum lingua alia montium et vallium quæ

a - ḫa - na ai. 9. *a - ga a. mar - ra - tuv. u*
citra [hæ] mare, et

a - ḫu ul - lu - ai. 10. *ul - li i. sa. mar - ra - tuv.*
ultra [istæ] mare,

sa. a - ḫa - na ai. 11. *a - ga a. sa. dk - ḫar. ṣu - ma - ma - i -*
quæ citra [hæ] terram deser-

tuv. u. a - ḫu ul - lu ai. ul - li i. 12. *sa. dk - ḫar.*
tam, et ultra [istæ] terram

ṣu - ma - ma - i - tuv. Da a - ri - ya - vus. šarru. 13. *i -*
desertam. Darius rex di-

ḫab - bi. in. silli. sa. U - ra - ma az - da. a - ga - ni
cit: in umbra Oromazis hæ

i - tuv. 14. *matât. sa. a - ga a. i - ba - sa '. sa.*
(sunt) provinciæ quæ ista fecerunt, quæ

a - gan - na. ib - ḫu - ruv. 15. *Par - šu. Ma - da ai. u.*
hic coiere: Persia, Media et

matât. sa- ni - ti. va. 16. *h - sa - nu. sa- n - tuv. sa.*
provinciæ aliæ cum lingua alia

sadi. u. ma a - tuv. sa. a- ḥa - na ai. 17. *a - ga a. sa.*
montium et vallium quæ citra [hæ]

mar - ra - tuv. u. a- ḥu ul - lu ai. ul - h i.
mare et ultra [istæ]

18. *sa. mar - ra - tuv. a. a- ḥa - na ai. a- ga a. sa.*
mare, et citra [hæ]

ik - ḳar. 19. *ṣu - ma - ma - i - tuv. u. a- ḥu ul - lu ai.*
terram desertam et ultra

ul - h i. 20. *sa. ik - ḳar. ṣu - ma - ma - i - tuv.*
[istæ] terram desertam :

lib - bu u. sa. a- na - ku. 21. *ni - t - mu. as - ku un -*
sicut ego jussum faciebam

nu us -su- nu. sa. a- na - ku. 22. *t - bu us. gab - bi. in.*
iis. Quæ ego feci omnia in

pilli. sa. U - ru - ma az - da. 23. *t - ti - bu us.*
umbra Oromazis feci;

a- na - ku. U - ru - ma az - da. h ṣ - ṣur. 24. *it - ti.*
me Oromazes protegat cum

ilui. gab - bi. a - na. anaku. u. a- na. sa. a- na - ku.
diis omnibus et me et quæ ego

a - bil.
feci.

Quoique ce texte se rapproche, en général, des autres inscriptions des Achéménides, il

appartient néanmoins, à cause des différences du détail, aux plus difficiles qui nous soient parvenus. Je serais très-enclin à croire qu'il n'a jamais existé de version perse de ce texte, qui, plus que tout autre, semble destiné à ramener à la foi mazdéenne les sectateurs du culte sémitique des Babyloniens. Ce document se trouve auprès de deux inscriptions perses cotées *H* et *I* dont une version assyrienne nous aurait beaucoup appris; car elles sont remplies de termes intéressants, qui ne se lisent que là. Mais la raison de ce manque de traduction nous paraît simple, car surtout l'inscription *I*[1] ne s'adresse qu'aux Perses seuls. Darius énumère les pays qui se trouvent sous sa domination et qu'il contient à l'aide du peuple perse; il enjoint à son successeur de ne pas redouter l'ennemi et de protéger son pays, et, dans l'inscription *I*, il glorifie la Perse comme belle, riche en hommes et en chevaux. Rien de tout cela ne se trouve dans le texte assyrien.

L'énumération nominale est remplacée par une série de quatre catégories de pays, en dehors des provinces maîtresses, la Perse et la Médie. La détermination de leur signification a été une des plus difficiles et des plus longues dont je puisse me souvenir. Après avoir cherché partout le sens des *aḫanai aga* et des *aḫulluai ulli* de l'eau et de la terre, j'ai pensé, en m'aidant de la forme *aḫi ullai* sur le texte de Nakch-i-Roustam, à décomposer ces deux termes en *aḫ* et dans les deux démonstratifs, le plus proche *aga, anni*, et le plus éloigné *ulli*. En comparant le terme *aḫ* ou *aḫi* avec l'arabe وجه et نحو «diriger,» j'ai cru pouvoir lui attribuer la notion de région, de sorte que ces compositions אַחְנַי et אַחֻלַּי indiquent «près» et «loin,» ou «en deçà» et «au delà.»

Les expressions qui rendent, dans le texte sémitique, les idées de mer et de terre, sont expliquées, sauf le mot [cunéiforme]; celui-ci représente, dans la transcription phonétique, *ṣu-ma-ma-i-tuv*. Mais alors il y a un hiatus très-difficile à expliquer, à moins que l'on n'y veuille voir un féminin d'un dérivé local en *ai*, comme, par exemple, le caillou de Michaux nous fournit le nom propre d'une femme s'appelant : חנה־סרגניה[2]. Mais qu'est-ce que צממית? Je propose de rattacher ce mot au groupe des racines צום «jeûner,» צמא «avoir soif,» צמק «dessécher,» de sorte que le mot assyrien signifierait «la terre altérée, le désert.» Nous traduisons ce passage ainsi : «Ces pays-ci en deçà de la mer, ces pays-là au delà de la mer[3], ces pays-ci en deçà du désert, ces pays-là au delà du désert.»

Nous avons voulu commencer notre interprétation par la plus grande difficulté; car le reste présente moins d'obscurité. Je traduis le mot [cunéiforme] *baltū* par «êtres animés» (voy. p. 224), quoique je ne me rende pas exactement compte de la terminaison *ū*. On remarquera, du reste, la notable différence du style de cette inscription, surtout dans le protocole.

Il est évident, par la répétition de la forme [cunéiforme] (l. 8 et 16), qu'elle n'est ni identique à [cunéiforme] *mâtat*, ni à [cunéiforme] *mâtur*, qui doit avoir, comme souvent, la si-

[1] C'est l'inscription *I* où se trouvent les satrapies qui ont aidé Burnouf et Lassen à retrouver l'alphabet arien.

[2] La femme de *Hisr-Sargon* (Khorsabad).

[3] Comparez l'inscription de Nakch-i-Roustam, p. 175.

gnification de «pays plat.» Nous prenons donc l'idéogramme figuré ci-dessus pour l'expression de «montagne,» et le transcrivons שדי.

Le dernier mot me paraît identique au terme assyrien [cunéiforme], dont le second signe a la forme babylonienne [cunéiforme] (voy. p. 114 et 203), et la signification de «faire.»

J'ai cru devoir restaurer et lire (l. 13) *haganit* «telles sont,» et, à la fin de la ligne 14, יִבְחֲרוּ *ibhuru* «s'assemblèrent,» sans compter des restitutions insignifiantes (l. 21, 23, 24).

Voici la transcription de l'inscription :

1 ארסוזא רב שרבו אן צלי אלהי נבי · 2 ששמי וארצת יבנו · ונשי יבנו · שדסקא 3 נבי ידן אן גשי אן לבא בלטו ·
שאן 4 דריוש סרא יבנו · ואן דריוש 5 סרא סרותא ידנו אן עקר הנא דפשת 6 שמתת מדת אן לבשו · פרס
7 ומדי ומתת שנת ולשן 8 שנת ששדי ומתא · שאחני 9 הנא שמרתא ואחלוי 10 אלי שסרתא שאחני
11 הנא שעקר צמסית ואחלוי אלי 12 שעקר צמסית : דריוש סרא 13 יקבי · אן צלי שארסוזא הננת 14 מתרת
שהנא יצבשא שהננא יבחרא · 15 פרס מדי ומתת שנת ו 16 לשן שנת ששדי ומתא · שאחני 17 הנא שסרתא
ואחלוי אלי 18 שסרתא ואחני הנא שעקר 19 צמסית ואחלוי אלי 20 שעקר צמסית · לבו שאנכו 21 נעם
אשכנשן · שאנכו 22 אעבש · נבי אן צלי ארסוזא 23 אעתבש · אנכו ארסוזא לצר 24 אתי אלהי נבי · אנכו
ושאנכו אבל :

Tels sont les textes trilingues dont nous avons cru devoir donner l'explication. Nous avons voulu étendre, autant que possible, la base sur laquelle il faut asseoir l'interprétation des inscriptions babyloniennes et ninivites. On comprend notre préoccupation à cet égard. Dorénavant il ne s'agira plus d'invoquer le secours d'une traduction; il faudra marcher seul, sans autre assistance que celle que nous fournissent ou les textes dans leur ensemble, ou les principes de la philologie comparée. Mais combien nombreux sont les écueils que nous aurons à éviter et auxquels nous n'échapperons peut-être pas toujours! Notre interprétation ne se portera pas que sur une seule sorte d'inscription; nous en verrons qui appartiennent à des ordres d'idées bien différents. Un mot, une syllabe bien comprise, peuvent nous mettre sur la voie de la vérité; mais aussi, en revanche, il faudra bien peu de chose pour nous écarter du droit chemin et nous laisser pendant assez longtemps dans notre erreur. Car les racines d'une langue, et surtout d'un dialecte sémitique, se prêtent à beaucoup d'interprétations, et, si l'on ne se défie pas de ses rapides progrès, si l'on n'est pas en garde contre sa propre sagacité, on arrivera à des résultats qui peuvent intéresser un instant par leur nouveauté, mais qui seront renversés par des appréciations moins brillantes peut-être, mais plus solides.

Le lecteur jugera, du reste, des efforts que nous avons faits pour porter la lumière dans ces ténèbres. Nous n'avons pas la prétention d'avoir allumé un flambeau dont la clarté fasse ressortir tous les traits du tableau; nous croyons seulement avoir éclairé les faits de sorte qu'on puisse se rendre compte de la nature de l'objet représenté.

LIVRE III.

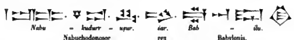
DÉCHIFFREMENT DES INSCRIPTIONS UNILINGUES DE BABYLONE ET DE NINIVE.

CHAPITRE PREMIER.

INSCRIPTION CURSIVE DE NABUCHODONOSOR, EN SIX LIGNES.

Nous commencerons la série des inscriptions unilingues par quelques textes que nous avons nous-même recueillis dans les ruines de Babylone, et qui viennent à l'appui des résultats topographiques contenus dans le premier volume.

En voici un dont l'original est malheureusement perdu dans le Tigre. Il se trouvait sur le côté étroit d'une brique de la longueur ordinaire d'un pied babylonien, et haute de huit centimètres. J'avais fait extraire d'un mur d'une maison, à Hillah, cette brique qui m'avait été signalée par une vieille femme. L'inscription se composait de six lignes; elle était écrite en caractères cursifs, et commençait ainsi :



Fort heureusement nous trouvons le nom de Nabuchodonosor sur le roc de Bisoutoun. Nos lecteurs se rappelleront (voir p. 16, 40, 45, 92) qu'il y est écrit de cette sorte :



Nous avons déjà analysé, lors du déchiffrement des signes idéographiques, les différents éléments dont se compose le nom du destructeur de Jérusalem. Nous avons vu que était un des idéogrammes du dieu Nebo, et qu'il pouvait s'interpréter par le dieu du sceptre, de l'onction ou de la royauté. Effectivement, nous remarquons partout, dans les inscriptions assyriennes, que Nebo est la divinité à laquelle les rois font remonter l'origine de leur puissance royale.

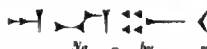
Mais le mot que nous rencontrons ici n'est pas, mais ; et ces deux signes ont été contractés en un seul, qui a la forme. On sait que est la forme babylonienne de l'assyrien, représentant la syllabe *ak*, comme les idées «faire» עבד et «administrer» פקד. Or ce groupe de l'inscription babylonienne, ainsi que l'idéogramme ninivite, est très-souvent remplacé par les lettres



Les livres des Sabéens identifient le dieu Nebo avec la planète de Mercure, et il n'est pas sans vraisemblance que cette assimilation soit empruntée à l'ancienne astrologie des Chaldéens[1]. Le nom semble l'indiquer; car, comme l'a déjà remarqué Gesenius, Nebo pourrait signifier le prophète, celui qui annonce le soleil. Il faut avouer que la forme répétée si souvent de *Nabiuv* rappelle on ne peut mieux le mot hébreu נביא et l'arabe نبي.

Mais pourquoi les Grecs et les Juifs n'ont-ils pas transcrit Nebio, Nabio au lieu de Nebo et Nabo?

Les textes du musée britannique nous donnent une réponse très-décisive. La tablette *K.* 197[2] nous fournit beaucoup de manières d'écrire le nom de Nebo, et que nous n'énumérons pas ici, la plupart d'entre elles ne se rencontrant pas dans nos inscriptions. On y remarque aussi le groupe phonétique cité, rangé du côté des monogrammes; mais, à la droite du lecteur, tous ces assemblages de signes exprimant le dieu Nebo sont expliqués uniformément par



Donc la tablette mentionnée nous fait voir que déjà, du temps de Sardanapale V, l'écriture était restée en arrière de la prononciation. C'est le fait le plus ancien de ce genre qui puisse être signalé d'une manière certaine; et il rappelle le phénomène qui s'est produit sur une si vaste échelle dans la formation des langues romanes. Le document dit simplement : «Écrivez *Nabiuv*, mais prononcez *Nabu*.»

Nous n'insistons pas davantage sur les deux éléments qui se trouvent à Bisoutoun comme à Babylone, et permutent, dans les mêmes textes, avec les représentants phonétiques de *kudurr* et de *uṣur*. Nous répétons seulement que l'ensemble du nom fournit une phrase impérative, comme la plupart des noms babyloniens. La signification de *Nabukudurruṣur* est obscure, parce que le sens du mot *kudurr* est encore à trouver. Si, au lieu de *kudurr*, il y avait *ḳudurr*, la question serait résolue; on pourrait alors rattacher ce mot à la racine קדר qui, en arabe, signifie «puissance.» Il existe pourtant, en arabe, un mot كُدُرٌ, ce qui va par-

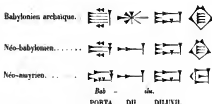
[1] On trouve pourtant dans les tables astronomiques une étoile nommée *Ṣikkaṣ*, qui pourrait être identique au Σεχὲς τὸ Ἑρμοῦ ἄσ7ρον d'Hésychius. — [2] Voir p. 46, et *Études assyriennes*, p. 14.

faitement, au point de vue de la grammaire, et qui a le sens de «jeune homme;» de sorte que le nom du roi chaldéen signifierait : «Nebo protége le rejeton.»

Le nom du père de Nabuchodonosor se compose également de trois éléments, dont le premier et le dernier sont les mêmes que dans le nom du fils. Celui du milieu est *pallu* «fils :» donc Nabopallassar signifie : «Nebo protége le fils.»

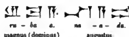
Cette dernière étymologie est sûre, tandis que l'autre repose sur une hypothèse.

Nous avons également expliqué déjà (p. 46, 67, 157) le nom de Babylone tel qu'il se présente ici, et qui rend par des monogrammes l'idée de *porte de Saturne*. Nous rencontrons ce nom souvent écrit sur des briques en caractères archaïques, auxquels nous identifions les lettres assyriennes :



Le dernier signe se trouve comme déterminatif d'une terre, d'un pays ou d'une ville, après une série de noms propres. Parmi ceux-ci se trouvent l'Assyrie, la Susiane, Orchoé, Ninive, Chalanne, Borsippa, c'est-à-dire des noms géographiques appartenant à la Mésopotamie et à la vallée du Tigre. L'idéogramme d'Israël, où [cuneiform sign] se trouve également, est le seul qui ne soit pas de cette catégorie.

L'inscription continue :



Ces mots n'offrent aucune difficulté pour l'interprétation. *Rubâ* n'est pas précisément identique à l'adjectif *rabû* «grand;» il en diffère en ce qu'il se trouve toujours seul. Il est donc substantif et correspond à l'arabe رَبّ «seigneur,» qui est prononcé par les Arabes comme s'il y avait *robb*, avec un *dhamma*. Nous avons déjà dit que ce terme se trouve dans le titre de Darius, à Bisoutoun. (Voy. p. 199.)

Quant à *nahadu*, pour lequel l'inscription de Londres a *nahadav*, nous y reconnaissons l'arabe نهد, qui, d'après la transformation des racines נה en וה, est devenu en hébreu הוד «majesté.» Ce verbe assyrien *nahad* se montre dans beaucoup de dérivés; nous le rencontrerons bientôt dans le nom de Nabonid où נָהִד est le participe de l'actif. Je ne l'ai vu, jusqu'ici,

que dans la voix de l'istaphal, sous la forme יִשְׁתַּגַּר, dont on a fait אִשְׁתַּגַּר (inscript. de Londres, col. I, ligne 36), selon un changement fréquent de lettres radicales.

Nahadu, ou plutôt *nadu*, n'est autre chose que le participe *nahid* avec l'allongement emphatique נְהִדָא.

Le titre de *nahad* est une des premières épithètes que se donnent d'ordinaire les rois; il est toujours employé, comme ici, seul et d'une manière absolue. C'est ainsi que Sardanapale V s'intitulait :

Aśur-iddanna-palla anaku nahdu śar Assur.
Sardanapalus ego augustus rex Assyriæ.

De ce protocole on a fait : « Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès; » et, comme je l'ai indiqué ailleurs, ce n'est pas la seule fois qu'un nom de prétendu roi assyrien doive son origine à une inscription ninivite mal lue et faussement interprétée.

L'inscription continue :

za - nu in. BIT. SAG. GA. ṬU. au. BIT. ZI. DA.
Haram Ṣarḫ.
instaurator pyramidis et turris.

Voilà une phrase qui soulève de prime abord une difficulté grave. Nous analyserons plus tard ce qui est facilement explicable, le mot *zanin;* mais quant aux deux groupes, nous en lisons, il est vrai, tous les signes, tout en ne pouvant pas nous prononcer, avec autant de certitude, au sujet de la prononciation des idéogrammes.

Nous avons cru, il y a deux ans, que ces deux mots étaient parfaitement lus *bit saggaṭu* et *bit zida;* nous avons expliqué ces termes par des noms de villes, dont le premier signifierait « maison du repos, » et le second « maison de chasse. » Nous y voyions des noms de villes de la Mésopotamie, et nous étions, sur la lecture, sur la signification et sur l'application de ces noms, d'accord avec nos collaborateurs britanniques.

Les textes de Ninive étudiés par nous à Londres ont renversé nos premières idées. Dans un fragment que nous avons découvert, l'ensemble des deux signes [cunéiformes] se trouve interprété par *nasu* « celui qui porte » et sans doute aussi « homme. » Ces deux racines, celle de « porter » et de « homme, » sont entre elles dans le même rapport que le germanique *barn* « enfant » avec la racine *bar* « porter. » Le document auquel je fais allusion nous fournit au moins une vingtaine de monogrammes simples et complexes, et qui tous se prononcent *nasû*. Seulement, ce mot ayant beaucoup de significations, on a ajouté, chaque fois, celui qui lui est synonyme dans le cas spécial (voyez p. 94). Dans cette liste on trouve :

SAG. GA. ṬU | sa. ri i -su
nasu qui est caput.

Donc les trois signes ne doivent pas être pris comme des caractères phonétiques; la première lettre ne fait qu'indiquer l'ordre d'idées auquel appartient *gaṭu :* aussi *ṣak*, à lui seul, signifie-t-il « tête, chef. »

Ces trois lettres entrent encore dans beaucoup de groupes complexes, et nous en avons déjà mentionné (p. 94). Leur emploi fréquent nous prouve que l'ensemble des syllabes que nous voyons ici ne doit pas se lire *bitsaggaṭu*, mais qu'il a un son tout différent, identique au mot qui exprimait, en babylonien, l'idée de « maison de chef, palais. » L'édifice qui est désigné par ces lettres est celui dont les ruines s'appellent aujourd'hui *Babil.* C'était la pyramide qui renfermait le tombeau de Bélus, et que Nabuchodonosor, dans l'inscription de Borsippa (voy. *Études assyriennes*, p. 34), a nommée le temple auquel se rattache le plus antique souvenir de Babylone. Nous croyons que le mot se prononçait חרם, le mot sémitique ayant le sens de « pyramide. »

Mais aucune preuve n'a encore confirmé cette prononciation très-plausible. Nous n'aurons de certitude, à ce sujet, qu'après avoir rencontré une tablette ninivite expliquant directement cet idéogramme par un mot écrit en caractères phonétiques.

Une plus grande difficulté nous attend encore à l'explication du second mot *BIT-ZIDA*. Dans les tablettes de Sardanapale, 𒍣 *zi* et 𒁕 *da* sont interprétés par différentes expressions assyriennes; mais, jusqu'ici, je n'ai pas remarqué une explication du complexe *zida*, et encore moins en ai-je trouvé une qui nous fasse comprendre notre groupe composé, lu dans presque toutes les inscriptions babyloniennes.

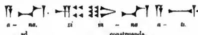
En tout cas, ce ne sont pas des noms de ville comme nous l'avions cru; car, à Ninive, il y a également un Bitzida, dont une inscription de Sardanapale V (Layard, pl. LXXXV) fait foi. De même, le mot de *bitsaggaṭu* se trouve souvent où il ne peut signifier le nom de cité. A Babylone, comme à Ninive, le *BIT-ZIDA* est la demeure de Nebo, et le baril dit de Bellino, qui contient l'énumération des édifices élevés par Nabuchodonosor, de même que la grande inscription du East-India-House, dit expressément que ce temple de Nebo n'était pas à Babylone proprement dite, mais à Borsippa.

Les ruines du *BIT-ZIDA* ne sont autres que celles qui nous étonnent aujourd'hui sous le nom du *Birs-Nimroud.* C'était la Tour de Babel, le temple des sept planètes, appelé صرح par les Arabes, et très-probablement nommé צרחא *Ṣarḥa* par les Babyloniens.

Dans toutes les inscriptions, Nabuchodonosor se nomme reconstructeur de ces deux édifices, tandis que ses successeurs, Nériglissor et Nabonid, prennent le titre de conservateur. Cette circonstance pourrait donner quelque poids à notre assertion.

Le mot *zanin,* זָנִן, est le participe présent de זנן, racine assyrienne qui se trouve en beaucoup de dérivés. Pour décider la question, si 𒍝, qui représente *ṣa* et *za,* correspond à un צ ou à un ז, nous dirons que nous en avons la solution dans la forme de 𒍪 𒌦 𒉡 *zu un-nu*, où il ne peut y avoir de doute. Comme nouvelle corroboration, nous trouvons assez souvent l'infinitif de ce verbe en relation avec le même mot *BITSAGGAṬU* et *BITZIDA*.

Nabuchodonosor se vante d'avoir employé les jours de sa vie à la construction de ces édifices, et, pour l'infinitif, on lit (cf. inscr. de Londres, I, l. 12) :



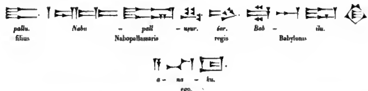
Donc la question des consonnes radicales est résolue, et la racine est זנן (voyez p. 26). Je n'en connais pas d'équivalent dans les autres langues sémitiques, mais la signification en est parfaitement claire. Le verbe remplace quelquefois ceux de עבש «faire,» אשש «fonder,» et se trouve employé avec eux; il a évidemment l'acception de «reconstruire, restaurer.» Nous lisons entre autres : אֶזְנֻן *aznun* «je construisis» (inscr. de Londres, col. III, l. 66); יִזַּ *izzannu* «ils furent construits» (ou «ébranlés») (inscr. du canal, l. 15, voir p. 288).

Il serait possible, et les différents passages où se trouve ce mot semblent le confirmer, que cette racine renfermât l'acception de «fortification.» Il existe une racine זנן d'une origine parfaitement distincte et ayant le sens de «ébranler,» l'arabe زلّ; ainsi זְנָא veut dire «le tremblement de terre,» arabe زلزلة (*Études assyriennes*, p. 111).

Le passage de cette inscription, confronté avec les textes parallèles, nous démontre que la syllabe *nin* est représentée par le signe, qui souvent est substitué aux deux lettres *ni in*. La même permutation a lieu dans les inscriptions de Khorsabad, où Sargon prend le titre de *zanin Sipar* זָנִן סִפַּר, «constructeur de Sippar.»

Nous transcrivons donc cette phrase ainsi : זְנַן תַּרְמָא יִצְרְתָא.

La ligne 2 de l'inscription commence ainsi :



Cette phrase ne présente pas de grandes difficultés. Les mots sont tous connus. Le nom du père de Nabuchodonosor signifie «Nebo protége le fils.»

Tout ce que nous avons expliqué jusqu'ici constitue en grande partie la légende des briques babyloniennes de Nabuchodonosor. La différence unique qui distingue les documents innombrables dont nous venons de parler se résume en ce que les mots *rubû nahdu* sont omis, et que le terme *ristan* «premier» est inséré à la suite de *palla*. Les inscriptions de briques sont écrites en style archaïque, dans lequel les noms propres ne sont pas précédés du coin vertical.

Après le protocole l'inscription continne par ce mot :

i — *nu.* *va*
dico.

Ce verbe est transcrit אֶעְנֶה de ענה «répondre, dire.» Cette dernière acception de «commencer à parler» se trouve surtout dans le chaldaïque de Daniel (*cap.* II, *passim*). Souvent cette idée est exprimée par נאם «dire» à la première personne du pluriel.

ni — *nu* *um*, נִנְאַם.

Il nous reste à expliquer encore ici la lettre [cuneiform] «va» dont l'usage a été longtemps méconnu. Elle finit la phrase, et indique un arrêt de la pensée; mais de manière à faire attendre quelque chose ou d'analogue, ou de lié avec le sens de la phrase précédente. Nous avons déjà fait allusion à l'emploi de cette lettre dans le second livre (voir p. 227), et les nombreux passages où nous rencontrerons encore ce caractère achèveront de mettre en évidence l'usage que nous lui avons attribué.

Ce qui suit est parfaitement clair :

Nabu — *pall* — *uşur.* *abu.* *ba* — *nu* *u* *a.* *mu* — *gur.* *Bel-Dagan.*
Nabopallassar pater genitor meus, (favet Belus-Dagon,)

hirr. *ra* — *ba* *a.* *sa.* *Bab* — *ilu.* *i* — *bu* — *su.*
murum magnum Babylonis fecit.

La qualification que le roi Nabuchodonosor donne partout à Nabopallassar, c'est celle de «père qui m'a engendré.» Le mot *banūa*, aussi écrit *banūya*, est le participe du kal avec le suffixe de la première personne du verbe בנה «créer,» que nous connaissons déjà. Les verbes לה assyriens ont généralement le participe en *ū*, comme s'ils correspondaient aux verbes arabes qui ont و pour troisième radicale.

Nous trouvons souvent cette locution écrite phonétiquement. Les locutions *aba banūa*, et *abi banūa* (inscr. de Londres, col. IV, l. 71), prouvent une fois de plus l'interprétation du signe [cuneiform] «père.»

Les deux mots qui suivent sont intercalés devant les termes de constructions que l'on recommande à la divinité. C'est comme une invocation pour éloigner de l'œuvre le mauvais œil; on peut comparer le *māchāllah* des Arabes et les expressions usitées en Europe dans le même but. Ainsi l'Espagnol met après le nom de la reine : «que Dieu garde,» et l'Allemand superstitieux ajoute aux éloges qu'il donne *unberufen*.

Le mot *imgur* est la troisième personne du verbe מגר; il se lit dans des passages qui semblent impliquer le sens de «être propice, bénir.» Ainsi Nabuchodonosor implore Mérodach (inscr. de Londres, col. IX, *s. f.*) de cette manière : מגר עבש קתי «bénis l'œuvre de ma main.»

De même nous voyons souvent dans les inscriptions de Khorsabad (inscr. des pavés, l. 20), מתת לא מגרי «des pays qui ne me sont pas favorables;» cela veut dire «des pays ennemis, je les ai agrégés à mon empire.»

Le nom du dieu dont il est question ici s'écrit de différentes manières :

[cuneiform]

[cuneiform]

[cuneiform]

La dernière manière de l'écrire exprime les syllabes mêmes. C'est *Dagan* דגן, le Dagon des Phéniciens. M. Hincks, dans un savant mémoire sur la mythologie des Assyriens, avait identifié ce dieu *Dagan* avec le dieu [cuneiform], dans lequel je crois reconnaître le dieu Nisroch. Mais l'identité du [cuneiform] avec Dagan est démontrée par la comparaison de toutes les inscriptions de Sargon avec celle du même roi à Nimroud. (Voyez Layard, pl. LXXXVIII, l. 1.)

On avait prononcé *Bel* le nom de dieu de notre passage, et avec raison; mais on avait oublié que ce nom n'a rien d'individuel, et qu'il revient, par sa signification de seigneur, à tous les dieux, précisément comme toutes les déesses s'appellent Beltis ou Mylitta «souveraine.» Le dieu Bel *κατ' ἐξοχὴν* doit avoir un autre nom, et ce nom est Dagan.

Mais d'où savons-nous que le dieu de notre passage, sans doute un des Bélus très-nombreux, fût celui qu'on désignait sous le nom de seigneur tout court? En voici la preuve.

La souveraineté, la suprématie se dit בעלות en assyrien. Ce mot est écrit phonétiquement :

[cuneiform]
bi l - lu ut.

[cuneiform]
bi l - lu ut.

ou [cuneiform]
bil - ut,

ou [cuneiform]
bil - ut

Donc, l'idéogramme mythologique était employé pour exprimer le son et la valeur de בעל.

En effet le nom de Nidintabel, de l'inscription de Bisoutoun, contient, comme dernier élé-

ment, le groupe [cuneiform] qui n'est que la contraction graphique des deux lettres [cuneiform], précisément, comme le nom de Nebo [cuneiform] est contracté en [cuneiform]. Les inscriptions de Babylone, surtout celles sur briques, d'un intérêt privé, expriment souvent, dans les noms propres, l'élément Bel par le groupe qui se trouve à Bisoutoun : il n'est pas usité à Ninive, et le seigneur Dagon, qui est le seigneur proprement dit, est ordinairement écrit [cuneiform].

Ce dieu, sous cette forme, est uni à son épouse [cuneiform][1]. Comme Bel est nommé le père des grands dieux, ainsi la déesse est qualifiée de leur mère. C'est Taouth, תְּהוֹם, l'abyssus, qui engendre les autres créatures; elle est l'épouse du dieu Bel, qui est appelé בָּנוּ *banû*, « démiurge. »

Les trois signes qui composent le nom de Belus sont lus idéographiquement *deus dominus abyssi* (*gí* גִּיא) ou *mundi*. C'est ainsi que j'explique le caractère [cuneiform], dont les valeurs syllabiques sont *kit*, *śaḥ*, *gí*, et peut-être encore d'autres. Le syllabaire *K.* 110 l'explime par *gí* et par *kitu*, que je ne sais comment interpréter dans une langue sémitique. Mais le pehlevi et le persan moderne گیتی « monde » (qui ne provient pas de *gaithâ*, zend *gaêthâ*, d'où est dérivé جهان) sont là pour nous guider, et, puisque les termes ne sont pas d'origine perse, je ne doute pas que le persan moderne ne nous ait conservé un mot de l'ancienne mythologie assyrienne.

Le Dagon de la croyance des Chaldéens était donc probablement le même qui, d'après Damascius, se nommait Ἀπασῶν. Je ne sais comment expliquer ce nom sous cette forme, mais je me souviens que l'inscription de l'obélisque de Salmanassar III (l. 5) le nomme אַבּו צִירָא « le père suprême. » L'écrivain grec n'aurait-il pas altéré ce mot en Ἀπασῶν[2]? Cela n'est pas impossible.

L'inscription du caillou de Michaux désigne, comme étant fils de Belus-Dagon, le dieu Ninip, qui est qualifié de fils de Sira סִירָא « le zodiaque. » Belus avait sept fils, comme il est dit dans une inscription du musée britannique; mais malheureusement cette inscription est mutilée, de sorte que nous ne connaissons pas les noms des enfants de ce dieu.

La grande inscription d'East-India-House ajoute à *imgur Bil* encore généralement *u nimitti Bil :* je ne suis pas très-sûr du sens de ces mots, mais je serais assez enclin à les traduire par « et la progéniture de Bel[3]. »

Le monogramme qui suit, [cuneiform], se forme, en scythique [cuneiform], et en assyrien [cuneiform], que nous retrouvons comme le premier élément du nom primitif de Khorsabad חִצַּר־סַרְגֻן. Le signe veut dire « enceinte, enclos. » Dans le cylindre de Bellino, le passage parallèle à notre

[1] Voyez, par exemple, *Obélisque*, l. 12 (860 av. J. C.) et ailleurs, où cette déesse est nommée « femme de Bel-Dagon, mère des grands dieux. » Dans la tablette de la *Collection photographique*, pl. 138 (650 av. J. C.), cette même déesse est désignée comme la femme du dieu Assur. Ces changements rendent très-obscurs plusieurs points de la mythologie assyrienne.

[2] L'étymologie proposée d'un prétendu hébreu חפצון manque de toute probabilité, et doit être rejetée sans merci. Mieux vaudrait encore regarder ΑΠΑΣΩΝ comme altéré de ΑΥΑΚΩΝ, et représentant l'être primordial des Babyloniens, חוא־כין.

[3] Voyez l'explication de l'inscription de Londres

document fournit דור *dur*, « le pourtour; » et puisque « le mur, » comparable au grec *περίβολος*, se disait *dur* « cinctura, » la partie da la vallée de l'Euphrate qui était voisine du mur s'appelait *Dura*; ce nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui.

Une autre valeur est celle de מְצָר, l'hébreu מצור, et elle forme le premier élément de « le pays de la forteresse de Dieu, » מְצָראֵל, dans lequel je crois reconnaître le nom d'Israël, auquel les Assyriens, qui n'en comprenaient pas le sens, croyaient pouvoir attribuer une signification tirée de leur propre dialecte. Les noms propres, en général, ne sont jamais plus mal compris que dans une langue très-rapprochée de l'idiome originaire : ainsi les Grecs crurent reconnaître le sens de *λευκός* « blanc, » dans le nom de Lucius, et l'on a voulu expliquer le nom *sanscrit* par *sanctum scriptum*, la langue brahmanique étant réellement l'idiome sacré des Hindous. On voit par la transcription des noms hébraïques en assyrien, comme par la manière de la Bible de rendre les noms de Ninive, que les deux peuples, malgré l'affinité de leurs langues, ne comprenaient pas leurs appellations mutuelles. Nous reviendrons sur ce point, et nous montrerons combien sont changés les noms propres sémitiques, en passant d'un peuple sémitique à l'autre.

Le mot *rabâ* est connu; le passage parallèle de l'inscription de Londres fournit « le grand-grand, » c'est-à-dire, « le très-grand. »

Les mots suivants n'offrent aucune difficulté : le mot עֲבַשׁ veut dire « il fit, » et nous pouvons traduire la phrase entière :

« Nabopallassar mon père, qui m'a engendré, a fait la grande enceinte de Babylone (que Bel-Dagon protége). »

Mais la suite de l'inscription est beaucoup plus difficile :

ya a - ti. in - ku. mu ud - ni in. nu u. bîh.

Comme nous l'avons dit, il est malaisé de comprendre même le sens général de cette phrase; je soupçonne que c'est celui-ci : « Puisqu'il était sage, soucieux des habitations, confiant (?) en le dieu? »

Le premier mot *yâti* se lit souvent au commencement des phrases, et doit indiquer une conjonction : dans la plupart des cas, il semble être employé comme l'hébraïque כי « car. » Ainsi, dans l'inscription d'Oumgeyer, Nabu-imtouk implore pour ses édifices le secours du dieu Sin négligé par Nabonid, et dit : כְּמָא שְׁמֵי יִשְׁכְּנוּ לִכְנוּ « qu'ils soient tels que sont créés les cieux. »

Il continue ainsi : יָתִי נְבוּנְהוּד סַר בָּבִלוּ אַן חִטָא אִלוּתְךָ רַבָּתָא « car Nabonid, roi de Babylone, allait dans les péchés contre ta grande divinité. »

Le second mot est un peu obscur : c'est probablement *in-ku*, עִמְקָא « profond, prudent. » Il se pourrait que ce terme fût le même que nous lisons souvent dans les inscriptions de Nabuchodonosor et de Nabonid : *i im ga*, comme titre royal;

toutefois il est sûr que ce mot précède, dans l'inscription de Londres comme ici, les mots *mudnin nû*.

La lettre [cuneiform], dont la valeur idéographique est « seigneur, » a également le son de *in*. C'est ici qu'il faut adopter cette valeur, le mot *mudnin* étant également écrit [cuneiform] *mud-nin* (cf. Layard, pl. LXIII, l. 2). Le mot *nû* doit être séparé de ce terme, d'abord parce que quelquefois il ne s'y trouve pas après le participe cité; en outre, nous avons d'autres formes qui se rattachent à מַדְנַן *mudnin*, dans lequel je voudrais voir le participe de l'aphel de דנן. Ainsi nous connaissons אַדְנַן et יַדְנַן, 1re et 3e personne de cette même voix, assez rare en assyrien.

Quant à *nû*, j'aimerais assez à le comparer au mot hébraique נוה « demeure, pâturage. » Le mur de Babylone était un vaste enclos, et certes il était construit pour protéger les pâturages qui se trouvaient près de la cité; il était donc fort naturel que le roi rendît hommage à son père, qui avait commencé cette œuvre de défense, et qu'il en expliquât le but.

Le reste de la phrase

[cuneiform]

est encore un mystère à nos yeux. Nous voyons l'ensemble des deux premiers signes quelquefois dans les inscriptions de Sargon (inscr. des Taureaux, l. 106[1]), mais sans pouvoir en déterminer ni la valeur ni la prononciation. Le signe [cuneiform] signifie à lui seul[2] *un*, comme nous l'avons vu dans notre explication des inscriptions trilingues (voir p. 135).

Abandonnant pour le présent l'interprétation de cette phrase, nous commençons celle de la ligne 4 :

[cuneiform]

ḫi – ri iš – šu. šu. u – sa ḫ – ri. ri.

fossam ejus bene effodi jussit.

Nous avons ici le verbe חרה, dont la signification semble être « fouiller. » Cette acception, du moins, explique les nombreux passages où l'on rencontre ce verbe. Quoique la racine n'ait plus en hébreu le sens indiqué, il semble que quelques traces s'en sont conservées; je ne rappelle que חֹר « l'excavation, la caverne. » Gesenius a directement supposé une racine inusitée חור, ayant eu le sens de « creuser. »

Quant à *usaḫri*, c'est le shaphel de ce même verbe יְשַׁחְרִי. Le mot *ḫiriššu* se lit, dans les passages parallèles, *ḫiritišu* et *ḫiritšu* : notre forme est un développement anomal de *ḫiritšu*. Le substantif est חֲרִית; quand le suffixe de la 3e personne s'y joint sans voyelle intermédiaire, le ש devient ס, et la forme sera חרִתְסוּ : c'est ainsi que nous la lisons quelquefois. Ensuite le ת s'assimile à la lettre suivante, et nous avons חרסּו.

[1] Quand je cite l'inscription des Taureaux de Khorsabad, c'est celle qui est cotée *G*.

[2] Les tablettes astronomiques montrent, jusqu'à l'évidence, que ce signe n'est autre chose que le clou perpendiculaire représentant l'unité, accompagné du complément phonétique *in*, à cause du mot עַשְׁתֵּן.

Le mot [cuneiform] *lu*, quelquefois *dip*, semble explétif, parce qu'il peut manquer sans que le sens de la phrase en soit le moins du monde changé.

Le *va* finit la phrase, tout en préparant le commencement de la suivante :



Nous voilà en face d'un terme d'architecture babylonien, et la difficulté de son explication est bien réelle. Nous avons déjà vu dans l'inscription des fenêtres de Persépolis un mot *kubur* (p. 250); mais il n'est pas certain que *kibir*, qui se lit ici, comme dans beaucoup d'autres passages, soit dérivé de la même racine. Le terme de Persépolis vient sûrement de la racine כבר, tandis que le mot *kibir* peut provenir, à cause du remplacement de [cuneiform] *ki* par *ki* en babylonien, de la racine כבר et de celle de קבר. On pourrait, dans ce dernier cas, admettre pour *kibir* l'acception « d'excavation. » Il est évident, par les passages parallèles des autres inscriptions de Nabuchodonosor, notamment du document de Londres (col. IV), que Nabopallassar n'acheva pas les murs de Babylone. Dans le passage cité, le roi ajoute, à la phrase « La grande enceinte de Babylone (que Bel et la progéniture de Bel la protégent), que Nabopallassar mon père construisit, » les mots לא ישכלל « et qu'il n'acheva pas. »

Le mot *kibir* ne peut donc s'appliquer qu'à la partie inférieure de la construction. Il se rencontre dans l'inscription de Londres (col. VI, l. 61), dans le récit de la fondation des murs de Borsippa :

ina kupri u agurri agzur kibirsa
in bitumine et latere sepsi marginem ejus.

Ce sont probablement les bords des deux fossés (*dames* en terme de fortification) qui environnaient Babylone, et dans l'intervalle desquels étaient construits les murs eux-mêmes.

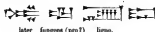
Nous rencontrons le mot qui cache le sens de bitume sous une forme inusitée; souvent il est écrit en caractères phonétiques [cuneiform] *kupri*, et il est impossible de ne pas y reconnaître l'hébraïque כפר ayant la même signification. Mais nous le voyons aussi représenté par un groupe de cinq caractères que voici :

[cuneiform]

et dans ce passage nous lisons seulement

[cuneiform]

Le mot qui se trouve généralement accouplé à כְּפְרָא est *agurri* « brique, » rappelant complétement l'arabe آجُر, qui a la même signification. La valeur de *gur* est assurée par les inscriptions, attendu que très-souvent ce caractère se trouve remplacé par ses composants *gu ur*. Le mot *agurr* semble signifier la brique cuite au four, et se distingue en cela de *libitti* (pour *libinti*), le לְבֵנָה des Hébreux, le لبن des Arabes, « la brique crue. » Cette dernière idée est exprimée tout court par le signe , tandis que notre mot *agurr*[1] est souvent représenté par l'idéogramme que voici :



later fungens (pro?) ligno.

Le troisième signe se prononce *gusur* « poutre et pont, » le *ra* final pourra être le complément phonétique. Quant à la première lettre, elle est expliquée, dans le syllabaire *K.* 197, par *malgû*, que je ne sais comment interpréter, à moins que ce terme ne soit parent de מֶלֶג « relèvement des terrains. » Le caractère en question indique également le pied babylonien, représenté, on le sait, par la longueur de la brique.

Le mot suivant est *sadanis*. C'est un adverbe formé en *is*, comme la plupart de ces sortes de mots en assyrien. Nous avons déjà eu l'occasion d'en remarquer plusieurs.

Le mot qui vient de la racine שר « être fort » n'est pas formé directement du verbe, mais d'un pluriel שרן, ainsi que l'adverbe חֲרִסָנִשׁ vient de חרסן, pl. de חרס. Nous citerons parmi des adverbes formés en *is* :

שַׁלְמִשׁ en entier, jusqu'à la fin;
עִצְמִשׁ solidement;
עִזִּשׁ avec force;
חַדִשׁ uniquement, avec préférence, également;
חֲרִסָנִשׁ sur des cylindres;
שַׁכִשׁ fermement;
רַבִּשׁ grandement;
כַּכְבִשׁ avec des étoiles;
גַּבְלִשׁ artistement;
אִבְבַנִשׁ fondamentalement, de fond en comble.

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, démontrent le fréquent usage que firent les Assyriens d'une terminaison qui semble leur être particulière.

Nous avons parlé plus haut de la particule לוּ *lû* comme explétif; l'usage n'en est pas parfaitement défini; on peut croire cependant qu'elle avait parfois une signification restrictive,

[1] Voyez *Études assyriennes*, p. 119.

comme si un « mais » devait suivre. La restriction est sous-entendue ici, ainsi : « Nabopallassar a bien jeté les fondements de la grande enceinte à Babylone, mais il ne l'a pas achevée. »

Quant au mot *irti*, c'est la 3e personne d'un verbe assyrien רתח, dont le sens est bien, ordinairement, celui de « construire; » mais il a dû avoir une nuance qui nous échappe encore; les passages des inscriptions semblent autoriser les acceptions d'arranger, de disposer symétriquement et d'orner. On pourrait produire, à l'appui de cette idée, les différents verbes arabes commençant par les mêmes lettres : nous connaissons, ayant des significations analogues, رتب رتع رتق. C'est surtout l'iphtaal qui semble trahir cette nuance, et le terme *irtitti* יִרְתַּתִּי, dans l'inscription de Londres, s'expliquerait assez facilement par « orner. » Les textes de Sargon et de Sennachérib nous fournissent souvent le paël אֲרַתֵּחַ « je disposai avec symétrie. »

Ce verbe *ratah* ne doit pas être confondu avec une autre racine assyrienne également fort usitée : רדה *radah*, « étendre, agrandir. »

Nous avons pris, d'abord, le mot *irti* pour la 1re personne, et rapporté alors le verbe à Nabuchodonosor même. Cela nous paraît aujourd'hui inadmissible, parce que la 1re personne s'écrirait [cunéiformes] *i ir-ti*, ainsi que nous la rencontrons dans beaucoup de passages de l'inscription de Londres. Le [cunéiforme] indique la nuance de prononciation qui distingue la 1re de la 3e personne; ainsi, par exemple, אפתק « je formai » est écrit *i iptik*, pour empêcher la confusion avec יפתק, simplement exprimé par *iptik*.

Cette règle de distinction n'est pas sans exceptions, mais elles sont tellement rares, que nous ne nous croyons pas autorisé à nous départir de ce principe sans nécessité absolue.

Après avoir rendu compte des travaux de son père, le roi réclame aussi pour ses œuvres la protection du dieu Mérodach. Il dit (ligne 5) :

Marduk. *bilu.* *rabu.* *li* - *bi* *it.* *ga* - *ti* - *ya.*
Merodache, domine magne, operibus manus meæ

su - *ku* - *ru* *ha* - *di* *u* *na* *ap* - *li* *si*
fave ; omnino benignus sis.

Le premier mot que nous rencontrons est celui du dieu Mérodach. Il est ici entièrement écrit en monogrammes; car ce n'est que très-rarement qu'il se lit en caractères phonétiques. Nous le trouvons ainsi sur le prisme d'Assarhaddon, publié par Layard (pl. XXII, l. 33); on y voit le nom

Na - *id.* *Mar* - *duk*

Le nom véritable du dieu est donc Mardouk, et la forme de la Bible *Merodach*, qui se trouve également dans quelques transcriptions grecques, pourrait avoir son origine dans une prononciation populaire : encore aujourd'hui les Arabes de ces contrées sont fortement enclins à introduire entre deux consonnes des voyelles anomales au point de vue de la grammaire.

La forme du nom de la divinité est conservée dans les noms *Mardokempad*, *Mesisimardocus*, et enfin dans le nom de Mardochée, qui, comme souvent les Juifs ont fait, accepta un nom babylonien, peut-être justement pour ne pas être pris pour un Israélite. Le nom de la divinité paraît provenir d'une racine ררך, dont la signification nous est inconnue.

On demandera maintenant quelles sont nos raisons pour identifier les signes *SVR UT* de notre inscription à la divinité nommée Marduk. Elles sont simples, et nous les devons à la sagacité de MM. Hincks et Rawlinson; ils ont les premiers reconnu l'identité de ce nom par le nom de Mérodachbaladan, mentionné dans les inscriptions de Sargon et de Sennachérib. On savait que les deux derniers éléments de ce nom



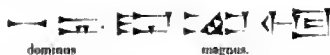
correspondaient vaguement à *bal* ou *pal* et à *adan*, le second étant le dernier élément du nom de Sardanapale, et le premier de Nabopallassar, tandis que le troisième formait le dernier composant du nom d'Assarhaddon et le second de celui de Sardanapale. On conclut de là qu'il n'y avait de possible que l'identification du premier élément avec Mérodach, pour obtenir un nom royal de Babylone. Ce résultat, entrevu d'abord par des considérations purement chronologiques, s'est depuis complétement confirmé.

Il serait très-hasardé de vouloir expliquer les monogrammes par lesquels est écrit ce nom. Le caractère est le représentant de la syllabe *sur* et du mot *amar* « vie humaine » (*K.* 110) : le signe veut dire « jour, génération. » Est-ce le dieu qui veille sur la vie humaine, qui préside aux opérations horoscopiques? Cela ne serait pas impossible. Il est difficile qu'il ait quelque chose de commun avec la planète de Mars, qui est *Nirgal*; car l'identification du nom chaldéen Mérodach et du nom arabe de cette planète مريخ repose sur une base impossible au point de vue grammatical : ce serait, en outre, la seule planète dont le nom arabe rappellerait le son d'une dénomination chaldéenne.

Sardanapale III (inscr. de la stèle, au commencement) qualifie ce dieu de אֱלָה בְּעֵל תִּירַת, ce qu'on pourrait traduire par « le dieu seigneur de l'exploration. » Il est nommé, dans le même passage et ailleurs, *mutallu*, que je transcris par מְתַּלִּי (part. iphtaal de עלה), et que je traduis par « élevant. » Cette interprétation est soutenue par l'épithète donnée au dieu Mérodach, de . Dans la tablette K. 56, les deux dernières lettres de l'idéogramme sont expliquées par *as-sa-pu ut*, אשפות « auguratio, munus haruspicum. » Le temple consacré aux oracles, le lieu où se rendaient ces prédictions, se trouvait dans la pyramide de Babylone; il est nommé בית־אשפות. Aussi est-il

certain que la divinité de Mérodach n'occupe pas une grande place à Ninive, ville peu renommée pour son savoir astrologique, tandis qu'à Babylone, surtout du temps de Nabuchodonosor, le culte de cette divinité était certainement dans son plus grand éclat. Toute la dynastie babylonienne le met à la tête des dieux, et l'inscription de Borsippa le nomme le roi du ciel et de la terre. Nebo prend la seconde place, et les autres divinités ne paraissent que rarement. Ce n'est que sous Nabu-imtouk que Mérodach est remplacé par Śin (Lunus), adoré déjà dans les premiers âges de la monarchie chaldéenne.

Mérodach est nommé ici « le grand seigneur. » Dans les passages parallèles, cette appellation est écrite aussi



Ces lettres ne doivent pas être prononcées selon leurs valeurs phonétiques; mais ce sont des monogrammes complexes. Le mot « seigneur » se dit *bi ilu;* ce qui a donné naissance à l'erreur consignée dans un syllabaire, que 𒂗 se prononçait également *ili*, valeur qui ne reparaît nulle part. (Voir *Études assyriennes*, p. 42.)

Le caillou de Michaux nomme également ce dieu « le grand seigneur qui est sans fin. »

La phrase *libit gatiya suḳuru ḥadis* doit être traduite selon nous : « fais prospérer également les essais de ma main. » Le mot *gatiya* est la forme babylonienne du ninivite *ḳatiya*, dont nous avons déjà parlé lors de notre explication de l'inscription de Bisoutoun (p. 230). la signification de *ma main* est on ne peut plus sûre.

Quant à *libit*, il doit correspondre, pour la signification, au mot *ipsit* « les œuvres. » Je ne crois pas pourtant que le sens de ces deux mots soit identique. Je suis porté à faire dériver לבת de אלב, racine alliée à l'arabe الب « rassembler, exciter, essayer. » En tout cas, la signification que doit avoir le mot ne saurait être bien différente de celle que nous proposons. La même phrase se trouve aussi dans une inscription de Sennachérib (Layard, pl. XXXIX, l. 34).

Le mot *suḳuru* pourrait être un impératif du shaphel de *aḳar*, qui se rapprocherait de l'hébreu יקר et de l'arabe وقر « être précieux, respectable; » שקרא serait donc « rends précieux, fortifie, » et nous voyons, en effet, que les verbes suivants sont mis à l'impératif. Je ne peux pourtant cacher à mes lecteurs que cette forme *suḳuru* a quelque chose de très-insolite: *sukir* serait en effet plus régulier. Cette difficulté pourra porter atteinte à l'exactitude de cette interprétation, s'il y a une autre explication possible.

L'adverbe *ḥadis* se lit souvent dans les inscriptions; il est quelquefois écrit 𒄩 𒁹 *ḥadis*. Je ne le prends plus, comme auparavant, pour un adjectif signifiant « nouveau » : c'est, au contraire, un adverbe appartenant à la racine יחד « être uni, » de sorte que *ḥadis* aurait à peu près la même acception que l'hébraïque יחדו *simul*, en même temps, aussi.

Le mot *naplis* est un impératif masculin du niphal de פלס *palas*. Nous trouvons la preuve

de cette assertion dans l'inscription du temple de Mylitta, à laquelle le roi s'adresse par la forme *naplisi*, impératif du féminin du niphal. Cette forme nous démontre également que la dernière radicale est un ס, ce que nous ne pouvions pas savoir, puisque 𒅖 remplace indifféremment *is*, *iṣ* et *iz*.

Mais, quoique la valeur grammaticale de *naplis* soit tout à fait évidente, il a été plus difficile d'arriver à en connaître l'exacte signification. Le verbe פלס en hébreu veut dire «peser[1];» le niphal voudrait donc dire proprement «être pesé,» *ponderari*. Mais, par une singulière connexion d'idées, nous sommes conduits à celle «d'être juste, propice,» précisément comme, en allemand, le participe du verbe *wiegen* «peser,» *gewogen*, ne veut pas dire seulement «pesé,» mais «favorable.» Nous pourrions donc traduire mot à mot l'assyrien *naplis* par l'allemand *sei gewogen*.

Nous interprétons par conséquent cette phrase :

«O dieu Mérodach, grand seigneur, bénis également les essais de ma main; sois propice!»

La lettre 𒅖 finit la phrase et la rattache à la prière finale, résumant en quelques mots ce que le roi nous indique ailleurs d'une manière plus explicite.

La voici :



Cette phrase est très-claire. Le verbe רצה, dont *ripi* est l'impératif, s'emploie juste de la même manière en hébreu, et une prière très-connue des Juifs commence par ces mots רצה תפלתנו «accepte nos prières.» Le terme *tugultiya* est peut-être *tukumtiya*, ce qui se lit ailleurs, par exemple dans l'inscription de Londres. On sait, du reste, que le *l* tombe souvent après *u;* on en a une foule d'exemples. Nous avions cru que la lettre 𒆪 pouvait également exprimer la syllabe *kul*, pour laquelle il y a un autre représentant : aussi cette opinion n'est-elle pas prouvée. Mais le même mot se trouve écrit *tukulti*, à Khorsabad, avec le sens de «service» dans la phrase souvent répétée (pavé des portes, au commencement) : יִתְלֹךְ בְּעַלְשׁוּ אֲשֶׁר תֻּקְלְתָא שַׁאן סַר «le roi qui marcha dans le service d'Assur son maître.»

Ce qui nous intéresse ici, c'est que le mot *tukulti* vient du verbe וכל, l'arabe وكل, qui, dans la 5e voix, veut dire «confier.» Nous connaissons le nom arabe du calife متوكل بالله *Motawakkil-billah*. Comme en arabe, il y a eu en assyrien une formé dérivée *takal;* c'est d'elle que provient le participe assyrien *mutakkil*, qui se retrouve dans le nom d'un des premiers

[1] Ceci nous montre que l'arabe فلس «obole,» pl. فلوس «argent,» n'est pas dérivé, comme on l'avait supposé, d'ὀϐολός, mais qu'il est formé de cette racine; nous croyons, au contraire, qu'ὀϐολός vient de פלס.

rois d'Assyrie : *Mutakkil-Nebo*, c'est-à-dire «qui a confiance en Nebo.» (Prisme de Tiglatpileser I, col. VII, l. 34.)

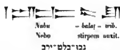
Le mot *atta*, l'hébreu אַתָּ, signifie «tu,» et est connu par l'inscription de Bisoutoun (voir p. 232 et 234). La position du pronom personnel à la fin de la phrase ne manque pas d'une certaine vigueur, et rentre assez dans les habitudes du style de Nabuchodonosor. C'est ainsi que nous avons remarqué son *moi*, qui ne finit pas seulement des phrases, mais des inscriptions entières. Le *va* relie le pronom à la dernière phrase que voici :



Le sens de cette phrase est plus clair que le reste; mais, quelque simple qu'il paraisse, il n'a pu être trouvé qu'après un long travail. Nous avions vu que le roi demandait toujours la prolongation de quelque chose jusqu'à l'époque la plus reculée; nous savons maintenant qu'il s'agit de sa vie.

Le premier mot n'est pas *balad*, mais בלט; c'est ce qui résulte des passages parallèles, où on lit, au lieu de ce terme, *balaṭu* avec un 𒌅 *ṭu* final. La racine בלט, en assyrien, veut dire «semer,» σπείρειν; en arabe, بلط a cette même signification, non avec l'acception de «engendrer,» mais avec celle de «répandre.» Un dérivé seul, le mot بلوط «gland,» rappelle encore l'idée de la propagation. Notre mot *balaṭ* signifie «semence, race,» et ensuite «vie;» c'est le terme babylonien qui subsistait à côté de חיה, par lequel un syllabaire explique le monogramme suivant [1].

Ce monogramme commun aux mots *ḥaya* et *balaṭ* est 𒁾, dont la valeur syllabique est *din* et *tin*. Nous le savons par les syllabaires et par les passages d'inscriptions de Sardanapale V (Layard, pl. LXXXV, l. 16, et pl. LXXXVI, l. 18). Le mot *balaṭ* est ainsi écrit dans le nom du père de Nabonid :



La même racine se trouve dans le nom de Sanaballat de la Bible, le préfet de Samarie, et dans lequel je crois reconnaître les mots assyriens

Śin - iballaṭ.
Sin vivificat.

[1] La racine araméenne בלט veut dire «eminere;» le rabbinique exprime des bas-reliefs par צורות בלטות; mais il ne paraît pas que ce verbe ait de rapport avec celui dont nous nous occupons.

Les deux mots suivants ont été expliqués par les inscriptions trilingues; l'un est le pluriel de « jour, » et l'autre signifie « éloignés » ימי רחקתי. Ils sont quelquefois écrits

da 'ir a,

ou

da 'ir a ti.

Il semble clair que le mot *da 'ir* ne doit pas se prononcer comme il est écrit ici; car *da 'ira* devrait être rendu par les caractères *da-''-i-ra*. Les deux lettres *da 'ir* paraissent signifier « jour, » et peut-être « génération; » peut-être rappellent-elles, par hasard, le son du mot assyrien *dar*, qui exprime cette idée. Le 𒀀, à lui seul, indique « lointain, » et a, en babylonien, la prononciation secondaire de *ruk*.

Quant aux deux mots qui finissent l'inscription, ils sont loin d'être faciles à expliquer : l'un est un impératif, l'autre un substantif employé pour donner plus d'énergie à l'expression dont on se sert.

Le verbe *sarak* apparaît fréquemment en assyrien, et rend assez souvent le sens de « accorder. » Nous serions pourtant porté à le prendre pour un shaphel de ארך « prolonger, » ayant peut-être le sens de « multiplier. » Le mot *sirikti* serait alors un infinitif de shaphel, formé comme l'hébraïque שלהבת « flamme. » Nous savons, d'ailleurs, que souvent les verbes sont nés d'un shaphel, et il se peut que שרך soit un *kal* formé du shaphel de ארך, précisément comme nous connaissons שכן, dérivé de כון. Quant au mot *sirikti* « prolongation, » ajoutons que le syriaque ܫܘܪܟܐ veut dire « postérité. »

Nous devons encore revenir sur la lecture de

si - ri ik - ti.

car on pourrait prendre [signes cunéiformes] pour *ar*, et lire *ar-ikti* « prolongation. »

Cette lecture offrirait un sens très-raisonnable, mais elle ne saurait être soutenue. D'abord le mot *arikti* devrait être écrit *a-ri ik-ti*, et ensuite, dans une inscription de Nabuimtouk, le mot en question est écrit

si - rik - ti.

Quant à *surkav*, c'est un impératif paragogique, tel qu'on en connaît en hébreu. Le *m* rappelle la prolongation نْ en arabe, changé en *m* en assyrien, selon la règle phonétique bien connue. Nous le transcrivons, ici comme partout, par un *v*.

La juxtaposition des mots *sirikti* et *surkav* rappelle des jeux de mots assez fréquents dans

les inscriptions; souvent il faut se garder de conclure de cette similitude de son à une communauté d'origine, qui, en effet, semble exister ici.

Dans cette inscription Nabuchodonosor ne demande qu'une chose à Mérodach, la prolongation de sa vie; dans d'autres inscriptions il est beaucoup moins modeste; dans le texte de la tour de Babel il réclame pour toujours, d'abord la multiplication de sa race, puis la solidité de son trône, la victoire de son épée, l'anéantissement des rebelles et l'attaque heureuse des pays ennemis.

Nous faisons suivre, après avoir ainsi rendu compte de chaque lettre et de chaque mot, la traduction française de cette inscription :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, le seigneur majestueux, reconstructeur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, moi !

« Je dis : Nabopallassar, mon père, qui m'a engendré, a entrepris de construire la grande enceinte de Babylone (que Bel-Dagon garde); car il était prévoyant, protecteur des habitations, confiant dans les dieux (?). Il a fait creuser les fossés, et a fait revêtir solidement les bords des fossés en bitume et en brique.

« Dieu Mérodach, grand maître, bénis aussi les tentatives de ma main; sois propice, accepte mon humiliation, ô toi ! Accorde-moi la prolongation de ma vie jusqu'aux jours les plus reculés. »

En voici la transcription en lettres hébraiques, selon la disposition des lignes de notre inscription :

1 נבוכדראצר סר בבלו · רכתא נהרא · זנן הרפא וצרתא · 2 הבל נבופלאצר סר בבלו · אנכו : אענו · נבופלאצר
אב בנוי יסגר בעל 3 חצר רבא שבבלו יעבש · יתי עסקא סדגן גוא ...... 4 חרתסו לו ישחרי
ו כברשו אן בפרא ואגרי שדנש לו ירתי : 5 סרדך בעל לבו לבת קתי שקרא חדש נפלם ו · לו רצי 6 תכלתי את ו · בלם
יומי רהקתא אן שרכתא שרכא:

CHAPITRE II.

INSCRIPTION DE NABUCHODONOSOR, EN HUIT LIGNES.

Cette inscription, comme celle que nous venons d'expliquer, se trouve sur les côtés étroits des briques; elle est en caractères cursifs, très-nettement accusés. Tous les exemplaires de cette inscription sont gravés à la main, et ne sont pas reproduits à l'aide d'un timbre qui aurait servi pour toutes les briques.

Il n'existe aucun exemplaire complet de cette inscription; mais on trouve, de toutes ses parties, des fragments qui ont permis de la reconstituer en entier.

Le document commence presque comme l'inscription en six lignes; il n'y a que *rubû nâdu* de cette dernière qui manque. Nous n'avons donc besoin que de répéter la transcription latine du commencement.

Nabukudurruṣur šar Babilu zanin Harama u Sarḫa pallu sa Nabupalluṣur šar Babilu anaku.
Nabuchodonosor, rex Babylonis, instaurator Pyramidis et Turris, filius Nabopallassaris regis Babylonis ego.

Le document continue alors :

'I - nu - ma. hekal. a - na. mu - sa - ab. šar - ru - ti - ya.
Dico : arcem ad sedem regni mei

i - na. ir - ṣi it. Bab - ilu sa. ki - rib.
in terra Babylonis quæ (est) centrum

Ba - bi - lu. I - pu us. va.
Babylonis feci.

Le sens de cette phrase est très-clair. Nabuchodonosor parle du palais qu'il a fait construire et dont les ruines nous sont si bien connues sous le nom du *Kaṣr*. Les expressions sont parfaitement intelligibles.

Un des mots nouveaux que nous y rencontrons est *musab*, mais on reconnaît tout de suite que c'est l'exact équivalent du mot hébraïque מושב « demeure, » de ישב « demeurer. » Nous avons déjà parlé (p. 180) de la racine assyrienne dont nous devons l'intelligence aux traductions perses. La formation du substantif par le *m* servile est sémitique, et, pour que nous n'ayons pas le moindre doute sur la nature de *ap*, nous rencontrons souvent le mot avec le suffixe de la première personne *musabiya*.

Le terme *šarrutiya* nous est aussi connu par les inscriptions trilingues. Seulement le *ru* est quelquefois remplacé par un caractère assez rare, que les syllabaires expliquent par *uru*, mais qui ne peut avoir que la valeur de *rû*, avec la voyelle prolongée.

Le mot *irṣit* « terre » est écrit en toutes lettres dans les fragments que j'ai vus; on remarque également que le nom de *Babilu* est écrit en caractères syllabiques la seconde fois, tandis que, la première fois, on a presque toujours conservé l'expression par les monogrammes : « porte » et « Saturne. » Cela est complétement arbitraire; car l'inscription de Londres (col. VII, l. 40, 41) donne la même phrase écrite les deux fois à l'aide de l'idéogramme.

Les mots *sa kirib Babilu* ne se rapportent pas à ce qui précède immédiatement, mais plutôt au palais qui est le centre de Babylone. La lettre est remplacée, dans le passage cité de l'inscription de Londres, par *ri ib;* dans quelques exemplaires de notre document nous avons

lu seulement . Il pourrait ne pas y avoir d'omission du *ki*, la lettre mentionnée ayant également la valeur phonétique de *lab*, et pouvant, par cela même, exprimer, en assyrien, l'idée de «cœur» et de «centre.»

Mais la ligne 4 présente bien plus de difficultés :



Quelque grand que soit l'intérêt qui se rattache à l'explication de cette phrase, nous devons, tout d'abord, avouer notre incertitude à l'égard de notre interprétation; nous savons cependant qu'il s'agit de la fondation de l'édifice, et des mesures prises à cette occasion.

Le mot אֻשַׁרְשִׁד *usarsid* est le shaphel d'une racine רשד, qui se trouve très-souvent dans les inscriptions assyriennes. L'infinitif en est שֻׁרְשֻׁד *sursudu*, usité dans les documents de Ninive. Mais quel en est le sens? Il n'y a que l'arabe رشد qui, parmi toutes les racines sémitiques, ait une forme identique à notre verbe, et cette racine, à la quatrième conjugaison correspondant au shaphel, veut dire «trouver l'eau en fouillant,» et «fonder d'une manière très-solide.» Nul doute que telle est la véritable signification de notre verbe אֻשַׁרְשִׁד.

Le signe , dont la valeur ordinaire est *i*, doit avoir ici la prononciation de *miḥ*. Il se trouve au Musée britannique un baril de Nabuchodonosor encore inédit, où nous lisons un passage analogue à celui-ci (col. II, l. 18) et d'où ressort la valeur de *miḥ*, comme d'un autre de l'inscription de Londres (col. VII, l. 60). Nous reproduisons ce dernier :

supul mí aksud
depressionem aquarum attigi.

miḥrat mí isitsa
subter aquis fundamentum ejus

usarsidra.
profunde stravi.

שֻׁפֻּל מֵי אַכְשֻׁד ׃ מִחְרַת מֵי אִשִׁתְּסָא אֻשַׁרְשִׁד ׃

Le mot מִחְרַת permute souvent avec אַן, et doit avoir une signification prépositionnelle. Ainsi nous le trouvons dans une inscription de Tiglatpileser IV (Layard, pl. XVII, l. 9) :

נַבּוּנָשִׁי סַרְשֻׁן מִחְרַת בָּב רַב עַרְשׁוּ אַן זְקִף אֻשַׁעְלִי ׃

Nabunassium regem eorum, sub porta magna urbis ejus in crucem ascendere jussi.

Le terme *isit* (la lettre est quelquefois remplacée par *si it*) est difficile à expliquer. Le mot אשר veut dire «réceptacle» en hébreu, chaldaïque et syriaque; mais à quoi bon mentionner «les puits, les réceptacles» d'une habitation située sur les bords mêmes de l'Euphrate?

Abandonnant une idée que nous avons nourrie pendant des années entières, nous avons vu ensuite, dans le mot *isit*, un mot allié à la racine אשש, avec la signification de «fondation.» En prenant dans *isid* le *d* comme radical, nous aurions toujours la même racine יסד pour y rattacher le sens de «fonder.»

Mais l'étude approfondie des autres textes, surtout de ceux de Ninive, a démontré que la dernière lettre renfermait un ט quiescent. Nous rattachons donc définitivement ce mot *isit* à la racine אשט, en hébreu שטח «étendre,» en arabe وسط «milieu.» אשט veut dire «le fondement;» la présence du ט dans la racine est prouvée par les formes assyriennes *alṭut* et autres. Mais la plus grande difficulté nous attend quand il s'agit d'expliquer . La dernière lettre *lur*, quelquefois *ḥur*, permute avec *lu*, dont la lettre finale du mot babylonien est sûrement un *l*. Nous avions cru que le mot devait être *kirablu*, et nous y avions même vu le prototype de la ville moderne de Kerbela, située à quelques heures seulement de Babylone. Rien n'est plus erroné, et les syllabaires eux-mêmes nous l'ont montré.

D'abord est expliqué par un mot babylonien *birutuv* «profondeur,» d'où il est probable que les deux lettres ne sont pas phonétiques. Le mot donné par les syllabaires ne finit pas en *l*, et c'est une difficulté de plus. Le terme qui répond à cette condition est שְׁפַל *supul*, lequel se trouve dans le passage parallèle de l'inscription de Londres (col. VII, 60). Nous l'expliquons par «niveau du fleuve.» Le sens de ce passage semble donc être : «J'ai posé les fondations au-dessous du niveau de l'Euphrate.»

Un passage du cylindre de Bellino, où Nabuchodonosor parle de la construction de son palais, fournit quelques détails sur les difficultés :

In KIGAL LUV ristiv
In fluminis altitudine minima

in miḥrat irṣitiv rapasti
subter terras vastas

in kupri au agurri
in bitumine et latere

usarsid timinsa
stravi lapidem angularem.

אן שפל רשתא אן סחרת ארצתא רפשתא אן כפרא ואגרי אשרשד תמנשא ·

Nous passons à la ligne 5 de notre inscription :



Le passage de l'inscription de Londres (col. VII, *sub fine*, et col. VIII, *sub initio*), qui est identique au nôtre, prouve la justesse de notre transcription des monogrammes complexes. Les fouilles seules ont jeté de la lumière sur ce passage de l'inscription. Les Assyriens avaient l'habitude de placer leurs cylindres commémoratifs dans de petites niches ménagées dans les murs; celles-ci étaient souvent faites avec des briques enduites de bitume. C'est par cette coutume, je crois, que doivent être expliqués ces mots assez obscurs.

La signification du mot זכר au paël, dans l'acception de *commémorer* est assurée; ainsi nous lisons ce verbe dans un endroit de l'inscription de Borsippa : « ils comptent quarante-deux vies humaines[1]. »

Le mot *ḥuršanis* semble venir de חרש « sculpter. » Encore aujourd'hui, les Arabes nomment les cylindres en pierre خرصة, et nous croyons que ce terme n'est pas étranger à l'antique langue des Chaldéens. La forme grammaticale elle-même n'est plus une énigme pour nous : c'est un adverbe terminé en *is* ajouté à la terminaison plurielle *an*, comme *sadinas* dans l'inscription de six lignes (p. 269).

Ce n'est qu'après le rejet de beaucoup de conjectures, que nous nous sommes arrêté à cette interprétation. Nous ne croyons pas être très-loin de la vérité, et nous nous permettons seulement de citer un passage de l'inscription de Londres, qui est un peu plus explicite, et qui prouve qu'il s'agit réellement de la commémoration historique de la fondation.

Nous lisons, col. VIII, dans l'inscription de la Compagnie des Indes :

Ligne 60 : *in araḥ salmu ina yum magar*
in mense ultimo (?) in die fausto

61 *isiṭša ina miḥrat* KIGALLU
substructiones ejus inferiores altitudine fluminis

62 *usarsid ra*
profunde stravi,

63 *risisa uzakkir*
initium ejus commemoravi

[1] Voyez *Études assyriennes*, p. 92.

Ligne 64 : *kurśanis*
in cylindris;

65 *ina XV yum sibirsa*
in quindecim diebus magnificentiam

66 *usaklil.*
finivi.

Nabuchodonosor annonce qu'il a achevé la magnificence de son palais en quinze jours. Nous savons, par Josèphe, que, selon le récit des Babyloniens, tout le palais avait été achevé dans le même laps de temps. Ce remarquable passage de l'inscription de Londres nous permet d'apprécier l'exactitude de cette donnée de l'historien juif, et nous fait voir qu'il ne faut jamais rejeter une assertion invraisemblable de prime abord, sans avoir examiné ce qu'il peut y avoir de vrai au fond.

Nous n'avons plus qu'une remarque à présenter, c'est que le mot בית, masculin en hébreu, est souvent employé, au contraire, comme féminin en assyrien; et cependant cette diversité de genre ne paraît pas impliquer une signification différente.

La ligne 6 continue :



Le commencement de la phrase est clair. Nous savons, par l'inscription cotée *K.* 46 (p. 152), que la lettre *ki* exprime le mot *itti* « avec; » *bituk*, accompagné du suffixe de la seconde personne au masculin, *bitukka*, vient de la racine בתק et פתק « faire, » que nous verrons plus tard dans beaucoup de formes dérivées. L'expression de notre passage veut dire « avec ton aide. » Nous citons les formes suivantes : אֶפְתֹּק « je fis; » יִפְתֹּק « il fit; » יִפָּתְקוּ « ils furent faits; » פֶּתֶק « l'œuvre, l'ouvrage; » שִׁפְתֹּק « œuvre, aide, » ayant le sens de la préposition *par*.

Les quatre signes [cunéiforme] donnent une expression idéographique du mot *riminū*. Nous pourrions être portés à voir dans le *nū* de ce terme un suffixe pronominal, si nous n'avions pas la forme féminine *riminit*, qui s'adresse à Mylitta. En tout cas, ce mot רִמְנוּ, féminin רִמְנִית, est dérivé de la racine רום « être élevé. »

On voit que les quatre lettres qui forment ce mot, exprimé en caractères phonétiques dans le passage parallèle de l'inscription de Londres (col. X, l. 2), se prononceraient séparément *SI IK AN AN*. Le premier caractère implique à lui seul l'idée de « œil, » les deux derniers « les dieux; » quant à la valeur idéographique du signe *IK*, je ne saurais la donner.

Les deux mots *la lāsa* sont plutôt une apposition au nom de Mérodach qu'au mot « maison. » Nous avons rencontré déjà, dans la première partie de notre travail, des infinitifs construits d'une manière analogue à celle-ci (p. 218); par exemple, *les murs* לא רחי « qui ne seront pas détruits » (inscr. de Londres, v. *infra*); *les fossés* לא פנק « qui ne seront pas remplis » (inscr. de Londres, col. VI, l. 40).

Je fais venir le mot *lāsa*, que je n'ai pas rencontré ailleurs, d'un verbe לשש ou לוש parent de l'éthiopien *lasĕĕ* לשא « périr. » Ainsi *la lāsa* veut dire « impérissable. »

Sur le caillou de Michaux (voir p. 97), Mérodach est qualifié de לא נִמְרָא « l'éternel. »

Le dernier mot *lusbū*, que l'inscription de Londres et le baril de Bellino écrivent *lusbir* et *lusbiav*, ne me semble être que le précatif de אשב « demeurer » avec l'*a* paragogique; nous avons vu déjà des formes analogues (p. 272).

La ligne 7 est ainsi conçue :

i - na. Bab - ilu. [i - na. ki ir - bi - sa.]
in Babylone, in medio ejus

si - bu - tu. lu uk - su ud. lu us - ba a. li id -
sedem eligat, septuplicem reddat fecun-

tu - ti.
ditatem.

Le sens de cette phrase est, selon nous :

« Qu'il élise sa domeure en Babylone, qu'il y rende les naissances fécondes. »

Quelques exemplaires omettent *ina kirbisa* « dans son milieu. » Le mot *sibut* שִׁבְת est analogue à l'hébreu שֶׁבֶת, et il existe encore une autre forme dérivée de la même racine אשב, c'est שִׁבְת.

Nous connaissons le verbe כשר dans sa signification « d'aller » (voir p. 219); nous avons également constaté que cette racine a en même temps l'acception de « prendre. »

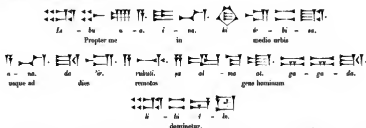
Le mot *luksud* se transcrit לְכְשַׁר, et est un précatif à la troisième personne.

Les deux dernières paroles sont *lusbā littūti*. L'inscription du canal, dont nous nous occuperons bientôt, nous donne l'infinitif correspondant à ce précatif, et il est écrit *si i bi*. Souvent, dans la prononciation des langues sémitiques vivantes, le ע exerce une certaine influence sur les consonnes précédentes, surtout quand il est sans voyelle motrice. L'inscription des canaux a écrit שעב au lieu de שבע; la position du ע dans le radical devient évidente pour le précatif, où l'on n'aurait pu le supprimer. *Lusbā* se transcrira donc לְשַׁבַּע, ayant la signification de « qu'il rende septuples. »

Le terme *littut*, écrit aussi *littut* et *littūti*, se transcrit en לִדוּת; c'est un substantif abstrait,

formé de לדת, infinitif du verbe assyrien אלד, l'hébreu ילד «engendrer.» On pourrait également voir dans notre terme un pluriel du mot cité tout à l'heure; mais ce serait plus justement לדות ou לֵדָת que לְדָתוּת.

Voici la dernière ligne :



Le premier mot nous est connu par les textes trilingues (voir p. 181); *libbū* y rend le perse *yathā* «comme si, comme.» Aussi, pour *libuā* qui se trouve dans notre passage, quelques documents portent *libbūa*. Un traducteur perse, dans notre cas, aursit dit *libbū sa anaku;* le véritable sémite écrit לִבּוּי *libbūa*, comme il dirait en hébreu כמוני «comme moi.» Mais (contrairement à la trsduction donnée p. 181) *libbu* rend aussi *yathā* dans l'acception de «parce que,» et *in libbi agā* signifie «à cause de cela» (voir p. 238). Nous traduisons donc *libbūa* par «à cause de moi.»

Les deux mots *ina kirbisa* se rapportent, ou à Babylone, ou au palais; le sens est parfaitement évident et peut se formuler ainsi en français :

«Que le peuple de Babylone y domine, à cause de moi, jusqu'aux jours les plus reculés.»

La phrase offre cependsnt une grande difficulté.

Elle réside dans les deux mots *ṣalmat gagada*. Quant à *ṣalmat*, il est écrit dans l'inscription de Londres , *ṣal* étant une valeur très-connue de . Mais que veut dire *ṣalmat*, ou, pour mieux dire, comment faut-il lire? peut-être *ṣalma abu?* Il faut maintenir ls prononciation syllabique de *mat*. (Voy. les inscriptions des Taureaux, l. 67, où le même mot est écrit *ṣal-mat.*) L'idée de descendsnce ne se trouve pas dans la racine צלם, à moins que ce ne soit en ssmaritain, où צלמא indique «germe.» Du reste, les idées de «former,» *fingere*, et de «postérité,» sont assez parentes dans les différentes langues; néanmoins, la raison que nous avons pu faire valoir ne nous parait pas encore décisive, quoique la chose en elle-même puisse être parfaitement vraie[1].

[1] Des études nouvelles rendent cette conjecture, à vrai dire, très-invraisemblable, et l'interprétation des inscriptions de Sennachérib (par exemple, Layard, pl. XXXVIII, l. 5. Prisme de Sennachérib, col. I, l. 15) me fait incliner à voir, dans les deux mots *ṣalmat gagada*, une circonlocution pour «les hommes, le peuple.» En arabe صلامة signifie un assemblage d'hommes, et ثُلَّة a le même sens.

Le mot *gagada* est, lui aussi, très-obscur, car je ne crois pas que le groupe doive être un monogramme complexe. Il se lit encore dans l'inscription de Londres (col. III, l. 20); mais ce passage n'est de nature à nous fournir aucun éclaircissement. On pourrait peut-être transcrire *ḳakada*, et cette transcription semble gagner de la vraisemblance par une combinaison très-fréquente dans les inscriptions de Ninive (p. e. dans celle des Taureaux, l. 67), où on lit



Le second terme signifie encore *vertex* « haut de la tête. » (Voir p. 174.)

Le dernier mot *libiilu* est le précatif du verbe בעל « dominer. » Il est indifférent pour le sens qu'on le lise לִבְעֲלוּ ou לִבְעַל; l'incertitude de la lecture provient de ce qu'on ne saurait affirmer si *ṣalmat* est un singulier ou un pluriel.

Cette inscription se distingue, plus que tous les autres textes de Nabuchodonosor, par la correction de son style et de son orthographe. La seule restriction, à ce sujet, serait l'emploi, assez étendu d'ailleurs, de ►⊏̄]] *ir*, au lieu de ⊏̄ *ir*, dans *kirbisa*. On sait que ►⊏̄]] est le monogramme de « ville, » et qu'il ne doit qu'à cette circonstance sa prononciation de *ir;* aussi, à Ninive, ne le voit-on pas exprimer la simple voyelle *ir*.

Nous donnerons maintenant une traduction française de cette inscription :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Je dis : J'ai construit le palais, le siége de ma royauté, le cœur de Babylone, dans la terre de Babylone; j'ai fait poser les fondations à une grande profondeur au-dessous du niveau du fleuve; j'ai relaté sa construction sur des cylindres recouverts de bitume et de briques.

« Avec ton assistance, ô dieu Mérodach le sublime, j'ai bâti ce palais indestructible. Que le dieu trône à Babylone, qu'il y élise sa demeure, qu'il y septuple le nombre des naissances. Puisse, à cause de moi, le peuple de Babylone dominer jusqu'à des jours reculés!

Voici la transcription en caractères hébraïques :

¹ נבוכדראצר סר בבלו · זנן הרמא וצרתא ² הבל נבופלאצר סר בבלו אנכו · אענו · היכל אן סשב סרותי ³ אן
ארצת בבלו שקרב בבלו אעבש · ⁴ אן מחרת שפל אשטמא אשרשד · ⁵ אן כפרא ואגרי אוכרשא הרסנש · ⁶ אתי
בתקף אלו רסנו סרדך בית אעבש · לא לשא · לשבא ⁷ אן בבלו · אן קרבשא שבת לכשר · לשבע לדתות · ⁸ לבוי אן
קרבשא · אן ימי רחקתא צלמת גגר לבעלו :

CHAPITRE III.

INSCRIPTION DU CANAL.

Cette inscription nous est conservée sur deux barils, dont l'un a été publié par Rich. Nous avons également recueilli à Babylone quelques fragments de ce même texte. Tous ces documents contiennent une légende presque identique. Nous y verrons pour la première fois les noms de Nabuchodonosor et de Babylone écrits en toutes lettres :

1. *Na - bi - uv. - ku - du ur - ri. - u - ṣu ur.*
Nabuchodonosor

2. *šar. Ba - bi - lav.*
rex Babylonis,

3. *pa - ruv. ru - sa aḫ - ti.*
reformidans impuritatem,

4. *pa - li - ḫ. ilu. rab - rab.*
adorans deum maximum,

5. *pa - ti - si. ṣi i - ri.*
dominus (vel dominum) supremus (vel supremum),

6. *za - ni in. BIT. SAG. GA. TU.*
instaurator Pyramidis

7. *u. BIT. ZI. DA.*
et Turris,

8. *pal. Na - bi - uv. - pallu - u - ṣu ur.*
filius Nabopallassaris,

9. *šar. Ba - bi - lu. a - na - ku.*
regis Babylonis, ego.

Le protocole de cette inscription, sans s'éloigner notablement de la règle générale, est plus développé que celui des documents que nous avons déjà expliqués.

Les deux premières lignes n'offrent pas de difficultés, car elles écartent précisément celles qui auraient pu s'élever dans l'explication des autres monuments. Mais la ligne 3 demeure encore très-obscure, et on ne sait guère à quel ordre d'idées appartient le titre que se donne Nabuchodonosor. Si nous pouvions déterminer la prononciation du premier mot, nous arriverions aisément à son interprétation; mais, pouvant lire *parû*, *padil* et *pas*, nous avons le choix entre les participes de פרה, de פדל (qui pourrait être remplacé par פסל) et de פוש.

Si l'on admettait que l'assyrien פרה fût identique au פרע des Chaldéens et des Hébreux, on aurait, pour le mot assyrien *parû*, la signification de « vengeur. » Si, d'un autre côté, on devait comparer la racine רשה des Babyloniens à la racine hébraïque רשע « être méchant, » on interpréterait la ligne 3 de cette inscription par « vengeur de la méchanceté, » ou par « qui punit l'impiété. » On peut aussi appeler à son aide l'éthiopien, où *rasyḥa* signifie être impur, *rasyḥyty* l'impureté; sans aucun doute le talmudique רושחן, *nates*, appartient à cette même racine רשה. Le mot abyssin implique aussi la notion de crime, ce qui le rapproche beaucoup du terme hébraïque. Je rappelle encore le verbe éthiopien *paryha* « craindre, » et on pourrait traduire : « celui qui redoute l'impureté. »

Ce sens n'est pas sans vraisemblance; toutefois il n'y a là qu'une conjecture. Je ne me rappelle pas avoir lu ailleurs le mot *rusahti*, et ce qui résiste le plus opiniâtrément à une interprétation, ce sont des ἅπαξ λεγόμενα. Si, par hasard, un passage parallèle venait démontrer qu'il ne faut pas lire *parû*, mais bien *padil*, toute l'opération étymologique devrait être recommencée. Ne nous exagérons pas, d'un autre côté, l'importance de ces titres royaux; il n'en faut pas tenir compte quand leur sens échappe à nos investigations, qui doivent s'appliquer surtout à interpréter les choses fondamentales.

La ligne 4 est, en revanche, on ne peut plus transparente. Le mot *paliḥ* est le participe de פלח, et ici nous avons des mots, en chaldaïque et en arabe, qui nous donnent la signification certaine de « adorer. » La langue araméenne d'Esdras et de Daniel emploie ce verbe avec l'acception de « rendre un culte divin; » et פָּלַח, la même forme que nous lisons ici, est employée (Esd. VII, 24) pour indiquer « le ministre de Dieu. » Cette acception n'est pas non plus étrangère à l'arabe, surtout au langage du Koran, quoique nous lui en connaissions une autre, celle de « trancher, percer » (comme en hébreu), et ensuite de « sillonner, travailler, servir; » d'où le mot si connu de فلّاح *fellah*, « cultivateur. » Voici la transition des idées : « trancher, percer, sillonner le sol, travailler, servir, adorer. » Le latin *colere* présente à peu près la même filiation d'acceptions.

Nous rencontrons dans la langue de Babylone beaucoup de formes dérivées de la racine en question. Nous nous contentons de citer : פָּלְחָה « service divin; » מִפְלַח, infinitif de l'iphtaal; פָּלְחִשׁ, adverbe, « en adorateur. »

Souvent ce mot *paliḥ* est écrit, dans les passages analogues, [cuneiform] et [cuneiform]. Nous savons que [cuneiform] et [cuneiform] ont, en dehors de leur valeur ordinaire, les significations de *laḥ* et de *liḥ*. Un texte de Sardanapale III, souvent répété, et nommé par les Anglais *standard inscription*, « inscription modèle, » offre, dans les différents exemplaires, les deux manières d'écrire ce mot.

La nuance du superlatif est indiquée par la répétition de l'adjectif; on a, du reste, en chaldaïque, le terme de רברב pour rendre cette idée.

La ligne suivante donne un nouveau titre royal très-usité. Le mot *paṭiśi*, toujours écrit par un [cuneiform sign], que nous rendons par *ti*, signifie « seigneur. » Je n'en connais pas d'explication

par une langue sémitique; je crois, au contraire, qu'il faut chercher l'origine de ce terme chez les Ariens, où *patis* exprime la même idée de « maître. » Les plus anciens rois, cités par Tiglatpileser I[er], Ismidagan et Samsi-Hou, sont qualifiés de *patiśi Assur* « seigneur d'Assyrie; » et encoro très-souvent ce mot se rencontre dans les inscriptions assyriennes. Un rapprochement de textes, récemment fait, nous apprend que les deux lettres *NU AP* forment l'idéogramme de *patiśi*. Ce mot entre dans le nom que portait Sargon avant son avénement : *Bel-patiś-Aśur* « seigneur et maître est Assour. »

Nous verrons, du reste, que cette adoption d'un titre royal étranger n'est pas isolée; nous connaîtrons les mots *isakku*, *sakkanakku*, *sangu*, comme dérivant de termes ouraliens. Les nouveaux vainqueurs, appartenant à une race différente de celle qui venait de succomber, s'arrogèrent les titres de leurs prédécesseurs. Ainsi les Turcs ne se sont pas donné un titre *oigour*, mais s'intitulent *sultan* et *pâdichah*, et, pour citer un exemple plus frappant encore, l'Allemagne ne prit, pour désigner le chef de l'empire, d'autre expression que celle qui lui était léguée par les Romains.

Le mot *ṣiru* veut dire « suprême. » Ici encore nous avons une acception tout assyrienne, mais parfaitement sûre. D'abord l'idée de « au-dessus d'eux » est rendue, dans les mêmes inscriptions (inscr. des Taureaux de Khorsabad, *passim*), par *ilisun* et par *ṣirisun;* donc עלה et ציר ont le même sens. Du reste, il n'y a là rien d'étonnant, quand on pense à la racine يصير صار qui signifie « aller, » précisément comme עלה. Le mot assyrien ציר se lit souvent dans les inscriptions, et toujours dans des passages qui font voir l'exactitude du sens que nous lui avons attribué. C'est surtout comme épithète des dieux suprêmes qu'il se présente à nous: ainsi la Mylitta des Babyloniens est qualifiée de בֵּלְתָּא צִרְתָא « la déesse suprême; » ainsi צִירָא « le suprême » est l'épithète constante du père des dieux, Bel-Dagon. Le soleil est nommé de même דַיָּנָא צִירָא « le juge suprême, » et Nebo סַכְּלָא צִירָא « l'intelligence (ou le roi) suprême. »

La seule question que je no saurais résoudre, mais plutôt à raison de la construction de la phrase que par ignorance, c'est si les mots « seigneur suprême » se rapportent au grand dieu ou au roi ; je crois qu'il faut supposer le dernier.

Le reste de la phrase n'a pas besoin d'explication ultérieure.

L'inscription poursuit ainsi :

10. *ruk - ka. gib - bi il. nahal.* 11. *pa al - ga.*
aquæ in medio rivo, canale

samas. asu. Ba - bi - lav. 12. *sa. ul - tu. yum.*
solis orientis Babylonis, hæ inde a die

ri i - ku ut. 13. *u - na - mu u. va.* 14. *ṣi ib - ba at.*
diluvii neglectæ erant, alvei



Le sens général de ce passage semble être celui-ci : « Les eaux du canal, qui est nommé le canal du soleil levant de Babylone, avaient été négligées depuis le temps du déluge; le lit avait été détruit; ensuite j'ai bouché les crevasses, et j'ai rectifié le cours. »

La première ligne est lue par nous *rukki gibbil naḥal*. Quant au mot , nous n'avons pas de donnée certaine sur sa prononciation; il est sûr pourtant, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de notre travail (voir p. 96), qu'il finit en *l* et qu'il doit signifier « canal, cours d'eau; » nous avons proposé le mot נחל jusqu'à preuve contraire.

Le cylindre de Sennachérib (troisième année, col. II, l. 36) a *rukki gablu tiharti* : dans ce passage, *rukki* est écrit par *ru uk-ki*. Le mot *gablu* ou *ḳablu* (car les deux racines, à cause de la prononciation du *ḳ* comme *g*, se confondent en assyrien) est une des nombreuses prépositions formées d'un substantif; il a la signification de « au milieu, dans. » N'oublions pas que la même racine a donné à l'arabe une préposition قبل « avant, » qui pourtant ne communique pas au verbe une signification autre que celle qu'il a en hébreu. Dans le mot *rukki* je reconnais la racine רכך « être mince, délayé. » Cette racine est alliée à l'hébreu רקק, dont le dérivé רֶקֶק est interprété par « eau fangeuse. » Il se pourrait qu'une telle nuance ne fût pas complétement étrangère à l'expression dont nous nous occupons, et qu'elle eût quelque affinité avec le mot *rikut*, dont il sera question plus bas.

Le sens de la ligne 11 est clair : c'est « le canal du soleil levant de Babylone. » Le mot פלג veut dire « canal » en chaldaïque, et ce terme est conservé dans le nom grec Pallacopas. Cette acception de פלג est connue depuis longtemps, et l'on a déjà mis le nom de Phaleg, fils d'Éber et frère d'Yoktan, en rapport avec cette racine. Quelques commentateurs ont prétendu que le verset de la Genèse (x, 25) qui donne l'étymologie du nom de Phaleg devait se traduire ainsi :

« Et Éber eut deux fils : le nom de l'un fut Phaleg, car, dans ses jours, la terre fut *canalisée*, et le nom de l'autre Yoktan. » La version ordinaire est ainsi conçue : « Car, dans ses jours, la terre fut partagée » (כי בימיו נפלגה הארץ).

Les deux signes expriment le soleil, et se prononcent שמש, comme nous l'avons exposé plus haut (p. 88). Les deux lettres ont déjà été soumises à notre examen; elles se prononcent אצו *aṣû*, ce qui est le participe de l'assyrien אצא, l'hébreu יצא « sortir, se lever » (en parlant du soleil). Cette même locution du *soleil levant de Babylone* se rencontre en plusieurs occasions, et pourrait donner à penser qu'il n'est pas fait ici allusion à l'orientation du canal,

mais qu'elle a trait plutôt à la consécration de l'œuvre et à la conjonction du soleil levant avec un astre quelconque. S'il s'agissait ici d'une région céleste, on aurait certainement fait usage d'une autre expression; nous connaissons d'ailleurs les manières de rendre cet ordre d'idées. Ensuite, et voilà la preuve la plus palpable, les grandes œuvres de canalisation qui honorent le grand administrateur des Chaldéens n'étaient pas à l'est de Babylone, mais bien au nord et au sud, et même le Naharmalcha, qui va se jeter dans le Tigre, près de Séleucie, serait toujours situé plus au nord que ne le serait la direction du soleil levant au solstice d'été. D'ailleurs les deux fleuves sont très-rapprochés à la hauteur de Babylone, et Nabuchodonosor n'aura certes pas construit, au milieu de la Mésopotamie, un réservoir qui, sans être alimenté par le Tigre, n'aurait appauvri que l'Euphrate. Au contraire, nous penchons vers l'hypothèse que le canal consacré au soleil levant de Babylone était sur la rive arabe du fleuve; mais nous n'oserions affirmer ce fait.

Le pronom *sa*, ordinairement relatif, s'emploie aussi quelquefois comme démonstratif. Cela paraît évident par les textes ninivites où *sa* se met pour indiquer «lui» au commencement de chaque nouvelle idée : la supposition qu'il y a là un relatif nous ferait admettre des phrases d'une longueur véritablement démesurée. Le *sa*, comme démonstratif, entre dans les locutions telles que *sâsu* «celui-ci,» *sâsun* «ceux-ci.»

Ultu yum rikut «depuis les jours du déluge» a été confondu par nous, au début de nos études, avec l'expression *ultu yum ruḳuti* «depuis les jours lointains.» Nous nous sommes expliqué sur ce point dans nos Études assyriennes, p. 102. Ordinairement on lit aussi *ultu yum ullut*, qui a la même signification.

Le verbe *innamû* est un niphal de נחם, «abandonner, négliger.» Le mot se lit également dans l'inscription de Borsippa, au kal, dans le même sens de «négliger.» Nous transcrirons donc נִחֲמוּ «ils furent négligés.»

Les deux lettres [cuneiform] *is zun* sont remplacées par le terme *ipiri*. (Voy. baril de Bellino, col. II.) J'y crois reconnaître le mot עפר «poussière, terre.» Le terme *sikḥat* est l'hébreu שחת, et *izzannû*, l'iphtaal de זנן. Cette racine veut dire «reconstruire, restaurer,» mais aussi «ébranler,» et elle se rapproche, dans ce dernier cas, de l'arabe زل. J'ai déjà exposé cette différence dans les Études assyriennes, p. 111. Je crois que le verbe זנן a ici cette dernière acception, et qu'il faut traduire la phrase שְׁחַת עפר זנו par «les creusements pratiqués dans la terre avaient été endommagés.» Nous rappelons ici l'usage des Arabes, qui fait encore aujourd'hui le désespoir de l'administration turque, ordinairement si indolente. Quand les digues ont été réparées avec assez de dépenses, les Bédouins, ayant besoin d'eau, enfoncent l'ouvrage à un endroit voulu pour inonder leurs terres.

Nous ne pouvons que former des conjectures sur le sens du premier mot qui suit, attendu que nous ne sommes pas parfaitement sûr de sa lecture. Le mot *usakiki*, au contraire, semble être très-clair : c'est le paël de סכך «couvrir, fermer;» le sens doit être : «j'ai bouché les crevasses.»

La phrase suivante se lit *asarsa isti' i va* « j'ai rectifié son cours. » *Asti' i* est אשתוי, l'iphteal de שוה, سوى « rendre droit, aligner. » Le mot *asarsa* a été bien expliqué par les inscriptions trilingues (p. 180).

L'inscription poursuit ainsi :

19. *Ul - tu.* *Purat.* 20. *a - di.* *Mi -*
Inde ab Euphrate usque ad Aquas

bu ur. sa - bu uv. 21. *i - na.* *kupri.*
cisternæ vacuæ, in bitumine

22. *u.* *agurri.* 23. *ab - na a. in uk -*
et latere construxi aggeres

ki - sa.
ejus.

Il n'y a presque rien à remarquer sur ce passage, dont le sens est parfaitement clair. Il s'agit de la construction des digues du canal rectifié, qui devait aboutir à une localité peu éloignée de Babylone. Je lis le nom *Mi-Bursabuv* מֵי בָרשַׁבו « les eaux de la citerne vide. » Nous savons que beaucoup de localités ont dû leur dénomination aux eaux de leur voisinage, et, sans parler d'Aquæ Sextiæ et des Eaux-Bonnes, nous connaissons, comme noms de villes bibliques, Medebah et Meyarkon. Mais le nom de la Citerne vide se retrouve, comme appartenant à la Chaldée, dans le Talmud babylonien, qui, dans un passage remarquable, dit que Borsippa, lieu de la confusion des langues, tirait son nom de *Borchafi* « Citerne vide. » Une autre autorité talmudique rapproche, il est vrai, *Borsip* de *Bulsip* « confusion de langues, » et, quelque minime que soit la valeur des étymologies mentionnées, il est clair que, si la première étymologie doit son origine à une confusion de deux villes, elle n'a pu se présenter à l'esprit que parce que le nom de *Borsabû* a réellement été porté par une localité.

Nous aurons, du reste, à démontrer encore l'exactitude de notre traduction de 𒀀𒀀𒂊 par « eaux, » et conséquemment la prononciation de מֵי en assyrien. Nous savons que 𒀀, à lui seul, indique cette notion, et nous nous sommes déjà expliqué à ce sujet. Le pluriel est exprimé ici, comme souvent, par la répétition du monogramme, et nous considérons la lettre *i* comme un complément phonétique. La preuve de cette assertion résulte de la comparaison de l'inscription de Londres (col. V, l. 38 et 45), où cette même lettre manque dans le nom cité.

C'est justement l'appellation de la « Citerne vide » qui nous met sur la voie pour comprendre

le travail de Nabuchodonosor; il eut pour but de ramener les eaux dans ce réservoir. A cet effet, le roi fit construire un ouvrage en pierre de taille, comme nous l'apprend le grand document que nous venons de citer.

L'interprétation des deux mots *abnâ śukkisa* se donne d'elle-même : « je construisis ses quais. » Je vois, dans le dernier mot *śukkisa*, un dérivé de סכך, et j'explique סְכִיכָשָׁא par le pluriel muni du suffixe possessif.

L'inscription continue :

24. *I - na. Mi - bu ur. sa - bu ut.* 25. *is - li - li. Bab - ilu.*
In Aquis cisternæ vacuæ propé (?) Babylonem

26. *a - na. ma as - da - ha. bil.* 27. *rabu.* 28. *Marduk. ti - tu ur. pa al - ga.* 29. *ag - zu ur. ta.*
ad gloriam domini magni Merodachi receptaculum canalis effodi.

Nabuchodonosor raconte ensuite qu'il a construit un réservoir dans la localité, à la gloire de Mérodach. Les mots *śuli Babilu* sont obscurs. On rapprocherait volontiers le mot hébreu סלל, סל « digue, » et on traduirait « les digues de Babylone; » mais cette signification ne convient pas à tous les passages où ce terme se rencontre. Je le prendrais plutôt pour une préposition locale, signifiant peut-être « en dehors, » ou « près, » ce qui n'est pas moins incertain.

La formule *ana masdaha* se voit souvent dans les inscriptions assyriennes; son acception résulte de nombreux passages. Dans les inscriptions de Sargon on lit *mas* écrit ⊢⊤, qui, on le sait, a la valeur indiquée.

Le mot *titur* peut être expliqué par « cours » et par « bassin. » A cause du mot *agzur*, de גז « couper, creuser, » je préférerais l'interpréter par « bassin; » de sorte que le sens serait : « j'ai creusé son bassin. »

La suite est :

30. *u - sa an - di il.* 31. *ta al - la ak - ti.*
interclodendos feci ductus.

Le mot *usandil* vient d'une racine סדל, à laquelle convient la signification de « renfermer, arrêter (*fermare* en italien), protéger. » Ainsi nous verrons le mot שְׁמַדִּלִּי « renferme, pro-

tége,» et l'infinitif שמרל «la préservation.» Nous voyons dans *usandil* un סנ et non pas un סד; parce que le shaphel de נדל serait plus régulièrement *usaddil*. Les langues congénères, du reste, nous font complétement défaut pour l'interprétation de ce mot difficile, dont la signification paraît être analogue à celle de «bâtir;» car on lit, dans quelques passages parallèles (inscription de Londres, col. V, l. 53), *ubannā* «je construisis,» au lieu de *usandil*, qui se trouve ici.

Le mot *tallakti* est un dérivé de la racine הלך «aller» תלכה, et semble signifier «conduits.» Le *l* est doublé à cause de la suppression de la première consonne de la racine, aussi lit-on souvent *talakti*.

Il ne nous paraît pas que le canal et le réceptacle dont il est question dans notre inscription aient aucun rapport avec le grand bassin de Nitocris. Ce dernier réservoir était loin à l'amont de Babylone, tandis que, au sujet de celui dont il s'agit ici, tous les documents chaldéens nous semblent indiquer qu'il était assez rapproché de la capitale. Nabuchodonosor énumère ce travail parmi ceux qui furent commencés par son père et finis par lui : bien qu'il y ait introduit de notables changements, cet ouvrage de canalisation paraît avoir un autre but que celui que Nitocris se proposait, et qui avait été suggéré par le besoin de la défense de sa cité.

L'inscription finit par les lignes suivantes, qui ne seront plus obscures, après l'explication des autres inscriptions :

32. *Marduk. bil. rabu.* — 33. *nakdu* (?)
Merodache, domine magne, auguste (?),

at - ta. — 34. *na ap - li ti. ra.* — 35. *ba - la - tav.*
tu fave; vitam

yum. ruk. — 36. *si l - bi. li ad - tu - ti.* — 37. *ku un.*
dierum remotorum, incrementum septuplum fecunditatis, stabilitatem

kussu. — 38. *au. la - ba ar. pa - li i.* — 39. *a - na.*
throni, et victoriam gladii in

si - ri ak - ti. su ur - kav.
sempiternum concede.

L'invocation adressée à Mérodach n'a d'obscur que les signes [cunéiformes]. On peut les prendre de deux manières : d'abord le *sa* pourra être considéré comme un relatif, et ensuite [cunéiforme] comme un monogramme exprimant ou l'idée de «majestueux, favorable,» ou une autre de

cette catégorie. Donc il faudrait traduire «puissant qui est toi;» ou bien on peut regarder les deux signes comme formant l'idéogramme d'un verbe mis à l'impératif, construction que nous avons remarquée dans quelques inscriptions.

Il n'y a guère à interpréter que le mot *kun*, de la racine même d'où vient كان «être,» en arabe, avec l'idée d'une existence continue, de la stabilité. La manière d'écrire le mot *kuśśu* ne nous est plus inconnue depuis l'examen de l'inscription de Nakch-i-Roustam (voir p. 102 et 183); la seule phrase nouvelle qui présente de l'intérêt, c'est celle de *labar pali*.

Le mot *labar* nous rappelle un mot bien célèbre de l'histoire ecclésiastique, le *labarum*, que jadis Constantin, selon la légende, vit au ciel, et qui l'engagea à embrasser le christianisme. On n'a jamais pu expliquer ce mot, et on trouvera assez naturel que nous en cherchions l'origine dans ce terme d'un son identique.

Il va sans dire que le mot babylonien *labar* trouve aussi peu que le *labarum* romain son explication dans les langues sémitiques connues. S'il en avait été autrement, on aurait depuis longtemps décidé cette question étymologique; mais, seul de tous les idiomes alliés, l'assyrien a une racine לבר *labar*[1]. Nous en connaissons les participes très-réguliers du paël et du shaphel מְלַבֵּר et מְשַׁלְבֵּר, qui se lisent dans les inscriptions de Ninive avec les acceptions de «donner la victoire, prospérer, durer.»

Le passage principal où se trouve ce verbe nous le montre, comme ici, joint à *pali*. Ce dernier mot doit être un emblème de la royauté; car souvent il est nommé à côté du sceptre du roi, et nous ne pouvons hésiter, en regardant les sculptures, entre l'étendard et le glaive.

C'est cette dernière acception qu'il faut adopter selon nous. Les racines arabes فلّ, فلى, فلع, فلو, signifient toutes «frapper avec le glaive,» et فلوع veut dire «glaive.» Les racines hébraïques פלא et פלה signifient «diviser, séparer, distinguer,» d'où vient l'idée de miracle, qui est inhérente à ces termes. Cette dernière notion nous ferait supposer que celle d'«étendard» est cachée dans le mot babylonien; mais, en présence d'un terme arabe aussi strictement défini, nous n'hésitons pas à adopter l'acception de «glaive.»

Le dieu suprême de Ninive, dit l'inscription de Khorsabad, est celui qui donne le *labar* au glaive des rois qui l'adorent. Il n'y aura certes pas d'inconvénient à traduire par «victoire;» ce mot se trouve deux fois dans le même passage, dont notre traduction donnerait le sens suivant :

«Assour donne la victoire au glaive du roi qui l'adore, il inspecte son armée; Ninip pose les fondements de sa ville. Dieu, envoyez le roi à la victoire pendant de longues années!»

On conviendra qu'il n'y a pas de sens qui irait mieux au *labarum* de Constantin. Il faut donc établir la possibilité de l'emploi à Rome d'un mot assyrien. Nous savons, à ce sujet, que

[1] L'absence de la racine *labar*, dans les autres idiomes de la même famille que l'assyrien, pourrait s'expliquer par l'origine touranienne de ce verbe. D'abord il n'a pas les allures sémitiques; ensuite ce même mot *labar* n'est pas inconnu au médo-scythique, où *hu labaruri* «moi son maître» rend le perse *mand baňdaka* «lui mon esclave.» L'idée de maître peut parfaitement se rallier à celle de vaincre. (Voir *Études assyriennes*, p. 166.)

beaucoup d'astrologues, sous le nom de Chaldéens, habitaient Rome depuis les derniers temps de la république. Ils en furent expulsés à plusieurs reprises; mais ils revinrent toujours et continuèrent à se mêler de politique tout comme auparavant. Ils ont dû faire passer dans le langage populaire un certain nombre de mots empruntés à leur terminologie, et *labar* « la victoire, le succès, » a sans doute été l'un d'entre eux. C'est ainsi que s'explique facilement le rapport qu'un mot assyrien a dû avoir avec un des événements les plus mémorables de l'histoire.

La série des choses demandées par Nabuchodonosor est beaucoup plus étendue que celle que nous avons examinée dans le texte de six lignes. Nous transcrirons maintenant toute l'inscription en lettres hébraïques, conformément au sens que nous avons adopté. Le voici dans la traduction française :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, ennemi de l'impureté, adorateur du Dieu suprême, l'auguste seigneur, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Les eaux coulant dans le cours d'eau nommé le Canal du soleil levant de Babylone avaient été négligées depuis les temps du déluge. Le lit creusé dans la terre avait été endommagé. J'ai bouché ces crevasses, j'ai aligné le cours du canal. A partir de l'Euphrate jusqu'à *Mi-boursabou* « eaux de la citerne vide, » j'ai élevé ses digues en bitume et en briques; et dans Mi-boursabou, près de Babylone, j'ai creusé le bassin du canal, et j'y ai ménagé des conduits à écluse, à la gloire du dieu Mérodach, le seigneur sublime.

« Mérodach, grand seigneur sublime, toi qui es majestueux, sois propice. Accorde-moi gracieusement la vie jusqu'aux jours reculés, une fécondité septuple, la stabilité du trône et la victoire du glaive! »

1 נבוכדראצר	2 סר בבלו	3 פרו רשתתא
4 פלח אלה רברב	5 פתסא צירא	6 וגן הרמא
7 וצרתא	8 פל נבופלאצר	9 סר בבלו אנכו :
10 רבי קבל נחל	11 פלגא שמש אצא בבלו	12 שאלת יום ריבות
13 ינהמו ו	14 שחת עפר	15 יזנו ו
16 · אסכך	17 אשרשא	18 אשתוי ו :
19 אלת פרת	20 ערי מי־בר־שפו	21 אן בפרא
22 ואגרי	23 אבנא סבישא ·	24 אן מי־בר־שפו
25 סלי בבלו	26 אן משדת	27 בעל רבו מירדך
28 תתר פלגא	29 אנור ו	30 אשמדל
31 תלכתא :	32 מירדך אלת רבו	33 נהר את
34 נפלס ו	35 בלמא יום רחק	36 שבע לדתות
37 בן כמא	38 ולכר פלצי	39 אן שרבתא
40 שרכא :		

CHAPITRE IV.

INSCRIPTION DU TEMPLE DE MYLITTA.

Cette inscription est répétée en entier sur quatre barils complets ; nous en avons découvert à Babylone des fragments, mais trop frustes pour qu'ils aient pu donner l'espoir d'être lus. De ces quatre barils, deux sont à Berlin, où ils ont été apportés par M. Petermann; mais ils sont dans un si mauvais état de conservation, qu'on ne saurait les déchiffrer. Les deux autres se trouvent à Paris : l'un, ayant appartenu à M. Raoul Rochette, est à la Bibliothèque impériale; il est également fort difficile à lire. Le second, le seul auquel nous soyons redevable de la lecture du texte, fait partie de la collection de M. le duc de Luynes, qui a bien voulu me le communiquer.

Voici la légende :

1. *Na - bi - uv. ku - du ur - ri. a - ṣu ur.*
Nabuchodonosor

2. *šar. Bab - ilu.*
rex Babylonis,

3. *pal. Na - bi - uv. pall. a - ṣu ur.*
filius Nabopalassaris,

4. *šar. Bab - ilu. a - na - ku.*
regia Babylonis, ego.

5. *Bit. šir.*
Domum augustam

6. *bit. Zarpanit.*
domum Veneris cœlestis,

7. *lib - ba. Bab - ilu.*
cor Babylonis,

8. *a - na. Zarpanit.*
Veneri cœlesti,

9. *ru - ba a - ti. ṣi ir - ti.*
dominæ augustæ,

10. *i - na. Bab - ilu.*
in Babylone

11. *i - is - si is.*
condidi

12. *i - pu - us.*
feci :

13. *bi - ta a. da - lum.*
diversorium ingens

14. *in. kupri.*
in bitumine

15. *u. aguri.* 16. *u - sa aṣ - bi ir - sa.*
et latere murari jussi;

17. *ipiri. ka - dar. i il - tu - tu.* 18. *ki ir - ba -*
cum terra fornicem cubiculorum in ejus penetra-

sa 19. *u - ma al - lar.* 20. *Zarpanit,* 21. *ummu*
libus explevi. Venus cœlestis. mater

ri - mu - ni - ti. 22. *ḫa - di u* 23. *na ap - li - si -*
sublimis, omnino fave,

ra. 24. *da am - ga - tu u - a.* 25. *li u - sa ak -*
opera mea perfician-

na. 26. *sa ap - tu uk - ki* 27. *ru ub - bi - si. zi -*
tur. (facta) auxilio tuo. Fecunda se-

ri ir. 28. *su un - di - li* 29. *na an - na - bi*
men, (absconde) præserva embryon

30. *i - na. ki - ri - bi si. pa - ri ' ya.*
in interiore uteri

31. *sa al - na u.* 32. *su - ti - si - ri.* 33. *ta -*
usque ad finem (gestationis), præside par-

li id - tu.
tum.

Le sanctuaire dont il est question existe encore aujourd'hui. A vingt minutes au nord de la ville de Hillah existe une ruine que les Arabes nomment القليعة *Elkolaïeh* «la petite citadelle,» et qui se compose d'une circonvallation toute rectangulaire de 126 mètres de long sur 93 mètres de large, c'est-à-dire 400 pieds (240 coudées), sur 300 pieds (180 coudées). Elle ressemble à un karavanserai en ruines. Son origine est sûrement babylonienne.

Nous avons parlé ailleurs déjà de cette remarquable ruine; nous y avons, depuis longtemps, reconnu un sanctuaire de la Vénus Uranie, dont parle Hérodote (I, cxcix), et où les femmes de Babylone se prostituaient à un étranger. Nous avons respecté dans notre version la tradition vénérable du père de l'histoire, en rendant le nom de la déesse Zarpanit par celui de la Vénus céleste; il se pourrait pourtant que la divinité dont il est question ici, et dont certainement a voulu parler Hérodote, fût différente de la déesse qui représente la planète de Vénus.

Mais quel est ce nom de זַרְפָּנִית Zarpanit?

L'identité de notre déesse (cela veut dire « la déesse suprême ») avec la divinité dont le nom s'écrit « Zarpanit » est évidente par la comparaison des textes parallèles : le passage du cylindre de Bellino, qui a sûrement trait à ce même édifice, l'écrit en toutes lettres. L'inscription de Londres exprime le nom de la divinité par l'idéogramme . *Bilti. ḤAR RIS ŚI* dont la prononciation nous est encore inconnue. Voici ce passage (col. IV, l. 14 et suiv.) :

Ligne 14 : *bit ṣir bit Bilti ḤAR RIS ŚI*
domum sublimem, domum dominæ. . . . .

15 *libba Bab-ilu*
cor Babylonis,

16 *ana ilut ṣirti ummi banitiya*
deæ sublimi matri genitrici meæ,

17 *ina Bab-ilu ipus.*
Babylone feci.

Nous ne rapporterons pas maintenant le passage cité du cylindre de Bellino parce que nous devrons nous en servir plus tard pour expliquer les lignes 13 et suivantes de notre document.

Le nom de *Zarpanit* n'a pas été ignoré de l'antiquité classique; il est, en effet, identique avec la forme de Δελεφάτ[1], qu'Hésychius dit avoir été le nom de la Vénus des Chaldéens et des Assyriens. Le grand érudit Selden a déjà rapproché ce dernier nom de la racine sémitique דלף « dégoutter, » d'où le chaldaïque דלפא, le syriaque ܕܠܦܐ, *conjunctio venerea*. Cette racine araméenne a également existé en assyrien avec celle de זרף, qui lui est originairement identique. D'abord, nous avons à côté de דלף la racine araméenne זלף, ayant la même signification, et, de plus, nous connaissons les racines hébraïque et arabe, impliquant ce même sens de « dégoutter » זרף (d'où זרזיף « pluie, ») et ذرف. Quiconque s'est occupé de la grammaire comparée des langues sémitiques sait que le ז hébraïque reste tel dans les dialectes araméens, s'il est rendu par un ز en arabe, mais qu'il se change en ד, si l'arabe lui substitue

[1] Quant à Σαλαμβῶ, également la Vénus des Babyloniens, nous ne savons qu'en faire.

un ১, souvent prononcé aujourd'hui comme un *d*. Donc les racines זרף et דלף sont identiques, et elles ont simultanément existé dans la langue assyrienne qui, comme l'hébreu, a subi assez souvent l'influence du *πλατειασμὸς* araméen.

On s'étonnera sans doute que nous nous soyons si longtemps arrêté pour démontrer et l'identité et la coexistence de deux racines dont ni l'une ni l'autre ne sera contestée par personne; mais nous dirons ici une fois pour toutes qu'on ne doit accepter ces identités dans l'interprétation qu'après s'en être préalablement assuré; car, sans cela, on pourrait, dans la même phrase, défendre deux significations diamétralement opposées, tant est considérable la quantité de racines qu'on peut produire pour faire accepter son explication, surtout quand on se fourvoie dans le dictionnaire arabe.

Somme toute, *Zarpanit* et *Delephat* sont identiques[1]. Celle-ci est la forme *araméisante* de la première. Le nom signifie celle qui préside à la conception, et nous verrons que l'invocation de Nabuchodonosor justifie pleinement cette interprétation.

Nous avons encore à revenir sur la ligne 6, où se trouve le nom de la déesse [illegible] «la déesse souveraine suprême.» Nous avons déjà parlé de la forme בעלת «souveraine,» d'où sont dérivées et la Mylitta du père de l'histoire, et la Beltis d'autres auteurs : ces derniers saisissaient le rapport grammatical qui lie ce nom divin à celui de Bel. Toutes les divinités sont des *Mylitta* comme tous les dieux sont des *Belus*.

La Mylitta de notre inscription est la souveraine des grands dieux, בעלת אלהי רבי, écrite sur le caillou de Michaux : [illegible]. [illegible]. [illegible]. D'après les inscriptions de Sargon, elle préside également aux naissances, et c'est là un fait que nous ferons valoir à la fin de l'explication du texte.

Notre déesse, du reste, est différente de la Mylitta *Tavat* (abyssus), la mère des dieux, de *Istar* (Astarté), la déesse de la guerre, de *Nana*, la lune nouvelle, dont le nom est obscur, et de plusieurs autres. (*Études assyriennes*, p. 88.)

Les mots *libba Babilu* «le cœur de Babylone,» indiquent la position topographique du temple de Vénus, situé réellement au milieu de la grande enceinte. Le reste de la première phrase est très-clair : *rubâti* est le féminin *rubû* «le seigneur;» il n'y a de nouveau que le mot *tissis* «j'ai fondé.»

Ce terme, d'un usage très-fréquent, se prête facilement à l'explication. C'est le paël du verbe אשש «fonder,» connu en arabe, hébreu, chaldaïque et syriaque. Nous connaissons également le participe de la même forme *muassis* מְאַשֵּׁשׁ, qui se lit sur les briques de Ninive (Layard, pl. LXXVIII, B. l. 6).

Mais la ligne 13 nous montre une difficulté assez grande, et qui se renouvellera toutes les fois qu'il s'agira d'expliquer des termes architectoniques. Le mot *kisâ* ne se trouve que rarement; en revanche, [illegible] se voit très-souvent, sans que, malgré cela, nous soyons

[1] L'identité de son ne prouve pas l'identité d'origine, ou bien il faudrait donner raison à ceux qui font venir de דלף le grec δελφὺς «uterus,» qui pourtant est identique avec le sanscrit गर्भ *garbha*.

sûr de son interprétation. Il pourrait être lu phonétiquement, mais que choisir parmi רלם, רלו, רחם, רחו, סלם, סלו, סחם, סחו? car toutes ces lectures sont possibles. Nous y croyons reconnaître le sens de « grand, puissant; » il pourrait cependant cacher un mot tatare. Nous nous arrêtons donc, jusqu'à preuve contraire, à la lecture רלם et à l'acception de « grand[1]. »

Le mot *kisâ* est beaucoup plus facile à expliquer : il constitue le singulier du bâtiment dont le pluriel se lit dans la Bible en סכות בנות. Quelques exégètes ont voulu changer le premier mot en כסות, et cette idée paraît très-acceptable, d'abord à cause du rapport qui existe entre les deux racines סכך et כסס dont dérivent ces mots; puis à cause du mot assyrien כִּסָּא, qui s'applique à un pareil édifice. Ce terme est emprunté à la racine כסו, allié à כסס et כסה; et ces dérivés de ces mots ont même, en hébreu, le sens de *cubital, pulvinar, cubiculum*.

Le baril de Bellino décrit en ces mots la cellule de Zarpanit, qui se trouvait dans la pyramide :

bit ana Zarpaniti bi'iltiya
templum Zarpaniti dominæ meæ

kuśvam *uṣa'in*
cubiculum in fornicis modum exstruxi.

Le mot *kuśvam* כָּסְוָם est un adverbe formé par la mimmation, et le mot צען veut dire en éthiopien « voûte. »

Le mot *usaṣḥirsa* est le shaphel d'une racine צחר qui signifie « construire, murer; » il est de la même famille que l'arabe صخرة « roche, » mais il a aujourd'hui, dans la Babylonie, conservé son antique acception. Les gens qui font le sacrilége métier de chercher des briques au préjudice des constructions antiques, portent le nom de صخّار, et perpétuent ainsi, par cette appellation, une ancienne racine babylonienne. Nous voyons souvent, dans les inscriptions, le verbe employé à l'istaphal, ainsi qu'au shaphel; mais il n'est pas à notre connaissance qu'on en trouve le substantif. Ainsi nous traduisons ce passage entier : « Je l'ai fait construire en maison carrée, munie de cellules[2]. »

Les trois lignes qui suivent sont les plus difficiles de cette inscription, surtout à cause du mot *kidav*. Ne trouvant pas de signification dans le dictionnaire des langues sémitiques, nous nous adresserons au persan moderne, qui a conservé, comme on sait, par l'intermédiaire du pehlevi, plus d'un terme de l'ancienne architecture assyrienne. Nous verrons que كر, sous l'acception de « enceinte » et de « voûte, » tire son origine du babylonien כסר; ainsi un autre mot كده signifiant « voûte » vient, selon toute probabilité, de la langue de Sardanapale[3].

[1] Depuis que j'ai rédigé ce travail, j'ai pris connaissance d'une inscription nouvelle du roi Hammurabi (1600 av. J. C.), où ce roi est nommé *śar dalum;* nous pensons donc qu'il faut le lire *dannu*. (Voir plus bas.)

[2] Le mot *khan* « karavanserai » exprime cette idée.

[3] Il ne faut pas se dissimuler l'extrême difficulté de ce passage. On pourrait lire רְסַּדְא (*Ét. assyr.* p. 184) *rupdar* « fulcrum, » et traduire la phrase ainsi : « J'ai fait remplir de terre l'intérieur des murs pour soutenir les niches. » Le sens, en lui-même, ne varierait pas beaucoup dans ce cas.

Le mot [cuneiform] doit se lire *ipir* עְפַר « terre, » comme nous l'avons vu (p. 289). Dans le terme de עלות *illut*, je crois reconnaître l'équivalent du chaldéen עִלִּית, *ὑπερῷον* « cubiculum. » Le mot de *illut* indique donc chacune des niches, s'ouvrant toutes sur la cour carrée, et auxquelles on ne parvenait qu'en montant, précisément comme on grimpe encore aujourd'hui dans les renfoncements profonds des karavanserais.

Le mot *umallav* est le paël de מלא « remplir, » et se transcrit אֲמַלְּא : le mot *kirbasa* קִרְבְּשָׁא signifie « dans elle; » toute la phrase est donc, selon nous : « J'ai fait couvrir en terre les voûtes de ces cellules. »

Il nous reste à signaler brièvement l'importance de ce passage, qui confirme un fait que les fouilles avaient déjà mis en lumière, c'est que les Assyriens construisaient des *voûtes jetées*, sans connaître pourtant encore la voûte en pierre. Nous exposerons ailleurs nos idées à ce sujet.

Après le récit des faits, suit l'invocation ordinaire à la divinité. Nous n'avons pas grand'chose à dire au sujet du signe idéographique indiquant « mère, » qui, en assyrien du moins, se prononce *ummu* (p. 117, 205); et pas plus au sujet de *riminit*, qui est le féminin d'un masculin *riminû*, expliqué par nous dans l'inscription de huit lignes.

Quelque intéressante que soit cette inscription pour l'archéologie, elle ne l'est pas moins pour la grammaire; car c'est elle qui nous apprend les formes féminines de la conjugaison. Nous avons ici quatre impératifs dans ce genre, et chacun dans une voix différente du verbe, comme si le rédacteur du texte avait voulu nous donner un spécimen de la conjugaison babylonienne.

Le premier de ces impératifs est *naplisi* « sois bénigne, » et nous apprenons par là que le mot *naplis* de l'inscription est un impératif masculin d'un verbe qui se termine en *i*. Je l'avais pris d'abord pour la 1re personne du pluriel du kal. En présence d'une forme telle que *naplisi*, l'erreur n'est plus possible, et il faut prendre les deux termes pour les impératifs masculin et féminin du niphal de פלס[1].

La phrase suivante est *damgatûa lissakna saptukki* דַמְקָתִי לִשָּׁכְנָא שַׂפְתֻּכִּי. Le premier mot appartient à la racine assez embarrassante דמק. Le ק est exprimé par un [cuneiform] *ga*, comme souvent en babylonien.

Les passages dans lesquels se lit *damgat* ou son singulier *damikti* sont assez nombreux, et à tous s'applique fort bien l'idée de « puissance » et de « œuvre remarquable, *facinus*. » Enfin, ce sont les exploits qui réclament le דמק des inscriptions trilingues, la supériorité, au moral et au physique. La forme *damgatûa* est à *damgatiya* ce que *damgatu* est à *damgati*, c'est-à-dire que l'un est le nominatif, l'autre le cas oblique.

Le mot *lissakna* est également intéressant; c'est le précatif du niphal de שכן à la 3e personne du féminin, en rapport avec *damgatûa*. La phrase se traduit : « que mes exploits soient

[1] Nous avons expliqué, dans l'inscription de Borsippa, p. 152, par quelle transition a passé le verbe פלס « peser, » pour arriver au niphal et signifier « être favorable. » Nous comparons l'allemand *wiegen* et *gewogen sein*. (voir p. 273.)

achevés.» C'est à ce substantif que se relie *saptukki*, mot également fort important, parce qu'il fournit la forme du suffixe féminin de la 2[e] personne; exactement comme les autres langues sémitiques, l'assyrien l'exprime par la syllabe *ki*. *Saptukki*, du reste, a la même signification que le *itti bitukka* de l'Inscription du palais; *saptuk* est «ce qui est aidé» (*Schützling* en allemand) et avec le suffixe, «ce qui est aidé par toi.» En fait, *saptuk* acquiert une acception prépositionnelle «à l'aide de[1].»

Suivent maintenant trois phrases, dont le verbe est chaque fois un impératif au féminin. Ainsi רֻבְּשִׁי *rubbisi* est dérivé du verbe dont nous avons lu le précatif *lurabbis* comme traduction du perse *źadnautuv* (Bis. l. 107) «qu'il fasse prospérer.» Nous connaissons, dans la voix paël, la racine רבש ou רפש; car l'assyrien confond, surtout dans la seconde radicale, les deux lettres labiales. Le document généalogique de Bélochus III (Layard, pl. LXX, l. 19) nous donne יְרַפְּשׁ, et l'inscription des Taureaux de Khorsabad renferme la phrase suivante, qui se rattache directement à notre passage :

נִסְרֹךְ מֻשְׁתֵּשִׁר נִקְבֵי צֶלֶם · בֶּעֱלֶת אֱלֹהֵי מֻרַפְּשַׁת תַּלְדְתֵי צֶלֶם

«Nisroch préside aux mariages des hommes; la souveraine des dieux favorise la parturition des mortels.»

Le mot *zirim* ou *ziriv* (car l'un et l'autre donnent la même signification) indique l'acte de la fécondation. Si on lit *ziriv*, on transcrit זְרְעָא, et l'on regarde le terme comme זרע «sperme» avec le א emphatique; si, au contraire, on adopte l'autre lecture *zirim*, on pense au verbe זרם «inonder» d'où זִרְמָה «éjaculation,» dans un fameux verset d'Ézéchiel, XXIII, 20. La racine זרם «arroser» est avec זָרַם dans le même rapport que דלף est avec דלפא dont nous avons parlé plus haut (p. 297).

La signification de la ligne 27 est simplement : «rends féconde la copulation.»

La seconde demande adressée à Mylitta est celle de préserver, jusqu'à la fin de la gestation, l'embryon dans le sein de sa mère. Les paroles propres sont : *sundili nannabi ina kiribit pari'ya salmis*. Nous avons déjà vu que la racine סדל (p. 292) peut s'expliquer partout par «renfermer, protéger;» c'est assez le sens de l'anglais *keep*. L'impératif est employé au shaphel שַׁסְדִּלִי. Nous avions cru que ce mot pourrait être tiré de la racine סטל «cudere, fingere;» il est vrai que la lettre [cuneiform] peut remplacer également la syllabe *ṭi* aussi bien que *di*, mais l'infinitif *sundul*, où [cuneiform] *du* ne supporte pas les deux transcriptions par ד et ט, nous force à regarder le signe [cuneiform] comme le représentant du ד.

Je vois dans *nannab* une dérivation formée, comme tant de pareilles en assyrien, par le préfixe *n*, tel que נבחר, נצרפת et d'autres. La racine נוב veut dire «germer,» et le redoublement de la première consonne est un fait qui s'observe souvent, en hébreu, à des verbes concaves auxquels appartient la radicale de *nannab*. Ce dernier terme signifie donc sûrement

[1] Ainsi Sardanapale V demande à Nebo (Layard, pl. LXXXV, l. 17) : בָּלָם יוּמַי רְחֹקַת לִיצָא שִׁפְתָּךְ «vita dierum meorum remotorum prodeat ope tua.»

« embryon. » Un mot analogue est *nabnit* de בנה, qui représente la même idée. (Inscr. de Londres, col. I, 25, p. 310.)

Les mots *ina kiribit pariya* rendent l'idée « au milieu de l'utérus. » Le terme *pariya*, « utérus, » est le participe, avec le א emphatique de פרה « être prolifique, » d'où le mot hébreu פרי « fruit, fœtus. » Le participe, du reste, correspond à la même forme en hébreu פריה (Ps. cxxviii, 3) appliqué à la femme féconde.

Nous avons déjà parlé de la forme adverbiale en *is* dont *salmis* est un des nombreux exemples. La racine שלם est bien connue dans ses acceptions différentes, mais étroitement liées entre elles; aussi personne ne s'étonnera si nous balançons entre les traductions *usque ad finem gestationis* et *incolume*.

Le sens de la phrase est toujours : « Que Mylitta préserve l'embryon du danger de l'avortement. »

La prière finale est celle de présider aux couches des femmes. La déesse Delephat ou Zarpanit est donc une sorte de Lucina ou d'Ilithyie. Nous avons vu successivement des impératifs au féminin du niphal, paël et shaphel; en voici un de l'istaphal de אשר « diriger. » Le lecteur se rappellera le participe מֻשְׁתֵּשׁר de la phrase de Sargon, provenant de la même conjugaison. On rencontre également l'impératif masculin שֻׁתֵּשׁר et l'infinitif שֻׁתֵּשֶׁר « la direction, le gouvernement. » La voyelle *u* a été intercalée entre *s* et *t* à cause de la difficulté qu'éprouvent les Sémites à prononcer deux consonnes de suite au commencement d'un mot. Si les Arabes et les Hébreux éludent cet obstacle par une voyelle prosthétique, les Assyriens se tiraient d'affaire en intercalant une voyelle entre les deux consonnes.

Le mot *talidti* vient de אלד « engendrer, » et correspond exactement à l'hébreu תולדה : nous avons déjà remarqué ce mot dans le passage cité de l'inscription ninivite.

Voilà donc la traduction du document :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« J'ai fondé, j'ai bâti dans Babylone le temple sacré, la maison de (Mylitta Zarpanit) la souveraine sublime, et qui est le cœur de Babylone, en l'honneur de la souveraine sublime, la reine auguste des dieux.

« J'ai fait construire en bitume et en briques un *khan* carré : j'ai formé les voûtes de ses niches intérieures par une terre massée.

« Souveraine des dieux, mère auguste, en tout sois propice. Que mes œuvres réussissent avec ton aide.

« Féconde la semence, renferme dans le sein de l'utérus l'embryon jusqu'au terme; préside à la délivrance. »

En voici la transcription en lettres hébraïques :

3 פַּל נבופַּלאצַר	2 סַר בבלו	1 נבוכַדְרַאצַר
6 בית בעלַת וִרפּנַת	5 בית ציר	4 סַר בַבלו אַנַכו :

7 לְבָא בַבְלוּ	8 אַן בְּעֻלַת זִרְפָּנִת	9 רְבָתָא צִרְתָא
10 אן בַבְלוּ	11 אָאשׁשׁ	12 אָצְבָשׁ :
13 כָּסָא רַגּוּ	14 אַן כָּפְּרָא	15 וּאָגְרִי
16 אַשְׁצְחַרְשָׁא :	17 עפר כְּרָא עלותא	18 קִרְבְּשָׁא
19 אָסְלָא :	20 בְּעֻלַת זִרְפָּנִת	21 אָם רַסְנַת
22 חַרְשׁ	23 נִפְלְסִי ו :	24 רַסְקְתִי
25 לִשַׁבְּנָא	26 שְׁפְּתָקְבִי :	27 רְבְשִׁי
28 וְרָעָא ·	29 שְׁסְדְלִי נִגְבָא	30 אַן קִרְבַּת פְּרִיָא
31 שָׁלְמָשׁ ·	32 שְׁתִישְׁרִי	33 תַלְדָתָא :

CHAPITRE V.

INSCRIPTION DE LONDRES.

Nous ne pourrons pas donner ici tout au long l'analyse de ce beau document, le plus étendu de Nabuchodonosor qui nous soit encore connu. Il contient, comme le reste des textes de ce monarque, un compte rendu de ses édifices et de ses œuvres; nous sommes malheureusement encore à attendre un exposé des exploits du destructeur de Jérusalem qui puisse être mis sur la ligne des annales laissées par les Tiglatpileser, Sardanapale, Sargon, Sennachérib et Assarhaddon.

L'inscription de Londres, aujourd'hui conservée au musée de la compagnie des Indes, est le plus grand monument connu qui soit écrit en caractères archaïques. La difficulté que présentait leur expression typographique nous a engagé à transcrire le texte en caractères du style moderne sans ajouter devant les noms propres le clou vertical qui n'est pas employé dans l'écriture ancienne. Voici le commencement de la première colonne :

1. *Nabu - ku - dur - ri. u - șu ur.* 2. *šar. Bab -*
Nabuchodonosor rex Baby-

ilu. 3. *ru - ba a. na a dav.* 4. *mi - gi ir.*
lonis, dominus augustus, honoratus a

Marduk. 5. *pa - ti - śi. și i - ri.* 6. *na - ra am.*
Merodacho, dominus supremus, exaltans

Na - bi - uv. 7. *mu us - ta - lum. a - hi iz. ni - mi - ki.*
Nebo deum, executor oraculorum inexplicabilium,

8. *sa. a - lak - ti. i - lu - ti - su - nu.* 9. *u - ti - ri ' su.*
qui ritus divinitatum eorum propagavit

10. *bi it - lu - hu. bi i - lu ut - su un.* 11. *sakkanakku.*
adorationem (que) imperii eorum, (deorum) vicem gerens

la. muparkuv. 12. *sa. a - na. za in - na a - ti.*
non injuriam committens, qui ad construendas

13. *BIT. SAG. GA. TU. u. BIT. ZI. DA.* 14. *yum.*
pyramidem et turrem dies

sa am - ti. sp - mu - ru. va. 15. *da - am - ga a - ti. Bab -*
vitæ animum advertit; opere Baby-

ilu. 16. *u. Bar - zi - pa.* 17. *u - ti -*
lonis et Borsipporum sta-

ni u. ka - ni - nar. 18. *i - im - ga. mu ud - m in.*
bilivit, sacerdos sapiens, protegens

nu a. 19. *za - nin. BIT. SAG. GA. TU. u. BIT. ZI. DA.*
habitationem: instaurator pyramidis et turris.

20. *hablu. rustan.* 21. *sa. Nabu. pallu.*
filius natu maximus Nabopallas-

u - su ur. 22. *sar. Bab - ila. a - na - ku.*
saris, regis Babylonis, ego.

Voilà le protocole de la grande inscription de Londres, lequel, on le voit, est beaucoup plus développé que celui des textes que nous avons vus jusqu'ici. Il en existe encore une transcription en caractères modernes sur un baril du Musée britannique qui n'a jamais été publié.

Le commencement n'a plus besoin d'explication; nous voyons ici dans le nom de Nabuchodonosor la lettre avec le son de *dur;* seulement il sera bon de remarquer que l'inscription se distingue des milliers d'exemples que j'ai tronvés, en ce qu'il y a une différence entre *ku* et *dur*, et pourtant ce sont deux formes d'une même lettre.

Le premier des mots qui nous sont encore inconnus est *migir :* le sens en est passablement clair pour tout le monde; mais on ne saurait affirmer s'il faut y voir un dérivé de מגר « bénir, » ou de יקר « honorer, » en sorte que *migir* serait, selon l'usage de Babylone, mis pour le ninivite מיקר. Ce dernier mot se trouve en syriaque avec ce sens même ܡܝܩܪ. Nous nous arrêterons à cette dernière interprétation, qui est encore confirmée par l'épithète des rois assyriens *mikir* « honoré des grands dieux. »

Le substantif *naram* est un dérivé de רם « élever. » Il s'emploie et des hommes qui exaltent un dieu, et des dieux qui rehaussent la puissance des mortels. Il entre dans la composition de quelques noms propres, parmi lesquels nous remarquons celui de l'ancien roi de Babylone, *Naram-Sin*, dont le sens est « celui qui exalte le dieu Lunus. »

Les termes *mustalam aḥiz nimiki* sont nouveaux. Le premier mot est un iphteal de שלם, et veut dire « exécuter, » ou « se conformer. » Le second vient de la racine אחז, qui, en assyrien, n'a pas le sens usité dans les autres langues sémitiques, lequel est « prendre, saisir. » Partout où l'on s'attendrait à trouver cette racine, on rencontre סחר, נכס ou d'autres. Le rabbinique seul nous éclaire sur le sens du mot babylonien : אחזה y est employé pour « magie. » (Sanhedr. fol. 67, 2.) Chez les Chaldéens, selon une mutation phonétique très-connue, אחז a le même sens que l'hébreu חזה « voir, » dans le sens de prophétie.

Le mot *nimiḳi* est, selon nous, un dérivé de la racine עמק « être profond, mystérieux; » nous connaissons ce terme comme une épithète de Nisroch, qui est nommé נִעְמָק « l'inexplorable. » Le passage de notre texte est reproduit dans l'inscription de Bellino; seulement la première syllabe y est exprimée par *ni*.

Les lignes 8-10 expriment l'idée suivante : « celui qui a établi le rite de leurs divinités, et l'adoration de leur supériorité, » *sa halakti ilutisun istini'u pitluḥu bilutéun*, שֶׁהַלְכָתָא אֱלוּהָתְשֵׁן יִשְׁתְּנִיא פִּתְלָה בְעֲלוּתְשֵׁן. Nous ne pensons pas qu'on puisse trouver quelques objections contre cette traduction, facile à justifier. Nous avons le mot הלכת « rite, adoration, service divin, » et c'est précisément le même mot en hébreu. Les deux mots אֵלוּת et בְּעֲלוּת sont deux substantifs abstraits, formés par une syllabe expliquée plus haut; il n'y a d'obscur que *istiniū* et *pitluḥ*. Quant au premier, c'est l'istaphal d'un verbe *naah*, dont les véritables lettres sont difficiles à constater. Je penche pour la racine נוה « demeurer, » d'où vient également le nom de Ninive, de sorte que l'istaphal signifierait « faire demeurer, établir, affermir, » peut-être « restaurer. » Du reste, ce mot se trouve dans plusieurs passages; nous le verrons tout à

l'heure à la ligne 17, et nous lisons dans le cylindre de Bellino : ***mustinu balaṭav***, « *stabiliens stirpem suam*, celui qui établit sa race. »

Le dernier mot *pitluḥ* est un nom d'agent d'iphtaal formé par l'insertion d'un *t* entre les deux premières consonnes. Le lecteur se rappellera que, dans l'inscription de Bisoutoun (l. 8), figure le mot *pitḳud*, à l'occasion duquel nous avons cité des formes analogues, telles que שְׁתַלַּם, קְתַרַב et ce même mot פִּתְלַח (p. 203). On voit que la vocalisation suit, dans ce cas, une règle très-constante. L'emploi de *b* pour *p* ne nous arrêtera plus (voy. p. 301).

Nous avons déjà rendu compte (p. 90) de l'idéogramme , qui est prononcé ***sakkanakku***. L'inscription de Borsippa l'écrit en toutes lettres; en même temps nous en avons la transcription sur quelques syllabaires. Ce mot ne paraît pas signifier « roi, » car Sardanapale III se nomme ***sakkanakku*** des grands dieux (inscr. de la stèle de Londres, au commencement); donc je le traduis par lieutenant des dieux, précisément comme le calife et le pape portent le même titre de vicaire. Il a déjà été dit que les rois d'Assyrie ne prennent presque jamais le nom de roi de Babylone, quoiqu'ils s'intitulent roi d'Assyrie; mais qu'ils adoptent tous celui de « vice-roi de Babylone, » c'est-à-dire de la cité sainte.

Quant à ***sakkanaku*** ou ***sakkanakku***, il pourra être identifié avec le *Ζωγάνης*, titre suprême des rois chaldéens d'après Ctésias. Son origine n'est pas sémitique, mais bien touranienne, et nous l'assimilons à l'*Iskunka*, nom des rois des Saces Amyrges, aux mots ***sunkuk*** et *šunkik* des Médo-Scythes et des Susiens, puis au terme Σκολόται, qui, selon Hérodote, signifie « roi. » Nabuchodonosor se nomme encore ***issakku*** « suprême, » mot également étranger aux idiomes de Sem. Nous serions aussi enclin à voir dans le mot ***sukkallu***, épithète de Nebo, le dérivé d'un mot touranien. Du reste, on n'a qu'à comparer avec le mot assyrien ***sakkanaku*** le nom du Sace ***Iskunka*** et ***Sunkik***, et on les exprimera par les mêmes lettres שכנך.

La qualification qui suit le mot royal ***sakkanakka*** est écrit *LA A KUM HA;* mais il est évident que ce groupe est idéographique, car le mot ***akumḥa*** n'a pas une allure sémitique. Aussi trouvons-nous cet assemblage de signes remplacé dans d'autres textes par les mots ***sakkanaku la muparkav***, et ce dernier peut être réduit à sa racine première פרך. מְפַרְכָא ***muparkav*** est une contraction régulière, dans son anomalie, de מְפַרְכָא; précisément comme la 3ᵉ personne du pluriel se contracte fort souvent dans cette même voix de paël. Le sens de ce mot est « qui ne se permet pas d'injustice. » L'hébreu פֶּרֶךְ veut dire « sévice, » mais le verbe dont il dérive ne se trouve pas dans les livres conservés de la Bible. Si la racine était conservée (car sans doute elle a été employée), il serait presque certain qu'un malfaiteur abusant de son pouvoir, idée éminemment orientale et caractérisée par l'arabe ظالم, se fût dit מפרך dans la langue des Juifs comme dans celle des Babyloniens. Au surplus, le mot פַּרְכָן ***parkan***, dérivé de la même racine d'après la forme פַּעְלָן, se trouve à Bisoutoun (l. 105) pour rendre le perse ***zaurakara***, « violent. » Cela semble d'autant plus acceptable, que le titre royal ne signifie que « vicaire des dieux, » et il est, dans ce cas, naturel de constater, à son propre éloge, que l'on respecte les limites de son pouvoir.

Nous voyons reparaître (l. 13-15) les *BITSAGGAṬU* et *BITZIDA*. Nabuchodonosor les met en première ligne parmi ses constructions, et dit qu'il a passé les jours de sa vie à leur restauration : *ana zinnât*..... *yumi samti iṣmuru*. Le mot *zinnât* est l'infinitif de זנן, et nous l'avons déjà cité plusieurs fois (p. 262); mais ce qui est nouveau ce sont les termes rendant « vie » et « penser. »

Le mot שמת *samti* paraît provenir de la racine נשם « respirer, » avec le נ élidé pour former un abstrait. Ainsi nous connaissons en hébreu שאת de נשא, תת de נתן, et de même nous avons déjà vu, en assyrien, פרת de נפר, צלת de נצל. La racine נשם est bien connue en hébreu et en araméen; elle y veut dire « respirer, » et ses dérivés נשמה et נשמא signifient « souffle, âme, vie. »

En revanche, la racine צמר ne se lit ni en hébreu ni en chaldaïque dans l'acception que nous lui avons attribuée; mais elle se trouve en arabe, dans le verbe ضمر « penser, » d'où vient ضمير « conscience, » mot connu des Orientaux. C'est d'elle que je rapproche le mot *iṣmuru*, et je transcris le passage, en caractères sémitiques, ainsi :

(פַּר) שאן זנת הַרְמָא וּצְרָתָא יְמֵי שַׁמְתָא יִצְמַר

« (Le roi) qui pensa à la réédification de la pyramide et de la tour les jours de sa vie. »

On remarquera qu'il n'y a pas *samtisu* « les jours de sa vie, » et c'est avec raison que Nabuchodonosor a omis le suffixe; car, d'après le sentiment sémitique, le contraire aurait indiqué qu'il était mort.

Les lignes 15-17 contiennent la phrase suivante :

Damgâti Babilu u Barzipa istiniu, « et établit les œuvres de Babylone et de Borsippa. » Il se pourrait que le mot *damgât* eût aussi la signification de « gloire, » c'est-à-dire celle qui résulte des œuvres, de sorte qu'on devrait traduire, « et propagea la gloire de Babylone et de Borsippa; » il est clair que *damgat* veut dire « une œuvre puissante, glorieuse. » Nabuchodonosor dit de lui, dans la même inscription (col. VII, l. 2) : *Sa Marduk ilu rab ana damgati irsu Babilu ibbusu*, que « Mérodach, le grand dieu, a créé pour la *gloire* de sa cité de Babylone. »

Mais la première signification attribuée à *damgat* n'est pas moins plausible, et l'obscurité n'est pas de notre fait, mais provient de la langue même, qui se prêtait à différentes interprétations. Est-ce que même l'hébreu ne présente pas cette difficulté dans une quantité de cas?

Le nom de Borsippa se trouve écrit

[cunéiformes] *Bar - zi - pa*, ou [cunéiformes] *Bar - zi - par*, ou [cunéiformes] *Bar - zip*,

ou par l'idéogramme

[cunéiformes]

Le premier signe exprime l'idée de « temple » et de « tour; » le second celle de « langue. » Le nom de Borsippa veut dire « tour des langues, » comme nous l'avons déjà constaté.

Le mot *kaainav* ou *kayanav* est, selon nous, le mot כהן « prêtre, ministre, prophète; » nous le transcrivons כָּהְנָא; le mot *i imga*, dont nous avons déjà parlé (voy. p. 226), est עִמְקָא « sage; » et le dernier *mudnin nû* pourra signifier « soucieux des habitations; » nous le connaissons par la première inscription.

Il n'y a rien à dire sur le reste de l'exorde, si ce n'est sur l'adjectif mis avec *pal*, *asaridu;* quoique sa signification soit assez claire, puisqu'il permute avec רִשְׁתָן *ristan* « le premier, » nous ne savons absolument rien sur son étymologie. Il y a des probabilités pour que sa lecture soit phonétique, *asaridu;* mais ces raisons, qui résulteraient surtout de son emploi en différentes formes dans une inscription[1] très-ancienne de Tiglatpileser I (col. I, l. 23), ne seraient pas décisives, et nous avons préféré y substituer, dans la transcription, son équivalent *ristan*.

Nous continuerons l'explication de la première colonne; mais plusieurs points résisteront malheureusement à notre investigation.

23. *Is - tu. ab - na an - ni. bil. ilu. banuâ.*
Ipsemet me genuit dominus deus genitor meus,

24. *Marduk. ip - s - mu.*
Merodachus deposuit

25. *na ab - ni - ti. i - na. um - mu.*
fetum in matre.

26. *'I - nu - va. ana salṭa.*
Dico : ad imperandum

27. *ab - ba - nu u. a - na - ku.*
natus sum ego,

28. *as - ra a - ti. ilu. as - ti - ni i.*
sacra dei instauravi,

29. *a - la ak - ti. ilu. ir - ti sd - di.*
ritum dei propagavi,

30. *sa. Marduk. bil. rab. ilu. ba - ni - ya.*
quia Merodachus dominus magnus deus genitor meus;

31. *i ip - si - tu - su. na ak - la a - ti.*
opera ejus artificiosa sunt

32. *i - li is. at - ta. na a-*
summopere; (tu es su-

[1] Il s'y trouve un mot écrit *A. SA. RI. DU. UT*, qui devra être prononcé רִשְׁתָּנוּת *ristanut* « la primogéniture. » Voyez ce que nous en avons dit, *Études assyriennes*, p. 38.

du. — gustus.)

33. *sa. Nabu. a-bi il-su. ki i-nuv.*
quia Nebo gignens semet ipsum.

34. *na-ra am. śar-ru-ti-ya.*
exaltat imperium meum.

35. *a-lak-ti. i-lu-ti-su. pir-ti.*
Ritum divinitatis ejus supremum

36. *ki-mi-is. us-ti-ni i-du.*
sponte mea illustravi;

37. *i-na. gi-mar. lib-ya. ki i-nuv.*
in familia cordis mei sponte mea

38. *a-ra-mu. bu-luh-ti. i-lu-ti-su-nu.*
exaltavi adorationem divinitatum eorum,

39. *pi it-lu-ha. ibus. bi-lu ut-su un.*
cultum feci imperio eorum.

Le premier mot de la ligne 23 offre les plus grandes difficultés; il nous expose à une méprise occasionnée par la parfaite ressemblance de deux termes distincts; il a fallu longtemps pour en découvrir la différence absolue. Le mot *istu* n'est pas ici la préposition *inde a*, qui ne s'expliquerait pas devant une forme verbale; c'est, au contraire, une locution qui se rapproche de l'hébreu יש, de l'araméen אית, *exstat* « est. » Et, comme le syriaque ecclésiastique emploie ܐܝܬ pour « lui-même, » ainsi les Assyriens le mettent dans le même cas. C'est un féminin abstrait de cette racine, qui a la valeur de l'hébreu עצם « lui-même. » Nous avons, dans l'inscription d'Artaxerxès Mnémon, à Suse (p. 197), le mot *isatuv* qui pourrait s'expliquer de la même manière. *Istu* se substitue, dans d'autres documents, à כֵּנִשׁ *kinis*, adverbe de כן « être, » ayant la même signification de « lui-même, » comme le persan moderne خود, le sanscrit स्व *sva*, qui s'applique à toutes les personnes.

Le verbe *ipsimu*, que nous avons cru devoir interpréter par *deposuit*, se trouve dans le même texte (col. VII, l. 49), où il est question d'un canal dont Nabopallassar avait conduit les eaux dans un lit de brique crue, œuvre qui ne pouvait naturellement pas exister longtemps dans cet état. *Ipsimu* exprime le verbe que j'ai rendu par « conduit; » cela est une acception analogue à celle que nous venons d'adopter ici.

Le mot *nabnit* ne peut pas soulever de difficultés; il correspond à *nannab* de l'inscription de

Mylitta, et provient, ainsi que nous l'avons dit, de בנה «créer[1].» Cette idée est exprimée par la lettre , forme archaïque du moderne , qui ne se trouve pas parmi les lettres de l'inscription de Londres. Les deux lettres *ú a* sont le complément phonétique; on peut, du reste, prononcer le monogramme דנה, et lire *danua* aussi bien que *banúa*.

Nous traduisons donc cette phrase ainsi : «Lui-même il m'a engendré, le maître divin qui m'a créé; Mérodach a déposé le germe dans le sein de ma mère.»

On voit que cette présomption de la paternité n'est pas conforme aux règles de la loi romaine. Mais il se pourrait que l'idée de l'origine divine n'ait pas été personnelle à Nabuchodonosor, qui a pu considérer Mérodach comme celui qui met l'âme dans le germe : cette hypothèse gagne de la probabilité, quand on songe à l'association constante de ce dieu avec Mylitta Zarpanit.

Les lignes 26-27 s'entendent ainsi : «Je dis : j'ai été engendré pour régner.» אִבָּנוּ *abbanú* est un niphal très-régulier du verbe בנה dont nous venons de parler et signifie «je suis né.» Rien de plus régulier; mais l'explication de *AL DA KU* exige un plus long développement.

Nous savons par les syllabaires que *ku*, mis après un monogramme, indique la préposition *ana* devant le terme, et *aldi* est; ainsi le prouvent les glossaires de Sardanapale V, un mot touranien signifiant «régner.» Généralement, la lettre *ku*, mise dans cette acception, comporte la voyelle *a* devant elle; nous l'avons ainsi dans une dizaine d'exemples de l'inscription de la stèle de Sardanapale III. *Aldi* est expliqué par דין «juger,» équivalent de שלט «régner,» et que nous avons préféré. On n'a pas écrit, selon nous, le mot casdo-scythique *aldaku* parce que le son en rappelle l'assyrien *ana salṭa;* encore se peut-il que cette expression touranienne ait fait invasion dans la langue assyrienne, comme d'autres mots politiques, et qu'elle ait conservé parmi les Sémites le son ouralien.

On pourrait pourtant admettre que le dernier signe ait ici la valeur bien constatée de *tus*, de sorte que אַלְדָתֻשׁ *aldatus*, «sa progéniture» (de אלד «engendrer»), se rapporterait à Nabuchodonosor lui-même. La phrase aurait alors le sens de «progenies ejus natus sum ego.»

«J'ai restauré les sanctuaires,» continue le monarque : *Asráti ilu astiní*. Si *Asrat* est identique avec le אשרה de la Bible, nous y comprenons et les bocages sacrés des dieux et le *τέμενος* tout entier. Le verbe *astiní* doit être transcrit אִשְׁתַּנִּי, et j'y vois l'iphteal de שנה «renouveler.» La restauration peut se rapporter et à la plantation d'arbres, et à d'autres travaux de reconstruction dans le sanctuaire. Nous lisons aussi l'istaphal de שנה dans les textes de Sennachérib.

Je dois, pour la première fois, changer le texte : j'ai lieu de supposer superflu le qui se trouve dans *irtiniddi;* le lapicide a pu oublier de le marteler. Quelle que soit la circonspection dont on doit user en pareils cas, il faut en reconnaître ici l'opportunité. Le mot *irtíniddi* n'appartient à aucune grammaire; le verbe *irtíddi*, au contraire, est bien fréquent,

[1] Le mot נִבְנַת a souvent le sens de «rejeton, descendant,» voy. *Obélisque de Nimroud*, l. 19, et dans d'autres passages, où Salmanassar se nomme נִבְנַת עִלּוֹת, de son grand-père, Tiglatpileser III.

et veut dire «j'ai étendu;» c'est l'iphtaal de רדה, qui a cette signification dans d'autres idiomes congénères. Ainsi le caillou de Michaux contient le précatif de cette forme, *lirtiddi*, dans la même acception «d'étendre.»

Nous éliminerons donc le [cunéiforme] fautif et traduirons «j'ai propagé le culte du dieu.»

La particule *sa* a, comme l'hébreu אשר quelquefois (*Sam.* I, xv, 15), la signification de «parce que,» et c'est ainsi que se lie le sens de la ligne 30 à celui qui la précède: «puisque les œuvres de Mérodach, le grand dieu qui m'a créé, sont admirables dans la perfection.» עלש *ilis* est un adverbe de עלה «être élevé.» Le mot עִבְשִׁתשׁוּ *ipsitusu* a déjà été cité (p. 144), et signifie «ses œuvres;» c'est de lui que dépend, comme prédicat, le mot נַכְלַת *naklat*, *artificiosus*. La langue hébraïque et l'araméenne donnent à la racine נכל[1] le sens de «être rusé, habile,» dans une mauvaise acception, que n'implique pas le mot assyrien. Les inscriptions connaissent l'adverbe נַכְלִשׁ *naklis* «habilement» (inscr. des Taureaux, col. VI, l. 63, 87), que les rois appliquent à leurs constructions.

Personne ne s'étonnera de la reproduction essentiellement sémitique du suffixe possessif après le sujet, ni du passage subit de la troisième personne à la seconde, dans les mots de *atta nahdu* «tu es majestueux.»

Les œuvres de Mérodach sont aussi mentionnées dans l'inscription des Taureaux de Khorsabad.

Après avoir témoigné sa gratitude envers Mérodach, son créateur, le roi s'adresse au dieu Nebo, qu'il regarde comme celui dont il tient sa royauté, et qu'il nomme *Abilsu kinu* (p. 139).

Kinis est un adverbe formé de *kin;* nous pouvons donner à l'adjectif *kin* le sens que nous avons attribué à *kinis*, et le traduire par *ipse*, déduit de l'idée de «existant.» Ainsi l'italien *lo stesso* n'est autre chose que «lui qui est,» et les Assyriens sont encore plus logiques et moins matérialistes que ceux qui, parmi les Sémites, expriment cette idée par «son corps (comme les Germains), son âme, son souffle, etc.» Les Arabes, du reste, rendent cette idée par هو «lui-même,» qui, comme le הוא, provient de הוה «être.»

Ainsi le dieu antique, le premier dieu, s'appelle הוּ־כִין «l'être par lui-même,» le prototype de l'Oceanos des Grecs, qui s'est fondu dans le dieu *Hou* (Saturne, Kronos) des Babyloniens, et le כיון, Saturne des Sémites occidentaux. C'est le *Sradhatta* des Brahmanes, le *Uvadâ* خدا des Perses et des Persans.

Mais, pour revenir à notre *abilsu kinuv*, nous le traduisons par «qui s'engendre lui-même.» On se rappelle que le mot *pal* ou *bal* provenait d'un verbe antique הבל «engendrer,» dont la langue sacrée n'a conservé d'autre trace que le nom du second fils d'Adam. *Abel* signifie «fils.» De ce verbe, le participe très-régulier est *abil;* הַבְלְשׁוּ כִינָא ne veut dire que «celui qui s'engendre lui-même[2].»

[1] Il existe aussi un verbe נכל au paël, qui a la signification de «achever.» (Voyez la phrase citée p. 197.)

[2] Dans l'inscription de Borsippa, la même qualité est donnée à Nebo, qui semble y figurer comme père de Mérodach. (*Études assyriennes*, p. 180.)

Nebo est, selon les Sabéens, la planète de Mercure[1]; cette donnée est en rapport avec le nom de « annonciateur, » que recèle la nom de cette divinité. Du reste, l'apparition et la disparition subites de cet astre, qui se perd dans les rayons du soleil, peut avoir donné lieu à l'épithète dont nous nous occupons.

Il n'y a absolument rien de difficile dans le reste de la phrase qui s'étend de la ligne 33 jusqu'à la ligne 36; car le mot *ustinidu* est facile à analyser comme l'istaphel de נחר : אשתנחר veut dire « je glorifiai. » La lettre *us* commence souvent des premières et troisièmes personnes de l'istaphal, et se met indifféremment pour *as* à la première et *is* à la troisième. Nous avons déjà vu les applications d'une règle analogue à l'occasion de l'interprétation de *uptarris* et de *uttakkir* du texte de Bisoutoun (p. 229).

Les lignes 37-39 expliquent le *kinis* même de Nabuchodonosor : « Dans le sein de ma tribu j'ai moi-même célébré le service de leur divinité, j'ai moi-même exécuté l'adoration de leur suprématie. »

Le mot *gimir* veut dire « cercle, tribu. » La racine גמר a la signification de « perficere, finire, includere. » C'est le mot « respublica, » et, chose curieuse, les Arabes de nos jours désignent encore la république par un mot allié, جمهور. Le mot *gimir*, en assyrien, signifie « tribu, » ce sera ici « la famille, » *familia*, dans le sens romain; c'est la famille royale que Nabuchodonosor qualifie de « la tribu de son cœur. » C'est ainsi que le monarque ne craint pas de se qualifier de כמר « prêtre, » et de חכם « sage. »

Poursuivons l'inscription :

40. *Ni - nu um. Marduk. ilu. rabu.* 41. *ri i - si. sar - ru -*
Dicimus : Merodachus deus magnus caput regni

ti - ya. ul - lu. va. 42. *bi - lu - ti. kussat. ni - si. i - ki -*
mei elevavit. imperium legionum hominum tradidit

pa an - nuv. 43. *Nabu. pa - ki id. kussat. sami. u. irsit.*
mihi (nobis). Nebo præfectus legionibus cœli et terræ.

44. *a - na. su - ti - su ur. ni - si.* 45. *haratu. i -*
ad dirigendos homines sceptro jus-

sa ar - ti. 46. *u - sa ad - mi ih. ga - tu u - a.*
titiæ oneravit manum meam :

[1] Selon Hésychius, pourtant, Σεχές était le nom de la planète de Mercure : nous remarquons qu'il se trouve, dans les tablettes de Ninive (*Collect. photogr.* 28, *a*), סכא *sikkai*, comme nom d'une étoile. (P. 258.)

47. *ya - ti. sa a - su - nu. husi. la. ibus.* 48. *as - ti -*
quippe qui illos injuriatos non fecerim: sta-

ru a. i - lu ut - su un. 49. *a - na. zi - ki ir.*
bilivi divinitatem eorum, ad commemoranda

su - mi - su - nu. igi. 50. *pi il - lu - ha. ipus. - -*
nomina eorum meditatus sum. adorationem feci - -

- - 51. *a - na. Marduk. biliya. ud - mi in.* 52. *tu -*
- - Merodacho domino meo commendo me, ora

pi i - su. as - ba at. va. 53. *a - va at. lib. u -*
vestis ejus cepi, cupidines cordis exa-

ti a- au. 54. *sa a - su ak - bi is.* 55. *- -*
minavit ille usque ad finem. - -

- - - - - - - - 56. *a - na. šarri. sa.*
- - - - - - - - regi quem

ta - ra am - mu. va. 57. *ta - me am - bu au.*
elevasti, præconisasti

zi - ki ir - su. 58. *sa. i - h - ka. ṭa a - ba.*
memoriam (ejus). (Quod apud te (sit) faustum).

59. *Tu us - ti u - si ir. su um - su.* 60. *ha - ru - no.*
Propagasti nomen ejus, sceptrum

i - sa ar - tav. ta - pa - kid - du. 61. *a - na - ku.*
justitiæ ei tradidisti; ego (sum)

ru - bu au. ma - gi - ra - ka. 62. *bi - nu - ti. ga - ti -*
dominus benedicens te, creatura manus

tu. ka

ka. 63. *At - ta. ta - ba - na an - ni. va.* 64. *šar - ru - ti.*
tuæ. Tu creavisti me, imperium

ki u - sa at. ni - si. ta - ki - pa an - ni. 65. *ki - ma.*
legionum hominum mihi tradidisti, sicut

du um - ḫu - ka. bi - lu. 66. *sa. tu us - ti ib - bi - ru.*
voluntas tua domine, qui domuisti

gi - mi ir - su un. 67. *Bi - lu ut - ka. ṣir - ti.*
tribus eorum. Imperium tuum supremum

sa - ri ' in. am - ma. 68. *bu - lu uḫ - ti. i - lu -*
auge; ita adorationem divinitatis

ti - ka. 69. *su - up - sa a. i - na. lib - ya.* 70. *su ur -*
tuæ excita in (que) corde meo (eam)

kav. va. sa. ili - ka. ṭa a - bu.
pone; quod apud te faustum sit.

Tel est le texte de la première colonne; toute l'inscription comprend neuf colonnes entières et le commencement de la dixième.

Le premier mot de la ligne 40 a déjà été l'objet d'une remarque : c'est l'aoriste de נאם «dire, proclamer,» il se transcrit נְנְאָם. Quelquefois, par exemple dans l'inscription de Borsippa, on le lit avec le suffixe *su* נְנְאָמְשׁוּ «nous le disons.» Il ne peut y avoir de doute sur la signification des lignes 40 et 41, qui est : «Mérodach, le grand seigneur, a élevé la tête de ma royauté.» Le mot יְעַלִּי *ullu* est un paël de עלה «être élevé,» et ne présente pas de difficultés; nous rencontrons souvent dans ces textes la première personne, dans la phrase «j'ai élevé sa tête» אֶעֲלָא רֵאשָׁשָׁא, en parlant d'un édifice.

La ligne 43 ne contient pas non plus de mots difficiles, si ce n'est le signe [cuneiform sign]. On sait que la valeur phonétique de cette lettre est *kis;* elle permute souvent avec *ki is*, et également avec *ki iš;* mais elle implique à elle seule l'idée de כִּשָּׁה «légion,» tout à fait identique, pour le sens, avec l'hébreu צבא; le pluriel *ḳissat* est employé comme l'hébreu צבאות *Ṣabaoth*, avec cette différence, toutefois, qu'il s'applique aussi à la domination humaine. Ainsi le

premier titre des rois d'Assyrie est *šar ķissat*, « roi des légions, » ou plutôt « roi du monde. » Le représentant monogrammatique de cette idée est [cuneiform].

Nous comparons la racine arabe قش « assembler, » d'où vient قشاشة « le troupeau; » car nous ne croyons pas devoir comparer ici l'éthiopien *kĕĕsa* « homme. » Le sens du mot assyrien est très-clair; mais il arrive assez souvent que des mots analogues, sous le point de vue étymologique et exprimant exactement la même idée, manquent dans le vocabulaire des autres langues sémitiques, et tel est le cas ici.

On se souviendra que le mot « hommes, » écrit ici en caractères phonétiques, est exprimé, dans la grande majorité des cas, par l'idéogramme [cuneiform] (p. 126).

Le mot יִקִּפַּנּוּ *ikipannuv* est l'aoriste de אקף, avec le suffixe de la première personne du pluriel, mis ici pour le singulier; ainsi nous avons la phrase sacramentelle : אֻרִמִזְדָא יִקִּפַנּוּ « Ormuzd nous a porté secours (p. 189). » Le verbe אקף n'est autre chose que l'arabe وقى dans sa signification de « léguer, » et qui est la racine du وقف « legs religieux. »

Dans les lignes 43 à 46, le roi s'adresse à Nebo, qu'il qualifie de « surveillant des légions du ciel et de la terre. » Nous avons déjà, à propos de פָּקְדָתִּי de l'inscription de Bisoutoun (l. 8), eu occasion de citer cette expression פָּקִד, qui n'est autre que le participe de la racine connue par l'hébreu, et qui veut dire « inspecter, se soucier, » etc. Dans la première ligne, il n'y a rien à remarquer, si ce n'est la circonstance que la lettre [cuneiform] *ki* indique *irṣit* « terre » toute seule, sans le complément phonétique qui l'accompagne ailleurs (p. 124).

Le sens des trois lignes qui suivent est : « Il a chargé ma main du sceptre de la justice, pour gouverner les hommes. » Les formes diverses que nous avons rencontrées de l'istaphal de אשר ont fourni l'occasion (p. 302) de mentionner l'infinitif régulièrement dérivé שֻׁתֵּשֻׁר que nous voyons ici. La même racine, alliée à ישר « être juste, » et (comme le grec *εὐώνυμος*) « être à gauche, » a donné naissance au substantif abstrait יִשַׁרְתָּא *isartav* « la justice. » Le « sceptre » se dit *haraṭ* et *ḥaran* en assyrien : le premier, de la racine חרט « sculpter, » est tiré des syllabaires, le second de cette inscription même. L'idée est rendue ici par [cuneiform], identique avec l'idéogramme [cuneiform]; celui-là indique « le bois qui distingue l'oint, » le second, « le bois de l'oint, » tout court. La signification de cet idéogramme ressortait des bas-reliefs de Ninive, avant qu'on eût découvert sa prononciation (p. 87, 90).

Je vois dans le mot יֻשַׁדְמִח *usadmiḥ* le shaphel de l'arabe دمح « incliner, » de sorte que le terme de l'inscription veut dire « il fait incliner, il a chargé. »

Cette phrase, dont le sens sera accepté, se trouve reproduite dans l'inscription de Borsippa (*Études assyriennes*, p. 39).

J'avoue que le sens précis de la ligne 47 m'échappe. Je propose de traduire provisoirement : « puisque je ne leur ai pas fait d'injustice. » La difficulté réside dans les lettres *BA LA AK*, et je lis יִחִי שֻׁשְׁן חֻסִי לָא יִבְבְשׁו, *ḥuśi la ibus*. Les syllabaires expliquent [cuneiform] *BA* par *ḥuśi*, que je fais venir de l'arabe وحش « être féroce, » qui, en assyrien, se change en חוש.

Mais je regarde l'interprétation comme une question encore pendante, ce qui n'exclut pas, du reste, l'adoption définitive de l'explication proposée.

La ligne 49 nous donne un monogramme verbal [cuneiform]; sa forme assyrienne est [cuneiform], et il est expliqué, *K.* 110, par *dugut* et par *iktuv*. Dans ce dernier mot je crois reconnaître l'infinitif du verbe הגג, הגה et הגת, bien connu par l'hébreu, où il a le sens de « méditer. » La première racine se trouve dans le Ps. v, 2. Le monogramme verbal dont la valeur indéfinie est הֲגָגְתָא se prononcera, à la 1re personne de l'aoriste, אֶהְגִי, et c'est ainsi que nous le transcrivons.

Quant à la racine זכר, nous n'aurons guère besoin, je pense, de revenir à son sujet. Elle veut dire « se souvenir » comme dans les autres langues sémitiques, et on la lit partout avec le substantif שֵׁם « nom. » Nous avons déjà expliqué le mot זָכַר *memor*, pour lequel le syllabaire *K.* 197 fournit une douzaine d'expressions idéographiques; il a la signification de « serviteur. » Le terme זְכַר de ce passage est l'infinitif du verbe (*Études assyriennes*, p. 89).

La ligne contient deux idéogrammes divins que je ne puis pas expliquer. [cuneiform] se lirait, si l'on prononçait chaque lettre, *ilu igi dipti*, car le signe (exprimant également la copule) est expliqué par ces deux mots dans le syllabaire *K.* 62. Il pourrait donc se transcrire אלו חַגִי טַבְתָא « le dieu des bonnes pensées, » et être ainsi une attribution du dieu Mérodach, auquel on pourrait encore rapporter le second idéogramme, au sujet duquel je suis dans une ignorance complète.

La ligne suivante renferme un mot connu déjà אֻדְנִן *udnin*, l'aphel de דנן. Nous avons rendu le participe מְדַנֵּן par celui « qui protége, qui est soucieux; » je crois que le sens pourrait être aussi « je recommande. » Le sens de מְדַנֵּן בוא (p. 266) est très-obscur, et la protection que le roi accorde aux habitations ne s'oppose pas à ce qu'il puisse adresser lui-même une prière à la divinité pour le même objet. Il se pourrait donc que, sous cette orgueilleuse expression, se cachât un véritable sentiment d'humilité, ou plutôt que le sens de « protection » ne fût dérivé que de celui de « recommandation. » Ne savons-nous pas que beaucoup de prétendus protecteurs ne font qu'imiter Nabuchodonosor en recommandant les œuvres de leurs plus humbles amis aux hommes plus haut placés qu'eux?

La ligne 52 paraît avoir le sens suivant : « J'ai saisi le pan de son vêtement. » J'assimile le mot *supi* au sémitique ספה, شفة « lèvre, *ora*. » Mais le sens de ce terme est aussi obscur que la signification du mot אצבת *aṣbat* « j'ai saisi » est certaine.

Nous attribuons le sens suivant aux lignes 52 et 53 : אִוַת לִב יִשְׁתַּעוּ שֻׁשַׁר עֲקְבִס « il a examiné, jusque dans leurs motifs, les désirs de mon cœur. » L'explication proposée repose tout entière sur les valeurs que les racines correspondantes ont dans les langues sémitiques : *avat* est connu par l'hébreu; שעה, سعا, a la signification de « avoir égard à quelque chose; » la forme babylonienne en est l'iphteal. *Akbis* est un adverbe régulièrement dérivé de la racine עקב « finir, aboutir à quelque chose. » Mais quelque acceptable que puisse être la signification de cette ligne-ci, nous ne dirons rien de celle qui suit : nous ne la comprenons pas jusqu'à présent, ni

n'essayerons de l'interpréter; il est des cas où il faut s'abstenir, et en voici un. C'est évidemment à cette phrase que se lie la ligne 56 : *ana šarri sa tarammu* « au roi que tu as élevé. »

En poursuivant notre interprétation, nous apercevons la forme *tanambū*, qui présente une anomalie grammaticale; mais le verbe נבא est sujet à une irrégularité dont nous rencontrons plusieurs exemples en assyrien. On sait que le chaldaïque insère souvent un son nasal là où la grammaire exigerait, à proprement parler, le redoublement de la consonne; ainsi nous lisons מנדע au lieu de מַדָּע, הנעל au lieu de הַעֵל, etc. Plusieurs formes du verbe נבא, entre autres le participe מְנַבְּבָא, qui se trouve, *K.* 197, énuméré dans une liste des dérivés de cette racine, nous prouvent qu'elle formait une exception analogue à la règle générale : ainsi *tanambu* est mis pour *tanabbu*, qui serait aussi régulier que le *takabbu* de l'inscription de Bisoutoun (p. 142, 182, 230; comp. Lay. pl. LXIV, l. 63).

La formule שעליך טב *sa ilika tabu* « quod tibi faustum sit, » se trouve souvent à la fin d'une locution. Elle veut dire, « Puisse-t-il être agréable à toi, à Dieu! » et rappelle la fameuse formule *Q. B. F. F. Q. S.* des Romains.

Le mot *ṭâbu* est écrit régulièrement avec le 𒂗; nous avons déjà parlé de son expression *ḫiga*, qui est évidemment un mot ouralien (p. 96).

La ligne 59 contient un verbe nouveau, qui se trouve également dans les listes verbales de Sardanapale : *tustissir* est l'istaphel de נשר, que je compare à l'arabe نثر « répandre. » On ne doit pas confondre cette forme avec la même conjugaison du verbe אשר, qui ne donnerait aucun sens, et qui ne souffrirait pas le redoublement du *s*. Je traduis : « Tu as propagé sa gloire. »

A la ligne 60 nous voyons le mot « sceptre » écrit phonétiquement; nous avons déjà expliqué cette phrase en traduisant l'inscription de Nakch-i-Roustam (p. 180), et nous avons constaté que le mot *tapakitśu* est un paël de פקד « confier, » et qu'il doit se transcrire תְּפַקְּדְשׁוּ.

Magiraka est le participe suivi du suffixe de la 2e personne de מגר *magar* « bénir, » d'où viennent מֻגַּר « bénis, » יְמַגַּר « il bénit, » שְׁמַגַּר, impératif du shaphel. Le roi se nomme בְּנוּת קָתָךְ *binut gatika* « l'œuvre de ta main. » Le mot *binut* se trouve ailleurs avec le sens de « créature, » ainsi, dans les inscriptions de Sardanapale, le Φυσητὴρ, *naḫir* (Layard, pl. XLIII, l. 12) « le dauphin » nommé *binut* de la mer.

Nous ne reprendrons notre interprétation qu'à partir de la ligne 65, aux mots *kima dumkuka bilu*, où le mot *dumku* paraît signifier « volonté, » et, dans la suite, le *bilu* « seigneur, » est expliqué par « qui as dompté (littéralement brisé) leurs tribus. » Le verbe תְּשְׁתַּבַּר *tustibbiru* est l'iphtaal de שבר, « rompre, briser, » en hébreu et en éthiopien. Le participe du paël de cette racine se trouve dans la même inscription (col. IV, l. 49) : מְשַׁבֵּר כֻּבָא נַכְרִיַּ « le dieu qui brise la moelle de mes ennemis. »

Les termes שְׁרִים *suri'im*, שְׁבַבְשָׁא *supsa*, שְׁרְכָא *surkav*, sont tous des impératifs shaphel, les deux derniers avec le א paragogique; il n'y a de nouveau que אַמָּא *amma* « ainsi, afin que. » La fin du texte est parfaitement claire.

Voici maintenant, telle que nous la traduisons, la colonne de l'inscription de la Compagnie des Indes.

«Nabuchodonosor, roi de Babylone, le seigneur majestueux, l'élu de Mérodach, le maître suprême, l'adorateur de Nebo, lui qui exécute les oracles mystérieux, qui a établi le culte de ces divinités, la vénération de tous leurs êtres supérieurs; le roi-vicaire qui juge sans violence, qui a pensé les jours de sa vie à la construction de la pyramide et de la tour, et a propagé la gloire de Babylone et de Borsippa; le ministre des dieux, le sage qui protége les habitations; réédificateur de la pyramide et de la tour; fils aîné de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

«Lui-même il m'a créé, le dieu qui m'a engendré; Mérodach a déposé le germe dans le sein de ma mère.

«Je dis : Je suis né pour gouverner; j'ai restauré les sanctuaires du dieu; j'ai répandu le culte du dieu; car les œuvres de Mérodach, le grand maître qui m'a créé, sont ingénieuses dans la perfection. (Tu es auguste.) Car Nebo, lui qui s'engendre lui-même, soutient ma royauté; j'ai toujours glorifié le culte de sa divinité suprême. Dans le sein de la famille de mon cœur j'ai moi-même élevé l'adoration de leur divinité, j'ai moi-même pratiqué le service de leur domination.

«Nous disons : Mérodach, le grand dieu, a élevé la tête de ma royauté; il m'a confié l'empire sur les légions des hommes. Nebo, le gardien des légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice, pour gouverner les hommes; puisque je n'ai pas commis d'iniquité (?). J'ai fait révérer leur divinité, j'ai pensé à l'invocation de leurs noms, j'ai exercé le culte du dieu des bonnes pensées et du dieu de...

«Je me suis recommandé à Mérodach, j'ai pris le pan de son vêtement. Il a examiné les désirs de mon cœur, jusque dans leurs motifs......... au roi que tu as élevé.

«Tu as glorifié sa mémoire (que ce soit agréable au dieu), tu as répandu son nom, tu lui as confié le sceptre de la justice.

«Moi, je te bénis, ô seigneur, moi, qui suis la créature de ta main; tu m'as créé, tu m'as confié la royauté des légions des hommes; comme c'est ta volonté, ô maître qui as dompté leurs tribus. Rehausse ton suprême empire; ainsi provoque l'adoration de ta divinité, et excite-la dans mon cœur. Ce qui te soit agréable!»

En voici la transcription hébraïque :

1 גבוכדראצר	2 סר בבלו	3 רבהא נהרא
4 סגר (סיקר) סרדך	5 פתיסא צירא	6 גרם נבו
7 משתלם אחו געסק	8 שתלכתא אלותשן	9 ישתגיו ·
10 פתלת יעבש בעלותסן ·	11 שבגבא לא מסרכא ·	12 שאן זנת
13 חרסא וצרתא	14 ימי שמתא יצמר ·	15 דמקת בבלו
16 ופרשף	17 ישתגיו כהנא ·	18 צמקא מרגן גוא ·

19 זְנַן תַּרְסָא וּצִרְתָא ·
20 פַּל רִשְׁתַּן
21 שְׁגַבּוּסְלְאצַר
22 סַר בַּבְלוֹ אִגְבוּ :
23 יִשְׁתָא · יִבְנְנִי אִלוּ כִּעַל כָּנִי
24 מִרְדָךְ יִפְשַׁם
25 נִבְנַת אַן אִסָא :
26 אֶעְגוּ ו · אַן שָׁלֹם
27 אִבְנוּ אִגְבוּ ·
28 אִשְׁרַת אִלוּ אִשְׁתְּנִי
29 חַלְבָתִי אִלוּ אִרְתְדִי ·
30 שַׁמְרָךְ בִּעַל רַבּוּ בְּנִי
31 עִבְשִׁיתְשׁוּ נִכְלַת
32 עִלְשׁ (אִתְ נְהָרָא) ·
33 שְׁגַבּוּ הַבְלְשׁוּ כִּיגָא
34 גִרַם סְרוּתִי
35 חַלְבָתִי אִלוּתְשׁוּ צִרְתָא
36 כַּגַשׁ אִשְׁתְנָהַר ·
37 אַן גִסַד לְבִי כִּיגָא
38 אִרְמוּ בְּלַחְתָא אִלוּתְסַן
39 פִּתְלַח אֶעְבַשׁ בְּעִלוּתְסַן :
40 גִנְאַם · מִרְדָךְ אִלוּ רַבּוּ
41 רָאשׁ סְרוּתִי יַעְלוּ
42 בְּעִלוּת קִשַׁת נִשִׁי יִקְפְּנוּ :
43 גַבּוּ פְּקַד קִשַׁת שַׁמִי וְאַרְצַת
44 אַן שְׁתִישַׁר גִשִׁי
45 חַרַם יִשְׁרְתָא
46 יִשְׁרְמַח קָתוּי ·
47 יְתִי שְׁשַׁן חַסִי לָא יִעְבַשׁ ·
48 אִשְׁתְּגִיָא אִלוּתְסַן
49 אַן וְבַר שְׁמַשַׁן אֶהְנִי
50 פִּתְלַת אַעְבַשׁ · · ·
51 אַן מִרְדָךְ בִּעַלִי אֲרַגַן
52 סְפִּישׁוּ אִצְבַת ·
53 אוּת לִב יִשְׁתְעוּ
54 שְׁשׁוּ עַקְבַשׁ ·
55 · · · · · · ·
56 אַן סְרָא שְׁתַרְמוּ
57 תִּגְמְבוּ וְכִרְשׁוּ ·
58 שְׁעָלִיךְ טָב :
59 תְּשְׁתְשַׁר שְׁמְשׁוּ
60 חַרַן יִשְׁרְתָא תִפְקְרְסוּ ·
61 אַגְבוּ רָבוּ מְגַרַךְ
62 בְּנוּת קָתַךְ ·
63 אִתְ תַּבְנְנִי ו
64 סְרוּת קִשַׁת גִשִׁי תִקְפְּנִי ·
65 כְּמָא רָמַקְךְ בִּצַל ·
66 שְׁתְשְׁתַבַּר גִמְרְשַׁן
67 כִּעְלוּתְךְ צִרְתָא שְׁרִים אַסָא
68 פִּלְחַת אִלוּתְךְ
69 שְׁעְבְשָׁא אַן לִבִּי
70 שְׁרְקָא · שְׁעָלִיךְ טָב :

Nous dépasserions de beaucoup les bornes de ce travail, si nous voulions analyser mot par mot toute l'inscription de Londres. Aussi nous bornons-nous à en faire quelques extraits en choisissant de préférence un passage qui a trait à la topographie de Babylone.

Voici brièvement le contenu de ce document :

La seconde colonne donne quelques détails sur l'administration du monarque, sur les dépouilles enlevées aux populations conquises, et qui lui ont servi à construire les édifices qui faisaient l'orgueil de sa cité. L'énumération des temples élevés continue dans la troisième colonne, où Nabuchodonosor parle des œuvres anciennes qu'il a fait restaurer. Il parle aussi des cèdres du Liban, apportés pour la construction de la pyramide, et mentionne le temple des sept planètes, à Borsippa. La quatrième colonne rend compte de l'élévation, à Babylone, des sanctuaires de Mérodach, Mylitta Zarpanit, Nebo, Sin, Samas (le soleil), Ao, la pleine lune, Taauth, ensuite de ceux de Ninip, la lune, et Ao à Borsippa, de celui de Sin près de la tour; puis l'inscription relate la construction des murs de Babylone, commencée par Nabopalassar et achevée par Nabuchodonosor. Elle mentionne la restauration des quais et d'autres travaux que le monarque entreprit pour la canalisation. L'appréciation des détails est fort difficile, et quelques passages semblent être condamnés à une éternelle obscurité. Le récit se continue jusque dans la sixième colonne, où se trouve évaluée la superficie de Babylone. Avec la fin de cette colonne le roi commence pour ainsi dire une nouvelle inscription, et il revient sur quelques points de la construction des murs, ainsi que de l'ornement de son grand palais.

C'est dans la huitième colonne qu'il donne la mesure du pourtour de Babylone; puis il consigne quelques remarques sur la matière comme sur la provenance des objets, semble parler des jardins suspendus, bien que très-vaguement, et finit par demander à Mérodach de protéger la ville. La prière finale est celle qui termine le texte de huit lignes.

Nous ne choisirons que le passage de la huitième colonne (VIII, l. 40):

40. *Ku um - mu - ra at si su.* — 41. *as - ti ' i. ra.*
Zonas sex feci rectas,

42. *in. ḫuṣ. ga an. ta - ḫa - zi.* — 43. *a - na im - gur.*
propter depellendum bellum in favore

Bil. — 44. *ḫupr. Babilu. la. da - ḫu i.* — 45. *480*
Beli murum Babylonis non evertendum CDLXXX

am - ma at - ga - ga - ri. — 46. *i - la at. su - ri si -*
stadia (longum), mœnia mansio-

ti. Bil. — 47. *sa al - ḫu i. Bab - ilu.*
num Beli, arma (clypeum) Babylonis;

48. *a - na. ki - da a - mur.* — 49. *a ka a - ri. dannu - tu.*
intra II fossas ingentes

50. *i - na. ku up - ri. au. a - gur - ri.* — 51. *ḫupr. sa -*
in bitumine et latere murum for-

da - m si. i - pu su. ra. — 52. *i - na. ki i - ri - su - nu.*
titer feci; in marginibus eorum

53. *ki - ti ik. a - gur - ri. i - ip - ti ik. ra.* — 54. *I - na*
opus confectum lateribus perfeci. In

ri i - si - su. ku um - ma ra - ba a — 55. *a - na su -*
capite ejus (muri) molem magnam ad se-



Les premières lignes 40 et 41 parlent d'un fait avéré par Bérose (Jos. *Ant.* liv. X), de la construction de six enceintes. Le mot *kummurat* signifie «ceinture,» c'est le persan كمر; le terme babylonien a été emprunté, comme beaucoup d'autres de la langue persane, à l'antique idiome des Assyriens. Dans ce cas spécial, il y a eu concurrence fortuite de deux sources linguistiques, du zend *kĕmĕrĕdha* et du sémitique קמר, précisément comme il y a une rencontre aussi singulière dans le persan دين, qui touche à la fois au zend *daêna* et à l'arabe دين.

Nous nous permettrons ici une digression sur les racines sémitiques קמר et כמר.

La racine כמר est fort intéressante; le mot assyrien signifiant «inscription cunéiforme,» מַכְמַר *makmir*, en est dérivé, et les Syriens l'ont conservé dans le mot כמרתא, avec lequel ils désignent ces textes. Les racines כמר et קמר sont alliées : l'une c'est le chaldaïque כמר «enfermer, cacher,» dont l'arabe كمر a modifié la signification première en l'appliquant seulement «au prépuce qui renferme le gland.» L'acception de «cacher» a donné naissance aux mots כמר, כומר «prêtre,» l'idée de «renfermer» a produit מִכְמָר, «réseau, panneau;» puis כמר «la voûte,» le prototype du persan كمر et du grec *χαμαρωτός*. L'éthiopien כמר «accumuler» se relie à ces idées.

C'est à cette racine que se rattache le chaldaïque קמר, qui a plutôt la signification de «voûte,» et que nous rapprochons définitivement du mot babylonien.

J'ai rendu compte des différentes acceptions découlant toutes des mêmes lettres radicales, pour montrer l'origine sémitique des mots *χάμαρα* et *kummur* «enceinte;» ce dernier, distinct du premier, est formé d'un infinitif du paël *kummur*.

Le mot *sis* ne soulève aucune difficulté : c'est le nom de nombre «six.»

Les mots *in ḫuṣ gan tahazi* sont clairs : «à cause de la défense contre la guerre.» Le dernier terme est bien connu par l'inscription de Bisoutoun; *gan* vient du verbe גנן «protéger,» et *in ḫuṣ* remplace, sur l'obélisque de Salmanassar, *in ḫaṣṣi* du texte de Bisoutoun (p. 223); il signifie «en présence, devant.» Il a ici l'acception de «à cause de, concernant,» comme l'arabe خص et son infinitif خصوص.

La phrase contient peu de mots qui soient obscurs : לָא דָחִי *la daḥi* «indestructible» a déjà été expliqué. Les 480 *ammatgagar* ont été identifiés ailleurs aux «480 stades» d'Hérodote. Le mot גגר signifie «cercle» et indique, ajouté à une mesure, le multiple de 360 unités. *Ammatgagar* est le stade babylonien, remplacé souvent par la lettre [cuneiform sign].

L'interprétation d'*itat nimitti* (*nivitti*) *Bil* est difficile. Le passage parallèle (col. VI, l. 26)

est *itat Babilu*. Est-ce pour cela que les deux expressions *nimitti Bil* et *Babilu* cachent la même idée? Si le mot doit se lire *nivitti Bel*, la question semblerait être résolue affirmativement; on traduirait «les habitations de Bélus,» comme terme équivalent à Babylone.

Nous sommes très-porté à adopter cette interprétation, d'autant plus que nous connaissons par Sargon *ir nivit ilu Laguda* «la ville demeure du dieu Laguda.» Il n'y a d'autre difficulté que souvent *au nivitti Bel* suit la phrase *imgur Bel* (voy. col. IV, l. 68)[1].

Le mot *itāt* doit signifier enceinte fermée, par un mur ou par un fossé, et la place contenue dans cette enceinte. Cette idée paraît ressortir de tous les passages, mais l'étymologie n'est pas sûre; on pourrait bien y comparer le syriaque ܐܘܐ «æquari.» Le mot *itti*, *itāt* au pluriel, se trouve dans les passages suivants :

Dans la colonne V, ligne 25,

itat kar ḫiritisu
effossionem fossarum ejus,

Dans la colonne V, ligne 50,

itti sa abi ibusu üśnik
vallum quod pater fecit explevi.

Itti veut donc dire «la contre-escarpe,» et comprend, dans un même mot, le «mur» et le «fossé» dont il est sorti.

La ligne 47, *salḫi Babilu*, pourrait s'expliquer comme «arme défensive de Babylone;» le mot *salḫi* rappelle le mot arabe سلح «arme,» dont le sens va très-bien au contexte.

Mais les lignes 48 et 49 sont plus difficiles à interpréter. Les termes *II kāri* rendent probablement «deux fossés;» car le mot *kāri* provient de כרה «creuser.» L'incertitude résulte de la difficulté que présente le terme *kidānu*, qui pourrait être un infinitif ayant le sens de «toucher,» et appartenir à la même famille que le chaldaïque כדן; nous rencontrons ce verbe sous d'autres formes dans les inscriptions de Salmanassar III. Dans ce cas, je traduirais, et avec toute vraisemblance, la phrase en question par «touchant aux deux fossés.» Il y avait deux fossés, l'un à l'extérieur, l'autre à l'intérieur, entre eux s'éleva le mur[2].» Le mot *kāri* est différent de celui qui signifie «ville;» il s'écrit avec un כ, tandis que ce dernier se lit קרי.

Le mot באר *bir* veut dire, en hébreu, «puits,» de באר «fouiller;» mais tel n'est pas le sens du mot lu ici. Au contraire, ce n'est pas l'ouverture qui résulte de l'excavation, mais bien le terrain qui reste, entamé de deux côtés, entre les fossés; c'est le bord du terre-plein sur lequel va s'élever le mur d'enceinte. L'étymologie de בירה «rempart, boulevard, cité fortifiée,» est dans cette racine. Nabuchodonosor dit qu'il a élevé, sur le terre-plein qui sépare les fossés, un placage en briques. Le mur n'est pas entièrement construit «en bitume et en

[1] J'ai quelquefois pensé à voir dans ces deux locutions les noms des murs; mais plusieurs passages (par exemple, inscr. de Londres, col. VII, l. 42) s'opposent formellement à cette opinion.

[2] On pourrait aussi lire *rapdânu*, et traduire par «ad fulciendam urbem, ad defensionem urbis,» אַן רְפָדָן. Souvent *ana kidânu* se traduit simplement par «entre,» par exemple, col. V, l. 32.

briques, » selon l'expression ordinaire, quand il s'agit d'édifices bien construits. Le roi emploie la locution, *pitik agurri iptik* « j'ai fait un ouvrage de briques, » c'est-à-dire à l'extérieur; mais, dans l'intérieur, il y avait la terre tirée des fossés et qui s'est éboulée des deux côtés quand une fois le revêtement en briques a été enlevé. Mais le haut de cette masse énorme avait été fait en bitume et en briques, comme une espèce de béton, pour soutenir les hommes et les animaux qu'on y faisait promener.

La manière de bâtir consignée par Nabuchodonosor, et conforme au récit d'Hérodote, explique parfaitement comment les murs extérieurs de Babylone ont pu disparaître entièrement.

J'interprète les mots *kummu rabā* par « grande tour, grand massif, » de קום « être debout, élevé. » Le roi s'est construit une baute tour pour y demeurer; il est clair que cette habitation n'étsit occupée qu'exceptionnellement. Nous croyons avoir découvert où elle était située, nous en voyons les ruines au sud du Tell Bender, près de l'Oheymir, dans la cité du nord-ouest. Le tracé du mur la traverse, et il nous revient à l'idée que cette colline de décombres contient une énorme masse de pierres de construction; nous y avons même trouvé un morceau de basalte noir avec une inscription très-fruste, mais magnifiquement gravée.

Sakis est un adverbe que je mets en rapport avec le mot hébreu נֶשֶׁק « arme, » de sorte que שֶׁקֶשׁ voudrait dire « contre l'attaque. »

La traduction française de tout le passage serait alors :

« J'ai fait bâtir avec régularité six enceintes.

« Pour la défense contre une attaque ennemie, j'ai fait construire un mur en bitume et en briques, le mur de Babylone (que Bel protége) qui ne sera pas renversé, long de 480 stades, l'enceinte des sanctuaires de Bel, le bouclier de Babylone, posé sur l'intervalle de deux fossés. J'ai exécuté sur leur bord une construction en briques [le remblai étant en terre]. J'ai bâti, en la fortifiant, sur le haut du mur, une grande tour pour qu'elle servît de demeure à ma royauté. »

Voici la transcription en lettres hébraïques de ce passage :

40 קָסְרַת שֵׁשׁ	41 אַשְׁתַּעִי ו	42 אַן חַץ נֵן תַּחִז
43 אַן יְמַגֵּר בֵּעֵל	44 חִצַר בָּבִלוּ לָא רֵחִי	45 תּסּ אַסְתַּגְּרִי
46 יְתַת גוּתִי בֵּעֵל	47 שִׁלְחִי בָּבִלוּ	48 אַן כִּדְנָא
49 בּ̅ בָּאִרִי רְגַת	50 אַן כְּפְּרָא וּאַגֻּרִי	51 חִצַר שַׁדְגָשׁ אַעְפָּשׁ ו:
52 אַן כָּאִרִישָׁן	53 בִּתְק אַגֻּרִי אַבְתִּק ו	54 אַן רֵאשְׁשׁוּ קֻמָּא רַבָּא
55 אַן שִׁבַת שַׁרוּתִי	56 אַן כְּפְּרָא וּאַגֻּרִי	57 שַׁקְשׁ אַעְבְּשׁ :

Le lecteur trouvera suffisant le nombre d'exemples choisis pour donner une idée du style des inscriptions de Nabuchodonosor.

Malheureusement nous manquons encore d'inscriptions historiques des rois de Babylone; il est possible même qu'ils n'aient pas fait de barils historiques pareils à ceux que nous devons à plusieurs rois de Ninive.

CHAPITRE VI.

INSCRIPTIONS DIVERSES DE ROIS BABYLONIENS.

1. Inscription de Nériglissor.

Nous voulons terminer cette partie de notre travail par les briques de Nériglissor (*Nergalsarassar*) et de Nabonid, trouvées dans le quai que ce dernier a construit. En voilà une de Nergalsarassar, en trois lignes :

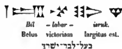


Le nom du roi Nériglissor est נֵרְגַלְשַׂרְאֶצֶר *Nirgalsarruṣur* « dieu Nergal, protége le roi. » Nous avons composé de la même manière les noms de בַּעַלְשַׂרְאֶצֶר et אַסַרְשַׂרְאֶצֶר. Ce dernier était un des fils de Sennachérib, qui l'ont assassiné; le texte hébraïque a raccourci le nom, qui est un peu dur à prononcer[1].

Le dieu Nergal נֵרְגַל est la planète Mars, nommée *Nirig* par les Sabéens. Son nom, venant de רגל « piétiner, » (p. 88, 133) signifie « le piétineur, » qui va tantôt à gauche, tantôt à droite. Les Égyptiens, comme l'a remarqué M. de Rougé, ont la même manière de désigner cette planète, qui a des mouvements en apparence rétrogrades. Le nom de ce dieu est peut-être exprimé par *LA AṢ*. On sait par la Bible que la ville adonnée à son culte était Cutha, ville qui se trouve écrite, dans les inscriptions, *TIK GAB BIR*[2] (et une inscription de Sardanapale V confirme le fait mentionné par le Livre des Rois). Je vois *Cutha* dans la ville du nord-est, et dans l'Oheymir le temple de Nergal; Nabuchodonosor en parle dans l'inscription du cylindre de Bellino, qui donne également un monogramme pour le dieu.

[1] Voir *Études assyriennes*, p. 18. — [2] Ou *Kutî* en caractères phonétiques (Lay. pl. XCI, l. 82, comparés avec pl. XV, l. 27.)

Nous avons montré que le nom du dieu devrait être *Nergal*, parce qu'il a fourni, employé comme premier élément, un nom d'un roi de Babylone connu. Il est, selon M. Rawlinson, nommé dans une inscription, le fils de *Bel-adan-ingar;* mais, sachant sur quel système reposent les lectures du savant anglais, je ne doute pas que celle de ce nom ne soit la trauscription du groupe suivant :



Ce nom, altéré par les Grecs, est devenu le nom étrange que porte le fils et successeur de Nériglissor, qui s'appela comme son grand-père. Les formes ΛΑΒΟΟΣΟΡΑΡΧΟΔ, ΧΑΒΑΕΣΣΑΡΑΧ[1], et tant d'autres, comme par exemple Labosardochus, Labosarochus, résultent de l'altération de ΒΗΛΑΛΑΒΑΡΙΣΡΟΧ, ainsi que ce nom devait être écrit; de là, sans doute, seront provenus ΒΗΛΑΛΑΒΑΡΕΣΣΑΡΑΧ, et les différentes formes qui avaient fait de ce nom une énigme.

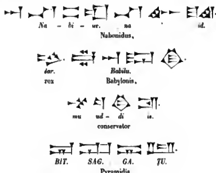
Le seul mot nouveau est *muddis;* ici 𒁹 indique, comme souvent, la syllabe *dis*, écrite *di is* dans ce même mot sur les briques de Nabonid. Il doit signifier « restaurateur, » ou plutôt « conservateur » des édifices. Le verbe se trouve souvent dans cette acception.

Nous traduisons donc la légende ainsi :

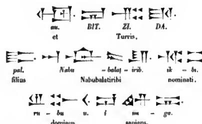
« Nergalsarassar, roi de Babylone, conservateur de la pyramide et de la tour, qui a exécuté des œuvres glorieuses. »

II. Inscriptions de Nabonid.

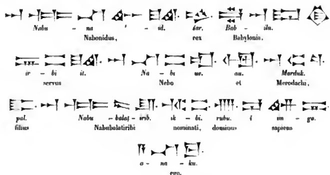
Voici le texte de six lignes :



[1] Bérose dans Eusèbe, *Præpar. evangel.* l. IX, c. XL; comparez Jos. *Ant.* X, XII.



Voici le texte de trois lignes :



La première lettre de la seconde ligne n'est lisible sur aucun exemplaire, car ces briques sont très-grossièrement faites; cela pourrait être bit, *ipis bit* «faisant une maison.» Le mot *ikbi* se met après les noms propres, il correspond au *nâma* des Perses, et nous n'avons pas manqué de citer déjà le mot assyrien (p. 141).

Nous n'avons pas besoin d'appeler l'attention du lecteur sur les manières différentes d'écrire le nom du dieu Nebo. La comparaison des deux inscriptions nous fournit, en outre, la certitude de l'explication du monogramme , en assyrien, par *rubû* «seigneur.» Notons ici que ce monogramme a, en assyrien, la valeur idéographique de «seigneur» et la valeur phonétique de *ḫan* (p. 200), mot vraisemblablement touranien, exprimant la même idée.

La seconde inscription devra donc se traduire ainsi :

«Nabonid, roi de Babylone, esclave (*ou :* qui a bâti le temple) de Nebo et de Mérodach, fils du nommé Nabubalatirib[1], le seigneur, le sage.»

[1] Voyez, sur le nom du père, *Nabubalatirib*, les *Études assyriennes*, p. 162.

Nabonid fut en effet promu à l'empire de Babylone après la mort du jeune tyran Bellabarisroch; car il était, parmi les grands, celui qui inspirait le plus de confiance aux Chaldéens, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale.

III. Légende de Naramsin.

Nous finirons cette série d'inscriptions de Babylone par une des plus anciennes, celle d'un monarque de la première dynastie chaldéenne (selon nous, de 2018-1559 av. J. C.). Elle est écrite en lettres hiératiques, qui ne sont pas encore cunéiformes; elle est ainsi conçue, étant transcrite en caractères modernes :

1. *Na - ra am.*
2. *Sin.*
3. *šar.*
4. *ki ib - ra a - tiv.*
5. *ar - ba w.*
6. *ga.*
7. *nam - ra ak.*
8. *pak - kan - ki.*

Cette légende, ainsi que celles qui proviennent de la première dynastie, sont d'une difficulté énorme pour l'interprétation, puisqu'elles sont presque toutes conçues en caractères idéographiques. Hormis une inscription nouvellement découverte, et traitant d'un canal construit par le roi Hammurabi, on peut les regarder comme non déchiffrées, et les noms royaux, pour la plupart, ne sont pas lus encore.

Les quatre premières lignes de cette légende sont claires, les autres sont très-obscures. Je traduis :

« Naram-Sin, roi des quatre régions, fils de *Namrak* le souverain. » Ce monarque est cité dans une inscription de Nabou-imtouk comme un ancien roi de Babylone, et son nom se trouve aussi, à ce qu'il paraît, sur des briques; il signifie « celui qui exalte le dieu Sin. » Le nom du père se trouve également dans ce texte, où il paraît être écrit *Sagarak* : cette différence donnera une idée de la difficulté du problème.

CHAPITRE VII.

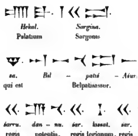
INSCRIPTIONS DES BRIQUES DE NINIVE.

Dans le choix des textes ninivites, nous ne nous attacherons pas aux inscriptions historiques, qui sont, en général, d'une interprétation plus facile; nous prendrons de préférence les textes qui ont une importance archéologique, ou qui nous fournissent des éclaircissements sur la langue de Ninive.

D'ailleurs, il semble convenable de placer en première ligne les inscriptions dont la découverte appartient aux premières fouilles de M. Botta.

Voici le premier de ces textes :

I.



Cette inscription est une de celles que M. Mohl a publiées d'après les lettres de M. Botta, peu de temps après la découverte de Ninive.

Il y a peu de mots à ajouter à la transcription de cette légende, qui présenterait des difficultés sans la découverte d'une petite tablette où les signes [cunéiformes] *NU AP*, évidemment idéographiques, se trouvent remplacés par le mot *patiś* « seigneur. » Cette inscription a été rapportée par M. Place, et se trouve actuellement au Louvre.

Quelque petit que soit ce monument, il nous fournit un fait curieux pour l'histoire du roi Sargon. Nous avons déjà publié ailleurs (voyez la note, p. 20) que c'est M. de Longpérier qui, en 1847, a le premier constaté l'identité du monarque de Khorsabad avec le Sargon de la Bible. Le lecteur sait que le nom de ce monarque ne se trouve mentionné qu'une seule fois, et encore très-accidentellement, dans Isaïe, xx, 1. Ce nom veut dire « roi de fait, roi par prise de possession. »

Sargon était un usurpateur, il avait enlevé le trône à Salmanassar IV, alors en Judée. Le changement de dynastie a été la cause de la perte presque totale des monuments de Salmanassar IV, prince qui, du reste, n'a pu régner que quatre ans au plus. Mais comment Sargon, «le roi de fait,» lui qui ne nomme jamais son père, s'appelait-il avant son avénement?

La première inscription trouvée à Ninive nous renseigne sur ce point : le serviteur infidèle portait le nom de *Bil-patiš-ašur*, ce qui probablement veut dire : «Assur est le seigneur et maître.» J'aurais très-volontiers traduit : «Bel est le maître d'Assyrie,» si, dans une inscription quelconque, la dernière partie du nom royal était accompagnée du déterminatif de «pays.» Au sujet de l'idéogramme qui représente le nom du dieu Bel-Dagon, voyez p. 264 et le texte de Sargon, cité dans la ligne suivante.

L'inscription de ce monarque, trouvée à Nimrod (voy. Layard, Inscr. pl. XXXIII, l. 1), a *sa aknu* «qui est aussi.» Cette variante assure davantage l'explication de notre brique, et il ne sera pas superflu de remarquer que la phrase «qui est aussi Belpatisassour» ne se rencontre que dans les textes qui datent évidemment des premières années du règne de Sargon. Aussi est-elle omise dans les inscriptions qui parlent de la quinzième année de son règne, comme dans celle des taureaux et des portes qui relatent les dernières guerres du maître de Khorsabad. En revanche, la formule qui nous occupe se lit sur les briques des fondations et sur le revers des plaques employées d'abord dans un autre édifice[1].

Les titres de Sargon sont : «le roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie.» Ce titre «roi des légions» équivaut à celui de Salmanassar III, «roi des légions des hommes,» et nous le rendrons, en le traduisant d'uue manière plus conforme à nos idées, par «roi du monde.»

Dannu «puissant» vient de la racine דנן «être puissant;» de là dérive le participe דָּנָן, et avec le א emphatique דַּנָּא pour דָּנָנָא; le titre n'est pas «roi puissant,» mais bien «le roi puissant.» Il faut prononcer le mot «roi» d'abord *šarru*, et puis *šar* pour les deux autres cas, où il est employé à l'état construit. L'inscription du cylindre de Bellino est le seul monument qui nous éclaire sur cette finesse grammaticale; car on y voit deux fois, dans l'expression «roi de Babylone,» le mot «roi» rendu par le signe syllabique *šar* tout seul (p. 131).

Nous traduisons et transcrivons le texte de cette brique ainsi :

«Palais de Sargon, qui est Belpatisassour, le roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie.»

הֵיכַל סַרְגֹן
שַׁבְעֶל־פַּתִס־אַסֻר
סַרָא דַנָּא סַר קִשַׁת סַר אַשֻׁר :

[1] Quoique je maintienne l'interprétation de la seconde ligne, je ne passerai pas sous silence qu'on pourrait la lire *saknu Bil, patiš Ašur* : creaturæ Beli, vicarii (?) Assori. Les deux barils de Khorsabad qui sont au Louvre ont *sa aknu Bil, NU. AP. BA. 'IT. Ašur*. L'absence du coin vertical après *sa* ne serait pas une preuve contre notre opinion, et *NU. AP. BA. 'IT.* pourrait être toujours un idéogramme rendant *patiš*.

II. Inscription du palais du dieu Lunus et du dieu Soleil.

Sar – gina. šar. kiššat. šar. Assur.
Sargon rex legionum, rex Assyriæ,

bit. Śin. Samas. bili – su.
templum Luni, Solis, dominorum suorum,

sa. kib. ir. Hisr. Śar – gina.
quod in medio urbis castelli Sargonis,

istu. ussisu. a – di. tah – lu – bi – su.
inde a fundamentis usque ad tegumina,

ana. bil. kiššat. mukin. pali – su.
domino legionum, erigenti gladios (regis),

muraddi. lub – bur. šar. Assur.
augenti victoriam regis Assyriæ

sa – lam. Assur. ipus.
saluti Assyriæ, fecit.

Il n'est pas difficile d'expliquer les mots de l'inscription, qui sont assez connus; mais il n'est pas aussi aisé de les reconnaître sur la pierre[1]. Il faut s'être déjà familiarisé avec les autres textes. Et même après cela tous les points obscurs ne seront point éclaircis; ainsi la transcription, en ce passage, de la lettre n'est que conjecturale, malgré la haute probabilité qu'elle présente. Il y a, de plus, des incorrections évidentes : ainsi, ligne 7, ne répond à aucun sens connu : ou c'est «le pays d'Assyrie,» et alors il faut remplacer le signe par , ou c'est «le roi d'Assyrie;» alors le caractère cité en dernier lieu doit être intercalé entre les deux premiers signes de ce groupe. Je me décide pourtant pour la dernière opinion : on aura oublié le signe , précisément comme, dans la ligne suivante, il manque, de même qu'autre part, la lettre *ki*, après le groupe qui rend «Assyrie.»

Il s'agit, dans cette inscription, d'un temple consacré à la fois au soleil et à la lune, les deux

[1] L'original se trouve au Louvre. Voy. M. de Longpérier, *Notice des monuments assyriens, etc. du musée du Louvre*, 3e édit. 1854, p. 43, n° 43.

divinités désignées par et . Dans les mêmes textes, le premier groupe s'échange avec   *samas;* est également écrit ; il est d'abord le dieu des trente, le dieu du mois, et il est ainsi nommé expressément dans une inscription du Musée britannique (,). Ce dieu s'appelait *Śin*. Hésychius nous fournit la donnée suivante : *σὶν τὴν σελήνην* Βαβυλώνιοι; je lis ainsi au lieu de *τὴν σεμνήν*, ce qui ne donne pas de sens. En syriaque la lune se dit ܣܝܢ; et, parce que ce dieu des trente avait, en assyrien, le son סִן *sin*, les trois crochets reçurent la valeur syllabique de *śin*.

La lettre n'est que la forme assyrienne du babylonien *lib*, «medium, cor.» La ville de Khorsabad se dit, en assyrien, חִצַר־סַרְגִן *Hiṣr-Sargin;* le signe ou n'est autre chose que la lettre babylonienne , que nous venons de rencontrer dans les inscriptions de Nabuchodonosor (p. 265). Nous avons vu qu'elle a la valeur phonétique de *but* et le sens de «enceinte.» Elle se prononçait aussi דור.

La ligne 4 donne une formule très-usitée dans les inscriptions de Ninive, et qui se trouve en particulier dans le prisme de Tiglatpileser I. Son sens est : «depuis les fondements jusqu'au faîte,» *istu ussisu adi taḥlubisu;* au lieu de *taḥlubisu*, le texte précité a une fois *mubilisu*.

Quant à l'expression *taḥlubisu*, elle semble venir de la racine חלב, qui doit signifier, en assyrien, «aplanir, laminer.» Dans les inscriptions de Nabuchodonosor se trouvent souvent les mots *TAḤLUBTI UTKABAR* (prononcez *zabar*) «des lames d'airain[1].» Je crois que la racine que nous venons de citer est en même temps l'origine du mot grec χάλυψ «acier.» Donc תַּחְלֻב est la partie aplanie de l'édifice, le toit plat qui est passé, dans ces contrées, au rouleau, par un énorme cylindre de pierre, tout semblable à celui dont on se sert pour aplanir et affermir les chaussées macadamisées. (Comp. *Études assyriennes*, p. 119.)

Au lieu de אֻשְּׁשׁוּ *ussisu* «ses fondations,» on lit un monogramme qui ne se voit que très-rarement ; les syllabaires l'ont expliqué par *dik̦k̦ar* «origine, *stirps*, assise.» Nous avons vu ce dernier mot comme traduction du perse *bumi* «la terre.» On lit ce signe dans l'inscription sur plaque d'antimoine des fondations de Khorsabad, et, dans les autres documents de la même catégorie, il est remplacé par *ussisu*.

La ligne suivante est assez difficile à comprendre. Elle pourrait s'interpréter par les monogrammes *ana ilu* «au dieu,» *miḥiltusu* «de son espérance,» *mukin* «qui lui donne,» *palisu* «ses armes.» La lettre est expliquée par מִחִלְתוּ *miḥiltuv*[2]; est le monogramme de la racine כון[3], et nous avons déjà interprété par «glaive» le mot *pali*.

Les deux lettres *Śi di* sont interprétées, dans un syllabaire, par les mots קת כַּסְרָא «main droite, la main du prêtre, de l'augure.» Ainsi les trois signes   , «la région

[1] Voyez *Études assyriennes*, p. 120.

[2] L'idéogramme *AN. U.* équivant à *bil* «seigneur,» comme je vois par la tablette mythologique *K.* 171; *AN. U. SU.* serait donc *bil kiššat* «le maître des bataillons.»

[3] Ainsi on lit, avec le complément phonétique,   *DU. IN.* pour *ukin*, אֻכִן; la dernière lettre est le complément phonétique. Les deux mots se trouvent souvent réunis. (Voyez plus bas, p. 334.) La malédiction contraire à ce vœu se trouve dans les mots *liskipa palisu :* «inclinet gladium ejus.» (Pr. de Sennach. col. VI, s. f.)

céleste de la droite, » signifient « le midi, » *simtatuv*, שִׂמְתָּתָא[1]. Mais j'ai lieu de croire que cet idéogramme rend ici le participe מְרַדִּי « qui étend, propage. »

Je lis le mot suivant לֻבַּר *lubbur*, et je le considère comme un infinitif au paël de לבר; nous en connaissons le participe מְלַבֵּר « qui donne la victoire. »

Ainsi שָׁלֵם *salam* est également une forme active « celui qui donne la paix; » on peut le traduire par « le salut, *salus*, personnifié. »

Avant de présenter la traduction de l'inscription, nous devons dire quelques mots du dieu qui est souvent ainsi désigné. Le temple est consacré aux dieux Lunus et Soleil conjointement. Cela ne signifie pas qu'il est dédié à l'une et à l'autre de ces divinités en particulier : cela veut dire qu'il a été élevé au dieu unique qui règle les mouvements des deux grands astres, qui est le maître du Zodiaque, et qui donne en même temps la victoire aux rois, ses adorateurs. (Voy. inscr. des Taureaux, l. 101.) Ce dieu c'est, en premier lieu, Assur, la divinité nationale de l'Assyrie proprement dite, celui qui préside aux conjonctions des grands luminaires, et en conséquence aux éclipses. Mais il s'associe le dieu Ninip, le fils du Zodiaque.

N'oublions pas que le soleil et la lune avaient en commun un grand sanctuaire à Borsippa (Strabon, l. XVI), et nous savons par les textes quel était ce dieu du soleil et de la lune. Ce n'est point Assur, dont le nom ne paraît pas en Chaldée, où on paraît l'avoir confondu avec Bel-Dagon; c'est ce même Ninip, fils du Zodiaque. Cette dernière idée est exprimée par le mot סְחָרָא « cercle » (de la même racine d'où vient aussi le mot סהר « lune » et « mois, » l'arabe شهر), et Ninip est nommé souvent פַּל־סְחָרָא, qui entre dans le nom des rois Tiglatpileser « adoration au fils du Zodiaque. » Dans l'inscription de Londres, ce dieu est simplement désigné par les lettres [cunéiforme], et le signe [cunéiforme] « maison » remplace l'expression plus usitée de [cunéiforme].

De même qu'Istar est « la déesse guerrière, » ainsi Ninip est « le dieu de la guerre. » L'auteur de l'inscription du caillou de Michaux invoque l'intervention de ce dieu pour emmener dans la captivité tout ce qui appartient à son ennemi. Sargon, dans une prière que nous examinerons plus loin, demande à Ninip la victoire pour lui et la malédiction sur ses adversaires; de même, Nabuchodonosor, dans l'inscription de Londres (passage cité p. 317), nomme ce dieu : « celui qui broie la moelle de mes ennemis. » Il est également nommé Sandan צַנְדָן, comme nous verrons tout à l'heure.

Ce temple, élevé au milieu de la cité de Sargon, semble, en conséquence, avoir été consacré spécialement à Ninip[2].

Voici, telle que nous la proposons, la traduction de l'inscription :

« Sargon, roi du monde, roi d'Assyrie, a construit ce temple du dieu de la lune et du

[1] Le mot babylonien שמתה « midi » a passé de l'astrologie chaldéenne à l'astronomie arabe, et est usité parmi nous; c'est سمت, l'origine de notre mot *zénith*; certainement le mot chaldéen ne voulait pas seulement dire « midi, » mais aussi « méridienne. » Le pluriel السموت a produit le terme *azimuth*.

[2] Quant à l'étymologie du nom, nous le faisons dériver de la racine נוף « agiter, brandir, » de sorte que בְּנִיף

dieu du soleil, ses maîtres, dans la ville de Sargon. (Il l'a élevé) depuis les fondations jusqu'au faîte, en l'honneur du maître des bataillons, qui soutient son glaive, qui étend la victoire du roi d'Assyrie, et qui donne la paix au pays d'Assyrie.»

On voit que le style en usage à Ninive est plus guerrier que celui qu'emploient les Babyloniens. Les monarques assyriens avaient des sentiments plus belliqueux que leurs voisins, dont il faut cependant excepter Nabuchodonosor, qui fut à la fois grand capitaine et administrateur éminent; le peuple du midi était plus amolli et moins énergique que la nation septentrionale, et les mêmes différences de caractère s'observent encore aujourd'hui.

Voici comment je transcrirais le texte :

סרגן סר קשת סר אשר
בית סין ושמש בעלישו
שלב חצר־סרגן
אשת אשישו עדי תחלבישו
אן בעל קשת סכן פלעישו
סרדי לבר סר אשר
שלם אשר אצפש :

CHAPITRE VIII.

INSCRIPTIONS DU HAREM DE KHORSABAD.

1. Prière de Sargon à Ninip-Sandan.

1. *Nin - ip. bil. a - ba - ri. sa. su - par - su. rib. nu - šu.*
Ninip dominus facinorum quæ sunt deliciæ ejus, auge majestatem

2. *a - na. Šargina. šar. kissat. šar. Assur. sakkanaku. Bab -*
Sargoni regi mundi, regi Assyriæ, vicem gerenti Baby-

ilu.
lonis,

3. *šar. Sumiri. su. Akkadi. ba - nu u.*
regi Sumir et Akkad, exstructori

serait «l'agitateur, celui qui met en mouvement.» Il se pourrait que ses attributions différentes émanassent de la même idée, car souvent les dieux de la Chaldée ont des qualités très-disparates en apparence; mais cette diversité ne résulte que de l'application de la même idée originaire à l'astrologie et à la vie des hommes. Ce dieu est représenté tenant un foudre à la main et armé de la faux.

ku - mu - ka. 4. *si - bu ut. pat - si - šu. lis - ba a. bu -*
camerae receptaculi chlamydum[1]; septuplus fiat splen-

' a - ri. 5. *in. ki - rib. bit. kud - di. u. Šihr.*
dor (ejus). In medio cœli (poli) et Zodiaci

ki in. pali - su. 6. *rimi. ni iz - ki. su - ti - si - ra.*
corrobora gladium ejus, jactionem hastæ dirige,

sul - ki - ma. zi in - di - su. 7. *su ud - lim - su. t - mu - kan.*
adjuva robur ejus; largire ei obedientiam

la - sa - na an. dun - nu. zik - ru - ti. 8. *tikh - su.*
populorum, subjectionem servorum, addictos ei

su ut - bi. va. li - na ar. ga - ri - su.
sequi fac. Exsecret qui eum aggrediuntur.

Cette prière est inscrite dans une des cours mises au jour par les fouilles de M. Place, dans la partie du palais de Khorsabad qui est dépourvue de sculptures et qui servait vraisemblablement de harem. D'autres inscriptions tendaient à établir cette attribution; nous en examinerons une, et nous montrerons que ce qu'elle renferme vient à l'appui de l'opinion émise par le successeur de M. Botta.

Il est regrettable que les autres inscriptions de ce genre, aussi intéressantes par le fonds que par la forme, soient perdues. Les deux que je reproduis ici ne sont conservées que grâce à des estampages et des copies apportés par moi en Europe; les textes perdus n'ont été trouvés qu'après mon départ d'Asie.

Le dieu Ninip, le dieu de la guerre, trouve sa place dans le harem à côté du dieu Nisroch, qui préside aux mariages des hommes. L'invocation qui lui est adressée ne nous paraît pas déplacée quand nous pensons à la fable qui unit Mars et Vénus.

Je ne crois pas que le commencement du document qui nous occupe puisse être expliqué d'une manière plus simple, bien qu'il m'ait fallu deux ans pour le comprendre. La racine אבר veut dire « être fort, » d'où אַבִּיר « robuste, » et notre mot אברי *abari* est, selon nous, le pluriel d'un substantif abstrait dérivé de cette racine; nous lui supposons, avec vraisemblance, le sens de « haut fait. » Aussi le mot *supar* n'est pas étranger aux langues sémitiques; en hébreu, en chaldaïque, en syriaque, la racine ספר a le sens de « être élégant, beau, » d'où

[1] Ou *tiararum*. (Voy. p. 336, note.)

découle celui de « plaire. » La langue de Daniel l'emploie dans la même acception que nous donnons au mot « plaire » quand il se trouve au commencement des édits royaux. L'assyrien le connaît avec cette signification, et ici שְׁפַר est « ce qui plaît, » ce dont le dieu est satisfait.

Parmi les différentes valeurs syllabiques que possède le caractère [cunéiforme], *rib* est, dans ce cas, le seul qui donne nn sens. Nous le prenons comme l'impératif du verbe רבב, l'équivalent de רבה « augmenter; » l'aoriste correspondant à l'impératif se trouve, comme on le sait déjà, dans le nom de Sennachérib et Nabobalatirib, père de Nabonid. L'inscription est rédigée sous une forme précative, et a toute l'apparence d'une prière adressée au dieu, en faveur du monarqne d'Assyrie, par un de ses sujets.

Bien que je sache qu'il existe un mot talmudique נשא ayant le sens de « épouser, » je ne lui compare pas le mot *nuśu* de notre texte. Ninip-Sandan ne paraît pas avoir eu dans ses attribntions de fournir les harems des monarques assyriens; mais il était chargé de maintenir leur puissance. Telle est, du reste, l'acception tirée de la comparaison des différents idiomes sémitiques. L'hébreu נשא ne veut-il pas dire « élever, » d'où le mot נְשִׂיא « prince? » Je prends donc le mot assyrien נְשָׂא pour le substantif abstrait dérivé de cette idée, en le traduisant par *principatus* « suprématie. » L'hébreu נס « étendard » est de la même famille de mots, mais je n'ai pas dû entendre le mot *nuśu* de cette sorte, attendu que le sens de la phrase ne pouvait comporter le mot « étendard. »

La seconde ligne de notre inscription ne donne lieu à aucune remarque; elle contient les titres ordinaires de Sargon; mais la troisième demande plus d'explications. Nous avons déjà cité les deux idéogrammes comme des équivalents ordinaires des noms *Sumiri* et *Akkadi*, de Sumir et d'Akkad. Mais quelle est la signification de ces mots évidemment géographiques?

Si l'on analyse les deux caractères idéographiques dont l'ensemble exprime *Sumir*, on voit que le premier rend le sens de « langue, tribu; » le second, *ku*, a, parmi ses différentes valeurs, celle de « servir. » Il se pourrait donc que *Sumir* fût le peuple esclave, les restes d'une antique population subjuguée, sur laquelle les inscriptions seules paraissent donner des éclaircissements. En tout cas, cette locution semble avoir ici une signification purement géographique, et je serais assez porté à supposer que les rois assyriens ont compris sous le nom de *Sumir* les contrées voisines de l'embouchure du Pasitigris.

Le nom d'Akkad est connu comme celui d'une des quatre villes que la Bible énumère parmi les points de départ de la puissance de Nimrod. Il est à remarquer que ce nom, dans les textes, ne se voit jamais autrement qu'au pluriel ou au duel, *Akkadi;* l'expression est purement géographique, ainsi que l'enseigne la désignation idéographique de ce nom. Je ne sais pas où M. Rawlinson a pris son aventureuse hypothèse que le nom des anciens Chamites a été Akkad. Le nom n'est pas plus ethnologique que les trois autres nommés avec lui dans le fameux passage de la Genèse (cap. x, v. 10).

Le terme *kumika* est ici, comme ailleurs, la désignation d'une construction dont la nature m'est inconnue.

C'est l'inscription même qui nous fait connaître la destination de cette chambre. Nous trouvons dans le mot שִׁבַּת פַּטְשִׁחוּ *sibut patsiśu* le sens de « vestiaire, » de « salle d'armures. » Le mot syriaque ܦܛܫܐ veut dire « tunique, chlamyde[1], » et vient pourtant de פטש « marteler, forger; » c'est de là que dérive également le mot פַּטִּישׁ « marteau. » Le vestiaire qui était au harem, et qui renfermait des armures, était mis sous la protection du dieu de la guerre.

La fin de la ligne 4 se rapporte au roi revêtu de son armure, dont l'éclat doit être rehaussé. Nous connaissons le terme לִשְׁבַּע *lisbā*, précatif de שבע « être septuple » (p. 282). Le mot בֻּאַרָא *bu'ari* nous rappelle l'hébreu בהר « reluire, » qui, en arabe, se dit de l'éclat des métaux.

Le roi se rappelle cependant que Ninip n'est pas seulement le dieu de la guerre, mais qu'il est en même temps le promoteur des mouvements célestes, qu'il est fils du Zodiaque. Il lui demande d'affermir son glaive au milieu du ciel et du Zodiaque. Nous avons déjà parlé du second mot [cuneiform]. La lettre [cuneiform] est la totalité des grands dieux, des planètes, *gimrat ilui;* c'est pour cela qu'Assur est désigné par le monogramme complexe [cuneiform][2], [cuneiform] avec le complément phonétique *ra*, qui indique la demeure de ce dieu, le Zodiaque, en assyrien *Śihr*.

L'autre terme pourrait être expliqué par *domus verticis;* l'inscription de Nakch-i-Roustam nous a fourni ce mot (p. 184). On sait que les contrées de la Chaldée, quoique aujourd'hui des plus chaudes de la terre, ne sont pas situées de manière à avoir jamais une planète au zénith. La maison du zénith comprend donc les étoiles fixes qui peuvent passer juste verticalement par rapport à Babylone, c'est-à-dire celles qui sont à peu près à 32° de déclinaison boréale. Il est possible que les Chaldéens désignassent par extension sous ce terme de *domus verticis* toutes les constellations (peut-être même australes) non comprises dans le Zodiaque. Mais tout ce qui a rapport à l'astrologie des Babyloniens est encore très-obscur.

La lettre [cuneiform] a la valeur de *pal* et de *bal*, mais aussi celle de *palū* « le glaive. » Nous avons déjà donné l'explication de ce mot, auquel se rattache, justement à cause de sa signification de « glaive, » l'idée de succès guerrier, et de succès en général. Il est advenu ainsi que le mot פלג, dans le langage des alchimistes syriaques, est devenu la désignation de « l'étain. » Ce métal est, comme l'on sait, consacré à la planète de Jupiter, qui, déjà, dans l'astrologie babylonienne et même hébraïque, était l'étoile du succès.

La ligne 6 se décompose également en deux phrases, chacune rédigée dans la forme impérative. La première a, selon nous, le sens suivant : « dirige les coups de ses dards. » La lettre [cuneiform] est expliquée, dans les syllabaires, par le verbe רמם « élever. » L'on sait la connexion qui existe entre les verbes sourds et les verbes ה ל (et peut-être *ramam* veut-il dire, en assyrien, « jeter »). On sait, d'ailleurs, que les Assyriens exprimaient par le même monogramme

[1] Presque le même mot, פטיש, se trouve chez Daniel (III, 21); il exprime « un vêtement; » mais quelques-uns l'expliquent par « chlamyde, » d'autres par « culotte, » et d'autres par « tiare. » La dernière acception ne manque pas de probabilité, d'autant plus que nous ne connaissons pas d'expression rendant tiare.

[2] A moins que [cuneiform] n'ait ici le sens de « bon, » en sorte qu'*Assur* serait le bon principe.

deux idées très-différentes, uniquement à cause de la ressemblance des sons qui les rendaient dans leur langue. [cunéiforme] est le monogramme de « jeter, » en hébreu רמה.

Dans le terme *nizki*, je reconnais l'arabe نزك « percer avec une lance, » le syriaque ܢܙܟܐ « lance, » et ce mot, comme le persan نيزه, semble être dérivé directement de l'assyrien נזך *nizk*. La forme *sutisira* est connue : c'est l'impératif de l'istaphal de אשר, avec le א paragogique.

La phrase *sullima ṣindisu* veut dire « accomplis, aide les exploits de sa force. » שַׁלְּמָא *sullima* est l'impératif du paël de שלם « accomplir, » et *ṣindisu* est mis pour *ṣimdisu*, d'après une règle dont nous avons déjà dû citer de nombreux exemples. צִמְדִישׁוּ vient de la même racine dont il a été parlé à l'occasion de l'inscription de Nakch-i-Roustam (p. 189). On se rappellera que le mot יִצְמְדַנִּי y traduit l'idée : « Ormuzd me porta du secours. »

Le dieu auquel est dédiée cette inscription porte également le nom de צַמְדָנָא *Ṣamdannu* (obélisque de Nimroud, l. 10). C'est de ce mot qu'est dérivé le Σάνδην des Grecs; cette dénomination pourtant n'est pas le nom ordinaire, car alors elle s'emploierait à la place du monogramme [cunéiforme], dont la signification est obscure. Le mot *Ṣamdan*, du reste, n'est nullement particulier à l'assyrien; exactement la même forme se trouve en arabe comme appellation de Dieu : صمدان veut dire « l'éternel, » et chaque musulman répète tous les jours le الله صمد de la 112e surate du coran.

Notre mot est souvent écrit [cunéiforme] *Ṣan-di*, ce qu'il ne faut pas confondre avec le mot *Kaldi* « Chaldéens, » qui se rend exactement de la même manière. [cunéiforme] *Ṣandu*, au nominatif, est assez rare sous cette forme; mais notre passage et d'autres, peu fréquents du reste, nous ont fourni la valeur de *ṣan* pour la lettre [cunéiforme].

La ligne 7 se lit ainsi au commencement : *sudlimsu imuḳan lasanan*, « accorde-lui l'obéissance des nations. » Les inscriptions de Sargon ont presque toutes une phrase au commencement : שַׂרָא שֶׁבֵּעל וּמַרְדֻךְ שַׂרּוּת לִשָּׁנַן יְשַׁדְלִמוּשׁוּ *śar sa Bil u Marduk śarrut lasanan usadlimusu* « le roi auquel Bel et Mérodach ont confié la royauté des nations[1]. » Nous voyons ici l'impératif du shaphel, tandis que la forme citée tout à l'heure est l'aoriste de ce verbe. Le mot touranien *dalum* ou *daḥum*, qui se prononce *dannu* en assyrien et signifie « puissant, » semble être parent du terme médo-scythique *daḥup* (Bisout. III, 92) « assistants, » et de *danga* « puissant. »

Le *imuḳan*, écrit dans quelques inscriptions également *i mu ḳa an*, appartient à la racine עמק « être profond, » dont nous avons déjà lu plusieurs dérivés : עִמְקָא, עַמְקָא « le sage, le prudent; » נֶעְמָק « le secret; » עֶמֶק « la sagesse, l'obéissance; » ainsi, Sargon dit אִן עֶמֶק אִלְהֵי *in imuk iluï* « dans l'obéissance des dieux, » et עִמְקָן est le pluriel.

Le mot לִשָּׁנַן est le pluriel de לִשָּׁן « langue, tribu. »

Nous prendrions *dunnu* pour un impératif, si cette inscription ne montrait pas une grande rigueur dans l'emploi de l'*a* paragogique. Nous devons donc regarder le mot comme un

[1] A moins que le mot ne doive se lire יְגַלְמוּשׁוּ, comme nous l'avons transcrit plus haut, p. 137. Mais il faut dire que le passage en question diminue considérablement la probabilité de cette dernière lecture, car il serait trop hasardé de vouloir donner à la combinaison [cunéiforme] *su ut*, la valeur de *mul*.

accusatif dépendant de *sudlimsu; dunnu zikruti* veut dire : « la sujétion, la soumission des serviteurs. » זִכְרוּת *zikrut* est un pluriel masculin, précisément comme נִכְרוּת, que nous avons vu avec le sens de « rebelles. » Son singulier est זְכַר « celui qui se souvient de quelqu'un, qui attend quelqu'un, serviteur. » Dans cette signification nous le voyons dans l'immense majorité des cylindres babyloniens qui portent des légendes.

Dunnu nous paraît être דַנָּא pour דַנְּנָא, l'infinitif du paël, et c'est dans cette conjugaison que le verbe a la valeur de « soumettre. »

La ligne 8 commence par le monogramme . On l'écrit quelquefois simplement, il se prononce *tiklat* dans les noms de rois bien connus, et *tukult;* mais on trouve, au pluriel, le mot *tikli* comme épithète des dieux. Le verbe תכל, تكل signifie « avoir confiance, servir; » d'après une particularité des langues sémitiques, la même idée de « celui dans lequel on a confiance » signifie « dieu » et « serviteur dévoué, » comme nous nous servons du terme « personne de confiance. » Ici ce sont « les serviteurs[1] » dont il s'agit; car la phrase *tiklisu sutbi* signifie : « fais suivre, fais obéir ses serviteurs. » שַׁתְבַּע *sutbi* est l'impératif du shaphel de תבע « suivre, » verbe bien connu en arabe, et dont les dérivés تبعة « sujet » et تابع « suite » s'emploient justement dans le langage officiel des Turcs pour exprimer l'idée politique de « sujet. »

La légende finit par les mots לִנְאַר גָרִישׁוּ *linar garisu,* « qu'il maudisse ses ennemis. » Le verbe נאר se trouve aussi en hébreu et est identique, dans les idiomes, avec la racine ארר, d'après la règle du changement des verbes فلل en نفل. Le mot גרה veut dire également en hébreu « attaquer, » et un chien de Sardanapale V portait le nom מְנַשֵּׁךְ גָרִישׁוּ « celui qui mord ceux qui l'attaquent. » L'ensemble de l'inscription a donc le sens suivant :

« Ninip-Sandan, seigneur des hauts faits (qui font sa joie), rehausse la majesté de Sargon, roi du monde, roi d'Assyrie, vicaire de Babylone, roi des Sumir et des Akkad, qui a construit cet édifice pour y déposer ses armures, dont son éclat soit septuplé. Au milieu du zénith et du zodiaque plante son glaive, dirige le coup de sa lance, aide sa force. Accorde-lui l'obéissance des nations, la soumission de ses satellites; fais que ses serviteurs le suivent. Puisse-t-il maudire ses ennemis ! »

La voici transcrite en caractères sémitiques :

נִנִיף בְּעַל אַבְרֵי שֶׁשְׁפַּרְשׁוּ · רַב נַשָּׂא
אַן סַרְגָן סַר קִשַּׁת סַר אַשּׁר שַׁגַנְּכָא בַּבְלוֹ
סַר שֻׁמְרִי וְאַכְּדִי · בָּנוּ בְּמִכָּא
שַׁכָּת פַּמְשׁתְסוּ · לְשַׁבַּע בַּחַרִי ׃
אַן קָרָב בֵּית־קָר וּמַחְרָא כֻּן פַּלְעַשׁוּ ·
רְסִי גִנְבָא שַׁתִישְׁרָא · שַׁלְמָא צַמְדִישׁוּ ·
שַׁרְלִמְשׁוּ עִמְקַן לְשַׁנַן דַּנָּא זִכְרוּת ·
תַּכְלִישׁוּ שַׁתְבַע ו · לִנְאַר גָרִישׁוּ ׃

[1] Car, pour traduire *tikli* par « dieux, » il devrait y avoir *tikli sutbisu*, et non pas *tiklisu sutbi*.

II. Prière de Sargon à Nisroch (Hymen).

1. [cuneiform] 2. [cuneiform]
Nisruk. bil. nu - mi - ki. pa - ti - ku. rib.
Nisroch domine mysterii perforator, auge

[cuneiform] 3. [cuneiform]
gim - ri. u - na. Śar - gina. śar. kissat. śar. Assur. sakkanakku.
familiam Sargoni regi legionum, regi Assyriæ, vicem gerenti

[cuneiform] 4. [cuneiform]
Bab - ilu. śar. Sumiri. u. Akkadi. ba -
Babylonis, regi Sumir et Akkad, ex-

[cuneiform] 5. [cuneiform]
nu u. ku - mu - ki. nah - bi. irsu. mu up - ta a. su -
structori thalami nuptialis. Sponsam blandam fac, fe-

[cuneiform] 6. [cuneiform]
bi - la. hap - pi - su. ma a - ni. ki ip - bi. u. tah - di. sun -
cunda incubationem insignem maculis lapis lazuli et plumbi. Con-

[cuneiform]
ku - ra ta - mir - tus. uz - nu. rapastav. ha - h - iu.
funde oculum ejus aurem (que) propitiam, incitator,

7. [cuneiform] 8. [cuneiform]
pal - ka a. u s - mi. a - ma - tus. i - pu - tus.
pellicem exaudi vocem ejus, opera ejus

[cuneiform]
sul - li - ma. lik - su - da. ni il - lat - iu.
perfice; veniat progenies.

L'inscription est adressée à Nisroch, dont le nom s'écrit généralement [cuneiform] *Nisruk*. Beaucoup de passages tirés des inscriptions de Sardanapale III (Layard, pl. XLIII, l. 4; stèle, l. 4; obélisque de Nimroud, l. 5; inscription du revers de plaques de Khorsabad; inscription du cylindre de Sargon, l. 48) prouvent l'identité du nom de dieu indiqué ci-dessus avec l'idéogramme [cuneiform], dont l'explication est très-difficile. Il se pourrait que [cuneiform] fût un chiffre signifiant « 1014, » de même que nous connaissons la déesse des quinze [cuneiform]. Mais quel serait le sens attribué ici à ce chiffre? nous l'ignorons.

Le dieu *Nisruk*, dont nous nous occupons, se nomme ainsi de סרך « nouer, lier; » c'est l'hébreu שרך, l'arabe شرك « associer; » la forme נסרך indique « celui qui associe, celui qui renoue les liens du mariage. » Il est appelé ailleurs « celui qui dirige les accouplements des hommes, »

et est uni à Mylitta Zarpanit, la déesse qui veille sur la durée de la gestation. L'inscription de la stèle de Sardanapale III l'appelle, comme il est qualifié ici, «le seigneur du mystérieux.» Ici il se nomme encore פתק *patiḳu*, qui se trouve dans l'acception de «maçonner, construire;» mais son sens propre est celui de «ouvrir» aussi bien que celui de «obstruer.» Cette diversité dans la signification de racines identiques s'observe souvent dans les idiomes sémitiques : en arabe فتق veut dire «fendre,» en chaldaïque פתק «boucher,» et «émettre, jeter.» Le participe *patiḳu* a le sens de l'arabe فتق «perforer,» qui s'emploie de la défloration; ainsi la forme correspondante à celle qui nous occupe, فاتق, désigne un homme impudique. Le mot *patiḳu* veut donc dire «celui qui ouvre l'hymen de la vierge,» et, sous ce rapport, il est nommé מְשַׁתְּשַׁר נִקְבִּי «qui dirige les mariages» (p. 301). *Naḳbi*, que nous trouvons effectivement dans la ligne 4 de notre inscription, n'a pas ce sens, dans les autres idiomes alliés, où il ne signifie que «perforer;» néanmoins, le mot qui exprime, en hébreu, נְקֵבָה «femme» (déjà dérivé par les rabbins de נקב), nous démontre que cette connexion d'idées n'était pas exclusivement particulière à l'assyrien.

Il est nommé également, et le plus souvent, סַר אַפְסִי *śar apśi*. M. Hincks, qui a le premier examiné ce terme, le traduit par «roi des ondes;» il a émis l'hypothèse que la divinité dont nous parlons n'est pas autre chose que le poisson Dagon (qui pourtant est Bélus), et il compare le mot *apśi* à l'hébreu אפס «fin de la terre,» donc «Océan;» selon lui, le dieu [cuneiform] est dieu de l'Océan, donc c'est Dagon.

Quelque respect que nous ayons pour le savant irlandais auquel on doit la preuve du syllabisme des lettres assyriennes, nous ne saurions accéder à cette étymologie. Nous ne nous arrêtons pas à la circonstance qu'en aucune langue sémitique ce mot אפס n'aboutit à la notion de «eau;» mais nous nous bornons à constater que le mot *apśi* appartient à la racine פסה, פשה, פסס, l'arabe فشا, qui a la signification de «couler,» et s'applique justement à l'idée de «la pollution» (فشيان en arabe.) On trouve la même idée en chaldaïque, et, de plus, celle de «la profanation» (Targ. Hos. IV, VIII). Le mot *apśi* vient donc ou d'une racine אפס appartenant à cet ordre de racines, ou d'une forme de l'aphel de פסה. L'épithète donnée à Nisroch signifie donc, selon nous, «roi de la fécondation.»

Tout cela prouve qu'on ne doit pas assimiler à Dagon [cuneiform], nom de dieu, qui doit, au contraire, se lire phonétiquement Nisruk.

Sargon lui demande : *rib gimri;* cela veut dire «augmente la famille.»

Plus de difficultés jusqu'à la fin de la ligne 4. Le mot *KA SUPTA* doit être expliqué par «rends aimable l'épouse.» La lettre [cuneiform] est interprétée, dans le syllabaire *K.* 197, par עֵרִשׁ *irisu*[1]. Ce terme veut dire «fiancée,» et répond parfaitement, pour la forme, à l'arabe عِرْس, qui, comme l'on sait, ne se met pas non plus au féminin. Le verbe assyrien ערש se trouve aussi dans le mot מְעָרִשׁ *mirisu*, dans les passages parallèles que nous citerons tout à l'heure. L'assy-

[1] Le mot *irisu*, exprimé par *ka*, n'a pas de possessif suffixé, par la raison que le mot, en arabe comme en assyrien, exprime l'état d'être fiancée. On est *iris*, mais on ne l'est de personne.

rien répond parfaitement à l'arabe عرس, ce qui suppose un ש à Ninive comme à Jérusalem: mais, en hébreu, le ש originaire est devenu un ט, ce dont on voit de nombreux exemples, comme נטא «porter» dérive de נשא, et a été, plus tard, confondu avec une autre racine.

Supta est un impératif du shaphel de פתה «être agréable, aimable (pellectus fuit);» le mot פתי veut dire «enfant, sot;» le shaphel de l'assyrien rappelle complétement le *bethören* des Allemands, qui s'emploie dans l'acception de «séduire.»

Dans la ligne 4 nous avons le shaphel de *habal* «enfanter,» que nous connaissons déjà. שַׁחְבִּלָא *subila*, veut dire «fais enfanter, rends féconde;» קַפִּישׂוּ *kappisu* «ses incubations.» Le mot קפף a la signification de «incubare» en arabe et en syriaque.

La fin de cette ligne est très-difficile à expliquer: *māmi ḥiṣbi* et *ṭaḥdi* veulent dire «taches de khesbet et de céruse.» Nous avons déjà, dans une note sur le khesbet[1], prouvé que le חצב *ḥiṣb*, est «la pierre avec laquelle on se teint en bleu,» et *ṭaḥdi*, également en copte, veut dire «plomb,» et ensuite «céruse.» Nous savons que le khesbet était consacré à la déesse Taauth, et le plomb était la couleur de la planète Saturne. Il se peut, et il est même plus que probable, que les taches que les deux amants se communiquaient mutuellement présageaient ou la fécondité ou la stérilité de leurs relations. Il n'y a rien qui soit en désaccord avec l'esprit oriental, et nous pouvons voir dans ce passage une allusion à une superstition dont nous n'avons plus une notion précise.

Le mot *māmi* est très-probablement l'hébreu מום, formé de מאום «tache.»

La ligne 7 commence par *sumkira tamirtus*. Nous savons par les syllabaires que la lettre [cuneiform], ordinairement *ku*, a aussi la valeur de *tus; tamirtus* est abrégé de *tamirtusu*, précisément comme nous voyons le même retranchement en *lisisibusu*, qui s'écrit souvent *lisisibus;* on raccourcit le mot quand la lettre *u* le rend trop long.

שַׁמְכִּרָא *sumkira* est l'impératif du shaphel de מכר, dont le sens, en hébreu et en araméen, est «vendre;» en arabe c'est «trahir, tromper, éblouir.» תַּמְרְתָשׁ *tamirtus* vient de נמר «voir,» (traduction du perse *di*, p. 158 et 183) et veut dire «sa vue.» Le commencement de la ligne 6 est donc simplement «éblouis sa vue.»

La fin de la phrase אֻזְנָא רַפַּשְׁתָּא *uznu rapastuv* «aurem propitiam» est très-obscure. Le monogramme [cuneiform] «mère,» est expliqué par *rapas* «favere;» ce qui ressort des inscriptions de Sardanapale V.

Je déclare franchement que je ne suis pas suffisamment fixé sur le sens de *ḥaśiśu*. C'est certainement une épithète de Nisroch: nous le trouvons ainsi dans l'inscription de la stèle de Sardanapale III. Dans quelques inscriptions (revers des plaques de Khorsabad, Layard, Pl. XXXVIII, l. 4) on lit *ḥaśiśu*, d'autres ont *ḥaśiśi*. On connaît, en outre, un féminin dérivé *ḥiśśat;* j'y verrais volontiers l'arabe حس, le sens du verbe حسّ «sentir, aimer.» Dans *palkā* on peut reconnaître le chaldaïque פלק «pellex,» l'hébreu פלגש. *Haśiśu* pourrait être

[1] *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 1855.

un participe avec la signification de «celui qui excite à l'amour.» *Palkâ*, qui se trouve avec un *a* emphatique, est probablement l'accusatif dépendant de *simi simatus*.

Il faut remarquer, à cette occasion, que Nisroch est nommé, dans les inscriptions, *musim simâti*. Cette dernière expression est rendue par la lettre [cuneiform], laquelle se trouve expliquée dans les syllabaires par *simti*. J'avais pris ces formes comme provenant d'un shaphel de אוה «être libidineux,» de sorte que *musiv* serait «celui qui excite au désir,» et *sivat*, cette dernière idée. Nous pourrions comparer l'arabe سوا et شهو ayant le même sens. Mais ces mots correspondent mieux à la racine שמע «entendre,» et la phrase *simi simatus* semble signifier simplement «entends sa voix.»

La ligne 7 pourrait donc se transcrire et se traduire ainsi : פלקא שמעא שמעתש «la femme, écoute sa voix.»

Le commencement de la ligne 8 est clair : עפשתש שלמא *ipistus sullima* «perfice opus ejus;» et la fin de l'inscription est, comme celle de la prière à Ninip, au précatif de la 3e personne, לכשדא נסלתסו *liksuda nislatsu* «que sa progéniture arrive.» Nous connaissons le mot כשר, dont la forme *liksuda* est la 3e personne du pluriel au féminin, se rapportant à *nislatsu;* celui-ci est dérivé de נסל, l'arabe نسل «procréer;» *nislat* est «la progéniture.»

Toute l'inscription doit se traduire ainsi :

«Nisroch, seigneur des mystères qui perces l'hymen, augmente la famille de Sargon, roi du monde, roi d'Assyrie, vicaire de Babylone, roi des Sumir et des Akkad, qui a construit ce bâtiment nuptial. Rends facile la fiancée, féconde les embrassements qui font présager leurs conséquences heureuses par les taches de fard bleu et blanc. Éblouis les yeux du roi, abasourdis son oreille, ô dieu qui excite les sens. Écoute la voix de l'épouse. Aide ses œuvres; que des enfants lui soient accordés.

En voici la transcription en hébreu :

גסרך כעל נעסק פתקא ·
רב נמרא אן סרגן סר קשת סר אשר
שכנבא כבלו סר שמרי ואכדי ·
בנו כמבא נקבא · ערש שפתא ·
שהבלא קפישו מאמי חצב ומחד ·
שמכרא תסרתש אזנא שמעתא חססא ·
פלקא שמעא שמעתש ·
עפשתש שלמא · לכשרא נסלתסו :

Nisroch, le dieu de la procréation, est invoqué de préférence par Sennachérib. La Bible (*Rois*, IV, XIX, 37) est d'accord sur ce sujet, et elle nous apprend que le monarque assyrien tomba victime d'un parricide dans le temple de ce dieu.

CHAPITRE IX.

TABLES VOTIVES DE LA FONDATION DE KHORSABAD

M. Place trouva, pendant l'été de 1854, dans les fondations de Khorsabad, une caisse en pierre, qui contenait cinq inscriptions sur différentes matières, or, argent, antimoine, cuivre et plomb. Sur ces cinq tablettes, il en a rapporté quatre : la table de plomb, trop lourde pour être transportée de suite, fut embarquée sur les radeaux qui devaient amener à Bassora les produits de ces fouilles; elle a partagé le sort de cette précieuse collection. Nous reproduisons l'inscription de la tablette d'or, la plus courte des quatre, et nous insérerons dans notre explication les développements que contiennent les documents sur argent et sur antimoine.

1. *Bit. rab. Śar - gi - na. sa. Bil - patui - Aśur.*
Palatium Sargonis qui est Belpatisassur,

2. *śarru. dan - nu. śarru. kissat. śar. Assur. sar. sa.* 3. *ul - tav. ṣi - tan.*
regis potentis, regis legionum, regis Assyriæ, regis qui inde ab ortu

a - di. ṣil - la an. ki ib - rat. 4. *arba. i - bi - lu.*
usque ad occasum regionum quatuor dominatus.

u - tak - ka - nu. nin. sa - nu - ti. 5. *i - na. yumi-*
instituit (super eas) satrapas. Tunc

su - va. i - na. bi - bil. lib - bi - ya. 6. *nir.*
secundum voluntatem meam, in

mu uś - ri. sadi. ir. ipus. va. 7. *ir. Hisr. Śar - gi -*
vicinitate montium urbem feci, urbem Castellum Sargo-

na. az - ku - ra. ni - bit - śu. 8. *su - bat. Nisruk.*
nis nominavi nomen ejus, habitationem Nisroch,

Sin. Samas. U. Ninip. 9. *i - na. ḳir - bi - su.*
Luni, Solis, Saturni, Herculis. In medio urbis

ad - di. pu un - na - ni i. 10. *ilu - ti - su un. rabuti.*
dispertivi statuas divinitatis eorum magnæ.

Nisruk. ba an. 11. *bat. u - lit. va. ir - mu u.*
Nisroch filium. filiam, gigne; jecere (populus)

pa - rak - in. 12. *hekali. KA. AM. ŚI. IŞ. DAN. IŞ. KU.*
calculos. Palatia ex pellibus marmis, santalo (?), ebeno (?).

13. *mu - pak - kan. irini? sur - van. dap - ra a - ni.*
tamarice. cedro. pinu, cupressu.

sim - li. 14. *bu ut - ni. ni. ḳir - bi - su. ipus. va.*
pistacio. in medio ejus feci.

bit. ḫi - la an - ni. 15. *mi iḫ - rit. babi - ya.*
Scalam tortam in interiore portarum mearum

ap - tik. gusuri. 16. *irin. sur - van. u - kin.*
feci; trabes ex cedro, pinu, posui

si - ru us - su un. 17. *in. dippi. huraş. kaśpa.*
in hyperoo domus. In tabulis ex auro, argento,

pugdk. 18. *siper. sabśu.*
antimonio, cupro, plumbo,

ni - bit. sum - ya. 19. *as - tur. va. in. us - si - su un.*
gloriam nominis mei scripsi, inque fundamentis

u — kin. 20. *Mu — nak — kar. ipsit. ḫa — ti — ya. mu —*
collocavi. Infestans opera manus meæ spo-

pa as — sit — tu. 21. *ti — ma — ti — ya. Asur. bil. rab. sumsu.*
liansve ærarium meum, Assur dominus magnus nomen ejus

zirsu. in. mat. 22. *li — ḫal — lik.*
semenque ejus in terra deleat.

Nous prévenons le lecteur que notre copie n'est pas le fac-simile de l'inscription sur or, qui, comme tous les quatre documents, est entremêlée de beaucoup de signes archaïques. Nous nous attachons ici à la valeur et non à la forme des lettres.

Le commencement ne semble plus avoir besoin d'explication : la phrase suivante *śarru sa ultar ṣitan adi ṣillan kibrat arba ibilu* « le roi qui régna depuis le lever jusqu'au coucher des quatre régions, » est exprimée ailleurs (inscr. de Belochus III, Layard, pl. LXX) :

Śarru sa ultu tihamti rabuti sa napaḫ Samsi adi tihamti rabuti sa salam
Rex qui inde a mari magno quod versus orientem Solem usque ad mare magnum quod versum occidentem

Samsi ibilu.
Solem dominatus est.

סַר שֶׁאֻלְתָא תהֹמְתָא רַבְּתָא שֶׁנֶפַח שַׁמְשָׁא עֲדֵי תהֹמְתָא רַבְּתָא שֶׁשָּׁלֵם שַׁמְשָׁא יְבַעַל :

Les mots *ṣitan* (écrit *ṣi ta an* sur la tablette d'argent) et *ṣillan* ne se trouvent pas souvent. *Ṣitan* vient de אצא, en hébreu יצא, et c'est un *nomen actionis* dérivé précisément comme *ṣillan*. La lettre [cuneiform], qui d'ordinaire a la signification de *sil*, a abusivement celle de *ṣil*, en sa qualité d'homœosymphone (p. 107). *Ṣillan* vient de צלל « obumbratus est; » et le mot assyrien צִלָּן semble correspondre, par l'idée, aux synonymes ערב et שלם.

Le mot *kibrat arbā* signifie « les quatre régions célestes; » le nom de nombre est souvent écrit en toutes lettres *arba'*, même avec le [cuneiform], pour indiquer le ע de אַרְבַּע; dans nos documents comme dans d'autres, le chiffre est remplacé par [cuneiform], [cuneiform] et [cuneiform]. L'épithète *śar kibrat arba'* est un ancien titre des rois de la Mésopotamie; il est souvent adopté par les rois d'Assyrie qui, dans ce cas, ne prennent pas le titre de vicaire de Babylone, roi des Sumir et des Akkad. M. Rawlinson a déjà remarqué cette circonstance.

Ibilu vient de בעל « régner. »

Istakkanu nisi sanuti veut dire : « il institua des satrapes; » ordinairement Sargon y ajoute *in ilisun* ou *in ṣirisun* « au-dessous d'eux. » Inutile de dire que יִשְׁתַּכַּן est l'iphtaal de שׁכן. *Sanitu*, que nous connaissons dans l'acception de « autre, » a, précédé du mot « homme, » le sens de « gouverneur de province, » de l'*alter ego* du roi.

In yumi sura traduit le perse *ada* « alors, » de l'inscription de Nakch-i-Roustam (p. 185).

Ina bibil, de même, est la traduction du perse *aṅtar* « dans, selon; » (p. 203) *in bibil libbiya* signifie « selon le désir de mon cœur. »

Le mot [signe cunéiforme] est originairement duel de [signe cunéiforme], lequel signe a très-probablement le sens de « côté; » il exprime une des parties symétriques du corps. Ensuite [signe cunéiforme] remplace *padan*, « la plaine, le champ. » C'est ainsi qu'il se trouve dans les inscriptions de Tiglatpileser I. La forme duel veut dire « le pays, le sol, » et a souvent la signification de « près » et se prononce נִר *nir* et אצלא *iṣlu*, « côté » en hébreu. *Sadi* rend « montagne, » comme nous savons (p. 207).

Muṣri, précédé du signe « pays » signifie « pied de la montagne, origine de la plaine; » c'est le مشرة arabe. Il paraît être allié de *miṣir* « plaine, » mot qu'on lit souvent avec le nom d'Élymaïs.

Le sens de la phrase נִר מֻצְרֵי שַׁדֵי עִר אֶבְנֶשׁ est : « Près de l'origine des montagnes j'ai bâti une ville. » Ordinairement il y a encore, comme dans la tablette d'argent, *ina ribit Ninuah*, ce qui signifie ou « dans le voisinage de Ninive, » ou « dans le district, sous la dépendance de Ninive, » car Khorsabad n'est pas Ninive.

Le roi nous dit qu'il a appelé la ville nouvelle *Ḥiṣra-Sargina*. C'est de ce nom qu'est venu certainement le nom moderne *Khorsabad* donné par les Persans et qui signifie « ville aux ours. » Sargon fit bâtir d'autres villes portant son nom, par exemple une en Médie.

נִבְאִתְשׁוּ *nibitśu* vient de נבא « prononcer; » *nibit* est « le nom, la gloire. »

L'inscription continue : « J'ai distribué dans son intérieur les temples aux divinités. » *Addi* vient de נדה « séparer, disperser, distribuer. » « J'ai distribué également, dit le roi, les sculptures de leur grande divinité. » Le texte sur argent est plus explicite : « Les sculptures de leur grande divinité, je les ai fait faire avec art, » *naklis usibis* (נַכְלִשׁ אֻשְׁבִבְשׁ).

Je traduis *punnani* par « bas-relief sculpté, » ou œuvre d'art en général. On pourrait rattacher cette expression à la racine arabe فنّ, d'où le mot فنون « les sciences; » l'idée de bas-relief ressortirait du passage cité à la page 349.

La tablette d'or seule présente ici une invocation à Nisroch, qui manque dans les autres monuments, ce qui est remarquable à plus d'un titre. Elle est conçue ainsi : *Nisroch ban nin ulid va;* je traduis « Nisroch, fais-moi engendrer un fils ou une fille. »

Le mot *ban* offre le seul exemple de l'emploi en assyrien de ce terme dans la signification de « fils. » Il est sûr que le mot [signe cunéiforme] signifie « femme » et « fille; » *ulid* est l'impératif de אלד « engendrer. » Quant à *irmū parakki*, la question est très-obscure. פרק veut dire « séparer, diviser, partager; » chacune de ces idées a donné naissance à d'autres. Ce mot peut vouloir dire « sort » et « fraction; » on pourrait l'entendre de ces petits fragments de pierre qu'on retrouve sous les fondations de la ville, et qui ont été mis probablement pour écarter le mauvais œil. Il est à croire que la phrase *irmū parakki* doit se transcrire יָרְמוּ פְּרָקִי « ils (c'est-à-dire le peuple assemblé) jetèrent leurs amulettes. »

Suivent les noms de matériaux employés dans la construction. Le mot *irsi*, pour lequel il

y a aussi *irin*, est « le pin, » peut-être « le cèdre, » puisqu'il vient du Liban. *Survan*, שַׁרְבִּין en chaldaïque, سرو, est « le cyprès; » בטן *butni* est « le pistachier sauvage, » qui se nomme encore aujourd'hui بطن à Mossoul. Les autres noms se rapprochent de mots correspondants dans les autres langues; mais il est plus difficile de constater leur identité botanique[1].

L'idéogramme *KA AMŚI* est d'une intelligence difficile. *AMŚI* est sûrement un animal, une bête fauve, puisque le roi Tiglatpileser I raconte sa chasse au *amśi* (voir le passage cité, p. 224); il y a deux produits de cet animal, le *KA* et le [cuneiform] *ZU*, et tous les deux doivent être précieux, puisque les rois les imposent comme tribut aux vaincus. J'avais pensé à l'éléphant; mais nous savons par l'obélisque de Nimroud comment son nom s'écrivait; d'ailleurs, un roi d'Ellasar n'a pu chasser d'éléphants sur les bords du Tigre. On pourrait songer aux lions; mais comment une matière tirée de cet animal trouverait-elle sa place à côté du pistachier et du cyprès, et, de plus, nous connaissons également l'expression idéographique rendant lion (voir p. 93).

Il y a deux sortes de *AMŚI*, l'un de terre, l'autre de mer. Celui de mer est appelé נַחַר « le souffleur, » et signifie « le dauphin (physeter) » (voy. Layard, pl. XLIII, l. 12); celui de terre est le sanglier. *KA* veut dire « peau » et *ZU* « excrément; » l'un est la peau nommée תחש par la Bible, l'autre est transcrite par *budilḫu*, בדלח « bdellium, » dans lequel il faut reconnaître l'ambre gris. Le mot *budilḫu* se trouve écrit en toutes lettres sur l'obélisque de Salmanassar III dans les inscriptions des bas-reliefs, ensuite dans un texte de Sardanapale III. (Layard, pl. XLIV, l. 24.)

La phrase *bit ḫilanni miḫrit babiya aptik* est beaucoup plus développée dans les autres inscriptions, dont nous devons nous occuper ici. Voici ce qu'en dit l'inscription des taureaux, l. 78 et suiv. :

Bit appâti tamsil hekal Ḫatti sa ina lisan Aḫarri bit-ḫilanni isaśśusu uśipisa
Domum *appat* ad instar palatii Syriæ quod in lingua Phœniciæ *bit-hilanni* nuncupatur, feci

miḫrit babisin.
infra portas ejus.

בֵּית־אַפָּת תַּמְשִׁל הֵיכַל חַתִּי שַׁאן לְשַׁן אַחֲרִי בֵּית־חִלָּנִי יְשַׁשּׁוּשׁוּ אֶשְׁעְפֶּשׁ מְחִרַת בָּבֵישַׁן ׃

Ce passage, que nous avons déjà allégué, est d'une haute importance pour l'histoire de l'art, parce qu'il prouve d'une manière incontestable l'influence de l'art phénicien sur l'As-

[1] Ainsi *dapran* est bien le syriaque ܕܦܪܢܐ « le cyprès; » mais c'est une espèce qui est nommée سمال, שמלא. Le מְצֻקָּן *muṣukkan* ou מְצַקָּן *muṣṣakkan* veut dire « celui qui dégoutte; » c'est l'iphtaal de צקן, parent de זקק et de צקק. En hébreu la forme serait מצטקן, et ainsi est dérivé l'arabe مصطكا, le grec μαστίχη « le mastiquier, *lentiscus*. » — Le [cuneiform] [cuneiform] est plus difficile à expliquer; si [cuneiform] a la valeur de *gurus* dans ce cas, on pourra l'expliquer par « du palmier; » car جرق est une espèce de vigne, peut-être celle qui s'élève autour d'un palmier. [cuneiform] [cuneiform] est encore inexpliqué. Quant à *irsi*, écrit aussi *irini*, c'est probablement « le cèdre, » et *survan* « le cyprès, » سرو, pourrait être le pin ordinaire, le שרבין chaldéen.

syrie : c'est cette dernière qui est venue emprunter un genre d'architecture aux habitants de l'Asie occidentale.

Mais quel est ce *bit appât*, qui, en phénicien, se dit *bit ḥilanni?* Nous croyons que ce sont des escaliers tournants, *cochleæ;* et voici notre raison. Il a existé autrefois une racine sémitique ayant la signification de « tourner ; » c'est אפף et אוף ; c'est d'elle que viennent les mots אֹפַן « cercle, roue, » connu des visions d'Ézéchiel, et אֹפֶן « temps opportun, période. » On a voulu admettre une racine אפן ; mais le ן n'est pas radical ; d'ailleurs, آن veut dire « temps opportun » en arabe. אַפָּה est donc « le cercle, la spirale. » D'un autre côté, l'hébreu חול a précisément ces mêmes significations de « tourner en cercle ; » et c'est de חול comme אֹפֶן de אוף qu'est venu un mot חִילָן, pluriel חִילָנִים, qui a dû exister en hébreu, comme prototype de l'assyrien *ḥilanni*. C'est אוף qui l'y a remplacé, et nous comprenons fort bien pourquoi l'assyrien fournit cette forme, qui s'était perdue dans les langues chananéennes. L'usage de construire des escaliers tournants dans les portes des temples se retrouve en Grèce ; il en existe un à Baalbek dans le grand temple, qui, bien que bâti sous les empereurs romains, n'a pas dû échapper à l'influence de l'art oriental.

Si l'on trouve à Ninive les traces de quelques marches, par exemple, celles qui mènent à une alcôve ou à une estrade, il n'y a aucun vestige d'escalier digne d'un aussi grand palais.

Le mot *aptik* est substitué, dans l'inscription, au mot *usipis*, « je fis construire, » d'où nous concluons à une égalité de signification, au moins dans ce cas spécial, bien que *pataḳ* veuille dire « ouvrir, » sens qui convient parfaitement pour exprimer la construction d'un escalier tournant au milieu d'un mur épais.

L'inscription sur or continue :

« J'ai posé dans leur partie supérieure des poutres de pin, de cyprès. » Le signe est exprimé, dans différents passages des inscriptions des taureaux, par *gusur*, ce qui veut dire « poutre, pont, » comme l'arabe جسر. Le premier étage était soutenu par des poutres de ces bois. Le feu, qui paraît avoir détruit ce palais, a anéanti toute trace de boiseries jusqu'à leurs cendres.

Les autres inscriptions fournissent beaucoup plus de détails sur la manière de faire le toit, détails très-difficiles, du reste, à comprendre.

L'inscription finit en désignant sa raison d'être.

« J'ai écrit sur des tablettes en or, en argent, en antimoine, en cuivre et en plomb, la gloire de mon nom, et je les ai déposées dans les fondements. »

Nous nous sommes déjà expliqué sur les différents idéogrammes qui désignent les métaux[1]. Quant au troisième il ne se trouve que dans ces inscriptions, et ce n'est que par voie d'exclusion qu'on arrive à attribuer un sens à ce groupe mystérieux. Nous croyons avoir aujourd'hui la certitude que cet idéogramme n'est autre chose que la matière désignée sur

[1] *Études assyriennes*, p. 67.

l'obélisque de Nimroud (légende explicative des bas-reliefs, l. 4), par [cuneiform] *puyâku*, l'hébreu פוך, le grec *φῦκος*, le latin *fucus*, « le fard, le stibium. » Nous avons déjà dit que [cuneiform] signifiait « pierre, » et [cuneiform] « la pierre de la grande lumière, de Saturne, » c'est-à-dire le plomb (*Études assyriennes*, p. 67).

Il n'y aura ici aucune remarque à faire, les mots étant parfaitement connus, si ce n'est que le suffixe n'est pas joint au verbe, parce que la phrase précédente finit par *ra*. C'est là une règle presque générale.

Le monument en or est plus concis que les autres; il finit :

Munakkar ipsit ḳatiya mupasiṭṭu (sic) *śimatiya Assur bil rab sumsu zirisu in mat liḫalliḳ.*

« Celui qui infeste les œuvres de ma main, qui dépouille mon trésor, que Assur le grand seigneur détruise son nom et sa race dans ce pays. »

Les autres inscriptions sont généralement plus explicites; la formule ordinaire, par laquelle finissent celles des taureaux et les cylindres, est ainsi :

Sa ipsit ḳatiya unakkar ua punnaniya uśaḫḫu uṣṣurat iṣiri usamśaku ua śimatiya
Qui opera manus meæ infestat vel tabulas sculptas obliterat, vasa figlina thesauri aufert vel ærarium meum

upassaṭu Aśur Samas Hu u iluhi asibut libbisu sumisu zirisu in mat lilḳutû in pan
spoliat. Assur, Sol, Saturnus et dii habitantes cor ejus, nomen ejus semenque ejus in terra deleant, in facie

nakrisu lisisibusu kamis.
inimici collocent eum in sempiternum.

שֶׁעַפְּשׁת קָתַי יְנַכַּר אוּא פֻּנַּנַי יְשַׁחּוּ אֻצְּרַת אִצְּרִי יְשַׁמְסַךְ אוּא סִמָתִי יְפַשֵּׁט · אַשֻּׁר שַׁמַּשׁ הוּא וְאִלָהֵי אֲשִׁבַת לִבְּשׁוּ שֻׁמְשׁוּ
וְזַרְעְשׁוּ אִן סַת לִלְקָתוּ · אִן פַּן נַכְרְשׁוּ לִשִׁיסְבוּשׁוּ קָמַשׁ ׃

Il n'y a de nouveau que le mot *śimat*[1] que je compare au syriaque ܣܝܡܬܐ « ærarium; » *upassaṭu* vient de פשט « spolier » en hébreu. L'inscription sur or, comme celle sur argent, a *upassiṭṭu*, ce qui est un allongement anomal. Le mot יַפְשֵׁט se trouve aussi dans la malédiction sur le caillou de Michaux.

Le précatif לְחַלֵּק *liḫalliḳ*, se lit souvent dans les imprécations, par exemple sur le monument de la Bibliothèque impériale, où il se trouve même deux fois, *liḫalliḳu* et *liḫalliḳa*, au masculin et au féminin du pluriel, et nous savons par ces passages que la signification du verbe est « anéantir. » En éthiopien, la racine a la même acception; en hébreu et en chaldaïque elle offre celles de « lisser, diviser; » en arabe, خلق veut dire « créer, » ce qui ne nous doit pas étonner, la langue du Coran exprimant souvent juste le contraire du sens que les autres langues sémitiques donnent à une racine. Ensuite il existe une racine خلق « raser, »

[1] Le mot *śimat* se trouve aussi dans cette acception dans les inscriptions de Nabuchodonosor; le monument de la Compagnie des Indes parle d'un bâtiment que le roi fit élever : *ana śimat śarrutiya* « pour l'ærarium de ma royauté. » Il se peut que l'endroit où ce monument a été trouvé servit de trésor.

qui peut avoir une connexion éloignée avec notre mot. Celui-ci se trouve remplacé, dans les autres inscriptions, par *lilḳutu*, qui provient d'une racine *laḳat* « anéantir, » inconnue aux autres idiomes sémitiques.

Voici donc la traduction et la transcription du texte de la tablette d'or :

« Palais de Sargon, qui est aussi Belpatisassour, le roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, qui régna depuis le lever jusqu'au coucher des quatre régions célestes, il constitua des satrapes sur le pays.

« Puis je bâtis, d'après mon bon plaisir, dans le pays qui avoisine les montagnes, près de Ninive, une ville. Je la nommai Hisri-Sargon, la demeure de Nisroch, Sin, Sol, Saturne, Hercule, et je distribuai dans son intérieur les sculptures dédiées à leur grande divinité.

« Nisroch, donne un fils ou une fille !

« Le peuple jeta ses amulettes.

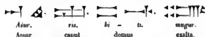
« Je construisis une salle couverte de peau, avec du bois de santal (?), d'ébène (?), de lentisque, de cèdre, de cyprès, de cyprès *samâl*, de pistachier. Je fis un escalier tournant dans l'intérieur des portes, et je posai dans sa partie supérieure des solives de cèdre et de cyprès.

« Sur des tables en or, en argent, en antimoine, en cuivre, en plomb, j'ai écrit la gloire de mon nom, et je les ai mises dans les fondations.

« Celui qui infeste les œuvres de ma main, qui dépouille mon trésor, que Assur, le grand seigneur, détruise en ce pays son nom et sa race ! »

[1] היכל סרגן שבעל־פתס־אשר [2] סר דנא סר קשת סר אשר · [3] אלתא צתן עדי צלן [4] כברת ארבע יבעלי ·
ישתבן נשי שנת : [5] אן יומא שוא אן בכל לבי · [6] נר מסרי שדי ער אעבש · [7] חצר־סרגן אוכר נבאתבו ·
[8] שבת נסרך סן שמש הוא נגיף : [9] אן קרבשו ארי פנגי [10] אלותשן רבת : נסרך בן [11] בת אלד ו ירסו פרקי :
[12] היכל תחש אלגם (?) תבן (?) [13] סגאן ארן שרון דפרני שמלי [14] וכמני אן קרבשן אעבש ו : בית־חלני [15] מחרת
בבי אפתק גשרי [16] ארן שרון אבן ברשן : [17] אן דפי חרצא כספא פוגא [18] בפרא סחרא גבאת שמי [19] אשטר ו ·
אן אשישן אבן · [20] סגבר עבשת קתי · ספשש [21] כמתי · אסר בעל רב שמשו ורצשו אן מת [22] לחלק :

La tablette d'antimoine remplace l'imprécation finale par ces mots :



Le monogramme complexe *siga* est expliqué, dans la tablette *K.* 197, par *magar* que nous connaissons déjà comme signifiant « bénir » (p. 264). Ces deux lettres *siga* se trouvent également après le mot « jour, » et alors elles dénotent l'idée de יום מגר « jour heureux. »

L'inscription sur or doit avoir eu un objet particulier, puisque c'est sur elle seule qu'on observe l'invocation parenthétique à Nisroch au sujet de la progéniture.

CHAPITRE X.

NOMS DES ROIS ASSYRIENS.

Nous ne nous occupons pas encore du déchiffrement des noms antérieurs à la fondation de l'empire assyrien, hormis de deux, Ismi-Dagon et Naram-Sin. Ce dernier étant déjà expliqué, nous nous bornons à celui d'Ismi-Dagon, qui s'écrit :

I.

Is - mi. Da - gan.
Audivit Dagon.
יִשְׁמַע־דָּגָן

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici le nom d'Ismaël, de Semaja et tant d'autres, où entre la même racine שמע « entendre. »

Le premier roi d'Assyrie se nomme :

II.

Ninip - pall - ukin.
Hercules filium dedit.
נִנִיפ־פַּל־יָכִן

C'est de ce nom qu'est venu le nom de Ninus[1]. La valeur du troisième élément n'est que très-problématique; il se pourrait que ne fût qu'une autre expression pour *šihra*, סחרא « le zodiaque, l'écliptique, » et que l'idéogramme voulût dire « maison du lever du soleil. » Dans ce cas le nom du roi se prononcerait *Ninippallušihr*, et signifierait : « Hercule est fils du zodiaque. » Je n'aurais pas hésité à modifier mon ancienne opinion, si le groupe figurait une fois dans le nom d'un Tiglatpileser, ce qui n'est pas.

III.

A - šur - da a an
Assur judex.
אַשֻּׁרְדָּן

Il faut faire, je crois, une différence entre le nom de l'Assyrie אַשֻּׁר et le nom du dieu אַשַּׁר, quelque probable que soit leur connexion originaire, puisque l'Assyrie est nommée le pays du dieu Assur. Cette distinction paraît nécessaire, surtout à cause d'une légende sur une poignée d'épée assyrienne où se lit le nom de אסרסרצר, écrit en caractères phéniciens; donc

[1] Nous rappellerons au lecteur que le nom de Ninus tire son origine d'une confusion entre la personnification de la ville de Ninive (Ninoua), qui a créé le personnage mythique Ninyas, et du nom porté par le premier roi du grand empire d'Assyrie, lequel nom se trouvait être placé sous l'invocation de *Ninip*.

le *s* en Asur avait la même valeur que celui de סר, c'est-à-dire celle d'un ס[1]. Le mot *da a an*, ordinairement écrit *da ya nu* et *dayan*, veut dire « juge; » il est exprimé par l'idéogramme , signifiant שלם et דין. Un capitaine de l'armée de Salmanassar III s'appelle :

IV.

Dayan – *Aśur.*
Judicat Assur.
דינאסר

V.

Mu – *tak* – *kil.* *Nabu.*
Confidens (in deum) Nebo.
מתכל־נבו

On pourrait aussi prononcer *Mudaggil-Nabo*, de דגל « attendre » (p. 222); les trois racines דגל, תגל et תכל se confondent toujours en assyrien. Ce nom rappelle, pour l'étymologie et pour le sens, celui du calife Motawakkil Billah.

VI.

A – *śur.* *dan.* *i* – *lu.*
Assur caput deorum.

Ce nom est, selon nous, identique à

Aśur – *dan* – *il.*
אסר־דן־אלי

Aśur – *dan* – *ilan.*
אסר־דן־אלן

C'est de cette forme qu'est sortie, défigurée par la plus étrange des corruptions, celle de Kiniladan. Le K provient de IC, qui se trouve encore dans un manuscrit, et les lettres se sont échangées comme dans le nom de Nabunadios pour Nabonaidos. De ICIPIΔANIA s'est fait ICINΔANIA, et de là la corruption ne s'est arrêtée qu'à KINIΛAΔAN.

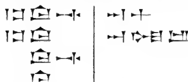
VII.

Tiglat. *pal-u.* *śihr.*
Adoratio sit filio Zodiaci.
תגלת־פלא־סחר

Ce fils du zodiaque c'est Ninip-Sandan, Hercule, qui est nommé pour cela *Pallusihr*.

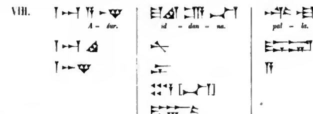
[1] Voyez *Études assyriennes*, p. 18; M. Lenormant a déchiffré cette inscription. Ce même savant a déjà, en 1835, dans son cours d'histoire à la Sorbonne, fait pressentir l'origine hiéroglyphique des caractères cunéiformes.

C'est pour cette même raison que le troisième roi de ce nom s'écrit ainsi :



La lettre indique l'idée de « servir ; » aussi un syllabaire l'explique-t-il par *tukullu*.

Il paraît que les rois portant le même nom se sont distingués les uns des autres par la manière de l'écrire, en évitant l'emploi de quelques monogrammes. En choisissant une certaine forme pour le rendre, ils ne se préoccupèrent pas des autres modes possibles de l'exprimer, sans imposer, pour cela, leur orthographe à leurs successeurs. Ainsi nous ne voyons jamais Nabuchodonosor écrire lui-même le premier élément de son nom par , ce qui, pourtant, était bien faisable ; et la preuve en est l'inscription de Bisoutoun (p. 257). Le fait nous est démontré par les différentes manières d'écrire le nom de Sardanapale, lesquelles ont été lues à tort de différentes façons. Le nom se compose de trois éléments : « Assur| a donné|un fils ; » le nombre de combinaisons possibles étant très-considérable, on en choisit une ou quelques-unes auxquelles on se borna. Le voici :



Sardanapale III choisit de préférence, pour la seconde partie du nom, le signe , et l'avant-dernier roi d'Assyrie la lettre .

Le nom de Salmanassar est écrit de deux manières :



« Le zodiaque, c'est Salman (propice). » C'est ainsi que j'explique ce nom, mais en faisant

des réserves. [cuneiform] et [cuneiform] sont tous les deux des monogrammes de שחר; on sait que Ninip s'écrit [cuneiform] (cf. p. 337).

La lettre [cuneiform], à elle seule, signifie שלם, et *manu* est un complément phonétique. *Salman* est formé, comme *Ṣamdan*, *kidān* et autres.

Il faut remarquer que Salmanassar I s'écrit généralement avec la lettre [cuneiform], tandis que le troisième roi de ce nom a choisi le caractère [cuneiform].

X. [cuneiform]

U — *liḫ* — *ḫus.*
Ao vaticinetur (bene).
הוא־לְחַשׁ

Nous avons déjà expliqué ce nom de Belochus porté par trois rois. *Liḫḫus* nous semble être le précatif de נחש. (Voyez *Études assyriennes*, p. 113.)

XI. [cuneiform]

Sam — si. *U.*
Servus (dei) Ao.
שַׁמְשׁ־הוא

Quelquefois le mot *sams* « serviteur » est écrit comme le mot « soleil, » à cause de la ressemblance des sons; aussi trouve-t-on, sur un cylindre de la Bibliothèque impériale, *Samas-Nirgal* « le serviteur de Nergal. » Le premier mot y est écrit comme s'il s'agissait du soleil.

XII. [cuneiform]

Sin. *ahi.* *irib.*
Sin fratres auxit.
סִן־אַחֵי־רִב

Nous avons déjà, dans le courant de notre interprétation, parlé du nom de ce monarque célèbre. (Voir aussi *Journal asiatique*, 1856, tome VII, p. 441.)

XIII. [cuneiform]

Asur. *ah.* *iddin.*
Assur fratrem dedit.
אַשֻּׁר־אַח־יִדֵּן

Nous connaissons à Sennachérib cinq fils, dont Assarhaddon semble avoir été le cadet.

Voici les noms des autres : אסר־ינדנשו « Assur dedit eum, » אסרנדן « Assur dator (stirpis), » חדרמלך « decus regis, » אסר־סר־אצר « Assur regem protege. »

Les Juifs, qui ne se rendaient pas compte de l'étymologie de ces noms, ont retranché les consonnes א et י, comme si elles étaient de simples *matres lectionis*, et ont écrit אסרחדן.

XIV.

Asur. — *inaddinsu* (ou changé, selon la règle, en *inaddissu*).
Assur — dedit eum.

אסר־ינדנשו

Les deux derniers signes sont expliqués par *inaddinsu* dans les syllabaires de Sardanapale. Le nom appartient au premier fils de Sennachérib, et ce fils fut imposé comme roi par son père aux Babyloniens. Le canon de Ptolémée en a fait ΑΠΑΡΑΝΑΔΙΣ. M. Hincks a déjà soupçonné l'existence d'*Asur* dans le commencement de ce nom.

NOMS DE ROIS BABYLONIENS.

XV.

Marduk. — *ball.* — *iddin.*
Merodach — filium — dedit.

Ce nom a été écrit par la Bible מראדך בלאדן ; nous l'exprimons par les lettres מרדך־בל־ידן. Le premier roi de ce nom, dépossédé par Sargon, est le fils de

XVI.

Ya - kin.

יכן

M. Hincks a voulu reconnaître dans ce nom le Ἰουγαῖος du canon de Ptolémée; mais il n'est pas sûr que le nom ne doive pas être lu Ἰλουλαῖος. Le second Mérodach-Baladan, celui qui se ligua avec Ézéchias, mais qui ne régna pas longtemps, est le fils de *Baladan*.

XVII.

Bil. — *id - dan - nu.*
Belus — dedit.

בעל־ידנו

C'est ainsi que le nom se trouve sur une tablette babylonienne publiée par Grotefend. Il est possible encore que la forme ΙΛΟΥΛΑΙΟΣ soit estropiée de ΒΙΛΟΥΔΑΝΟΣ.

XVIII.

Samas. — *dar.* — *ukin.*
Sol — genus — dedit.

שמש־דר־יכן

Tel est le véritable nom, selon nous, de Σασσδουχίν, qui n'est pas plus étrangement défiguré que Μαρδοκεμπάδος, altération de Mérodach-Baladan dans le canon de Ptolémée.

XIX.

Ba - la - zu.

Belesys.

בָּלְזוּ

XX.

Pul - ya.

filius meus (*Phul*, voy. plus haut).

פֻּלִי

Qu'il me soit maintenant permis de reconstituer quelques autres noms, qui ne se sont pas encore retrouvés sur les inscriptions, mais qui peuvent être bien reconnus.

XXI.

Nabu - na - ṣir.

Nebo vigilat.

נְבוּ־נְצַר

Tel est, selon nous, le nom de Ναβοναζάρ, du fameux Nabonassar. On se rappelle que Nebo a justement l'attribution d'inspecteur des légions de la terre et des cieux. (Voy. *Études assyriennes*, p. 39.)

XXII.

Nabu - iukin - zir'.

Nebo dedit semen.

נְבוּ־יָכִן־זֶרַע

La forme Χινζήρου semble être détachée du mot Ναβίου, qui précède dans le canon de Ptolémée[1], et qui, à lui seul, ne donne pas de sens. Ce nom a la même signification que celui de Nabozaradan de la Bible, qui cache la phrase assyrienne נְבוּ־זֶרַע־יִדַן « Nebo a accordé de la race[2]. » Quant à ΚΑΙΠΟΡΟΥ, il pourrait cacher le nom d'Assur, ou le verbe *naṣar*. Nous citerons encore :

XXIII.

Mu - sí - si. *Marduk.*

Salvator (est) Merodach (Mesismordacus).

מְשִׁישַׁע־מְרֹדַךְ

Musísi, מְשִׁישַׁע est le shaphel de ישע, et correspond à l'hébreu מושיע.

[1] En voici le texte : Ναβοναζάρου, Ναβίου, Κινζήρου καὶ Πώρου.

[2] C'est ainsi que ce nom se retrouve dans les inscriptions des Séleucides, conservées au Musée britannique.

XXIV.

Irib. *ahi.* – *Bil.*

Auxit fratres Belus (Ιργήβηλος).

יִרְבּ־אַחִי־בַּעַל

XXV.

A – vi *il.* *Marduk.*

Homo Merodachi (Evilmerodach).

אֱוִיל־מְרֹדַךְ

On n'a pas de briques de ce roi; mais la restitution de son nom ne souffre, selon nous, aucun doute.

Nous ne croyons pas sans intérêt d'ajouter les trois noms de rois séleucides qui se trouvent sur les tablettes en argile de Warka. Les deux premiers ont été reconnus par le colonel Rawlinson, le troisième par moi :

Śi – lu – ku.

Seleucus.

An – ti ʾ *i – ku – su.*

Antiochus.

Di – mit – ri – su.

Demetrius.

Ce dernier nom se trouve en bas de la tablette la plus moderne, connue jusqu'ici, qui soit couverte d'inscriptions cunéiformes.

CHAPITRE XI.

INSCRIPTIONS DE SARDANAPALE V.

I. Inscription d'un bas-relief du Louvre représentant Sardanapale V tuant un lion.

Parmi les bas-reliefs trouvés à Koyoundjik par M. Loftus, et sauvés du naufrage dans lequel ont sombré nos antiquités, il se trouve un fragment de sculpture représentant un roi d'Assyrie tenant un lion par la crinière et le perçant d'une lance; nous donnons ici la légende

qui accompagne ce bas-relief. Le monument fournit la confirmation de notre déchiffrement, et il est à regretter, à plus d'un titre, que les petites inscriptions qui ont dû expliquer les œuvres d'art aient généralement péri.

1. *A - na - ku. Aśur-uddanna-palla. śar. kussat. śar. Assur. in. mul -*
Ego Sardanapalus rex legionum, rex Assyriæ; in tempore

ta ' ti - ya. ash - ya. aryd. il - lik. 2. *sa.*
otii mei prope me leo venit: quem

śir - su. in. uznsu. aś - bat. va. in. tiglat. Aśur. au.
insuper auribus prehendi; sub invocatione Assori et

Is - tar. bi - lit. ta - ha - zi. 3. *in. nizki.*
Astartes, dominæ pugnæ, cum hasta,

kilam. katya. aś - rus. zu - har - su.
verbo manus meæ, percussi abdomen ejus.

Le lecteur sait (p. 93) que les lettres [cunéiforme] veulent dire « lion. » Quoique nous n'eussions pas de preuve directe, nous en avions deviné le sens par les raisons suivantes :

1° L'idéogramme s'applique sûrement à un animal féroce, comme cela ressort d'un grand nombre de passages des monuments;

2° Il est représenté dans les portes du palais de Khorsabad; ainsi le dit l'inscription des taureaux.

Donc ce ne pouvait être qu'un lion. Les découvertes de Koyoundjik ont, depuis, donné raison à cette hypothèse.

Il est certainement avéré, par différents passages, que *mul* est le monogramme « étoile » qui se dit *kakkab* en assyrien; c'est le sémitique כוכב. On a l'adverbe *kakkabis*, « avec des étoiles, » dans l'inscription de Londres, col. III, l. 12, exprimé par ce monogramme même dans une phrase pareille (*Collect. photogr.* n° 73 a). J'avais donc lu d'abord *in kakkab ta'tiya*, et traduit « sous l'étoile de ma stupeur, » comme si *ta'tiya* provenait de תמה.

Mais je crois maintenant qu'il faut lire *in multa'tiya*. Le terme *multa'it* se trouve souvent, par exemple, Layard, pl. IX, l. 49, *ana subat śarrutiya, ana multa'it bilutiya* « ad sedem « imperii mei, ad requiem (?) majestatis meæ. » Dans ce cas, *multa'it* se rattacherait à la racine לוה, et la phrase aurait le sens de « pendant mon loisir. » Une autre inscription de

Sardanapale V, actuellement au Musée britannique, apposée auprès d'un bas-relief analogue, où le roi tient un lion par la queue, porte :

ina milipti rubutiya aryâ sa ṣirisu in KUN(zanabi) aṣbat
in otio regni mei leo quem insuper in cauda luis prehendi

Tous les mots sont maintenant expliqués, excepté , monogramme interprété par *ṣiru* « au-dessus, » à moins que ce ne soit צהר « le dos; » il se retrouve souvent dans les inscriptions.

La valeur des lettres a été exposée dans notre commentaire sur les documents trilingues (p. 186), où ce groupe remplace le perse *arstis* « lance. » Le mot touranien *aśmari* pourrait être attaché à la racine סמר « clouer, » si le texte scythique de Nakch-i-Roustam ne nous donnait pas, comme traduction du mot perse cité ci-dessus, un mot *iśmarru*. Le monogramme se prononce *nizku* en assyrien; nous le connaissons par l'inscription du vestiaire.

Istar paraît ici, et encore quelquefois, comme בעלת־תחזא « déesse de la guerre; » elle est qualifiée, dans les inscriptions des taureaux, de *musammiḥat nisi ilam* « qui agite (ou qui détruit) les hommes. »

Les deux lettres ont été interprétées par nous dans les *Études assyriennes*, p. 108, où le passage de notre texte se trouve reproduit.

Le mot *aṣrus* signifie « percer; » *zuḥar* vient de ذخر « enfermer; » مذاخر est « le bas-ventre, qui renferme les entrailles; » une racine alliée est زحر, d'où زحار « dyssenterie. »

Nous traduisons donc l'inscription ainsi :

« Moi, Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie, pendant mes loisirs un lion s'approcha de moi; je l'ai pris par-dessus ses oreilles; en invoquant le dieu Assur et la déesse Istar, la souveraine des combats, j'ai traversé ses entrailles avec la lance, la parole de ma main. »

Le monument se transcrira ainsi :

אנכו אסר־ידנא־פלא · סר קשת סר אשר · אן מלתהתי
אצלי אריא ילך · שציקשו אן אזנישו אצבת ו · אן תגלת אסר
ועשתר בעלת תחזא אן נוך כלם קתי אצרש זחרשו ·

II. Signature de Sardanapale V, au-dessous d'une tablette grammaticale.

1. *Hekal.* *Asur - idanna - palla.* *śar.* *kissat.* *śar.* *Assur.* 2. *sa.*
Palatium Sardanapali regis legionum, regis Assyriæ, cui

Nabu. *Tas - mi - tuv.* *uzni.* *rapastuv.* *is - ru - ku.*
Nebo, Tasmit, aures felices donarunt

3. *i - hu - zu. ini. na - mir - tu. us - su. tip - šar -*
aperueruntque oculos visus, (quæ sunt) fundamenta princi-

ru - ti. 4. *sa. su. šarri. a - lik. maḫ - ri - ya.*
patus, qui regibus existentibus ante me

5. *mak - mi - ru. su - a - tu. i - hu - uz - zu.* 6. *ni -*
scripturam hanc manifestarunt. In

me - i - ku. Nabu. ilu. kip - ša - an. sum - ku. ma -
veneratione Nebo, dei connectentis litteram mi-

la. su. na as - mu. 7. *su. dippi. as - tur.*
nime secundum sonum, in tabulis (eam) scripsi,

as - rut. ab - ri. 8. *a - na. ta - mar - ti.*
signavi, disposui, ad instructionem

u - ta as - ši - ya. 9. *ki - rib. hekal - ya.*
ministrorum meorum in domo mea

u - kin.
posui.

Nous avons choisi cette inscription pour en faire la dernière de ce recueil; elle se trouve au-dessous d'une document grammatical coté *K.* 39. Elle n'est pas la seule de ce genre; il y en a beaucoup de très-variées.

Nous n'aurons que peu de chose à relever dans ce texte. Pour le monogramme [cuneiform] et sa signification, voy. p. 138. La déesse Tasmit se trouve mentionnée très-rarement, mais surtout dans cette catégorie d'inscriptions, où elle est toujours associée à Nebo. Son nom est dérivé, selon nous, de שמע « entendre, » et nous le transcrivons תַּשְׁמַעַת; peut-être est-elle identique avec *Nana*, ce qui n'est qu'une hypothèse. (Voy. Layard, pl. XVII, l. 17.)

Ihuzu vient de אחז « ouvrir, voir, » et *namirtu* נְמִרְתָּא, de נמר « voir. ».

Ussu tipsarruti veut dire « le fondement de la royauté. » אשא vient de אשש « fonder; » *tipsarruti* vient de טפסר « satrape, lieutenant, qui est au-dessous du roi. » Le mot est employé en

hébreu (Jér. LI, 27; Nah. III, 17). L'expression assyrienne correspond, pour l'étymologie, entièrement au پاشا persan, qui signifie aussi « celui qui est au-dessous du roi. »

On trouve souvent, dans les inscriptions de Ninive, le pluriel accompagné du complément *ni* mis après le signe du pluriel, comme quelquefois on rencontre *ti* dans les mêmes circonstances. Le pluriel ordinaire a dû être *śarrân*, mais on l'a raccourci en *śarri*.

Le mot *makmiru* veut dire « inscription cunéiforme, » de la racine כמר; elle exprime probablement la même idée que le mot hiératique. Il est possible que cette désignation s'entende de l'écriture dérivée de l'image; l'honneur de son invention remonte aux dieux, qui l'ont révélée aux prédécesseurs de Sardanapale. Ce sont les écrivains syriaques qui nous mettent sur la trace du sens de *makmiru;* Éphraïm rapporte qu'on avait trouvé dans les marais de la basse Chaldée des sarcophages couverts de signes qu'il appelle *koumaroto*.

Comme nous avons vu plus haut *iḫuzu*, nous trouvons ici *iḫuzzu*, le paël de חזה « faire voir. »

Le mot *nini i ku* est difficile à expliquer; il ne paraît pas être écrit en caractères phonétiques. Je suppose que *ku* est mis pour la particule *ana* (voir p. 310), et il se pourrait que *nini i* signifiât « gloire. » Les syllabaires, du moins, interprètent les lettres *nini* par *ili* « haut. » Peut-être ce groupe se prononçait-il *ana mastaḫa*, forme que nous avons lue dans les inscriptions de Nabuchodonosor (voir p. 291).

Nebo est désigné par une épithète très-difficile à expliquer. J'avais d'abord lu et traduit les derniers mots *lasna asmu* « j'entendis le langage, » mais, quelque simple que paraisse cette interprétation, de graves raisons s'y opposent. Je traduis donc : *ilu kipśan sumku mala in nasmu*, littéralement « du dieu qui joint les signes contrairement au souffle, » c'est-à-dire contrairement à la prononciation, et j'y vois une allusion directe au système des idéogrammes, qui, en réalité, forme le sujet de cette inscription. Le mot *kipśan* peut être rattaché à כפס, « réunir un à un, » et dans *sumku*, de סכך, je vois le sens de dépression dans l'argile, signe imprimé, en un mot le caractère cunéiforme. Les autres mots sont moins obscurs; *mala in nasmu*, littéralement « qui n'est pas dans son souffle, » signifie : « qui ne rend pas, dans la combinaison, le son qu'il devrait avoir. »

Très-souvent le monarque exprime sa reconnaissance envers les deux divinités par ces belles paroles :

Sa Nabu u Tasmit kima abu u ummu irabbûsu

Quem Nebo et Tasmit sicut pater et mater educaverunt.

שֶׁנְבוּ וְתַשְׁמֵטְת כְּמָא אַבוּ וְאִמָּא יְרַבּוּשׁוּ

Le mot *aśrut* rappelle le verbe arabe شرط « signer; » je le transcris par אִסְרָם. Le sens de *abri* n'est pas clair; j'y vois un verbe voisin de l'hébreu ברה « choisir, trier, » avec la signification d'arranger après le choix.

Le mot *tamarti* vient de *namar* et *amar* (car les deux racines existent l'une à côté de l'autre) et veut dire « instruction. » *Sitaśśi* est un nom d'agent, comme פַּתָּקָר et d'autres, de שׂים « servir, » l'arabe ساس, d'où vient سياسة « la politique, la police, le gouvernement. »

L'inscription se traduit donc ainsi :

« Palais de Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie, à qui le dieu Nebo et la déesse Tasmit ont donné des oreilles pour écouter et des yeux pour voir, ce qui est la base du gouvernement. Ils ont révélé aux rois mes prédécesseurs les règles de cette écriture cunéiforme. Dans la piété envers Nebo, le dieu qui joint les caractères un à un, contrairement à leur valeur phonétique, je les ai écrites, je les ai signées, et je les ai rangées; puis je les ai placées au milieu de mon palais pour l'instruction de mes sujets. »

הֵיכַל אַסַּר־יִדְנָא־פַּלָא סַר קִשַּׁת סַר אַשַּׁר
שֶׁנַּבּוּ תַּשְׁמִעַת אֻזְנֵי רַפְשְׁתָא יִשְׁרְכוּ
יִחְוּוּ עִינֵי נְמִרְתָּא · אֶשְׁא מַסְרוּתָא ·
שֶׁאן סַרִי הַלְךְ סַחְרִי
סִכְסַר שִׁאתָא יִחְוּוּ ·
אַן מִשְׁמַח גִּבּוּ אַלּוּ כַּפְסַן שִׁמְכָא מַלָא אַן גִּשְׁמָא
אַן דִּפֵּי אַשְׁטַר · אַסְקַם · אַבְרִי ·
אַן תַּמַרְתִּי שִׁתַּס
קִרְב הֵיכָלִי אַכַּן ׃

Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cet exposé du système des inscriptions cunéiformes que par l'inscription qu'on vient de lire, et qui, selon toute vraisemblance, est le plus ancien monument grammatical que nous possédions.

Je n'ai pas voulu multiplier les textes analysés, pour ne pas dépasser la limite que j'ai dû me prescrire; d'ailleurs, les inscriptions historiques, plus faciles, trouveront leur interprétation dans un autre travail. Je crois, cependant, avoir suffisamment éclairci la nature de l'écriture anarienne. Fidèle aux principes que je m'étais posés, j'ai voulu rendre compte au lecteur de chaque trait, de chaque lettre, de chaque mot, de chaque phrase. Ce n'est qu'en s'efforçant de faire entrer sa propre conviction dans l'esprit d'autrui, qu'on peut parvenir à se rendre à soi-même la matière plus claire, à corriger les inévitables écarts de son imagination, et à obtenir des résultats qui frappent par leur simplicité même.

Et maintenant, après avoir exposé le système de l'écriture, interprété les inscriptions trilingues, appliqué les faits irréfragables aux textes de Babylone et de Ninive, qu'il me soit permis de répéter ce que j'ai cru pouvoir avancer au commencement de ce travail. Nous sommes arrivés à des faits positifs. Bien des mystères bravent encore nos efforts, et les braveront encore longtemps; il en est même dont nous n'obtiendrons jamais le secret. Mais, quelque défectueuses que puissent être nos connaissances, celles qui sont acquises n'en sont pas moins certaines, et peut-être les érudits qui viendront après nous auront-ils beaucoup plus à ajouter qu'à rectifier.

Néanmoins, dans l'intérêt de la science, nous désirons un contrôle consciencieux, un examen désintéressé. Nous appelons de tous nos vœux la critique des détails, qu'il faudra ou infirmer ou accepter.

C'est la seule discussion des faits qui fera jaillir la lumière, qui mettra la vérité dans tout son jour, et la fera passer dans le domaine public, en dissipant la dernière ombre qui offusque toute découverte, celle de la personnalité. Que les efforts des philologues du XIX[e] siècle rendent lisible de nouveau une grande page depuis longtemps effacée de l'histoire humaine, peu importe celui qui en aura enseigné la lecture à la postérité, et qui aura révélé aux générations futures la vérité, comparable au diamant, dont l'éclat ne perd ni ne gagne, quel que soit l'humble mineur qui l'ait trouvé, quel que soit le patient ouvrier qui l'ait mis en œuvre.

FIN.




BIBLIOTECA
R. BORGHI

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE II.

LIVRE III.



ADDITIONS ET CHANGEMENTS.

P. 12, l. 10, lisez.. *th.*
P. 23, l. 5....... des *r.*
P. 36, l. 11...... *sumi.*
P. 45, l. 21...... Nous ne pouvons donc ne pas, *etc.*
P. 62, l. 19...... archaique et moderne.
P. 99, l. 28...... [ ].
P. 102, l. 35...... son sens pratique.
P. 122, l. 24...... *sa*, au lieu de *u*.
P. 122, l. 25...... qui, au lieu de et.
P. 142, l. 23...... quelque emprunt fait.
P. 158, l. 18...... is shown.
P. 188, l. 28...... quod factum (est).
P. 193, l. 4....... Pasargadiens.
P. 195, l. 31...... (premier signe de la ligne).
P. 202, l. 22...... *Paruparanisanna*, le Nisanna supérieur. peut-être, *etc.*
P. 252, l. 14...... ce livre par, *etc.*
P. 313, l. 12...... oram.

